RICARDO G. CURCI

LES CHAUVES-SOURIS DU BRÉSIL

Pour les tantes
Hilda et Elsa qui ne m'ont jamais oublié
Rosa, que je n'ai jamais rencontrée et que j'ai tant perdue
Perla, que j'ai si peu connue et que je regrette tant.

Ce ne sont que des souvenirs, le cristal le plus pur de l'affection.

« Elle s'était unie au désespoir,
la plus fidèle des épouses .
« Ils arrivent,
avec le claquement de ses vêtements noirs.

VICENTE BLASCO IBAÑEZ

Les frères qui se disputent s'aiment souvent.

1

Ils attendaient le bateau qui faisait habituellement l'aller-retour entre Buenos Aires et le nord, mais au bout d'une semaine, un bateau de pêche accosta au quai délabré. Ses deux membres d'équipage, un garçon et un vieil homme, en descendirent et, sans même jeter un regard au couple qui attendait, les bottes presque enfoncées dans la vase, ils échangèrent des sourires moqueurs.
« Êtes-vous passagers du « Juan Manuel » ? » demanda l'homme le plus âgé.
Il fut légèrement surpris d'entendre son nom. Il avait un bras autour des épaules de sa femme qui, comme chaque matin depuis leur départ du village, était plongée dans une froide et impénétrable mélancolie, méticuleusement révélée dans chacun de ses lents gestes, étudiés et analysés presque par ces yeux clairs d'origine scandinave.
-Oui- répondit Manuel Menéndez Iribarne, pressentant que la similitude entre le navire qui devait les emmener pour une partie du voyage de retour en Espagne et son propre nom, contrairement à ce qu'on attendait, n'était pas de bon augure.
« Il s'est échoué il y a deux semaines, plusieurs kilomètres en aval. Ils sont en train de le réparer. » Le vieil homme avait ôté sa casquette et commençait à se dévêtir. Nu, il sauta dans la rivière, tandis que le garçon continuait de décharger les filets pleins.
Le couple se regarda en silence. Depuis leur départ du village, ils n'avaient échangé que quelques mots. Pourtant, tous deux sentaient encore la présence de José trop pesante : pour elle, comme un mur de fer l'empêchant de voir et de s'échapper ; pour lui, comme une divinité ancestrale le menaçant sans cesse. Mais ce n'étaient là que des sensations

que chacun supposait partagées par l'autre, des indices que leurs yeux suggéraient, la conscience d'être observés.
Depuis quelques jours, dès six heures du matin, ils se tenaient côte à côte. D'abord sans se toucher, puis elle s'accrocha à son bras, et après trois jours, il parvint à passer son bras droit autour de ses épaules, ce qu'elle accepta, tremblante d'abord, puis plus sereine. S'ils étaient plus proches, nul ne pouvait le savoir, car il ne s'agissait que de tremblements physiques, manifestations de l'âme, et ils sentaient que leur relation était étrangère. Leurs âmes étaient comme deux figures étrusques ballottées par les carnavals mexicains, des événements déroutants et des conflits insolubles, apothéoses terrestres du désespoir.
Et toutes leurs pensées convergeaient vers un seul point, précisément le lieu qu'il leur fallait éviter. C'est pourquoi ils se tournèrent vers le navire et le fleuve, pourquoi ils placèrent leur espoir dans la mer encore lointaine et dans leur patrie, Cadix, comme un paradis retrouvé.
L'attention se portait sur son corps, son ventre serein mais tremblant, car tout ce qu'elle mangeait, elle le recrachait. Elle s'obstinait à rester là jusqu'en fin d'après-midi, exposée à la brise froide, aux coups que pourraient recevoir les pêcheurs qui passaient, la regardant avec ressentiment et colère parce qu'elle se tenait en plein sur le chemin du petit quai à moitié en ruine.
Au bout d'une semaine, la nouvelle les a encore plus déçus, mais au moins ils savaient maintenant à quoi s'attendre concernant le délai d'attente.
« Et quand pensez-vous pouvoir traverser ? » demanda Manuel en s'approchant du rivage pour que le vieil homme puisse l'entendre depuis l'eau. L'autre haussa les épaules, puis, après un moment, sortant pour remettre ses vêtements qui avaient rapidement séché au soleil, il dit :
« Je ne sais pas, patron, que puis-je vous dire ? On est passés devant l'endroit où le bateau s'est échoué hier, et c'est ce qu'on m'a dit. Il est posé sur des pieux près de la rive, et un ou deux Indiens rustres sont en train de réparer la quille. » Le vieil homme sourit, car le garçon avait éclaté de rire en l'entendant. « Ces types n'y connaissent rien, et le capitaine est sans doute en ville, complètement ivre. » Le garçon le poussa et lui chuchota quelque chose à l'oreille ; le vieil homme ne put s'empêcher de rire. « Vous savez , monsieur… » et il jeta un coup d'œil de côté, « …on dit que là-bas, on ne se sépare pas facilement des chichas et des femmes. »

Mais ils n'y prêtèrent aucune attention, se disputant entre eux et emportant toute leur prise dans une charrette tirée par un vieux cheval bai maigre. L'animal dut déployer des efforts considérables pour dégager ses roues de la boue dans laquelle elles s'étaient enfoncées lors du chargement. Ils le fouettèrent et le caressèrent, l'insultèrent et le flattèrent, jusqu'à ce qu'ils réapparaissent lentement sur le sentier dissimulé entre les arbres.

Manuel et Altea s'assirent sur un tronc d'arbre tombé. Le grondement du courant s'était intensifié après midi. L'eau était trouble, chargée de débris et d'une couleur boueuse. Ce n'était pas nouveau pour eux ; depuis leur arrivée quelques années auparavant, ils savaient que c'était la saison des tempêtes et que les rivières descendant du Brésil étaient beaucoup plus puissantes. On leur avait dit que les chutes d'Iguazu démultipliaient leur force et emportaient des arbres, voire des villages et des ports entiers sur leurs rives. Ils avaient aussi vu de nombreux cadavres d'hommes et d'animaux après les inondations.

« Il n’y a pas d’autre choix que d’attendre », dit-il à voix basse, comme s’il parlait à la rivière, mais il savait qu’elle avait l’oreille fine. Tant de fois auparavant, il avait eu envie de laisser libre cours à sa colère dans des murmures timides, mais il s’en était retenu de peur qu’elle ne l’entende. Sa propre timidité l’irritait toujours, cette lâcheté qui tenait davantage d’un refoulement intérieur, appris, ou peut-être hérité. Cette honte qui le rendait fier car elle contribuait à sa distinction, à bâtir brique après brique cette tour d’ivoire où il aimait se réfugier.

« Tu ne pourrais pas te renseigner pour savoir si quelqu'un pourrait nous louer un bateau, ou nous emmener quelque part ? Je ne supporte plus cet endroit », dit-elle.

Ce n'était même pas un petit village, mais un lieu où quelques pêcheurs jetaient l'ancre pour décharger leurs prises avant de repartir vers d'autres rivages, revenant quelques jours plus tard les récupérer. Il était rare que des étrangers vivent dans les environs. Un couple gardait le quai et vivait dans une cabane. La journée, ils la partageaient parfois, mais ils préféraient attendre le bateau sur la rive, car ils ne supportaient pas la présence de cet homme et de cette femme usés par la jungle et le fleuve. Lui boitait à cause d'une vieille fracture à la jambe ; il était tombé d'un arbre en essayant de chasser un singe, disait-il, mais la femme avait ri en

exhibant fièrement l'absence de sa main droite : elle avait été amputée suite à une morsure de serpent yarará. Ils leur racontèrent tout cela ce soir-là même, lorsqu'ils crurent percevoir le plus grand malaise parmi leurs invités espagnols. Ils leur dirent qu'eux aussi venaient de la péninsule Ibérique, mais les deux couples se détestaient.
La cabane était sombre. Cinq ans plus tôt, le gouvernement provincial avait exigé un paiement pour l'installation de l'électricité, et ils avaient payé avec les recettes de plusieurs mois de pêche.
« Quand le bateau est arrivé avec les poteaux, il y avait une tempête à Corrientes. La crue éclair a tout emporté, et voilà le résultat. Nous n'avons jamais eu plus de deux maisons. Celle-ci est la seule qui reste. » La voix de l'homme était lente, mais une pointe d'humour y percevait. La femme, quant à elle, fusillait Altea du regard, rongée par une sorte d'envie pour la robe sombre qu'elle portait, pourtant simple et adaptée à son travail : institutrice, agricultrice sur le terrain voisin de l'école, livreuse du village, ou encore infirmière. Altea avait été tout cela, même une épouse qui, sans être passionnée ni affectueuse, était le portrait craché de son mari, du moins dans ses réactions. L'introversion de Manuel n'avait d'égale que sa froideur. Aucun des deux ne cherchait chez l'autre ce que l'autre ne pouvait lui offrir. C’est peut-être pour cela qu’ils s’aimaient, d’une manière qui évoquait une compréhension intellectuelle devenue une forme d’amour, qu’ils n’auraient cependant jamais pu définir.
Et la même nuit où on leur annonça la panne du « Juan Manuel », l’autre Manuel, celui de cet îlot sur le continent, ou sur cette terre boueuse et glissante poussée par l’enchevêtrement des arbres dans la jungle, dit d’une voix forte et claire, reconnaissant dans sa voix une fierté apocryphe :
-Ma femme est enceinte.
Les deux soignants levèrent les yeux, perplexes. Au début, ils n'avaient pas compris ; ils n'utilisaient pas ce mot, mais ils l'avaient entendu.
« Ah », dit-il en regardant sa femme avec un sourire moqueur. « Elle est enceinte. Elle ne comprend pas, excusez-moi, elle est illettrée. »
La femme se leva, saisit une poêle et frappa l'homme à la tête. C'était involontaire, comme un jeu d'enfants qu'ils répétaient sans cesse. Il rit en essayant de se défendre. Elle le poursuivit dans la cabane exiguë jusqu'à ce qu'il tombe à terre, toujours en riant. Elle l'insultait en guarani et en espagnol, mêlant des termes portugais ; tous deux étaient ivres. Altea et

Manuel échangèrent un regard, résignés à partir et à passer la nuit à la belle étoile. Ils s'assirent par terre, le dos appuyé contre un tronc d'arbre abattu. Tard dans la nuit, on entendait les gémissements des gardiens qui faisaient l'amour, ponctués de coups et d'insultes. Puis, vers deux ou trois heures du matin, un silence absolu s'abattit sur la cabane. Seuls le murmure de la rivière et le hululement constant, mélancolique et doux des hiboux se faisaient entendre, comme un velours sombre qu'on pourrait effleurer du bout des doigts.
Manuel et Altea s'endormirent à l'aube, elle la tête posée sur l'épaule de son mari, lui fermant les yeux en sentant sur la robe de sa femme l'arôme de sueur et de fatigue, le parfum de la vie et de la mort, tangible et indubitable, qui jaillissait d'elle comme un fruit gorgé d'une humidité âcre.

*

Le lendemain, ils se réveillèrent tard. Adossés au quai, ils n'avaient pas été tirés du bruit du matin. Deux péniches, quelques cris, les aboiements de chiens descendant vers la plage puis remontant avant que le bateau de pêche ne reprenne la mer. Un chien reniflait les pieds de Manuel à son réveil ; il était grand et maigre, presque chauve et couvert de cicatrices. En le voyant se réveiller, le chien leva son long museau, le regarda d'un air méfiant, puis s'approcha un peu.
« Sors ! » dit Manuel. Le chien grogna, découvrit les crocs, mais se tapit comme s'il jouait. Il connaissait ces comportements. À Cadix, la famille Menéndez Iribarne possédait de vastes champs qu'elle louait, et d'autres qu'elle gardait pour son propre usage. Des forêts de chasse, des pâturages pour l'élevage de vaches lainières, de chevaux ou de volailles. La laine qu'ils vendaient était de la plus haute qualité, tout comme leurs faisans, du moins c'est ce que l'on disait dans toute la province. Manuel s'était consacré à l'élevage de chiens de chasse, et celui-ci était de cette race. Un croisé, sans doute, mais qui conservait une certaine distinction dans sa posture, et surtout dans son comportement : une menace voilée et une défense austère. Cet étrange mélange ne pouvait se concevoir que chez un animal de chasse, intelligent, bien dressé, dans un équilibre qu'un homme

ne saurait atteindre. Un homme serait gouverné par l'émotion ou la raison, sans savoir trouver le juste milieu. Un chien ne fait pas d'erreurs. Il peut être cruel, si son maître l'est.
Un homme appela l'animal depuis la rivière. Il ne comprenait pas son nom ; c'était peut-être du guarani. Le chien écouta, tout son corps tendu, la tête tournée vers l'appel, mais, à la grande surprise de Manuel, il ne s'enfuit pas. Alors Altea se réveilla et vit l'animal la regarder, puis s'asseoir entre eux, sans ouvrir la gueule ni remuer la queue. Il demeurait immobile comme une statue. Altea se redressa un peu ; elle avait mal partout, mais le visage aussi impassible que la glace scandinave, dénué de colère ou de rage, incarnant toute la douceur qu'un visage sans défaut peut exprimer, elle tendit la main vers le chien et lui caressa la tête.
L'animal était grand, avec de longues pattes, et même assis, il les dépassait, restant presque couché contre le tronc de l'arbre. Il ressemblait à un dieu venu se faire adorer par ses fidèles, mais aussi soumis qu'un serviteur, car après tout, se disait Manuel, c'était précisément ainsi qu'il avait appris que le dieu chrétien était. Combien de fois s'était-il disputé avec son frère José à ce sujet ! La famille Menéndez Iribarne était profondément enracinée dans la pratique du catholicisme. Elle disposait de places réservées dans plusieurs cathédrales d'Espagne, des bancs et des prie-Dieu portant son nom, en témoignage d'anciennes donations. Les couvents de Cadix offraient une messe annuelle en l'honneur de cette famille distinguée, qui chaque année donnait une part importante de sa fortune à des œuvres caritatives. Les armoiries arboraient une hostie, entre autres symboles, comme signe que chaque génération avait offert un de ses membres à l'Église.
Mais ils n'étaient plus nombreux, seulement les deux frères, José et Manuel Menéndez Iribarne. C'était un sujet de conversation fréquent au sein de la famille durant leur enfance et leur adolescence. On parlait aussi de la vocation ecclésiastique de Manuel ; on le voyait toujours comme timide et réfléchi, comme si une harmonie innée le destinait au couvent. José, en revanche, était violent, irascible et passionné. Manuel n'aimait pas sortir de la maison, et José rentrait rarement le soir après ses sorties avec des amis et des femmes.
À l'aube de leur vie adulte, José choisit une carrière dans la marine marchande, et Manuel était alors considéré comme le seul candidat

potentiel pour l'Église. Mais ses parents s'inquiétaient de la situation financière de la famille. José refusait le mariage, et s'il avait eu des enfants, il les aurait conçus n'importe où et avec n'importe quelle inconnue ; on ne pouvait lui faire confiance sur ce point. Aussi, ils demandèrent-ils à Manuel quelle était sa vocation, car il n'avait jamais ni confirmé ni infirmé son désir de consacrer sa vie à Dieu.

« Je veux me marier », répondit-il, et ses parents le fixèrent avec étonnement. Il avait dix-huit ans et était amoureux. Ils lui demandèrent de qui. Il répondit avec la fille d'une famille danoise. Ses parents s'inquiétèrent. Ils étaient arrivés à un point où l'héritage risquait de tomber entre les mains de l'Église, ce qu'ils avaient tenté d'éviter par ce système de transmission intergénérationnelle. À présent, José le dilapiderait, ou Manuel le donnerait à l'étranger. Son père, Agustín Menéndez, accusa son fils d'être insouciant et puéril. Il était encore un garçon, probablement vierge, et il osait imposer des conditions à ses parents avec une impudence totale. José était absent, parti six mois plus tôt avec la marine espagnole pour un long tour d'Afrique ; Manuel reçut donc tous les reproches avec une étrange résignation pour son âge. Sa mère essaya de calmer son mari, mais il arpentait la salle à manger où ils étaient tous trois assis pour discuter.

Une servante jetait parfois un coup d'œil par la porte de la cuisine, puis la refermait au son des cris du vieux Agustín. « Si elle était une femme de Cadix », dit le père, dans une nouvelle tentative pour se convaincre que son fils Manuel était aussi têtu et borné qu'une pierre. Mais ce n'était pas de la stupidité, il le savait bien ; c'était une étrange forme de maturité innée. Son fils était né vieux, et il observait tout avec une sérénité absolue.

Manuel regardait son père le foudroyer du regard, tandis que sa mère évitait de le regarder, ne comprenant pas. Elle n'avait jamais aimé que José, et cet amour s'était éteint en lui.

« Elle s’appelle Altea et elle vient d’obtenir son diplôme d’institutrice. Nous allons nous marier et partir vivre en Amérique. Nous enseignerons peut-être aux autochtones, je donnerai aussi des cours de catéchisme et nous vivrons du commerce sur la côte. »

Le vieil homme éclata de rire et dut s'asseoir. Il continua de rire sous le regard de son fils, assis de l'autre côté de la table. Un vase ancien était

déjà tombé par terre au début de la dispute, ne laissant plus rien les séparer.
« Des rêves », dit le vieil homme, comme si c'était un mot triste. Il regarda sa femme, assise à l'écart, silencieuse, presque comme un vase décoratif.
« L'un de nos fils était un enfant sauvage, et l'autre un rêveur de nuages. »
Ce fut la dernière conversation dont Manuel se souvint avec son père. La vie à la maison reprit son cours normal, jusqu'à ce qu'il apprenne qu'Agustín Menéndez avait commencé à vendre ses champs et ses propriétés. Les avocats allaient et venaient, des disputes éclataient dans le bureau du vieil homme, et même le médecin de famille vint à plusieurs reprises soigner sa mère. Les frères avaient enfin hérité de leur entêtement. Le vieux Agustín ne céda pas : il vendrait tout de son vivant plutôt que de mourir en sachant que sa fortune serait dérobée à ses enfants par leur stupidité. Au moins, le prestige, la gloire et l'histoire irréprochable de la famille subsisteraient. Et, comme une fin digne d'une telle lignée, la dissolution de cette famille aristocratique resterait un mystère dont chacun parlerait avec respect, car, au final, c'est bien là l'essentiel d'une épitaphe.

*

Le bateau de pêche était parti, mais le chien était resté. Manuel se leva et aida Altea. Elle secoua la boue séchée de sa jupe et alla à la rivière se laver le visage. Le chien la regarda, puis Manuel demanda :
- Comment l'appellerons-nous ?
« Je vous laisse cela, à vous qui adoptez les enfants des autres », répondit-elle, désormais lucide, marchant d'un pas nonchalant le long de la douce pente de la plage. Puis elle s'arrêta, et une expression d'horreur, qu'il ne lui avait pratiquement jamais vue, car elle paraissait rarement aussi expressive et claire sur son visage, se forma sous la lumière matinale, claire, hermétique et impersonnelle, une lumière chaotique tentant de s'ordonner après être née des ténèbres. Cette expression n'était pas tant due à ce qu'elle avait dit qu'à ce qu'elle ressentait derrière ces mots, et puisqu'il n'était plus nécessaire de se taire, elle dit, en insistant et en prononçant les mots très doucement, presque comme pour les exorciser :

-Je souhaite qu'il meure.
Elle s'accroupit, les jambes écartées, sa jupe formant un pont de tissu entre elles. Le chien s'approcha et posa sa tête contre elle. Altea pleurait en silence, et elle le caressa.
Manuel posa la main sur la tête d'Altea, sur ses cheveux extrêmement clairs, noués en un chignon négligé à la nuque. Puis ils se mirent en route pour la cabane. Ils supposèrent que les autres dormaient encore, mais la porte était ouverte, les quelques meubles renversés et le sol de terre battue taché de noir. Ils crurent d'abord à du vin renversé, jusqu'à ce qu'ils découvrent le corps de l'homme sous la table. Manuel l'ouvrit et se pencha ; le crâne de l'homme était fracassé et des fragments de cervelle jaillissaient comme des spores entre les éclats de son crâne. Altea se couvrit la bouche et Manuel recouvrit le corps d'un drap sale. À côté de lui, il trouva la poêle en fer, pleine de sang séché.
Ils retournèrent dehors et cherchèrent aux alentours, mais la femme avait très probablement fui avec l'un des pêcheurs qui étaient passés ce matin-là.
« Ils ont laissé un chien et pris une femme », dit-elle, sa colère s'étant dissipée et muée en un sarcasme salvateur. Manuel sourit.
— Je crois que nous avons tiré notre épingle du jeu. Je pense que nous devrions l'enterrer en premier ; c'est la chose la plus chrétienne qui me vienne à l'esprit.
Altea acquiesça. Manuel enveloppa le corps dans le drap, et ensemble, ils le traînèrent hors de l'eau. La plage était déserte ; il était passé midi, et aucun bateau n'arriverait avant la fin de l'après-midi. Ils cherchèrent un endroit convenable pour l'enterrer et décidèrent que le sous-bois serait le mieux. Ils ignoraient ce qui se passerait avec les autorités si quelqu'un découvrait le corps, et de toute façon, ils ne cacheraient pas la vérité.
Manuel retourna à la cabane chercher une pelle. Altea l'attendit parmi les grands arbres, à quelques mètres de l'entrée. L'endroit était frais, le sol jonché de légumineuses et glissant, sauf là où les vignes formaient un tapis sur lequel ils trébuchaient. Il dit à sa femme qu'il valait mieux ne pas aller plus loin à cause des serpents, mais il savait qu'elle ne l'écouterait pas ; d'une certaine manière, elle attendait un signe du destin qui se révélerait fatal. Altea n'était pas très religieux, et sa seule certitude résidait dans des

forces incertaines, qu'il pressentait plus terribles encore que le Dieu déjà terrible des catholiques.
Les rayons du soleil perçaient les branches en biais ; certains troncs semblaient avoir vécu cent ou deux cents ans. La lumière l'illuminait tandis qu'elle marchait derrière le corps qu'il traînait. Le drap continuait de s'imbiber de sang, et le fardeau s'alourdissait à chaque instant. Tantôt il s'accrochait à des racines saillantes, tantôt à des lianes. Les oiseaux criaient à l'adresse des intrus. Ils traversèrent un chemin où le vieil homme et le garçon avaient disparu avec la charrette, le cheval maigre et leur chargement de poissons.
Manuel soupira avec lassitude et se leva en se frottant les hanches.
-Ce n'est pas un endroit approprié non plus.
« Pourquoi ? » demanda-t-elle. « Sommes-nous en train de nous cacher ? »
-Non, mais compte tenu de la situation, nous serions considérés comme des suspects, et le retour dans notre pays d'origine serait quasiment impossible pendant un certain temps.
Elle laissa échapper un grognement las.
« Voilà la leçon qu'ils t'ont inculquée : toujours la suspicion et la culpabilité, même sans accusation. » Les mains jointes devant sa taille, Altea les frottait l'une contre l'autre. « Restons ici, au bord de la route. Elle mène forcément à un petit village, et quelqu'un finira par la voir. Ils soupçonneront la femme, c'est certain ; peut-être qu'ils la chercheront, peut-être pas. On ira le signaler aux autorités dès qu'on les trouvera. »
Manuel saisit la pelle et se mit à creuser, déjà fatigué ; il n'était pas fort. Svelte, ses bras et ses jambes étaient musclés, proportionnés à sa taille moyenne. C'était ce qui l'avait attirée chez lui, cette étrange beauté masculine, les poils bruns sur son torse, son teint hâlé. Elle le regarda comme pour l'aider et lui demanda comment. Sans attendre de refus, elle chercha des branches et des palmes, et avec elles, elle commença à dégager la terre qu'il remuait. Le chien ne les avait pas suivis jusqu'à la cabane ; il semblait avoir peur de s'approcher, sans doute chassé à coups de sabots lors de ses précédentes visites. Mais soudain, ils le virent apparaître, et il se mit à gratter la terre au bord du trou qui se formait lentement. Ils se regardèrent et ne purent s'empêcher de rire malgré le ressentiment et l'amertume, malgré la colère et le chagrin qui avaient longtemps imprégné leur existence d'un fatalisme profond.

Quand la tombe fut aussi profonde que Manuel était grand, il en sortit, et ensemble ils y traînèrent le corps. Le chien renifla le drap, excité, aboyant et le mordant. Il devait se souvenir. Arrivés au bord, ils déposèrent le corps enveloppé dans la tombe. Ils remirent la terre, et tandis qu'il tassait la surface et la recouvrait de branches et de feuilles mortes, elle se mit à confectionner une croix. Elle la lui tendit, et il la contempla avec fierté. Elle était faite de deux branches droites, leurs angles renforcés par des branches plus fines, et bordée non de fleurs, mais de sarments de vigne. Elle lui rappelait, d'une certaine façon, les croix de l'Église orthodoxe. Il regarda sa femme dans les yeux ; elle se protégea derrière une mine boudeuse et méchante.
« Vous ne trouvez pas cela approprié ? » demanda-t-il.
Il s'approcha d'elle et l'embrassa sur la joue. Depuis combien de temps n'avait-il pas fait cela ? Depuis combien de temps la tendresse avait-elle fui, emportée par la honte, devant les frissons de l'angoisse ? Elle se détourna.
-Je vais chercher votre livre de prières.
Manuel planta la croix dans le sol, la fixa avec des pierres et attendit Altea. Les oiseaux s'étaient enfin tus ; seul le bruissement du vent dans les feuilles se faisait entendre. Le chien avait hésité un instant, partagé entre la suivre et rester avec lui. Finalement, plus calme, il s'assit près d'elle, puis s'allongea, le museau entre les pattes, jetant un coup d'œil à la tombe et à Manuel. Il le vit alors accroupi, murmurant des phrases qui lui semblaient le murmure d'une rivière paisible.
Elle revint et lui tendit le livre de prières, un volume souple relié de cuir aux bords extrêmement usés et aux tranches dorées, sans aucun doute. Sur la première page figurait la signature de chaque membre de la famille entré au cloître. Elle le lui donna avec précaution, comme elle l'avait apporté, protégé par ses mains blanches et austères, telles des serres d'oiseaux habitués à la neige. Lui, en revanche, le reçut comme un morceau de papier à lettres familier, imprégné de l'odeur du quotidien et de la chaleur des mains qui avaient déjà marqué la couverture et chaque page. Il l'ouvrit, chercha avec discernement et marqua l'endroit exact avec le ruban de cuir, qui n'était pas d'origine, mais l'un des nombreux cousus par une couturière pieuse de Cadix. Il commença à lire l'Office des Morts, mal à l'aise à l'idée de devoir faire un choix qui ne lui convenait pas, mal à l'aise aussi parce que l'image qu'il avait en tête en lisant n'était pas celle du

corps enterré. Altea le vit paraître nerveux, elle voulut lui poser une question, mais soudain il ferma brusquement le livre et commença à réciter de mémoire, à voix haute, non pas comme une prière, mais comme une plainte.

Ayez *pitié de moi, ayez pitié de moi, vous au moins, mes amis, car la main du Seigneur m'a touché. Pourquoi me persécutez-vous comme Dieu, et vous contentez-vous de ma chair ?*

La voix de Manuel s'était étranglée sous l'émotion, et Altea comprit ce qu'elle n'avait jamais vu en toutes ces années de mariage : comment son mari pouvait se transformer simplement en laissant transparaître son angoisse, et peut-être que pour cela, tout ce qui s'était passé était nécessaire. Quel dommage que tout soit irréparable, même ce qu'elle portait en elle. Un enfant d'un autre homme, qui était aussi le frère de celui qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer. Un viol qui ne pourrait être expié que par la douleur de la victime, un enfant dont elle ne pourrait jamais se débarrasser, car Dieu était là, parmi ces arbres, écoutant les paroles de Manuel, veillant sans doute sur son âme qui s'élevait. Elle se demanda quel courage avait bien pu avoir la femme qui l'avait tué. Elle l'avait haïe, mais à présent, elle se sentait soumise à la figure de cette femme qui avait frappé son mari à plusieurs reprises avec cette stupide poêle.

C'était Manuel qui l'intriguait, cette pulsion refoulée qui faisait naître en elle des monstres de plus en plus grotesques. Si seulement cette chose en elle pouvait mourir, se répétait-elle des centaines de fois depuis que c'était arrivé. Si seulement elle pouvait mourir, si seulement elle cessait de manger, si seulement elle se flagellait suffisamment, si seulement elle consommait ce qu'elle avait tant entendu de la bouche des femmes indigènes ces dernières années. Elle savait ce qu'elle devait prendre, quel mélange d'épices, comment les préparer pour obtenir la dose parfaite. Mais elle ne le faisait pas, car il y avait le visage de Manuel, l'homme qui ne la quitterait jamais, qui ne cesserait jamais de l'aimer, et qui ferait même de l'enfant d'un autre homme le sien pour toujours. Si ce n'était pas grâce à Dieu, quelle autre entité le pouvait ? Aux messes de la cathédrale de Cadix, elle avait entendu dire que Dieu était bonté et non terreur. Elle l'avait rarement compris, et ce n'est que maintenant qu'elle le saisissait. Mais la bonté entre les mains d'autrui était aussi tranchante qu'un couteau.

L'amour des autres était cruel, et la miséricorde un don digne d'être haï.

Elle vit les mains de Manuel trembler tandis qu'il serrait le livre de prières. Puis elle s'approcha, écarta ses doigts raides, crispés comme jamais personne ne l'avait serrée. Il pensait sans doute à son frère, le regard fixé sur la tombe. Il récita la litanie, tandis que le vent se levait et que le chien se mettait à gémir inconsolablement. Altea ressentit de la peur ; sa poitrine se souleva et une vive douleur lui tordit l'estomac. Et la peur se mua en terreur : ce qu'elle avait tant espéré allait peut-être enfin se réaliser. Intérieurement, elle criait : « Non ! » mais elle ne savait pas vraiment à quoi : à la culpabilité ou à la perte. Et qu'était la perte, sinon aussi la peur de la culpabilité ?

Manuel enfouit son visage dans la poitrine d'Altea et sentit la croix que Cahrué lui avait offerte, qu'elle portait en bandoulière sous la dentelle de sa robe. Pour la première fois, la croix ne le réconforta pas, mais l'irrita au contraire au point de provoquer un dernier éclat de larmes. Mais bientôt, ce sanglot, qui avait tardé à venir, fut couvert par un autre bruit venant du fleuve : le coup de corne d'un bateau à vapeur qui approchait du quai. Ils aperçurent tous deux la longue ombre vaporeuse qui traversait le ciel, qu'ils ne pouvaient qu'entrevoir à travers les arbres. Le chien se précipita vers la plage et ils se mirent à courir aussi vite qu'ils le pouvaient, elle trébuchant sur sa jupe, lui accablé par la fatigue. Lorsqu'ils sortirent des premiers arbres et furent baignés par la vive lumière de l'après-midi, ils virent le grand et vieux navire descendre lentement le fleuve, entouré par la fumée épaisse qui s'échappait d'une unique cheminée, et par le grondement de machines qui semblaient s'éteindre. Le nom était inscrit sur le côté du casque, et ils restèrent plantés là, fixant le monstre hybride qui approchait. Le nom était inscrit sur le côté du casque, en lettres sales et délavées. « Juan Manuel de Rosas » était enfin arrivé.

*

Quand ils comprirent que le navire venait du sud, proue au nord, ils ressentirent une déception plus intense encore que les plus grandes passions, peut-être même plus intense que celle qui les avait poussés à assassiner l'homme qu'ils venaient d'enterrer. Le navire était énorme,

même pour la largeur du fleuve à cet endroit, où ils avaient vu tant de péniches faire demi-tour. Mais pour un navire d'un tel tirant d'eau, c'était impossible, et ils se demandèrent combien de temps ils devraient encore attendre avant son retour vers Buenos Aires. Qui savait jusqu'où il irait d'abord ?

C'était un navire adapté aux voyages océaniques, équipé de machines à vapeur ou d'une chaudière. La fumée qui s'échappait de l'unique cheminée était très noire et, à mesure que le grondement des machines s'apaisait, elle prit une teinte grisâtre. Une forte odeur de résine et de kérosène emplissait l'air, et plusieurs hommes commencèrent à se pencher par-dessus bord, agitant les bras en guise de salutation. Ils entendirent des cris et des appels, ainsi que des gestes qu'ils ne comprenaient pas. Manuel dit :

-Je ne pense pas qu'ils puissent se rapprocher davantage.

Puis, une personne portant une casquette d'officier s'est approchée de la rambarde et a applaudi en criant :

- Y a-t-il des passagers ?!

« Oui, mais nous sommes en route pour Buenos Aires ! » répondit Manuel, et il sentit Altea s'accrocher désespérément à lui : « Nous avons besoin de provisions, ne partez pas ! »

Ils virent l'équipage discuter entre eux. L'officier cria :

- On va mettre un bateau à l'eau ! Restez sur le quai pour tenir les amarres !

Manuel hocha la tête et dit à Altea :

-Tu ferais mieux de réparer un peu cette boîte…

— Pourquoi ? Allons-nous leur cacher ce qui s'est passé ?

« Ce n'est pas mon intention, mais nous ne savons pas qui ils sont… »

Altea l'observa un instant, perplexe, et une faible lueur apparut dans ses yeux. Elle se détourna de lui et appela le chien pour l'accompagner.

—Max— l'entendit-il dire.

Elle l'avait déjà baptisé, se dit Manuel ; plus tard, il lui demanderait la raison de ce nom.

Les hommes avaient descendu le bateau le long de la coque, dont le bois, décoloré, était couvert de moisissure. Il était déjà plus de cinq heures de l'après-midi, et le froid s'intensifiait tandis que le soleil disparaissait derrière les arbres. L'ombre recouvrait déjà toute la largeur du chenal. Les oiseaux des environs s'étaient réveillés au bruit des machines et aux cris

des hommes. Ils semblaient tous rivaliser d'agitation, une nouveauté après le calme routinier de tous ces jours.
L'officier était également descendu du bateau et, à mi-chemin, il se leva pour crier au navire d'arrêter les moteurs et de jeter l'ancre. Le bateau atteignit enfin le quai et un marin lança la corde à Manuel, qui tenta de l'amarrer à un poteau. Quelqu'un lui fit remarquer que ce n'était pas la bonne méthode et, lorsqu'il se retourna vers le bateau, deux autres marins étaient déjà en train de se disputer et de se plaindre de sa maladresse.
L'officier, qui devait sans doute être le capitaine, intervint, voyant que Manuel n'était pas un homme fort et qu'il ignorait tout de ces choses-là. Il se leva et sauta sur le quai une fois que ses hommes eurent sécurisé la corde. Il s'approcha de Manuel, la main tendue, avec un sourire qui se lisait moins sur ses lèvres que dans les mouvements des muscles de son visage, sous son épaisse barbe sombre.
-Je suis le capitaine Mendoza, à votre service, monsieur…
-Manuel Menéndez Iribarne.
Ils se serrèrent la main, sans la lâcher le temps de leurs regards échangés. Dans les yeux du capitaine brillait une douceur innocente, celle-là même que Manuel avait vue se muer en une cruelle acrimonie à maintes reprises. Car, compte tenu du caractère qu'il pressentait chez le capitaine, il fallait un grand sang-froid pour que la tragédie ne se transforme pas en une amère angoisse. Il ne savait pas pourquoi toutes ces pensées lui traversaient l'esprit au moment où leurs mains se touchaient, mains qu'il avait jointes aux siennes avec une tendre anxiété.
« C’est un grand plaisir, Monsieur Iribarne, de rencontrer des gens comme vous. J’ai déjà remarqué votre accent du pays d’origine. Mon grand-père est arrivé dans ces contrées il y a plus de cent ans… »
— Serait-il peut-être un descendant de Don Pedro… ?
« Un descendant d'un peuple abominable, c'est exact… » affirma le capitaine en souriant. « Mais bien loin des gloires de nos ancêtres. Vous me voyez maintenant… » et il désigna le navire et son équipage, les deux hommes déchargeant les caisses de provisions.
« Capitaine, j'aimerais que nous ayons le temps de parler, mais imaginez, ma femme et moi sommes bloqués ici depuis des jours, à attendre le bateau qui doit nous emmener à Buenos Aires, puis en Espagne. Nous sommes

anéantis et désemparés, et je vous raconterai plus tard ce qui nous est arrivé ces dernières heures. »
Les caisses s'empilaient et le quai semblait céder sous leur poids. Les marins demandèrent s'il ne fallait pas les transporter ailleurs.
« Oui, je vous prie, à cette cabine là-bas. » Elle désigna la lumière qu'Altea avait allumée. « Elle appartient aux gardiens, mais ils ont tous deux disparu la nuit dernière. Je vous raconterai cette tragédie plus tard. Vous passerez la nuit avec nous, mais nous ne pouvons pas vous offrir beaucoup de confort ; tout ici est très rudimentaire. »
Le capitaine éclata de rire.
« Monsieur Iribarne, vous pensez peut-être que nous sommes un équipage de premier ordre, mais ne vous laissez pas tromper par la taille du navire. Nous sommes des hommes du fleuve, et le bateau que vous voyez est une relique de l'époque de Rosas. C'est un navire qui faisait partie du blocus français, bien qu'il fût déjà assez ancien, ayant été construit pendant l'ère napoléonienne. On peut encore lire son nom d'origine sous la peinture : « *La Conquéte* ». On dit que Rosas s'en est emparé à la levée du blocus, bien qu'officiellement il s'agisse d'un cadeau des Français. Par la suite, il est resté abandonné à Buenos Aires. Il y a deux ans, je l'ai acheté en très mauvais état, sans l'accord de ma famille, bien sûr, mais c'était une occasion unique. Je l'ai converti pour la vapeur, pensant que les dépenses seraient compensées par le gain de vitesse, mais je n'ai récolté que des retards et des dépenses supplémentaires. »
Alors qu'ils se dirigeaient vers le stand, Manuel voulut en savoir plus.
— Mais n'est-il pas difficile de naviguer sur la rivière avec un tel tirant d'eau ?
« Nous avons également réparé la quille, bien sûr, mais nous devons rester très prudents, surtout en période de faibles précipitations. Cependant, de par sa taille et sa puissance, c'est le seul capable de remonter jusqu'à la zone nord, voire de s'aventurer au Paraguay et au Brésil. C'est là que nous nous dirigions, ou plutôt, c'est là que nous nous dirigions, jusqu'à ce que nous rencontrions plusieurs contretemps. L'un d'eux, vous le savez déjà, est la panne qui nous a immobilisés pendant plus de deux semaines ; un autre était d'ordre familial. Mais nous en reparlerons plus tard. »
Manuel s'inquiétait davantage pour Altea que pour lui-même. L'arrivée de l'homme avec qui il pouvait enfin parler et l'excitation ressentie après sa

période d'isolement forcé semblaient lui avoir redonné le moral. Leurs projets respectifs restaient incertains, mais l'idée de devoir y rester longtemps lui paraissait désormais moins insupportable.
Ils arrivèrent à la cabine, à peine éclairée par deux lampes à pétrole. Manuel présenta Altea au capitaine. Elle avait changé de robe, s'était lavée le visage et coiffée, mais il devina qu'elle s'efforçait de rester dans l'ombre pour que le capitaine ne voie pas son visage hagard. Le capitaine était aimable et indulgent face à cette familiarité.
-Ne vous inquiétez pas, ma chère dame, nous vous avons apporté de la nourriture et du pétrole.
Les hommes avaient empilé les boîtes dans un coin, tandis que Max les reniflait une à une, partagé entre excitation et crainte. Ils avaient remarqué les taches de sang, mais les avaient recouvertes avec les boîtes. L'un d'eux s'approcha du capitaine et lui parla à voix basse. Manuel devint tout confus, comme un criminel.
-Capitaine Mendoza, je vais vous expliquer ce qui nous est arrivé.
Les chaises étaient cassées, alors ils s'assirent tous les trois sur les caisses. Les hommes retournèrent au navire chercher d'autres affaires. Les lampes s'éteignaient rapidement et Altea se leva pour les remplacer, mais Mendoza refusa qu'elle s'en préoccupe. Il voyait qu'elle était fatiguée ; il s'en chargerait lui-même.
« Vous savez, ma femme et mon fils sont à bord. Elle est très exigeante, très stricte, et préfère rester là-bas, mais je peux passer la nuit avec vous si cela ne vous dérange pas. Nous avons beaucoup de choses à nous dire, notamment sur ce que vous allez faire. Je ne peux pas me désister, non pas pour des raisons techniques, mais à cause du contrat. Le navire m'appartient, mais je gagne ma vie grâce au fret et aux passagers que je transporte. »
Manuel et Altea se regardèrent dans l'obscurité, qui se dissipa soudain lorsque la lumière revint illuminer presque tout l'espace étroit. Mendoza fut surpris par ce regard, qui exprimait davantage une colère contenue que de la tristesse. Il se demanda ce qui se serait passé entre mari et femme s'il n'était pas intervenu. Il se demanda à qui appartenait le sang qui tachait le sol.
Manuel commença alors à lui raconter la nuit précédente, ce qui s'était passé entre les gardiens, ou plutôt, ce qu'il supposait. Le lendemain matin,

ils l'emmèneraient voir la tombe de l'homme. Mendoza écoutait attentivement, percevant dans la voix de Manuel une sorte d'excuses perpétuelles, une pointe de responsabilité. En revanche, il lisait dans son regard de l'arrogance et de la défiance, ce qui lui rappelait Natacha, sa femme. Il avait eu tort de les laisser, elle et le garçon, l'accompagner lors de ce voyage au Brésil. Ariel découvrirait le fleuve ; il avait déjà quinze ans, mais la surprotection de sa mère devenait de plus en plus difficile à contrer. Elle avait été catégorique : elle ne laisserait pas Ariel suivre les traces de son père, mais les Mendoza n'avaient jamais été que des marins. Et lorsqu'Ariel, relevant la tête pour la première fois pendant le repas, un mois plus tôt, défiant sa mère du regard, avait déclaré qu'il serait lui aussi marin, elle avait entamé ce qu'elle appelait son *Chemin de Croix* . Tout le catéchisme catholique en est issu, à la fois comme un bouclier et un arsenal.

Le chien s'était couché aux pieds du capitaine pendant que Manuel parlait, puis s'était lentement redressé pour poser sa tête sur une de ses pattes. Mendoza le caressa tandis que Max s'endormait, bercé par les paroles et la voix de son nouveau maître. La voix de Manuel était monotone mais douce ; pour bien l'entendre, il fallait tendre l'oreille. Et c'est ce que faisait Mendoza, le regard fixé sur le visage de l'homme qui lui parlait, à demi caché dans l'ombre, car les lampes s'éteignaient rapidement.

Manuel se tut, et son silence sonna comme une interruption, même s'il avait déjà terminé son récit. Un silence complet s'installa après que le timbre suave de sa voix eut imprégné l'air de la cabine d'un murmure qui se mêlait au vacillement des lampes. Seul le chien s'était assoupi, mais même Mendoza et Altea ressentirent une rupture soudaine lorsque le silence se fit. Elle sut, l'espace d'un instant, combien elle serait seule sans la voix de Manuel, toujours invisible à ses yeux.

« Ne t'inquiète pas, Iribarne, dès que nous aurons trouvé les autorités, je leur ferai un rapport. Demain, nous irons voir le corps, histoire que j'aie une preuve écrite que je l'ai vu de mes propres yeux. Tu ne connais pas leurs noms ? »

Non, ils n'avaient jamais posé la question. Ils avaient honte de cette négligence, mais la seule excuse qu'ils purent donner était que leur empressement à quitter le pays au plus vite leur avait fait croire qu'ils ne resteraient pas plus de quelques heures sur place.

— Et pourquoi ici, dans cet endroit isolé ?
Notre village, où nous avons enseigné pendant plus de trois ans, est situé à l'intérieur des terres, près d'un endroit appelé Toba. De là, on nous a emmenés en charrette à bœufs jusqu'à un bras parallèle du fleuve Paraná. Nous l'avons traversé, puis avons continué à pied et en charrette à bœufs, jusqu'à cet endroit où l'on nous a dit qu'un bateau passait pour Buenos Aires. Comme vous pouvez le constater, Capitaine, nous sommes habitués à cette vie, mais nous avons décidé de partir…
- Je vois, ce n'est pas l'endroit idéal pour élever un enfant, je comprends.
Altea sursauta et ne put s'empêcher de pousser un cri perçant, qu'elle étouffa avec sa main.
« Excusez-moi de vous poser la question, capitaine Mendoza, mais comment saviez-vous que ma femme est… »
« Allons, Iribarne, inutile de faire tout un plat. J'ai une femme et un fils de quinze ans ; je comprends… » Et il sourit en caressant la tête du chien.
« Comme cet ami à moi, que je retrouve après une longue séparation, et qui est maintenant entre de meilleures mains. »
— Comment… ? Tout ce que nous savons, c’est qu’il a échappé à des pêcheurs.
« Je peux l'imaginer, car ils l'ont battu sans pitié. Ce sont des pêcheurs de Coronda, tous des voleurs, ils vivent dans la misère et élèvent leurs familles dans la crasse. Ils font de tout : ils pêchent, parfois ils cultivent des terres qu'ils ont accaparées. Cet animal a été volé à des parents du Paraná ; ils les élèvent depuis que mes grands-oncles, la famille Hurtado de Mendoza, ont ramené d'Espagne la première femelle gestante. » « Excusez-moi, madame, pour mon langage… »
Il rit en se levant pour remplir le réservoir de kérosène. Mendoza s'approcha d'Altea et lui prit les mains. Elle sourit en regardant le chien.
« C’est ce sourire qui manque à ma femme ; peut-être que vous rencontrer lui fera du bien », a déclaré Mendoza.
« Je le souhaiterais, répondit Altea, mais j'en doute fort. Je suis très affligée, même si votre présence m'a soulagée d'une grande partie de mon chagrin. Du moins pour ce soir ; qui sait ce que demain nous réserve ? Je suis épuisée, complètement. »
Manuel s'empressa alors de réparer un peu le lit branlant, et Mendoza l'aida. En dix minutes, ils eurent fini de clouer les planches ensemble. Altea

jeta les draps sales dehors et en prit d'autres dans son coffre. Les hommes la laissèrent seule dans la cabine et sortirent fumer. Ils ne savaient plus, ou peut-être n'avaient-ils plus rien à se dire ; leurs pensées vagabondaient, l'une vers le ciel, l'autre vers le fleuve, et la fumée de leurs pipes semblait dériver au gré de leurs réflexions. De l'autre côté du fleuve parvenaient les hululements des hiboux, mais le courant était plus fort maintenant. Les vagues s'écrasaient sur la plage, et seule l'écume était visible dans l'obscurité. Max les avait suivis, et il hurlait.
« Capitaine, je vais vous poser une question, et je vous prie de ne pas le prendre mal. Comment avez-vous appris que ma femme est enceinte ? Elle n'est enceinte que de six semaines et cela ne se voit pas, et les femmes sont généralement plus sensibles à ce genre de choses. »
Mendoza rit et se détourna. Il expira par inadvertance de la fumée de tabac en plein visage.
« La vérité, c'est que je ne le savais pas jusqu'à ce que le chien vienne vers moi pendant que vous parliez. Je lui caressais la tête et il n'arrêtait pas de me regarder. Tant de choses me sont venues à l'esprit en même temps, tant de questions. Dites-moi, ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi le chien restait avec vous ? »
— Vous me demandez si l'animal a eu une pensée lorsqu'il s'est agi de nous ?
-Peut-être, mais peut-être que je pose aussi la question d'une fonction, d'un but…
— Capitaine, ne confondons pas déterminisme divin et instinct brutal…
Mendoza tourna la tête pour regarder à nouveau la rivière.
« Comme vous voudrez, mon ami, car c’est ainsi que je vous considère désormais. Gardez pour excuse le fait que, lors de mes voyages, j’ai aidé de nombreuses femmes à accoucher, et que j’ai aussi été médecin par nécessité, *oui, monsieur, si cela vous plaît* . Je ne sais pas si vous avez lu Leibniz ; il a dû être omis de votre éducation catholique, mais il n’y a rien de plus proche de la religion dans la philosophie non ecclésiastique que sa pensée. Il parle de l’âme comme de cellules indépendantes, chacune contenant l’univers entier. Mon explication est élémentaire et ambiguë, mais elle dit quelque chose de similaire. Il dit même que les animaux ont une âme. »

Manuel fixait le profil du capitaine, pipe à la bouche, se détachant sur le ciel mi-étoilé, mi-nuageux. Comment savait-il autant de choses sur eux ? Soudain, la rage l'envahit, une fureur semblable à celle qu'il avait toujours perçue chez son frère José. Quand Max hurla, il lui donna un coup de pied et l'animal s'enfuit se cacher. Mendoza se retourna vers Manuel.
- Pourquoi a-t-il fait ça ?

Manuel s'éloigna vers le fleuve, boudeur. Cet étranger était arrivé avec toute sa vantardise, prétendant tout savoir, ou presque, d'eux. Et ils étaient à sa merci, à cause de leur avenir dans ce fleuve et du corps qu'ils avaient enterré. Il sentit grandir en lui une colère qu'il n'avait pas vue grandir depuis toutes ces années, depuis son départ d'Espagne, depuis le refus de son père et la vente de la fortune. Il voyait dans le fleuve le visage méprisant de l'autosuffisance, la jalousie envers son propre frère, cette vantardise, cette arrogance qu'il avait subie comme une menace. Son frère, qu'il haïssait parce qu'il lui avait laissé l'entière responsabilité d'un nom et d'une histoire. Les escapades de José avec ses amis, il les gardait secrètes ; les femmes qu'il faisait entrer dans la maison, il les cachait. et combien de fois José l'avait protégé, jusqu'à se sacrifier lui-même, lorsque Manuel, le jeune frère fragile, était insulté et battu dans les rues de Cadix pour sa timidité, pour sa suffisance, pour ce que tous considéraient comme sa lâcheté en tant que futur prêtre.

Le grondement du fleuve dessinait en toile de fond des images violentes, des bruits sourds dans les rues sombres, pavées et boueuses, où les charrettes filaient à toute allure devant les amants des prostituées et les hommes et adolescents qui se cachaient dans les ruelles ou aux portes des familles aisées. La ville de Cadix et le fleuve Paraná ne formaient plus qu'une seule et même nuit, immense, profonde, dans son esprit, mais surtout dans ses oreilles. Car il entendait les gémissements de la prostituée avec qui il était à cet instant, et derrière elle, la voix de José lui chuchotant à l'oreille gauche, le conseillant, haletante comme si c'était lui qui la pénétrait contre le mur. Les jambes de Manuel fléchirent, épuisées par les va-et-vient, car il portait presque tout le poids de son frère derrière lui, l'écrasant, lui donnant presque l'impression que José atteignait l'extase au même moment que lui. Quand tout fut fini, il s'agenouilla sur le sol, le sexe épuisé et souillé, tandis que la femme marmonnait des paroles inintelligibles, ses oreilles bourdonnant. Il ne comprit qu'à sa main tendue,

criant ; puis il vit l'argent que José lui tendait, et elle partit en protestant, dans l'obscurité de la rue. Manuel leva les yeux ; José avait posé une main sur son épaule, se penchant légèrement, haletant. Une large tache de sperme maculait son pantalon. Il lança une obscénité, riant du visage effrayé de Manuel, et alla uriner contre un mur. Tandis qu'il l'observait de dos, l'idée lui vint : le corps de José, tel un Christ crucifié contre le mur, les deux lignes de la croix : son corps et ses jambes, d'un côté ; ses bras pliés aux coudes, de l'autre. Un Christ cachant son visage, fixant l'objet de son obsession, qu'il tenait entre ses mains. Alors Manuel s'approcha silencieusement de son frère aîné par-derrière. Il tenait à la main le couteau qu'on lui avait offert pour ses seize ans. Il plaqua José contre le mur, déchira le pantalon de son frère avec la lame, puis, glissant le couteau entre ses jambes, effleura ses testicules de la pointe.
« Va-t’en », lui dit-il une fois, même deux, car José lui paraissait idiot, jusqu’à ce qu’il entende dans la voix de son jeune frère le fruit de ses étranges pensées, celles des chauves-souris noires qu’il avait tenté de tuer pendant toutes ces nuits passées dans la même chambre, à le voir grandir et devenir un homme capable d’aimer. Et les voilà, ses poursuivants, les chauves-souris dont les ailes battantes étaient comme des lames de rasoir.
José Menéndez Iribarne s'engagea alors dans la marine marchande et commença à parcourir le monde, fuyant toujours ce qu'il retrouvait. Quant à Manuel Menéndez Iribarne, il épousa une femme qu'il connaissait à peine et s'enfuit avec elle en Amérique, dans une pathétique simulation d'évangélisation.
Il pensa à Altea, qui s'était sans doute déjà allongée sur le vieux matelas de la cabine, là où les intendants avaient fait l'amour maintes fois, ivres ou sobres, d'une manière qu'il n'avait osé qu'imaginer ou rêver. Et elle semblait indifférente, malgré sa vanité imperturbable, son orgueil froid et austère. « Mon Dieu », se dit Manuel à voix basse, sans chercher à couvrir le grondement du fleuve, car le fleuve était comme Dieu, fort et impétueux, ne s'arrêtant jamais pour regarder qui il abandonnait ou emportait. Certains mouraient plus tôt, d'autres plus tard. Toujours le même esprit de résignation, qu'il ne comprenait plus, soudain, si brutalement, comme s'il voyait Dieu lui-même faire l'amour à Altea. Et il pensa au capitaine Mendoza. Où était-il allé ? Retournait-il au navire ou dormait-il dehors ? Il

pensa au visage d'Altea : toujours le même, et pourtant, elle avait séduit son propre frère.
Manuel se frappa la poitrine, agacé par son ignorance sacrée, sacrée car si profondément ancrée dans son entêtement apostolique. Il était satisfaisant de se sentir victime, objet de tromperie et d'abus stratégiques, mais aussi très complaisant. L'attitude des saints, parfois, selon les Pères de l'Église, était trop simpliste. Il fallait se résigner, et tendre l'autre joue. Mais les saints de l'Église avaient aussi éprouvé de la jalousie, de la convoitise et une obsession qui brouillait la frontière entre lâcheté et violence. La raison des saints engendra des monstres, et les gravures de Goya apparurent sur le fleuve : des monstres ailés et des sorcières sur des balais, survolant les eaux. Des femmes nues chevauchant d'énormes phallus, gémissant, pleurant et hurlant comme lors d'un sabbat de sorcières.
Il pensa à Altea, et se dit qu'à cet instant précis, le capitaine Mendoza savourait peut-être sa femme, et qu'elle jouissait d'un corps sculpté par les vicissitudes du fleuve, bien loin du corps décharné de Manuel, maigre et faible comme celui d'un séminariste raté. Car c'était ce qu'il avait craint en Espagne, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus résister, et lorsqu'il avait finalement choisi Dieu, Altea lui avait annoncé qu'elle attendait un enfant. Ils avaient dix-huit ans, et il n'osait pas dire la vérité à ses parents. Il leur avait menti, il avait mis sa petite amie enceinte, et dès lors, la honte l'envahit. La seule chose qu'il put faire fut de se marier et de fuir l'Espagne, tous deux, car elle aussi avait honte. Mais la honte d'Altea était trop digne pour être reconnue. Pendant la traversée, deux mois après le début de sa grossesse, l'enfant mourut. Le médecin du bord était habitué à de telles fausses couches chez des femmes si jeunes, surtout au milieu d'une traversée océanique. Les hauts et les bas du voyage, les tempêtes, les caprices du temps, la nourriture… « Ils n’étaient pas prêts, mon garçon, il y en aura d’autres », lui avait-elle dit, devant la cabine où Altea se reposait. Manuel pleura cet après-midi-là, près du lit d’Altea, pendant son sommeil. Le navire tanguait péniblement, après les terribles secousses de la tempête au milieu de l’Atlantique. Ils se serraient l’un contre l’autre dans la cabine, le lit ballotté par leur poids. Il récitait le chapelet que sa mère lui avait donné, elle tremblait, mais dans un silence qui tentait de dissimuler ses émotions. Puis elle se mit à vomir et à se plaindre de douleurs au bas-ventre. Manuel quitta la cabine, bousculé d’un mur à l’autre dans le couloir

de première classe, car ils ne voyageaient pas avec les autres migrants, ceux qui, sur le pont, étaient attachés pour éviter de tomber à l’eau. Lorsqu’il alla chercher le médecin, il le trouva penché près d’un homme coincé par une poutre du mât principal. Plusieurs personnes poussèrent la poutre pour que le médecin puisse s’approcher. Une femme, peut-être une infirmière, lui tendit sa trousse médicale. Tout cela sous la pluie et le vent, les vagues s'écrasant contre la coque et éclaboussant le pont. Manuel criait, mais personne ne l'écoutait. Certains essayaient de le faire redescendre, d'autres le bousculaient lorsqu'il attrapa le médecin pour aller voir sa femme, mais il les ignora. Ils l'entraînèrent à l'écart, et il tomba à la renverse, sous les rires de nombreux habitants de la ville basse. Il refusa de se laisser abattre, puis il aperçut plusieurs personnes qui lui indiquaient le chemin d'où il venait. Altea montait sur le pont, vêtue seulement de sa chemise de nuit tachée de sang, tandis que la pluie dispersait et emportait le sang. Elle lui lança un regard de douleur à travers la pluie, le même regard qu'il verrait chaque fois qu'il la regarderait ensuite, jusqu'à ce qu'il s'effondre à genoux sur le pont de bois. Parmi le sang se trouvaient sans doute les minuscules fragments de son fils, que l'eau emportait vers les caniveaux du navire, et les vagues, s'écrasant contre la coque, semblaient les ramener ou les repousser. Ils étaient tous comme des marionnettes sans cœur, des poupées de chiffon à la merci de la volonté divine.

Il ne s'était jamais demandé ce qu'il ressentait d'autre que la douleur et la stupéfaction. De la haine, peut-être, mais envers qui ? On ne peut haïr Dieu, pensait-il, car Dieu est, par définition, bonté. Mais il le ressentait, et donc, s'il pouvait être haï, c'était parce qu'il n'était pas Dieu. Pourquoi le tenir responsable des vicissitudes du monde ? Si hier son fils existait et qu'aujourd'hui il n'existait plus, alors tout était aussi vain que de crier dans le vide. Plusieurs jours après la tempête, il ne demanda pas à Altea comment elle allait, seulement si elle avait été retrouvée. Dix passagers étaient morts. L'enfant mort n'était pas parmi eux. Il n'était pas encore une personne pour certains, mais Manuel savait que Dieu lui-même s'était dissous dans le sang, le sang dans l'eau de pluie, puis dans l'eau salée. Que Dieu sombrait dans les profondeurs de l'océan, comme s'il était puni.

Pour le reste du voyage, il sortait sur le pont les nuits plus calmes, marchant parmi les corps endormis des pauvres migrants. Il entendit

certains l'insulter, et à deux reprises, ils tentèrent de le voler. Mais il resta imperturbable, contemplant la lune sur l'océan, si pleine, si belle, et pourtant s'effritant, se vidant de son sang ; il ne pouvait plus faire la différence. Son fils était poussière, comme le disaient les Écritures, mais il était aussi eau. La lune était poussière de roche se brisant dans l'océan, et le dernier bastion de Dieu s'écroulait.
Mais la lune au-dessus du fleuve Paraná était différente. Les spectres avaient disparu, ne laissant que des traînées d'ailes dans le ciel nocturne, et la lune était plus grosse que d'habitude, une sorte d'immense mélasse s'accrochant au ciel, bouillonnante à sa surface mouvante, habitée par des milliers de personnes qui, de si loin, ressemblaient à des taches mouvantes, changeant de teinte du jaune à l'ocre. Il pouvait même entendre le vacarme qu'ils faisaient, transformant la nuit en une usine tonitruante dont les machines s'arrêtaient et redémarraient par groupes disparates, comme un orchestre du chaos. Et lui, Manuel, sur la rive, seul dans la boue, sentait que personne ne le regardait, car chacun était encore occupé à son travail. Les foules étaient les meilleurs endroits pour l'anonymat, alors il ressentit l'envie d'enlever ses vêtements et de se tenir nu devant le fleuve. Peut-être pour nager la nuit, éclairé par la lune. Alors il le fit, plongeant dans le courant, se laissant parfois dériver, parfois nageant, et l'eau était chaude et douce. Il n'était pas dérangé par les poissons qui lui frôlaient les jambes, ni par les branches emportées par le courant. Il sortit de la rivière et s'assit sur la berge, les jambes fléchies et les bras posés sur les genoux. Il n'avait pas froid. Il se rendit compte qu'il était excité et commença à se caresser, sans honte cette fois, sans vérifier si quelqu'un l'observait. Il n'y avait personne dans le fourré, et même s'il y en avait eu un, qu'importe, puisqu'il ne le saurait jamais, même s'il se retrouvait nez à nez avec celui ou celle qui l'avait vu(e). Le problème de l'homme, c'était la connaissance.
Le regard fixé sur la lune, il termina, éjaculant un sperme épais dont l'odeur ne fit qu'attiser son excitation. Il pensa à Altea, seule ou avec le capitaine Mendoza, peu lui importait. Il se glisserait entre eux et pénétrerait Altea juste devant lui, cet homme qui se croyait aussi sûr de lui que son frère José. Il enfila son pantalon et se dirigea rapidement vers la cabine. L' intérieur était encore éclairé, et il était certain qu'elle n'était pas seule, car ils avaient récemment discuté de la pénurie de combustible pour les lampes. La porte était ouverte, et il écarta le rideau qui dissimulait le

lit, celui qu'il avait tiré pour préserver son intimité, cette intention naïve dont elle, la trompeuse, la séductrice, se moquait à présent.
Il s'attendait à les voir ensemble, côte à côte, nus, se léchant l'un l'autre, absorbés par le plaisir de leurs corps ruisselants de sueur, unis par un désir viscéral.
Mais Altea était seule.
Elle n'était pas endormie. Elle l'avait vu tirer violemment le rideau jusqu'à ce qu'il tombe à terre. Elle l'avait entendu descendre le chemin, ses pas lourds et nus, sa respiration haletante, les injures qu'il marmonnait. Elle le vit debout devant le lit rustique, presque nu, trempé par l'eau de la rivière, le torse couvert de boue. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais hésita. Quelque chose n'allait pas chez Manuel, et elle craignait que ce qui allait se produire soit irréversible, car elle n'avait jamais vu un tel regard dans les yeux de son mari. Disparue, cette béatitude sublime dont il semblait se vanter à chaque instant, cette béatitude stupide qui, au fil des ans, l'avait poussée à le détester, remplacée par une sorte de fureur née du ressentiment.
Manuel se tenait devant le lit, agité, et demanda :
« Tu m'as toujours reproché la mort de l'enfant, n'est-ce pas ? Tu n'as jamais voulu en avoir un autre pendant toutes ces années, du moins pas avec moi… »
Altea connaissait désormais la source de toute cette colère et n'avait que deux options : se taire, comme le lui dictait son orgueil, ou poursuivre la dispute. Cette dernière option, peut-être, pourrait-elle ramener Manuel à la raison. Mais elle ne put s'empêcher d'être directe et froide dans sa réponse, car c'était tout simplement sa nature.
— Qui nous a obligés à quitter Cadix alors que j'étais enceinte, juste pour éviter les commérages ? Je ne vous l'avais pas demandé, c'était votre décision, et je n'avais pas d'autre choix que de m'y soumettre.
Manuel s'approcha du lit et la gifla. Elle cacha son visage dans ses mains, mais les retira aussitôt.
« Tu ne me verras pas pleurer. Tu es comme ton frère, mais il est moins hypocrite ; il ne se cache pas derrière un masque de saint. »
Manuel monta alors sur le lit et s'allongea sur Altea. Il ôta son pantalon et fouilla ses vêtements. Il déchira le tissu et glissa deux doigts à l'intérieur d'Altea. Elle étouffa un cri, mais bientôt son visage s'habitua à une

sensation que Manuel dut déchiffrer tandis qu'il la caressait de ses doigts, extatique pour la première fois de constater que le corps de cette femme, en lequel il était entré tant de fois, ne le repoussait pas. À présent, Altea avait un autre visage, et Manuel pensa, en se tordant sur elle comme un chien enragé, que peut-être ce dont elle avait besoin, c'était de haine. Comme si son corps était le canal nécessaire à la libération, l'instrument pour lequel il avait été créé. Glace et feu, et non glace et cendres. Car chaque fois que Manuel s'approchait d'elle pour faire l'amour, elle n'était déjà plus que cendres qui s'éteignaient. Souvent, il s'était demandé comment et quand ce feu avait été allumé, et il ne le découvrit que le jour où Joseph arriva en bateau, remontant le fleuve jusqu'à la ville où ils avaient commencé à travailler.

Elle se tenait à la porte de la cabane qui servait d'école, entourée d'enfants nus qui couraient partout avec excitation à chaque arrivée d'un bateau. Manuel discutait avec des marchands qui déchargeaient leurs marchandises au port. Elle le vit lever les yeux vers le bateau, où José Menéndez Iribarne se tenait à la proue, agitant les bras et hurlant des obscénités joyeuses qui faisaient rire l'équipage et les personnes massées sur la rive. Manuel laissa tomber sa pipe de sa bouche et ne prit même pas la peine de la ramasser dans la vase. Il rendit des papiers au marchand et ne prêta plus attention à rien d'autre qu'à la silhouette de son frère à la proue, qui s'approchait comme une idole sur l'autre rive. Alors Altea comprit vraiment pourquoi ils avaient fui l'Espagne : pour échapper à quelqu'un que Manuel ne pouvait contrôler qu'en s'enfuyant. Et l'objet de leur fuite les avait suivis, pour leur tenir compagnie. C'est ce que José leur avait dit en descendant du bateau et en se tenant devant eux à la porte de la cabane. La famille devait être réunie. Il parla aussi des affaires habituelles qui l'amenaient partout, et il pourrait, pour un temps, utiliser la côte comme quartier général.

Ce furent ses mots, tandis qu'il serrait Manuel dans ses bras et embrassait sa belle-sœur sur la joue. Manuel était stupéfait, mais ne laissa paraître ni agacement ni joie. Chacun savait de quoi il s'agissait : José avait besoin de se cacher un temps des autorités espagnoles ou d'un autre pays. Sur la côte de Corrientes, qui allait bien pouvoir le trouver ? Mais était-ce la seule raison de sa présence là, avec eux ? Manuel, peut-être, ne voulait-il pas le dire à voix haute, car son ton était empreint d'angoisse. Altea le remarqua

et eut honte de son mari. José le vit aussi, et un sourire se dessina sur ses lèvres. Il ne répondit pas, et cette réponse silencieuse, certaine, demeura latente pendant toutes ces années où ils travaillèrent ensemble dans la ville. Jusqu'à cette nuit des rituels.
Altea savait parfaitement à qui Manuel pensait pendant leurs ébats amoureux, car il jetait de temps à autre des regards sur les côtés ou vers le ciel, comme si quelqu'un l'observait d'en haut. C'était peut-être le crucifix, désormais absent, que chaque famille catholique avait jadis accroché au mur au-dessus du lit conjugal, ou peut-être cherchait-il l'approbation de son frère. Au fond, c'était la même chose. Et c'est elle, cette fois, qui éprouvait non pas du ressentiment, mais une étrange gratitude. Elle avait retrouvé une sensation découverte quelques mois auparavant. La nuit des rituels, elle aussi avait subi une sorte d'exorcisme, sans le savoir alors. José Menéndez Iribarne l'avait exilée du royaume de glace, avait brisé le cristal liquide qui emprisonnait la liberté de son corps. Il comprit alors que le corps était tout, et les crucifix, au-dessus du lit de chaque famille catholique, étaient là pour le leur rappeler, pour se complaire dans la souffrance, pour affirmer à chaque instant que la douleur de l'âme devait naître dans le corps, et qu'il n'y avait de liberté qu'avant cela. C'est pourquoi le corps recevait tout en premier : sensation, doute, ressentiment et douleur.
Et le voilà, au-dessus d'elle, Manuel Menéndez Iribarne, enfin lui-même, enfin le feu à l'état pur, comme un arbre en feu qui la transperçait et l'embrasait. Quand il s'arrêta, elle attendit plus longtemps, car elle comprenait que ce n'était que le début. Manuel resta au-dessus d'elle, immobile, conscient de son poids sur le corps de sa femme, mais elle lui griffa le dos en murmurant :
-Quand nous aurons un fils, nous l'appellerons Jésus.
Il se leva, soudain de nouveau furieux. Il quitta la hutte, nu, et tomba sur le capitaine, étendu sur un tas de paille près du mur, le chien endormi à ses côtés. Ses yeux étaient ouverts, car l'aube se levait. Il ne lui adressa aucune parole et poursuivit son chemin vers la rivière. Il plongea comme la nuit précédente, mais sans nager ; il resta immobile, les pieds bien ancrés au sol, ne se laissant pas emporter par le courant. Le capitaine Mendoza apparut sur le sentier, accompagné du chien.
« Il semblerait qu'ils soient devenus de bons amis… », dit Manuel.

— Après le coup de pied que tu lui as donné… mais les animaux ne sont pas rancuniers, un peu de ressentiment pendant un temps, rien de plus.
Le capitaine se déshabilla, laissant son vieux manteau à galons, ses bottes et son pantalon appuyés contre un tronc d'arbre, ainsi que le sabre et son fourreau qu'il était obligé de porter. Il sauta dans la rivière et nagea jusqu'à Manuel. Le chien aboya depuis la rive, et ils l'incitèrent à entrer dans l'eau. Il sauta et se mit à jouer avec eux ; ils le sortaient de l'eau puis le rejetaient à nouveau, et le chien replongeait et refaisait surface en aboyant.
Une fois sortis de l'eau, ils s'assirent sur la rive, observant le soleil pointer à l'horizon comme un garçon timide au-dessus de la forêt.
« Il n'y a rien de mieux que ces baignades dans la rivière, dès le matin », a déclaré Mendoza. « Je ne peux pas le faire sur le bateau avec mon fils, car ma femme nous lance des regards noirs. »
« Capitaine… » demanda Manuel… « Pourriez-vous nous emmener avec vous vers le nord, ou quelque part où vous pensez que ma femme et moi pourrions travailler sur quelque chose qui nous convienne ? »
Mendoza sourit.
« J’espérais que vous prendriez cette décision, Iribarne. Vous pourriez envoyer une lettre à votre pays par l’intermédiaire d’un navire que nous croiserions par hasard. »
-Ce n'est pas nécessaire, personne ne nous attend.
C'était vrai, du moins il l'espérait. Si José comptait les suivre, tel une ombre, il irait à Buenos Aires puis à Cadix. Et ce serait la première fois qu'une ombre se séparerait du corps auquel elle appartenait.

2

Il regarda le miroir fait de fragments d'un miroir lunaire qui se trouvait dans l'armoire, celui-là même que Manuel avait brisé à midi le lendemain de son intrusion chez Altea. Il l'avait vue pleurer et se débattre, mais il

avait aussi aperçu sur son visage, une fois la peur apaisée, une expression que Manuel n'avait probablement jamais vue chez sa femme.
Et tandis qu'il la pénétrait, il ressentit un désir ardent que son frère les voie, et se masturbe en les regardant tous deux adossés au mur, sa jupe relevée jusqu'à sa poitrine, son pantalon baissé jusqu'aux genoux. Tous deux haletants, José détourna le regard, imaginant Manuel, nu, se caressant, éjaculant en même temps que lui. Comme s'il le remerciait de pouvoir le faire avec sa femme, ou peut-être pensait-il à lui et non à elle. Car José pensait à lui lorsqu'il l'imaginait nu à leurs côtés.
Mais Manuel resta cette nuit-là, presque jusqu'à l'aube du festival, au village, accomplissant son devoir d'assister les prêtres lors des rituels, des exorcismes annuels. Tout cela l'avait d'abord dégoûté, mais il s'y était habitué, et les danses, la fumée et l'encens des épices qui brûlaient, les cris gutturaux et angoissés, les visages déformés au-delà de ce qu'il croyait possible, avaient commencé à le remplir d'extase.
Je savais que Manuel n'était pas dans cette pièce, mais je l'imaginais aussi là où il était réellement, debout dans le cercle des participants aux cérémonies de cette nuit centrale des rites indiens, lorsque les démons étaient expulsés des corps et des esprits des possédés, laissés prostrés dans la boue, déchirés par des ongles et des griffes que personne n'avait vus parce que personne ne les avait touchés, comme si les démons s'étaient frayé un chemin entre les plis de la peau, de l'intérieur vers l'extérieur, laissant la marque insondable de leur passage.
Si Manuel avait été là, à observer son frère José et sa femme Altea, tels deux bêtes en ébullition, il aurait pensé, plus justement, qu'ils étaient en train de créer un démon. Et cette manie d'attribuer des pensées et des idées à des présences invisibles, José l'avait apprise lors de ses lectures chez ses parents. La grande bibliothèque que la famille avait amassée en près de quatre siècles de présence dans la province était si proche, les murs tapissés d'étagères débordant de livres dont les dos étaient à peine nettoyés par les domestiques qu'ils étaient de nouveau couverts de poussière quelques jours plus tard. Parfois, des araignées apparaissaient lorsqu'il prenait un livre, et il les laissait tranquilles tandis qu'il soulevait lentement la couverture et séparait soigneusement les pages. Des livres d'alchimie, de religion, mais surtout sur les arts divinatoires et les superstitions. Si même Cicéron, dont les œuvres sur ces sujets avaient été

appréciées des sages, pourquoi la religion de sa famille engendrait-elle tant de répression, tant de culpabilité pour le simple fait de les lire ? Je connaissais la réponse : le simple fait de les lire vous les fait imaginer possibles. Comme l'avait dit Leibniz, penser que quelque chose est possible, même Dieu, revient déjà à admettre son existence.
Et la religion de ses parents ne niait pas tout cela ; elle le rejetait plutôt comme la partie répugnante de l'univers. L'Église, qui n'avait jamais été qu'une institution avec laquelle la famille avait toujours entretenu des relations purement commerciales, avait pénétré l'esprit et l'âme de Manuel bien trop profondément. Depuis leur enfance, lorsqu'ils dormaient dans le même lit, elle l'avait vu se réveiller en sursaut, incapable de dire quels cauchemars l'avaient perturbé.
Mais José se contemplait désormais dans les morceaux du vieux miroir lunaire, auxquels s'étaient ajoutés de nombreux autres fragments : des fragments parfois laissés par des marins, des miroirs brisés, ou même ceux qu'il avait lui-même dérobés. C'est ainsi qu'il avait assemblé ce miroir en pied sur le mur d'adobe, collé morceau par morceau avec une colle que les Indiens lui avaient appris à fabriquer.
Il aimait se contempler ainsi, comme il le faisait à cet instant précis, seul, scrutant chaque partie de son corps de trente-cinq ans : son visage aux traits caucasiens, son nez aquilin, sa barbe et sa moustache sombres, ses cheveux épais et bouclés, sa large poitrine velue, son abdomen musclé et d'apparence normale, ses parties génitales qu'il caressait de ses mains veinées, les excitant comme elles l'étaient déjà après avoir fait l'amour à la femme qui les accompagnait ce soir-là. Il s'observa de profil, son sexe en érection, les jambes légèrement fléchies, prêt à la pénétrer à nouveau, car il la voyait dans le miroir, sur le lit, attendant avec appréhension. Le visage de l'Indienne lui était aussi familier que s'il s'agissait de celui qu'il avait vu depuis sa première rencontre avec une femme. Une expression de dégoût qui, pourtant, ne dissimulait pas la douleur qu'elle lui infligeait. Comme si chaque femme, en voyant Joseph s'approcher, voyait une sorte de mythe incarné qui ne se répéterait jamais, et que, par conséquent, le simple fait d'être rejeté ne pouvait être conçu sans le regret qui s'ensuivait, ou la frustration si proche de la culpabilité.
Il entendit alors des gémissements et, se souvenant que Cahrué était avec eux, il le regarda. Le jeune indigène, qu'il avait en quelque sorte pris sous

son aile, avait commencé à l'accompagner les nuits que José passait avec une, parfois deux femmes. Le jour, il observait celles qui approchaient les pêcheurs blancs, écoutait les conversations des hommes et avait reçu des conseils sur celles qui les laissaient faire à leur guise. Il ne lui était pas difficile de les faire venir à sa hutte et, ces derniers mois, c'était presque toujours la même femme qui venait, parfois accompagnée d'une autre s'il le lui demandait. Il ne connaissait même pas son nom. Quand il le lui demandait, elle marmonnait un long nom indigène, qui ressemblait plus à un symbole ou à une onomatopée. La présence de Cahrué ne la dérangeait pas, ni même sa participation fréquente. Les coutumes et les goûts de José ne l'étonnaient pas.

Mais ce soir-là, elle paraissait angoissée. Allongée sur le dos, les jambes écartées, son vagin avait saigné. José et le garçon l'avaient pénétrée simultanément, puis s'étaient caressés et touchés mutuellement, la prenant au milieu, la poussant, enfonçant leurs doigts partout, la pénétrant jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un sac inerte, qui malgré tout haletait et crachait des sécrétions.

Mais ce soir-là, elle saignait, et elle savait pourquoi. Après tant d'avortements depuis l'âge de douze ans, elle se sentait comme une cicatrice intérieure, stérile à jamais. Elle était enceinte, et elle était en train de perdre le bébé. Quand elle vit José s'approcher de nouveau, sans doute excité par la vue du garçon au pied du lit, se masturbant presque sans les regarder, elle eut un réflexe : elle se couvrit le visage d'une main et le vagin de l'autre.

En guise de réponse, il entendit un rire qui résonna sur le lit tandis qu'il s'agenouillait, les mains sur les hanches. Il est vrai qu'elle ressemblait à une mauvaise parodie d'un tableau de Goya, dans cette pose d'une modestie improbable. La famille Menéndez Iribarne possédait un tableau de l'artiste dans sa maison de Cadix, et bien qu'il ne l'eût jamais rencontré, son père lui parlait toujours de la fois où il avait visité cette maison du vivant de ses grands-parents. Mais bien sûr, c'était un lien dont la famille ne pouvait se vanter si elle voulait conserver de bonnes relations avec l'Église.

José tenta de retirer sa main de son visage et commença à la frotter contre elle. Elle le laissa faire, puis ouvrit la bouche, mais lorsqu'il la força à retirer la main qui couvrait son vagin, elle résista.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-il. Elle leva les yeux.
« Ça fait mal », a dit Cahrué. « Elle est enceinte. »
José se retourna. Le garçon avait déjà éjaculé et avait du sperme sur les mains.
« Cela n'a pas posé de problème depuis longtemps », dit José. « Ou bien si ? »
Il se leva et prit les mains du garçon, les nettoyant du sperme et le conduisant plus près de la femme. Depuis longtemps, même avant le départ de Manuel et d'Altea, Cahrué avait fait preuve d'un grand talent pour la guérison. Toutes les femmes de sa famille étaient guérisseuses, et il avait appris en les observant, accumulant ainsi un savoir qu'il gardait jalousement. José l'avait découvert en pratiquant un avortement sur une adolescente quelques mois auparavant.
Le prêtre, qui parcourait la région pour célébrer la messe une fois par mois, était furieux lorsque la mère de la jeune fille accusa José de l'avoir mise enceinte. La femme savait qui l'avait emmenée à la cabane, mais elle refusa de dire que l'amant de José était de sa famille – peut-être sa sœur, peut-être sa cousine ; il n'en sut jamais la certitude. S'il se mettait à enquêter sur les liens familiaux, il découvrirait que dans ce village, tout le monde était apparenté d'une manière ou d'une autre. Lorsque le prêtre partit, menaçant de le dénoncer d'un geste méprisant, José le raccompagna sur la rive du fleuve en lui lançant quelques insultes et en lui faisant des gestes obscènes. La mère de la jeune fille le foudroya du regard, furieuse, mais il savait que ce prêtre prude avait lui aussi des enfants des deux côtés du fleuve Paraná.
Cahrué avait alors proposé de faire quelque chose pour la jeune fille.
« Comment ? » demanda José, qui était déjà rentré dans la cabane et avait commencé à fouiller dans les livres de médecine qu'il avait rapportés de ses voyages. Cahrué revint avec une boîte en bois et, l'ouvrant, commença à en sortir des instruments chirurgicaux, certains en os, d'autres en pierre. José le regarda avec étonnement, puis avec fierté. Ce que les frères Menéndez Iribarne et Altea lui avaient enseigné avait porté ses fruits. Il avait quinze ou seize ans, mais il en savait plus que nombre de médecins blancs qui travaillaient dans le bassin du fleuve Paraná. José s'en rendit compte en l'écoutant et en le regardant opérer la jeune fille, allongée dans son lit, sous le regard de sa mère, les bras croisés, d'abord déconcertée

puis effrayée par les cris de sa fille. Peut-être se souvenait-elle d'avoir vécu la même chose plus d'une fois, et peut-être reconnaissait-elle en José nombre d'hommes qu'elle avait connus. Puis, grâce à la préparation de Cahrué, la jeune fille s'endormit, et seul un faible gémissement se fit entendre pendant qu'il travaillait. Une demi-heure à peine plus tard, il tendit à la mère un sac en tissu imbibé de sang : c'était ce qui restait de son petit-fils, âgé de presque trois mois. La fillette dormit plusieurs jours, brûlante de fièvre et transpirant en plein hiver. Cahrué lui donnait des médicaments à la cuillère et montrait à la mère comment faire chaque jour. Une semaine plus tard, elle se réveilla et voulut se lever. La mère était folle de joie, mais Cahrué lui dit de ne rien dire de ce qu'elle avait vu.
« C'est lui le coupable, et il n'est pas bon pour toi », dit-elle d'une voix forte et claire en espagnol, en jetant un coup d'œil à José.
Qui suivait qui ? Difficile à dire. José était son mentor, et c'est pourquoi il l'accompagnait pour apprendre et l'aider ; c'était une question de loyauté et de gratitude. Mais José semblait aussi le suivre partout, ne le quittant jamais, même la nuit.
Et cette nuit-là, tandis que la femme saignait, ils se connaissaient comme frère et sœur, ou peut-être comme père et fils. Ils connaissaient intimement leurs corps, leurs habitudes, les particularités de leurs esprits, les désirs de leurs mains et la dureté de leurs tempéraments. Ils comprenaient le sens de certains regards, la richesse intellectuelle de l'autre, et aussi l'espoir de découvertes futures et l'émerveillement inévitable face aux actes et aux paroles de l'autre. C'est pourquoi Cahrué ne fut pas surpris par ce que fit José : il frotta son sexe avec le sperme qu'il avait utilisé pour se nettoyer et retourna la femme pour la pénétrer par derrière. Ils fixèrent tous deux le miroir brisé, la femme, dos à lui, hurlant, ses mains agrippées frénétiquement aux draps souillés du matelas ; lui, contemplant son corps, satisfait du plaisir de la domination. Il ne semblait pas entendre ses cris, mais elle les étouffait contre le lit, car elle ne voulait pas que quiconque vienne. Elle s'était toujours débrouillée seule, et elle n'allait pas commencer à demander de l'aide maintenant.
Cahrué s'allongea près d'elle, l'observant avec curiosité : son visage dissimulé, baigné de sueur, ses mains comme deux racines enfouies dans le tissu, son corps encore si beau tremblant sous les mouvements de José. Il vit le sang couler de son vagin, tendit la main et le toucha. Dans le miroir –

car son corps le dissimulait – il aperçut le sourire de José, qui voyait, ou peut-être croyait, ce qu'il tentait de faire. Il inséra deux doigts ; elle ne fit rien qui trahisse sa conscience, aveugle, ne voyant que l'obscurité du matelas, comme un refuge de paix et de soulagement.
Du sang seulement, commençant à coaguler, mais abondant. À l'intérieur, elle sentait les parois déchirées, plus haut que celles de son col de l'utérus, comme des cordes rompues, des tissus déchirés, semblables, dans son imagination, à ceux auxquels elle s'accrochait. À quoi pensait-elle ? se demanda Cahrué. Peut-être s'accrochait-elle à son propre corps, comme si elle allait le perdre à tout instant, ce corps qui la nourrissait et non l'inverse, comme s'il était à la fois un dieu, un maître et un foyer ? Ou essayait-elle de retenir, peut-être sans s'en rendre pleinement compte, cet autre corps qui s'était formé en elle et qui, à présent, mourait, irrémédiablement, se dissolvait comme de la chair en décomposition ?
Soudain, elle leva la tête, la tourna vers le miroir et contempla son reflet tronqué. Elle sentit la main de Cahrué sur son vagin. Elle se retourna de toutes ses forces, se dégageant d'eux deux. José resta agenouillé, se frottant le pénis, couvert de sang et de sperme, tandis que Cahrué tenait dans sa main une poignée de caillots parmi lesquels il distinguait une petite forme, presque comme un têtard.
La femme ne savait pas ce qu'elle avait fait ensuite, ou si elle le savait, rien dans son esprit n'aurait pu l'empêcher. Elle se leva et courut vers le miroir, mais trébucha sur les vêtements éparpillés et se cogna la tête contre la vitre. Des filets de sang maculaient les carreaux, mais elle s'efforça tant bien que mal de retenir les fragments brisés, qui ne tombaient pas car ils étaient collés les uns aux autres. Ses doigts étaient blessés et ne répondaient plus. Elle appuya son visage contre la vitre, et les bords la lacérèrent tandis qu'elle glissait.
José alla la chercher, la prit dans ses bras et la conduisit au lit.
«Quelle putain stupide !» dit-il.
Cahrué enfila son pantalon et alla chercher sa trousse de chirurgie, comme ils l'appelaient tous deux. Ensemble, ils lavèrent et suturèrent les plaies avec le fil que la mère de Cahrué avait tissé à partir de fibres de feuilles vertes. Mais la femme se mit à gémir plus fort, se tenant l'aine. Lorsqu'ils lui arrachèrent les mains, un flot de sang jaillit, formant une hémorragie continue. Cahrué ouvrit l'abdomen de la femme tandis que José l'endormait

avec un linge imbibé d'éther. Du sang et du pus coulaient le long de la plaie. Cahrué retira sa main ; un autre petit corps, identique au premier, apparut. Il sutura la plaie. Une fois terminé, il regarda José, qui avait toujours la main sur le linge qui recouvrait la bouche de la femme. Elle ne gémissait plus et ne respirait plus.

José Menéndez Iribarne aperçut des ombres planant au-dessus de la pièce, obscurcissant un instant la faible lumière qui filtrait des lampes à pétrole près de la porte et sur l'unique table de la cuisine. Il leva les yeux. De nombreuses ombres tournoyaient rapidement, et il ne parvenait pas à distinguer la source du bruit de frottement, comme du cuir, qu'il entendait maintenant. Ce n'étaient pas des ailes qui battaient , mais des membranes, et alors il vit avec une clarté saisissante ce qu'il n'avait pas vu depuis son dernier départ d'Espagne. Des chauves-souris tournaient autour du lit, sous le plafond, et se heurtaient aveuglément aux murs. Puis il entendit un bruit de verre brisé. Des fragments du miroir tombaient du mur.

—Ouvre la porte, peut-être qu’ils iront dans l’obscurité dehors.

Cahrué, qui était resté immobile, le sang et le second embryon toujours dans ses mains, le regarda dans les yeux. José était attentif aux battements d'ailes et aux ombres.

Tu ne m'as pas entendu ?

— Quoi ? Ouvrir la porte ? Pourquoi ? Tu veux qu'ils le découvrent ?

- Par les chauves-souris, espèce d'enfoiré !

Cahrué regarda le plafond, il ne vit que les reflets de la lumière sur les morceaux de miroir tombés au sol.

José chercha son pantalon sous le lit, jetant sans cesse des coups d'œil au plafond, tentant de se protéger le visage des ombres écarlates. Le reflet dans le miroir brisé illuminait son visage, mais il ne le percevait que comme des ombres sonores, telles des ailes qui battent. Il s'assit sur le bord du lit, enfila son pantalon et, fixant le cadavre de la femme dont il ignorait le nom, chassa deux chauves-souris qui avaient commencé à la piquer. Il se leva et enveloppa le corps dans les couvertures. Le sang était encore frais et le matelas trempé. Tandis qu'il nouait les bords, il se souvint du fabricant de matelas de Cadix qui confectionnait et réparait ceux de la famille, et dont le métier disparaîtrait de Cadix avec sa mort, car son fils avait émigré en Amérique.

« Don Álvaro, je vous ai apporté ce matelas, voyons ce que vous pouvez en faire », dit-elle à voix haute, souriant à l'idée de la réaction de l'homme en la voyant arriver avec un tel spécimen. « Je l'ai apporté de très loin, car je n'ai confiance qu'en vous. »
Cahrué l'écouta délirer, sans l'interrompre. Une fois le nœud terminé, il souleva le corps enveloppé dans ses bras et se dirigea vers la porte. Le garçon l'arrêta et vérifia que la nuit était déserte. Ils éteignirent les lumières, mais la lune ne brillait pas non plus, car le ciel était couvert. José continua son chemin, portant le corps qui saignait encore du linceul, sur le sentier de terre qui les menait au ruisseau se jetant dans le fleuve Paraná, à quelques kilomètres de là. Des chiens apparurent et les suivirent, attirés par l'odeur. Cahrué leur jeta des pierres. Arrivés sur la rive, le courant était presque à sec.
José a dit :
-Nous devons aller à la rivière et nous échapper.
Le garçon était allé chercher deux chevaux dans un ranch. Il mit plus d'une heure à revenir. José attendit, allumant un feu pour effrayer les animaux. Caché derrière les arbres, il guettait le battement d'ailes des chauves-souris.
Cahrué revint à cheval, José déposa le corps sur l'autre et enfourcha son monture. Ils chevauchèrent toute la nuit. À l'aube, ils atteignirent les rives du fleuve large et splendide aux eaux argentées. Tous les quatre, hommes et chevaux, s'approchèrent pour s'abreuver. Le corps tomba de la selle et roula sur quelques mètres.
« On dirait qu’elle a soif aussi », dit José, « ou qu’elle veut retourner à l’eau. Les femmes sont faites d’eau, c’est pour ça qu’elles changent si souvent. Les hommes sont durs comme la pierre. »
Il donna deux coups de pied au corps, qui tomba dans la rivière. Le courant l'emporta bientôt.
-Dans quelques jours, il sera dans le Río de la Plata, si personne ne l'attrape d'ici là.
Ils ont fait fuir les chevaux par leurs propres moyens. Ils longeaient la rive à pied jusqu'à trouver un bateau de pêche ou une petite embarcation pour les emmener au port. Ils n'avaient ni vêtements ni argent, mais ils se débrouilleraient. S'il y avait une chose qu'ils avaient apprise à l'église, c'était le sarcasme sacré du « Dieu pourvoira ».

*

L'aube s'était levée prématurément, et elle ne laissa échapper un sourire que lorsque ses pensées éclatèrent d'un rire moqueur : un soleil prématuré, comme les jumeaux de la défunte Indienne. Levant les yeux vers le soleil, qui ne s'élevait pas encore très haut au-dessus de l'épaisse jungle de la côte est, elle se demanda si lui aussi était mort depuis des millénaires, peut-être des millions d'années, et si ce que le monde recevait n'était pas la lumière ancestrale qui subsistait, voyageant à travers le temps. Elle avait lu que cela se produisait avec des étoiles très lointaines, mais elle extrapolait sans doute pour se livrer à une fantaisie morbide à laquelle ce matin-là se prêtait particulièrement bien.

Le garçon dormait encore, ou du moins il faisait semblant. Cette étrange tendance indienne à la dissimulation et à la méfiance accentuait les traits de son intelligence étonnante. Elle pourrait faire tant pour lui, si seulement elle le pouvait. Voyager en Espagne et l'envoyer étudier. Les traits indigènes ne seraient pas un obstacle en Europe ; ce n'est qu'en Amérique que les Espagnols insistaient sur les différences ethniques, car ils se sentaient véritablement dépassés, perdus et vulnérables. Tant d'espace infini, tant de richesses : des eaux dorées et vert émeraude, des animaux exotiques et des hommes aux coutumes incompréhensibles… c'était *contre nature* . Bien que tout cela fût une manifestation de la nature elle-même, c'était comme si la nature s'était rebellée contre l'austérité de Dieu. Non pas l'austérité de l'Église, auprès de laquelle sa famille avait contracté des dettes pour des bienfaits célestes et terrestres pendant trois cents ans, mais celle du Dieu de l'Ancien Testament. C’était en partie ce qui le distinguait de Manuel : cette soumission à l’habitude qui ne faisait qu’engendrer des monstres en lui, des monstres qu’il ne laissait éclater que lors de rares et incontrôlables accès de colère, dont très peu de gens avaient connaissance. Il se demandait si Altea l’avait jamais vu ainsi ; si c’était le cas, peut-être serait-elle vraiment tombée amoureuse de son mari. Des monstres et Goya, encore. L'Espagne lui manquait parfois, comme à cet instant précis, assis sur la rive boueuse, à contempler le courant

impétueux du fleuve, son grondement tumultueux, les cris d' oiseaux inconnus aux noms indéfinissables, l'exubérance de la végétation dont le vert intense se muait en une brume de décomposition au fil de la journée. Seul le matin rendait l'odeur du fleuve supportable ; son éducation monastique et élitiste conservait encore l'empreinte d'un goût raffiné. Un héritage, comme les domaines, mais les domaines pouvaient se perdre, et la noblesse ne s'éteignait qu'avec la mort. Et puisqu'il s'était rebellé contre cette loi, comme contre toute loi dépourvue de bon sens, il s'était efforcé d'exprimer ses instincts et ses réflexes, ses sentiments et ses goûts du moment : il avait abandonné l'éducation aux bonnes manières, mais avec elle sa modestie. Il n'avait jamais éprouvé la peur, cependant ; la modestie, ou la honte, ou plutôt, une culpabilité éternelle, avait commencé à s'éteindre peu avant son départ d'Espagne. Loin de sa famille, loin de la hiérarchie ecclésiastique, au milieu de la mer, entouré d'hommes d'une autre condition, il ne se sentait plus coupable de ses besoins. Alors il parlait comme les autres, sans avoir à se cacher, et il faisait comme eux. Il frappait quand il en avait envie, il se mettait en colère quand il le fallait, il urinait du pont dans l'eau chaque matin après une beuverie mémorable, ou il se masturbait dans sa cabine sans retenir ses gémissements, parce que tout le monde le faisait. D'abord le sexe et la force brute, puis le lent et désormais indolore apprentissage des conditions nécessaires.
C’est à cela qu’il était plongé, assis, qu’il pensait : à cette rivière qui permettait à tout un habitat de prospérer grâce à un minimum de ressources. Mais cette rivière possédait une exubérance qu’il avait récemment perçue en lui-même. Les Indiens le savaient ; c’était en eux, l’essence même de leur nature : les danses et les cérémonies, une religion caractérisée par son rejet littéral des constructions arbitraires de la philosophie. Les rituels étaient leur religion, et les dieux se manifestaient dans ces rituels comme dans leurs corps. S’ils criaient sans comprendre, c’était par la volonté des dieux ; s’ils tuaient ou sacrifiaient quelqu’un sans culpabilité ni motif humain, c’était parce que les dieux le désiraient. Leur corps, leur esprit, leur âme formaient un tout, et ce tout, une infime partie du dieu tel qu’ils le concevaient. Car comprendre leur besoin d’un dieu leur apportait la paix, et comme le proclamaient les philosophies occidentales, ce besoin était essentiel. La différence résidait dans le fait qu’une fois accepté, les manifestations du dieu étaient faciles à trouver. Et toute chose

dans la nature représentait une forme de rituel : la façon dont un oiseau construit son nid, ou les parades nuptiales avant l'accouplement chez tout animal. L'homme est une créature d'habitudes, disait Dickens, et il ajoutait, contemplant la plénitude de vie du fleuve, qui agissait de façon incommensurable même au sein de ses propres limites, que la vie est une succession de rituels. Et le plus commode était Dieu, car Il s'adaptait toujours à la médiocrité de l'homme.

Il aperçut un bateau de pêche remontant la rivière. Deux hommes allaient et venaient sur le pont, portant des filets, et un ou deux chiens tournaient en rond en aboyant. C'est alors que José comprit que les animaux jouaient avec quelqu'un d'autre. Le bateau se rapprocha lentement, s'approchant de la rive. Sur la rive ouest, où ils avaient dormi, il n'y avait que cette clairière. Il se demanda s'ils devaient se cacher, et se dit que non. Il alla réveiller le garçon, mais celui-ci fixait déjà le bateau.

« On leur demandera de nous emmener quelque part, on leur dira qu'on s'est fait voler. » Mais il sentait bien que ces hommes se moqueraient de ses motivations. Il s'agissait très probablement de contrebandiers se faisant passer pour des pêcheurs ; le commerce entre le Río de la Plata et Iguazú, ainsi que la zone des trois frontières, en était gangrené après les restrictions de la guerre.

Ils se levèrent et se mirent à crier en agitant les bras. L'équipage s'arrêta pour regarder. Ils n'étaient qu'à cinquante mètres. Il voyait clairement que le bateau de pêche était plus grand que ceux utilisés habituellement par les habitants du fleuve. Il n'avait plus aucun doute : c'étaient des contrebandiers, il savait donc qu'il avait affaire à des hommes qu'il pouvait maîtriser, et non à cette substance vague et insaisissable qu'on appelle souvent un homme bien.

Le bateau avait une cheminée, mais elle ne crachait pas de fumée ; il comprit donc pourquoi ils avaient abandonné les filets et repris les rames. Une femme apparut alors derrière eux, accompagnée de chiens qui aboyaient sur les étrangers aperçus sur la rive. Elle leur cria dessus d'une voix stridente, avec une expression inimitable qui semblait renaître de ses cendres après des années.

- Taisez-vous, fauteurs de troubles !

Les hommes éclatèrent de rire ; l'un d'eux laissa même tomber ses rames et attrapa la femme, soulevant sa jupe. Se débattant, elle parvint à se

libérer et faillit le faire tomber à l'eau. Ils étaient ivres. La barque s'approcha lentement. La femme avait mauvaise mine, le regard sombre, les cheveux en désordre et sa robe sale. Lorsqu'elle se débarrassa de l'homme, elle leur ordonna de continuer à ramer. José fut surpris par cette soudaine empressement à s'approcher de deux inconnus : un Blanc et un garçon indigène. C'était peut-être cette combinaison qui l'attirait, car elle était sans doute la responsable de cette barque de pêche, ou de cette petite bande de brigands.
Lorsqu'ils ne purent plus avancer sans risquer de s'échouer, l'un des hommes prit la parole :
- Qu'est-ce qui ne va pas, mon pote ?
Il était originaire des provinces de Corrientes ; son accent le trahissait malgré son ivresse. Il n'était pas vieux, mais les années l'avaient marqué. L'autre homme était jeune, à peine plus âgé que Cahrué, avec une barbe épaisse et sombre et des poils sur les bras et le torse. C'était lui qui avait tenté d'agripper la femme. Elle s'appuya sur son épaule, attendant sa réponse.
Bonjour, mon partenaire et moi sommes perdus et avons faim. Nous avons été volés…
Les hommes se regardèrent, mais surtout, ils attendaient l'approbation de la femme.
« Et que faisait-il au bord de la rivière ? » demanda-t-elle.
« Le garçon est mon guide, madame, et le bateau qu'ils nous ont volé est à moi. Je suis un explorateur, faute de meilleur terme. José Menéndez Iribarne est mon inspiration. »
La femme éclata de rire, un rire plein de sarcasme.
« Alors voilà ce que nous avons… » dit-il. « Un oncle qui vient en Amérique en touriste. »
Le vieil homme semblait comprendre à sa manière, car il dit :
« Vous venez ici pour travailler, messieurs, pas pour vivre à nos crochets… » Et il s'est planté au milieu du pont, les bras tendus, pointant du doigt une foule imaginaire. « Vous venez tous ici pour nous voler notre pain, bande de fils de putes d'immigrés… » Il était si furieux qu'il a failli tomber à l'eau. Le plus jeune l'a retenu, riant encore, et la femme s'est tournée vers José.
-Ne le prenez pas mal…
-Vous pouvez monter, pas de problème. On vous emmènera où vous voulez.

« Après nous être peignés l’un sur l’autre pour voir si nous valons quelque chose », murmura-t-il à Cahrué avant de plonger pour parcourir à la nage les quelques mètres qui les séparaient du navire.
Ils ne reçurent guère d'aide pour monter à bord ; on leur donna simplement des rames auxquelles se tenir et on les tira jusqu'au bateau. Une fois à bord, ils ressemblaient à deux canards trempés, mais comme ils ne portaient que des shorts, on leur dit que le soleil les sécherait vite. Les hommes reprirent leur travail interrompu avec les filets, tandis que la femme les observait d'un air maussade et renfrogné, les mains sur les hanches, bien que l'une de ses mains ne fût plus qu'un moignon. Les chiens reniflèrent les étrangers et reculèrent, grognant si quelqu'un essayait de les toucher.
« Calme-toi ! » dit-elle, mais Cahrué s'approcha d'un des chiens, et avant qu'elle puisse l'arrêter, il lui caressait déjà le dos, et le chien léchait les égratignures sur la jambe du garçon.
— Il a l'air indien. Et vous, monsieur, d'où venez-vous ?
-De la mère patrie, compatriote, j'ai déjà compris que vous êtes d'Aragon, des hauts plateaux, si je ne me trompe pas.
Elle ouvrit les yeux avec méfiance, puis rit.
-C'est exact, mais je suis parti il y a six ans.
— Et qu'a-t-il de si spécial ?
Dieu pose moins de questions et pardonne davantage… Vous et l’Indien n’avez pas envie de manger quelque chose ?
En fait, nous avons dîné hier soir, avant le vol. Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous accompagner en ville pour déposer plainte au commissariat.
Elle espérait que ce plan fonctionnerait ; si tel était le cas, ils pourraient tous parler plus ouvertement. Elle remarqua que les hommes tournaient la tête vers eux un instant, mais ils firent semblant de ne pas le remarquer et continuèrent à préparer les filets. Elle regarda José sans laisser paraître la moindre émotion. Son visage sévère et sombre lui rappelait les vieilles familles aragonaises qui, malgré la perte de leur fortune des siècles auparavant, conservaient une fierté raciale que ni la pauvreté ni la maladie ne pouvaient effacer. Ils étaient l'obstination incarnée, maintenue avec tout le respect dû, voire la violence. Pour eux, il n'y avait de lois que les leurs.

Je n'ai embarqué qu'hier après-midi, au petit port situé à quelques kilomètres en aval. Vous avez vu des gens sur le fleuve ?
-Non, Mara, seulement le couple qui attendait le bateau pour Buenos Aires.
Elle lui asséna un violent coup de poing au visage. Cet imbécile avait révélé un nom qu'elle comptait bien garder secret aussi longtemps qu'elle le jugerait nécessaire.
José se posait beaucoup de questions : pourquoi lui obéissaient-ils avec une telle soumission et l'appelaient-ils par son prénom alors qu'elle était arrivée moins d'un jour auparavant ?
« Tu es d'ici, Mara ? » demanda-t-il ensuite d'une voix forte et claire, confiante après cette longue nuit.

Elle croisa les bras, resta silencieuse pendant une demi-minute, puis cria :
— Allez tous au diable, je devrais vous tuer comme l'autre !
Il se retourna pour entrer dans l'espace exigu qui lui servait de cuisine, puis se retourna et dit :
—Si vous venez, l'Indien pourra garder les chiens.
José la suivit, et soudain, il fut aveuglé par l'obscurité qui le perturbait après le reflet argenté du soleil sur le fleuve, auquel il ne s'était jamais vraiment habitué. Il se frotta les paupières, et elle lui prit la main et le conduisit à peine à un mètre de là, vers un petit banc d'osier. L'air y était plus frais, et la peau écorchée de son dos fut soulagée. La femme s'approcha de lui par-derrière pour examiner ses blessures.
-Ce ne sont pas les coups d'un voleur qui les ont faits…
-Ce doit être à cause des branches d'arbre sur lesquelles nous nous allongeons…
« Je dirais que ça vient des ongles des femmes, à moins que vous n'ayez couché avec des bêtes sauvages la nuit dernière… »
La femme rit en se dirigeant vers un garde-manger intégré et en cherchant une bouteille et un verre.
-Utilisez ceci, cela étanchera votre soif.
José but le petit verre d'alcool de canne, et cela lui fit vraiment du bien.
« Maintenant, vous allez me dire la vérité. Je ne crois pas à cette histoire de vol ; on se connaît tous dans ce coin de la rivière… »
José s'installa sur le petit banc branlant qui grinçait et gémissait sans se briser. Il n'avait pas besoin de se renseigner sur son état.

-Et sinon, on les jettera par-dessus bord, ça nous est égal…
-Je peux imaginer…
-Très bien, monsieur espagnol à l'ancienne, si vous en savez tant, alors chantez, comme disent les Créoles…
Mon partenaire et moi ne pouvons pas retourner au village en raison de circonstances indépendantes de notre volonté…
— Des femmes impliquées dans cette histoire ? Tu n’as pas l’air d’un voleur…
José haussa les épaules.
- Quelque chose comme ça, un peu plus compliqué.
« Je te vois déjà dans un sale état, vu les blessures que tu as dans le dos. Tu as dû violer une Indienne, et je suis sûr que tu as tout appris à ce petit garçon indien qui te suit partout. Maintenant, plus rien n'arrête le sauvage ; il apprend les pratiques sexuelles des Blancs, ces pervers. »
José l'observait avec une intense curiosité ; ses yeux s'étaient déjà habitués à la pénombre, moins sombre qu'il ne l'avait d'abord cru. Le reflet de l'eau projetait des vagues lumineuses sur les parois de bois de l'étroite cabine, imprégnée d'une odeur de poisson.
-D'après ce que j'ai vu, vous êtes propriétaire du vaisseau et du groupe…
— Rien de tout ça, celui qui gouverne est celui qui sait s'imposer, ceux-là… — dit-il en faisant un mouvement vers l'extérieur — ils ne sont pas très futés.
Ils entendirent alors les chiens grogner, puis des cris aigus. Ils jetèrent un coup d'œil par la porte et virent que le jeune homme avait saisi un des animaux par les pattes arrière, les avait attachées ensemble et le soulevait, le corps et la tête pendant hors du bateau. Le chien hurlait et se débattait désespérément, manquant de se noyer tandis que l'homme plongeait et le soulevait. Le vieil homme avait cessé de coudre des trous dans les filets pour regarder et riait. Cahrué était ligoté avec un vieux filet.
« Ces salauds, toujours les mêmes… » dit-elle en sortant en trombe. Elle secoua le garçon d'une main, mais comme il était fort et résistait, elle prit un morceau de bois et le frappa à l'épaule où il tenait le chien. Cela suffit, mais l'animal tomba à l'eau et disparut bientôt emporté par le courant.
Elle se mit à battre le garçon avec des bâtons, et le vieil homme s'approcha, mais s'arrêta lorsqu'elle le foudroya du regard.

« Espèces de brutes, fils de pute ! » Et il ne s'arrêta que lorsque le garçon, allongé par terre, cessa de se couvrir le visage, son bras étant brisé en deux. « Voilà ce que tu mérites ! Maintenant, tu travailleras deux fois plus, brisé et même mort ! »
Il jeta le bâton à terre et, regardant autour de lui, dit à Joseph :
« Laissez partir l'Indien. Il va devoir gagner sa vie sur ce bateau s'il ne veut pas finir comme le chien… »
Il était déjà en milieu de matinée. Le bateau était ancré. Les deux hommes se mirent au travail dans un silence complet. Le vieil homme jetait de temps à autre un coup d'œil vers la cabine, l'air renfrogné, et repoussait le plus jeune lorsqu'il se plaignait de la douleur à son bras, qu'il avait immobilisé avec une attelle. Cahrué se joignit à l'équipe de pêche sans rechigner, plongeant pour tendre les filets ou les décrocher de la coque, puis remontant à bord sans aide.
Dans la cabine, elle avait commencé à cuisiner le poisson de la veille, gardant un œil sur le four et sirotant de temps à autre un verre de rhum, profitant de l'occasion pour jeter un coup d'œil aux hommes. José était resté assis dans le fauteuil en osier, comme elle le lui avait demandé. Après ce qu'il avait vu, il n'allait pas protester.
« Ces salauds nous ont déjà fait perdre deux chiens en deux jours. Ce sont des chiens de race pure ; nous en avons eu cinq il y a une semaine. Deux sont morts des suites de leurs blessures lors de leur capture. Un autre s'est échappé hier parce qu'ils le battaient, et maintenant celui-ci aujourd'hui. »
— Et à quoi ça leur sert ?
« Pour chasser, bien sûr. Ou alors vous croyez qu'on mange du poisson tous les jours ? On les emmène dans la jungle et ces chiens inutiles chassent s'ils trouvent quelque chose. »
Quand le repas fut prêt, elle lui tendit une assiette en fer-blanc. Elle appela les hommes, qui entrèrent chercher leurs assiettes. Cahrué n'entra pas, et elle n'avait rien préparé pour lui.
Donnez quelque chose à ce garçon, s'il vous plaît. S'il ne reste rien, je lui donnerai ma part…
Elle le regarda avec étonnement.
-Il est clair qu'elle l'aime beaucoup, mais ne t'inquiète pas, ça peut durer plusieurs jours, je le sais bien mieux que toi, n'en doute pas.
Elle s'assit en face de lui pour manger sa portion avec les mains.

-Alors, dites-moi ce que vous faisiez dans cette petite ville.
Mon frère, ma belle-sœur et moi sommes arrivés. Ils étaient comme des missionnaires : ils ont créé une école et enseignaient les matières de base. Je faisais du commerce dans le coin, mais surtout avec des connaissances à Buenos Aires. C’est comme ça qu’on subvenait à nos besoins.
Elle laissa l'assiette vide par terre et alla chercher la bouteille de rhum. Déjà ivre, elle prit une autre gorgée en fronçant les sourcils et en affichant un air de suspicion, puis demanda :
— Vous parlez d'un couple espagnol, tous deux très prétentieux ? Lui, calme, et elle, froide comme la glace ?
Comme José n'a pas répondu, il a supposé qu'il s'agissait des mêmes personnes.
Ils ont attendu près de deux semaines le bateau pour Buenos Aires. J'étais avec un collègue qui gardait le quai, à cinq kilomètres en aval. Un soir… enfin… on a tous les deux trop bu, plus que d'habitude. Je me souviens à peine de ce qui s'est passé avant et après. On a passé un super moment au début, puis il a commencé à me frapper, et je n'ai pas pu m'empêcher de bouger, comme vous pouvez le voir. On a dormi là cette nuit-là, et eux dehors, je suppose, puisqu'ils n'étaient plus là le lendemain matin. Je me suis réveillé et tout était sens dessus dessous. Mon colocataire, celui avec qui je vivais depuis dix-huit ans, était allongé par terre, le crâne fracassé. La poêle était encore à côté de moi quand je me suis réveillé.
Il se mit à rire et ne s'arrêta que lorsqu'il se racla la gorge et toussa. Il se racla la gorge avec encore du brandy.
J'ai tout laissé en l'état et je suis allée à la plage. Ils devaient venir ce jour-là pour les livraisons, alors je suis montée à bord. Le chien dont je vous ai parlé s'est enfui, a sauté à l'eau et a nagé jusqu'au rivage. Quand je suis remontée à bord et que nous nous éloignions, j'ai vu sa famille allongée près d'un rocher, et le chien les avait rejoints.
José écouta en silence, la regardant s'assoupir peu à peu sous l'effet de l'alcool, du repas et de la somnolence de l'après-midi qui approchait. La bouteille vide tomba au sol. Elle se leva et posa une main sur la plaque du four, qui commençait déjà à refroidir. Grande, elle peinait à garder l'équilibre. Les paupières légèrement alourdies, elle se dirigea vers un lit de camp que José n'avait pas remarqué dans la pénombre. Elle s'y allongea et sembla s'endormir.

Il regarda dehors. Les hommes faisaient la sieste. Cahrué était toujours assis, caressant le seul chien restant. Il ramassa les restes de poisson et les apporta au garçon.
- Qu'est-ce qu'on va faire ?
-Rien pour l'instant, il nous faut quelqu'un pour nous emmener en ville.
Il remonta dans la cabine et s'assit sur la couchette, la contemplant sereinement, sans cette attitude défensive constante qui ternissait son visage. Il repensa à la fois où il avait failli manquer Manuel et Altea ; il les avait crus en route pour Buenos Aires, attendant de retourner à Cadix. Mais ils étaient encore sur la côte, au milieu de rivières si différentes de celles d'Espagne. Tous deux avaient voulu s'évader, chercher autre chose, et les voilà, prisonniers d'une nature qui semblait les pénétrer, faisant naître en eux une fierté soudaine, celle de leurs âmes tranquilles, accablées par la culpabilité. Ils avaient troqué les remparts ancestraux d'Espagne contre la prison américaine d'une végétation impénétrable et de rivières exhalant des vapeurs de décomposition et de lassitude. De l'aridité extrême à une humidité insupportable. Lequel des deux se réduirait en squelette le premier ? L'avenir nous le dira.
C'était la mi-décembre. Il devait être environ deux heures de l'après-midi. Une heure où les hommes s'accordent sur un silence absolu. Seules les choses émettent un son : une horloge, une charrette à cheval, un chien qui aboie, mais c'étaient les bruits de la ville. Là, en revanche, le courant de l'eau était constant, incessant, jusqu'à ce que les oreilles ne puissent plus l'entendre, et seuls les cris des oiseaux, presque toujours inconnus de leurs oreilles citadines, rompaient le silence, et de ce fait même, l'intensifiaient. Même Cahrué s'était endormi ; les hommes ronflaient, sans remarquer que des oiseaux se posaient sur la rive et picoraient les restes de poissons.
Il était le seul éveillé, observant la femme endormie. Il s'approcha d'elle, laissant son souffle effleurer son visage, inspirant l'odeur d'alcool qui émanait de ses vêtements. Il aperçut la forme de ses seins, généreux sous la robe, qui n'avait même pas de soutien-gorge intégré. D'une main, il défit lentement les nœuds, sans jamais quitter son visage des yeux, se demandant si elle le remarquerait et le laisserait faire, ou si elle se lèverait brusquement, furieuse, pour le frapper. Rien de tout cela ne se produisit. Elle semblait endormie, et cela lui suffisait. Il glissa sa main sous son décolleté et caressa doucement ses seins du bout des doigts, puis ses

tétons, toujours les yeux fixés sur les siens. Il prit un sein dans sa main ouverte, exerçant une légère pression, puis fit de même avec l'autre. Son visage n'avait plus l'air de quelqu'un qui dormait, mais simplement de quelqu'un dont les yeux étaient clos. Il était clair pour José qu'elle se laissait faire, mais il ignorait jusqu'à quel point, raison pour laquelle il gardait les yeux rivés sur son visage.
Sa main droite glissa de sa poitrine à son ventre, caressant sa peau en lents cercles en spirale qui descendirent vers son pubis. La robe était un vêtement simple, noué sur le devant ; lorsqu'il l'ouvrit complètement, il découvrit sa nudité intégrale, certes moite et odorante, mais juste assez pour l'exciter. Il n'aimait pas la propreté extrême et aseptisée, car elle lui semblait inhumaine. L'odeur des cosmétiques mêlée à la sueur qu'il avait sentie chez les prostituées de Cadix, ou celle des épices et de la boue des Indes, ou encore cet arôme qu'il percevait maintenant à Mara, un mélange d'eau-de-vie et d'eau de rivière, l'excitait sans aucun doute.
Sa main glissa jusqu'à trouver le sexe humide de Mara, qui tressaillit légèrement, sans ouvrir les yeux, et laissa échapper un soupir comme dans un rêve. « Ô Dieu des putains », pria José en souriant, « comme tu aimes ça, ma chérie. » Et, glissant ses doigts dans le vagin de Mara, il la fit rapprocher un peu plus des jambes en soupirant. José ôta alors son pantalon et s'allongea sur elle, d'abord sans la toucher, s'appuyant sur le matelas avec ses genoux et une main, tandis que de l'autre il continuait de la caresser. Lorsqu'il la pénétra, elle ouvrit à peine les yeux, sans le regarder, pour ne pas interrompre le plaisir ni la concentration. Elle savait qu'il était attentif à ses réactions, et elle ne voulait pas l'effrayer, mais plutôt qu'il continue, qu'il persévère, sans interrompre cet acte qu'elle trouvait étrange non pas en soi, mais par la façon dont il était accompli.
Le matelas grinça et l'ombre de l'après-midi s'insinua dans la cabine. José savait que quelqu'un les observait depuis l'embrasure de la porte ; peu lui importait lequel des trois hommes c'était. Elle ne criait pas, lui non plus ; il n'y avait que des gémissements, à peine plus forts que le bourdonnement constant de l'électricité. Et quand ils sur le point de jouir, il lui prit la tête entre ses mains et commença à l'embrasser, mordant ses lèvres, puis sa gorge et ses seins, éjaculant et sentant le corps de Mara frissonner d'extase.

Ils restèrent immobiles, silencieux, et il se retourna. Cahrué se tenait sur le seuil, les yeux remplis de larmes.
« Tu vas me quitter, n'est-ce pas ? » dit-elle, la voix empreinte d'une angoisse si profonde que je n'en avais jamais entendue. Sans attendre de réponse, elle redescendit sur le pont où les autres dormaient encore.
Mara posa une main sur l'épaule de José, le moignon de l'autre sur son dos. Elle tenta de l'enlacer ainsi, sans dire un mot, avec une expression de détresse qui semblait ressurgir après avoir été refoulée pendant des années. C'était une expression qui lui allait bien, conférant presque une étrange beauté à son visage buriné. C'est pourquoi elle essayait de la dissimuler en l'enlaçant, pour qu'il ne la voie plus ainsi, sans défense et vulnérable. C'était fini, du moins jusqu'à ce qu'elle en décide autrement, comme cette fois-ci.
Elle avait perçu l'odeur de l'homme, un arôme ancien et âcre ; elle avait senti la rugosité de sa peau avant même de le toucher, d'un simple regard. Cette odeur l'avait imprégnée tout l' après-midi, et c'est pourquoi elle avait bu plus que d'habitude, pour anesthésier sa fureur, pour tenir à distance ses appréhensions un instant, pour se réapproprier son corps et ne plus en faire l'objet de son ressentiment éternel. À présent, l'odeur revenait, et la rudesse de l'homme ne lui était plus agréable ; elle ressentait le besoin de prendre ses distances.
Ils ne s'adressèrent pas la parole pendant le reste de l'après-midi, daignant à peine se regarder dans les yeux. Les hommes remontèrent la maigre pêche. Le plus jeune l'observait car elle restait silencieuse et ne criait ni après lui ni après le vieil homme. Il était évident ce qui s'était passé entre elle et l'étranger, et bientôt, peut-être même ce soir-là, il réglerait ses comptes. Cette femme était sienne. S'il la partageait parfois avec le vieil homme, c'était comme faire l'aumône, car il le voulait et prenait plaisir à observer les efforts du vieil homme. Mais ce soir… pensa-t-il en remontant les filets et en les jetant sur le pont, donnant des coups de pied aux poissons agonisants, les écrasant parfois dans un accès de rage. Elle le laissait faire car elle savait ce qu'il pensait, et le vieil homme le savait aussi, car il n'avait pas fermé l'œil de l'après-midi, mais avait écouté ce qui se passait dans la cabine.
Le soleil se cacha derrière l'épaisse canopée occidentale, plongeant le navire dans une ombre froide. José, assis sur le matelas de paille, la

regardait faire cuire les restes d'un tatou que Cahrué avait chassé cet après-midi-là. Ils ne parlaient pas, mais une sorte de communication silencieuse régnait, un accord tacite de compréhension mutuelle qu'aucun n'osait mentionner de peur de le rompre.
Elle décida qu'ils mangeraient tous ensemble sur le pont et, bien qu'à contrecœur, elle accepta Cahrué, car c'était grâce à lui qu'ils avaient ce souper. Elle avait préparé une table avec deux tréteaux et une longue planche. Elle demanda au vieil homme d'apporter le vin qu'il gardait dans sa loge sous le lit. Il la regarda innocemment, mais bientôt un rire entendu s'étira sur son visage, comme celui d'un garçon pris la main dans le sac. Un instant, ils oublièrent tous leur ressentiment, leur colère et leur désir de vengeance. Tous les cinq mangèrent autour de la table ; elle raclait la chair de la carapace avec un couteau, le vieil homme avec un canif acheté à Santa Fe, le jeune homme avec un poignard pris sur un Indien qu'il avait tué. Ils regardèrent Cahrué, mais il mangeait avec les mains sans lever les yeux. Le chien était couché sous la table.
Mara et José s'échangeaient des regards furtifs, que le jeune homme surprenait et avalait comme du poison. Le vieil homme fit circuler l'outre de vin en déplorant qu'elle soit bientôt vide. La nuit était étoilée, et par endroits, on apercevait la lueur d'un feu de joie entre les arbres. José se demanda si les villageois les cherchaient ; il n'était pas certain qu'ils aient remarqué l'absence de l'Indienne, et sans le sang qu'elle avait laissé derrière elle, ils auraient peut-être cru qu'elle était partie avec eux. Mais il n'y avait plus de retour en arrière. Il regarda Cahrué, qui évitait de lui parler, et repensa à ce qu'il avait dit cet après-midi. Mais cette rêverie fut soudainement interrompue par le bruit sourd du poignard du jeune homme sur la table. Il s'était planté à moins d'un centimètre de la main gauche de José. L'homme s'était levé, faisant tomber le tabouret de bois, et sans lâcher le manche du couteau, avait dit :
— J'en ai marre, bon sang ! Personne ne me prendra ma femme !
Il sortit le poignard et se jeta sur José. Ils tombèrent tous deux et se mirent à se battre. Mara poussa la table et tenta de les séparer, mais elle savait que c'était inutile. José était immobilisé sous lui, résistant à la main qui cherchait à lui enfoncer le poignard, mais il ne tiendrait pas longtemps. Il allait mourir, elle en était certaine ; ce n'était pas un homme de la rivière. Alors, elle saisit le couteau qu'elle avait utilisé pour le tatou et,

s'approchant des deux qui se battaient, elle le planta dans le flanc du jeune homme.
« Fils ! » entendirent-ils le vieil homme dire, mais voyant le regard de Mara, il n’osa pas s’approcher. Cahrué ne s’était pas levé ; il tenait seulement le chien.
Le jeune homme s'effondra près de José, les mains crispées sur le couteau qui était resté planté en lui. Il le retira, et le sang se mit à couler, inondant le pont jusqu'à atteindre l'animal, qui se mit à le lécher. Cahrué laissa faire, tandis que tous assistaient à l'agonie de l'homme. Ce ne fut pas long, juste le temps de l'entendre hurler et se lamenter, de les maudire tous, surtout Mara. Il la traita de putain. Il la traita de sorcière.
Elle ne broncha pas lorsqu'on la traita de pute, mais lorsqu'elle entendit l'autre mot, elle regarda les autres hommes, comme si quelqu'un venait de lui révéler un secret qu'elle aurait préféré garder pour elle. Une honte qui ne provenait ni du sexe, ni de son ivresse, ni d'un vol, ni même d'un meurtre, mais de quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Une marque qu'elle portait à l'intérieur de son front, qu'elle pouvait lire chaque fois qu'elle fermait les yeux.
José et Cahrué soulevèrent le corps et le jetèrent dans la rivière. Le vieil homme laissa couler quelques larmes, les mains crispées sur la rambarde, regardant le corps disparaître au fil de l'eau. Puis il saisit l'outre et la serra contre lui, les yeux rivés sur chacun comme s'ils allaient la lui voler. Il s'allongea par terre et commença à boire le peu qui restait.
Mara s'approcha de José, lui saisit les cheveux de la main gauche, puis sa barbe, caressa son torse et glissa sa main dans son pantalon, le frottant, l'excitant. Ils marchèrent vers la cabane et le lit de camp. Ils n'avaient plus besoin de se taire cette nuit-là.
Cahrué se jeta à l'eau et passa la nuit sur la rive, les oreilles bouchées. Le vieil homme se mit à chanter, ivre, lentement et maladroitement, et quand son répertoire fut épuisé, il s'endormit, l'outre vide pressée contre sa poitrine. Le chien continua de lécher le sang jusqu'à ce qu'il sèche, et même alors, il continua de gratter le bois de ses dents et de ses pattes, obsédé et affamé.

*

Ils étaient tous deux nus sur le matelas de paille. Ils n'avaient pas froid, malgré la brise du fleuve qui s'engouffrait par l'ouverture sans porte. Ils n'avaient même pas besoin de s'habiller ; personne ne viendrait les déranger. José, les mains derrière la tête, fixait le plafond de la cabane, fumant la dernière cigarette que le mort avait donnée à Mara. Elle la sortit des poches de sa robe, qui gisait au sol, se recoucha près de lui et l'alluma. Il la regarda nue se lever, fouiller dans ses vêtements et se rasseoir sur le matelas, essayant d'y faire jaillir une étincelle. Soudain, la fumée sembla s'élever de la tête de Mara, de ses cheveux plus précisément, et si noire qu'elle paraissait se teinter d'or. Les faibles reflets du clair de lune donnaient l'impression qu'ils agitaient ses cheveux, tandis que la fumée formait une sorte de plan, une dimension autour d'elle. Cette association fugace se dissipa aussitôt qu'elle réalisa son absurdité : elle avait pensé aux cheveux de Méduse. Peut-être, dès qu'elle se retourna et la regarda dans les yeux…
Elle s'allongea près de lui et lui tendit la cigarette avec un sourire. Son corps était svelte, avec une forte poitrine et des hanches larges. C'était un spectacle assez particulier de la voir parcourir ces quelques mètres nue, de la voir se jeter sur le lit, de voir ses seins se balancer presque avec joie. Il accepta, sachant de qui elle venait, et la laissa poser sa tête sur sa poitrine, tandis qu'elle le caressait, incapable de lâcher les parties génitales de José, les frottant tantôt, tantôt y posant simplement sa main, tantôt les serrant comme si elle s'accrochait au mât de la péniche sur laquelle ils se trouvaient. Elle le dit en riant, et il lui demanda :
« Ça fait longtemps que tu n'as pas un homme ? » Et elle jeta un coup d'œil vers la porte qui menait à la terrasse et à la rivière qui avait emporté le corps de l'homme mort.
— Lui ? La moitié du temps, il était ivre et n'y arrivait pas… Il se saoulait juste au moment où on allait se coucher, comme s'il avait peur de moi et qu'il avait besoin de se donner du courage avec du vin ou de la bière… et finalement, c'est pour ça qu'il n'y arrivait pas… alors il se mettait en colère, et après avoir pesté un moment, il finissait par s'endormir.
-Peut-être avais-je peur de toi, je t'ai vu te défendre…
Mara laissa échapper un petit rire cynique.

— C’est à ce moment-là que je veux le faire, vous avez vu le contraire…
Il hocha la tête. Ils firent l'amour une fois de plus. Le cri le plus aigu de Mara sembla résonner sur la rivière. Cahrué l'entendit sans doute, car le cri d'un oiseau de nuit parut lui répondre, et la voix de cet oiseau était aussi aiguë que celle que le garçon poussait à la chasse. José l'entendit au moment où il sentit l'orgasme approcher, et il pensa à Cahrué, non pas à elle. Il pensa à Manuel, et c'était comme l'entendre faire l'amour à Altea, cette fois en homme véritable, et non plus sous les traits du séminariste timide et raté. D'une manière ou d'une autre, incertaine et sans raison apparente, il se sentit comblé, et plus que satisfait, il éjacula en Mara, la saisissant par les cheveux et la secouant jusqu'à ce qu'elle soit obligée de boire le sperme qui coulait encore d'elle. Et elle, toujours si troublée, aussi furieuse qu'il l'avait connue depuis leur arrivée sur le pont, était maintenant une sorte de harpie qui prenait plaisir à la force à laquelle elle était soumise, comme si elle avait enfin trouvé l'homme auquel elle pouvait se comparer sans craindre d'être déçue.
Le matelas grinça lorsqu'ils se recouchèrent côte à côte, cette fois sans se toucher. Ils ne feraient pas l'amour ce soir-là, alors ils discutèrent, et c'est elle qui engagea la conversation. Elle fuma le reste de sa cigarette, qui se consuma lentement jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un mégot qu'elle ne put retenir et qu'elle jeta par terre.
- Fumez-vous la pipe ?
-Non, pourquoi ?
-Je vous en prie, j'imaginais simplement qu'un gentleman espagnol comme vous aurait cette coutume.
José se leva, posa son coude sur le matelas et sa tête sur son poing, la regardant d'un air interrogateur, tout en passant le bout de son doigt sur ses tétons.
— Tu es arrivé d'Espagne il y a combien de temps ? Tu n'as pas d'accent, c'est seulement quand tu te mets en colère que tu t'emportes…
Mara rit, cette fois avec une étrange purification des intentions en elle.
Il y a dix-huit ou vingt ans, je ne me souviens plus exactement, j'ai vécu tellement de choses… J'avais douze ans, je m'en souviens bien, car c'est à cet âge-là que j'ai perdu ma virginité…
Il s'arrêta, la regarda du coin de l'œil, comme s'il se demandait s'il devait continuer.

J'habitais avec mes parents et mes huit frères à la campagne, à mi-chemin entre les montagnes et une petite ville appelée Luna. Nous avions peu de terre et peu de bétail, des moutons et des chèvres. Mes frères m'aidaient à tout dès mon plus jeune âge. J'étais la benjamine ; mon frère aîné avait presque dix ans de plus que moi. J'ai commencé à travailler enfant, d'abord à traire les vaches car je n'étais pas assez forte, puis à tondre les moutons, et à faire tous les travaux qui se présentaient lorsque mes frères se mariaient et partaient vivre dans d'autres villes. Nous n'étions plus que cinq quand j'avais douze ans. L'un d'eux s'appelait Roberto. Il avait dix-sept ans, je crois, à peu près, et il est devenu obsédé par moi. Vous savez comment c'est quand on est la seule fille parmi plusieurs garçons : certains vous protègent, d'autres s'en fichent, et il y a toujours quelqu'un qui nous regarde avec concupiscence. On n'y peut rien ; c'est comme ça. Je savais que mes frères avaient l'habitude d'aller à Luna une fois par mois pour passer une nuit entière au bordel. Ils prenaient leur dose et retournaient travailler aux champs, n'aspirant qu'à dormir pour pouvoir se lever tôt le lendemain et reprendre le travail. Je les voyais rentrer à moitié ivres au petit matin, et ils passaient tout le dimanche à dormir. Mes parents les laissaient faire, et ma mère me caressait la tête en soupirant comme si elle contemplait une sainte. « Ma pauvre chérie », disait-elle…
Mara rit amèrement.
« Pauvre vieille femme », lui dirais-je maintenant… si seulement tu avais su. Mais j’ai toujours pensé qu’elle s’attendait à ce que tous mes frères fassent pareil, et elle aurait même été surprise que ce ne soit pas arrivé plus tôt. Le fait est que Roberto était plutôt renfermé, maussade, et passait rarement du temps avec les autres. Quand j’avais douze ans, il est devenu le chef de famille parce que les aînés étaient partis et que mon père était hospitalisé en Aragon depuis trois mois. Il n’allait jamais en sortir. Roberto se sentait submergé par le travail et les responsabilités. Ma mère lui pesait au lieu de l’aider. Maintenant que j’y pense, ce n’était pas si mal ; on ne mourait pas de faim, et il y avait toujours quelque chose à faire pour gagner de l’argent, mais il se sentait, je crois, trop responsable de ce qui nous arrivait. Si quelqu’un se plaignait, surtout les plus jeunes, ou causait des problèmes, il se mettait en colère et le frappait. Ça a commencé quand il m’a interdit d’aller en ville ; Je n'étais autorisé à travailler qu'avec eux, et il m'obligeait à l'accompagner toute la journée pour me surveiller. Il avait

peur qu'un garçon me mette enceinte, et hop, un problème de plus pour lui. J'essayais d'échapper à son regard inquisiteur, mais plus je me rebellais, plus il devenait obsédé. Un jour, à table, ma mère remarqua le silence entre nous. Elle soupira, comme toujours face à l'inévitable, et garda le silence. Cet après-midi-là, Roberto soulevait des bottes de foin et me les apportait pour que je les attache. Il était torse nu, bien sûr, et beau, je l'admets. Un homme, même à cet âge-là, avec une large carrure, une épaisse pilosité, la peau mate et une barbe mal taillée sur un visage carré aux traits méditerranéens. J'avais douze ans, plus mince qu'aujourd'hui, évidemment, mais j'étais déjà bien développée. J'avais une poitrine ferme qui se voyait quand je transpirais, et surtout, je sais qu'il était excité par cette odeur que même moi je trouvais insupportable les jours précédant mes règles. Une odeur forte dont je ne pouvais me débarrasser, tout comme le regard de mon frère.

« Est-ce qu'il t'a violée ? » demanda José, qui ne cachait pas son excitation, mais Mara ne s'en aperçut pas cette fois-ci.

« Me violer ? J'y ai pensé de nombreuses fois au cours des années suivantes. Au début, je me suis dit non, puis, face à tant de problèmes qui surgissaient, je l'ai tenu pour responsable de tout, mais bien des années plus tard, je me suis de nouveau dit non. »

- Donc…?

C'était tout simplement cela, quelque chose que ni lui ni moi ne pouvions empêcher. Je sais combien il a souffert ; je l'ai vu dans ses yeux, et c'est à ce moment-là que son œil gauche a commencé à le dépérir. Il disait qu'il avait parfois du mal à voir et il m'accusait de le frapper pendant nos luttes. Parce que j'essayais de l'arrêter ; je savais que ce que nous faisions était mal. Nous étions en pleine campagne, sous le soleil de midi, en sueur, mais terriblement excités. Mon Dieu, ai-je pensé, quand je l'ai vu s'approcher à moitié nu, et quand il m'a plaquée au sol, me tenant les mains et écartant mes jambes de force avec ses genoux. Le soleil a soudainement disparu ; il l'a couvert de son corps, me procurant une ombre réconfortante, une sorte de fraîcheur dont j'étais reconnaissante. Puis je l'ai senti pénétrer en moi. Ça faisait très mal, c'est pourquoi nous nous sommes débattus. J'ai réussi à libérer une main et je l'ai frappé au visage, mais bien sûr, je n'avais pas la force de le blesser. J'ai alors cru que j'allais m'évanouir, mais je ne l'ai pas fait. Ce n'était qu'un vertige passager, comme si j'avais été soulevé dans les

airs avant de retomber brutalement au sol. Il restait quelque chose en moi, quelque chose de Roberto, de cet homme qui était mon frère, mais qui, au final, n'était qu'un homme parmi d'autres, rien de plus.
Mara se leva pour chercher une autre cigarette. Elle fouilla toute la cabine et ne trouva rien. Elle sortit nue ; José la vit au clair de lune sur le pont, s'approcher du vieil homme endormi, fouiller ses poches et revenir avec un petit sachet de tabac. Son corps se dessinait sous la lune, ses contours parfaitement nets, comme si la lune elle-même l'avait tracé. Elle se recoucha, le dos appuyé contre la paroi, et roula quelques cigarettes avec du papier journal. José les essaya pour la première fois de sa vie et elles n'avaient pas mauvais goût.
Je n'en ai parlé à personne. Un mois plus tard, j'ai découvert que j'étais enceinte. Ma mère l'a remarqué, mais elle ne m'a pas demandé qui était le père. Elle se doutait de quelque chose, mais elle était impuissante. Roberto était devenu le chef de famille depuis le décès de mon père à l'hôpital. Faute d'argent pour payer le transfert de l'hôpital au cimetière, les employés municipaux l'ont emmené et l'ont laissé dans une fosse commune. Roberto a souffert de tout cela : il n'a pas pu lui dire adieu, il n'a pas pu lui offrir de sépulture digne, il n'a même pas pu lui apporter de fleurs. Il a multiplié les petits boulots ; on le voyait rentrer épuisé à une heure du matin, pour se lever à quatre heures et repartir aussitôt. Trois mois plus tard, il est allé à la capitale pour payer l'exhumation et l'enterrer dans une fosse du cimetière municipal. Il est revenu abattu, l'œil gauche plus douloureux que jamais, car on n'avait pas réussi à retrouver le corps de notre père, mêlé aux débris. Ma mère l'a fait s'allonger et a posé… « Je lui ai appliqué un cataplasme sur l’œil. J’étais enceinte de presque cinq mois à ce moment-là. » Je me suis approchée de lui, sans le réprimander, et je l’ai caressé comme s’il était mon père, à qui je n’avais jamais pu dire adieu. La famille était au plus mal. Roberto ne pouvait travailler qu’à mi-temps, le matin ou lorsque le soleil était au zénith. Mes frères et sœurs m’accusaient d’être une prostituée, et ma mère dépérissait sous le poids de sa colère. Les voisins les plus proches l’ont appris, et un jour, ils ont fait pression sur ma mère pour qu’elle me force à avorter. Assise au milieu, la tête baissée, je les écoutais se disputer. Certains disaient qu’il était trop tard, d’autres que cela n’avait pas d’importance, affirmant que Sottocorno avait interrompu des grossesses de près de sept mois sans aucun risque pour la

mère. « A-t-elle opéré ? » a demandé l’un d’eux. « Non, pas du tout », a répondu un autre, « l’enfant se dissout à l’intérieur et est expulsé comme si vous aviez vos règles. » Puis les voix devinrent moins colériques, plus sombres et plus secrètes, à l'image du passage de l'ombre de l'après-midi à la douce lueur du crépuscule qui approchait, mais qui, dehors, n'était pas encore bien visible. Ce n'est qu'à l'intérieur de la maison que les femmes commencèrent à murmurer entre elles, essayant de m'empêcher de les entendre, mais elles ignoraient que mon ouïe avait toujours été très fine. Sottocorno était une sorcière ; je l'avais vue aller et venir des cercles de sorcières dans les montagnes certaines nuits de l'année, portant des sacs remplis d'enfants et revenant sans eux, très tôt le matin, tandis qu'une colonne de fumée s'élevait quelque part sur le flanc de la montagne. Un jour, les villageois l'avaient battue sans pitié. Ils l'avaient laissée gisant au milieu d'un champ, les jambes brisées. Le lendemain, ils l'avaient vue marcher avec deux serpents enroulés autour de ses jambes cassées, qui la soutenaient pendant sa guérison. Ma mère accepta ; le samedi suivant, ils m'emmèneraient la voir.

Mara allait se relever, mais elle resta assise, le regard fixé sur le mur. Ses cheveux noirs étaient ébouriffés et emmêlés, et elle sentait mauvais, mais José n'y prêta aucune attention. Lui laissant le temps de reprendre ses esprits, cette femme qui semblait un tourbillon d'actions indomptables, une femme d'une force inimaginable, il observa son dos droit, sa peau bronzée par la vie au bord du fleuve, ses muscles fermes descendant de sa nuque, recouverte d'un doux duvet noir, jusqu'à sa taille et ses fesses, qu'il put apercevoir tandis qu'elle se levait et se dirigeait vers la porte. Il faisait encore nuit, bien que la lune décroîtît. Elle appuya une épaule contre le chambranle droit, les bras croisés sur la poitrine. Elle lui tournait le dos, il ne pouvait donc pas voir son expression, mais il imagina ce qu'elle devait penser : était-il vraiment nécessaire de lui raconter tout cela, à cet homme qu'elle connaissait depuis à peine un jour, mais pour qui elle avait tué un homme ?

« Même si les femmes sont plus fortes que les hommes, elles finissent toujours par rendre les armes », dit José, sachant qu'en disant cela, il offensait l'orgueil de Mara.

Elle se retourna, les yeux brillants de curiosité, et peut-être fut-ce cette phrase qui la convainquit. Le silence d'un homme l'aurait convaincue de sa

folie, et donc de son indignité à connaître la vérité. Au lieu de cela, il l'avait interpellée. Elle retourna au lit, s'assit en face de lui, le regardant droit dans les yeux pour lui dire ce qu'elle n'avait confié qu'à très peu d'autres. C'était une Italienne, la vieille sorcière. Car c'était bien ce qu'elle était, une maudite sorcière plus vieille qu'elle n'en avait l'air. Personne ne savait quand elle était arrivée, du moins pas précisément. Elle conservait un accent qui rendait sa prononciation très raffinée. On était hypnotisé à l'écouter parler, même sans comprendre un mot. La fascination résidait dans ses mains, dans ses gestes. Quand je suis arrivée avec ma mère et une autre voisine, nous sommes entrées dans la maison en adobe, vieille, mais aux murs propres malgré le sol en terre battue. Il n'y avait aucun meuble, à l'exception d'une armoire contre le mur du fond, d'où elle semblait puiser sans cesse tout ce dont elle avait besoin, car nous l'avons vue faire des allers-retours à plusieurs reprises, apportant des tasses et des cruches pour nous offrir à boire, puis des torchons et des récipients avec lesquels elle semblait préparer quelque chose pour moi. Il y avait des chaises pour nous quatre, mais je ne les avais pas vues en entrant. Les objets à l'intérieur semblaient apparaître et disparaître au gré des besoins, comme si cette maison était la conscience de chacun. Vous comprenez ce que je veux dire ?

José acquiesça. Mara plongea son regard dans le sien, cherchant à déchiffrer les pensées de l'homme auquel elle s'abandonnait. Elle le craignait, mais elle lui faisait confiance, car ils étaient des êtres du même spectre ; elle le savait déjà.

« Marietta », dit la voisine qui la connaissait le mieux, une sorte de messagère entre la sorcière et le peuple, celle qui apaisait les craintes superstitieuses de la ville. « Vous savez pourquoi nous sommes là ; cette jeune fille a besoin de votre aide. » La vieille femme me regarda droit dans les yeux pour la première fois. Son regard, tantôt clair, tantôt sombre, me déconcerta d'abord, mais je compris que la lumière de ce samedi après-midi était semblable à celle du jour où mon frère et moi avions été ensemble, et que cette maison était elle aussi un refuge d'ombre, comme le corps de Roberto. Au lieu d'un torse masculin jouant avec les couleurs de la campagne, c'étaient les yeux et le visage de la vieille femme qui se moquaient des apparences. Elle se leva de sa chaise et s'approcha de moi.

Je baissai les yeux, comme si je voulais voir ses jambes enlacées de serpents.
« Quel enfant innocent ! Tu ne t'es donc pas rendu compte que ce n'étaient que des histoires pour aider la vieille femme à gagner sa vie ? » dit José.
« Tu ne connais pas les femmes… » dit Mara.
« Crois-moi, je les connais… », répondit-il en touchant Mara.
Connaître les coquillages, ce n'est pas connaître les femmes ; ça, c'est pour les moines opprimés. Ce n'étaient que des histoires, inventées à son gré, car on avait essayé de se débarrasser d'elle à plusieurs reprises, sans succès, car ces histoires provoquaient la peur, tout comme la vérité. Elle s'approcha et me dit de la regarder. De sa main, elle m'y força en me saisissant le menton. Je tremblais. Mon ventre était déjà bien rond, et je pensais qu'elle allait me faire cracher le bébé, ou le vomir, qui sait. Tu as raison, je n'étais encore qu'une enfant, mais dans le sens où je croyais aux histoires inventées par les vieilles femmes du village. Pour connaître la vérité, il faut être une femme, et c'est ce que je suis devenue ce jour-là. La vieille femme posa une main sur ma tête, et j'entendis un chant d'oiseaux, puis une cacophonie de cris qui se transforma en un rugissement qui fouetta la maison comme le vent. Je regardai autour de moi ; ma mère et l'autre femme étaient toujours assises, indifférentes au tumulte. J'essayai de me relever, mais la vieille femme me retint de toutes ses forces, la main sur la tête, le visage fermé, comme si elle réfléchissait. Soudain, j'entendis les aboiements hystériques de chiens enragés qui ne cessèrent pas, même lorsque je criai aux femmes présentes. Je les regardai, mais elles ne remarquèrent rien. J'avais envie de me lever et de les frapper, même ma mère, pour m'avoir abandonnée au milieu de cette fureur, car le bruit venait d'elles : les fameuses Furies de l'Enfer. Elles parlaient par leurs aboiements ; c'étaient des chiennes qui se tenaient devant moi, encerclant la vieille femme, m'accusant d'être une putain et réclamant un châtiment pour mon frère. Je leur hurlai de toutes mes forces : « Non ! Non ! » Je les suppliai de m'épargner la vie. Mais ils hurlaient en aboyant furieusement, et dehors, le battement des ailes des oiseaux fouettait le toit et les murs, et je commençai à voir comment le toit en bois s'affaissait sous le poids des oiseaux.

Mara était agitée. Pour la première fois depuis qu'elle s'était couchée, elle prit une bouteille d'alcool et but le reste jusqu'à la dernière goutte. Elle la laissa tomber à côté du lit. José la regarda sans dire un mot.
— Quoi ? Tu penses que c'est mal ?
-Il me disait justement que s'il n'avait pas su que tu étais une fille de douze ans, il aurait pensé que c'était un *delirium tremens* .
-Tu ferais mieux de la fermer si tu continues à dire des bêtises.
Elle était capable de le frapper à la tête avec une bouteille, José le savait, et même s'il avait l'intention d'ajouter un peu d'humour à tout ce délire, il décida de simplement écouter, pour l'instant, car c'était parfois la meilleure chose qu'un homme puisse faire avec une femme.
Alors je n'en pus plus, et au lieu de crier — car aucun son ne sortait vraiment de ma gorge —, je bougeai les bras et les jambes, et je me sentis soulevée du sol. Une odeur insoutenable d'excréments m'envahit, et soudain je me retrouvai sur le toit, avec les autres oiseaux, près du trou par lequel j'étais sortie. En bas, les trois femmes étaient assises, comme si elles conversaient, sans rien remarquer d'étrange. Mais les chiens aboyaient furieusement autour d'elles, tournant en rond et regardant le toit d'où je les narguais. Je ne sais pas combien de temps cela dura, mais soudain tous les oiseaux s'envolèrent, et je ne pus les suivre. Je voulais les imiter, mais mon corps m'en empêchait. J'étais comme attachée sans cordes à ce toit, condamnée à un lieu suspendu entre la maison du village et le ciel, peut-être. J'entendis la vieille femme me dire, sans retirer sa main de ma tête : « Ce n'est pas encore le moment. » Et je me réveillai, bien que je n'aie pas dormi. J'étais assise sur la chaise, à côté des autres. La sorcière dit quelque chose dans son dialecte, et je ne la comprenais plus. L'autre femme traduisit : « La fille est des nôtres, une Aranguren… » Ma mère balbutia quelque chose, disant que mon père lui avait dit que sa mère était réputée guérisseuse, mais que cela ne les avait jamais dérangés ; des centaines de femmes dans les villages du monde entier avaient toujours fait de même. Elle n'en dit pas plus, et n'en sut rien, en réalité. Mon père était mort, et j'étais censée porter cet enfant. Étrangement, cela ne me dérangeait pas. Je n'en voulais qu'au soleil et à la luxure. Mon ventre grossissait ; les mouvements du fœtus m'excitaient sans m'effrayer.
Mara regarda sous le matelas. Elle y trouva une bouteille encore pleine au quart.

« Quand as-tu commencé à boire ? » demanda José.
-C'est une autre histoire, noble chevalier.
Il se leva, un peu las de son sarcasme toujours opportun, et alla sur le pont. Il urina lentement et délibérément en direction de la rivière, écoutant le murmure cristallin du courant, essayant d'apercevoir le corps de Cahrué sur la berge, et s'interrogeant sur le langage presque sophistiqué que Mara employait parfois. Il retourna à sa couchette. Elle avait fini la bouteille.
— Et que se passait-il dans la tête de Roberto pendant ce temps-là ?
Il souffrait, que demander de plus ? Son œil avait guéri, mais la culpabilité le rongeait. Me voir le déchirait de l'intérieur ; croiser le regard de ma mère, toujours pieux, ne faisait qu'accroître sa culpabilité. Il travaillait jour et nuit, ne dormant pas plus de trois heures, et même alors, nous l'entendions se retourner dans son lit et se réveiller en hurlant. Alors que j'étais enceinte de presque huit mois, les voisins nous apprirent qu'il allait à l'église tous les jours, au moins une heure, entre deux emplois. Ils le voyaient presque tout le temps parler avec le prêtre de la paroisse de Luna. Puis, un soir, nous le vîmes arriver avec le prêtre. Il n'était pas vieux ; il devait avoir à peu près le même âge que mon père. Nous l'avons reçu avec respect, mais dans un silence complet. Nous savions ce qu'il était venu nous annoncer. Je devais me marier ou abandonner le garçon. Il avait presque treize ans, et il était une honte et un mauvais exemple pour la ville. Mais ce qu'il n'osa pas dire, c'était ce que tout le monde savait déjà : la véritable raison. Il y avait un candidat pour moi, un jeune homme de vingt ans issu d'une bonne famille, travailleur, honnête, bref, tout le tralala habituel. Il sauverait la face et ferait taire les critiques. « Qu'est-ce que l'opinion publique nous fait ! » ai-je crié haut et fort. Mais tous mes frères m'ont fusillée du regard, et ma mère m'a fait taire. Je savais déjà que personne ne voulait traiter avec nous. Ils ne le faisaient que grâce à Roberto, à cause de ses mea culpa incessants, qui réduisaient la culpabilité en miettes, la déchiquetant face aux accusations des autres. Si je refusais, personne n'aurait de quoi manger, et surtout pas mon enfant. À sa naissance, c'était une fille. Ce n'était que quelques jours, mais ils étaient les seuls heureux en ces temps-là. Mes frères la chérissaient, et ma mère la nourrissait au lait de chèvre, car j'avais peu de lait à lui donner. Roberto avait changé d'aspect, son regard avait disparu, mais seulement lorsqu'il regardait la petite. Quand il me voyait, la culpabilité revenait, et je crois

que c'est alors que je lisais dans ses yeux le désir de me tuer. Si, pendant tous ces mois, j'avais réussi à surmonter mes pensées suicidaires grâce au prêtre, maintenant que le fruit de sa culpabilité était plus beau que sa semence, il commençait à me reprocher tout. Cela se lisait sur son visage, pas seulement sur ses lèvres. Je m'approchais de lui et lui arrachais le bébé des bras, et un jour, le prêtre entra et nous surprit en plein combat. Il fit le signe de croix et nous sépara comme deux possédés. Il précipita le mariage avec mon prétendant, mais le problème était que le jeune homme ne voulait pas assumer la responsabilité de l'enfant d'un autre. Sa famille était modeste mais très pieuse, et ses parents avaient refusé d'accepter un enfant illégitime, fruit d'un inceste. S'il voulait épouser Mara, elle devait prouver son intégrité en abandonnant le bébé. C'était le prétexte, mais j'ai toujours cru que c'était Roberto qui avait convaincu Santiago de ne pas accepter ma fille. Je le savais ; je l'entendais dans ses murmures nocturnes, dans ses phrases à demi-mot. Un jour, Santiago Espinoza est venu chez nous et nous a annoncé son intention de tenter sa chance en Amérique. Nous connaissions tous l'émigration, et beaucoup avaient déjà voyagé seuls ou en famille. De bonnes nouvelles arrivaient de temps à autre, mais généralement, après leur départ, c'était le silence. Ils disaient que c'était le pays des opportunités, qu'on y acceptait toutes sortes de travailleurs car les locaux ne voulaient pas travailler. Lors de cette réunion, il m'a proposé de l'emmener avec lui si je le souhaitais. Mais ce soir-là, alors que nous étions à quelques mètres de la maison où nous nous retrouvions d'habitude pour discuter et mieux nous connaître, il a parlé pendant près d'une heure des paysages argentins. Il m'a même lu des extraits de lettres de son frère Facundo, qui avait voyagé à Buenos Aires quelques mois auparavant. Il était enthousiaste, et sa joie était communicative. Un instant, j'ai cru que tout allait bien se passer. Je l'ai laissé m'embrasser, mais lorsqu'il a soulevé ma jupe et a commencé à me toucher, je me suis dégagée. Il me regarda comme s'il venait de réaliser qu'il me tenait vraiment à sa merci. Il me jeta à terre et me couvrit la bouche. Excité par ma résistance, il me traita de pute et m'insulta de bien d'autres manières qui me blessèrent plus que la violence elle-même, car avec Roberto, il n'y avait eu que douceur et désir. Il me traîna jusqu'à la rivière, mais comme je refusais de marcher, il me battit presque tout le long du chemin. Sur la berge, il me nettoya le visage. Mes vêtements étaient déjà déchirés, alors lorsqu'il me ramena à la maison

le lendemain matin, il me jeta aux pieds de ma mère et prétendit m'avoir surprise en train de me rouler par terre avec un homme. Il m'emmènerait en Amérique, dit-il, mais sans mariage et sans enfant.
« Penses-tu que ton frère ait orchestré tout ça ? » demanda José.
« Quand j'ai vu la joie sur le visage de Roberto, répondit Mara, à l'instant précis où ils lui ont annoncé qu'ils lui confieraient ma fille, j'ai su que c'était vrai. Le cœur lourd, j'ai fait ma valise. Mes frères et sœurs ne voulaient pas me dire au revoir ; ma mère m'a serrée dans ses bras en pleurant, ses seuls mots étant ses sanglots habituels. Roberto tenait ma fille dans ses bras. Il m'a laissé l'embrasser, et tandis que je quittais la maison pour rejoindre la route où la charrette de Santiago nous attendait pour le long voyage jusqu'au port de Cadix, je me suis retournée et j'ai contemplé cette scène atroce pour la dernière fois de ma vie : le père et la fille. Ma petite Elsa. »

*

José était resté éveillé presque toute la nuit, puis avait dormi toute la matinée. Il devait être neuf ou dix heures lorsqu'il ouvrit les yeux. Il faisait déjà chaud et le soleil l'aveuglait presque lorsqu'il sortit sur le pont. Mara aidait le vieil homme.
« On essaie de réparer la machine à vapeur. Ce vieux monsieur, plein de ressources, fait toujours semblant d'être paresseux. » Elle lui donna une petite poussée amicale, mais le vieil homme, accroupi, tomba à terre. Mara rit. « Il est encore ivre, mais ça va vite dégriser. » Elle ne dit rien du défunt, le fils du vieil homme, et ce dernier ne semblait pas se souvenir de la nuit précédente.
José le vit se lever avec un sourire idiot, prendre les outils et reprendre son travail, qui consistait à marteler sans cesse le fer d'une sorte de chaudière rouillée.
« Je vais me baigner », dit José. Mara, accroupie près du vieil homme, le regarda enlever son pantalon, se frotter les yeux et plonger dans la rivière. Elle se leva brusquement et gagna la berge, s'agrippant au bois comme pour tenter de retrouver un équilibre qu'elle commençait à perdre. La

simple pensée que cet homme puisse disparaître sans son consentement l'effrayait, la troublait profondément, comme elle ne l'avait pas ressenti depuis des années.
« Ne t'éloigne pas trop ! » lui cria-t-elle, car elle le voyait descendre le courant, se rapprochant de la rive. « Je te préparerai quelque chose à manger, et nous irons nous promener cet après-midi, si le vieil homme a fini… »
José ne l'entendit plus, car il la vit se retourner et retrouver sa mauvaise humeur habituelle, s'en prenant au vieil homme, sans doute en le menaçant de ne pas laisser la machine sans surveillance. Où allaient-ils ? se demanda José, mais il n'y prêta pas attention tandis qu'il nageait lentement vers la rive où il avait vu Cahrué disparaître pendant la nuit. Lorsqu'il atteignit une clairière sur la plage, il se sentit déjà plus frais et s'arrêta à l'ombre de quelques arbres, écoutant le grondement du fleuve et les cris des oiseaux matinaux. Un parfum intense, presque enivrant, de fleurs flottait dans l'air. Debout là, nu, le regard tourné vers le bateau, il commença à penser qu'il n'avait d'autre choix que de rester avec Mara, où qu'elle aille, même en l'aidant dans ses affaires, et peut-être, ensemble, pourraient-ils même gagner pas mal d'argent. Mara était une âme rebelle, lunatique et violente, mais il avait trouvé, il en était sûr, un moyen de la contrôler. Il ne s'en était pas rendu compte jusqu'à ce matin, lorsqu'il l'avait entendue sur le côté du bateau.
Il entendit alors des pas sur les feuilles mortes, et lorsqu'il se retourna, il vit que Cahrué le regardait, les yeux grands ouverts, le regard clair, tenant dans ses mains des cordes faites de feuilles tressées. José sourit.
« Ça fait plaisir de te voir… » et il s’approcha du garçon. « À quoi servent ces cordes ? »
J'ai retapé un vieux canoë que j'ai trouvé par ici. Je pars vers le sud, en direction de Buenos Aires.
José le regarda avec surprise ; il semblait plus que contrarié, il était offensé.
« Mais qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Est-ce à cause de la femme ? Tu croyais qu'on allait te laisser ici ? » Il essaya de minimiser toutes ces pensées par son rire et en posant ses mains sur les épaules du garçon, puis il lui caressa la tête et ensuite son visage à la barbe clairsemée.

Je comprends que tu doives suivre ta voie, et il me semble que tu l'as déjà trouvée. Je le comprends très bien ; je vois bien qu'il y a quelque chose entre vous, un lien qui ne fera que se renforcer avec le temps…
-Ne dis pas de bêtises, tu es juste jaloux…
Cahrué n'a pas répondu à cela.
— Et que comptez-vous faire à Buenos Aires, si je peux me permettre ?
— Pour faire des études, comme vous et Mme Altea me l’avez conseillé. Vous avez dit que j’étais tout à fait capable d’étudier la médecine, et c’est ce que je vais faire.
José se mit à rire si fort qu'il dut s'asseoir. Il essaya de parler, mais il fut pris d'un étranglement par le rire face aux idées du garçon.
— Tu es un idiot. Tu crois vraiment qu'ils vont t'accepter, toi, l'Indien et le Noir ?
Il ne l'avait pas vu venir, encore sous le choc de son fou rire. Le garçon lui sauta dessus. Cahrué était agile et vif, tandis que José, plus lourd et plus expérimenté, le surpassait. Il le retourna et le plaqua au sol avec ses bras et ses jambes, comme pour l'immobiliser. Il le regarda un instant, essayant de se calmer.
-Tu ressembles à un Christ indien, comme celui que tu as offert à Altea.
Il pensa au crucifix qu’elle devait porter sur sa poitrine, celui que Manuel vénérait sans doute chaque fois qu’il le voyait. Ce crucifix, d’une certaine manière, les unissait, par elle, par le Christ, par le garçon… Une sorte d’orgie qui les réunissait tous dans ce vaste pays de jungles profondes et de rivières aux centaines d’affluents et de ruisseaux sinueux, d’oiseaux exotiques qui chantaient des hymnes matinaux comme lors des messes matinales à Cadix, où la chaleur était plus qu’enivrante, une synthèse exacte de la décomposition et de la vie : de la mort et de la résurrection.
Il approcha son visage de celui de Cahrué et l'embrassa. Soudain, le midi presque parfait s'assombrit sous le passage fugace des nuages, qui en réalité semblaient aussi éternels que la suspension du temps sous les ombres que les arbres allongeaient de leurs branches paresseuses. Il retourna Cahrué et le plaqua au sol de son propre corps. Son visage était tout près de celui du garçon, tandis que sa bouche crachait des insultes et des obscénités à l'oreille de l'Indien : il l'insultait, l'insultait, le traitait de pédé, l'insultait d'imbécile. Mais au même instant, la sueur jaillit de sa peau comme des larmes, et sans cesser de se débattre, il le pénétra et

termina dans un cri étouffé, car il ressentait à la fois une honte et une satisfaction incomparables. Il savait que tout cela n'avait été qu'une ruse, une substitution, un corps imitant un autre, une âme indienne qui ressemblait irrémédiablement, par sa sagesse et son sarcasme, à cette autre âme qui lui manquait tant.

Quand il lâcha prise et que le garçon tomba face contre terre sur la plage, il se releva lentement, le regardant sans haine ni réconfort, puis s'éloigna le long de la rive, parmi les branches qui semblaient vouloir s'enfoncer dans le sable. Il se releva et le suivit. Cahrué atteignit la pirogue réparée, y monta, largua les amarres et se mit à pagayer. Il le regarda dériver au fil de l'eau. Il accomplirait sans aucun doute ce qu'il avait entrepris. Les autres le déchireraient en morceaux, corps et âme, pendant longtemps, mais le garçon était déjà un homme qui se reconstruirait autant de fois qu'il le faudrait. Le soleil tapait fort sur le fleuve et la pirogue, mais Cahrué faisait partie du fleuve, et donc partie du soleil, et il ne pouvait se faire de mal. Il était un tout qui plongerait tête baissée dans la grande ville, la ville de béton avec laquelle il se heurterait, rongeant les murs et pénétrant dans les cloîtres et les salles de classe. Et lui, tel un serpent, saurait muer pour survivre.

José était assis dans la boue, près de quelques branches pourries. Il vit les vers qui faisaient naître la vie de la mort, ces mêmes vers qui rampaient maintenant sur sa peau, attirés par la sueur et le sel qui en suint. Allongé sur le dos, il les laissa le chatouiller tandis qu'ils remontaient, et c'est alors que les nuages, aussi éternels que le fleuve, s'assombrirent, et que des chauves-souris apparurent parmi les arbres qui s'entremêlaient au-dessus de lui. Peut-être croyaient-elles qu'il faisait nuit, ou peut-être était-ce simplement leur routine habituelle, il l'ignorait. Tandis que son âme s'enfonçait dans la boue, les chauves-souris volaient sous la cime des arbres, faisant des allers-retours, se heurtant aux troncs comme des créatures aveugles et stupides, en poussant des cris stridents. Le battement de leurs ailes, semblable à du cuir martelé, était si intense qu'il couvrait le grondement du courant, jusqu'à ce que le fleuve devienne un fleuve d'ailes, serpentant dans les airs comme dans le ciel. Il crut apercevoir dans le ciel noir, désormais dépourvu de branches pour le dissimuler, une large rivière de chauves-souris aux formes et aux chiffres, peut-être un huit, ou peut-être une lettre.

Il s'endormit, épuisé. À son réveil, il devait être presque trois heures de l'après-midi. Son corps était couvert de boue, mais les vers l'avaient quitté. La chaleur était insupportable, et le soleil se faisait absent. Une pluie torrentielle allait bientôt s'abattre, et il entendit la voix de Mara, l'appelant d'une voix angoissée, le suppliant de rentrer avant l'orage. C'était plus une supplique qu'un avertissement. Cette femme lui manquait, et soudain, il ressentit un besoin impérieux d'elle, de la serrer dans ses bras pour puiser en elle ce qu'elle ne pourrait jamais lui enseigner, malgré toute sa bonne volonté : le moyen d'obtenir ce dont on a besoin, le moyen d'empêcher la mort, et surtout, la configuration précise du pouvoir sur autrui. Non pas le pouvoir de la chair, mais celui de l'âme, le dieu qu'il devait atteindre car son propre dieu l'exigeait : la plénitude le poussait vers le vide, saturé et las, et le vide, amer d'une absence éternelle, réclamait d'être comblé.
Il nagea jusqu'au bateau. Mara l'attendait, les coudes appuyés sur le bastingage. À sa vue, elle accourut pour l'aider à monter à bord, mais se mit aussitôt à le réprimander pour son retard, avec sa mauvaise humeur habituelle. José, malgré son caractère insupportable, se sentit bienvenu. Il s'attendait à la voir ivre, mais elle ne l'était pas. Tandis qu'il s'essuyait, elle le regarda en silence.
« Et la réparation du moteur ? » demanda-t-elle en enfilant les vêtements que le défunt avait laissés sur place. Elle les avait disposés pour lui sur le matelas.
« C'est réparé maintenant, mais le vieux veut le tester en plein jour ; il a peur que la chaudière explose. C'est une de ses manies, je le connais. Même ivre, c'est le meilleur mécanicien du fleuve. »
- Où allons-nous ?
« Je travaille dans la zone des trois frontières, avec un type avec qui je collabore parfois. Je ne lui fais pas entièrement confiance, mais il nous a beaucoup aidés, Santiago et moi, pendant la guerre. »
- Quel genre de travail ?
— On emmène des filles dans un bordel au Brésil. On les récupère dans une ville et on les emmène dans une autre. C'est tout.
-Cela semble très facile…
-Il l'est, mais Valverde cache des choses…
- OMS?

« Valverde de Amusco est un Portugais installé au Brésil. Il possède des terres et appartient à la noblesse, mais il a tout abandonné pour fréquenter toutes sortes de criminels, comme nous. » Il regarda José avec sarcasme. « Je ne parle pas de vous, monsieur l'Espagnol. »
- Et quand partons-nous ?
-Tôt demain.
Je pensais à mon frère et à ma belle-sœur. Je me demande s'ils ont réussi à trouver un moyen de transport pour Buenos Aires ?
-Je ne crois pas, le prochain passage au sud aura lieu dans un mois.
José s'assit sur le matelas de paille, le regard tourné vers la rivière.
-Mais ne vous inquiétez pas, s'ils sont intelligents, ils auront embarqué sur le bateau qui part vers le nord pour les déposer dans une ville avec un hôtel, s'ils sont aussi difficiles qu'ils m'ont paru.
Joseph continua de réfléchir et dit :
— Je voudrais savoir s'ils vont bien, s'ils ont besoin de quelque chose, après tout, c'est ma famille.
Mara le regarda avec suspicion, mais s'il était revenu après plusieurs heures d'absence du navire, elle n'avait pas de raison de s'inquiéter.
— Nous avons déjà dépassé cette aire de repos plusieurs kilomètres en aval. L'Indien va-t-il vous accompagner ?
José secoua la tête, descendit une pirogue et commença à pagayer. Il savait que Mara l'observait, que cette femme avait des yeux partout sur le corps. Il se souvint de son expérience en Espagne, toute cette histoire de sorcières, et il en fut certain, tandis qu'il voyait les ondulations qu'il provoquait dériver derrière lui et refléter la silhouette de Mara, à tant de mètres de distance, défiant toute logique physique.
Il ne lui fallut pas plus d'une heure pour atteindre l'aire de repos ; c'était la seule clairière au milieu de l'épaisse végétation qui bordait la rive. Il amarra sa pirogue et longea la plage, évitant la jetée en ruine, jusqu'à une petite maison. Elle était vide, mais il restait des bougies et des lampes à pétrole. Il sortit et appela, mais personne ne répondit. Il décida d'explorer les environs, mais il arriva bientôt à la lisière de la jungle, épaisse et dense, et comme le soir commençait à tomber, il décida de ne pas aller plus loin. Cependant, il entendit le bruit d'une charrette venant de l'intérieur des terres, et deux voix différentes. Bientôt, il vit apparaître parmi les arbres un vieil homme et un garçon dans une charrette branlante tirée par un

cheval bai maigre. Quand ils le virent, ils s'arrêtèrent, et le vieil homme lui demanda :
— Vous cherchez quelque chose, patron ?
-Bonjour, je cherchais un couple qui attendait un transport pour Buenos Aires.
Le vieil homme rit.
— Les Espagnols ? Ils sont partis ce matin à bord du « Juan Manuel de Rosas ».
Les deux hommes rirent comme des fous et dirent au revoir à José. Ils se dirigèrent vers la plage, où une vieille péniche les attendait, ancrée près de la jetée.
José s'assit par terre. Que faire ? Manuel était parti, et Cahrué lui avait également quitté. Tous deux avaient fui, et il ignorait qui avait effrayé l'autre. Il ne lui restait que Mara, une sorte d'âme sœur qui, plus que l'amour, lui procurait une extase proche de l'existentialisme. Il voyait en elle quelque chose qu'il possédait lui-même, quelque chose qui parfois s'affaiblissait : une horreur intrépide. Cette force dont l'absence le laissait désemparé. Mais Manuel, bon sang, il avait besoin de lui. Il faisait partie de lui, et il avait été amputé le jour où le Christ, l'Église, ou Altea, quel qu'il soit, le lui avait pris. Et s'il ne pouvait avoir Manuel, alors il serait son fils. Car il savait que le fils d'Altea était le sien, celui de José Menéndez Iribarne. Le fils de Manuel était son fils. Les deux frères avaient le même enfant. Bon sang, pensa José, comment appellerons-nous cet enfant ? Jésus, peut-être ?
Il se leva et, sans s'en rendre compte, s'enfonça dans le fourré, suivant l'étroit sentier emprunté par la charrette. La nuit tombait et l'ombre des arbres donnait au lieu une atmosphère nocturne. Il trébucha et tomba à genoux sur un tas de pierres. C'était une tombe récente. Il la quitta et atteignit le quai, où le vieil homme et le garçon s'apprêtaient à embarquer sur le fleuve.
« Est-ce qu'ils pêchent la nuit ? » demanda-t-il.
— Non, patron. On va en ville faire quelques courses ; on profitera de la nuit pour arriver tôt.
-Mais il semble qu'une tempête se prépare.
Ils rirent comme à leur habitude et ne répondirent pas.

« Hé, il y a une tombe récente là-bas », dit-il en pointant du doigt le chemin intérieur.
-C'est Espinoza l'infirme, sa femme l'a tué il y a quelques jours.
Il les regarda remonter le fleuve, les énormes nuages sombres semblant indifférents à la frêle barge. Il en savait déjà plus sur Mara, mais cela ne le surprit pas ; au contraire, cela le rapprocha d'elle, comme si c'était inévitable. Il monta dans le canoë et retourna au bateau. La nuit était tombée et elle l'accueillit avec le dîner prêt. Elle était un peu ivre ; elle n'aurait pu l'éviter, malgré tous ses efforts. Mais une pointe de tristesse se lisait sur son visage, si différente de la joie insouciante qu'elle affichait lorsqu'elle était vraiment ivre. Elle était de nouveau entre les mains d'un homme, lut-il dans son expression, une lamentation, mais aussi une joie. Le lendemain matin, ils mettraient le cap sur le Brésil, suivant le navire dont le nom était semblable à celui de son frère. C’est pourquoi, après avoir fait l’amour une seule fois, il dormit paisiblement jusqu’à l’aube, lorsque des chauves-souris commencèrent à voltiger devant son visage, le frappant de leurs ailes et s’écrasant sur son lit, tandis qu’il se débattait, désespéré de s’en débarrasser.
À ses côtés, Mara observait, n'osant pas le réveiller, car elle savait trop bien que les cauchemars interrompus finissent par devenir réalité. Mais le voyant se mutiler le visage avec une telle violence, elle ne put s'empêcher de poser une main sur la joue de José. Il ouvrit les yeux, surpris, le regard empli de peur, d'une terreur absolue. Elle sut qu'elle s'était abandonnée à un homme condamné, et elle se recoucha près de lui, le caressant.

LE VOYAGE À TRAVERS LE PAYS DES CHIENS

3

Altea se réveilla avec la nausée. Elle toucha son front, ruisselant de sueur, tout comme sa poitrine et son dos. C'était une sueur froide, et elle se demanda si elle n'avait pas de la fièvre. Pendant ses années sur la côte, elle avait souffert de plusieurs infections, mais son corps les avait surmontées comme on surmonte un simple désagrément. Un après-midi de repos, voire une journée entière, avait suffi à la remettre sur pied. Aujourd'hui, pourtant, elle savait que ce n'était pas cela. C'était la grossesse, bien sûr. Et comme c'était sa première fois, elle ressentait les craintes qu'elle s'était obstinément efforcée d'ignorer avant de quitter le village. Comment pouvait-elle, une femme adulte, qui avait aidé les femmes du village à accoucher, qui avait même enseigné aux adolescentes ce qu'elles devaient savoir sur la sexualité, avoir peur ? Mais en réalité, elle se berçait d'illusions : elles en savaient plus qu'elle ne pourrait jamais leur apprendre. Pour ces femmes, c'était une évidence, et elles riaient sous cape lorsqu'elle leur parlait avec tant d'inquiétude et de sérieux. Ses gestes, qui se voulaient simplement réalistes, ont été perçus comme obscènes, et les mots qu'il a utilisés étaient si familiers qu'à la fin les femmes ont ri et qu'il n'a eu d'autre choix que de sourire et de dissimuler son humiliation.
Elle aurait voulu leur poser une question, mais elle était seule au milieu de ce fleuve qu'elle avait feint de haïr, car il symbolisait son échec. Venir d'Espagne avait déjà été naïf de sa part, faire confiance à Manuel, être stupide, et maintenant la tragédie de la nuit des rites s'y ajoutait. L'enfant était une tragédie en soi. Une croix à porter, comme elle ne pouvait s'empêcher de l'associer ; elle aussi avait le culte catholique enraciné dans son âme, gravé au plus profond de son être. « Ô Psyché, murmura-t-elle, qui pourra t'analyser mieux et plus profondément qu'une femme ? Le problème, c'est que notre sagesse est intuition, et nous ne pourrons jamais l'expliquer. Et eux, les hommes, qui possèdent les mots, ne trouveront pas non plus les mots justes, car ils ne comprendront jamais le *fond* du problème. Pour eux, les grands thèmes : Dieu et la mort ; pour nous : la chair et l'insatisfaction. »
Il se leva, essuyant la sueur de son front avec ce drap unique et souillé. Il empestait la crasse, le sperme de Manuel. Il le plaqua un instant sur son visage, se remémorant la nuit et toute la rage qui l'avait envahi. Il était un autre homme, et pourtant, il était le même. Il sentait José, mais il ne pourrait jamais le lui dire, à moins de vouloir le tuer. Ils ne faisaient qu'un.

Comment avait-il pu lutter avec autant de véhémence pour le nier, pour le faire taire toute sa vie, jusqu'à ce que ce silence se mue en un cri qui, à présent, s'éveillait ?
Elle devrait se baigner dans la rivière, se dit-elle. Elle enfila la robe qu'elle avait portée tous ces jours-là. Elle quitta la cabane et s'engagea sur le sentier qui menait à la plage. Le chien était parti, peut-être avec Manuel, mais où étaient-ils, lui et le capitaine ? Elle marchait lentement, épuisée. Elle avait mal au bas-ventre ; Manuel l'avait blessée. Elle avait le vertige, et le soleil commençait déjà à rendre l'humidité étouffante près de la rivière. Elle entendit des voix ; c'était eux. Elle regarda vers la jetée en ruine, mais il n'y avait personne. Les voix et les aboiements provenaient de la plage, à sa gauche, cachés parmi les saules qui léchaient l'eau.
Elle s'approcha silencieusement, vérifiant qu'ils étaient assez loin pour ne pas être vue lorsqu'elle se glisserait à l'intérieur. Elle écarta quelques branches et les aperçut tous deux assis sur le sable, nus, le regard perdu dans le fleuve, en pleine conversation. Max l'avait vue, mais il n'avait pas cherché à la retrouver. C'était un homme, lui aussi, et il partageait cette sociabilité insouciante. Qui pouvait savoir de quoi ils parlaient ? Ni du temps perdu dans ce port désert, ni du manque de provisions en attendant le navire qui les emmènerait à Buenos Aires. Ils parlaient sans doute de leurs femmes, les réprimandant comme on réprimande celle sans qui la vie est impossible, jusqu'à ce que celle-ci disparaisse. La veille, il lui aurait paru étrange de voir Manuel ainsi, nu à côté d'une quasi-inconnue, si insouciant et si expressif dans ses paroles. Mais après cette nuit-là, elle ne se demanderait plus qui il était, mais ce qu'il était.
Puis il a glissé dans la boue, et ils ont fait demi-tour.
- Altea !
Manuel mit moins d'une minute à s'habiller et à la rejoindre, alors qu'elle était allongée sur le dos, sur le sol. Il l'aida à se relever.
— Tu comptais prendre un bain ? Maintenant, tu n'as plus d'excuse.
Elle entendit le rire du capitaine Mendoza ; il venait d'arriver. Les deux hommes la regardèrent d'un air moqueur, mais sans ironie, ce qu'elle aurait préféré, car l'ironie sous-entend une certaine intelligence de part et d'autre. Même le chien aboyait joyeusement, tournant autour d'elle et reniflant sa robe sale. Mais elle ne sourit pas et ne dit mot. Les hommes

interrompirent leurs plaisanteries, adoptant un air solennel qui contrastait fortement avec la splendeur de la matinée.
« Cet après-midi, nous mettrons le cap au nord avec le capitaine Mendoza », annonça Manuel. Altea le regarda, stupéfaite. « Nous ne retournerons pas en Europe ; nous tenterons notre chance dans le nord, avec le garçon. »
-Je ne te suivrai pas, pas après ce qui s'est passé.
« Si vous me le permettez », intervint Mendoza, qui sentait déjà la tension monter au sujet de ces affaires familiales. « Il n'y a pas de bateau pour Buenos Aires avant au moins un mois. Il leur est impossible de rester ici. De plus, je peux les laisser dans un port ou une ville jusqu'à ce qu'ils prennent une décision définitive. »
« Ça l’est déjà… » commença Altea, mais Manuel lui saisit fermement le bras et la fixa comme si elle était un phallus insatisfait.
Elle baissa les yeux sur son bras ; il la lâcha et retourna à la cabane. Altea le regarda partir ; il ne marchait ni droit ni d'un pas vif, mais la tête baissée. Max le suivit.
Il ne restait plus que Mendoza.
« Je vois que vous avez convaincu mon mari… » — et elle savait elle-même qu’un tel sarcasme était trop vulgaire pour sortir de sa bouche.
« Au contraire, Madame Iribarne, je crois qu'il m'a convaincu. Vous savez que ma femme et mon fils sont à bord. Elle a un caractère particulier, et je crains l'influence qu'elle exerce sur Ariel. J'ai eu le plaisir de l'observer, Madame, et je pense que vous et ma femme avez beaucoup en commun ; vous pourriez donc être une bonne conseillère pour elle. »
« Capitaine, si nous sommes si semblables, je doute de pouvoir vous aider. Vous avez sans doute remarqué que je suis réservé, pas extraverti. »
« Mais la vôtre fait partie de votre nature, elle est donc flexible et s'adapte aux situations. Celle de Natacha relève d'une réaction apprise, comme un mur qu'elle a construit pour elle-même ; la seule alternative est de le démolir ou de l'abandonner. »
Elle écouta attentivement lorsqu'il prit sa main. Peut-être Manuel les observait-il, caché parmi les branches, et cette idylle inattendue la réjouissait-elle. Mais tout cela n'était sans doute que le fruit de son imagination. Il ne pouvait y avoir de jalousie sans amour, et elle ne saurait jamais si ce que ressentait Manuel était de l'amour ou du désespoir.

Elle retira sa main et, sans répondre, disparut dans les saules, en direction de l'endroit où ils se trouvaient. Elle ne se retourna pas pour vérifier que Mendoza était parti. Elle n'entendit pas ses pas, et s'il était resté à la regarder se déshabiller et plonger dans la rivière, il devait être immobile comme une statue. Altea rit d'elle-même ; si tout le monde le faisait, pourquoi pas elle ? Après tout, elle était en train de devenir la tragédie de ses propres mains, ou de dégénérer en parodie, pour bientôt n'en devenir qu'une piètre imitation. Si elle voulait préserver sa dignité, elle devait feindre d'ignorer ce qu'elle savait, ce que les femmes faisaient depuis longtemps.

Quand elle sortit de la rivière et s'habilla, elle ne trouva que Max, qui l'attendait, assis tranquillement, les oreilles baissées. Elle le salua et il remua la queue. Pendant qu'elle se séchait et s'habillait, elle lui parla, et le chien sembla tout comprendre parfaitement. Son regard le confirma, et elle aurait voulu qu'il lui raconte la conversation des hommes ce matin-là. Elle le lui demanda en lui caressant la tête. Mais son silence, bien sûr, fut absolu. Pas un regard, pas un son, rien dans son corps ne laissa transparaître ce qu'elle pressentait pourtant.

*

L'après-midi, tandis que le soleil commençait à disparaître derrière les arbres de la rive ouest, l'ombre du navire s'étendait lentement sur toute la largeur du fleuve. Quand Altea leva les yeux après que l'éclat du soleil brûlant se fut dissipé, elle resta plongée dans ses pensées, le regard fixé sur la coque de l'énorme embarcation, qui semblait pourtant incongrue face à l'immensité de ces eaux fluviales, si particulières, si capricieuses dans leurs méandres, leurs bras et leurs ruisseaux qui se détachaient et se rejoignaient au chenal principal, parfois si larges que la rive opposée était à peine visible, d'autres fois si étroites qu'il suffisait de nager pour les traverser. Et la végétation formait une sorte de cadre à la mesure de la magnificence du navire. Les arbres denses formaient une sorte de muraille d'un vert sombre, presque gris à mesure que la lumière déclinait, et parfois, il lui semblait y apercevoir les châteaux de la vieille Europe.

Dans la barque envoyée du navire à la plage pour les récupérer, il y avait elle, Manuel, Mendoza, le rameur, le chien et la malle contenant leurs affaires. Elle regarda s'éloigner la vieille jetée, la plage et la cabane où ils avaient passé au moins dix jours. Elle ne savait plus quel jour on était, ni même quel mois ; elle avait perdu la notion du temps. Elle demanda à Manuel à voix basse, car elle avait honte de l'avouer.
-Il est six heures de l'après-midi, le 1er janvier 1891.
Elle le regarda, perplexe, non pas face à la précision dont les hommes aimaient se vanter en matière de cartes et d'heure, mais face au fait que l'année, voire la décennie, avait changé sans qu'elle s'en aperçoive. Elle repensa à la nuit différente qu'elle avait passée avec Manuel, au changement qu'il avait subi, et elle ne fut donc surprise ni par l'heure ni par le lieu.
L'ombre du navire les avait déjà enveloppés de son froid. Un vent s'était levé du sud-est, agitant la cime des arbres et turbulant l'eau, faisant légèrement tanguer l'embarcation. Mais maintenant, le long de la coque sous le vent, le bateau parvint à s'immobiliser, et plusieurs cordes furent jetées par-dessus bord. Le rameur et le capitaine les attachèrent par des nœuds à divers crochets sur le bateau. Manuel observa la technique des nœuds pendant quelques minutes, puis, de sa propre initiative, commença à les aider. Altea ne pouvait détacher son regard de lui, étonnée mais aussi déterminée à ne pas céder à son ressentiment. Elle était prête à le quitter, pour de bon, et l'humeur qu'il affichait maintenant le faisait ressembler à une sorte de bête qu'elle ne voulait pas connaître.
Le bateau commença à se soulever lentement, parfois en tanguant ou en s'inclinant, et les hommes riaient du visage effrayé d'Altea. Elle finit par rire elle aussi, lorsqu'elle fut enfin à la hauteur du plat-bord, les eaux tumultueuses s'écrasant contre la coque, un mur de vieux bois rongé par les algues et les coquillages. Manuel la saisit et la porta sur le pont. Terrifiée, elle s'accrocha à son cou, sentant l'odeur de sueur et d'eau sale sur la barbe de son mari. Déjà debout, elle n'arrivait pas à le lâcher, observant les nombreux membres d'équipage qui s'activaient, ainsi que plusieurs autres personnes qui étaient sans doute des passagers. Il y avait deux grands mâts inutiles et une immense cheminée d'où s'échappait une épaisse fumée blanche. Le rugissement de la machine à vapeur n'était pas aussi fort qu'elle l'avait imaginé, mais un grondement sourd, enfoui dans la

coque, lui inspirait un sentiment de menace, comme une explosion imminente.
Manuel se moqua d'elle et la força à le lâcher, non sans lui avoir donné une tape sur les fesses. Altea, gênée, regarda autour d'elle et vit de nombreux sourires entendus, même de la part des femmes, à l'exception d'une femme qui se tenait à quelques mètres de là, près du pont du château. Grande et mince, elle était vêtue de noir. Ses mains étaient jointes devant elle et ses cheveux noirs, bien que retenus à la nuque, flottaient au vent, des mèches lui cachant partiellement le visage.
Altea entendit le bateau s'écraser sur le pont, les hommes se crier des ordres et rire. Le capitaine Mendoza se contenta de quelques conseils, observant attentivement la scène ; chacun savait ce qu'il avait à faire et n'avait besoin d'aucune surveillance. Puis il s'approcha d'eux et s'excusa pour le désagrément de l'embarquement, proposant de les raccompagner à leurs cabines pour qu'ils puissent se reposer et se changer. Manuel et Altea traversèrent le pont, les hommes s'écartant pour les laisser passer, et les passagers, de simples hommes et femmes des villages riverains, les considéraient avec un certain respect. « Ce sont des Espagnols distingués », les entendit-elle murmurer. La robe usée d'Altea conservait encore une certaine élégance, et le pantalon et la chemise de Manuel, dont les jabots au col laissaient entrevoir sa poitrine, lui donnaient un air de pirate, mais sa barbe hirsute et ses yeux pâles et tristes laissaient deviner une profonde mélancolie. Elle paraissait hautaine et sûre d'elle, lui, une créature tourmentée.
Ils ont rejoint la femme qu'ils avaient vue plus tôt.
-Natacha, je voudrais te présenter M. Menéndez Iribarne et son épouse.
Ils serrèrent la main de la femme aux paumes sèches et calleuses. La manche de sa robe noire, ornée de dentelle délicate, lui arrivait au poignet. Altea reconnut qu'il s'agissait d'une robe de soie. Elle avait un col montant et une longue jupe. La dentelle était la même sur le col, le corsage et l'ourlet de la jupe.
La femme esquissa un sourire. Elle était d'une grande beauté, mais la peau de son visage, naturellement blanche, avait pris une teinte ocre sous le soleil du fleuve. Cette couleur contrastait avec son visage insaisissable et l'ombre brunâtre de ses yeux. Puis elle dit :
— Pourquoi me regardez-vous comme ça, Monsieur Iribarne ?

Manuel sembla sortir de sa brève rêverie.
-Je vous prie de m'excuser, mais vos traits m'étaient familiers.
« Peut-être ai-je entendu parler de votre famille, de vos terres, de vos liens avec la Sainte Église, de notre vieille et chère Europe. » Et dans ces mots, il n'y avait aucune ironie, mais de l'admiration. C'était presque la seule fois où l'on devina une lueur de plaisir sur son visage, et non le labyrinthe complexe de sens multiples dans lequel ses paroles allaient invariablement s'engouffrer à partir de cet après-midi-là.
Mais Manuel pensait autrement. Le visage et le teint de la femme, l'ombre déclinante du soir sur le pont, les nuages qui approchaient et la brise humide des arbres au bord de l'eau, lui rappelaient les effigies du Christ sculptées dans les églises coloniales. Ces corps, plus difformes que réalistes, étaient l'œuvre d'artisans imprégnés des idées perverses que les Jésuites avaient tenté d'inculquer aux indigènes. Mais ces images du Christ aux yeux exorbités, blanc comme en extase, au visage ocre marqué par la variole, aux membres maigres comme de vieilles cordes, cloués à des croix de bois filiforme – voilà les images qu'il ne pourrait jamais effacer, car c'était le Christ de ces terres, celui que l'Inquisition était censée abolir. Et soudain, une douleur l'envahit, le faisant baisser la tête et porter la main à sa poitrine.
Natacha comprit. Elle tendit la main pour effleurer à peine le dos de la sienne.
« Tu souffres… », dit-il.
Mendoza le conduisit à la cabane. Ils se retrouvèrent seuls, et Natacha dit avec amertume :
« Je connais déjà les intentions de mon mari ; il pense que les femmes sont faibles… ce sont elles les faibles… » Et elle regarda l’entrée de l’escalier qui descendait vers le pont inférieur.
Altea savait que ce ne serait pas facile de traiter avec cette femme. Mais elle ne put s'empêcher de réagir ; quelque chose chez elle l'irritait.
— Ils le sont tant qu’ils sont amoureux de nous, mais dès que nous les retournons contre nous, ils sont pires que des animaux carnivores.
Natacha la conduisit à la cabane. Elles descendirent l'escalier étroit et faiblement éclairé. Elles atteignirent un court couloir, enjambant des tonneaux le long des murs. Une faible lueur émanait de la dernière porte : c'était la lumière des deux lampes que Manuel et Mendoza avaient

apportées. Altea trouva son mari étendu sur le lit, la lumière éclairant directement son visage et sa poitrine haletante. Mendoza était assis là, s'essuyant le front avec un chiffon.
« Où est la trappe ? » demanda Altea en tâtonnant les parois.
« N’ouvrez pas, le vent froid ne fera qu’empirer les choses », a averti Mendoza. « Laissez-le transpirer. Je pense que c’est une fièvre contagieuse ; un de mes hommes l’a déjà eue. »
- N'y a-t-il pas de médecin ?
« Madame, veuillez nous excuser, mais nous sommes tous nos propres médecins. S'il y en a un, ce sera un avorteur qui ne se soucie de rien d'autre que de l'anonymat et d'un repas quotidien. »
Natacha eut un sursaut imperceptible que les autres remarquèrent. Mendoza semblait indifférent, mais cela incita Altea à se demander ce que cette femme faisait sur ce navire. Soudain, elle sentit une main se poser sur sa nuque. Elle ne l'avait pas vue s'approcher, mais elle perçut l'odeur d'amandes amères qu'elle avait déjà remarquée en s'approchant de Natacha sur le pont. Leurs visages étaient tout près, et seul un halo de lumière les enveloppait, comme dans un théâtre exigu, presque une chambre aux murs humides où elles étaient condamnées à rester debout, à se sentir et à se haïr.
Natacha tenait maintenant la croix indigène dans sa main.
« Elle est très belle », dit-il. Altea ne répondit pas. « Si vous me le permettez… » Et sans attendre de réponse, il commença à défaire le crochet de la chaîne. Il s’éloigna d’elle et s’approcha du lit. À côté de Manuel, elle semblait une apparition mystique, car la lumière des lampes paraissait n’éclairer que la scène essentielle. Altea se demanda si Dieu mettait en scène ce drame, mais dans les recoins de la cabine, il n’y avait que des sons ambigus : l’eau de la rivière, des voix humaines, le craquement du bois de la coque, le bourdonnement des machines, ou les gémissements d’un démon tapi dans l’ombre, qui se métamorphosait en chacun de ces sons, voire en tous.
Natacha plaça la croix contre la poitrine de Manuel. Il frissonna comme pris de froid, mais la croix conservait encore la chaleur de la peau d'Altea. Ou était-ce la froideur des mains de Natacha ? Puis il commença à se calmer et ouvrit les yeux. Il était faible et en larmes, comme lorsqu'il avait

quitté l'Espagne, vaincu et résigné. Il se mit alors à regarder autour de lui et à agiter les bras en l'air.
« Qu'est-ce qui ne va pas, Manuel ? » demanda Altea. Natacha lui fit signe de se taire. Mendoza garda le silence ; il n'était pas judicieux de la contredire.
Ils entendirent tous le claquement des vagues et les coups sur la coque. D'en haut montaient les rires des hommes et les cris étouffés de quelques femmes. On entendait des gens courir sur le pont et des portes claquer. Puis, le rire du capitaine, tandis qu'il expliquait :
« Ce sont des chauves-souris. De temps en temps, à la tombée de la nuit, elles sortent en nuées et s'écrasent contre le navire. Le matin, on en retrouve quelques-unes mortes sur le pont, et certains de mes hommes les font rôtir pour le déjeuner. »
Mais Manuel agitait les bras dans l'air.
« Il est en plein délire à cause de la fièvre ; il faut lui donner beaucoup d'eau. Il faut prendre soin de son cœur ; c'est ce qu'un médecin de Buenos Aires nous a conseillé. »
À présent, ils étaient assis sur le lit, un de chaque côté de Manuel, essayant de lui maintenir les bras en arrière pour qu'il ne se blesse pas contre les bords métalliques et le verre des lampes.
« Quand est-ce que ces chauves-souris vont partir ? » demanda Altea.
— Dans une heure ou deux. On a l'habitude maintenant.
Il vit le regard désapprobateur de Natacha. Il perçut la nonchalance du capitaine. Manuel, lui, aperçut des chauves-souris à l'intérieur, voletant sous le plafond, faisant trembler les lumières et projetant des ombres de leurs ailes. Il devait sentir les membranes effleurer son visage, car il essayait de se frapper pour s'en débarrasser.
-Capitaine, veuillez nous aider à le maîtriser.
Les yeux de Manuel étaient écarquillés de terreur. La croix oscillait dangereusement sur sa poitrine tandis qu'il tentait de se relever, et ils ne parvenaient plus à le maintenir au sol. Mendoza le rattrapa avant qu'il ne tombe et le déposa, mais Manuel se débattait, le frappant parfois, et le capitaine lui parlait comme à un vieil ami ivre. Il transpirait abondamment – c'est l'expression qu'il employa lorsqu'il commença à le déshabiller et ordonna qu'on lui apporte des linges secs.
-Chérie, fais-leur apporter de la glace et d'autres chiffons.

Natacha sortit. Altea tremblait. Manuel se prit la gorge, comme s'il suffoquait. Puis Altea se mit à tâtonner le long des parois, cherchant l'écoutille. Elle aussi avait l'impression d'étouffer. Elle trouva l'ouverture et, après plusieurs tentatives, parvint à l'ouvrir. Le bruit de l'eau tumultueuse s'engouffra, intense, mêlé à l'air frais, humide et lourd. Mendoza la réprimanda.

— Mais il se noie !

— Et il continuera jusqu'à ce que sa gorge s'éclaircisse !

Les chauves-souris entrèrent. Elles tournoyèrent autour de la cabine, se heurtant aux meubles et aux occupants, brisant les lampes et plongeant l'intérieur dans l'obscurité. Mendoza tâtonna pour fermer l'écoutille, mais trébucha sur Altea. Elle s'accrocha à lui, se cramponnant à sa chemise et essayant de se couvrir. Il la serra dans ses bras et la recouvrit d'un drap, puis ferma l'écoutille, mais les chauves-souris continuèrent de tournoyer dans l'obscurité. Ils entendirent des pas, peut-être ceux de Manuel. Oui, c'étaient les siens ; elle les reconnut. Il arpentait la cabine, perdu, la gorge nouée. Puis un bruit sourd sur le sol, et soudain, la lumière filtra par l'embrasure de la porte. Trois hommes et Natacha entrèrent, et la lumière révéla Altea agrippée à Mendoza. Ils la lâchèrent, et Mendoza aida Manuel à se relever. Sa tête saignait après avoir heurté la table. Il suffoquait encore.

Natacha disposa plusieurs lampes, et la lumière suffisait à illuminer toute la pièce. Altea observa la cabine, spacieuse et meublée d'antiquités. Il s'en dégageait une grandeur d'antan, des traces persistantes d'époques et de lieux révolus. Mais à présent, elle ne sentait que le regard de Natacha sur sa nuque, même si elles ne se regardaient plus. L'expression de cette femme était comme un aimant qui attirait l'attention. Les reproches incessants étaient son mode de vie, et c'est pourquoi Altea comprenait maintenant l'inquiétude du capitaine Mendoza.

Les hommes avaient fait fuir ou tué les dernières chauves-souris. Ils apportèrent de la glace et la déposèrent sur le lit et autour de Manuel. Mendoza en mit sur le corps, le recouvrant presque entièrement, et il se mit à frissonner et à pâlir.

Le capitaine Mendoza se frotta alors le visage avec les mains, et lorsqu'il les sépara, il dit :

-Julio, donne-moi ton couteau.

Julio était le second en commandement.
Les femmes virent alors Mendoza pratiquer une petite incision dans la gorge de Manuel, entre les os de sa trachée. Julio le lui avait appris ; il fallait tout savoir quand il n'y avait pas de médecin, ou quand celui-ci était un vieux clochard des rivières qui soignait les prostituées ou retirait les balles des contrebandiers. Mendoza regarda l'homme à plusieurs reprises, comme pour chercher conseil. Altea le comprit à présent. Ce que le capitaine avait dit à propos des médecins concernait cet homme, son bras droit à bord. Elle observa le visage buriné de Julio, ses mains ridées, tremblantes d'un tremblement qu'il s'efforçait de dissimuler en serrant toujours quelque chose. Ce n'était pas son genre de rester immobile à observer, et pourtant, le capitaine avait besoin de lui.
-Maximum….
Altea entendit pour la première fois le prénom du capitaine ; l'autre homme le prononça d'une voix chaleureuse et amicale. Elle l'imagina dans la voix de Natacha, puis aussitôt dans la sienne , l'épelant, la tête posée contre son corps, protégée par ses bras. Recouverts d'un drap comme au lit.
Le sang coulait de la gorge de Manuel et s'étendait sur la glace, qui l'absorbait et prenait une teinte rougeâtre, jusqu'à ce que le saignement cesse. La poitrine de Manuel se gonflait alors pour la première fois depuis longtemps. Sa respiration devint sifflante, mais son visage avait retrouvé sa couleur naturelle et il respira avec soulagement. Ils retirèrent la glace.
Julio murmura quelque chose à l'oreille du capitaine. Mendoza passa un bras autour de ses épaules et tous deux fixèrent Manuel du regard. De temps à autre, il faisait un geste comme pour chasser une chauve-souris, mais il était plus calme à présent.
-Nous devrions le confier à quelqu'un pour veiller sur lui ce soir.
«Nous resterons», dit Natacha.
« Vous n'avez pas besoin de le faire, madame. Je suis sa femme. » Elle sentit dans les yeux du capitaine qu'il avait compris son sarcasme.
« Mais vous êtes enceinte, madame, vous êtes épuisée après tant de jours de malheur, pensez à votre enfant. Je ne peux pas vous laisser seule », répondit Natacha.
Altea repensa à la croix qu'elle lui avait prise pour la donner à Manuel, lorsque les chauves-souris avaient commencé à arriver et qu'elle avait

commencé à suffoquer. Mais à présent, grâce au capitaine, elle respirait mieux, et la croix restait sur sa poitrine.
Les hommes partirent. Les deux femmes restèrent. La porte refermée, chacune fit en silence ce qu'elle pensait devoir faire. Elles ressemblaient à deux poupées mécaniques, mais elles étaient comme deux univers enfermés dans la même pièce, prêts à s'anéantir mutuellement.

*

Les chauves-souris sont de retour. Elles tournoient sans cesse, projetant des ombres entre les lampes. Elles virevoltent et se heurtent aux murs. Leurs ailes me fouettent le visage. Leurs cris stridents résonnent, encore plus lorsqu'elles passent près de mes oreilles. Elles hurlent, gémissent et se plaignent. Car tout leur fait mal. La pièce où je suis est exiguë, les femmes parlent et se plaignent, les hommes soupirent et se lamentent. L'un d'eux a posé une croix sur ma poitrine, et maintenant j'étouffe, ma poitrine se serre, se contorsionne pour épouser les dimensions proportionnelles de cette pièce. Un univers rempli de chauves-souris tournoyant sur leurs orbites éternelles, mais brisant la symétrie des sphères, provoquant la collision des chauves-souris stellaires.
Un visage apparaît devant le mien. Le visage du Christ crucifié, sculpté dans une vieille église missionnaire du village de Toba. Un village encore à fonder, sans nom, mais où nous vivons comme des dieux déchus, arrivant sur de grands navires par-delà de larges fleuves jaillissant des hauts sommets : le ciel est la plus haute montagne, et Dieu le condor omniscient et vigilant. Il est un et multiple, une race de condors qui chasse tout, sauf les chauves-souris. Ils reviennent, tels des avocats travestis, pour emplir la vie d'hommes étranges, solitaires, anticonformistes, marginaux, de déclarations péremptoires. Car ce sont là les hommes possédés par des démons pervertis : des anges toujours sur le qui-vive.
Le visage du crucifix est celui d'une chauve-souris, ronde, presque un chérubin noir, les ailes déployées et clouées à la croix en adobe d'une

pauvre église missionnaire, qui sent l'urine sur les murs et le sperme derrière le presbytère, le vin rance et la chair émaciée d'un chien mort. Et le seul homme en qui j'ai confiance s'approche et me plante un couteau dans la gorge. Voilà la trahison : une arme entre les mains d'un homme qui obéit à une femme. Elles lui ordonnent de le faire ; ce sont les vierges rancunières de mon paradis maudit. Un enfer glacial qui me fait trembler, entourée d'icebergs et seule, toujours seule aux deux pôles du monde. Debout sur un iceberg à la dérive, immobile, condamnée à ne jamais fondre : le jour où la voix d'Altea se muera en un ton d'abdication et de défaite.
Elle parle avec des mots tranchants comme des lames de glace. Et les autres répondent, comme des araignées qui tissent la maison où elle vivra le reste de ses jours. Toutes deux m'ignorent autant que nécessaire ; elles connaissent déjà l'histoire des chauves-souris et leurs prophéties leur sont indifférentes.

*

Manuel s'est endormi, du moins en apparence, même s'il se demande s'il n'est pas lucide sous ce masque de douleur. Comme les images des saints, ou plus précisément, comme le visage des prêtres en confession. Voilà ce que Manuel aurait dû être, voilà ce qui l'aurait rendu heureux. Mais si le chemin de Dieu est effectivement semé d'épines, se dit-il, peut-être est-ce là le Calvaire de Manuel : Altea et l'Amérique.
On lui avait enlevé ses derniers vêtements mouillés et on l'avait habillé avec les draps du capitaine. Le fait que Natacha ait vu son mari nu ne l'avait pas dérangée ; elle se comportait comme une infirmière dévouée. Chaque nouveau détail qu'elle remarquait chez elle – la façon dont elle essuyait méticuleusement sa sueur, la douceur de sa voix, la façon dont elle prenait son pouls, et l'attention qu'elle portait au moindre son, au moindre mouvement, même assise, les mains sur les genoux et les yeux fermés – était perçu par ses oreilles comme des instruments hypersensibles, captant l'ironie avec laquelle Altea s'adressait à elle.

Vous avez beaucoup d'expérience dans les soins aux malades. Avez-vous fait des études scientifiques ?
Natacha la regarda avec dédain, mais décida d'ignorer ses mauvaises intentions.
—Rien de tout ça, j'ai été obligé de m'occuper de mon père pendant de nombreuses années, là-bas à Varsovie.
— Et pourquoi accompagne-t-elle son mari ? Ce n'est pas une vie digne d'une femme de son rang, quels que soient les commodités du navire.
« Parce que mon fils a déjà quinze ans, et qu'il a insisté, avec la permission de Máximo, pour l'accompagner apprendre le métier. Je n'ai pas l'intention de le permettre, si je peux l'empêcher ; d'ailleurs, je mourrais à Santa Fe, loin de lui. »
« J'espère rencontrer bientôt votre fils », a déclaré Altea.
-Elle a déjà rencontré mon mari…
- Sont-ils très similaires ?
Au contraire, ils sont très différents. Ce que je voulais dire, c'est…
-J'ai compris ce qu'il voulait dire.
Ils restèrent silencieux pendant deux heures. Il devait être deux heures du matin. Natacha était toujours raide sur sa chaise. Altea était allongée dans son lit. Manuel s'éclaircit la gorge et le bandage qui la recouvrait se tacha de sang. Natacha apporta un nouveau bandage et Altea le changea.
« Il n'a plus de fièvre », dit-elle. « Mais regardez comme il bouge encore les mains. Il croit qu'il y a encore des chauves-souris dans les parages. »
« Ils sont encore dans sa tête. Aller plus au nord n'y changera rien. Il fera encore plus chaud et la vermine encore plus sauvage. À votre place, je retournerais en Europe. Si je le pouvais, j'emmènerais mon fils, mais je ne ferais que le rendre odieux à ma personne en l'éloignant de Maximus. »
« Je reviendrai, même si Manuel a très envie de rester. J'ai décidé de me séparer. »
-Mais dans son état…
Altea soupira profondément, les yeux embués, et devant cette femme qui ressemblait davantage à une araignée, elle dit à haute voix, pour la première fois :
— J'ai été violée, cet enfant n'est pas le sien.

Natacha la fixait, comme si elle retenait son souffle. Altea prenait plaisir à choquer cette femme prude et rigide. Elle se sentait en confiance. Elle se leva et s'assit sur la chaise à côté de l'autre femme.
-Ne me regarde pas comme ça, je sais que tu vas me prendre pour une prostituée, surtout pour l'avoir avoué alors que personne ne me l'a demandé.
Natacha se leva et alla au lit. Elle s'assit et caressa le front de Manuel.
« Je comprends votre mari. Ce qu'il traverse doit être terrible. Je l'ai ressenti en lui serrant la main à leur arrivée. Pour moi, c'était un mauvais pressentiment, mais pour lui, c'était comme plonger dans une angoisse sans fin. Oui, je suis très croyante, alors je comprends ceux qui se sont donnés au Christ de l'âme, mais pas du corps. Vous savez quoi ? On appelle les religieuses les épouses du Christ, alors comment devrait-on appeler les prêtres ? Des amis, peut-être… Les amis aussi ont leur intimité, s'il y a une véritable confiance. Et la confiance aveugle est très semblable à la vraie foi. On épouse le Christ corps et âme, ou on n'est pas marié du tout. Tout compromis est adultère. »
Altea alla éteindre deux lampes ; celle qui restait suffirait pour le reste de la nuit. Elle vit Natacha ajuster la croix sur la poitrine de Manuel, puis lui toucher le cœur. Se demandait-elle s'il n'était pas le Christ ? Manuel saignait comme le Christ en croix et respirait difficilement, comme le décrivent les Évangiles. Son visage était sage mais triste, sa barbe longue, ses cheveux bouclés comme une couronne d'épines. Jadis, bien des années auparavant, lorsqu'ils projetaient d'avoir des enfants, avant de venir en Amérique, il lui avait dit qu'il aurait aimé appeler leur premier fils Jésus.
— Es-tu catholique, Natacha ? Ou orthodoxe ?
— Catholique, bien sûr ! Je suis sidéré par votre ignorance de mon pays.
— Et pourquoi est-il venu en Amérique ?
« Les Cosaques ont tué mon père lors du soulèvement de 1970. Nous n'y étions pour rien, mais ils ont anéanti toutes les vieilles familles polonaises. Certains ont tout laissé derrière eux, d'autres ont emporté ce qu'ils ont pu l'année précédente. Mon père voulait rester ; il avait consacré toute sa vie à préserver ce qui appartenait à notre famille depuis deux générations : l'usine, la maison, la ferme, le chenil… Mon Dieu, tant de choses ! Notre patrie, c'était la Pologne, et il n'était pas question pour lui de l'abandonner. »

Altea se mit à penser à l'élevage canin. Elle se souvenait que la famille de Manuel, et Manuel lui-même en particulier, s'y étaient adonnés.
La famille Menéndez Iribarne élevait aussi des chiens. Manuel adorait ça, mais au moment de nos fiançailles, mon beau-père avait déjà décidé de tout vendre.
Natacha lui lança un regard intelligent, tout en continuant de toucher la poitrine de Manuel.
- Saviez-vous que cette croix possède des vertus très particulières ?
— Un garçon de la ville où j'enseignais me l'a donné.
Sa famille lui a peut-être enseigné, mais il l'a créé lui-même. C'est quelque chose qui se situe entre ce que l'on appelle la médecine traditionnelle et une science exacte.
- De quoi parles-tu?
Cela dépend des proportions de la croix et du cercle qui l'entoure. Si vous la placez sur une feuille de papier et que vous tracez un cercle reliant ses quatre points, vous n'obtiendrez pas un cercle, bien sûr, mais une ellipse. En revanche, si vous ne reliez que trois points, et que vous utilisez les pieds du Christ pour le quatrième, vous obtiendrez un cercle parfait. Les deux demi-droites ainsi formées vous donneront alors le nombre Pi, le nombre infini.
— Mais tout cela ne s'annule-t-il pas avec l'ovale, qui est la seule certitude ?
Quelle est la seule certitude ? Chaque point d’une ligne ne peut-il pas être à la fois une fin et un commencement ? Le simple fait qu’une ligne ait une fin signifie-t-il que c’est sa fin ou son commencement ? Chaque ovale formé par chaque point utilisé se superpose au cercle de l’éternité. Chaque ovale, chaque orbite, représente notre vie – parfois lente, parfois rapide, parfois abrupte dans ses tournants. Mais toutes se superposent au cercle parfait de la vie du Christ. Nous pourrions le toucher, mais nous ne le faisons presque jamais. C’est comme les orbites des planètes ; parfois elles sont plus proches du soleil, parfois plus éloignées.
— « Voici l’hiver de notre mécontentement, transformé en glorieux été par le soleil d’York », récita Altea.
Seul Shakespeare aurait pu l'exprimer avec autant de poésie.
— Et quel rapport entre la croix et Manuel ?

— Mon Dieu ! Elle récite du Shakespeare, mais elle ne pense qu'à être sarcastique.
-C'est exact, je ne suis qu'une femme…
Natacha ressentit à nouveau la distance.
La croix est à toi, tu le sauras…
À l'aube, Mendoza entra dans la cabane. Max le suivit et grimpa sur le lit, léchant le visage de Manuel. Altea dormait et se réveilla avec les pattes du chien sur elle.
« Arrête, Max ! » dit-elle, mais Manuel était réveillé et parlait doucement au chien. Mendoza les fixait du regard tandis que Julio entrait avec un plateau de petit-déjeuner. Altea regarda les tasses à café, les biscuits, le fromage. Cela faisait des années qu'on ne lui avait pas servi de telles choses. Elle se sentait touchée, mais elle était déterminée à ne rien laisser paraître. Elle chercha Natacha du regard, mais elle avait disparu. Elle remercia Mendoza, qui partit avec Julio et ferma la porte.
Ils se retrouvèrent seuls : elle, Manuel et Max. La croix était toujours accrochée à sa poitrine tandis qu'elle lui donnait des cuillerées de café, mais Manuel grommelait et voulait se lever. Ils rirent tous les deux lorsque Max reçut des biscuits, son regard rivé sur elle à chaque fois qu'il en finissait un. Ce matin-là, ils entendirent le bruit de la machine à vapeur tournant à plein régime. Et ils sentirent le bateau remonter le courant. Ils ne savaient pas où, mais en ce précieux instant du matin du deuxième jour de l'an, cela n'avait pas d'importance.

*

À la mi-janvier, ils avaient déjà dépassé Goya et se dirigeaient vers Corrientes. Mais sur la rive droite se trouvait Lavalle, ville où marchandises et passagers débarquaient et embarquaient, et le capitaine avait des affaires à régler. Manuel n'avait aucune envie d'explorer les lieux. Altea avait dit vouloir être à terre, même pour quelques heures seulement ; elle se sentait déjà trop étourdie et nauséeuse.
« Va voir le capitaine. Tu peux l'aider comme secrétaire, si tu en as envie, bien sûr. » Manuel n'appréciait pas l'ironie, c'est pourquoi sa méchanceté

était si blessante, et il y recourait rarement. Altea ne répondit pas par des mots, mais par un geste qu'elle savait susceptible de le contrarier.
Natacha les vit descendre ensemble au quai, lui dans son costume habituel, portant le sabre qu'elle détestait, et affichant cette cordialité si caractéristique. Elle était à son bras, sérieuse et respectable, comme si elle était son épouse.
Manuel et Natacha restèrent sur le bateau, et Ariel partagea avec eux le déjeuner et le dîner. Vers minuit, ils n'étaient toujours pas rentrés.
« Ils passeront la nuit chez Don Fermín Valente, celui de la quincaillerie », dit Natacha, assise à la table de la salle à manger.
Le navire conservait encore son agencement d'origine du XVIIIe siècle, conçu pour un équipage plus nombreux, au moment de sa conception et du début de sa construction : des cabines privées, la salle de bal désormais transformée en entrepôt, et la salle à manger, que Natacha tenait absolument à préserver en l'état, car elle lui rappelait les bons moments passés avec son père dans leur pays natal. Le plafond était orné de moulures dorées et un lustre à vingt lumières y était suspendu, même si seulement un quart d'entre elles étaient allumées. La servante qui préparait et servait les repas était une ancienne esclave qui s'était échappée d'une plantation brésilienne et que les parents de Mendoza avaient recueillie dans leur ranch de Santa Fe. Le jeune Máximo était son préféré, raison pour laquelle elle l'avait accompagné lorsqu'il avait acheté le navire.
« Mais nous passerons près du Brésil, Tomasa », lui avait dit Mendoza.
— Peu importe, mon enfant, tu me protégeras.
— Ou bien est-ce votre pays d'origine qui vous manque ?
La vieille femme haussa les épaules sans répondre. Elle savait que se faire reconnaître comportait un risque, mais les liens à la terre étaient toujours plus forts pour les gens comme elle.
Tomasa faisait les cent pas dans la cuisine, tandis que le silence entre eux trois s'épaississait. Ariel remuait distraitement son assiette, car il voyait bien que Manuel, avec qui il s'entendait si bien ces derniers temps, était en colère, même s'il essayait de le dissimuler. Sa mère, quant à elle, restait assise, raide comme un piquet, les mains posées sur la table, sans toucher à son assiette.
Va te coucher, mon fils. Il est trop tard pour continuer à attendre…

Manuel jeta ses couverts sur l'assiette en porcelaine. Natacha ne le gronda pas. Ariel avait remarqué que le caractère rigide de sa mère s'était adouci, était devenu plus souple, et il lui sembla même déceler un sourire sur son visage lorsqu'elle parlait à Manuel ou le regardait.
Ariel aimait son père, l'admirait vraiment. C'était le mot juste : cette éducation qui lui avait appris à s'adresser même au plus humble subordonné comme à son supérieur, et pourtant personne n'osait lui manquer de respect ni lui désobéir. Le visage du capitaine Mendoza était sincère, viril et cordial, et dans ses yeux, il pouvait lire un message auquel même un meurtrier n'aurait pu résister. Il l'avait entendu parler de la seule bataille à laquelle il avait participé, pendant la révolution de 1874. Il avait soutenu Mitre et avait même fait partie de sa garde personnelle à Buenos Aires. Il avait tué des hommes, il avait été blessé, mais il racontait ces épisodes sans leur accorder beaucoup d'importance.
« Celui qui se trouve au cœur d'un champ de bataille ne croit pas à l'importance de ses actions. Cela reste aux généraux, à ceux qui recherchent la gloire comme s'il s'agissait d'une femme. Mais elle vous échappe, et parfois, quand vous parvenez à la saisir, cela ne dure qu'un instant, juste le temps de la pénétrer. Après, il faut se laver abondamment ; l'odeur est si âcre… »
C’est ainsi qu’elle avait parlé à son fils un an auparavant, lorsqu’ils étaient encore au ranch de Santa Fe. Sa mère était couchée, et tous deux, profitant de ces instants où les yeux vigilants de Natacha se fermaient, se rendirent au bosquet qui, au clair de lune, semblait illuminé comme un dôme bleuâtre, dont les rayons pénétraient furtivement la cime des arbres. Ils s’assirent sur le tapis de feuilles mortes, le capitaine allumant sa pipe et la partageant avec son fils. Il le regarda fumer tranquillement, comme si ce n’était pas la première fois.
— Tu devras mâcher des feuilles d'eucalyptus pour rafraîchir ton haleine en rentrant. Ta mère va nous gronder tous les deux.
Ariel, aux cheveux si blonds qu'ils paraissaient presque blancs sous la lune, maigre, presque décharné, ne répondit pas. Il savait qu'il était faible et peu intelligent ; la seule chose dont il était sûr de lui était cette étrange capacité, à son âge, à comprendre les autres. Tout lui inspirait de la pitié : la tension et l'amertume perpétuelles de sa mère, la triste léthargie de son père. Il constatait que seul le capitaine Mendoza était heureux : son père,

métamorphosé en soldat et marin, souriait et se vantait de sa joie et de sa carrure, caressait sa barbe et mouillait ses cheveux à l'eau de la rivière, laissant sécher ses boucles ondulées, mêlées des premières mèches grises. Le corps de son père était admirable, ni trop grand ni trop musclé, mais fort et bien proportionné. Si différent du sien… d'où lui venaient ces cheveux si blonds et cette peau si blanche, ces yeux si bleus, et surtout, ce corps si maigre qui le gênait ? Même son nom semblait si éthéré.
« Père, j'aimerais vous accompagner lors de votre prochain voyage ; je veux apprendre votre métier. » Et en disant cela, elle jeta un rapide coup d'œil à son corps, ses bras, ses jambes et sa poitrine.
Mendoza comprit. Il ressentit de la fierté et ne se soucia plus du refus certain de sa femme. Il passa un bras autour des épaules d'Ariel.
Tu traverses une période que tous les hommes traversent. J'étais aussi maigre que toi, mais on change tous après ça.
— Mais père, ces cheveux blonds, cette peau… votre peau est cuivrée et vos cheveux ne pourraient pas être plus noirs.
Mendoza n'a pas pu s'empêcher de rire.
« Tu as hérité de ta peau de ta mère ; elle est blanche comme le lait, même si elle a les cheveux foncés – regarde ses yeux verts. Quant à tes cheveux blonds, je pense que ça vient de tes grands-parents maternels. »
- Je n'ai donc rien reçu de votre part ?
Le capitaine Máximo Mendoza restait pensif. À plusieurs reprises, il s'apprêtait à commencer une phrase, mais il l'interrompait aussitôt avant qu'il ne soit trop tard pour la rattraper.
« Tu as hérité d'un amour pour la mer ou la rivière ; c'est plus important que les aptitudes physiques. C'est ce qui te rendra heureux si tu sais t'en servir. Je parlerai à ta mère. Tu viendras avec moi quand on me remettra le « Juan Manuel ». »
Et maintenant, il était enfin parti pour ce voyage, mais sa mère avait insisté pour les accompagner, et rien ne se passait comme il l'avait imaginé. Elle l'obligeait à rester dans sa cabine presque toute la journée, car le soleil risquait d'abîmer sa peau délicate ; il n'avait pas le droit de parler aux marins, car ils se moqueraient de lui jusqu'à ce qu'il devienne complice de leurs agissements et de leurs grossièretés ; il lui était interdit de travailler sur le pont, car il était trop faible ; il n'avait pas non plus le droit d'explorer l'intérieur du navire ni de s'approcher de la machine à vapeur, car c'était

trop dangereux. Il avait beaucoup de livres et du papier à profusion pour écrire. Il passait donc des heures à lire, et ce n'est que lorsqu'ils furent bloqués à Rosario pendant près de deux semaines qu'il comprit les avantages de cette escale forcée : la machine étant arrêtée, il n'y avait rien à faire à part nettoyer les différents ponts, et la moitié des hommes étaient en ville. Le ciel était nuageux, mais il ne pleuvait pas. Il sortit alors sur le pont en plein jour, un dossier de feuilles blanches à la main, grimpa sur le bastingage et s'assit sur la figure de proue, buste de femme au visage buriné par les vagues, mais dont demeuraient intacts la finesse de la poitrine et les ailes déployées. Ariel se souvint de cette figure féminine dans les tableaux de la Révolution française. Il pensa à la *Victoire de Samothrace* , sans bras ni tête, mais avec des ailes. Il se mit à écrire, jetant de temps à autre un coup d'œil devant lui. Le fleuve, immobile et trouble à trois heures de l'après-midi. Le quai du Rosario, lourd de tristesse et d'hommes las. Il regarda vers le nord, contemplant la perspective d'un fleuve toujours changeant : courbes, bras, îles, une profondeur de variations plus immense que les possibilités de l'infini. Et il vit, à l'horizon où le fleuve se rétrécissait et disparaissait à droite et à gauche, les deux bras séparés par un îlot, dont la taille était dissimulée par des monticules de végétation, le ciel s'assombrissant au-dessus du fleuve. Un ou plusieurs nuages formaient une ligne courbe, perpendiculaire au fond marin. Elle ressemblait à la lettre « ñ ».

Ce fut le premier dessin qu'il fit dans son carnet, et dès lors, il remplit page après page de tout ce qu'il voyait : la nature, le port, les gens. Pendant des jours, il remplit son carnet et y ajouta de nouvelles pages, mais tout s'arrêta lorsqu'il apprit qu'ils devaient lever l'ancre. La machine à vapeur était déjà réparée. Quelques-uns l'avaient vu assis sur la figure de proue, mais personne n'en informa sa mère, dont les appels étaient rares et discrets. Elle n'aimait pas laisser transparaître ses craintes et son besoin d'avoir son fils à ses côtés devant l'équipage. Elle garda le silence et s'enferma dans sa cabine, serrant ses poings contre son visage pour ne pas pleurer.

Il ne montra jamais ses croquis à son père, encore moins à sa mère qui, bien qu'elle approuvât sans doute son talent artistique, désapprouvait le sujet et la manière dont il les exécutait. Mais le jour où il apprit l'arrivée de nouveaux passagers, des Espagnols, dont l'un était malade, il fut curieux de

les rencontrer. Il vit Altea quitter sa cabine à plusieurs reprises durant la première semaine. Sa mère y allait aussi très souvent, et il remarqua que la fréquence de leurs allées et venues s'inversait la semaine suivante. La femme du malade partait le matin et ne revenait que tard le soir. Sa mère, quant à elle, allait et venait toute la journée, apportant des bandages et des vêtements sales, puis revenant avec des vêtements propres, de la nourriture et de l'eau pour boire ou changer le gant de toilette. Un jour, il demanda s'il pouvait rendre visite au malade ; elle lui sourit et lui caressa la joue. Il était si grand maintenant que cette caresse semblait plus appropriée à un enfant qu'à lui. Il retira sa tête, rougissant ; elle comprit et ne dit rien. Elle lui ouvrit la porte, et lorsqu'il entra, elle la referma, les laissant seuls.

C'était le milieu de l'après-midi, et le malade semblait somnoler après le déjeuner. Il paraissait maigre et émacié, sa barbe à moitié fournie, son torse nu et couvert de poils bruns, un drap drapé sur lui jusqu'à la taille. La lumière filtrait par l'écoutille, mêlée au murmure de la rivière et aux cris de quelques oiseaux. Ne sachant que dire, il se contenta de s'asseoir dans son lit, et Manuel ouvrit les yeux.

« Ariel », dit-il.

- Est-ce que tu me connais?

-Ta mère n'arrête pas de parler de toi…

Ariel rougit.

Manuel posa une main sur la nuque d'Ariel.

-Tu es aussi beau que le dit ta mère, n'aie pas honte d'elle.

Manuel sourit, et Ariel se sentit apaisé, peut-être pour la première fois de sa vie. En ce lieu, avec cet homme, il ne semblait y avoir aucune peur, pas même la possibilité d'échouer. Ce que sa mère attendait de lui était impossible à satisfaire, et bien que son père ne lui demandât rien, c'était précisément ce silence qui parlait pour lui. Le silence et le bruit. Mais dans cette cabane, ce jour-là et les jours suivants, le silence paraissait aussi naturel que le son, des fragments éthérés qui les visitaient, y laissant des parfums et des souvenirs, sans rien emporter. Manuel lui parla d'Espagne, évoquant des membres de la famille qu'il croyait avoir oubliés, des oncles andalous, des cousins partis vivre en Afrique.

— Est-ce aussi dangereux que le disent les livres ?

« Je ne suis allée qu'au Maroc, mais mon frère José a parcouru tout le continent. Il m'a parlé de la jungle et des rivières, et tout cela est assez similaire. »
-J'ai lu qu'il y a longtemps, l'Afrique était rattachée à l'Amérique du Sud, c'est pour ça.
« C’est exact, Ariel, c’est ce que disent les experts. » Et il forma avec ses mains une forme concave et une forme convexe, qu’il joignit. Ariel le regarda, et soudain toute innocence disparut de son regard.
Manuel le regarda avec crainte, une crainte qui venait de lui-même, car il se souvenait de José et d'une scène très similaire de leur adolescence à Cadix. Manuel était maigre et pâle, José était déjà bien développé, et ils discutaient dans la chambre de son frère. Manuel s'y rendait presque tous les soirs avant de s'endormir pour écouter ses histoires, ses vantardises, comme il le dirait plus tard, dont il se pavanait auprès de son cadet. Et c'est là que tout a commencé : le regard suspicieux et malveillant de José, ses jeux de mains pour l'agacer, ses défis de force auxquels il exigeait qu'il ne refuse pas sous peine d'être traité de lâche ou de mauviette. Et Manuel, qui perdait toujours, retournait dans sa chambre et se déshabillait devant le miroir pour comparer ses bras maigres à ceux de son frère, son corps encore un peu voûté, et même la taille timide de son pénis à celle de José. Et il ne pouvait s'empêcher de rêver de son frère la nuit, car il savait que José pensait à lui, car il reconnaissait que son indifférence et son mépris manifestes envers son frère fragile étaient l'expression claire de son besoin de le protéger. Plus jeunes encore, ils dormaient ensemble dans le même lit, mais lorsque José grandit, leur père les sépara. Le visage de José ce jour-là, encore celui d'un enfant, exprimait un désespoir absolu.
Ariel l'observa en silence tandis que Manuel parcourait les croquis dans son dossier de dessins.
-Elles sont fabriquées avec un savoir-faire exceptionnel, je n'arrive pas à croire que ce soient les premières…
-C'est vrai…
« Je te crois, Ariel, mais tu as un talent naturel que tu devrais développer. Tu devrais demander à tes parents de t'emmener étudier les beaux-arts en Europe ; je pourrais te donner quelques recommandations. Quel est ton peintre préféré ? »

« Je n'ai pas vu grand-chose de son œuvre, seulement dans des livres, mais Goya m'émerveille. Parfois, il m'effraie, mais je ne peux m'empêcher de le regarder. »
José et ses goûts, encore une fois. Ariel était tantôt l'un, tantôt l'autre.
-Très bon choix, mais vous devriez commencer par les classiques.
— Mais je veux suivre les traces de mon père.
Manuel lui jeta un coup d'œil de côté, et Ariel prit une profonde inspiration pour gonfler sa poitrine.
— Est-ce ce que vous aimez ou ce que vous pensez que votre père aimerait ?
« Je ne pense pas que cela dérange beaucoup mon père, mais c'est pour que je puisse passer plus de temps avec lui... »
-Je comprends, votre mère peut être très possessive... Je l'ai remarqué.
À ce moment-là, Natacha entra. Ariel cacha le dossier, mais trop tard.
« Que caches-tu, ma chérie ? » Son regard était affectueux, mais voyant que personne ne répondait, elle se raidit. Elle tendit le bras, la main ouverte, sans dire un mot, attendant. Et elle serait restée ainsi des jours durant s'il l'avait fallu. Ariel lui tendit le dossier. Elle tourna les pages une à une, sans que son expression ne trahisse la moindre hésitation.
La rivière vue de la proue, la rive déserte, les hommes chargés de marchandises, les femmes du village, les nuages, les chiens, même Max, le pauvre tout galeux. Oh, et il y a encore d'autres choses : ce ne sont pas des paysages, ce sont des portraits. Où avez-vous trouvé vos modèles ? Ou bien sont-ils tous issus de votre imagination ?
Natacha ne s'attendait pas à une réponse, et son ton devint de plus en plus sarcastique et répressif.
Des hommes nus se baignent dans la rivière, mais il n'y a presque pas d'eau. Et ces femmes, se grattant obscènement, touchant les hommes. Et ces arbres innocents, avec des fruits pendants à leurs branches, ployant sous leur propre poids ; même les nuages forment d'étranges nombres, 666, peut-être ?
Elle jeta le dossier au visage d'Ariel, qui tomba à la renverse sur le lit, plus sous le choc que sous l'effet du coup. Jamais sa mère n'avait été aussi directe, ni n'avait jamais usé de la moindre force contre lui.
Manuel, qui était toujours allongé, la comprit. Il se leva et s'approcha d'elle. Il lui toucha le bras. C'était à peine perceptible, mais elle tremblait.

« C’est vous, votre femme et ce chien galeux qui êtes responsables. Depuis votre arrivée, l’un de vous m’enlève mon mari et l’autre mon fils. »
« Que racontes-tu, Natacha ? Arrête de dire des bêtises. Tu m’as pratiquement sauvé la vie en posant la croix sur ma poitrine. » Manuel ignorait la part de vérité dans son mensonge, mais la beauté de l’idée embellissait son hypocrisie, qu’il trouvait au moins plus supportable que la vérité absolue.
« Viens avec nous, mon fils », dit-il à Ariel. Ariel s'approcha, confiant en Manuel, et celui-ci prit Natacha dans ses bras. Elle laissa échapper quelques sanglots, redevenue Ariel. Il sentit le parfum d'amandes sur la peau de Natacha, et l'odeur âcre de la sueur du garçon. Sa barbe était un refuge où leurs visages semblaient trouver un apaisement, comme une jungle chaude et rassurante. Un refuge idéal pour s'y cacher longtemps et en ressortir plus forts, capables de supporter le poids de l'amertume des amandes. Il fit le signe de croix de la main gauche, car de la droite il serrait Ariel contre sa poitrine.

*

Ariel s'était levé de table, la tête baissée, leur jetant un regard en coin tandis qu'il se dirigeait vers la porte du couloir. Tomasa le dépassa, faisant l'un de ses gestes habituels, à la fois brutalement affectueux et exagérés, et demanda :
Ton dîner ne t'a pas plu, mon enfant ? Tu vas te coucher maintenant ?
Elle serra Ariel dans ses bras malgré sa résistance, sachant que sa mère les observait. La servante le fit délibérément devant elle ; elles se détestaient toutes deux. Lorsqu'elle le lâcha, Ariel s'en alla, et Tomasa demanda si elle pouvait débarrasser la table. Natacha l'ignora ; elle avait déjà renoncé à discuter avec la Noire qui, lorsqu'elle était en colère, parlait un portugais très prononcé. Le regard de Tomasa reflétait sa haine pour Natacha, son arrogance, sa rigidité ; elle abhorrait même l'accent polonais que Natacha ne parvenait pas à dissimuler lorsqu'elle était irritée. Natacha sentait que Tomasa la connaissait mieux que quiconque, et elle n'avait rien pour la contrer, si ce n'est la nature ignorante et instinctive de la servante et sa

loyauté inébranlable envers Máximo Mendoza. Elle était encore une esclave, en un sens, mais une affranchie, et c'étaient les plus redoutables. Manuel n'était pas d'humeur à supporter les disputes auxquelles il avait assisté depuis son arrivée. Le visage sombre, il évitait le regard de Natacha, les poings serrés sur la table, qu'il ne relâcha que lorsque la femme noire commença à débarrasser sans se soucier de lui. Ils échangèrent à peine quelques mots, mais il était clair qu'il se méfiait de cette étrangère. Il posa la nappe et leur demanda s'ils désiraient quelque chose à boire.
« Le cognac du capitaine, vieille dame… » dit-il.
-Ce monsieur ne me laisse pas le toucher…
« Tomasa, j'en prends la responsabilité », dit Natacha d'un ton conciliant. La femme noire céda car elle comprit que la dispute allait s'envenimer. Lorsqu'ils se retrouvèrent seuls, ils se regardèrent dans les yeux pour la première fois depuis qu'ils s'étaient mis à table.
Tu crois qu'ils vont revenir ce soir ? Tu es assez cynique pour dire ça ?
Natacha prit la main de Manuel, qui tremblait.
-Vous savez que je n'aime pas mon mari, seulement mon fils.
Mais j'aime ma femme et je ne tolérerai pas…
« Pense à Jésus-Christ et à tout ce qu'il a dû sacrifier. Il avait le royaume des cieux à sa disposition pour se sauver, et il s'est laissé crucifier. » Elle effleura la croix sur la poitrine de Manuel, mais ne s'y attarda pas. Elle caressa sa peau du duvet doux qu'elle avait touché tant de nuits durant sa convalescence.
D'une manière qu'elle n'osait encore exprimer, elle adorait le corps de cet homme, à la fois si fragile et si colérique, comme s'il était un Christ ressuscité refusant obstinément son destin, encore et encore, et c'est pourquoi il souffrait tant. La façon dont il regardait et traitait Ariel dépassait celle d'un père, et c'était aussi ce à quoi elle ne pouvait renoncer. Cet homme aidait son fils à moins souffrir des regards, des gestes et des paroles de sa mère. Elle ne pouvait ni ne voulait montrer de faiblesse ; Ariel était son tourment et son paradis, l'objet de son amour indéfectible, que le passé lui avait apporté à Varsovie.
Le seul réconfort dans cette vieille ville lointaine était l'église, à deux pas de la maison Krakowsky. Son atmosphère spacieuse et propre, où des volutes d'air scintillaient sous la lumière des vitraux, où les saints tendaient

les bras de plâtre délavé et où les fleurs fanées exhalaient une odeur de décomposition dans les vases, offrait un spectacle saisissant. Sur l'autel se dressait le Christ, si semblable à ceux que les Indiens réalisaient dans les missions jésuites : des Christs en acajou aux grands yeux peints d'une épaisse couche de peinture à l'huile. Il en allait de même pour le sang qui coulait le long du corps, sur les plaies ouvertes du bois, avec ses tendons et ses veines sculptés avec une perfection extrême, comme s'ils avaient suivi les dessins de Vésale, de Gonçalves de Amusco peut-être, ou copié les cadavres mêmes qui devaient se trouver à leurs côtés pendant qu'ils sculptaient. Du ranch de la famille Mendoza, aux abords de Santa Fe, elle se rendait en ville pour admirer les crucifix qui abondaient dans l'atrium et les nefs de la cathédrale. Elle s'asseyait sur un banc, contemplant l'air si semblable à celui de Varsovie, du moins à l'intérieur. L'atmosphère divine était partout la même, et les crucifix sculptés prenaient la forme de souvenirs. Natacha à Santa Fe était la même jeune Natacha de Pologne, qui se réfugiait à l'église pour réciter le chapelet autant de fois qu'il le fallait afin de faire filer le temps. Mais le temps était toujours si lent que lorsqu'elle s'endormait et savait qu'il était temps de rentrer, le soleil n'était pas encore couché, et son père l'attendait à la porte, sans daigner entrer dans l'église. Lui, si digne, propriétaire de manoirs et de terres, refusait de s'incliner devant le dieu des pauvres, et lorsqu'ils rentrèrent à la maison, main dans la main et en silence, elle savait qu'il le lui rappellerait une fois de plus. Et elle éprouvait à la fois de la haine et de l'amour pour ces heures qui suivaient leur fuite clandestine vers l'église, car les punitions de son père se transformaient en la joie de la crucifixion.

Le regard furieux de Manuel l'attira irrésistiblement, tout comme les muscles peu développés de ses bras et de sa poitrine, pourtant si fermes qu'ils semblaient sculptés. Sa colère l'attirait ; c'était un remède à l'amertume qui menaçait de la submerger, une amertume qu'elle devait combattre par la violence des mots, des gestes, ou même d'un simple regard. À présent, il avait pris ses mains et les serrait fort dans les siennes, et Natacha sentait l'odeur de Varsovie, celle des ruelles pavées et étroites, où de petits ruisselets d'eau stagnante s'accumulaient dans les caniveaux après les pluies hivernales. Elle ferma les yeux et se laissa envoûter par la peau de l'homme, par les poils sur le dos de ses mains. Ils n'étaient ni blonds comme ceux de son père, ni comme ceux d'Ariel, mais brun foncé,

mais peu importait ; c'était même mieux, car ils ressemblaient aux mains du Christ, selon la légende. Ses mains la lâchèrent, et soudain elles se posèrent sur sa tête, de chaque côté, la serrant fort, la tirant vers lui, froissant la nappe qui tomba à terre, et la forçant à se lever de sa chaise et à le suivre où il voulait, l'embrassant et pressant ses lèvres douloureusement, car il la mordait. Elle sentit Manuel la sonder sous sa robe, la robe de veuve noire qu'elle portait toujours.
Quand elle ouvrit les yeux, ils étaient dans la cabine de Natacha, sur le lit. Elle était allongée sur le dos, le haut de sa robe déchiré jusqu'aux épaules, le corsage en deux. Manuel était sur elle, sans s'appuyer sur elle, les mains sur le matelas, les jambes écartées des siennes. Il embrassa ses seins, les lécha. Il s'agenouilla et la contempla avec colère et désir. Non, elle ne s'échapperait pas, elle ne résisterait pas. Il ôta sa chemise, et elle vit la poitrine qu'elle avait caressée tant de fois, fiévreuse et moite, mais cette fois, c'était la poitrine ensanglantée du Christ et les beaux yeux bleus du vieux Krakowsky. Un instant, elle vit Ariel dans ces yeux, et elle sourit. Le père, le fils, et Manuel, le Saint-Esprit venu à leur place.
Il lui retira sa robe, lentement, puis avec plus de force, soulevant ses jambes, les écartant, embrassant son ventre, léchant ses cuisses et son sexe, jusqu'à ce que son corps soit aussi humide que le fleuve, et qu'elle le sente pénétrer en elle comme personne ne l'avait fait depuis des années. Sans demander la permission, sans hésitation, sans craindre ses pensées ni ses paroles. L'homme la pénétra tel un conquérant des Amériques, subjuguant et détruisant, finalement vaincu par la nature, foisonnante de dangers et de poisons. L'homme abandonna son essence, et son corps gisait épuisé, vaincu par le squelette polonais qui s'était transporté dans les jungles tropicales d'Amérique du Sud. Le conquérant espagnol anéanti par sa propre impétuosité, comme une crise cardiaque après la morsure d'un des nombreux serpents du fleuve Paraná.
Le squelette polonais était froid et sec, et pourtant il respirait d'un souffle qu'il avait réussi à voler pour se nourrir durant l'extase de la crucifixion. Natacha était comme une vierge, son corps étroit et dur, rude, mais plein de désir, et ce mince filet d'humidité suffisait à nourrir son corps viril. Natacha avait porté Ariel en son sein, l'avait nourri pendant neuf mois, et maintenant elle le nourrissait, au moins pour cette nuit.

Allongé près d'elle, il caressa le ventre d'où était né Ariel, ce Christ blond dont il avait tant appris durant ce voyage initiatique le long du fleuve. Ariel, le fils. Comme si Manuel était destiné à être le père d'enfants qui n'étaient pas les siens. Mais que sont le sang et le sperme ? se demanda-t-il en effleurant du bout des doigts le corps de Natacha, les yeux ouverts, fixant le vide au-dessus d'elle. Du sang et du sperme, fragments d'un corps mourant. Ariel et l'autre enfant, celui d'Altea, étaient sa responsabilité.
Et Ariel était déjà son par excellence.

*

Il s'endormit. À son réveil, il vit Natacha dans la même position, les yeux ouverts, fixant le plafond, mais sa main droite était posée sur la poitrine de Manuel, serrant la croix dans son poing.
— Natacha… — dit-il.
Elle ne sembla même pas cligner des yeux. Il tenta d'ouvrir son poing, de desserrer ses doigts autour du crucifix. Ce n'était pas la force qu'elle employa pour fermer sa main, mais simplement l'entrelacement de ses doigts, serrés les uns contre les autres comme deux membres impuissants cherchant à se protéger en tendant la main vers l'autre, tous œuvrant au même but : retenir la croix.
Il céda lentement, sans même qu'elle le regarde. Manuel se leva, vêtu seulement de son caleçon et d'une culotte longue que Mendoza lui avait prêtée. Il monta sur le pont et regarda par-dessus bord. Le fleuve était calme, l'air lourd, le ciel couvert. Bientôt, il pleuvrait des cordes, le fleuve gonflerait et la remontée des eaux serait plus ardue pour les machines. Il observa les hommes qui voyageaient de port en port, en quête de travail, allongés sur le pont, affalés comme des chiens, certains nus, d'autres couverts de couvertures sales. Il pensa aux Grecs et à leur mythologie pleine de sagesse. Serait-il possible de faire remonter le Styx ? D'inverser le cours funeste vers lequel tous ces êtres humains semblaient se diriger ? Ce voyage jusqu'à la source du Paraná n'était-il pas une tentative inconsciente de répondre à ce besoin désespéré ? Pourquoi cherchions-nous le Christ au bout du chemin, ou du fleuve en l'occurrence, alors qu'il

était peut-être au commencement, nous accompagnant dès le sein maternel ? Peut-être l'enfant d'Altéa parlait-il à Dieu à cet instant, peut-être Manuel aussi, et le grand malheur de l'humanité résidait dans sa mémoire fragile. Mais qui avait décidé de ce qui devait être oublié ? La mémoire se fonde sur la contradiction ; son essence est une pure dichotomie. Il tenta de lire à la surface du fleuve les phrases d'un penseur stoïcien d'avant Jésus-Christ, mais les mots se noyaient comme dans sa mémoire, et lorsqu'ils refirent surface, ils n'étaient plus que des cadavres insignifiants.

Soudain, il sentit quelqu'un le saisir fermement par le cou et le tirer en arrière. Le choc lui fit perdre l'équilibre et ils tombèrent tous deux sur le pont. Le bras était faible et maigre, mais aussi tenace qu'une corde. Il reconnut Ariel : la couleur de sa peau blanche, l'odeur de sa sueur juvénile, les petits gémissements du garçon qu'il avait tant entendu se plaindre des ordres de sa mère.

Il se retourna pour se dégager et ils se retrouvèrent face à face. Face à face, ils s'interrogèrent sans un mot. Le garçon tenta de le frapper, mais il retint ses coups. Ariel agita les jambes pour lui donner un coup de pied, et Manuel appuya les siennes contre lui.

- Quel est le problème?!

Le visage d'Ariel était déformé par la terreur et la colère. Il était inutile de poser des questions ; elle avait soit surpris une conversation, soit espionné sa mère dans sa cabine.

-Fils…

Ariel s'arrêta et le laissa desserrer son étreinte. Le corps de Manuel était sur le sien, lui masquant la vue du ciel nocturne qu'il redoutait tant. À plusieurs reprises durant les premiers jours de janvier, ils avaient évoqué leur peur de l'obscurité, une peur qui semblait s'intensifier encore sous la lune ou les étoiles, lesquelles ne faisaient qu'accentuer l'immensité des distances. Car ils savaient tous deux que l'imagination était à l'origine des superstitions, et l'art, le seul repère pour se frayer un chemin dans ces couloirs entre les abîmes.

À présent, le corps de Manuel le protégeait comme dans une pièce close, au chaud, à l'abri des intempéries, des mauvais présages, libéré du poids du temps. Et Manuel voyait encore ce visage presque enfantin comme l'un de ces cadavres flottant sur le fleuve : les visages de José et de Manuel inversés. Lui : son frère. Ariel : lui-même.

Il entendit le battement d'ailes des chauves-souris. Elles venaient de la rive est, survolant le fleuve et se posant sur les mâts et les ponts du navire. La plupart des gens les ignoraient, mais les femmes se couvraient de bâches ou se réfugiaient dans la salle des machines. Les chauves-souris dégageaient une odeur d'excréments parfois plus gênante que leur présence. Manuel se leva et saisit Ariel, mais celui-ci résista. Il essaya de le soulever, mais le garçon tenta de s'enfuir. Il décida alors de lui prendre les mains et commença à le traîner vers la cabine. Ariel hurla, mais personne ne lui prêta attention, couvert par le battement d'ailes des chauves-souris, les cris et les rires de la foule. C'était un chaos organisé, car c'était un chaos habituel. Beaucoup attendaient ces occasions pour céder aux cris et à la violence ; les ivrognes hurlaient d'extase, et les femmes désiraient que les hommes, ainsi excités, les possèdent. C'était peut-être un sabbat de sorcières, la veille de la Saint-Jean, sur un vieux navire au milieu du fleuve Paraná. C'était le seul moyen de survivre, se dit Manuel, en traînant Ariel jusqu'à la cabane et en le jetant sur le lit. Le garçon était hystérique, l'accusant d'avoir violé sa mère. Manuel ne put s'empêcher de rire.
— Un viol ? Tu ne sais pas ce que c'est, mon garçon…
Ariel se releva et se remit à le frapper. Il était presque aussi grand que Manuel, mais malgré les efforts de ce dernier pour le maîtriser, il était déjà épuisé. Il le rejeta sur le lit en lui disant d'arrêter de faire l'idiot. S'il restait tranquille, il lui expliquerait. Alors le garçon le serra dans ses bras et se mit à pleurer. Manuel le serra contre lui et, lui tapotant le dos, lui parla d'une voix douce et réconfortante, comme à un enfant de cinq ans. Mais Ariel avait quinze ans, et il était presque un homme. Oui, il l'était, se dit Manuel. Et ils s'étreignirent comme deux hommes qui sentaient que leurs corps étaient plus que ce qu'ils étaient une minute auparavant : deux corps distincts.
Il sentait le cœur d'Ariel battre contre sa poitrine, le mouvement de ses bras, les larmes qui mouillaient sa peau. Le visage du garçon était pressé contre la poitrine de Manuel, et il embrassa le sommet blond de sa tête.
—Calme-toi, Ariel, calme-toi. Je t’aime, ma chérie.
Et Ariel cessa de pleurnicher, et fit une chose à laquelle elle avait sans doute pensé depuis longtemps. Elle embrassa Manuel sur la joue.
Et Manuel, tenant ce corps fragile et délicat dans ses bras, sentit qu'il n'y avait plus aucune raison de le cajoler ni d'éprouver des remords ; la

culpabilité n'existait plus. Le corps du Christ était comme un ange dans ses bras, susceptible d'être détruit par ses mains, fragile comme un épi de blé, doux comme la peau d'une musaraigne.
Les chauves-souris continuaient de battre des ailes sur le pont, s'écrasant contre les parois de la cabine. Manuel crut avoir des ailes, mais il était immobile. Ses bras n'étaient que deux longues membranes enserrant Ariel. Il imagina la jungle sur les rives du fleuve Paraná. Les chauves-souris cherchant de la nourriture, les musaraignes succombant. Et il poussa Ariel sur le lit et posa tout son poids sur lui. Le garçon tenta de dire quelque chose, mais Manuel lui couvrit la bouche d'une main, tandis que de l'autre il le déshabillait. Puis il ne put s'arrêter. Il le frappa au visage pour le faire taire, et Ariel se tut, honteux. Il le retourna brutalement. Il parcourut le corps du garçon de ses mains, sans jamais quitter des yeux le visage terrifié d'Ariel, dont l'expression changeait lentement, à travers toutes les nuances possibles de la chair, tandis qu'il glissait ses doigts à l'intérieur d'Ariel, puis le pénétrait comme s'il voulait le fendre en deux, comme une statue divisée, dupliquée : deux frères jumeaux, deux cadavres jumeaux. Quand tout fut fini, il s'allongea sur Ariel, qui respirait bruyamment, le visage enfoui dans le matelas. Ils n'étaient plus deux, ils n'en faisaient plus qu'un. Manuel se redressa légèrement, dégageant sa poitrine du dos d'Ariel. Le crucifix pendait à sa chaîne, oscillant et effleurant la peau pâle du garçon. Les chauves-souris étaient parties ; seul le silence de la dernière heure avant l'aube persistait. Il s'endormit, toujours près d'Ariel. Le corps du garçon lui semblait une extension du sien.

*

Ariel ouvrit les yeux à la lumière du jour et vit l'oreiller, froissé et humide, posé à côté de sa tête, celle de Manuel, endormi. Il l'examina attentivement, puis son corps nu tout entier. Il posa une main sur la poitrine de Manuel, effleura ses cheveux bruns et bouclés, toucha doucement son visage et sa barbe, ses paupières closes sous lesquelles se cachaient des yeux clairs semblables aux siens. Les yeux de Krakowsky, lui avait dit sa mère. Il aurait tant aimé avoir les yeux du capitaine Mendoza,

se répétait-il sans cesse, si souvent qu'il n'était plus nécessaire de se répéter qu'il ne les aurait jamais. D'une certaine manière, sa mère lui avait révélé la vérité par son silence, par ses cris et par son regard d'acier. C'est pourquoi tous deux adoraient Manuel ; pour elle, peut-être, il était à la fois le père, le mari et le fils. Pour Ariel, qu'était-il ?
Sans le réveiller, il lui caressa la poitrine et l'abdomen, puis le pubis. Désormais sans crainte, il toucha les parties génitales de Manuel et sentit l'homme frissonner, mais il ne ouvrit pas les yeux. Il aurait voulu les voir tandis que ses mains le caressaient, puis son regard se posa sur la croix, penchée sur le côté. Il éprouva du remords et de la culpabilité, la honte qui l'accablait depuis qu'il avait entendu la voix de sa mère.
Elle se leva, le corps endolori. Elle se souvenait de la nuit, sans parvenir à se rappeler exactement ce qui s'était passé. Oui, elle le savait, mais elle refusait de l'accepter, et c'était bien ainsi. La douleur, pourtant, s'intensifiait à mesure que la cicatrice s'agrandissait dans sa mémoire : c'était comme un fragment sombre dans son champ de vision, une zone trouble d'où suintait un liquide aqueux. Elle s'essuya les yeux et tenta de regarder la cabine. Le jour était déjà levé, mais il était encore tôt. Elle n'entendait que les bruits habituels des marins. Sa mère n'était probablement pas encore levée. La vue toujours trouble, elle tâtonna jusqu'au lit. Manuel dormait encore, un léger ronflement étouffé s'échappant de sa gorge. Elle eut envie de le toucher à nouveau, et cela lui faisait mal. Elle ne devait pas, même si un simple baiser aurait suffi. Elle voulait faire bien plus que le toucher, elle voulait le serrer dans ses bras. Mais elle ne savait pas pourquoi : peut-être pour le tuer, peut-être. Ses mains. Il les observa attentivement : les mains d'un garçon qui devenait un homme, le dos poilu, la paume rugueuse.
D'une main, elle effleura la croix. Elle se rapprocha du corps de Manuel, si bien que la croix frôla sa poitrine. Elle sentit le souffle de l'homme, la chaleur de la nuit sur sa peau. La croix les protégeait, mais soudain elle entendit la voix de sa mère. Elle tourna la tête vers la porte. Aucun mouvement, aucun bruit. Elle regarda l'horloge sur la table. Quatre heures et demie du matin. Elle ne se lèverait pas avant sept heures.
Il s'assit sur le lit et posa une main sur l'épaule de Manuel. Il contempla à nouveau le corps et le compara au sien. Il n'était pas encore un homme, et c'était ainsi que cela s'était passé cette nuit-là. Un garçon ressemblant à

une femme fragile. Il commença à se toucher ; il savait comment se stimuler. Il l'avait appris seul, en écoutant les conversations des marins, parfois ponctuées de questions suggestives qui se terminaient par les rires d'inconnus. Il le faisait dans sa cabine, attentif aux pas de sa mère, à la voix qui l'encourageait. Mais maintenant, il était avec Manuel ; ils étaient deux hommes, et il ne devait pas avoir honte. Il se frotta le pénis, observant les parois, l'écoutille, les légers mouvements du corps de Manuel. Attentif aux bruits : les pas dans le couloir, le clapotis du fleuve. Et lorsqu'il eut fini, poussé par l'excitation et terrifié par tout, il tint dans sa main la preuve de sa culpabilité : le liquide qu'il avait senti en lui la nuit précédente, et il vit le sang sur sa main. Il essaya de s'essuyer avec le drap, mais la tache ne partait pas. Il se frotta les mains, commençant à désespérer ; elles étaient sèches, mais les taches persistaient. Puis il aperçut le crucifix au-dessus du lit : un cadeau de sa mère. Un crucifix de Varsovie, provenant de l'ancienne maison de son grand-père, une des reliques sauvées en exil. Le Christ le regardait, et il alla au mur et essuya le sperme rouge sur le bois. Sans s'en rendre compte, il pleurait, et son désespoir était si profond qu'il sut, irrévocablement, qu'il était désormais un homme. Et en tant qu'homme, il pouvait prendre toutes les décisions qu'il voulait. La culpabilité était sa fierté ; le regard de sa mère était gravé de ce mot. Chaque ride de son visage était une sculpture précise du ciseau de la culpabilité. La culpabilité comme conséquence du plaisir, le plaisir comme produit de la culpabilité. La douleur, si pénétrante, si intense et si continue, était devenue une nécessité.

La décision lui appartenait. Alors, il fouilla les livres de la bibliothèque. Il écarta ceux dont il n'aurait plus jamais besoin, même les carnets de croquis, qui finirent par terre. Il trouva la Bible et ouvrit l'Évangile selon Matthieu, chapitre 19, verset 8 : « Si quelque chose te fait du mal, retranche-le. » C'étaient, à peu près, les mots. Il chercha page après page, sans le trouver. Il avait peur de déchirer les pages, mais bientôt, il n'y prêta plus attention. Cela existait, il en était sûr ; il l'avait entendu tant de fois, et même lu.

Mais il était déterminé. Ce doute de dernière minute, cette idée absurde que ce dont il se souvenait n'existait pas, que le monde entier n'était qu'une farce, il fallait l'ignorer. Ses mains étaient le reflet de sa culpabilité. Il repensait aux vies des saints que sa mère lui lisait enfant, lors des

chaudes après-midi d'été à Santa Fe, au bord de la rivière, sous les saules pleureurs. Il imaginait alors les vieux bateaux funéraires qui transportaient les corps des saints martyrs, tandis que les branches des saules, telles des larmes rouges, flottaient au gré du cortège.
Ariel se trouvait sur un grand navire et il imaginait l'impression saisissante qu'il ferait, emporté par les flots. Les gens, sur le rivage, feraient le signe de croix, et sa propre mère, en deuil, pleurant comme une veuve au cœur brisé. Pourquoi une veuve ? Il n'était pas son mari, mais son fils. Il l'aimait, mais il la haïssait aussi. Il abhorrait ses caresses sèches et obsessionnelles, il détestait les baisers qu'elle lui donnait sur les lèvres, il était tourmenté par la façon dont elle le touchait, le regardait, lui parlait, l'aimant, le regrettant et le dominant.
Natacha était un tourbillon autour de lui, un mur menaçant de s'effondrer, et aussi un toit le protégeant de la chaleur, mais pas de la pluie. Elle était le Christ, mais pas Dieu. Elle était le crucifix au-dessus du lit, planant au-dessus de lui, observant tout, écoutant tout, jusqu'à ses pensées. Elle lui avait dit que les morts entouraient les vivants, observant chacun de leurs gestes, les comptant. Et la culpabilité, alors, était une chose unique, immense, invisible. Impalpable, et donc invincible.
Il s'approcha des armoiries, aussi anciennes que le navire, qui représentaient l'une des nombreuses branches de la dynastie des Bourbons. L'image était rouillée, mais elle représentait deux armes croisées : une épée et une hache, avec une torche sculptée au centre. Il monta sur une chaise et tenta d'en détacher une. L'épée était impossible à enlever, mais la hache se détacha relativement facilement. Il la pesa dans ses mains, en tâta le tranchant. Elle était désormais inutilisable. Il pensa au couteau que Manuel lui avait donné. Il commença naïvement à aiguiser la hache avec le tranchant du couteau. Peu à peu, et près d'une demi-heure plus tard, la hache coupait, même si ce n'était que légèrement. Il jetait un coup d'œil à Manuel pendant qu'il travaillait, attendant de voir s'il allait se réveiller. Mais l'homme était épuisé ; il avait dû passer toute la journée à accumuler du ressentiment envers Altea, puis les heures passées avec sa mère, et enfin avec lui. Il ne se réveillerait certainement pas avant tard, et Ariel aurait le temps de faire ce qu'il voulait.
Il se regarda dans le miroir de l'armoire. Nu, la hache à la main. Svelte et presque imberbe, hormis quelques poils pubiens épars. Ses cheveux, si

clairs qu'ils paraissaient presque blancs sous la lumière vive, s'affichaient sur la chaise de bureau à la française. Il s'assit sur le fauteuil, le bras gauche posé dessus, paume vers le haut. Il observa les derniers mouvements de sa main, comme ceux d'un chien enragé. Elle tremblait, cherchant à se libérer des liens invisibles du silence. Ses doigts s'agitèrent, l'artère de son poignet palpita, ses tendons se contractèrent jusqu'à la douleur.

Puis il leva la hache de sa main droite, celle qui avait toujours été le bourreau de la pensée juste, du raisonnement des Lumières, de la justice hautaine de la science, du côté du bon larron mort avec le Christ. Et il observa la croix sur la poitrine de Manuel, puis le crucifix au mur. La tête du Christ était inclinée à droite, puis il regarda de nouveau le lit ; Manuel, lui aussi, regardait à droite, vers lui. Et il abaissa sa main gauche, la main du sperme rouge, la main du plaisir et de la douleur, la main incrédule et hésitante, la main du saboteur, sans remords, la main libre. Elle serait abaissée par le côté obscène de la culpabilité, par le regard qui irradiait de cynisme comme une prière, les caresses d’un aigle et les baisers d’un corbeau.

Il plongea son regard dans les yeux qui le fixaient, juste avant que la hache ne s'abatte. Les yeux clairs du Christ, alité. Mais il était trop tard pour tout, sauf pour le cri d'un homme qui tentait d'étouffer les sanglots d'un enfant, lequel refusait pourtant de se taire.

La main gisait sur la table comme un oiseau mort, tandis que du sang suintait du moignon gauche, du bras décapité.

Manuel saisit le drap et l'enroula autour de la plaie, nerveux et effrayé. Plus que de l'angoisse, c'était encore la stupéfaction qui le saisissait. Mais il sentait déjà monter en lui la source amère du désespoir. Il chercha une solution. Il fallait d'abord arrêter l'hémorragie, puis appeler quelqu'un, car il ne pouvait pas laisser Ariel seul, qui tentait de se libérer du tissu. Il devait faire venir Julio pour recoudre la plaie avant qu'il ne se vide complètement de son sang. Il vit qu'Ariel pâlissait, mais cela devait être plus dû à la peur qu'à la perte de sang. Le drap était déjà trempé, et le garçon parvint à le jeter et à échapper à l'emprise de Manuel. Il ouvrit la porte de sa main droite, cette main qui trouve toujours une solution, qui prend toujours les bonnes décisions, qui emprunte les raccourcis, qui apaise la douleur en la coupant à la racine. Celui qui guida les pas d'Ariel à

travers le couloir et jusqu'au pont, tandis que Manuel suivait derrière, incapable de le rejoindre, comme si Ariel avait les ailes d'un ange, comme s'il était déjà éthéré comme son âme.
Ariel atteignit le pont et courut nu vers le côté sous le vent. Sa peau ruisselait de sueur ; son avant-bras gauche n’était plus qu’un amas de chair et de sang coagulé, grouillant de mouches. Personne ne tenta de l’arrêter. Les quelques marins présents n’intervinrent pas à temps ; ils ne le reconnurent sans doute pas, car Ariel était méconnaissable par rapport au jeune homme soigné, propre et serein qu’il avait toujours été. Ils le virent sauter par-dessus bord, en pleurs et gémissant, car tout le faisait souffrir : sa main avait disparu, et sans doute son âme aussi, car les choses ne se déroulaient pas comme le prédisait le verset de Matthieu.
Ils virent le corps tomber dans les eaux du Paraná, couler et teindre le courant de sang.
« Homme à la mer ! » s’écria quelqu’un. Certains accoururent vers le bastingage et deux d’entre eux grimpèrent à bord pour sauter, mais le vieux Julio apparut et les arrêta en les retenant par leurs vêtements. Il désigna du doigt les caïmans sur la rive, qui s’enfonçaient déjà dans l’eau à l’appel du sang.
Manuel apparut soudainement et, sans prêter attention à personne, grimpa sur la rambarde. Julio et les autres ne firent rien pour l'arrêter. Manuel était nu, comme le garçon, et la culpabilité se lisait sur son visage. C'était si évident qu'ils ne manifestèrent ni pitié ni haine ; c'était une expression que n'importe quel homme aurait pu avoir, et ils n'étaient pas du genre à ôter à un homme le plaisir de la douleur. Ils savaient que celui qui souffre éprouve de la compassion pour lui-même, pour son propre désespoir, et que la seule pitié utile est celle qui accepte l'inévitable.
Mais une autre main arrêta Manuel, qui hurlait et luttait contre l'envie de se jeter dans la rivière pour sauver Ariel. Il ne voyait pas les caïmans, et s'il les avait vus, il n'y avait pas prêté attention. Il pensait à la main morte sur le bureau dans la cabine, au corps du garçon, aux sanglots qui avaient étouffé sa poitrine, au cri d'Ariel, aussi faible et douloureux que les nuages qui recouvraient maintenant le ciel au-dessus de la rivière. Les mains de Natacha le tenaient fermement, mais elles auraient été inutiles s'il ne s'était pas soudainement réveillé à leur contact, comme la première fois qu'il les avait touchées en montant à bord. Ces mains qui avaient provoqué

en lui un choc si intense qu'il en était resté alité pendant des semaines. Ces mains qui avaient senti les chauves-souris dans son âme et les avaient chassées, pour mieux les faire voltiger autour de lui. Seul Ariel les avait apaisées. Mais elles étaient là, le garçon et sa main, comme l'unique chauve-souris morte.
Les mains de Natacha le retenaient, et le corps de Manuel céda à la raison et à la résignation. Natacha le serra fort dans ses bras tandis qu'il hurlait et tremblait. Entre eux se dressait la croix, leurs corps formant une sorte de rempart protecteur. Le Christ était si faible qu'il se donnait souvent la mort. Ses morts furent nombreuses, et sans regarder vers le fleuve, ils virent tous deux ce que les autres voyaient : les caïmans qui se nourrissaient, et le squelette de la mort qui s'enfonçait dans le fleuve.

4

« Pourquoi avez-vous donné mon nom au chien ? » demanda Mendoza.
Ils marchaient bras dessus bras dessous. Comme mari et femme. Il portait son uniforme de tous les jours, mais le col déboutonné, sa casquette glissée sous son bras gauche, son pantalon retroussé jusqu'aux chevilles, sali par la poussière et la boue du port de Lavalle, et son sabre toujours à portée de main. Bien qu'il l'ait gêné pour monter et descendre de la barque qui les avait conduits du navire au quai, il ne s'en séparait jamais, sauf au lit et sur son lit de mort. Il prenait même son bain avec son sabre à proximité, toujours à portée de main, au cas où. Il savait que cela irritait Natacha, mais Altea ne semblait même pas s'en apercevoir, et cela lui plaisait chez elle, ce calme qui, même s'il n'était qu'une façade dissimulant une grande colère, s'estompait peu à peu, impuissant sous son propre poids.
Elle marchait à ses côtés, bras dessus bras dessous avec le capitaine. Sa silhouette pâle et glaciale, élancée, était vêtue de la robe qu'elle avait

sortie de la malle pour la première fois depuis son départ du village de Toba, une robe qu'elle ne portait que lors des excursions. Car c'est bien ce que ce départ du navire avait représenté pour elle, après seulement quelques semaines, mais des semaines si intenses qu'elles lui avaient paru des mois. Presque tout avait changé, et les paroles de Natacha, tandis qu'elle les regardait partir bras dessus bras dessous, étaient l'aboutissement de tout ce temps. Une sorte de triomphe, ou peut-être de vengeance. Mais tout ne faisait que commencer, se disait-elle. Lavalle n'était que la première petite ville sur son chemin vers une vie différente. « Comme mari et femme », avait murmuré Natacha en descendant l'échelle du bateau, s'appuyant contre Mendoza, qui l'avait prise par la taille et l'avait délicatement installée, telle un oiseau blanc et gracile, sur le siège. Elle l'avait clairement entendue, mais n'avait pas daigné lever les yeux vers le pont. Elle connaissait déjà la figure rhétorique de cette femme acariâtre. « Je l'ai nommé avant de connaître le vôtre, non pas d'après Máximo, mais d'après Maximilien, un ancien roi scandinave. Il ressemble aux lévriers utilisés pour la chasse, et vous m'avez dit qu'il descendait de ceux que votre famille élève. »

Altea le regarda avec tendresse, mais son regard n'était empreint ni d'apathie ni de naïveté. Même si elle commençait à tomber amoureuse, cela ne signifiait pas qu'elle renoncerait à son sarcasme. Le sien était bienveillant et sincère, celui de Natacha, sombre et malveillant.

Une fois à terre, Max les suivit de quelques pas, tantôt courant devant, tantôt traînant un peu pour renifler quelque chose qui attirait son attention. Puis il les rattrapait, tournant autour d'eux, ou baissant la tête, gêné, lorsqu'ils le réprimandaient pour son enthousiasme. Finalement, il s'arrêta près de la robe d'Altea, dont la texture à la fois douce et robuste semblait lui plaire. C'était peut-être du cuir finement travaillé et poli, provenant des ateliers de Cadix ; il ne se souvenait plus ni où ni quand il l'avait achetée. Il porta la main à sa poitrine pour déboutonner deux boutons du col montant et remarqua l'absence de la croix. Étrange qu'elle lui manque aujourd'hui, justement ; peut-être était-ce l'atmosphère du port, avec cette école rurale où les enfants indiens faisaient leurs études. Il pensa, et se demanda, ce qu'était devenue Cahrué. Mais tout cela appartenait au passé. Le corps de Máximo Mendoza la dominait : son bras incorruptible, son torse droit, sa démarche assurée, son visage sombre

encadré d'une épaisse barbe noire. Elle repensa au corps qu'elle avait aperçu pour la première fois une nuit sur le bateau, torse nu, se lavant la sueur de la nuit à l'eau d'une bassine. Les poils de sa poitrine formaient un triangle inversé, si différents du corps svelte et peu poilu de Manuel, que cela ne lui paraissait plus étrange. Ils s'étaient embrassés pour la première fois cette nuit-là, cachés derrière la porte qui les séparait de la cabine de Natacha, du lit où il reposerait bientôt auprès de sa femme, sous le crucifix accroché au mur. Un baiser voilé par les pensées denses qui les traversaient. Mais il n'y avait plus de retour en arrière. Bientôt, ils atteindraient un lieu où le regard de Natacha serait lointain, et où même son Dieu ne pourrait veiller sur eux.

Ils traversèrent lentement la ville, mettant près de deux heures pour atteindre la quincaillerie de Valente. Les gens saluaient le capitaine depuis leurs fenêtres ou se penchaient en avant depuis leurs chaises branlantes, assises près de leurs portes. Ils le saluaient gaiement, mais aussi avec le plus grand respect. Il serra la main de chacun et se montra très familier, s'enquérant d'un membre de sa famille qu'il n'avait pas vu depuis longtemps ou de travaux en cours en ville. Une charrette passa, avec un couple de personnes âgées, une sorte de vieille calèche délabrée.

« Maximo », dit le vieil homme à la barbe blanche et bouclée, aux yeux bleus et à la peau burinée par les intempéries. La femme se pencha en avant, plissant les yeux, et laissa soudain échapper un cri de joie.

— Mais c'est mon cher filleul !

« Capitaine Mendoza, ma chère », la corrigea l'homme. « Le grade a plus de respect. »

Pour sa vieille tante, il restera toujours le petit Máximo.

Mendoza monta sur la charrette et les serra tous les deux dans ses bras. Il remarqua qu'ils regardaient Altea avec curiosité.

-Les gars, cette dame m'accompagne chez le médecin à Santa Lucía, c'est une passagère.

Altea leur fit un signe de tête, mais ils se contentèrent de secouer la tête. Ils connaissaient déjà les habitudes de leur neveu et filleul, mais connaissant Natacha, ils ne pouvaient pas les désapprouver totalement.

— Et comment va la petite Ariel ?

-D'accord, tante, il essaie de grandir, mais Natacha ne le laisse pas faire.

Ils restèrent silencieux un moment.

— Et vous, comment allez-vous tous, et comment se passe le séjour ?
« En gros, on a dû vendre plusieurs animaux. À ce qu'on dit, les politiciens de Buenos Aires font ce qu'ils veulent, mais ici, les voleurs sont au bureau du gouverneur. Ils sont pires que les Indiens pour voler ; au moins, les Indiens volent par faim. Corruption et famine : c'est le terreau idéal pour faire sortir les escrocs. »
Le vieil homme resta silencieux, et ses yeux brillaient.
-Il a dû sacrifier Anastasio la semaine dernière ; son estomac était plein d'insectes.
— Et le vétérinaire ne l'a pas vu ?
Elle allait répondre, mais le vieil homme prit la parole le premier, furieux.
- Avec quel argent, vous voulez dire ?
-Mais ils n'ont pas vendu…
« Les impôts nous ont tout pris. Notre famille est dans cette province depuis 150 ans, nous avons fondé des villes, créé des emplois, et ces fils de pute nous taxent comme si nous étions de jeunes gringos qui s'installent par ici. Aucun respect, mec, aucun respect du tout, putain ! »
Le vieil homme se lamentait, sans lâcher les rênes.
Avant de retourner au navire, je passerai leur rendre visite…
-Ne t'inquiète pas si tu n'y arrives pas, tu es jeune et personne ne s'amuse avec deux vieux comme nous.
Elle a essayé de le calmer.
« Tu parles de toi-même, vieux rustre aigri. Je ne vois plus rien, mais je n'abandonne pas encore. »
Ils se dirent au revoir. La charrette vacillait car une roue était plus longue de plusieurs centimètres que l'autre. Le cheval, fatigué de pousser d'un côté, avançait par moments au pas.
« Qui était Anastasio ? » demanda Altea.
Le cheval de mon parrain. Il aurait eu quarante ans cette année ; il était fort comme un chêne jusqu’à récemment. Il l’a accompagné à la bataille de Caseros alors qu’il n’était encore qu’un poulain. Il le gardait dans son écurie comme un roi, et chaque matin il l’emmenait en promenade, même s’il ne le montait pas car il avait mal aux genoux.
Mendoza resta silencieux tandis qu'ils continuaient leur marche, peut-être songeur. Une femme très élégante s'approcha du magasin principal de la ville. Elle portait une robe raffinée recouverte d'un tablier, des boucles

d'oreilles en argent et ses cheveux étaient soigneusement relevés en chignon. Elle tenait dans un bras un petit panier en osier et dans l'autre une bourse en tissu.
- Le vieux général Las Heras se plaint-il encore ?
-Bonjour Lucrecia. Je vous présente Mme Menéndez Iribarne. Voici ma chère cousine, Mme Aráoz Urquiza.
Les femmes se serrèrent la main timidement. Mendoza savait que personne dans sa famille n'appréciait de le voir avec une femme autre que son épouse, même si aucun d'eux ne supportait Natacha.
« Comment peux-tu dire ça du vieil homme ? Tu devrais davantage l'aider ; tu es dans une meilleure situation que lui », lui dit son cousin.
« Je le lui ai déjà proposé, mais il refuse toute aide des Urquiza. C'est un vieux grincheux unitarien, et il mourra avec ses principes. Inutile de se disputer pour la même chose. Si vous voulez venir chez nous, nous vous attendrons. » Elle salua Altea d'un geste hautain et s'éloigna vers deux hommes noirs qui l'attendaient, chargés de sacs et de cartons.
-Vous connaissez déjà certains membres de ma famille…
-Il me semble que toute la ville est votre famille…
-C'est presque vrai, Lucrèce est apparentée à Don Justo par son mariage avec un neveu, ou cousin germain puisqu'il est le fils d'un cousin du général.
— Mais quel rapport entre le général Las Heras et vous ?
« C'est juste une autre remarque sarcastique de mon cousin. En fait, il est l'un des fils du vieux général Las Heras, et comme il n'a jamais dépassé le grade de colonel, le ressentiment à ce sujet s'est transformé en une plaisanterie cruelle au sein de notre famille. Ce n'est pas mon oncle biologique, bien sûr, mais ils étaient tous les deux mes parrains et marraines. »
Il était déjà midi, et ils traversaient les rues ensoleillées et presque désertes de Lavalle. Certaines maisons en pisé, à la périphérie, se rapprochaient du centre, mais les maisons et les bâtiments en briques devenaient plus courants. Une chapelle se dressait face à la place délaissée, ses bancs de bois envahis par les hautes herbes, et au centre trônait un buste du général Lavalle, couvert de mousse et le nez cassé. Quelqu'un avait également détruit son épaule droite, là où se trouvait son insigne de grade.

Ils arrivèrent devant le portail en fer forgé d'un grand magasin d'angle. La façade était mieux conservée que les autres bâtiments, même que l'église. Elle présentait une arche brisée et deux colonnes de chaque côté. Le portail en fer rappela à Altea les grilles classiques des anciennes cours de Cadix. Elle s'arrêta pour l'examiner attentivement et lut l'inscription au-dessus : « Quincaillerie et magasin général, de Don Fermín Valente ».
En entrant, la fraîcheur de l'ombre la soulagea, mais le contraste avec l'obscurité lui fit perdre l'équilibre un instant. Elle s'agrippa au bras de Mendoza.
- Êtes-vous ok?
Altea hocha la tête, prise d'un nouvel évanouissement dû à sa grossesse, mais cela allait bientôt passer. Elle sursauta au son d'une voix grave et profonde, et aperçut une silhouette trapue s'approcher, ses pas lourds résonnant sur le sol de terre battue.
- Mon cher capitaine Mendoza ! Quel honneur de vous revoir parmi nous !
L'accent était indéniablement catalan. Les yeux d'Altea s'habituèrent à l'obscurité et il put distinguer l'immense intérieur de la pièce, encombré d'étagères et de comptoirs, avec des outils de toutes sortes entassés au sol ou suspendus au plafond. Des sacs de jute, des dizaines de pelles et de bêches, des charrues appuyées contre les murs – et ce n'était que la partie visible au premier coup d'œil. Derrière les comptoirs se trouvaient des armoires aux centaines d'étagères et de tiroirs.
Les hommes se sont enlacés.
-Don Fermín, j'ai amené une compatriote pour que vous puissiez partager des souvenirs.
L'homme devait avoir un peu plus de cinquante ans, il était obèse, vêtu d'un costume qui détonait avec le milieu professionnel, mais Altea se dit qu'il devait avoir de nombreux subordonnés, étant peut-être l'homme le plus riche de la ville.
Il s'approcha d'elle et la serra fort dans ses bras.
« Je suis si heureux de faire votre connaissance, chère dame. Je reconnais le parfum de mon Espagne ; je le sens dans vos cheveux. C'est le parfum de ma terre natale. »
Altea sentit l'odeur âcre du cigare que Don Fermín fumait peu de temps auparavant. Mais surtout, elle sentit les larmes du vieil homme mouiller sa

joue. Elle tenta de se dégager doucement de son étreinte, et Mendoza l'aida.
—Allons, allons, Don Fermín, ne vous laissez pas emporter, vous allez blesser la dame.
Altea sentait qu'elle donnait une image trompeuse de la situation. Malgré sa naissance, elle n'avait jamais été qu'une invitée en Espagne, une Danoise née là par hasard. Son mariage avec un Menéndez Iribarne avait été une tentative, comprenait-elle seulement maintenant, de se sentir moins étrangère dans ce pays.
-Vous ne pouvez pas imaginer à quel point je suis heureuse de rencontrer quelqu'un qui vient d'Espagne…
« Mais je suis sur ces terres depuis plus de cinq ans maintenant, monsieur… »
« Appelez-moi Don Fermín, s'il vous plaît. Mais j'ai quitté la Catalogne il y a trente ans et je n'y suis jamais retourné. Cela m'a *un peu rendu fou* , comme maintenant, quand je me comporte de façon inconsidérée envers une dame. »
Elle le regarda avec curiosité, mais aussi avec compréhension.
- *Rentre à la maison.*
Ils le suivirent dans un long couloir bordé d'outils et de sacs. De temps à autre, l'homme toussait, et sa toux résonnait dans le couloir comme celle d'un asthmatique. Ils arrivèrent à une porte qui menait à l'espace où il vivait avec ses enfants.
Antonio fait le tour des pièces pour prendre les commandes. Lorenzo *est un vrai désastre.* Il s'occupe de la comptabilité, mais laisse traîner tous les papiers.
Il commença à rassembler les dossiers contenant les commandes, les factures, les reconnaissances de dette et les lettres qui se trouvaient sur la table de la cuisine. Lorenzo apparut, boutonnant son pantalon, et lorsqu'il vit Altea, il resta sans voix. Son père le gifla et le fit fuir de la cuisine.
« *Impolie* ! » lui cria-t-il. « Excusez-moi, madame, mais ici, il n’y a que des hommes, et les coutumes sont celles des hommes. *Depuis le décès de ma femme… »*
-Ne vous inquiétez pas, Don Fermín, j'ai passé cinq ans dans un village Toba, à essayer d'enseigner aux enfants indigènes.
-Je parie qu'il les a séduites…

Altea et le capitaine rirent.
-Rien de tout ça, j'ai abandonné.
« Je ne peux rien vous offrir pour le déjeuner, mais ma bonne, la vieille Dorotea, va nous préparer un grand dîner ce soir. *Êtes-vous sûr ?* »

Altea doutait que les expressions catalanes qui lui échappaient soient correctes. Trente ans, ça fait oublier beaucoup de choses.
« Ce soir seulement, Don Fermín, pour parler affaires », répondit Mendoza.
« Dorothea ! » cria l'homme. Au bout d'un moment, une femme très petite arriva, les cheveux gris relevés en chignon comme si elle voulait paraître plus grande, mais sa silhouette longiligne ne l'aidait pas. Elle le salua poliment, sans dire un mot.
— Prépare-nous quelque chose de bon ce soir. Le gros poisson que Lorenzo a apporté hier.
Lorenzo apparut soudain ; il avait peut-être écouté, caché derrière l'encadrement de la porte. Encore adolescent, il contemplait avec fascination le capitaine et Altea.
— Oui, *mon garçon* , nous mangerons de ta nourriture. Tu es un meilleur pêcheur qu'un employé de bureau. Pour ton propre bien, j'espère que tu changeras.
Ils passèrent tout l'après-midi dans le jardin. Un haut mur recouvert de vigne vierge et d'arbres épineux les séparait de la rue. Don Fermín était un homme méfiant, jaloux de ce qu'il avait accompli par ses propres efforts. Le jardin était entretenu avec le plus grand soin, et il reconnaissait que le cultiver et l'embellir dès qu'il en avait l'occasion était sa passion.
« Ma femme est morte ici même, en plantant des crêtes de coq. » Il se leva péniblement du large fauteuil bas où il était resté assis presque tout l'après-midi, jusqu'au coucher du soleil. Il prit la main d'Altea, non comme une fille, mais comme un amant qu'on conduit pour lui montrer quelque chose de très cher. Il l'emmena dans un coin du jardin où se trouvait un grand buisson aux grandes fleurs rouges.
« Ce sont des crêtes de coq. » Il se baissa pour en couper une et la lui donner, mais Altea remarqua qu'il essayait de l'en empêcher.
« Non, je vous en prie, ne commettez pas un tel sacrilège, Don Fermín. »
Mais l'homme poursuivit sa tâche, coupa la fleur et la lui tendit.
- *Només ho faig avec les dones triades* .

Altea était gênée car elle ne comprenait pas. Mendoza s'est penché près de son oreille et lui a traduit la phrase.
C'était la première fois depuis des années qu'elle se sentait en parfaite paix avec le petit monde qui l'entourait.

*

Lorenzo Valente avait un chien. Il l'appelait Duc. Durant l'après-midi, le garçon ne se montra pas dans le jardin, tandis que les adultes bavardaient, assis dans les chaises en fer forgé que Don Fermín avait commandées à un forgeron de Goya lors de son mariage. C'est elle-même qui avait tissé le tissu recouvrant les coussins de plumes. La vieille Dorotea leur avait apporté un plateau avec la bouilloire et la calebasse à maté, ainsi qu'un assortiment de biscuits tout juste sortis du four. Fermín laissa à Mendoza le soin de préparer le maté. Altea buvait du maté par obligation sociale, mais sans grand plaisir.
— Vous êtes d'origine espagnole, comme moi. Nous ne nous sommes pas encore tout à fait habitués à ces coutumes créoles.
Altea sourit, sans le contredire. Pourquoi dissiper l'image qu'il s'était faite d'elle, si elle lui offrait un certain réconfort face à l'immense nostalgie qu'il éprouvait pour sa patrie ? Pourtant, quelque chose la troublait : une étrange sensation, comme si elle se trouvait sur scène sans s'en rendre compte. Alors elle dit :
« Don Fermín, ma mère était espagnole, mais mon père était danois. Il était agronome et il a rencontré ma mère lors d'un voyage en Espagne. Ils se sont installés à Copenhague. Alors qu'elle était enceinte, mon père est mort en mer. Elle était anéantie et est retournée vivre chez sa famille à Cadix, où je suis né. Mais chez moi, tout tournait autour du souvenir de mon père ; c'était un scientifique exceptionnel et un aventurier, bien sûr, et c'est pourquoi je l'ai perdu si tôt… »
Mendoza posa une main sur le dos d'Altea. Don Fermín, désabusé, ne demanda plus de souvenirs d'Espagne et la regarda désormais comme si elle n'était pas une femme, car son esprit semblait fonctionner à l'envers, sa défensive devenue contradictoire.

Ils entendirent alors le portail du jardin s'ouvrir, celui qui donnait directement sur le trottoir et la rue, dissimulé par les buissons. Lorenzo entra avec le chien, qui accourut et se jeta sur Max, assis sur ses pattes arrière près de la chaise d'Altea, attendant une friandise. Max fut surpris, mais il réagit à temps et, dès qu'il se retrouva sur le dos, il se releva d'un bond et recula en grognant menaçant. Leurs poils étaient hérissés, leurs queues raides, leurs dents découvertes, leurs museaux crispés. Grognements et aboiements s'enchaînèrent, mais ils ne s'attaquèrent pas. Lorenzo resta immobile ; il se contenta d'observer. Mendoza passa derrière Max pour attraper sa laisse et les séparer.
« Lorenzo, attrape Duque ! » cria-t-il, car il craignait que le chien ne les attaque tous les deux. Son sabre était posé à côté de sa chaise, et il s'en servirait si nécessaire.
Le garçon ne réagit pas. Altea ne comprenait pas ce qui lui arrivait ; il semblait stupide, ou peut-être attardé mental. Son regard, tantôt dur comme la pierre, tantôt brillant comme l’eau, le laissait supposer. Pourtant, ses traits étaient normaux, voire intelligents. Cheveux châtain clair et bouclés, front large, teint clair, silhouette élancée et bien proportionnée. Ses mains étaient dans les poches de sa culotte d’équitation. Il devait être à cheval depuis un petit moment, son chien trottant à ses côtés.
« N’avez-vous pas entendu Don Máximo ? » dit le prêtre en le poussant, puis Duque se retourna et fit face à Don Fermín. C’est seulement alors que Lorenzo prit la parole :
- Restez tranquille, Duc !
Le chien se calma et s'assit aux pieds de Lorenzo.
« *Maudit soit ce chien »,* grommela Don Fermín. « Rentre et reste dans ta chambre jusqu'au dîner. Tu as du travail à finir. » Lorenzo le regarda sans répondre, mais le mépris qu'il éprouvait pour son père était douloureusement évident dans ses yeux. Altea n'osait pas prononcer le mot « haine », mais le mépris qu'elle avait lu dans ce regard était peut-être pire encore. Elle partit avec le chien, qui, une fois auprès de son maître, ne regarda ni ne menaça personne.
Ils se rassirent, mais il faisait déjà nuit, le matelot était froid et la vieille femme ne revint pas changer l'eau.

« Nous dînerons à dix heures. Si vous voulez bien m'excuser, j'ai quelques courses à terminer au travail. » Il se leva avec peine et entra dans la maison.
Altea et Mendoza restèrent dans le jardin. Max lécha les blessures qu'il s'était infligées lors de leur brève altercation. Mendoza le caressa, mais, habitué à la routine de cette maison, il avait posé ses jambes sur la chaise vide, fermé les yeux et tourné son visage vers le ciel violet qui s'assombrissait lentement derrière les arbres séparant la maison de la rue. Altea ne savait que faire. Elle songea à aller à la cuisine aider la vieille femme, ne serait-ce que pour avoir quelqu'un à qui parler. Mais elle n'avait aucune envie de faire ce qu'elle pensait être attendu d'elle, même si personne ne le lui demandait. Elle n'irait pas à la cuisine, là où allaient les femmes qui ne savaient que faire d'autre, à contempler des plats à moitié cuits ou des restes de vaisselle sale, et où chaque objet exhalait une odeur de crasse et de décomposition imminente. Les objets d'une cuisine lui semblaient soudain un cimetière. Alors elle se leva de sa chaise et appela Max. Le chien la regarda un instant et essaya de se lever, mais une de ses pattes arrière céda, et la main de Mendoza, sur son dos, le retint. Le capitaine dormait ; Max resterait avec lui.
Elle se dirigea ensuite vers la porte de derrière, se frayant un chemin à travers les branches des buissons. Des lianes recouvraient presque entièrement la porte, qui s'ouvrait comme une porte de feuillage, mais lourde. La rue était animée. Des femmes passaient, leurs enfants à la remorque, portant des sacs de courses. Certaines la regardaient avec méfiance, d'autres souriaient et lui faisaient signe. Plusieurs charrettes s'éloignaient de la ville, transportant des hommes et des garçons qui allaient sans doute pêcher au quai. Des chiens allaient et venaient, seuls ou accompagnant leurs maîtres. Le soleil était déjà couché et les lumières de la ville scintillaient comme des lucioles. Elle s'appuya contre le mur, observant l'obscurité s'installer sur les rues. La foule se dispersa peu à peu et seules les lumières de la façade de la quincaillerie demeuraient, claires et vives. Un parfum d'herbe humide et d'air frais embaumait le trottoir près du jardin. Prête à rentrer se rafraîchir avant le dîner, elle se retourna et se retrouva face à Lorenzo. Il portait un costume qui avait dû appartenir à son père, lorsqu'il était jeune et mince, puis à son frère aîné, car il était délavé et d'une coupe démodée. Il portait une redingote grise, un pantalon assorti,

une chemise blanche et un nœud papillon de couleur indéterminée. Ses cheveux étaient plaqués et son visage rasé de près. Il sentait l'eau de Cologne rance. « Mon Dieu », pensa Altea, « ce garçon a sans doute un problème mental qui le rend asocial et à part. » Mais elle se reprit aussitôt : les gens comme elle étaient différents des autres, et cela ne les rendait pas fous.
« Tu es très beau… » dit-elle, essayant de se faire pardonner ce qui s'était passé peu de temps auparavant.
Le garçon ne devait pas avoir plus de vingt ans ; il toussa pour s'éclaircir la gorge.
« Mon père me demande de m'excuser auprès de lui pour ce que ce type a fait… » — et il désigna le chien, assis à côté de sa jambe droite, les regardant tour à tour.
- Donc tu le fais parce que ton père te l'a demandé, et non grâce à quelque chose que tu as fait toi-même…
L'autre fronça les sourcils.
— Tu n'as pas arrêté le chien, le laissant presque tuer le mien…
Chacun se défend du mieux qu'il peut…
« Je l'ai déjà vu faire ça, mon chéri… tu es encore trop jeune pour avoir une vision aussi cynique de la vie. Mais passons… » Elle prit sa main gauche et entendit Duke grogner. Lorenzo siffla, et le chien se tut.
—Allons à l'intérieur, Lorenzo. Je dois me laver les mains avant d'aller à la salle à manger.
Ils traversèrent le jardin, et Mendoza avait disparu. Des voix parvenaient de la pièce où ils allaient dîner. Lorenzo entra dans la pièce, baignée de lumière et emplie de voix, mais elle se dirigea vers la cuisine et vit Dorotea occupée tranquillement à ses occupations.
-Excusez-moi de vous déranger, mais j'aimerais me laver un peu…
La vieille femme désigna un couloir du doigt, sans donner plus d'indications. Altea pénétra dans la pénombre. C'était le même couloir qui menait à la boutique, mais elle parvint à trouver une porte d'où s'échappait une odeur d'ammoniaque. La salle de bains était vaste, avec un immense miroir mural, des sanitaires en porcelaine qui semblaient importés d'Europe – bleus et peints à la main – et des rideaux brodés au-dessus de la baignoire, mais le sol était taché d'urine et tout était sale et négligé. L'eau

la rafraîchit, et lorsqu'elle releva la tête, elle dut s'appuyer sur le lavabo. Une nouvelle vague de vertige la saisit.
Elle retourna dans le couloir et entra dans la pièce baignée de lumière. Dès son entrée, un silence se fit. Don Fermín s'approcha, lui prit la main et la conduisit à la chaise qu'il lui avait réservée. Mendoza s'assit à côté d'elle, Max couché sous la chaise, face à Antonio, l'aîné, accompagné de sa petite amie, et à Lorenzo. Elle ne voyait pas Duque, mais devina qu'il était sous la chaise car elle entendait les grognements sporadiques des deux chiens qui parlaient depuis le dessous de la table.
Don Fermín rit de la situation.
-Ici, il nous faut seulement des chevaux et des vaches pour les asseoir à table.
Tout le monde accueillit l'idée avec enthousiasme, et Antonio présenta sa petite amie à Altea. C'était une jeune fille timide de vingt ans, vêtue de blanc, avec des cheveux aussi clairs que ceux d'Altea, mais tirés en arrière . Sa robe, à col montant, était faite d'un tissu très épais. Altea se demanda si elle n'avait pas chaud, car elle la voyait transpirer, mais elle s'essuyait le front sans gêne, ou parfois son petit ami le faisait, et il en plaisantait. La jeune fille souffrait sans aucun doute, mais elle n'osait rien dire à Antonio. Alors il dit :
— Capitaine, où avez-vous déniché cette beauté scandinave ?
Mendoza était habitué au tempérament de cette famille ; il s’adaptait à eux lorsqu’ils étaient seuls, mais il savait qu’Altea pensait différemment. Don Fermín grommelait ; ses enfants lui menaient la vie dure, mais Antonio était déjà adulte et héritier de l’entreprise. Altea comprit qu’ils exerçaient tous deux une emprise sur son père. En raison du caractère affable et bon enfant du vieil homme, elle avait appris à céder, même si elle essayait de faire comme si de rien n’était. Car perdre ses enfants au profit de l’entreprise signifiait perdre sa sécurité financière à la retraite.
Elle remarqua le sourire dissimulé de Lorenzo lorsque son frère posa la question. Mendoza l'ignora, puis demanda à son tour :
- Comment s'est passée votre journée de travail ?
« C'est normal, Capitaine. Mais votre parrain, Las Heras, me cause bien des soucis. Il me doit six mois de matériel pour les réparations du ranch. On n'a été indulgents avec lui que grâce à vous, bien sûr… »
Mendoza devint sérieux.

-Il ne m'avait rien dit…
-Bien sûr que non, elle est gênée…
— Et pourquoi, Don Fermín, ne m'avez-vous pas prévenu ? Vous savez bien que je pouvais annuler cette dette.
Le vieil homme parut dubitatif. Il jeta un coup d'œil à Lorenzo, qui tenait les comptes, puis à Antonio, le percepteur.
« Nous n'avons rien dit à mon père pour ne pas le contrarier ; je sais combien il apprécie sa famille », répondit Antonio à sa place.
« Et pourquoi me dites-vous cela maintenant, devant lui ? » demanda Mendoza.
La moustache et la barbe d'Antonio étaient humides. Il passa la main dans ses cheveux et utilisa le même mouchoir qu'il avait utilisé pour essuyer la sueur de sa petite amie, afin de sécher son propre front.
-Parce que c'est déjà devenu une dette très considérable…
« Et comme ils pouvaient encaisser pendant que j'étais là, n'est-ce pas ? » interrompit le capitaine. Ignorant le garçon, il s'adressa au vieil homme. « J'aimerais voir les factures ce soir, si possible, Don Fermín. » Il savait que le vieil homme souffrait et espérait que ses fils ne seraient pas là ce soir-là pendant qu'ils examineraient les documents. Le vieil homme n'avait plus le cœur à leur refuser quoi que ce soit. Cependant, Mendoza les connaissait assez bien pour se méfier d'eux.
- *Par descomptat, par descomptat* …- dit Don Fermín.
Dorotea arriva avec le poisson. Tous l'applaudirent et la félicitèrent. Les chiens semblèrent oublier leur querelle et levèrent le museau. Les hommes, eux aussi, mirent fin à leur dispute pour toute la durée du dîner. Ils burent le vin catalan que Fermín conservait dans sa cave pour les grandes occasions, et tous louèrent la saveur de ce millésime 1877. Le capitaine avait apporté une bouteille de cabernet de Bordeaux, sortie de la cale du navire.
« Et quand allez-vous rentabiliser votre investissement dans cette vieille bagnole, capitaine ? » demanda Antonio. De retour au combat, les hommes rirent cette fois, car le vin avait déjà circulé pour détendre l'atmosphère.
Peu importe quand ce sera, je m'en fiche, ne t'inquiète pas…
« Si je ne suis pas inquiet, Capitaine, c'est bien le cadet de mes soucis… » et il porta un toast au succès des voyages de « Juan Manuel ». « Si le vrai Juan Manuel revenait de là où il est retenu prisonnier, ce pays serait bien

différent… » La petite amie d’Antonio laissa tomber sa fourchette dans son assiette et regarda l’assemblée en s’excusant. Il la regarda d’un air désapprobateur.
« C’est parce que le grand-père de María Elena était unitarien, elle est une Varela. Je ne sais pas lequel de ses nombreux frères et sœurs a été dénoncé au législateur… »
« Ils l’ont tué », dit-elle. Sa voix était claire pour la première fois de la nuit. Son petit ami l’ignora dès lors.
Don Fermín ne s'est jamais mêlé de politique ; c'était d'ailleurs l'une des raisons de sa prospérité. Il ne disait jamais non à personne et faisait ensuite ce qui lui convenait. Mais ses enfants avaient la fâcheuse tendance à dire ce qu'ils pensaient, et cela l'inquiétait beaucoup.
-Pas de politique à cette table, vous savez que j'en ai l'interdiction.
« Ne finissons pas la soirée sur une mauvaise note, les gars », dit Mendoza, et il porta un autre toast au gouvernement du Dr Pellegrini.
Se voyant seul, son verre levé, il éclata de rire. Altea voulut l'aider et se joignit au toast, puis les autres se mirent à rire eux aussi, mais sans trinquer. Les chiens, excités par l'agitation de leurs maîtres, se mirent à tourner autour de la table, léchant leurs mains de temps à autre, espérant une friandise.

Il était passé minuit quand ils eurent fini le café que Dorotea versait de la grande cafetière qu'elle tenait avec un torchon. Elle leur avait servi plus de trois tasses chacun, dans la vaisselle que Fermín et sa femme avaient reçue en cadeau de mariage. Le vieil homme fixa longuement la petite tasse en porcelaine autrichienne, la tenant délicatement par l'anse entre deux de ses doigts épais. Ses enfants le regardaient avec ressentiment, et Altea se demanda ce qu'ils détestaient le plus : leur père ou le souvenir de leur mère.
Les deux femmes ne s'étaient pas adressé la parole de tout le dîner, et Altea, malgré sa réserve naturelle, ressentit le besoin de compatir avec la jeune fille qui s'attendait, à tout moment et dès qu'elles seraient seules, à une réprimande de son petit ami. Elle tenta de l'aborder, mais la jeune fille ne cessait de jeter des coups d'œil à Antonio, qui, lui, l'ignorait.
« Ne t'inquiète pas, ma chérie », dit Altea en lui prenant le coude. La jeune fille transpirait et se demandait quand elle allait s'évanouir. Mais María

Elena tint bon jusqu'à l'heure où Antonio devait la ramener chez elle. Ils partirent tous les deux, et Mendoza allait profiter de leur absence. Il savait qu'Antonio le craignait et qu'il quitterait rapidement sa petite amie pour revenir.
Mendoza était prêt à rester éveillé pour parler affaires avec Don Fermín.
« Lorenzo, va te coucher, demain tu dois nous emmener à Santa Lucía », lui dit-il.
Le garçon regarda son père, le suppliant de rester, mais il refusa de nouveau. Il devait se sentir aussi ivre que les autres, et c'est pour cela qu'il faisait partie de la famille et de l'affaire. C'est ce que disait son visage, mais il disait aussi qu'il était démuni sans l'intelligence de son frère. Son don pour les chiffres était un numéro de cirque dont Antonio se servait. Il se leva à contrecœur et partit en claquant la porte. Duque l'avait suivi.
« Je vous laisse tous les deux… » dit Altea.
« Dorotea vous indiquera la chambre ; le capitaine y dort toujours », dit Don Fermín.
« Je dormirai sur un lit de camp à l'entreprise, ne vous inquiétez pas pour moi… » La voix de Máximo Mendoza était plus conspiratrice que celle d'un amant déclaré, et cela lui fit du bien.
Elle croisa la vieille femme qui revenait de la cuisine pour débarrasser la table. Sans un mot, celle-ci la conduisit à la chambre d'amis. C'était une pièce spacieuse, encombrée de vieux meubles entassés les uns sur les autres. La fraîcheur régnait sous les hauts plafonds, le matelas était confortable et une bassine d'eau froide était à disposition. Un miroir sur la porte de l'armoire reflétait sa silhouette. Son visage, fatigué et cerné, la faisait se sentir vieille et sans avenir. Ce qu'elle avait cru ressentir pour Mendoza peu de temps auparavant avait été éclipsé par la vue de cette chambre d'amis dans une ville de province. Auprès des Indiens, elle s'était sentie utile et n'avait pas cherché auprès d'eux reconnaissance ou réconfort, mais plutôt une sorte d'énergie qui lui permettait de continuer à vivre chaque matin. Mais devant ce vieux miroir, faiblement éclairé à la bougie, à une heure du matin, sachant qu'elle était enceinte et détestant son enfant, contemplant son corps décharné, elle ressentit le désir d'en finir cette nuit-là. Que faisait-elle dans un pays ravagé par les caudillos et une politique corrompue ? Que faisait-elle mariée à un homme qu'elle n'avait jamais vraiment aimé – elle en était désormais certaine – et avec

l'enfant d'un viol ? Elle repensait à sa mère, veuve et enceinte, à sa beauté délicate, son teint clair et ses cheveux presque blancs, sur la côte danoise, contemplant la mer qui avait emporté le seul homme qu'elle ait jamais aimé. Altea avait aimé son père à travers elle, à travers le portrait accroché au mur, à travers ses livres sur les étagères de la bibliothèque, à travers les manuscrits scientifiques conservés dans les tiroirs du bureau, à travers les souvenirs et les anecdotes de ceux qui rendaient visite à la veuve et à sa fille. Son mariage avec Manuel, son arrivée en Amérique, étaient autant de signes évidents qu'elle avait tenté, sans méthode, d'imiter son père, car elle savait depuis le début que toute originalité lui était inaccessible. Du moins, c'est ce qu'elle croyait, et le seul reproche qu'elle pouvait faire à sa mère. Mais comment pouvait-on l'accuser de quelque chose qui relevait davantage d'une qualité que d'un défaut : la fidélité au souvenir d'un homme irréprochable ? Son père était décédé prématurément, mais peut-être aussi à temps pour éviter toute possibilité de ternir la mémoire qui lui serait rendue.

Elle se regarda de nouveau dans le miroir et aperçut soudain, en haut à gauche du miroir ovale, un visage qui l'observait, scrutant l'horizon depuis l'embrasure de la porte de la chambre, à près de cinq mètres de distance, car la pièce était spacieuse et n'était séparée que par un espace vide où reposait un tapis tissé indigène sur le parquet. Elle regarda le tapis à travers le miroir ; c'était comme un morceau de jungle entre Lorenzo, le plus jeune fils de Don Fermín, et elle. Franchir ces cinq mètres, c'était comme pénétrer dans un marécage où elle pouvait même entendre les cris hystériques des oiseaux tropicaux et sentir l'humidité et la putréfaction. Elle ne se retournerait pas, ne laisserait rien paraître de ce qu'elle avait vu. Le chien était sûrement près du garçon ; même si elle ne pouvait pas le voir, elle pouvait le sentir et même entendre son halètement. Mais était-ce l'animal ou Lorenzo qui haletait ?

Elle tourna légèrement la tête, faisant mine de se recoiffer, et remarqua que Lorenzo s'était penché un peu plus, une main appuyée sur l'encadrement de la porte. La moitié de son corps était à l'intérieur, le torse nu, et l'autre main dans son pantalon, ou peut-être dans son caleçon long ; elle n'en était pas certaine, mais c'était l'explication la plus probable. Altea n'allait ni crier ni demander de l'aide, elle l'avait déjà décidé.

Elle déboutonna lentement sa robe, sans jamais quitter des yeux le miroir, observant chacun de ses mouvements. Elle découvrit ses épaules et laissa glisser la robe jusqu'à sa taille, puis la jupe, levant une jambe après l'autre, et la jeta au sol. Elle remarqua un mouvement soudain dans le reflet du miroir, sentit sa respiration s'accélérer et vit la main cachée bouger.
La lueur des bougies faiblissait, mais elle était stimulée par la vue de lui, agité, apercevant dans l'obscurité naissante le corps qu'elle désirait de plus en plus et qu'elle pourrait voir très clairement dans quelques minutes.
Altea n'était vêtue que de ses jupons blancs, étroits à la poitrine et plus larges sous la taille. Ils lui arrivaient sous les genoux, et elle se pencha légèrement pour ôter ses bas. Elle les fit glisser lentement, jetant de temps à autre un coup d'œil dans le miroir, attentive au moindre bruit ou pas de Lorenzo. Le garçon transpirait ; elle sentait la sueur qui devait ruisseler sur sa barbe clairsemée. Elle se redressa, contemplant son reflet dans le miroir, passant ses mains sur son corsage, laissant deviner qu'elle allait bientôt l'enlever. Elle attendait, comme le lent compte à rebours avant une explosion, toujours en attente, repoussant l'instant précis avant l'explosion, prenant un risque, peut-être vain. Peut-être perdrait-elle encore, mais cette fois par choix, et avec le plaisir d'avoir infligé ce supplice au garçon. À cet homme, vraiment. Elle était une image de glace striée de bleu et de jaune, grâce à la lueur des bougies. Il était un iceberg d'émotions contradictoires prisonnier d'un volcan endormi. Il était fait de pierre, une statue, et pourtant il pouvait déchaîner la violence d'un homme jusqu'à son dernier souffle.
Et elle eut une idée brillante : elle se dirigea vers la table de chevet où reposait la fleur que Don Fermín lui avait offerte, la crête de coq. Grande et rouge, elle la porta entre ses mains à son entrejambe, puis retourna vers le miroir. Elle se contempla, toujours aussi confiante, autoritaire et belle.
Elle entendit les pas rapides de Lorenzo, d'abord sur le bois, puis sur le tapis. Tel un indigène à demi nu courant à travers la jungle vers sa proie, accompagné de son chien de chasse. Elle le sentit parcourir ces quelques mètres, exactement comme elle avait vu les Indiens se déplacer lorsqu'elle enseignait à Toba : rapide et furtif. Elle savait que dans quelques secondes, elle serait attaquée. Elle vit le corps de Lorenzo s'approcher, grand, avec des poils noirs sur la poitrine, blancs comme le lait.

Elle frappa alors le miroir du poing et ferma les yeux. Le verre se brisa et s'écrasa au sol, le fracas étant si fort qu'il annonça bientôt les pas de deux hommes dans le couloir. Lorenzo était déjà sur elle, la saisissant par-derrière, tandis qu'Altea, la main sur la poitrine, se recroquevillait comme un oiseau sans défense. Ses cheveux étaient emmêlés et décoiffés, tels les plumes d'un oiseau blessé. Elle sentait la lutte autour d'elle, les cris et les insultes des hommes. Elle était ballottée d'un bout à l'autre de la pièce. Elle ne voulait pas ouvrir les yeux, mais elle entendait clairement ce qui se passait. Les bras de Mendoza tentaient d'arracher les mains de Lorenzo de la peau d'Altea, leurs doigts s'affrontant et s'entremêlant. Elle tomba au sol.

« Non, capitaine ! Laissez-moi faire ! » entendit-il le vieil homme crier. Mendoza a aidé Altea à se remettre sur pied.

- Êtes-vous ok?

Elle hocha la tête en se frottant les épaules ; sa peau était meurtrie et enflée. Mendoza la caressa affectueusement, le regard empli de peur et de colère. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle. Don Fermín avait saisi son fils par les cheveux et le secouait violemment.

« Fallait-il vraiment que tu réagisses comme ça, espèce d'enfoiré ! » lança-t-il en catalan, avant de le répéter plusieurs fois en espagnol, comme s'il réservait sa langue maternelle aux moments de joie. Pour les disputes et les accès de colère, l'espagnol était de rigueur.

Il le gifla d'une main sans lâcher ses cheveux de l'autre. Le garçon ne se rebella pas ; il semblait avoir perdu toute sa force et toute sa stature face à son père, petit, gros et costaud. Mais, l'espace d'un instant, il parvint à dire :

- T'es un putain de vieux !

Don Fermín continuait de lui tirer les cheveux ; un instant, on crut qu'il allait le faire saigner. Il le traîna hors de la pièce, et ils les entendirent crier dans le couloir. Puis une porte claqua. Et plus rien.

Altea et Mendoza restèrent assis sur le lit. Il tenta de la réconforter, de lui dire quelque chose qu'elle ne voulait pas entendre. Max semblait blessé, des poils de son dos étaient arrachés. Il était assis à leurs pieds, mais il avait du mal à bouger.

« Tu l’as bien cherché, pauvre Max », dit Mendoza en lui caressant la tête. « On dirait qu’il s’est battu avec Duque pour te défendre. On les a vus dans le couloir avant d’entrer. »
Altea s'était blottie dans ses bras, sans pleurer, tremblant légèrement. Elle portait encore ses jupons, et sa robe couvrait à peine sa poitrine. Elle la sentait frémir contre le corps du capitaine. Il la berçait presque, la soutenant, une main posée sur ses épaules meurtries, tandis que de l'autre il caressait le chien. Puis ils se laissèrent retomber sur le lit. Tous deux fixèrent le plafond, où quelques araignées rampaient, et rirent. Ils ne savaient pas de quoi ils riaient, mais ils riaient aux éclats. Et Mendoza, seul moyen d'arrêter ce rire, décida de l'embrasser. Altea sentit son corps se contracter, et il se redressa et s'appuya contre elle, sans la blesser, utilisant à peine son poids comme un bouclier. Il embrassa ses lèvres et son visage, puis son cou nu qui embaumait le jasmin du vieux jardin de Fermín. Il embrassa ses seins à travers ses jupons, mais les ôta aussitôt, sachant qu'elle désirait la même chose que lui : se retrouver nus, sans permission ni entrave. Lorsqu'ils se virent à travers la peau et la sueur de cette nuit chaude, dans la pénombre, car les bougies étaient déjà éteintes, ils entendirent les cris des enfants et du père, tandis que tous deux se cherchaient dans leurs corps, enivrés d'images venues d'ailleurs. Une extase semblable à une barque sur un fleuve tumultueux, soumise aux rigueurs du vent et de la tempête, aux caprices de Dieu et aux obsessions qui tourmentent l'esprit des hommes.
Quand il la quitta, la nuit commençait à décliner. Althéa sentit soudain, avec un frisson, que quelqu'un était peut-être en train de mourir, au même moment que la nuit, loin d'eux, ballotté par les flots, agonisant comme un pauvre malade sur les rives du Styx. Peut-être, sur la même barque, attendant l'appel d'Achéron, ou peut-être même l'appelant. Mais ils étaient de ce côté du monde, avec des âmes qui reconnaissaient la différence entre le jour et la nuit, car ils avaient une fois de plus survécu à l'errance des ténèbres. Leurs mains s'étaient touchées, corps contre corps, possesseurs de l'âme. Ils savaient, à présent, que l'âme est un organe du corps, un lieu qui se meut d'espace en espace par les veines. Et quand le corps meurt, l'âme s'atrophie comme une graine desséchée. Tel était Dieu quand l'homme mourait.

Altea et Máximo s'endormirent à l'aube. Le chien, non sans mal, était monté sur le lit et s'était endormi entre leurs corps nus. Un instant, il posa son museau sur la cuisse d'Altea, puis sur le ventre de Máximo. Il semblait indécis, mais cette fois, il ne prit l'âme d'aucun des deux.

*

À son réveil, elle vit Máximo assis sur le lit, le dos contre le mur, un dossier de bilans posé sur ses genoux repliés. Avec un petit crayon, il examinait méticuleusement les colonnes de chiffres. Il était encore nu, et son corps était un véritable régal pour les yeux. Il arrangea ses cheveux et sa barbe et posa sa tête sur son épaule. Il lui sourit et l'embrassa, mais fit un geste à peine voilé d'agacement. Altea se dégagea et se recouvrit du drap. Elle regarda par la fenêtre ; les volets n'avaient pas été fermés de la nuit, et maintenant la lumière du matin inondait la pièce, intense et pleine, se reflétant sur les carreaux brisés et illuminant l'armoire ouverte où se trouvait le miroir. La fleur gisait fanée sur le sol.
« Ce sont les comptes de votre parrain ? » demanda-t-il.
Mendoza hocha la tête sans la regarder.
- Avez-vous constaté des irrégularités ?
Il soupira et referma le journal.
« Personne, mais Lorenzo, malgré son apparente stupidité, est très doué pour ces calculs, et je suis pratiquement ignorant. Quant à Antonio, il en tire profit à sa guise ; c’est du renseignement stratégique. Je ne sais pas ce qu’il espérait trouver. Si le piège était si évident, Don Fermín l’aurait remarqué, ou n’importe qui d’autre. »
« Quel est le problème avec ces garçons ? » Altea savait que cette conversation n'était qu'un prétexte, car tous deux pensaient à autre chose : elle à rester pour toujours dans ce lit, avec cet homme, et lui à ces comptes non réglés.
-Votre mère est le problème.
- Comment est-il mort ?

Elle n'est pas morte, elle vit à Santa Lucía. Don Fermín l'a mise à la porte. Je crois que les garçons la voient encore de temps en temps, du moins Antonio.
— Et pourquoi l'a-t-il renvoyée ?
— Parce que tu es une sorcière.
Altea rit.
« C'est vrai, non pas qu'elle soit une sorcière, enfin, il l'a mise à la porte pour ça. Mais les gens du coin disaient toujours qu'elle avait des dons particuliers, et après presque dix ans de mariage, la maison était un véritable enfer de disputes et de bagarres. La seule chose dont on est sûr, c'est qu'elle pratiquait des avortements pour la ville et les environs. »
Altea se pencha en avant sur le lit pour le regarder dans les yeux.
— Tu vas m'emmener la voir ?
-Je ne sais pas si elle y travaille encore, il y a quelqu'un d'autre, m'a-t-on dit…
— C’est pour ça qu’on est venus chez Don Fermín ?
Elle ne comprenait pas les véritables motivations de cette stratégie, si tant est qu'il s'agisse bien d'une stratégie de Máximo. Elle en avait le pressentiment, mais cette incertitude l'irritait.
« Les hommes, dit-il en la regardant s'approcher à nouveau du brouillard froid qui allait bientôt se transformer en glace, quand il s'agit de vous, les femmes, nous ressentons une culpabilité terrible qui nous pousse à commettre des erreurs. Nous faisons des choses inutiles, nous présentons des arguments compliqués et, au final, nous offrons de longues et vaines excuses. Mais le regard désapprobateur des femmes est une véritable stigmatisation pour certains d'entre nous. »
L'expression d'Altea resta impassible ; elle pouvait tout aussi bien nourrir des pensées bienveillantes que le ressentiment le plus tenace. Il se leva pour s'habiller, en silence.
« J’aimerais me rafraîchir avant de sortir », a-t-elle dit.
-Je vais dire à la vieille dame de vous préparer un bain.
Il sortit et salua quelqu'un dans le couloir. Tout le monde savait déjà qu'ils avaient couché ensemble. Quelle tête allait-il faire devant ces types, surtout devant Lorenzo ? Il éprouvait de la honte et une colère brûlante. Il voulait quitter cette maison au plus vite, une maison pleine d'hommes qui se comprenaient par un code de haine, et pourtant vivaient en parfaite

harmonie. Car les coups qu'ils s'échangeaient n'étaient que des accès de colère passagers, tandis que leurs relations avec les femmes étaient empreintes d'un ressentiment irrévocable.
Dorothée arriva. Elle la suivit jusqu'à la salle de bains, où la grande baignoire était remplie d'eau chaude. La vieille femme s'affairait, arrangeant les serviettes, le savon et les parfums qui semblaient n'avoir pas été utilisés depuis longtemps.
-Tout cela n'est pas nécessaire, Dorotea.
La vieille femme, toujours silencieuse, haussa les épaules et sortit en refermant la porte derrière elle. Altea la verrouilla. La porte était en bois, avec du verre dépoli dans sa partie supérieure. Elle accrocha une serviette pour se cacher des regards indiscrets et se déshabilla. L'eau était chaude et agréable. Elle ferma les yeux et vit l'eau tachée. Elle les rouvrit : l'eau du bain était claire. Elle s'inquiéta ; si elle saignait pendant sa grossesse, c'est que quelque chose n'allait pas. Elle repensa à ses premières règles, adolescente, à la peur terrible qu'elles lui avaient inspirée, jusqu'à ce que sa mère lui explique la vérité. Mais l'eau du bain était claire et pleine de mousse. De l'eau et du sang ? Elle chassa cette pensée et commença à se sécher et à s'habiller. Elle retourna dans sa chambre pour préparer ses affaires. Elle irait déjeuner ; elle avait faim.
Don Fermín, Máximo et Antonio étaient assis dans la salle à manger. Lorenzo n'était pas apparu de toute la matinée. Le vieil homme se leva avec une attention et des précautions excessives à son égard. Il ne mêlait plus aucune expression catalane ; ces facettes accommodantes du vieil homme étaient curieuses : le gentilhomme espagnol, le puissant marchand, le vieillard fragile dominé par ses fils, le père tyrannique.
« Madame, veuillez vous asseoir à ma droite. » Il lui baisa la main et la conduisit à son siège. Mendoza, déjà assise, se leva et prit place à côté de lui. Antonio la salua d'un ton sarcastique, sans dire un mot.
« Inutile de mentionner ce qui s'est passé hier soir, Don Fermín », dit-elle, obtenant l'effet escompté. Elle vit le père et le fils se regarder, humer quelque chose dans l'air, et comprit qu'il s'agissait du parfum qu'elle portait. Ce devait être le même que celui que la mère des garçons avait utilisé des années auparavant.
Le vieil homme s'éclaircit la gorge, se rassit, posa sa serviette sur ses genoux et continua de déjeuner. Personne ne dit un mot jusqu'à ce qu'ils

aient fini. La tasse de thé d'Altea était vide, le maté de Máximo était froid et la bouilloire presque vide. Quant aux tasses à café que Fermín et Antonio avaient utilisées à plusieurs reprises, elles étaient sales et portaient encore des traces des biscuits que Dorotea préparait depuis le petit matin.
« Nous devons y aller, Don Fermín. Mais il nous faut d'abord régler quelques formalités », dit Mendoza. Il se leva et alla chercher son sac de voyage. Il en sortit un paquet de cuir et le tendit à Antonio par-dessus la table.
« Je vous en prie, Capitaine… ne souilléssons pas la table familiale avec les affaires », dit le vieil homme.
— Ceci règle la dette de mon parrain. Je considère que cette dette est envers son fils ; ainsi, nous séparons les bons des méchants.
Antonio éclata de rire.
« Vous devez avoir des ancêtres d'artistes, Capitaine. C'est sans doute le propre de votre famille, qui coule dans vos veines. » Et il se mit à applaudir. Mendoza se pencha par-dessus la table et commença à tendre les bras vers le garçon, mais le vieil homme s'interposa.
- S'il vous plaît, messieurs !
Antonio se leva et ramassa l'argent.
-Je remettrai le reçu au colonel dès que je le verrai.
Don Fermín prit la parole avant le capitaine :
- *Ne t'inquiète pas , je te promets de m'en occuper.*
Altea songea à cet usage opportun du catalan. Les hommes se séparèrent : Antonio disparut dans le couloir intérieur, Don Fermín sortit pour prendre en charge le transport qu'il avait organisé pour leur voyage, et Máximo et Altea rejoignirent la cour. Le jardin était lumineux, et les arbres à crête de coq demeuraient immenses et toujours sombres. Le chien les accompagnait, boitant, et Mendoza l'aida à se relever après avoir aidé Altea, qui ajusta le bas de sa robe pour se faufiler dans l'espace restreint. Max s'allongea à l'arrière, avec le sac du capitaine et la petite valise d'Altea.
-Je vous le rendrai dans quelques jours.
Don Fermín fit un geste de nonchalance.
« Gardez-le aussi longtemps que vous le souhaitez, Capitaine, il appartenait à ma défunte épouse. » Il fit ses adieux à Altea en lui embrassant la main. Lorsqu'ils se furent éloignés au loin, elle dit :

Si seulement j'avais quelque chose pour me nettoyer…
Mendoza, qui tenait les rênes, éclata de rire. Max leva la tête et remua la queue, puis s'installa entre eux sur le siège du conducteur. Ils lui firent de la place, et Altea lui caressa le dos blessé, qui commençait à guérir.
Le cheval était bai, plus tout jeune, il allait lentement et il fallait l'éperonner de temps en temps.
"À quelle distance se trouve Santa Lucia?" » demanda Altea.
-Environ soixante lieues, plus ou moins.
Elle soupira, résignée à l'inconfort de tout le voyage dans cette petite calèche exiguë, qui durerait au moins deux ou trois jours. Le matin s'était levé clair et ensoleillé, et même lorsqu'ils avaient quitté Lavalle, laissant derrière eux la ville et ses dernières rues, le soleil brillait encore. Mais bientôt, les nuages commencèrent à envahir le ciel à l'ouest, d'abord blancs, puis plus sombres, et au milieu de l'après-midi, ils recouvrirent tout le ciel, et il commença à faire frais. Elle se retourna pour chercher sa valise et la posa sur ses genoux pendant que Max fouillait dedans.
« Ne bouge pas ! » lui dit-elle. Il la regarda avec des yeux attendris, la langue pendante. Altea n'était pas d'humeur à la condescendance et le repoussa, tandis que le chien résistait. Mendoza les observait en souriant, et Altea le provoqua comme elle l'avait fait avec le chien. Lorsqu'elle parvint enfin à faire coucher l'animal, elle prit un pull en laine dans sa valise et s'en couvrit.
« Vous voulez un manteau ? » demanda-t-il au capitaine. Le capitaine secoua la tête, levant les yeux au ciel de temps à autre.
« Il va pleuvoir avant la nuit ; il faudra trouver un abri. À quelques kilomètres d'ici se trouve la ferme d'un des fermiers de mon cousin. »
Il était peut-être cinq heures de l'après-midi lorsqu'ils aperçurent une ligne sombre venant de l'ouest, d'abord très fine, qui s'allongea ensuite et prit la forme d'une volée s'approchant lentement. Altea la désigna d'une main, l'autre posée sur lui. C'étaient des chauves-souris en plein jour, et curieusement, à la veille d'un orage.
- Viennent-ils du Paraná ?
Oui, mais ils sont originaires du Brésil. Ils descendent à cette période de l'année et y laissent leurs petits. Puis, en hiver, ils remontent tous vers le nord. C'est pourquoi il est rare de les voir si loin du fleuve ; il y a peu d'arbres dans cette zone, seulement des broussailles et des grottes.

-Alors ils fuient la tempête…
« Il semblerait bien… », dit-il, puis il ne dit plus rien pendant longtemps. Les chauves-souris atténuaient encore un peu la lumière de l'après-midi. On entendait distinctement au loin le battement de leurs ailes.
« Tu ferais mieux de te couvrir la tête, ils vont passer par ici. C'est dommage qu'on ne soit pas arrivés à la ferme plus tôt… »
-Tu as peur pour le cheval…
Il hocha la tête.
« Je ne connais pas ce cheval alezan, il aura peut-être peur, peut-être pas. Attachez le chien, il est capable de sauter quand ils arriveront. »
Altea attacha Max avec une corde, puis lui couvrit la tête avec le sac. Elle leva les yeux vers le ciel ; ils étaient tout près maintenant et descendaient. Elle attrapa un vieux poncho laissé à l'arrière du sulky et couvrit la tête de Mendoza. Il sourit avec gratitude et lui prit la main, tandis que de l'autre, il tenait les rênes.
Puis les chauves-souris commencèrent à descendre. On pouvait distinguer leurs drôles de petits visages monstrueux, car la nuit, il était impossible de les différencier. Leurs ailes les frappèrent, leurs corps s'entrechoquèrent avec eux et le sulky. Altea entendit Mendoza crier au cheval de rester immobile, et le cheval hennir. La charrette trembla, s'arrêtant puis reprenant de la vitesse au gré de l'agitation du cheval alezan. Max aboya, mais se cacha sous le siège du conducteur. Altea ne voulait pas crier, mais elle avait peur. Elle sentit comme des morsures sur ses bras, mais elle n'y croyait pas. Elle ferma les yeux jusqu'à ce que la volée soit passée. Tout se passa en quelques minutes, mais la sensation dura bien plus longtemps. Lorsqu'ils furent libres, il leva les yeux et les vit disparaître vers l'est. La charrette était arrêtée au milieu du champ, le cheval secouant la tête et hennissant. Il regarda Máximo, qui serrait les rênes avec force, ses mains trahissant la tension de ses veines, tracées comme des rivières sur le dos de ses mains.
« C'est fini maintenant… », dit-elle en essayant de le réconforter, mais elle ne comprenait pas une telle peur chez un homme comme lui.
« Je ne sais pas… » commença Mendoza. « J'ai ressenti de la peur… ou peut-être de la terreur… mais ne faites pas attention à moi… » Son visage, cependant, ne laissait rien paraître de ce sentiment.

Deux heures plus tard, une bruine fine commença à tomber, puis peu après, la pluie devint torrentielle. Un petit bosquet d'eucalyptus se trouvait à proximité et résista à l'averse sur deux kilomètres. Même sous les arbres, la pluie était lourde.

« Mettez-vous sous la charrette », dit le capitaine. Elle obéit, emportant la valise et le chien avec elle, tandis qu'elle regardait Maximus détacher le harnais du cheval et l'attacher à un poteau. Puis il s'assit près d'elle. Épaule contre épaule, ils se regardèrent dans les yeux, sourirent et s'embrassèrent. Elle lui gratta un bras, puis l'autre.

- Ce qui se passe?

— Rien, c'est juste que pendant un instant j'ai cru avoir été mordu.

« Voyons voir… », dit-il en essayant de soulever les manches de sa robe.

« Tu ne pourras pas… » Elle déboutonna les premiers boutons de sa chemise et dévoila une épaule. Il y avait deux marques de morsure. Elle regarda l'autre épaule : il y en avait trois.

« Mon Dieu ! » s'exclama-t-il. « C'est très étrange qu'ils fassent ça ; ça doit être le *myotis… »*

- Qu'est ce que c'est?

« L'une de ces espèces a été découverte il y a de nombreuses années par des explorateurs allemands. Mon grand-père a rencontré un homme nommé Schinz dans les années 1920 ; il a séjourné à Santa Fe. » « Veuillez rester immobile un instant ; je dois mettre des feuilles sur vos piqûres. » Altea le vit se lever et fouiller l'herbe. Max tenta de lécher ses plaies, mais elle le chassa. Elle n'avait pas encore peur, mais elle sentait la peur monter en elle, comme elle avait aperçu le troupeau depuis le ciel au-dessus de la rivière. Elle observait chacun des pas de Max, lents et prudents, tandis qu'il fouillait l'herbe avec précaution.

« Que cherchez-vous ? » demanda-t-elle, irritée. Il agita simplement la main avec patience. Elle le regarda s'approcher du cheval et l'examiner. « Maintenant, il s'inquiète pour l'animal pendant que je l'attends », pensa-t-elle avec colère.

Au bout d'un moment, il revint avec une pâte de feuilles qu'il appliqua sur les plaies, les recouvrant avec le tissu des vêtements blancs qu'elle avait dans sa valise.

— Vous pensez qu'ils sont furieux ?

« Non ! » répondit-il, presque en criant, essayant visiblement de dissimuler, d'expulser et de détruire ce sentiment d'un événement quasi inévitable.

La nuit tomba. Altea dormait, et il la serrait contre lui. Le chien, à leurs côtés, tremblait. La pluie continuait de tomber à verse. Il aurait dû prévoir le problème et demander à Don Fermín un véhicule plus grand, se dit-il. Mais il était trop habitué à voyager seul, à endurer toutes les difficultés et à parcourir de longues distances à travers la campagne, de jour comme de nuit, avec pour seul compagnon son cheval. Ce qui l'inquiétait à présent, c'étaient ces chauves-souris, car il savait qu'elles se nourrissaient de sang. Altea trembla un instant, et il lui toucha le front. Il était froid. Avant de s'endormir, elle avait demandé si le cheval allait bien. « Oui », avait-elle répondu, « il est difficile de percer la peau d'un vieux bai hirsute comme celui-ci. » Mais plus elle essayait de minimiser la situation, plus sa peur devenait évidente.
Dès l'aube, il sortit les provisions que le vieux Fermín leur avait données pour le voyage, enveloppées dans un sac de tissu, et s'attela à préparer un feu près d'un arbre. Tout était humide, mais au moins la pluie avait cessé. Il fit chauffer de l'eau et prépara un maté. La yerba était sèche, tout comme le pain. Il huma le morceau de fromage que la vieille Dorotea avait fait et en coupa un morceau. Il laissa tout prêt près du feu.
« N'ose même pas t'approcher », dit-il à Max. Le chien le regardait d'un air triste, encore pitoyable après sa bagarre avec l'autre, mais à l'abri des chauves-souris. Il alla réveiller Altea. Elle ouvrit ses yeux fiévreux, mais ne tremblait pas. Ses muscles étaient raides à cause de la position dans laquelle elle avait dormi.
« J'ai préparé un petit-déjeuner campagnard », dit-il en s'excusant.
Elle le regarda avec ironie, se demandant ce qu'elle avait bien pu manger à Toba avec Manuel. Mais lorsqu'ils atteignirent le feu où coulait la vieille bouilloire, une assiette de bois garnie de pain et de fromage, et le chien assis à leurs côtés, attendant sa friandise, elle sourit. Jamais, pas même à Cadix, un petit-déjeuner ne lui avait paru aussi appétissant. Elle huma le parfum des eucalyptus sous lesquels ils s'étaient abrités, l'odeur de l'herbe et de la terre humide. Elle accepta le maté du capitaine Mendoza, commandant d'un grand navire et membre d'une vieille famille créole, qui préparait le maté et un morceau de pain au fromage dont l'arôme faisait

ressurgir des souvenirs d'un temps qu'elle n'avait jamais connu. Ni le Danemark, ni l'Espagne, seulement la campagne où ils se trouvaient maintenant, les arbres, le ciel couvert, un beau chien et un vieux cheval. Et devant elle se tenait un homme sur le visage duquel elle perçut, l'espace d'un instant infime qu'elle n'oublierait jamais, une paix contemplative.
Ils reprirent leur route peu après. Ses bras et ses jambes la faisaient souffrir, alors il l'aida à monter à cheval et la couvrit du poncho. Elle le regarda harnacher l'animal tandis qu'il examinait sa peau, avec discrétion pour ne pas l'inquiéter. L'animal serait plus résistant qu'elle, si elle avait eu la malchance d'attraper une infection.
« Combien de temps encore ? » demanda-t-elle, même si elle avait décidé de ne plus le brusquer.
- Beaucoup de choses, mais nous resterons nous reposer chez Don Facundo, je vous ai déjà parlé de lui.
La calèche sortit de sous les arbres et se soumit au ciel lourd. Il bruinait, mais c'était supportable. Dans la matinée, Mendoza avait installé un petit auvent au-dessus du siège du conducteur. Après midi, la pluie se remit à tomber et des éclairs zébraient l'horizon, tels de vieux phares clignotant sans fin.
- La rivière a-t-elle débordé ?
Il haussa les épaules.
- Est-ce qu'il est arrivé quelque chose de grave au navire ?
-Arrête de t'inquiéter. On a pris trop de retard pour faire marche arrière maintenant, surtout pas dans les conditions actuelles.
« Je suis désolée, Máximo. Je ne suis pas comme ça d'habitude, mais là, je ne sais plus… »
Elle se sentait vulnérable car elle avait froid. Elle essayait de ne pas trembler pour ne pas l'inquiéter, mais ses paroles, qu'elle ne maîtrisait pas, eurent l'effet inverse. Elle ne voulait pas passer pour une petite femme timide, agrippée au pantalon de son homme, traînée comme un paquet bruyant et agaçant, mais c'était pourtant exactement ce qu'elle faisait.
La pluie tambourinait sur l'auvent qui s'affaissait, et il dut l'incliner pour éviter d'être mouillé. Parfois, ils laissaient le chien sous les embruns ; ils le voyaient mieux et ses blessures guérissaient. En milieu d'après-midi, ils aperçurent la ferme. Des saules et des peupliers entouraient la maison principale. En approchant du portail, Mendoza fut frappé par l'abandon des

terres environnantes. Aucun chien pour les accueillir, aucun ouvrier agricole, aucune activité. Le portail était ouvert et délabré. Ils passèrent devant la maison, mais la solitude était si profonde, et surtout le silence, qu'il ne put s'empêcher de déplorer une tragédie.
« Il s'est passé quelque chose… », dit-elle.
Prenant un instant pour répondre, il a dit :
-Au moins, nous avons un abri.
Il l'aida à descendre, et soudain une voix de femme cria :
Restez où vous êtes !
Une femme corpulente armée d'un fusil de chasse les menaçait.
« Je suis le capitaine Mendoza, madame. Et vous, qui êtes-vous ? Où est Don Facundo ? »
Elle laissa tomber le fusil et courut vers eux.
« Maximo ! » dit-elle en le serrant dans ses bras et en pleurant.
-Mais femme… calme-toi…
Elle leva les yeux et il reconnut l'épouse de Don Facundo Espinoza. Elle avait tellement changé que seul son regard et son expression pouvaient révéler la tendresse de cette femme qui, disait-on, était tombée amoureuse du capitaine avant d'épouser le propriétaire terrien.
- Carmela…?
« C’est moi, Máximo, croyez-le ou non, mais entrons. » Il regarda Altea avec suspicion.
-C'est une amie, Carmela, je ne peux rien te cacher.
— Vous ne pourriez même pas si vous le vouliez. Entrez, madame, n'ayez pas peur.
La pièce était presque vide, à l'exception d'une table, de chaises et d'un four à bois. Des boîtes de conserves à l'odeur nauséabonde jonchaient le sol et jonchaient les murs.
— Mais que s'est-il passé ?
Alors qu'elle marchait avec difficulté, qu'elle rapprochait les chaises et s'asseyait, ils virent que ses chevilles étaient sales et enflées.
« Vous savez, Facundo aimait jouer… et bien… nous avions un prêt hypothécaire sur le ranch. Puis il a commencé à avoir de graves problèmes de foie, à cause du vin, que voulez-vous… et le médecin a dit qu’il ne devait pas travailler autant d’heures d’affilée dans les champs, alors nous n’avons pas pu payer ces deux dernières années. »

-Je le savais déjà…
« Vous nous avez prêté beaucoup d'argent, même si vous ne m'appréciiez guère, je le comprends. Grâce à cela, nous avons vécu longtemps en paix. Mais le gouvernement voulait nous exproprier, alors Facundo a contracté un autre prêt auprès des Valentes. Maintenant, la propriété leur appartient. Ils me laissent rester par pitié. »
— Mais comment peux-tu être seule ? Et où est ton mari ?
« Facundo s'est suicidé. Il s'est pendu à cet arbre… » Carmela se leva, se dirigea lourdement vers la porte et leur montra le tronc brisé d'un peuplier qui avait jadis ombragé la maison.
« C'est la première chose que j'ai vue ce matin-là en me levant pour aller chercher de l'eau. Le corps pendait là, et les chiens hurlaient. Alors j'ai pris le fusil et je les ai tués pour qu'ils arrêtent de pleurer. Parce que si je ne pleurais pas, personne d'autre ne pleurerait. Ensuite, j'ai pris la grande échelle et un couteau de cuisine, je suis monté et j'ai coupé la corde. Puis les ouvriers agricoles sont arrivés et m'ont regardé. Je leur ai crié adieu à tous ; je ne voulais personne près de moi. J'ai creusé un trou, du mieux que j'ai pu – vous savez que je ne suis pas très fort – et je les ai tous jetés dedans, après les avoir traînés, lui et ses chiens. »
Altea resta assise, tremblante, les bras serrés contre son corps et la tête enfouie dans sa poitrine. Carmela dit :
— Tu vois bien dans quel état je suis. Je suis une épave, Máximo, et j'ai ton âge.
— Et les garçons ?
Ils passaient l'été à Corrientes chez mes beaux-parents. Au moins, Facundo a eu la décence de se suicider en leur absence. Nous n'avons plus de maison, alors ils y sont toujours. Ils sont dans une misère noire, mais je ne veux pas les voir. Ils me rappellent trop mon père, et puis… que dire… j'ai honte qu'ils me voient dans cet état.
Ils restèrent silencieux, fixant du seuil le tronc tranché de l'arbre qu'elle avait abattu le lendemain. Altea les observait, la femme agrippée à la taille de Máximo, qui tentait d'enlacer la présence réconfortante de Carmela.
Ce soir-là, autour de la table, ils mangèrent les restes d'une vache que les Valentes leur envoyaient de temps à autre. Ils parlèrent de Natacha et d'Ariel. Mais Altea n'était guère disposée à écouter. Carmela dormit dans la grange ; le foin y réchauffait l'endroit. Ils dormiraient dans la maison du

ranch, sur plusieurs vieilles couvertures qui leur restaient du lit double qu'ils avaient vendu peu avant la mort de Facundo.
« C'était le dernier meuble que nous avons vendu. Il était magnifique ; mes parents nous l'avaient offert pour notre mariage. Te souviens-tu quand nous sommes allés le chercher au port de Buenos Aires ? » Il se tourna vers Altea pour expliquer. « Imagine, il a traversé tout l'océan depuis Madrid. Ils l'ont débarqué du bateau, et Facundo et Máximo l'ont chargé sur une grande charrette, car c'était un meuble sculpté à la main, taillé dans une seule pièce de bois. Nous l'avons emmené jusqu'au port d'Ensenada, puis de là, nous avons remonté le fleuve jusqu'ici. C'était notre nuit de noces. »
Carmela souriait malgré ses sanglots, et Altea ne savait comment la réconforter. Máximo vit que l'une tremblait de froid, pressentant le pire, et que l'autre, désormais sans espoir, se nourrissait de chagrin et de souvenirs. Il décida qu'ils ne resteraient pas plus d'une nuit. Ils fuiraient le mal qui hantait ce ranch et trouveraient un médecin.

*

Avant l'aube, ils firent leurs bagages. Carmela leur avait proposé une charrette plus grande, quoique un peu délabrée, mais elle ne pouvait leur fournir d'animaux. Le vieux cheval bai fut attelé à la charrette, qui ne nécessitait que quelques réparations mineures, et ils partirent sans dire au revoir à Carmela Espinoza. Ils savaient qu'elle les regardait probablement partir de la maison, mais ils ne se retournèrent pas. Parfois, la compassion se trouve plus intimement dans les regards détournés et le silence.
Le matin était froid, et Altea était encore emmitouflée dans son poncho, ajusté sans serrer pour se protéger du froid. Pendant la nuit, il avait soigné ses morsures. Elles étaient encore gonflées.
Ne devrait-elle pas être avec ses enfants, malgré ce qu'elle pense ?
Hier soir, il m'a dit qu'ils lui écrivaient, mais il n'a jamais répondu. Dans leur dernière lettre, ils disaient partir à Buenos Aires tenter leur chance, mais qui sait…
— Tu étais amoureux d'elle à l'époque, je veux dire ?
Le capitaine lui jeta un regard en coin, ravi de sa jalousie.

« Jamais, mais elle était très jolie, ça se voit encore dans ses yeux bleus et ses joues roses. Elle a toujours été un peu ronde, mais maintenant… ces veines sur ses jambes, ces mains qui ont l'air brisées, et l'amertume dans ses yeux… »

Il continua de pleuvoir tout l'après-midi. Le cheval avançait plus lentement. Ils auraient dû trouver des auberges en chemin, mais à cause de cette pluie, même les postes de garde étaient fermés. Il leur faudrait au moins une journée de plus pour atteindre Santa Lucía à ce rythme. Si seulement ils avaient pu trouver un autre cheval…

Il était probablement plus de six heures du soir lorsqu'Altea s'évanouit. Son corps s'affaissa et elle faillit tomber entre le cheval et la charrette. Máximo parvint à la retenir par le bras, s'arrêta et la souleva pour la déposer à l'arrière. Il se sentait faible depuis midi, mais malgré son conseil de se reposer, elle avait insisté pour rester avec lui sur le siège du conducteur. Il la recouvrit d'une des couvertures que Carmela leur avait données et ils reprirent la route. Le chien était couché à ses côtés, veillant sur la route et sa maîtresse, aboyant de temps à autre, ce qui apaisait les pensées du capitaine. Il pensait à la route qu'ils empruntaient, jadis si familière, mais désormais transformée par les événements politiques et le passage du temps. Des ranchs abandonnés, des hommes morts, des bidonvilles détruits ou incendiés, des arbres abattus et des gens étranges.

Avant la tombée de la nuit, ils croisèrent des gauchos qui le dévisagèrent, une main sur les rênes et l'autre sur la garde d'un poignard à la ceinture. Il fit de même, mais sa main reposait sur son revolver. Le sabre demeurait fidèlement dans la charrette, immobile comme un vieillard. Il ne pouvait se fier à ces gens, car c'étaient des étrangers. Et dans ces contrées, presque tout le monde était étranger. Un simple regard importun pouvait suffire à déclencher une bagarre. Les Mendoza et les Hurtado étaient déjà vieux et aigris ; personne ne les appréciait, du moins pas ceux qui se souvenaient encore de leur famille. Pour les autres, il n'était qu'un type de plus avec qui se disputer ou à qui voler.

L'un des hommes qu'il croisa le salua d'un signe de tête et les mains dans la position requise. Le capitaine lui rendit son salut et supposa que l'autre était prêt à l'attaquer. Il s'apprêtait à dégainer son revolver et à tirer sans hésiter, car il ne se fiait pas à la rapidité des couteaux de ces gauchos. Mais au moment où il était prêt, il le vit lever la tête et regarder vers

l'arrière de la charrette. Son expression changea brusquement. Il tourna les yeux vers Mendoza, dont il savait qu'il l'observait, mais son regard tendu se détendit, et il put même percevoir un relâchement dans ses épaules et son dos. Lorsque Máximo vit que le danger était passé, le gaucho s'éloignait déjà, presque courbé sur son cheval bai, le dos voûté au rythme du trot lent, tapotant doucement le flanc de l'animal, pensant peut-être à cet étranger qui ramenait sa femme malade et le chien qui le soignait. Il n'allait pas attaquer cet homme, il n'allait pas le provoquer. C’est peut-être ce qu’elle pensait, se dit Mendoza, ou peut-être avait-elle simplement eu aussi peur que lui.

Cette nuit-là, ils atteignirent la rive d'un ruisseau. Il alluma un feu, prépara de la viande du ranch de Carmela et construisit un auvent pour la charrette. Ainsi abritée, Altea se sentit plus calme et accepta quelques gorgées d'eau, mais refusa de manger. Elle avait maintenant vraiment de la fièvre. Sa robe sentait déjà mauvais à cause de la transpiration, alors il la changea, séchant sa peau avant de lui mettre une robe propre. La peau blanche d'Altea était rougie sur son visage et aux endroits où elle avait été mordue, mais le reste de son corps paraissait pâle et froid. Elle le regardait tendrement, caressant ses cheveux tandis qu'il la séchait ou essayait avec soin et patience d'enfiler la robe aux boutons et agrafes compliqués. Ses mains maladroites peinaient, mais parfois elles abandonnaient, et alors elle lui disait de ne pas s'inquiéter, qu'elle avait chaud. Mais il ne voulait pas la laisser exposée à la rosée de la nuit et à la fraîcheur soudaine du matin. Il s'allongea à côté d'elle et s'endormit en posant un bras sur la poitrine d'Altea, dont la respiration, interrompue par des quintes de toux, prenait le rythme irrégulier d'une musique qui n'avait sûrement pas encore été inventée.

Il fut réveillé par le hennissement de plusieurs chevaux, les aboiements de Max, puis par plusieurs coups sur l'épaule. Le gaucho qu'il avait croisé la dernière fois se tenait sur la charrette et le poussait du pied.

« Hé, mon pote. Il est déjà midi. Où vas-tu ? » Max continuait d'aboyer. « Dégage d'ici, bon sang, si tu ne veux pas une fessée ! » Mais le chien comprit qu'il plaisantait et continua d'aboyer et de remuer la queue. Mendoza sursauta, surpris.

« Ne t'inquiète pas, mon ami. Je t'ai amené deux chevaux pour accélérer le voyage, où que tu ailles. » Et il désigna deux chevaux à côté de celui du gaucho.
Ils sortirent du chariot. Mendoza s'aspergea la tête d'eau froide et se frotta le visage.
Merci beaucoup pour votre attention, mais je n'ai rien pour vous payer pour le moment. Quand nous arriverons à Santa Lucía…
Le gaucho secoua la tête.
« Rien de tout ça. La dame est très malade », dit-il en désignant Altea, qui dormait encore. « Quand je suis arrivé à mon petit ranch, j'ai raconté l'incident à ma femme. "Qu'est-ce que tu attends ?" m'a-t-elle dit. Alors j'ai amené ces chevaux, et dans les sacoches, il y a des restes de ce qu'elle a mangé hier soir. »
Máximo le fixa du regard. Il pensait à Altea, qui semblait morte, et le visage du gaucho exprimait une tristesse qui lui serra la gorge.
« Tu m'as entendu, mon pote ? » insista l'autre, en regardant une de ses oreilles comme s'il ne l'avait pas entendu.
Mendoza a ri.
-Oui, excusez-moi, mon ami, c'est juste que ça fait longtemps que je ne suis pas venu dans le coin et je ne suis pas habitué à une telle gentillesse.
L'homme a enlevé son chapeau et avait l'air gêné.
-Maintenant que je m'adresse à un monsieur, veuillez m'excuser de vous avoir traité comme une personne comme les autres, enfin… vous comprenez.
Ne t'inquiète pas. Qu'est-ce qui est si drôle, mon pote ?
-Gualterio Gonçalvez, pour vous servir…
Ils se sont serré la main.
-Étrange nom pour un gaucho…
L'autre a ri.
— Ce que mon père a fait : il est venu du Brésil et s'est mis en couple avec ma femme, qui était indienne.
— Et comment puis-je vous remercier de votre attention et vous rendre la pareille ?
-N'en parle pas…laisse-moi juste t'aider à les attacher au chariot et si tu veux, je t'accompagnerai un moment.

Ils attachèrent les chevaux et laissèrent le vieux bai se reposer près de celui du gaucho. Ils reprirent leur route, en fin d'après-midi. Ils chevauchaient en silence. La toile de la bâche claquait au vent, et Gonçalvez veillait à ce qu'elle ne se détache pas. Ils allaient vite, mais le grondement du trot expert des chevaux était à peine perceptible. La pluie avait cessé, mais le ciel restait couvert.
« Avez-vous des enfants, Gonçalvez ? » demanda-t-il. La voix de Mendoza résonna comme un coup de tonnerre dans le silence imposé au gaucho.
— Deux, mon pote, mais ils les ont tués, il ne me reste plus qu'un petit-fils.
— Et comment c'était, si je peux me permettre ?
— Les militaires, mon ami. Ils travaillaient pour le parti avec le même dévouement que j'en ai mis pour Don Justo, mais les militaires sont venus et les ont tués.
Un long silence suivit, seulement interrompu par le murmure du ruisseau qu'ils approchaient. Bientôt, ils arriveraient à Santa Lucía.
— Et qu'est-il arrivé à cette dame ? Si je peux me permettre…
Elle a été mordue par des chauves-souris il y a deux jours. Je ne sais pas si vous les avez vues…
Le gaucho se remémora le passé.
— C'est inhabituel par ici, mon pote. Comment étaient-ils ?
— Comme celles qui rôdent la nuit dans le Paraná, mais celles-là ne mordent pas. Celles de l'autre jour ont le corps noir et elles sont grosses.
« Je sais, ils viennent du Brésil. Ils descendent dans le coin depuis longtemps à cause des pluies. Ils tuent beaucoup de bétail, mais je ne les ai jamais vus mordre les gens. Il y a un guérisseur qui soigne ça dans le village où ils vont. »
Mendoza était attentif.
- Connais-tu le nom, mon ami ?
— Bien sûr. Aurora Valverde, c'est son nom. Elle jette des sorts, mais elle soigne aussi. Ma copine la connaît, mais elle n'en a plus parlé depuis son retour. Elle lui a jeté un sort, si j'ai bien compris, compadre, tu sais, des trucs de femmes…
Il faisait presque nuit lorsqu'ils atteignirent les premières rues de la ville. Il arrêta la charrette et dit au gaucho :
— Voilà, mon pote. Rends-moi le cheval alezan ; il est reposé maintenant, et on n'aura plus besoin de lui ici.

Ils ont changé les harnais et les deux chevaux sont retournés au cheval de Gonçalvez.
Je ne sais pas comment vous remercier…
-Certes, ce fut un plaisir de rencontrer un homme comme vous, Capitaine…
Maximo fronça les sourcils.
— Comment le sais-tu, si je ne te l'ai pas dit ?
« Je vous ai déjà dit que j'étais soldat sous les ordres de Don Justo. J'ai rencontré le colonel Las Heras à l'époque, et je lui rends encore service maintenant qu'il est âgé. Je vous ai souvent vu à votre ranch quand j'étais enfant. Je ne vous ai reconnu qu'aujourd'hui, à votre façon de parler. Vous avez conservé la même dignité qu'autrefois. »
Mendoza se creusait la tête. Ce gaucho pouvait-il être le même homme qui lui avait appris à soigner les chevaux malades et avec qui il avait parcouru les ranchs environnants à cheval lorsqu'il était adolescent ?
« Moi aussi, compadre, à votre service », dit le gaucho, comme s'il lisait dans ses pensées. Mais c'était son visage qu'il avait lu.
Ils se serrèrent la main fermement, et sans la lâcher, il dit :
Ce fut un honneur de te revoir, mon ami. Et tous mes vœux de bonheur au propriétaire qui t'a ramené.
« C’est vrai, elle a raison, compadre ! Ils savent… » Et, regardant vers la charrette d’où Altea les observait, un bras appuyé sur le bord, à moitié endormie mais attentive, la chienne lui léchant la main, il dit : « Prenez soin de cette dame et dites-lui adieu de ma part, je n’en suis pas digne… »
Le vieux Gonçalvez enfourcha son cheval, fit demi-tour et s'éloigna au trot. Les hanches des trois chevaux s'éloignèrent au rythme syncopé, disparaissant à la tombée de la nuit.

*

Mendoza a approché Altea :
- Comment vas-tu?
— Très mal, Máximo. Je n'ai plus la force de rien…
« Tu as froid ? » demanda-t-il en attrapant les couvertures qu'elle avait enlevées. Elles étaient mouillées.

-Non, pour l'amour de Dieu, j'ai une chaleur insupportable.
Il l'a saisie par les épaules et elle a crié.
Ne me touchez pas !
La nuit tombait presque, mais à la lueur d'une lampe, elle aperçut les bras enflés et meurtris. Altea se mit à pleurer, tremblante de frissons.
Je crois que je vais mourir. Je voulais le tuer… il va me prendre…
Maximo songea à la réconforter par des mots, mais il jugea plus utile de ne pas perdre de temps et de trouver un médecin. Il laissa la charrette sur le bord de la route menant au centre-ville. Il marcha jusqu'à la première maison éclairée et frappa à la porte. Quelqu'un, depuis une fenêtre, demanda qui c'était.
-J'ai besoin d'un médecin de toute urgence, s'il vous plaît…
« Il n'y en a pas eu depuis des mois », répondit la femme depuis la fenêtre, et elle s'apprêtait à la fermer lorsque Máximo maintint le volet ouvert.
- Mais alors vers qui puis-je me tourner ?!
La femme haussa les épaules. Continuer à la frapper était inutile. Il s'éloigna dans la même rue et reçut la même réaction de la part de garçons qui s'amusaient à brutaliser un chien, et de la part de quelques ivrognes qui traînaient devant un bar.
« Si je peux me permettre, pourquoi avez-vous besoin du médecin ? » demanda l'un d'eux.
Ma femme est malade…
« Tu veux qu'on la soigne si tu n'y arrives pas, mon pote ? » Ils rirent.
Máximo n'allait pas perdre une seconde, mais au moment où il allait s'éloigner, ils l'attrapèrent et commencèrent à le maîtriser.
- Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Tu ne peux pas avoir d'enfant ? On te le fera gratuitement, mon pote.
Mendoza se mit alors à frapper, mais ils étaient trois et ils ne tardèrent pas à le mettre à terre. Il sortit son revolver et visa.
- Fais disparaître ces putains de hoquets !
Mais les hommes se moquèrent de lui, et Máximo tira. Ils restèrent immobiles, le fixant avec stupéfaction ; leur frayeur s’apaisa rapidement, bien qu’ils n’aient pas cherché à s’approcher.
— Et qu'est-ce qui ne va pas chez cette dame, si je peux me permettre, mon ami ?
-Elle a été mordue par des chauves-souris…

Les hommes se regardèrent et, comme par réflexe, s'éloignèrent de Mendoza.
— Alors le guérisseur devra la voir, compadre, si elle survit…
— Et où se trouve-t-il ?
- Au bout de la rue, là où les pavés s'arrêtent.
Mendoza se leva et se dirigea dans cette direction, gardant un œil sur les hommes, son fusil toujours à la main. Lorsqu'il s'estima suffisamment loin, il se mit à courir. Un, deux, trois pâtés de maisons, et les pavés continuaient. Les maisons du centre-ville s'alignaient les unes après les autres, grandes et petites, des boutiques aux façades sombres ou illuminées. Il y avait encore des gens dans la rue, des hommes et des femmes seuls ou en couple. Ils le regardaient avec curiosité tandis qu'il courait comme un fou, transpirant dans la brise froide de la nuit. Des chiens aboyèrent et des enfants qui jouaient dans la rue rentrèrent brusquement chez eux. Il entendit quelqu'un dire : « Il va chez la sorcière », mais ce n'était peut-être qu'un écho dans le vent, et il ne saurait jamais s'il l'avait imaginé ou si c'était vrai.
La maison de la sorcière, pensa-t-il. Ni lui ni ses amis, lorsqu'ils étaient enfants, n'avaient jamais osé s'aventurer hors de cette maison où, disait-on, la mère de la femme qui y vivait avait tué son mari. Ils étaient issus de familles patriciennes ou espagnoles, propriétaires terriennes dans presque tout Santa Fe et Entre Ríos. Ils allaient d'un ranch à l'autre, libres de leurs choix. Parfois, par curiosité, ils se rendaient jusqu'à Santa Lucía pour voir le lieu du crime. Il était rare qu'une femme prenne le fusil de son mari et le tue dans son lit, pendant son sommeil. La presse avait parlé d'elle pendant des semaines, et dans toute la province, on commentait le procès. La fille était une adolescente nommée Aurora. Au début, tous la plaignaient, mais lorsqu'ils la virent pour la première fois à la mairie, le visage empreint de fierté et de mépris, ils craignirent qu'à l'exécution de la mère, son âme ne se réincarne en elle. C’est ce que disaient les yeux d’Aurora, selon les femmes, car les hommes ne voyaient que la beauté de la jeune fille : sa silhouette élancée sous sa robe de dentelle blanche, le chapeau à voilette qui adoucissait encore ses traits. Sa mère fut fusillée trois mois plus tard à Buenos Aires. C’était durant la dernière année de pouvoir de Rosas, et l’on disait qu’il avait assisté personnellement à la cérémonie. L’Église refusa de l’inhumer en terre consacrée, et c’est le général qui autorisa son

enterrement à un mètre précis du cimetière Flores. Personne ne comprit cet acte de clémence envers une meurtrière, mais ses adversaires politiques y trouvèrent une remarquable cohérence. Aurora hérita de la maison ; elle n'avait pas d'autre famille. Personne ne lui proposa son aide, et l'avocat de sa mère se fit payer sur les économies que cette dernière avait déposées à la banque Litoral. Comment la jeune fille allait-elle subvenir à ses besoins ? Telle fut la question inévitable pendant un temps. Bientôt, plus personne ne se soucia de ce qui se passait dans la maison. La municipalité a pavé les rues, mais s'est arrêtée à cette maison, et la ville a continué à s'étendre et à croître, sauf dans cette direction.

Máximo grandit en entendant parler de ce meurtre de temps à autre. Encore enfant, il demandait : « Pourquoi l'a-t-elle tué ? » Les plus grands échangèrent des regards, unis par le silence. Mais ses amis disaient qu'elle s'était débarrassée du mari lorsqu'il avait découvert qu'Aurora n'était pas sa fille. « Alors, à qui appartenait-elle ? » demandait-il. Les garçons riaient et le bousculaient en criant : « Au diable ! » Il crut longtemps à cette réponse, puis, en grandissant, il pensa avoir tout oublié. Lorsqu'il rencontra Altea, il pensa aussitôt à Aurora Valverde, la femme de Santa Lucía qui, disait-on, lisait l'avenir, pratiquait des guérisons magiques et recueillait des fœtus avortés chez elle. Il se souvint soudain non pas qu'elle était la fille du diable, mais de ce qu'on disait d'elle : sa beauté, son intelligence, sa malice, son silence et les bruits étranges que faisaient les enfants avortés dans les cuves de formol.

C'est pourquoi ils avaient accosté à Lavalle et emmené Altea avec eux pour tout le voyage jusqu'à Santa Lucía. Il ne lui avait pas dit qui c'était ; il était seulement entendu tacitement qu'ils allaient là où elle se ferait avorter, car c'était le souhait d'Altea. Et lui, qui savait que Manuel n'était pas le père, sentait qu'il devait faire ce que Natacha n'avait pas fait : se débarrasser de l'enfant. Ariel n'était pas son fils, et il savait, sans même avoir besoin de mots, qui était le père. Aider à éliminer l'enfant d'Altea revenait à faire disparaître Ariel. Ariel était un germe, Ariel était un enfant malade, et il l'aimait par pure pitié. Il ne pouvait ni le sauver ni faire de lui un homme, car d'une certaine manière, l'avenir semblait inexistant pour le garçon. Sa mère l'entourait d'un mur, le étouffait comme pour le renvoyer dans son ventre. Ariel était un animal qu'elle possédait. Elle le dévorait par sa religion, utilisant des images du Christ comme s'il était un cannibale ou un

pédophile : tout était bon pour garder Ariel sous son emprise. Elle ne le laissait pas sortir, comme si son ventre était un cercueil, ou un bocal rempli de formol, où elle conservait le cadavre – un cadavre vivant – de l'être qu'elle idolâtrait, son père polonais. Krakowsky, comme l'enfant maladif qu'il avait été, d'après les souvenirs que le vieil homme avait racontés à Natacha. Les hivers de Varsovie l'avaient presque tué, mais ils l'avaient aussi fortifié. La chaleur intime de la maison paternelle était comme la chaleur de son âme, les pièces closes, le foyer allumé dans chacune, l'intimité sous les draps et les couvertures épais. Et en dessous, les gens. Et à côté d'eux, une pièce vide.

La maison au bout de la rue pavée était une ancienne demeure coloniale datant de l'époque des vice-rois. Il se tenait devant l'entrée, entre deux colonnes de l'arcade, flanquées de grandes jardinières aux plantes inconnues, dont les branches projetaient des ombres mouvantes sur les fenêtres à barreaux, au gré de la brise nocturne. Des grilles aux bords arrondis et ornées de fleurs en fer forgé couvraient toute la façade. Le toit de tuiles semblait s'affaisser jusqu'à la tête de quiconque se tenait devant. Il frappa deux fois, avec force. Une lampe projeta une lumière vacillante par la fenêtre de gauche, et la porte commença à s'ouvrir. La lenteur du processus l'exaspérait, mais finalement la porte s'entrouvrit et le visage d'une femme apparut, à peine éclairé.

« Que voulez-vous ? » demanda-t-il.

Je recherche Aurora Valverde. Ma femme est malade et a besoin de soins.

- Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ?

—Elle a été mordue par des chauves-souris, je crois *des chauves-souris myotis* . Et, qui plus est, elle est enceinte.

La tête de la femme bougea, cherchant du regard les alentours.

-Il est dans une charrette à l'entrée du village.

Il remarqua que la femme avait froncé les sourcils.

- L'a-t-il laissée seule avec la famille Benítez qui rôdait dans les parages ?

Il comprit alors qu'elle parlait des hommes qui l'avaient agressé et se maudit, mais il n'eut pas le temps de poser d'autres questions ni de courir chercher Altea. Le visage de la femme était fixé sur quelque chose derrière lui. Maximus se retourna et vit les flammes. La charrette était traînée par le cheval qui galopait follement au milieu de la rue, incapable de se libérer de ce qui ressemblait à un char de feu.

*

Les jumeaux Benítez étaient des fauteurs de troubles, car ils n'avaient rien de mieux à faire que de parcourir les villes en quête de bagarres. Aujourd'hui, c'était Santa Lucía, hier Goya ou Lavalle, demain Corrientes ou Concordia. Fils d'éleveur, ils fréquentaient des gens moins fortunés qu'eux, mais qui leur étaient collés comme des tiques. D'ailleurs, ils en avaient besoin. Capables d'inventer n'importe quoi pour embêter les autres, ils avaient parfois besoin d'aide. On disait que dans cette famille, la malice coulait dans leurs veines, et que c'était une de leurs perversions, selon eux, qu'à chaque génération il y ait des jumeaux. Quelles que soient les femmes qu'ils épousaient, il en naissait toujours une paire, et c'étaient généralement les pires. C'est ainsi, par tradition familiale, qu'on les traitait dès leur naissance.

Ils s'habituèrent donc à suivre la voie tracée par la tradition, et ce n'était pas trop difficile pour eux, car c'était dans leur sang, cela ne faisait aucun doute. Se battre et chercher les ennuis. Enfants, ils cassaient des objets ; adultes, ils provoquaient des bagarres ou tendaient des pièges, du moins lorsqu'ils n'étaient pas ivres. S'ils l'étaient, leur comportement ressemblait à celui de n'importe quel ivrogne tapageur, et c'était préférable à les voir sobres, car leur méchanceté n'en était que plus insidieuse et efficace. Lorsqu'ils avaient de sérieux ennuis et finissaient en prison, le contremaître du ranch venait les faire sortir sous caution avec une liasse de pesos, et l'affaire était réglée. Leurs parents étaient généralement en Europe, et lorsque le contremaître leur écrivait, l'histoire des frères Benítez était déjà oubliée.

La nuit où ils se retrouvèrent face au capitaine Mendoza, ils furent surpris par le revolver. Ils utilisaient des couteaux au quotidien, réservant les armes à feu à la chasse. Rusés, ils se servaient de leur intelligence, et parfois de leurs mains. Lorsqu'ils virent Mendoza, ils étaient ivres morts, n'étant arrivés en ville que l'après-midi même. Personne ne leur refusa rien, et même s'ils n'avaient pas d'argent pour payer l'auberge, les propriétaires envoyèrent la note au ranch Concordia.

Ils ont laissé partir l'individu, quel qu'il soit.
« Avez-vous vu qu'il avait une rayure sur sa veste ? » a demandé Joaquín Benítez.
« C’est forcément un déserteur, sinon qu’est-ce qu’il ferait par ici dans cet état ? » répondit Delmiro, et il resta planté là, pensif, au milieu de la rue, tandis que la silhouette de Mendoza disparaissait derrière les pavés. « Allons voir la femme du soldat. »
L'ami qui était avec eux ce soir-là a déclaré :
— Mais si elle a été mordue par des chauves-souris, je ne m'approcherai pas d'elle.
Delmiro Benítez lui fit signe de déguerpir. « De quoi as-tu si peur ? Tu crois qu'il va nous mordre ? Il doit être en plein délire, et puis, on se vengera de lui. »
Tous trois rebroussèrent chemin en direction de l'entrée du village. Il faisait nuit noire et il n'y avait âme qui vive. Le ciel couvert s'étendait à perte de vue et le vent se levait. Un seul point lumineux, à quelques mètres de là, grossissait jusqu'à ce qu'ils atteignent la charrette. Ils entendirent des aboiements de chiens, puis la respiration rauque et profonde d'une femme allongée.
« Du calme, vieux ! » dit Joaquín au chien.
Max se trouvait devant Altea, essayant de les empêcher de monter.
« On va s'occuper de celui-là… » Delmiro dégaina son couteau, mais la rapidité de son mouvement le fit trébucher contre la mâchoire du chien. Benítez recula, mi-amusé, mi-grimacé. Les dents du chien avaient mordu les nerfs de son poignet. En le pressant contre son corps, il dit :
- Brûlez-le !
Joaquín Benítez se mit à chercher des branches et de la paille sèche, tandis que l'autre les jetait dans la charrette. Ils apercevaient à peine la femme, qui ne bougeait pas, et le chien aboyait sans cesse, les pattes fermement ancrées au bord et le poil hérissé.
Delmiro sortit alors une flasque de sa poche et la jeta au loin. Ils entendirent le bruit de la bouteille qui se brisait et un faible cri venant de l'ombre. Il alluma une allumette. Son visage s'illumina, impassible, mais chargé d'une émotion que son ami n'aurait jamais pu définir, mais que Joaquín comprit. En jetant l'allumette, le feu prit et ils s'enfuirent chacun de leur côté, mais les jumeaux restèrent ensemble.

Altea se mit à hurler, et lorsqu'elle tenta de se lever ou de s'éloigner des flammes, son corps se raidit et elle put à peine bouger les mains. Ses bras étaient lourds et ses jambes presque raides. Max aboyait sans cesse vers le feu, et le cheval se cabra, essayant de se libérer de son harnais. La charrette trembla, des branches et de la paille se déplacèrent, et le feu engloutit Altea, au moins pendant quelques secondes, tandis que Max agrippait le bord de la couverture qui l'enveloppait et tirait. Il recula avec effort jusqu'à tomber de la charrette. Il se dressa sur ses pattes arrière et, posant ses pattes avant sur le bord, tira de nouveau sur le tissu avec ses dents. Encore et encore, tandis que la charrette tremblait. Il venait de réussir à libérer les jambes d'Altea lorsque le cheval se mit à courir, entraînant la charrette avec lui. Le corps d'Altea tomba au sol car Max tenait toujours le tissu. Lorsque le cheval s'éloigna dans la rue, le chien laissa tomber la couverture et s'approcha de sa maîtresse. Il lui lécha le visage couvert de suie.

*

La charrette approcha du bout de la rue, crissant sur les pavés, tirée à toute allure par un cheval désespéré qui tentait d'échapper au brasier qu'elle traînait derrière elle. Le hennissement du cheval se mêlait au claquement des sabots et au crissement des roues qui résistaient encore aux chocs et aux sauts par-dessus les pierres, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'à quelques mètres de la porte de la maison. Máximo la regarda passer comme une boule de feu à l'odeur de chair brûlée, et il eut l'impression que la fin du monde était arrivée. La nuit était noire au-dessus, mais ici, dans la rue, c'était un enfer qui ne semblait pas être tiré par un seul animal, car les flammes s'élevaient bien plus haut que la charrette, et il crut même apercevoir les yeux du cheval le fixer pendant les quelques secondes fugaces que dura le passage de la charrette. Puis celle-ci poursuivit sa route au-delà de la maison, là où il n'y avait plus de route. Les fenêtres des maisons commencèrent à s'ouvrir et des hommes en chemise de nuit apparurent, accompagnés d'enfants presque nus qui s'étaient levés pour assister à cette étrange agitation à cette heure de la nuit dans le village.

Quelques femmes en chemise de nuit, les cheveux tressés, sortirent en criant pour qu'ils reviennent, mais personne ne leur prêta attention. Maximus courut désespérément après la charrette, et lorsqu'il la vit arrêtée non loin de là, il perçut avec une clarté épuisée l'odeur de chair brûlée. Il ne put que s'effondrer à genoux au milieu de la rue, les mains sur le visage, dissimulant la honte qui semblait vouloir se manifester dans toute sa splendeur rebelle. Mais son corps l'exprimait : les épaules voûtées, le dos arrondi, les genoux tremblants dans la boue, et même ces mains qui paraissaient transparentes, traîtresses, révélaient l'extrême honte et la douleur de la culpabilité qui s'ensuivait.
Ses doigts se posèrent sur son dos et répétaient la même chose que la faible voix qui résonnait, plus forte encore que le crépitement du bois consumé par le feu :
« Stupide ! » s’exclama la femme qui l’avait suivi.
Mais alors, des gens commencèrent à s'approcher. Des hommes, munis de couvertures et de peaux mouillées pour contenir le feu, passèrent devant lui, daignant à peine lui jeter un regard. Puis ce furent les garçons qui se mirent à hurler.
« Regardez ! » répétaient sans cesse de nombreuses voix, provenant de celles des hommes qui avaient maîtrisé l’incendie et de celles qui entouraient Maximus.
Máximo Mendoza se leva et se retourna. La femme le fixait d'un regard furieux et méprisant. L'insulte résonnait encore clairement à ses oreilles, bien qu'elle n'eût été prononcée qu'une seule fois. Les flammes qui s'éteignaient lentement continuaient de la faire écho dans une langue tribale, entre craquements secs et crépitements d'éclats. Il se retourna, vers l'endroit où tous les regards se tournaient désormais, et aperçut des bras tendus pointant vers la rue sombre, à l'entrée du village. Et des profondeurs de la nuit d'où il avait émergé en quête de secours, apparurent les chiens, traînant dans leur gueule le drap sur lequel Altea était étendue. Ils avançaient lentement, mais tous ensemble, et Max était en tête, comme s'il dirigeait le cortège. Personne n'osait les approcher, les appeler ou les toucher. C'étaient peut-être ses chiens, et d'autres chiens errants. Il y avait douze chiens, Max compris. D'où venaient les autres pour l'aider ? Comment le savaient-ils, si ce n'était pas lui qui les avait appelés par des gémissements ou des aboiements ?

Ils marchaient au milieu de la rue, tandis que de part et d'autre se formaient deux files inégales d'enfants, de femmes et d'hommes qui les observaient en chuchotant. Quelques vieilles femmes se signaient. Les chiens s'approchèrent de Mendoza et, à quelques mètres seulement, s'arrêtèrent et laissèrent tomber le tissu. Max le regarda avec ce regard familier de douceur et d'indulgence, ce regard triste qui dépassait toute autre signification. Les autres s'éloignèrent, certains avec leurs maîtres, qui se trouvaient parmi le groupe rassemblé, d'autres en contournant les jambes sans déranger personne.

Máximo Mendoza s'approcha d'Altea. Il osait à peine la toucher, comme si elle était un fantôme. Elle était vivante et respirait bruyamment, presque suffoquée par la fumée et la suie qui lui emplissaient les poumons. Il embrassa désespérément son visage sale, sans savoir s'il lui faisait mal ou s'il la privait de l'air frais dont elle avait tant besoin.

« Les chiens de Lazare », dit Aurora Valverde, et beaucoup la regardèrent sans rien lui demander, s'éloignant simplement pour retourner chez eux et dans leurs lits, car il ne s'agissait certainement plus pour eux d'intervenir dans cette affaire.

«Quoi ?» demanda Mendoza.

« Les chiens qui ont sauvé Lazare de sa première mort… » dit-elle. « Emmenez-la chez moi, je vais devant. » Elle s’éloigna, fière et indifférente aux murmures des derniers badauds. Máximo souleva Altea dans ses bras, d’abord avec une extrême précaution pour ne pas lui faire mal, mais lorsqu’il sentit son corps léger et presque raide, il marcha aussi vite qu’il le put vers la maison, trébuchant une fois sur les pavés qui s’arrêtaient devant la porte, suivi de Max.

L'intérieur était conforme à ses attentes, même s'il n'y prêta pas attention sur le moment. Une grande pièce avec une grande table complètement vide, des chaises à haut dossier ornées de motifs espagnols, des murs de briques peintes en rouge et plusieurs tapisseries tissées par des artisans indigènes. Le plafond était haut, avec des poutres auxquelles pendaient des lampes rustiques et de nombreuses toiles d'araignée. Au fond, un petit autel abritait un crucifix et une statuette du Christ aux membres semblables à des troncs d'arbre. Aurora l'attendait pour le conduire à la chambre où il devait coucher Altea. Il la suivit ; ils traversèrent une cour

intérieure avec une citerne, des vignes et de nombreux pots de fleurs vides, puis entrèrent dans une pièce à l'odeur d'humidité, de froid et d'obscurité. Altea ouvrit les yeux et la lumière de la cour lui fit mal.
« Ses yeux sont brûlés par la suie. Laissez-la au lit et n'ouvrez pas les volets. J'irai chercher de l'eau pour la laver. J'imagine qu'elle n'a pas emporté d'autres vêtements… »
La valise a dû brûler…
« Je vais lui donner quelque chose qui m'appartient. Déshabillez-la… »
Max s'était couché, la tête entre les pattes, les yeux rivés autour de lui, mais il s'était bientôt endormi et s'était réveillé en sursaut quand Aurora était revenue avec deux bols d'eau et de viande. Elle lui avait caressé la tête en disant :
-Tu as fait un mauvais rêve, n'est-ce pas ?
Le chien but avidement, et lorsque la fontaine fut vide, il refusa la nourriture et se recoucha.
-Ce chien a beaucoup souffert à cause de vous…
Mendoza acquiesça. Il avait déjà ôté la robe brûlée d'Altea et commençait à la rafraîchir avec de l'eau fraîche. Il agissait comme un mari éploré, loin de l'assurance d'un capitaine de navire. Elle semblait soulagée, mais laissait échapper des gestes de douleur, n'osant se plaindre, sans doute parce qu'elle se sentait comme une étrangère. Aurora prit un autre linge qu'elle avait apporté et le trempa dans la bassine en porcelaine. Leurs mains nettoyèrent la peau d'Altea, se frôlant parfois. Un regard de la femme lui apporta un soulagement pour la première fois de la nuit : après le mépris, il crut enfin trouver de la compréhension. Les yeux bleus de la sorcière étaient sombres, comme la couleur des profondeurs marines ; ses cheveux bruns étaient noués à la nuque en un chignon négligé d'où s'échappaient quelques mèches, cachant parfois son visage. Elle avait retroussé ses manches, et il pouvait voir ses avant-bras noircis par le soleil de la campagne, et ses mains, fortes mais belles, comme celles d'une pianiste. Elle avait aperçu le vieux piano à queue dans la pièce principale et s'était demandée si elle en jouait, et si on l'entendrait un jour. Mais était-elle la même femme qui avait la réputation d'être une sorcière, et que tout le monde fuyait comme si elle était maudite ?

« Pourquoi ne prenez-vous pas un bain ? Et ensuite, reposez-vous dans la pièce d'à côté. Je n'ai pas de domestiques pour vous aider ; vous devrez remplir la baignoire vous-même. »
Il allait répondre non, mais sa voix l'en empêcha. Alors il se leva et resta un instant immobile, la main sur la tête.
« Tu n'as rien mangé, n'est-ce pas ? Je te laisse du maté et des biscuits que j'ai préparés ce matin. Ne tarde pas, sinon la bouilloire va refroidir. »
Avant de partir, il se retourna et demanda :
— Pensez-vous qu'il va être sauvé ?
Il ne daigna pas répondre, si ce n'est par une autre question.
- Pourquoi êtes-vous venu jusqu'à Santa Lucía ?
Or, c'était lui qui ne souhaitait pas répondre, même s'il était évident qu'il le savait déjà.
— À cause de l'enfant. Elle a été violée.
Aurora acquiesça.
—Je vous le dis maintenant, et je sais qu'elle m'écoute, même si elle ferme les yeux, que je ne pourrai rien faire tant qu'elle sera dans cet état.
Maximo baissa les yeux vers le sol.
— Puis-je utiliser l'autel, avec votre permission ?
Elle sourit.
« Bien sûr, c'est fait pour ça… » Et elle l'ignora, continuant de laver le corps d'Altea. Lorsqu'il ferma la porte, elle choisissait déjà la chemise de nuit qu'elle allait enfiler.
Elle se dirigea lentement vers la terrasse. Des lampes éclairaient l'endroit, et elle parvint à remplir plusieurs seaux d'eau. La poignée de la pompe grinçait d'un gémissement pitoyable, et elle s'inquiétait bêtement de faire le moins de bruit possible. Qui dérangerait-elle ? Altea était trop inquiète pour prêter attention aux bruits parasites, dans un état où les conversations de ceux qui parlaient autour de son lit devaient lui parvenir comme des chauves-souris dans son sommeil. Et surtout, les derniers mots de cette étrange femme durent la mordre avec une intensité tenace.
Dans sa chambre, il remplit une grande baignoire en porcelaine, se déshabilla et entra dans l'eau froide. Une sensation de bien-être l'envahit immédiatement, tout comme son habitude profondément ancrée de dormir. Il crut avoir oublié d'aller à l'autel, mais là, dans cette pièce, sur le mur en face de lui, se dressait une grande croix. Les vestiges de la foi inculquée

dans son enfance demeuraient vivaces sous la poussière des années. Ni l'argent, ni les déceptions, ni même le désespoir n'avaient réussi à estomper le relief des mots gravés dans sa mémoire. Il se demanda si l'âme dont ils parlaient tant n'était pas précisément ce souvenir. Il avait lu beaucoup de philosophes des nouvelles écoles, qui cherchaient à détrôner Dieu, et même Dieu lui-même semblait avoir abdiqué au XIXe siècle. La science l'avait banni, tout comme les milliers de morts sans sépulture des innombrables batailles où le sang et la poudre s'affrontaient sans jamais se rendre.

Elle contemplait la croix et regrettait Dieu. Une croix vide était aussi impersonnelle qu'un berceau vide ou un cercueil sans occupant. Elle regrettait les Christs contorsionnés qui fascinaient Natacha ; leur souffrance était d'une clarté indéniable. Ils portaient sur leurs corps les douleurs des hommes, et c'est pourquoi leur vue était si terrifiante. Les prières étaient récitées la tête baissée et les yeux rivés au sol, non par le profond respect de celle qui ne se croit pas digne de contempler la pure beauté du divin, mais par crainte.

La croix vide n'était qu'un morceau de bois sculpté. Après avoir fait le signe de croix, il joignit les mains et les posa sur son ventre, commençant à prier. Son corps nu lui rappela la nuit passée avec Altea, et une vague d'excitation le parcourut. Mais il était trop fatigué et s'endormit.

À son réveil, il était encore dans l'eau. Sur la petite table de chevet se trouvaient une assiette avec du fromage, du vin et du pain. La femme avait dû entrer ; l'avait-elle vu nu ? Qu'importe, se dit-il. Il se leva et se sécha. Il tira le rideau de la porte d'entrée ; il faisait encore sombre, mais une faible lumière filtrait. L'aube devait être proche. Il mangea et but quelque chose, puis se coucha. Il se couvrit du drap et essaya de dormir. Mais le sommeil l'entraîna, en haillons, au milieu d'un chemin tracé par des chars de feu qui tournaient en rond, à l'infini, jusqu'à ce que l'horreur devienne une habitude, que le feu se transforme en glace et que son corps se raidisse comme celui d'Altéa.

Elle entendit frapper à la porte. La lumière intense de midi pénétra dans la pièce, mais elle n'ouvrit les yeux qu'en entendant la voix d'Aurora près du lit.

« Je lui ai apporté des vêtements propres », dit-elle en les posant sur une chaise.

Maximo la regarda, encore ensommeillé.
« Merci », dit-il. Puis elle sortit et revint juste au moment où il s'asseyait sur le lit, sans draps. Elle portait un plateau d'argent avec la bouilloire, la calebasse à maté et les biscuits.
Il se couvrit rapidement, mais elle sourit.
-Ne vous inquiétez pas, considérez-moi comme une infirmière.
-Mais c'est aussi une femme…
« Pratiquement personne en ville ne pense cela de moi, et je m'y suis habitué. Je le laisse se changer. C'étaient les vêtements de mon défunt père. »
Il fit un geste qu'il ne pouvait contrôler.
« Vous connaissez déjà la légende de la famille Valverde, j'imagine. Devriez-vous vraiment vous préoccuper de vieux tissus que personne n'a utilisés depuis près de vingt ans ? »
Elle continuait de le surprendre par son indépendance et son intelligence, toujours teintées de pragmatisme et de bon sens. Il commençait à comprendre qu'il avait tenu pour acquis quelque chose qu'il n'aurait jamais accepté chez personne d'autre. D'abord, il avait intégré à sa compréhension la légende du surnaturel, celle-là même qui s'effondrait à présent. Et peut-être même le charme initial que cette légende lui avait conféré se muerait-il en désillusion.
Elle se regarda dans le miroir de l'armoire. Une vieille redingote usée, un chemisier à volants datant de trente ans plus tôt, et un chignon qu'elle laissa sur la chaise après plusieurs tentatives pour le nouer.
Alors qu'il sortait pour voir Altea, il croisa Aurora, qui le regarda avec étonnement dans ses yeux bleus. Ceux-ci semblaient aussi vastes que le ciel de midi au-dessus de la cour.
« Il ressemble beaucoup à mon père », dit-elle en riant de l'expression de Máximo. « Ne t'inquiète pas, le fantôme de ma mère ne hante pas la maison pour te tuer. » Elle se tourna pour aller à la cuisine et l'entendit glousser.
Le désenchantement n'était pas pour demain, se dit-il.
Il entra dans la chambre d'Altea. Elle avait la même apparence que la veille, mais à présent, elle dormait profondément. Il lui caressa les cheveux et lui parla, mais son visage était bouffi et elle ne répondit pas à ses paroles.

« Je lui ai donné quelque chose pour l'aider à se reposer », dit Aurora en entrant avec une tasse fumante. « Il a besoin de beaucoup de sommeil pour récupérer. Les toxines des chauves-souris provoquent ces spasmes musculaires que vous avez sentis. C'est comme une crampe insupportable qui exaspérerait même un saint. »
Máximo l'écoutait parler en buvant sa tasse de maté cocido au lait.
« Vous avez bien déjeuné ? » demanda-t-elle en tenant le bord de la grande tasse entre ses doigts et en le regardant d'un air indéchiffrable. Qui était cette femme ? Que cachait-elle derrière ce masque de cordialité ? Moquerie, sarcasme ? Autant de questions qu'il se posait en répondant.
- Oui, merci.
Va explorer un peu la ville pour te familiariser avec elle. Et rapporte-moi quelque chose du magasin, ce que tu veux, je le préparerai pour ce soir. Ne t'inquiète pas pour elle…
Mendoza quitta la maison. Il avait dormi profondément et, n'ayant pas l'habitude de se lever si tard, il était encore somnolent et le soleil lui piquait les yeux. Il se dirigea vers les restes de la charrette. Il ne restait que la structure métallique et quelques planches calcinées. Les harnais étaient brûlés et le cheval avait disparu.
« Nous l'avons enterré loin d'ici », lui dit quelqu'un. Elle crut reconnaître l'un des hommes de la veille.
- Que puis-je faire de ces restes ?
« Laisse-le là, pourquoi s'inquiéter ? Dans quelques semaines, il ne restera plus rien, les gens trouvent toujours quelque chose d'utile. Et la dame… ? »
— Rien n'a changé. Dis-moi, mon compatriote, penses-tu que c'était la famille Benítez ?
L'homme toussa, visiblement mal à l'aise. Il n'allait pas médire d'une famille dont dépendait peut-être l'économie de toute la région. Il se pencha vers l'oreille de Mendoza et dit :
-Laissez les choses en l'état. Il est inutile de s'acharner sur un cheval mort ou une charrette perdue.
Maximo s'écarta brutalement.
- Ils auraient pu la tuer !
« C'est toi, mon ami, il a sorti le revolver et les a provoqués. Beaucoup pourraient en dire autant… » Il se retourna et se dirigea vers la rue principale. Mendoza attendit un moment, puis suivit le même chemin. Il

cherchait une épicerie, sous le regard des passants intrigués par ses vêtements. Certains des anciens reconnurent sans doute ceux du père d'Aurora Valverde, l'homme assassiné. Des garçons tirèrent sur le pan de sa redingote, mais il les ignora. Passant devant une vitrine, il s'observa : ses cheveux bouclés, sa longue barbe qui lui descendait presque jusqu'aux clavicules, ses vêtements démodés, ses cernes profonds. Un mélange étrange qui inspirait à la fois respect et pitié, mais l'intensité de ces sentiments restait à déterminer.
Il acheta de la viande, de la farine et des pommes de terre. Il devait envoyer un télégramme à la banque provinciale pour demander un mandat ; il n'avait presque plus d'argent après avoir payé les Valentes. Il rentra chez lui, suivi par une bande de gamins turbulents qui l'encerclaient en criant et en chantant une chanson obscène, quelque chose à propos de la sorcière et de lui. Il ne broncha pas ; il n'allait certainement pas porter plainte dans cette ville. Il était épuisé et rongé par la culpabilité.
Il était déjà milieu d'après-midi. Elle laissa les courses dans la cuisine et se rendit dans la chambre d'Altea. Son visage était plus serein. Aurora était assise loin du lit, dans un coin sombre ; elle ne l'avait pas remarquée avant de lui parler.
- Avez-vous acheté quelque chose ?
— Oui, je l'ai laissé dans la cuisine.
- Qu'est-ce que vous désirez pour le dîner ?
-Je m'en fiche, fais ce que tu veux.
Elle sortit et revint peu après avec une autre tasse fumante. Altea avait ouvert les yeux et le regardait tendrement. Il l'embrassa et s'assit sur le lit. « Maintenant, tu vas prendre quelque chose de chaud et de léger. » Aurora lui offrit une cuillère de thé au lait, tandis que Máximo l'aidait à relever la tête en ajustant un oreiller. Altea sirotait lentement, une gorgée après l'autre, tandis qu'Aurora portait la cuillère à moitié pleine à ses lèvres et s'essuyait les lèvres avec une serviette. « Tu es une excellente petite patiente, et tu seras bientôt guérie. »
Maximus perçut le sarcasme évident dans sa voix, mais il ne put s'empêcher d'apprécier la beauté de ses traits et l'hospitalité louable, même si elle n'était qu'apparente ou intéressée, qu'elle leur offrait à tous deux. Altea les regarda tour à tour, mais aucun des deux ne devina ce qu'elle pouvait penser.

Dans l'après-midi, Altea continua de dormir. Máximo était assis sur une chaise dans le patio, à l'ombre de la vigne, les jambes allongées et les mains crispées sur sa chemise blanche. Aurora arriva avec la bouilloire et la calebasse à maté. Tout en la préparant, elle dit :
-Je suis désolé pour les taquineries, j'y suis habitué…
-Ne t'inquiète pas, si je dois m'énerver à cause de quelques gamins malpolis, je suis prêt…
Elle hocha la tête et lui tendit le compagnon.
Je vais faire un ragoût ce soir avec la viande que vous m'avez apportée. Merci pour votre gentillesse ; mes finances sont assez limitées.
— Si je ne suis pas indiscret, comment entretenez-vous cette maison ?
« À cause de l'héritage de mon père… » Elle rit de nouveau ; il semblait que depuis leur arrivée, son humour avait pris une tournure mordante et sarcastique. « Je sais ce que vous pensez : "J'ai trouvé la raison du meurtre de votre mère." Tout le monde le pensait, c'était évident, mais les gens des villes de province aiment bien bavarder parce que leur propre vie est tellement… tellement… stupide… Et puis, ils ont inventé la légende selon laquelle je suis la fille du diable, parce que c'est plus intéressant qu'un simple crime d'argent. »
Un long silence suivit, seulement interrompu par le son de la bombilla dans la calebasse à maté vide, le grincement de l'anse de la bouilloire et le passage des charrettes dans la rue. Quelques oiseaux laissèrent échapper un chant haché.
— Vous attendez que je vous révèle la véritable raison du meurtre de mon père, n'est-ce pas ?
-Je n'ai rien dit, excusez-moi…
— C'est précisément pour cela… — Sa voix était devenue un peu rauque, et la beauté de son visage avait pris une teinte striée par le passage de la lumière de l'après-midi à travers les feuilles de la vigne.
« Ce matin-là, j'ai été réveillée par un coup de feu. J'ai bondi hors du lit et me suis précipitée dans la chambre de mes parents. » Elle raconta cela en désignant du bras gauche la suite des événements sur le plan de la maison. La chambre où elle avait dormi enfant était celle qu'occupait Altea, et celle de ses parents, où elle dormait maintenant, se trouvait de l'autre côté du patio. « J'ai traversé le patio pieds nus et j'ai aperçu ma mère à travers la porte ouverte de sa chambre, un fusil de chasse sur l'épaule. J'ai cru que

c'étaient des cambrioleurs, mais en entrant, j'ai vu mon père allongé sur le dos, le torse nu, avec la blessure par balle tirée à bout portant. La police a dit que c'était un tir à bout portant, mais je n'y comprenais rien. Ils ont emmené ma mère et m'ont placée dans un foyer pour enfants jusqu'à la fin du procès. »
Le visage d'Aurora à ce moment-là était un modèle d'innocence, et Máximo s'imaginait même prendre la main de l'adolescent qui avait été témoin du meurtre pour la réconforter.
Ensuite, je suis retourné à la maison, sous la tutelle d'un représentant de l'État jusqu'à ma majorité. J'ai eu de la chance qu'il soit un bon avocat, car aujourd'hui je n'aurais rien eu.
Un autre long silence.
« Ma mère était folle ? » m'ont-ils demandé, de toutes les personnes ! Quelle stupidité au tribunal ! Si on m'avait posé la question dans mon village, j'aurais compris, mais les villageois sont plus malins que les fonctionnaires. Dans la rue, personne ne m'a rien demandé ; on m'évitait et on me condamnait, comme si on avait lu entre les lignes des articles parus dans la presse depuis tout ce temps. Ou peut-être l'ont-ils vu sur mon visage.
« Allons, Aurora, tu ne vas pas me faire croire ça… » Máximo rit, son visage se transformant en une expression d'étrange contentement. Mais lorsqu'il croisa le regard glacial d'Aurora Valverde, qui se leva de sa chaise, offensée, et remit les amuse-gueules sur le plateau, il se tut et la regarda s'éloigner d'un pas hautain vers la cuisine, claquant la porte derrière elle.
Il resta auprès d'Altea pour le reste de l'après-midi. Il lui parla, même les yeux fermés, de ce qu'ils feraient une fois rétablie. Il promit de conclure un marché avec Natacha ; elle finirait sûrement par céder, et l'enfant naîtrait comme une bénédiction pour le jeune couple. C'était étrange d'entendre cet homme pragmatique parler des impossibilités qu'ils connaissaient tous deux. Et bien qu'il sût tout cela, il était aussi conscient que ces rêves contribuaient parfois à la guérison. Il lui apporta de l'eau et la lui donna à petites gorgées. Aurora ne vint qu'une seule fois, pour apporter du lait chaud. Elle ne demanda pas ce qu'elle avait mis dans la nourriture d'Altea, mais celle-ci sombra aussitôt dans un profond sommeil. Après 19 heures, lorsque la lumière du patio était si faible que la pièce n'était plus qu'une sombre pénombre, il perçut l'arôme du ragoût qui s'échappait de la cuisine.

J'éprouvais une envie irrésistible d'aller la voir et de tenir compagnie à Aurora pendant qu'elle cuisinait, de bavarder avec elle, assise sur une chaise près de la table, un verre de vin et des tranches de fromage à la main, la regardant s'affairer. Même si elle ne lui répondait pas, il lui suffisait de savoir qu'il était là, à l'écouter. « Quel homme absurde et faible je suis ! » pensa-t-il en quittant la pièce. Il n'était pas du genre à trouver le bonheur auprès des femmes malades, ni Natacha ni Altea. Aurora Valverde possédait tout le mystère des femmes malfaisantes, mais son esprit était vibrant, et l'origine de cette vitalité importait peu. Si elle venait du diable, et il riait de lui-même, peut-être valait-il mieux passer l'éternité en enfer qu'au paradis, où le bonheur devait être bien trop morne.
Il entra dans la cuisine et elle le regarda.
— Où souhaitez-vous dîner ? La table du salon est plus grande.
— Mais nous sommes deux…
Le chien était assis près du four en argile, les observant et attendant qu'un morceau de viande y tombe.
-Il fait bon ici, et il fait plus chaud.
Il s'assit, comme prévu, légèrement en retrait de la table, les jambes croisées, un coude appuyé dessus. Il la regarda se déplacer à gauche ou à droite, se baisser ou se mettre sur la pointe des pieds pour attraper quelque chose.
Puis-je vous aider?
« Pas besoin, tout est prêt, il ne reste plus qu'à cuire. Puis-je vous offrir quelque chose ? » Il n'attendit pas de réponse ; la planche, le fromage de campagne et le verre de vin étaient déjà à côté de lui. Il détacha un morceau de pain et le porta à sa bouche.
- Vous cuisinez tout vous-même ?
-Bien sûr, j'essaie d'éviter d'aller au village.
— Et elle ne s'est jamais mariée ?
— Vous rendez-vous compte que vous posez des questions stupides à un homme instruit comme vous, capitaine de navire de surcroît, qui devrait être plus pragmatique ?
Mendoza se sentit offensé, même si elle avait raison. Il détestait ces réponses pédantes. Il garda le silence et prit une gorgée de son verre.
Elle était appuyée contre le comptoir, remuant la casserole, et comme tout allait bien, elle commença à mettre la table. Elle ne le regardait pas, et lui

non plus. Son bras passa tout près de son visage ; elle put presque sentir la légère odeur de ses aisselles, un parfum de vêtements portés pendant la journée, avec une pointe de musc ou d’anis.
— Pensez-vous que le problème du garçon pourra être résolu lorsqu'elle ira mieux ?
« Cela dépend du moment où cela s'est produit. Si plusieurs semaines se sont écoulées, ce serait compliqué et je ne le recommanderais pas. De plus… les spasmes musculaires dont j'ai parlé ne se limitent pas aux bras et aux jambes, mais touchent aussi les muscles utérins. Une contraction excessive aurait pu nuire au bébé, provoquer son détachement, voire même étouffer l'embryon. J'ai déjà vu des cas où l'embryon s'est retrouvé encapsulé dans le muscle et a développé une tumeur. »
— Donc l'enfant peut mourir tout seul ?
— Peut-être, ou être né malade.
Maximo réfléchit, tout en donnant un morceau de fromage au chien et en lui caressant la tête.
« Écoutez, ne gâchons pas le dîner. Tout ce que j'ai expliqué a déjà été fait, et il ne reste plus qu'à voir comment les choses évoluent. Il n'y a pas de remèdes, Capitaine, seulement des solutions pour faciliter un peu la vie. »
Il servit les légumes chauds dans deux assiettes creuses à l'aide d'une grande louche. Il découpa la viande comme s'il disséquait un spécimen anatomique, le visage concentré et les épaules tendues. Une fois terminé, il déposa un morceau dans son assiette et un plus petit dans la sienne.
Le ragoût était délicieux, et il ne se souvenait plus depuis combien de temps il n'avait pas mangé quelque chose de pareil.
— Et qui lui a appris tout ce qu'il sait ?
Ma mère était autodidacte ; elle lisait et pratiquait toutes les sciences, malgré l’interdiction qui lui était faite en tant que femme. Elle se rendait au cimetière pour s’exercer à la dissection dans l’ossuaire. Chez elle, elle préparait des mélanges chimiques. Elle construisait du matériel de physique. Elle comprenait l’algèbre et la musique. Elle était issue d’une famille portugaise apparentée à une famille italienne. Un anatomiste renommé du nom d’Amusco figurait parmi ses membres.
« Je comprends », dit-il. « Son père était peut-être trop conservateur et étroit d'esprit… »

« Il était aveugle, capitaine. Ses yeux étaient parfaitement sains, mais il était plus aveugle qu'une chauve-souris. »
Ils mangèrent, lui s'efforçant d'ignorer sa curiosité, mais il ne pouvait s'empêcher de la regarder : la façon dont ses doigts agrippaient les couverts, les mouvements de ses avant-bras et de ses coudes, de ses épaules. La façon dont des mèches de cheveux tombaient sur son visage et qu'elle les repoussait. Des manières d'agir en dehors des conventions.
Une fois le repas terminé, il fit l'éloge du dîner une fois de plus, et elle le remercia du compliment en lui prenant la main après avoir posé les assiettes sur le comptoir.
—Allez, capitaine. Je vais vous montrer la bibliothèque de mes parents.
Ils sortirent dans la cour et, après avoir franchi les portes des pièces qu'ils connaissaient déjà, entrèrent par une autre double porte, en fer forgé et vitrail orné de motifs losangiques. La pièce était grande, avec un bureau au centre et des murs tapissés de bibliothèques.
C'est là que mes parents passaient leurs journées après le travail, du moins quand ils s'entendaient bien. Lui s'installait à son bureau avec ses livres de comptabilité. Ma mère s'asseyait sur le canapé à sa gauche, parfois avec plusieurs livres à la fois, lisant dans l'un et cherchant des informations dans d'autres, et parfois écrivant. Quand il allait se coucher, il éteignait la lampe de bureau et m'embrassait pour me souhaiter bonne nuit. Pour elle, c'était un moment de détente. Je me levais et l'observais en cachette. Je la voyais se lever et se diriger vers la bibliothèque, fouillant livre après livre, obsédée par la recherche d'une information qui lui manquait et qu'elle ne pouvait pas remettre au lendemain. Elle n'utilisait le bureau qu'à ce moment-là, car mon père n'aimait pas que ses affaires soient déplacées. Parfois, elle parlait ou gesticulait toute seule, absorbée par ses sujets scientifiques. La plupart du temps, elle se couchait vers trois ou quatre heures du matin. Elle rangeait le bureau exactement comme mon père l'avait laissé et éteignait la lumière. Je dois avouer qu'elle m'a surprise à l'espionner à maintes reprises, car je m'endormais sur le seuil de la bibliothèque. Plus tard, elle venait me chercher dans mon lit et m'emmenait avec elle, très discrètement, pour que mon père ne s'en aperçoive pas. C'est ainsi que j'ai appris tout ce qu'elle savait, et je lis encore le soir. Je m'entraîne…

Mendoza parcourut les étagères du regard, tentant de déchiffrer les titres usés. Littérature, philosophie, histoire, algèbre, théologie, astronomie, médecine, géographie, zoologie, botanique : les étagères s'étendaient jusqu'au plafond et d'un mur à l'autre. Sur le bureau reposaient plusieurs piles de livres de comptabilité.
« C'était la bibliothèque de mon père », dit-elle en posant les mains sur deux piles de livres qui n'avaient jamais été ouverts depuis le meurtre. « Le reste appartenait à la famille de ma mère, et à elle, bien sûr. »
— Et vous n'avez pas… un laboratoire, ou quelque chose comme ça ?
Aurora Valverde le fixait avec des yeux furieux.
« Je suis convaincue maintenant. Tu es plus que stupide, tu es un imbécile. Je ne serais pas surprise que tu souffres d'un retard mental dû à une maladie infantile, ou à quelque chose qui s'est passé pendant ta grossesse. Tu sembles incapable d'oublier ce que ma famille t'a raconté depuis ton enfance : que ma mère était une sorcière, qu'elle a collaboré avec le diable, qu'elle tuait des enfants et les conservait dans des bocaux de formol dans toute la maison, qu'elle tenait un trafic d'avortements avec une autre sorcière comme Blanca Valente, et que sais-je encore. Veux-tu voir le balai avec lequel je vole ? Ou la marmite où je fais bouillir des enfants vivants ? Tu as déjà vu la cuisine et tu ne m'as pas dit un mot. Tu as attendu de voir cette bibliothèque pour tirer des conclusions qui sont exactement à l'opposé de toute la logique et du raisonnement que tous ces livres tentent d'éclairer. Quand les femmes sont à la cuisine, tout va bien pour toi, mais dans une bibliothèque, une femme est quelque chose d'étrange ; une femme ne peut penser que sentimentalement. » Une femme qui se prend pour un monstre, avec des laboratoires clandestins dans sa cave… une telle femme n'est pas une femme, mais possède des traits masculins. C'est la seule façon d'expliquer sa question, celle du capitaine d'un vieux navire qui a voyagé entre les mains de deux assassins notoires.
Alors Máximo Mendoza, plus irrité qu'offensé, confus et nerveux, parvint seulement à saisir Aurora Valverde par les poignets, et tandis qu'elle résistait, il commença à l'embrasser. Ses lèvres tracturèrent les contours de son corps, puis son cou, puis sa poitrine, en lui tenant toujours les bras, jusqu'à ce qu'il sente ses mains s'immobiliser. Et lorsqu'il plongea son regard dans le sien, elle pleurait, et son corps se mit à trembler, parlant une langue étrangère, qui lui était inconnue. Puis les bras d'Aurora

s'enroulèrent autour de ses épaules, s'accrochant à lui comme une bête apeurée. Il l'embrassa sur la bouche, inspirant le parfum du musc. Parfois piquant, toujours envoûtant. Ils s'allongèrent sur le fauteuil où sa mère étudiait. Lui sur elle, l'embrassant, l'adorant. Elle sous le corps de cet homme qui ressemblait à son père, fort et gracieux, aux cheveux bouclés et à la barbe sombre. Elle imaginait qu'en dessous de sa vieille chemise blanche, elle pourrait effleurer les poils de sa poitrine. Et il savait que sous la robe d'Aurore se cachaient des seins peut-être jamais touchés par aucun homme, jamais vus, deux pommes vertes, ou deux pêches dont la pulpe se mêlerait à sa salive.

Ils se déshabillèrent et se cherchèrent l'un l'autre. Ils s'enlaçaient comme deux substances visqueuses qui n'avaient besoin d'aucune huile pour glisser l'une sur l'autre. Leurs langues pénétraient leurs orifices, léchaient les plis, se glissaient dans les crevasses de leurs corps, s'accrochaient à leurs membres. Le fauteuil ne leur suffisait plus, et ils s'effondrèrent sur le sol, sur le tapis tissé par les Indiens, et crurent se rouler dans l'herbe vierge à l'ombre des arbres, ces arbres qu'ils comprenaient désormais, car ils avaient été tués pour défendre les idéaux du monde.

Plus tard, lorsque cette pensée lui revint en mémoire, il était assis par terre, le dos appuyé contre le bord du fauteuil, les bras et les jambes étendus sur l'assise, nu. Elle était toujours allongée sur le tapis, sur le côté, presque en position fœtale, la tête, les yeux ouverts, reposant sur un bras, l'autre bras croisé sur sa poitrine. Elle contemplait la nudité de l'homme.

« En fait, elle ne m’a jamais dit pourquoi elle l’a tué. Un acte si irrationnel de la part d’une femme aussi intelligente », dit-elle en se levant, s’appuyant d’abord sur le tapis, puis posant les mains au sol, le regard perdu dans ses pensées. « Cette bibliothèque est comme un cerveau ; elle renferme toute l’histoire et toutes les idées du monde. Mais si les livres ne sont pas ouverts, ils sont morts. Le cerveau humain est un cimetière… »

-Je crois l'avoir déjà lu...

« Peut-être les idées ne sont-elles jamais nouvelles. C’est l’oubli qui nous préserve du suicide… » Et il s’approcha de Maximus, la tête posée sur ses jambes, caressant ses cheveux noirs, et contemplant l’organe humain grâce auquel les hommes dominaient le monde. Il le prit dans sa main et dit : « Ceci est plus fort que l’idée même de Dieu. »

-Tout meurt, Aurora…

— Mais Dieu est mort bien avant votre corps.

*

Elle ignorait quel jour on était et où elle se trouvait. Jusque-là, elle avait erré dans un entre-deux, en proie à une fièvre qui la faisait passer d'un rêve à l'autre : des images de la campagne balayée par la pluie, le grondement du tonnerre, des éclairs, le feu qui l'entourait, des chevaux au galop, des cris glaçants d'hommes et de femmes, des hurlements qui résonnaient dans le ciel couvert. Après une longue période de sommeil profond, elle entendit des conversations autour d'elle : un homme et une femme, le cliquetis de la vaisselle, des portes qui claquaient, la lumière qui vacillait à la fenêtre que quelqu'un ouvrait.
Elle avait mal aux yeux. Elle regarda ses mains ; elles étaient aussi fines que les serres d’un charognard. La faim la tenaillait tellement qu’elle se mit à fouiller les draps comme si elle creusait. Une main blanche et gracieuse, aux ongles manucurés, l’arrêta.
-Ne vous inquiétez pas, ma dame, maintenant que vous êtes enfin réveillée, vous devez avoir envie de quelque chose de consistant.
Altea leva les yeux. Une femme lui parlait lentement, comme à une petite fille qui ne comprenait rien. Elle savait tout ; soudain, elle comprenait tout ce qu'elle avait vécu. Les morsures de chauve-souris et la fièvre. Elle se souvenait aussi d'avoir failli mourir brûlée vive dans la charrette. Elle toucha son visage ; la douleur était toujours vive, mais sa peau lui semblait abîmée, déformée.
« Ne t’inquiète pas, son corps n’a pas été brûlé, remercie ton chien », dit-elle en désignant le côté du lit où Max était assis, fixant Altea d’un regard avide d’affection.
Pour l'instant, elle n'avait aucune envie de bouger, encore moins de se lever. Ses bras lui paraissaient lourds comme des troncs d'arbre, et pourtant ils étaient mous et très faibles. Elle remua les orteils, les sentant à peine. Son visage se figea dans un accès de panique. Alors le capitaine Mendoza vint la prendre dans ses bras, s'asseyant à côté d'elle sur le lit, la berçant et lui murmurant des mots tendres qu'elle n'avait jamais

demandés. Elle ne les comprenait même pas, car les sons semblaient étouffés, comme filtrés par une couche de coton.
« Qu’est-ce qui ne va pas chez moi ? » dit-elle en pleurant malgré elle, touchant les parties de son corps qui ne réagissaient pas, comme si elles ne lui appartenaient pas : ses jambes, ses oreilles, son visage.
Aurora Valverde savait désormais qui était cette femme. Elle avait espéré que ce soit une vieille femme grosse et laide. La femme lui tapotait bêtement l'épaule, émettant le son qu'on utilise pour consoler un bébé qui pleure. Et elle comprit aussi la véritable nature de la sorcière dans ce murmure qui ne disait rien mais révélait tout : un mensonge flagrant sous une misérable réalité superficielle. La chaleur du corps de Máximo Mendoza réchauffait son côté gauche, mais à droite, la main froide de la sorcière assombrissait son moral. Et pourtant, la chaleur aggravait sa fièvre et son mal, tandis que le froid les diminuait et les soulageait.
Lorsque Máximo recula, tenant toujours sa main, elle vit que ses yeux étaient embués de larmes. Il n'était plus que l'ombre du militaire qu'elle avait connu. Maigre et pâle, ses cheveux naturellement bouclés, longs et noirs, étaient en désordre. Altea lui caressa la joue et il posa son visage dans sa main.
« Que nous est-il arrivé, mon amour ? » dit-il.
Altea regarda Aurora, vit la jalousie gravée sur le visage de la sorcière, puis le sarcasme lorsqu'il la regarda, empreint de culpabilité.
Dès lors, chaque après-midi, Altea observait les rituels immuables qui lui étaient prodigués : l'arrivée d'Aurora avec le thé au lait, Máximo se levant de sa sieste pour s'occuper d'elle, et aussitôt leurs regards complices échangés, le frôlement de leurs doigts lorsqu'elle lui tendait le plateau, le contact de leurs épaules lorsqu'ils se croisaient pour qu'elle prenne son pouls au poignet, et lui l'autre main pour caresser la sienne. Tous deux la touchaient, mais leurs yeux se croisaient, emplis de désir. Il était clair que l'amour du capitaine Mendoza, si amour il y avait jamais eu, s'était mué en une sorte d'affection coupable, une culpabilité qui couvait sous le regard désapprobateur de sa nouvelle amante.
« Comment peut-elle ne pas voir le visage méchant de cette sorcière ? » pensa Altea. « Elle la regarde comme si elle était une simple couturière de Cadix, résignée au chagrin et à la trahison. »

Mais les femmes étaient expertes pour susciter la culpabilité, elle le savait pertinemment. Et les hommes, ces stupides bêtes, tournaient autour comme des chiens galeux guettant un os desséché qui conserverait encore une trace de l'amour passé, tant désiré.

Puisqu'elle lui avait irrémédiablement pris l'homme, un après-midi, elle dit à la sorcière de rester dans la pièce.
-Assieds-toi à côté de moi, Aurora.
Elle rapprocha le fauteuil à bascule où Máximo était allongé pendant sa sieste.
- Où est-il ?
Il est allé faire des courses, et je crois qu'il cherche un nouveau chariot.
-Vous avez dompté le capitaine.
— Pensez-vous que ce soit nécessaire ? D’autres l’ont fait avant vous, mais les hommes veulent faire semblant d’être indépendants, et vous leur accordez cela de temps en temps.
-Comme de desserrer les rênes puis de tirer brusquement.
-C'est exact, mais il ne faut pas tirer trop fort, sinon vous risquez de les voir se cabrer et s'enfuir, comme un cheval qui traîne le feu qui le consume.
Elles se regardèrent, et leurs regards étaient glacials. Altea contemplait le feu et les branches dénudées de son passage à travers un détroit désolé entre de hautes falaises. Aurora, elle, contemplait les icebergs et le ciel aride où les jours sont des mères qui enfantent l'absence de nuits.
- Savez-vous pourquoi nous sommes venus ?
« J'ai déjà dit au capitaine que je ne pouvais rien faire pour vous dans votre état actuel. Je ne peux toujours rien faire sans vous tuer. »
-Mais une opération simple…
« L’infection que les chauves-souris lui ont transmise, ma dame, provoque des spasmes dans tous les muscles de son corps. Son utérus a souffert, et je ne serais pas surpris qu’il soit maintenant une sorte de peau rigide et impossible à ouvrir. L’enfant a sans aucun doute souffert… »
- Est-ce un garçon…? Comment ça…?
« Oui, je l'ai su dès l'instant où je l'ai vue étendue dans la rue, presque brûlée, presque morte. L'enfant me parlait, et je l'entendais distinctement au milieu de tous ces imbéciles. Elle a souffert, et vous devez l'accepter. »
- Accepter quoi ?

— À lui, quoi qu'il en soit.
-Mais c'est comme une malédiction…
« Alors accepte-le tel quel. Ne l'adore pas, hais-le si tu veux. Ne le chéris pas, abhorre-le si cela te soulage. Considère sa vie comme une transformation de la tienne, et adapte-toi à la souffrance et à la douleur comme s'il s'agissait du bonheur maternel tant espéré des fous. »
Altea ne la regardait plus, elle se contentait de lui toucher le ventre sous sa chemise de nuit.
« Il y a une vieille légende, dit Aurora, que quelqu'un finira bien par écrire un jour. Un homme marchait et rencontra un vagabond qui cuisinait quelque chose sur un petit feu. La nuit tombant et la faim le tenaillant, l'homme s'arrêta près du vagabond et lui demanda : « Que cuisines-tu, mon ami ? » Le vagabond répondit sans se lever ni le regarder, attisant toujours le feu avec un bâton : « C'est mon cœur. » L'homme ne put s'empêcher de rire ; visiblement, il était fou ou ivre. « Et quel goût a-t-il, si je puis me permettre ? » demanda-t-il, mi-plaisantin, mi-sérieux. « C'est amer, dit le vagabond, mais c'est mon cœur. » »

La semaine suivante, elle recouvra peu à peu des forces dans ses jambes. Elle se levait avec l'aide de Máximo, mais Aurore était toujours là, l'encourageant à marcher seule. Soudain, Altea se dégagea de son étreinte et resta là, sa chemise de nuit défaite et ses cheveux défaits, pâles comme des épis de blé secs. Elle se regarda dans le miroir juste en face d'elle ; Aurore l'avait placé là intentionnellement, car après l'avoir encouragée à marcher, elle avait soudainement reculé, et la vue de sa convalescence l'attristait. Comment pourrait-elle rivaliser avec la beauté de la sorcière ? Mais elle ne pleura pas. Elle avait atteint son objectif : se tenir debout sans aide.
Les jours suivants, elle se levait, se lavait et, après s'être habillée d'une robe d'Aurore qui lui allait ridiculement bien, elle prenait son petit-déjeuner dans la cour. Elle y restait presque toute la journée, à écouter les étranges oiseaux que la sorcière gardait en cage.
« Quels oiseaux étranges ! » dit-il un jour, tout en dégustant un en-cas de maté cocido et de beignets.
« C'étaient des cadeaux pour ma mère, offerts par des amis explorateurs. Baumgarten, par exemple, lui avait apporté ce perroquet dans la plus

grande cage, il y a quinze ans. J'étais toute petite, et je suis tombée amoureuse de lui dès que j'ai vu ses couleurs. Quand il se met en colère, il déploie ses ailes et les plumes de son cou se hérissent ; on dirait un démon en feu. Il cache sous ses ailes toutes les couleurs de l'enfer. »
- Puis-je le toucher ?
-Je ne le conseille pas. Fais-moi confiance.
-Je n'en doute pas, Aurora.
-Si vous m'excusez, madame, j'ai des visiteurs.
Elle se leva et descendit le couloir vers la porte d'entrée. Altea surprit une conversation qu'elle ne comprit pas, et bientôt la sorcière arriva accompagnée d'une femme qui lui semblait familière. C'était une femme de la haute société, coiffée d'un chapeau et voilée qui dissimulait presque entièrement son visage. Mais la familiarité résidait dans la voix qu'elle avait entendue, ou plutôt, dans le ton et la manière de parler. Elle comprit que la femme l'avait vue et lui lança un regard effrayé, à en juger par la façon brusque dont elle tenta de se cacher. Aurore et l'autre femme chuchotèrent quelque chose pendant quelques secondes et entrèrent dans une des pièces. Elle avait été témoin de scènes semblables toute la semaine, à différents moments de la matinée ou de l'après-midi. Même la veille au soir, vers dix heures, elle avait entendu la sonnette, les pas caractéristiques de deux femmes dans le couloir et la porte de la chambre d'Aurore se refermer. Aurore ne lui avait rien demandé, mais la sorcière était entrée aussitôt après pour la voir, sous prétexte de lui demander si elle avait besoin de quelque chose. Son expression trahissait son anxiété à déceler les signes de souffrance dans l'âme d'Altea. D'une simple question polie, elle lui fit comprendre avec insistance que toutes ces femmes avaient quitté la maison satisfaites. Il n'y avait ni bocaux de formol dans les couloirs, ni flaques de cadavres, pas même l'odeur du sang, pas la moindre tache sur les robes immaculées de la sorcière. Toutes, sauf elle, étaient reparties satisfaites. Elle seule repartirait avec l'enfant sain et sauf, comme elle était entrée dans cette maison. Avec la malédiction sur les épaules, condamnée à l'accepter comme on accepte qu'elle vienne de Dieu lui-même. Oui, après tout, elle commençait à comprendre Manuel et tous ces prêtres cruels et insomniaques qui lui avaient appris à être ce qu'il était : le portrait craché de son frère.

Alors qu'il était déjà sept heures du soir et que le crépuscule tombait, elle les vit quitter la pièce. Aurora aidait la femme à marcher ; celle-ci gémissait légèrement, mais son voile était désormais tombé. Leurs regards se croisèrent à nouveau, cette fois par hasard, et elles se reconnurent. C'était Lucrecia, la cousine du capitaine Mendoza, heureusement mariée à un proche parent du général Urquiza. Elle les entendit se dire au revoir sur le seuil, puis le bruit d'une calèche s'éloignant sur les pavés.
Au retour d'Aurora, ses pas résonnèrent fièrement sur les vieilles briques coloniales.
— Et comment va la jeune fille malade ? A-t-elle besoin de quelque chose avant le dîner ?
Altea fit le geste de mépris le plus intense et le plus grand dont elle était capable.
« Comment fait-il ? » demanda-t-il. « Des sorts, des formules magiques, ou quoi ? »
« Si vous souhaitez vraiment savoir… rien de tout cela. Seulement la médecine, ma dame. Les chamans n’ont-ils pas toujours été les guérisseurs des peuples anciens ? Ma bibliothèque est à votre disposition, Altea. Maintenant, si vous voulez bien m’excuser, je vais préparer le dîner. »
Esquivant tant bien que mal l'ironie d'Aurora, Altea se leva lentement et se dirigea vers sa chambre. Elle ne mangerait rien ce soir-là ; elle se contenterait de s'allonger, essayant de ne pas entendre les gémissements provenant de l'autre pièce après que Máximo l'eut embrassée pour lui dire au revoir. Elle ravalerait sa colère qui, plus amère encore que son propre cœur, avait le goût de la pourriture de tous les avortements qui avaient eu lieu dans cette maison. Où étaient-ils ? Entre quels murs, sous quels planchers se cachaient-ils ? Si la colère qu'elle ressentait avait suffi à créer le ferment qui tuerait son enfant, elle aurait été de ces visiteurs heureux, repartis satisfaits. Mais quelque chose lui disait que ce n'était pas la colère qui les tuait, mais plutôt l'indifférence absolue et la plus flagrante.

À la fin de cette semaine de janvier, la chaleur devint accablante. La maison était équipée d'une pompe à eau dans la cuisine et d'une autre dans le jardin. Le niveau d'eau commença à baisser le vendredi, et le samedi matin, les deux puits étaient complètement vides. Seule l'eau de pluie s'était accumulée dans les grands pots de fleurs vides.

« Que fais-tu dans ces cas-là, Aurora ? » lui demanda Máximo, alors qu'ils étaient tous les trois dans la cuisine.
— J'espère seulement. Aucune sécheresse ne saurait durer assez longtemps pour me tuer.
-Mais il nous faut de l'eau, j'irai au ruisseau qui est tout près.
Deux heures plus tard, il était de retour.
« C'est à sec, et tout le village est dans le même bateau. Et si on essayait la citerne ? Avant, ils creusaient des puits très profonds. »
« Il est condamné, capitaine. Quand mon père a installé les pompes, ils ont mis ce puits hors service. Il est rempli de terre et de pierres. »
Altea et Máximo savaient qu'ils pourraient partir dans quelques jours, alors ils décidèrent de rester et de profiter de la fraîcheur précieuse qu'offrait la maison coloniale. Mais un après-midi, Máximo revint de sa promenade habituelle dans le village, la langue pendante. Il avait soif et s'allongea aux pieds d'Altea dans le patio. Soudain, il leva les yeux et perçut une odeur. Il courut vers la citerne et se mit à sauter, essayant d'atteindre le bord.
« On dirait que l'instinct canin ne trompe jamais. Il y a de l'eau là-bas, Aurora », dit Mendoza. Mais elle se leva et l'arrêta en lui saisissant le bras. Altea remarqua l'inquiétude sur le visage de la sorcière.
«Il n'y a rien à perdre à essayer», a-t-il dit.
Il s'approcha de la citerne et tenta de soulever le couvercle. C'était une lourde dalle, ajustée avec précision aux bords. Il alla à la remise où étaient rangés quelques outils et revint avec une pelle et une pioche. Avec peine, il creusa une tranchée dans la circonférence entre la vieille paroi de la citerne et la dalle qui la recouvrait. Les femmes l'observaient, assises à la table, échangeant des regards complices. Lorsque le capitaine parvint enfin à glisser le tranchant de la pioche dans la fissure, il grimpa sur le rebord de la citerne et commença à pousser. Elles se levèrent, curieuses ; le chien sauta de joie, mais aussi nerveusement, inquiet. Altea pouvait presque lire, dans les gestes de Max, plus que la soif, une angoisse viscérale.
Alors que le cercle entier se fissurait, la dalle s'éleva lentement. De la boue sèche et des vers de terre furent les premières choses qu'ils virent. Trop lourde pour être déplacée d'un seul coup, elle fut poussée doucement par Máximo, puis, soudain, elle s'arrêta.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda Altea, mais aucune réponse n'était nécessaire. Max sauta sur le bord et se mit à aboyer désespérément dans

les profondeurs obscures du puits. Son aboiement se mua en un hurlement profond et plaintif. On entendait aussi le bruit de l'eau.
« Au moins, il y a de l'eau », dit Aurore, les mains posées sur ses genoux, après s'être rassis. Elle arborait un sourire malicieux, de ceux qui attendent simplement que les événements se déroulent.
Mais c'est l'odeur qui avait arrêté Mendoza, l'odeur qui émanait du fond du vieux puits. L'eau coulait dans d'anciens tunnels creusés par les Indiens, peut-être sur ordre d'un chef espagnol du XVIe ou XVIIe siècle. L'eau ruisselait doucement, frappant les parois avec des objets durs, leur bruit ressemblant aux percussions d'une musique primitive jouée sur des instruments fabriqués par les Indiens. Du bois peut-être, bien qu'il ne pût rien voir, peut-être des os. Et l'odeur était désormais indubitable.
L'odeur de la mort.
C’était le laboratoire qu’elle avait tant attendu. Pensant au parfum qu’Aurora portait la nuit, lorsqu’elles étaient ensemble, elle jeta la pelle à terre, attrapa le chien et le mena dehors. Les femmes la regardèrent faire, l’air étonné, mais Altea savait déjà de quoi il s’agissait. Elles entendirent le chien aboyer, attaché à une roue de la charrette. Puis Máximo revint dans la cour, prit Altea par le bras et la conduisit dans sa chambre. Aurora devinait leurs paroles : « On y va ? » demandait-elle, ajoutant : « Je veux retourner auprès de mon mari. » Et lui, acceptant son sort : « On y va. »
Elle les vit partir, toujours vêtus de leurs habits : elle dans la robe qu'Aurore lui avait offerte, lui dans le costume de son père. Ils ressemblaient à deux poupées costumées, sortant bras dessus bras dessous, raides comme des marionnettes que la sorcière ne pouvait plus contrôler, car ils quittaient la maison. À la tombée de la nuit, ils entrèrent dans le couloir et le traversèrent jusqu'à la porte, tandis que l'écho dans l'entrée résonnait encore du rire d'Aurore Valverde, enveloppé dans l'éternité des morts.

*

Máximo Mendoza trouvait le silence pesant, mais il s'y accrochait désespérément, prêt à tout pour éviter de croiser le regard de la femme à

ses côtés. Il aperçut sa jupe plissée, une robe inadaptée au voyage de retour vers la rivière. Une robe d'un blanc sale qu'Aurora Valverde lui avait donnée comme une aumône. Mais Altea la portait avec une fierté dédaigneuse, le visage froid comme la glace. Si seulement il pouvait la regarder en face ne serait-ce qu'un instant, et percer ce mépris glacial – car ce n'était pas de la haine –, cela aurait au moins été compréhensible, et aurait apaisé le malaise de Mendoza. Au lieu de cela, il n'y avait qu'une indifférence totale, comme si celle qui conduisait la charrette n'était rien de plus qu'un de ces automates dont il avait lu l'histoire. Des machines qui jouaient aux échecs et gagnaient toujours, des machines intelligentes qui, en l'occurrence, servaient de pions, conduisant une charrette, rien de plus. Quel intérêt une si belle femme pouvait-elle bien avoir pour un simple objet utilitaire ? Voilà ce qu'il était : un homme à la merci de trois femmes : Natacha, Altea et Aurora. Était-il une victime ? Même pas. Il avait succombé à sa propre faiblesse. Un capitaine ne maîtrise jamais vraiment les flots ; il ne fait que les traverser, les oubliant. Tel était le plan qu'il méditait, les yeux rivés sur les rênes, le dos du cheval et la jupe plissée, tandis que le silence de toute voix humaine était comme de l'acide sur une plaie, douloureux mais approprié pour se complaire dans sa propre misère. Soudain, la voix sortit sans qu'il l'ait voulu. Quelque chose en lui trahit son orgueil omnipotent.

« On passera chez mon parrain, je l’ai promis », dit-il, s’expliquant, justifiant toujours ses actes sous le regard impassible et scrutateur de cette femme glaciale. Car après l’été dans son cœur, l’hiver était revenu.

Elle ne dit rien. Sa voix s'était légèrement enrouée après sa maladie, et lorsqu'elle parlait, une teinte ocre persistait dans son timbre, comme si l'automne était gravé dans son souffle. Il aurait aimé voir ces feuilles rouillées jaillir de sa bouche telles un vent impétueux. L'automne était morne, mais il le préférait à l'horreur de l'hiver. Dans l'un, il subsistait encore la lueur ocre de l'espoir ; dans l'autre, la mort approchait dans les ténèbres les plus profondes.

La route sinueuse était douce cette fois-ci ; ni pluie, ni vent, ni froid, seulement les nuages qui, au moment précis où ils protégeaient le soleil d’été, le masquaient. Alors, à la tombée de la nuit, tandis qu’ils approchaient de Lavalle, il osa la regarder. Elle contemplait le ciel, prête à prendre la parole.

-Il semblerait que le ciel soit clément avec nous, n'est-ce pas ?
Voulait-elle qu'il réponde ? Le haïssait-elle à ce point qu'elle ressentait le besoin de l'humilier en évitant la véritable conversation qu'elle espérait ? La vérité résidait-elle dans la sincérité ou dans le mensonge insaisissable ?
« Il me semble que nous n'avons pas été bons envers Dieu », a-t-elle poursuivi.
Maximo se souvenait de la croix dans la chambre du manoir colonial, la nuit où il prenait son bain. Le Christ était le messager de l'humanité, l'homme qui la comprend : il l'attaque, la trahit, la condamne et la pardonne. Dieu le Père était un symbole de béatitude, le don du ciel, la lumière du soleil, le vert des champs. Quel travail colossal que celui accompli pour les cieux, quel empire magnifiquement bâti !
Ils passèrent la nuit à Lavalle, chez Fermín Valente. Lorsque le vieil homme les aperçut, il prononça quelques mots en catalan que ni l'un ni l'autre ne prit la peine de traduire, et il n'essaya d'ailleurs pas en voyant leurs visages émaciés.
« Les garçons sont là ? » demanda Máximo en aidant Altea à descendre les escaliers.
Non. Ils sont allés pêcher ce week-end. Ils reviennent demain.
C'était mieux ainsi. La vieille Dorotea lui offrit la même chambre qu'Altea avait occupée. Personne ne posa de questions, comme lorsque le silence est en accord avec la saison : la nuit tombe, la campagne s'étend à perte de vue, les gens rentrent chez eux, les portes claquent, les lumières s'éteignent, le hululement lent d'une chouette et le bruissement étrange du vent dans les feuilles.
Le matin, Valente tenta de leur donner de l'argent pour acheter des vêtements et de la nourriture, mais c'est Mendoza qui signa un document en guise de paiement pour le cheval et le sulky qu'ils avaient pris. Malgré ses protestations, il laissa le papier sur le comptoir et disparut au coin de la rue, sous l'enseigne florissante du commerce de Fermín Valente. Tandis qu'ils s'éloignaient, il se retourna et vit les garçons arriver au trot, criant et surexcités. Ils n'auraient certainement pas pu attraper quelques autres misérables de la campagne pour les ajouter à leur butin.
La route menant au ranch du colonel Las Heras bifurquait de celle qu'ils avaient empruntée depuis le port. Il sentait déjà l'odeur du fleuve et pensait à son bateau. Que penseraient-ils de lui après tant de jours

d'absence ? Natacha le réprimanderait plus que jamais, mais il n'en avait plus rien à faire. Il l'écouterait comme toujours, se réfugiant dans sa coquille d'indifférence et de ressentiment.
Le matin s'était couvert, et les arbres bordant la route semblaient lourds, pas une seule feuille ne bougeait. Ils marchaient lentement, jetant des coups d'œil de part et d'autre, comme s'ils espéraient retrouver parmi ces arbres immuables — car leur immobilité absolue leur conférait l'intemporalité — l'homme et la femme qu'ils avaient été presque deux semaines auparavant.
Ils atteignirent le portail, dont l'ouverture était si délabrée qu'elle oscillait sous une brise imperceptible. Un craquement de bois résonna dans la poussière. Ils poursuivirent leur chemin vers la maison principale du ranch. Altea contempla la belle architecture de la vaste demeure, ses deux étages dominant la campagne. Un vestige du bon vieux temps. Autour, il ne restait rien. Seulement des buissons desséchés par l'abandon, un jardin fleuri désormais disparu. Une meute de chiens sortit à leur rencontre, et Max, raide et alerte, se tenait à l'arrière de la charrette.
Ils s'arrêtèrent et, en sortant, Máximo cria :
« Sortez, les chiens ! » cria-t-elle en descendant les escaliers, les menaçant de frapper le sol de sa cravache. La plupart s’enfuirent ; seuls quelques-uns restèrent à proximité, aux aguets, tandis que leur marraine quittait la maison, se protégeant le visage du soleil avec sa main.
« Le petit Máximo ! » s'exclama-t-elle, la voix étranglée par l'émotion, en se précipitant vers lui. Altea, depuis la charrette, souriait.
« Mais qu’est-il arrivé à mon garçon ? Il est si maigre, bon sang ! » se lamenta-t-elle, le tenant toujours par les épaules et le scrutant de haut en bas.
— Rien d'important, tante, juste des contretemps auxquels on est habitués, n'est-ce pas ?
— Et vous me le demandez à moi ? Vous ne le saviez pas ?
- À propos de quoi?
La vieille femme gémissait maintenant, jetant des regards en coin à la charrette ; elle avait honte d'être vue dans cet état.
"Allons à l'intérieur, Máximo", dit Altea.
Mais la vieille dame s'est énervée et a refusé.
« Mais tante Eustaquia, calmez-vous. Si vous ne me le dites pas… »

La vieille femme gémissait sans cesse en voyant Altea s'approcher, remarquant son air hagard. Elle se toucha le visage lorsqu'elles se saluèrent, comme si elle devinait ce qui n'allait pas.
-Pauvre petite, je t'ai mal jugée quand je t'ai vue pour la première fois…
-D'accord, ne t'inquiète pas. Allons à l'ombre.
« Mais il fait nuageux… » dit la vieille femme en leur refusant l'entrée. Mais elle n'y tint plus et se réfugia dans les bras de Máximo.
— Tout est vide, je n'ai rien. Je dors sur un matelas de paille au milieu du salon, juste là où il y avait le tapis où tu dormais enfant, ce tapis tout moelleux, qui sentait encore l'agneau, c'est ce que tu disais, tu te souviens ?
-Comment pourrais-je oublier…
« On a tout vendu, ma chérie, et puis… il m'a quittée. Il est resté alité pendant des jours, sans vouloir se lever. J'étais furieuse, j'ai blessé son orgueil délibérément, tu te rends compte ? L'homme que j'avais aimé pendant quarante-cinq ans. »
- Comment était-ce?
Il s'est laissé mourir, les dettes, qui sait…
— Mais j'ai annulé ma dette envers Antonio Valente le lendemain de notre rencontre sur la route.
Tante Eustaquia le regarda dans les yeux et sourit.
« Il est mort la veille de l'arrivée de ce garçon. Et comme tout était au nom de Gregorio, il m'a dit de lui vendre le ranch pour rembourser la dette, et je n'étais au courant de rien. Je l'ai appris plus tard par les ouvriers agricoles, mais c'était trop tard. Que pouvais-je faire, toute seule, une vieille femme ? Il m'a permis de rester et de vivre ici… »
Un vent violent s'était levé. Altea caressa le dos de la vieille femme, ajustant son châle de laine, tandis que Máximo l'enlaçait, la laissant pleurer, imaginant la mort du colonel dans son lit – lui qui n'avait plus ni cheval ni ranch, le vieux colosse aux bottes déjà usées, symbole même d'une mort imminente. Il se voyait dans ce lit ; c'est ainsi que finissaient tous les vieux bastions du pouvoir. Les morts qui ont tué ripostent, ils s'entraident, ils se rassemblent, peu importe le temps écoulé depuis leur disparition. Ce n'est ni stratégie ni vengeance, c'est une dette, et l'honneur, toujours menacé d'extinction, doit faire valoir ses droits.

Devait-il aller affronter les Valentes ? Devait-il les défier, voire provoquer Antonio en duel de rue ? En repensant au visage fanfaron du garçon, appuyé par celui de ce rustre de Lorenzo, il fut envahi par une profonde lassitude. L'épuisement l'avait rendu lâche. En quinze jours, sa personnalité s'était effondrée. Mais qu'était-elle donc, au juste ? Le capitaine Máximo Mendoza y Hurtado était un personnage fictif de noble lignée.

Ils quittèrent le ranch sans entrer dans la maison. Ce serait offenser les vestiges, réduits en cendres, de la fierté du couple de Las Heras. Derrière eux s'étendait le ranch et ses pièces vides, bientôt démolies peut-être, car la vieille Eustaquia allait bientôt rejoindre son mari. Ils partirent en silence, la tête baissée, en direction du port, encore à plusieurs kilomètres. Ils arriveraient dans l'après-midi, peut-être peu avant la nuit. Ils savaient qu'ils étaient vaincus, et le ciel couvert était un linceul lugubre de lassitude. L'un soupira, puis l'autre aussitôt. Et puis, ils sourirent tous les deux en même temps. Même l'ironie, une douce ironie, avait sa place entre eux, dans l'espace exigu du siège conducteur. Un chien leur léchait le visage pour leur remonter le moral. Max s'était installé du mieux qu'il pouvait, ses longs os pointus les faisant rire doucement, avec une timidité digne de deux adolescents. Ils échangèrent un regard par-dessus la tête du chien. Il tenait les rênes d'une main crispée, elle les mains crispées sur sa jupe comme une pierre. Unis par le vent qui leur caressait les cheveux et portait le parfum de la rivière.

Et lorsqu'ils aperçurent le navire, immense, d'un noir profond dans la nuit tombante, ils virent les voiles sombres et le crêpe de deuil ornant les mâts. La charrette s'arrêta et les gens reconnurent le capitaine. Nombreux furent ceux qui le saluèrent respectueusement et en silence, mais un certain malaise les envahit. « Que s'est-il passé ? » se demanda Máximo en descendant de la charrette et en aidant Altea. Ils se dirigèrent vers le quai, mais avant d'y arriver, la foule l'encercla et le dévisagea avec inquiétude. Il demanda ce qui s'était passé et, comme ils ne répondaient pas, il secoua brutalement quelques hommes par les bras. Ils le laissèrent faire, car ils le connaissaient depuis longtemps et l'appréciaient. L'un d'eux dit :

« On vous cherche depuis longtemps, capitaine. Où étiez-vous ? » Mais tous connaissaient déjà la réponse en voyant Altea. Ils connaissaient tous sa faiblesse, celle de sa femme, et ils l'avaient protégé.

« Venez avec moi jusqu'au quai, capitaine », dit-il ensuite.
Mendoza et Altea le suivirent.
Peut-être que cette dame ne devrait pas…
Maximus, voyant l'appréhension sur le visage de l'homme, saisit doucement Altea par le coude et lui demanda de rester.
Je ne vais pas rester ici et laisser tout le monde me regarder comme si j'étais un monstre. S'il se passe quelque chose que je dois savoir, il vaut mieux le savoir maintenant…
Ils haussèrent les épaules et reprirent leur chemin vers le quai. Une petite cabane servait d'abri où l'on entreposait de la ferraille et des outils. Ils y entrèrent et le gardien alluma des lampes. Il faisait jour, mais il n'y avait pas de fenêtres. Contre un mur se trouvait un cercueil, et un autre au centre. Une odeur de décomposition et de confinement flottait dans l'air. Altea se boucha le nez.
-Ils ont été amenés ici il y a une dizaine de jours, mais nous n'avons pas osé les enterrer sans funérailles dignes de ce nom et sans leur consentement, Capitaine.
Mendoza s'approcha, une lampe à la main, et lut en grandes lettres de fusain ce qui était écrit sur la couverture de chaque livre. Sur l'un, il était écrit Ariel, sur l'autre Manuel. Puis il se plaça devant Altea, mais elle avait déjà lu.
« Mais je ne comprends pas, je ne comprends rien… » commença-t-elle à bégayer. L'odeur n'avait plus d'importance.
Mendoza tenta de la faire partir, mais Altea se dégagea et se dirigea vers le cercueil de Manuel. Elle appuya ses coudes et sa tête dans ses mains. Elle ne pleurait pas encore beaucoup ; elle semblait simplement absorbée par ses pensées, comme si c'était la seule façon de comprendre ce qu'elle voyait.
Mendoza posa une main sur son épaule, mais son regard restait fixé sur les lettres d'Ariel.
Après plusieurs jours, la marée a ramené le garçon sur le rivage. Il est tombé à la mer et a été attaqué par des caïmans. Tous ceux qui se trouvaient sur le quai ont vu la scène ce matin-là. Nous avons ramassé les restes, capitaine, et les avons mis dans cette boîte.
- Comment ça, il est tombé du bateau ?!
L'homme baissa la tête et haussa les épaules. Bégayant, il dit :

Mme Natacha vous l'expliquera…
Oui, il le savait très bien.
« Et qu’est-il arrivé à mon mari ? » demanda Altea.
Mais Maximus n'écouta pas la réponse. Il sortit et prit une profonde inspiration. Un violent vertige le força à s'appuyer contre un mur. Il avait la nausée, mais il ne voulait pas vomir devant tous ceux qui le connaissaient et le respectaient, car il lisait de la pitié en eux, et c'était la dernière chose qu'il souhaitait provoquer. Soudain, il voulut que chacun ressente sa colère. En réalité, c'était de la haine qu'il éprouvait à présent, sans remords ni compassion pour quiconque.
Il marcha jusqu'au bout de la jetée et contempla son navire ancré presque au milieu du large fleuve. Il aperçut alors Natacha, le regard tourné vers la rive, les mains crispées sur le bastingage, peut-être à l'attendre ainsi depuis des jours. Elle était une statue, vêtue de noir, figée dans un chagrin pétrifié. Une figure de plus, sculptée sur cet immense cercueil qu'était désormais le « Juan Manuel de Rosas », son navire, sa maison, son destin.

LES FEMMES QUI DÉCIDENT DES PEINES

5

Le matin brillait d'une lumière qu'elle voyait rarement en été, un reflet si intense de l'aube sur les eaux du fleuve qu'elle dut se couvrir les yeux dès qu'elle posa le pied sur le pont. Elle s'était levée tard ; les mouvements de José l'avaient empêchée de dormir paisiblement. Elle lui avait caressé la tête et la poitrine jusqu'à ce qu'il finisse par s'endormir, mais elle était restée éveillée, comme si elle veillait sur lui. Ce n'était pas le mot juste, bien sûr, mais d'une certaine manière, regarder cet homme dormir revenait à le voir mort. Il lui avait parlé de son frère, très peu, mais elle avait deviné qu'il ne cessait de penser à lui, même en dormant, et soudain l'image lui vint que lorsque l'un d'eux était éveillé, l'autre dormait, ou peut-être même mourait-il temporairement.

Il avait mal à la tête, il sortit la bouteille de sous le lit, but la dernière gorgée d'alcool, sortit et la jeta dans la rivière.
« Vieil homme ! » s'écria-t-elle en le cherchant du regard sur la surface blanche du pont. Elle aperçut des éclairs sur le bois et dans l'air, puis un torrent de lumière s'abattit du ciel, l'aveuglant.
« Mince alors… » grommela-t-elle, agacée que l'homme encore endormi ait changé de comportement au point de la désorienter et de la mettre mal à l'aise sur le bateau et la rivière, ses seuls repères. La seule chose qu'il ne lui avait pas prise, c'était sa soif, mais même le goût de l'alcool lui paraissait désormais fade.
Il trouva le vieil homme allongé sur le sol. Il lui donna un coup de pied pour le réveiller, et l'autre homme remua en grognant et en protestant.
« Mais qu'est-ce qui te prend, vieux ! Tu sais bien qu'on doit partir aujourd'hui ! Allez, lève-toi ! » Il continua de le frapper à coups de pied jusqu'à ce que le vieil homme se lève lentement et se dirige vers la cuisine.
- Où vas-tu?
-Faisons-en un peu, mec...
Va réparer le moteur si tu ne l'as pas fait hier…
Le vieil homme fixait l'eau, pensant peut-être au fils qu'elle avait tué, mais son regard était vide, voilé par le sommeil et l'alcool. Il se gratta la poitrine, puis la tête, et se mit à uriner par-dessus le plat-bord. Ensuite, il se dirigea vers la proue, souleva l'écoutille qui recouvrait les machines et descendit l'échelle sous le pont.
Mara entra pour réveiller José, mais le trouva assis sur le lit, en train de la regarder.
- Qu'est-ce que tu regardes ?
-Rien, je ne te regardais pas, je regardais la lumière.
Elle se retourna et ses yeux lui firent de nouveau mal.
-Tu es fou, tu as dû rêver du diable la nuit dernière, à en juger par tes mouvements.
Elle remplit une bouilloire d'eau et la posa sur le feu. Elle prit le maté dans le placard sous l'évier, remplit la calebasse, y inséra la bombilla (paille métallique) et s'appuya contre la table pour attendre.
— Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi es-tu si silencieuse ? Est-ce que ce type indien te manque ?

Je n'ai aucun problème, et non, il ne me manque pas. Je me demande juste ce que nous allons faire.
-Je continue à faire mes propres trucs, j'ai déjà perdu assez de temps ces derniers jours.
José se leva et colla son corps contre le sien. Elle s'assit à table pour prendre un peu de distance.
-Je suis parti, il faut partir avant midi, en amont, le vieux répare la machine, s'il n'est pas en train de cuver sa gueule de bois.
Puis ils entendirent le moteur démarrer, fort et clair. Mara prépara le second et ils s'assirent dehors, à l'ombre de l'avant-toit. Il était dix heures du matin, et des arbres parvenaient le bruissement des branches et le vol soudain d'oiseaux traversant la rivière au-dessus d'eux. Ils les observèrent avec joie, et la peur de la nuit précédente avait disparu des yeux de José. Le vieil homme passa la tête par l'écoutille, un sourire de satisfaction illuminant son visage.
« Regardez-moi ce vieux ! Il est finalement devenu ingénieur », dit José.
Mara se mit à rire et posa sa tête sur son épaule.
- Viens ici, mon vieux, et prends un peu de maté, tu le mérites !
L'homme termina son ascension et s'approcha d'eux, torse nu car il faisait déjà très chaud. Tout en sirotant son eau à la paille, il contemplait l'eau.
« Tu n'as pas de nom ? C'est toujours "le vieux ceci", "le vieux cela"... » demanda José.
Mara et l'autre homme se regardèrent, et elle dit :
-C'est un inconnu, il n'a pas de nom…
— Et le fils ?
— Lequel ? Avez-vous un fils, vieil homme ? Je ne vois personne d'autre.
José chercha une trace de sarcasme sur le visage de Mara. Elle rit, mais il continua de la fixer. Il ne la comprenait plus, car elle semblait soudain avoir retrouvé une certaine maîtrise d'elle-même qu'il n'avait pas remarquée jusque-là. Auparavant, elle avait été une femme forte, mais perdue dans le labyrinthe de rivières et de ruisseaux de cette jungle, reflet de sa vie. À présent, elle conservait la même apparence imperturbable, mais elle dissimulait quelque chose. Ce n'était pas à cause du passé ni de tout ce qu'elle lui avait raconté ; n'importe qui aurait pu endurer de telles épreuves sans se croire exceptionnel. Il n'avait pas cru à la moitié de son histoire sur l'Espagne et le prétendu inceste, et encore moins à l'épisode

des vieilles femmes qu'elle traitait de sorcières. En la fixant, son expression était la même que toujours, brusque et en colère la plupart du temps, mais ce matin, il y avait dans ses yeux quelque chose qui lui rappelait Altea : l'expression presque glaciale de sa belle-sœur qui ne semblait pas capable de ressentir la moindre passion, pas même celle du corps, car il était sûr qu'elle ne l'avait pas ressentie la nuit des rites dans le village de Toba.
Il tourna la tête, regardant cette fois vers la rivière, en amont, et pensa au bateau sur lequel se trouvait son frère.
- Où allons-nous ?
-Je vous l'ai déjà dit hier, nous devons trouver Valverde à quelques kilomètres d'ici…
-Je me souviens, un certain Amsco, n'est-ce pas ? Portugais ?
-Juste brésilien.
— Et quel commerce cela nous apporte-t-il ?
Mara rit de nouveau.
« Ce monsieur se prend pour un associé maintenant », dit-elle au vieil homme. « Mais c'est moi qui commande ici, alors c'est moi qui partage les bénéfices. »
— Comme vous le souhaitez, madame. Et quel est le problème ?
« Tu es plus bête que je ne le pensais, ou alors ton cerveau est ailleurs… »
Il s'approcha de José et s'assit sur ses genoux.
Le vieil homme les observa un moment, puis se dirigea vers la proue. Tandis qu'ils étaient à l'intérieur, il sentit les secousses du matelas, et une fois le bateau en route, il tourna la barre deux ou trois fois. Il entendit les insultes de Mara et les rires de José. Le vieil homme riait lui aussi.
Il était passé midi lorsqu'elle sentit l'arôme du poisson qu'elle préparait. Elle sortit pour l'appeler et lui donna quelques petites tapes affectueuses sur la tête.
-Continue de t'amuser, mon vieux.
« Laisse-le tranquille, Mara, ne l'embête plus… » dit José, et il aida le vieil homme à s'asseoir avec eux à table.
La journée était bien trop chaude. Le soleil n'avait jamais complètement percé les nuages du matin, et une brume argentée persistait dans l'air, déformant la lumière jusqu'à devenir la cause et la source de la lassitude de ce début d'après-midi.

Après le déjeuner, Mara sortit et s'appuya contre la rambarde, observant la rive qui se couvrait peu à peu de végétation, ne laissant presque plus de plage. Le trajet était paisible, mais sinueux, et elle ne pouvait se permettre que le vieil homme se laisse distraire ou s'endorme. Elle savait que le lit de la rivière était profond ; elle l'avait parcouru trop souvent, mais on n'était jamais à l'abri. Parfois, la rivière charriait des troncs d'arbres ou des bancs de sable après une tempête. Elle savait qu'une tempête arriverait cet après-midi ou ce soir au plus tard, et c'est pourquoi elle avait essayé de les mettre à l'abri au plus vite dans un méandre protégé par les arbres. De l'intérieur, elle entendait José ronfler. Elle se demandait jusqu'à quel point elle pouvait lui confier ses affaires. Elle n'était pas prête à tout lui révéler, mais il avait réussi à la faire céder presque sans qu'elle s'en rende compte – d'abord son corps, puis sa confiance, et que pouvait-elle faire d'autre ? Peut-être José avait-il suivi le même chemin que Santiago, et c'est ainsi qu'elle se sentait plus en sécurité.

Il était trois heures de l'après-midi. L'éclat qui lui avait brûlé les yeux le matin même s'était mué en une opacité irisée dont la brillance s'estompait vers le nord. Au loin, dans la même direction, le ciel était aussi sombre que la nuit tombée. Les eaux demeuraient calmes comme une nappe de lave en train de refroidir. Elle laissa tomber la bouteille qu'elle avait prise dans la cuisine, et le bruit qu'elle fit en touchant l'eau résonna comme du verre se brisant sur du fer. La rivière semblait immobile, et Mara eut l'impression de glisser sur des rails. Elle n'avait jamais rien ressenti de tel depuis son arrivée en Amérique. Elle pensait bien connaître cette rivière, du moins la majeure partie du cours qu'elle avait parcouru pendant tant d'années, mais elle n'avait jamais éprouvé un tel sentiment d'incertitude. Il connaissait les signes avant-coureurs de toute tempête : les eaux calmes, la chaleur étouffante, l'électricité dans l'air qui transformait lentement ces signes en d'autres, plus certains, annonciateurs d'un orage : la chute de température, le vent qui se réveillait de sa torpeur, le ciel qui recrutait des nuages tels des soldats vêtus de noir.

Mais cet après-midi, j'ai eu peur.

« Vieil homme, plus de vitesse ! » cria-t-il en direction de la proue.

L'homme retourna à la poupe et descendit sous le pont. Le ronronnement du moteur s'intensifia peu à peu, crachotant par moments, presque toussant, et l'on entendait des cliquetis métalliques tandis que le vieil

homme semblait tenter de le redémarrer. Il remonta à la surface et demanda si c'était suffisant. Mara observait les nuages au nord. Ils n'atteindraient pas Resistencia sans avoir d'abord essuyé une tempête ; il leur faudrait une semaine, même en maintenant cette vitesse, ce qu'elle savait déjà impossible. Elle essaya de calculer la distance qui les séparait de la prochaine ville. En réalité, elle savait déjà qu'il n'y en avait pas de plus proche de Las Moscas, où elle devait retrouver Valverde. L'endroit se trouvait dans un méandre, avec un bon quai abrité par de nombreux arbres, là où la rivière Mbaré se jetait doucement dans le Paraná. Le chemin était encore long, cela était certain. Elle avait déjà fait ce trajet avec Santiago plus rapidement, et la traversée lui avait déjà paru interminable, entre ces rives qui semblaient parfois si proches qu'elles allaient piéger le bateau. Et plus encore que la distance, ce qui la troublait était une sensation qui lui venait de la jungle, ou peut-être des villages cachés derrière le feuillage des arbres. Elle leva les yeux vers la cime des arbres, et le ciel sembla se déplacer vers le sud.
Elle se souvenait de la traversée de l'Atlantique ; c'est là que le vertige avait commencé, celui qui ne la quittait jamais et auquel elle s'était habituée à force d'être toujours à bord. Une fois à terre, le silence absolu ravivait le vertige, et elle voyait alors les toits des maisons où elle avait séjourné, voire le ciel lui-même, en perpétuel mouvement. Ces toits, ce ciel, semblaient peser lourd, et la peur de s'effondrer était si insupportable qu'elle devait s'enfuir. Mais comment échapper à la terre, quand le seul mouvement horizontal possible n'était autre que celui de ce qui se trouvait au-dessus d'elle ? La seule issue véritable était verticale, vers le haut. C’est pourquoi elle observait les oiseaux avec tant d’anxiété depuis le pont ; le battement de leurs ailes l’envahissait d’une vague d’excitation, comme si elle-même possédait des ailes. Elle avait besoin d’être sur une surface en mouvement, et alors le mouvement du ciel devenait une illusion, et son immobilité l’apaisait. On ne peut voler sur une surface en mouvement ; le vent exige que le lieu qu’il traverse soit immobile. Elle connaissait l’illusion de ces sensations. Rien n’est immobile, pas même un instant ; le monde se meut et nous emporte avec lui. Mais l’espace est une chose, et le temps est une autre dimension qui peut donner à l’espace une autre signification. Ce qui se meut se meut à travers le temps, mais si le temps n’existait pas, comment les choses pourraient-elles bouger ? Le jour

où les vieilles femmes l’emmenèrent se faire avorter, et où elle découvrit une autre facette de son âme, elle sut que le centre de sa vie serait ce centre intemporel : elle sur le toit de la maison, observant les trois femmes assises dans le salon.
Mais à présent, elle ne pouvait plus grimper, et contempler le ciel, ceint de nuages sombres comme la pierre, la calmait. Pourtant, la rivière se mettait à bouger, et c'était là qu'elle s'inquiétait. Une main se posa sur sa taille, et elle sursauta. José et Mara échangèrent un regard, comme deux ennemis jurés. Le vent s'était levé, et le froid s'intensifiait rapidement. Les cheveux de Mara, ébouriffés, fouettaient son visage, et son corps tremblait. José la serra dans ses bras pour la retenir, car il avait la pensée absurde qu'elle puisse s'être envolée, comme si elle pouvait prendre son envol.
Elle se laissa enlacer, mais retrouvant son tempérament habituel, elle dit :
— Sortez ! Vous ne voyez pas qu'il faut se préparer à la tempête !
Elle ordonna au vieil homme de rester en bas pour s'occuper du moteur et dit à José de tenir la barre ; il n'avait rien d'autre à faire que de rester au milieu du fleuve. Elle commença à ranger ce qui traînait sur le pont et à boucher les ouvertures.
Deux heures plus tard, le ciel s'était complètement obscurci et le vent s'était renforcé, mais la rivière était toujours calme, les vagues à peine effleurant le bateau, le poussant plutôt que de l'endommager.
Mara termina ce qu'elle faisait et s'approcha de José. Tous deux gardaient les yeux fixés sur le milieu du fleuve.
-Ça devient de plus en plus frisé.
-Vous êtes très habile avec la barre.
-J'ai navigué sur des navires en mer…
Elle le fixa du regard, et il se dit :
— Il y a beaucoup de choses que tu ignores à mon sujet, où est donc la petite sorcière dont tu me parlais ?
Mara croisa les bras ; elle avait envie d'un verre, mais elle savait qu'elle devait rester lucide pendant la tempête.
« Vous ne savez pas ce que vous dites », a-t-il répondu.
— Alors expliquez-moi, car pour l'instant, je ne suis pas très convaincu par vous.

Il savait qu'il la provoquait, mais c'était ainsi qu'il aimait la voir : troublée parce qu'il faisait preuve de force, et non pas l'imitation d'une femme au foyer chez qui les câlins et l'amour commençaient à semer des graines.
Le moteur grinçait et le vieil homme jurait en jetant du charbon dans le feu. La fumée qui s'échappait de la cheminée branlante à l'avant obscurcissait encore davantage le ciel au-dessus d'eux, tandis que le vent, maintenant plus fort mais indécis, tourbillonnait et dispersait la fumée.
Mara commença à parler, et au début je l'entendais à peine ; le vent qui soufflait dans le feuillage des côtes faisait s'envoler les volées d'oiseaux dans un bruissement d'ailes bruyant qui semblait rivaliser avec le bruit des machines.
À notre arrivée à Buenos Aires, Santiago passa des jours entiers à chercher son frère. Nous marchions d'une pension à l'autre, le long du fleuve, puis plus à l'ouest, là où la campagne remplaçait la ville. À chaque fois qu'il posait la question, on l'envoyait encore plus loin, et nous étions épuisés de marcher. Finalement, nous avons trouvé un ouvrier agricole à Flores qui lui a dit que Facundo était parti pour Entre Ríos. Il était bien plus âgé que Santiago et était arrivé en Amérique une dizaine d'années auparavant. Santiago n'était qu'un enfant quand son frère était arrivé, et il avait attendu d'être plus âgé pour voyager, mais en Espagne, il avait dû rester pour subvenir aux besoins de ses parents, ce qu'il vivait très mal. Il était presque toujours de mauvaise humeur, et je pense qu'il avait appris à être hypocrite pour survivre. C'est ce qu'il a essayé de faire avec moi, mais dès le début, il a compris qu'il ne pouvait pas me tromper, et c'est pourquoi il m'a traité ainsi.
« On dirait que ça t’a plu… » dit José, sans lâcher la barre ni quitter des yeux le milieu du fleuve. L’eau était légèrement agitée, l’orage approchait très lentement, comme pour mettre fin à cette chaleur étouffante qui attirait des moustiques insupportables et agaçants.
« Qui dit que ce n'était pas comme ça… après tout, c'était un homme, comme vous tous. Vous êtes tous terribles et stupides, et vous ne pouvez vous expliquer qu'à coups de poing. Mais quand vous vous endormez et que vous faites des cauchemars, ou que vous pleurez, vous êtes comme des enfants sans défense. Vous êtes comme des orphelins qu'on ne console jamais. »

José la regarda un instant. Le regard de Mara était fixé sur le fleuve ; elle semblait compter les vagues qui s'écrasaient contre la proue et s'éteignaient sous la coque. Elle avait changé ; sa colère avait fait place à la tristesse et à la mélancolie. Cela le troublait, car cela lui rappelait l'angoisse qu'il devait contenir. Il aurait voulu la jeter à terre et la pénétrer pour entendre son cri s'élever au-dessus du battement d'ailes des oiseaux traversant le fleuve, un cri si semblable au vol des chauves-souris.
Nous avons pris un bateau qui nous a emmenés en amont à la recherche de son frère. Nous nous sommes arrêtés dans plusieurs villages, mais personne n'a pu nous renseigner. Il nous fallait gagner de quoi manger, alors nous sommes restés dans le dernier village, et Santiago a commencé à travailler comme charretier, tantôt comme porteur, tantôt comme bûcheron, selon ce qu'il trouvait. Nous logions dans une cabane abandonnée au bord d'un ruisseau presque à sec. Santiago rentrait ivre, tard, et après m'avoir hurlé dessus, il se jetait sur moi. Je le laissais faire, mais je ne le laissais pas jouir en moi. J'avais déjà une fille, et il l'avait rejetée, alors je n'allais pas lui donner la satisfaction de lui en donner une autre. Je pensais que ça le dérangerait, mais la première fois que je l'ai repoussé, il a ri et m'a frappée à plusieurs reprises. J'ai cru que c'était par colère, mais pour lui, dans son ivresse, c'était de la complicité et du plaisir. Dès lors, nous avons toujours fait comme ça, et ça l'excitait. Pourquoi ai-je seulement songé à me laisser faire ? Je crois que c'était parce que, moi aussi, j'aimais ça. La timidité et la douceur de Roberto ne me manquaient plus ; elles tenaient davantage de la culpabilité que de la sincérité. J'aimais la rudesse de cette région, la chaleur, la solitude au milieu des grands arbres. Ce n'était plus la campagne espagnole, ouverte et baignée de soleil. Les arbres immenses me protégeaient, ou plutôt me cachaient. L'hiver venu, il n'y avait plus de travail. Nous passions des jours à mourir de faim dans la cabane. Nous vivions de la pêche, car Santiago savait à peine chasser, et même alors, le poisson ne mordait pas. Un après-midi, un bateau à vapeur arriva et jeta l'ancre non loin de la côte. C'était le vieil homme et son fils qui se trouvaient à bord. Ils nous demandèrent ce que nous faisions là, assis sur la petite plage à côté de la cabane. Nous haussâmes les épaules. Santiago était maigre, torse nu, une longue barbe et des cheveux raides qui lui couvraient les oreilles jusqu'aux épaules. Je ne sais même pas à quoi je ressemblais ; je crois que j'avais l'air d'une sorcière

immonde. Le vieil homme était plus heureux qu'aujourd'hui, bien plus jeune, je crois, même si peu d'années s'étaient écoulées. Il nous a interpellés, nous demandant si nous voulions l'accompagner ; il y avait toujours du travail le long du fleuve. Nous n'avions plus que nos vêtements ; nous avions mis en gage tout ce que nous avions rapporté d'Espagne à Buenos Aires. Nous sommes montés à bord et, le même après-midi, nous avons repris notre route, remontant ou descendant le fleuve, selon le travail disponible. Le vieil homme faisait commerce de tout ce qui pouvait se vendre. Le bateau regorgeait de marchandises de toutes sortes. Mais ce qui lui rapportait le plus, c'était le yerbaluz (une plante aromatique). Les Indiens le cultivaient, et le vieil homme le leur achetait pour une bouchée de pain, ou en échange de nourriture ou de vêtements. Puis il allait de ville en ville, le vendant à ceux qui le consommaient ou à ceux qui l'emportaient à Buenos Aires ou à Cordoue.
"Et qu'est-ce que c'est ?" demanda José.
« Yerbaluz ? Tu n'imagines pas ? Tout le monde aime ça, j'en ai pris plusieurs fois, ça me calme, mais d'autres en raffolent. Pendant près de deux ans, nous avons vécu ensemble sur le bateau, explorant presque tout le fleuve jusqu'au Brésil. Il y avait aussi Valverde de Amusco, qui travaillait avec des prostituées. Parfois, nous en prenions deux ou trois d'une ville à l'autre, passions la nuit avec elles jusqu'à ce qu'elles aient fini leur travail, puis nous repartions. »
— Et vous a-t-on proposé une place dans ces groupes ?
Je la provoquais, pour voir si elle mordrait à l'hameçon.
« Une femme seule avec trois hommes sur ce bateau pendant des mois, allait-elle se montrer prude ? » Le fils du vieil homme a commencé à me peloter le jour même de notre rencontre. C'est là que la dispute avec Santiago a éclaté. J'aimais ces bagarres ; je me sentais mieux à chaque fois qu'ils finissaient tous les deux épuisés et réduits en bouillie. Ensuite, je m'en prenais au vieil homme, plus calme. Sa barbe me piquait le visage, mais sa lenteur me donnait l'impression de les dominer tous les trois. C'est pourquoi j'ai commencé à leur donner des ordres. Je leur disais où aller ou combien demander. Les prostituées me faisaient confiance et me demandaient conseil. Mais tout cela a vite tourné court. Santiago a commencé à me frapper de plus en plus souvent, et les deux autres se contentaient de regarder sans intervenir. Cela arrangeait le fils du vieil

homme, car lorsque j'étais complètement épuisée sur le matelas, il venait me pénétrer même quand Santiago était juste là, endormi, ivre mort. Mais un jour, il s'est réveillé et ils se sont battus. Santiago a fini par perdre, comme d'habitude, et il s'en est pris à moi. Cette nuit-là, nous sommes arrivés à Las Moscas, notre destination actuelle, si nous y arrivons avant la tempête. C'est une ville plus grande que tout ce qu'on peut trouver à des kilomètres à la ronde. Il y a un bordel réputé ; c'est de là que viennent et finissent les prostituées de presque tout le fleuve. Santiago m'a attrapée par le bras, nous sommes descendus du bateau, et il m'a traînée comme cette nuit-là en Espagne. J'ai résisté et je ne voulais pas marcher, mais ce n'était pas tant par colère que parce que j'avais mal partout. Il m'a emmenée au bordel et m'y a laissée. Le lendemain matin, quand je me suis réveillée dans un lit, le propriétaire et les femmes s'occupaient de moi. Ils m'ont dit que le bateau était parti.

La nuit tombait à toute vitesse. Le bateau filait à vive allure contre une obscurité qui s'était abattue sur le fleuve comme elle ne l'avait jamais vue depuis des années. Les vagues étaient agitées et la proue se soulevait et s'abaissait par à-coups. José tenait la barre avec aisance ; elle devait bien l'admettre. Quand lui parlerait-il de sa vie ? Peut-être devrait-elle le deviner plus tard, dans le silence du sommeil, pendant qu'elle dormait, ou du moins qu'elle croyait dormir.

J'y ai passé presque trois ans. Valverde venait parfois, et je ne pense pas qu'il aurait rechigné à m'emmener avec les autres travailler dans certaines villes, mais je savais que Santiago lui avait dit de me laisser là. Il n'a plus jamais couché avec moi pendant que j'étais au bordel. Les autres me disaient qu'il rôdait autour de la maison, venant chercher sa commission. Ils étaient jaloux de lui, alors quand il venait la chercher, ils lui disaient que j'étais la meilleure et que tous les hommes du coin me préféraient. Ils faisaient semblant d'être en colère parce qu'il ne les aurait pas crus autrement. Mais la vérité, c'est que je travaillais comme n'importe quelle autre femme ; je ne pouvais pas refuser, même si j'étais épuisée et que j'avais mal. Au final, tous les hommes étaient pareils, et c'est pour ça qu'ils ne me courtisaient plus autant. Mon visage disait que j'étais comme un cadavre. Un jour, l'un d'eux s'est plaint à Tatiana, la tenancière. La plupart des filles étaient des immigrées polonaises, car les blondes ou les rousses étaient plus chères, contrairement aux Indiennes ou aux Noires, plus au

nord. L'homme est sorti en trombe, protestant car il refusait de payer. J'ai tout entendu depuis le lit où il m'avait laissée, nue et le visage couvert de sperme. Tandis que je me nettoyais lentement, comme une actrice se démaquillant devant un miroir, j'ai entendu des cris venant de la porte. Il y a eu une bagarre, des chaises ont volé en éclats, puis une porte a claqué. « Elle est morte ! » ai-je entendu hurler. Je n'avais pas payé, je le savais. Tatiana est alors entrée. Je suis sortie de ma rêverie et, au lieu d'un miroir, j'ai vu le plafond en bois pourri, et au lieu de maquillage, les restes durcis de sperme. C'était un masque invisible, et ma peau était comme du parchemin. « Tu pars demain », a-t-elle dit. Le lendemain matin, je n'ai pas eu besoin de prendre les quelques vêtements que j'avais réussi à acheter pendant ce temps-là ; Les filles avaient rassemblé l'argent dans un sac et m'ont accompagnée jusqu'à la porte. Santiago attendait dehors. « Tu as bien fait », dit-il, « tu ne vaux rien. » Nous avons marché côte à côte, sans un mot. Il avait rompu son association avec le vieil homme, et nous n'avions donc ni bateau ni maison. Tout le monde en ville nous connaissait déjà, et comme nous étions des marginaux, personne ne voulait nous parler. Nous marchions vers le sud, tantôt en longeant la rivière, tantôt en nous enfonçant davantage dans la jungle. Quand nous traversions une ville, il achetait à manger avec le peu d'argent qui lui restait de ce que j'avais gagné. Il demandait sans cesse du travail dans les magasins ou sur les quais, et quand on le repoussait pour qu'il arrête de les importuner , il se mettait en colère, devenait agressif, sortait un couteau et menaçait tout le monde. Les gens l'encerclaient et l'insultaient comme un chien enragé. Que pouvais-je faire… ? Je crois que ce jour-là, j'ai cessé d'essayer de le comprendre, et je me suis frayé un chemin à travers la foule pour l'approcher. « Allez, Santiago », dis-je en lui attrapant le bras comme si j'étais sa femme. Nous avons quitté la ville et continué notre marche vers le sud. Nous avons rapidement trouvé le quai où l'on nous a donné du travail. Nous devions aider à décharger et à charger les marchandises des bateaux qui arrivaient, principalement des bateaux de pêche, et aussi charger les charrettes qui transportaient les marchandises vers les villes. Après avoir pris des dispositions avec le responsable du quai, qui est parti en bateau en aval, nous sommes allés à la cabane où nous allions vivre. Il faisait déjà nuit, mais j'étais habitué à traverser ces endroits envahis par les mauvaises herbes et la vermine. À l'intérieur, il faisait encore plus sombre car la seule

fenêtre était condamnée. En entrant, j'ai tâtonné dans l'obscurité. Santiago était resté près de la porte cassée, essayant de trouver comment la réparer. Soudain, j'ai senti une vive piqûre à la main droite en tombant après avoir trébuché sur des planches. J'ai crié de douleur et, au même moment, j'ai entendu le sifflement du serpent yarará qui s'est glissé par la porte. J'ai aussitôt entendu les pas de Santiago et le bruit sourd de la hache. Le serpent était mort, et l'imbécile entra, plus heureux que je ne l'avais jamais vu. Je ne l'aperçus qu'à la lueur de la porte, mais ce sourire et cette joie furent de courte durée. « Il m'a mordu », dis-je en pleurant. Nous sortîmes et il examina ma main. Il n'y avait qu'une petite morsure sur le dos de ma main, et il dit : « Ce n'est rien. » Je pleurais, non pas à cause de la douleur, mais à cause de l'angoisse de ce qui allait m'arriver. Je le giflai de la main gauche, et juste au moment où il allait riposter, il s'arrêta, et je vis dans ses yeux le visage de l'enfant gâté que j'avais connu en Espagne. Un enfant qui avait grandi dans le confort et avait reçu la bénédiction du prêtre proche de sa famille. C'était cet homme qui m'avait accompagnée jusqu'au bord de la rivière, me disant de ne pas pleurer tout en me caressant les cheveux. Nous nous sommes agenouillés sur la berge, et il m'a aidée à nettoyer ma plaie. Il me caressa le bras comme jamais auparavant, tandis que du coin de l'œil, je voyais son visage effrayé. « Qu'est-ce qu'on va faire ? » demandai-je en reniflant. Il réfléchit un instant, me posa un garrot et se leva pour s'éloigner le long de la berge sans dire un mot. « Où vas-tu ? » criai-je, car je le croyais capable de m'abandonner. Il ne répondit pas. Ma main me faisait mal, elle était enflée, et la douleur irradiait jusqu'à mon épaule. Le temps passa, je ne sais combien de temps, des heures peut-être une journée entière. Je m'allongeai sur la berge et trempai ma main dans l'eau. Elle me rafraîchit un peu, et je pensai même à me jeter à l'eau et à me noyer plutôt que de mourir autrement. Mon cœur battait la chamade et ma main palpitait comme si mon cœur y était emprisonné, comprimé par le garrot. Je tendis la main gauche vers la malade, mais je ne pus l'atteindre. Mon corps était lourd, et même mes paupières me semblaient deux portes de fer qui tombaient, incapables de les ouvrir. Santiago apparut, boitant. Je le vis à l'envers, car il était allongé sur le dos, respirant difficilement. Je le regardai s'approcher comme dans un rêve, un homme maigre et voûté, marchant aussi lentement qu'une tortue, traînant un pied et réprimant la douleur en serrant les dents

derrière ses lèvres, cachées par sa barbe. Il s'agenouilla et me dit de manger une pâte qu'il avait apportée, enveloppée dans des feuilles. Je pensai que c'était du yerbaluz, bien que je n'en aie jamais mâché, seulement fumé en brûlant les feuilles séchées. C'était amer, puis plus rien. Je m'endormis, bien qu'à ce moment-là je pensai que je mourais, et que c'était cela la mort : la douleur à l'extérieur et la sérénité à l'intérieur.
Mara soupira profondément et regarda son moignon droit. La nuit était tombée.
« Combien de temps encore avant d'arriver ? » demanda José.
-Au moins quatre ou cinq heures.
-Je ne pense pas que nous y arriverons avant que la situation n'empire.
-C'est normal, mais cette tempête prend son temps, et si elle est aussi forte qu'elle le menace, il vaut mieux qu'elle soit retardée et que nous arrivions bientôt à Las Moscas.
-Nous ferions mieux de nous mettre à l'abri immédiatement dans un virage.
« Pourquoi faire ? Le vent va faire monter le niveau de la rivière et nous plaquer contre les arbres, et les arbres vont nous tomber dessus. Je l'ai déjà vu. »
-Alors quittons le navire et campons.
Ne vous ai-je pas dit que la rivière allait déborder ? Qui sait sur combien de kilomètres ?
-Mais en mer…
— La rivière, c'est autre chose. Je la connais depuis six ans, comme je connais un homme.
-D'accord, continuez à compter.
Mara aperçut le vieil homme qui regardait par l'écoutille.
- Plus rapide!
Il savait que s'il tentait d'augmenter la puissance des machines, il risquait de les détruire, et qu'elles seraient alors véritablement à la merci du hasard. Il toucha son moignon comme s'il s'agissait d'une amulette. Il devait être environ huit heures du soir ; une faible lumière persistait et le vent, bien que léger, apaisait les piqûres de moustiques.
« Qu'est-ce que c'est ? » demanda José en montrant un nuage au loin qui se dirigeait rapidement vers eux.
« Députés », dit Mara. À peine avait-elle fini sa phrase que les premières libellules apparurent. Puis, l’essaim entier passa autour d’eux, presque

sans les effleurer. Ils restèrent immobiles, plissant les yeux, retirant les insectes pris au piège de leurs cheveux et des plis de leurs vêtements. Mara eut soudain l’impression que les libellules lui parlaient par le bourdonnement de leurs ailes ; elle crut même les sentir se poser sur sa peau, et elle se sentit aussi légère qu’elles. Elle vit leurs ailes transparentes, leurs longs corps semblables à de petites branches, soutenus par quatre cristaux fragiles. Bientôt, cependant, les dernières disparurent et l’air se purifia. Elle regarda ses vêtements ; ils étaient couverts de libellules mortes, mais il n’y en avait aucune sur José.
« Ils vous apprécient », a-t-il dit.
Mara les prit un par un et les déposa sur un tissu, puis le plia.
Ils annoncent les tempêtes. Ce sont des messagers.
« Et qu’est-ce qu’ils t’ont dit ? » poursuivit José avec son sarcasme habituel. Cela l’irritait, et elle savait que c’était exactement ce qu’il voulait.
-De nombreux tourments après la tempête.
Il rit, et Mara décida de poursuivre son récit.
Cette nuit-là, je crois qu'il était déjà tôt le matin, je me suis réveillée dans la cabane. Je n'avais pas mal, mais j'étais épuisée. J'ai regardé ma main droite : elle avait disparu. J'étais si terrifiée que j'ai hurlé comme une folle, mais je savais déjà tout, tout comme je l'avais su dès l'instant de la morsure : il m'arriverait quelque chose si je restais en vie. Santiago s'est réveillé en sursaut et m'a saisi les épaules. Non pas pour me frapper, comme je m'y attendais, mais il m'a serrée dans ses bras et m'a enlacée si fort contre sa poitrine que j'ai peu à peu cessé de trembler et étouffé mes cris. « Je ne pouvais rien faire d'autre ! Tu comprends ? Tu me pardonnes ? » répétait-il comme un perroquet, en me serrant contre lui. Il m'avait coupé la main, et ce faisant, il m'avait sauvé la vie. Lorsqu'il s'est levé pour rajouter du bois au feu qui nous réchauffait, j'ai vu qu'il avait un pied bandé avec des chiffons sales. Je crois que je lui ai demandé ce qui s'était passé, mais il ne me l'a dit que deux jours plus tard, quand j'étais soulagée et que j'allais mieux. Il était allé dans la ville où il s'était battu et avait recroisé l'homme qui l'avait interpellé. « Que veux-tu encore ? » lui avaient-ils demandé. Il cherchait du yerbaluz, la seule chose qu'il connaissait pour me faire dormir. Ils ont refusé de lui en donner parce qu'il n'avait pas d'argent et l'ont battu pour qu'il parte. Il est resté aux abords de la ville, à attendre, sachant que je l'attendais sur la rive et que mon

temps était compté. Finalement, il a réussi à voler une poignée de feuilles dans la sacoche d'une selle appuyée contre un pieu, et alors qu'il s'enfuyait, ils lui ont tiré une balle dans la jambe. Nous sommes restés là pendant toute l'année qui a suivi, moi feignant de l'aimer par gratitude, mais il ne savait que me battre pour me convaincre de l'aimer vraiment. C'est ainsi que nous nous sommes complu dans notre haine mutuelle, croyant nous aimer. Et à tout cela s'ajoutait l'herbe, qui nous berçait de moments de paix, et nous l'alternions avec l'alcool de contrebande. Puis ton frère et sa femme sont arrivés. Santiago et moi étions tellement ivres que je crois que nous avons dit une bêtise, et ils ont quitté la cabane pour dormir dehors. Nous nous sommes retrouvés seuls, et je l'ai confronté à propos de son envie de coucher avec ta belle-sœur prétentieuse. Je ne le pensais pas sérieusement ; c'était une des nombreuses provocations qui nous donnaient l'énergie nécessaire pour survivre jour et nuit. Il s'est vraiment mis en colère et m'a dit que oui, cette femme était bien plus femme que moi. Et c'est là que j'ai vraiment perdu mon sang-froid. J'ai attrapé une poêle et je l'ai frappé sur la tête. Et soudain, le monde s'est effondré sur moi : une partie du cerveau de Santiago s'échappait à travers l'os brisé. Je me suis souvenue des vieilles femmes que ma mère m'avait emmenée voir. Je suis l'une d'elles, sans aucun doute. Ma force est un cercle concentrique qui s'autodétruit. Cette fois, j'avais blessé quelqu'un d'autre, mais le cercle vicieux est revenu me hanter. Comment me libérer de cette malédiction ? Je me le demandais sans cesse. Mais comme pour tout ce que je ne peux éviter, j'ai essayé de le masquer par ma colère, qui parfois me persuade de ma force. Et l'alcool m'aide parfois à me convaincre que je ne suis pas moi-même.

*

— Tu as tué l'homme qui t'a sauvé la vie.

José parlait sans lâcher la barre ni quitter des yeux le milieu du fleuve, dont les eaux s'agitaient de plus en plus. Les vagues s'écrasaient contre la coque et éclaboussaient le pont. Ils s'étaient tous deux couverts de peaux de bêtes, dont certaines que le vieil homme et son fils avaient chassées. Comme il aimait la provoquer et attiser sa colère ! Il la sentait même grandir avec l'intensité de la tempête, mais tous deux restaient prudents, se retenant car ils savaient que leur fureur ferait des ravages si elle s'abattait sur quiconque se trouvait sur son passage. José le savait, mais il se battrait s'il le fallait ; il le voulait, et il ne cesserait son sarcasme que lorsqu'elle exploserait.

« J'ai tué l'homme qui m'a séparée de ma fille… » l'entendit-il dire, sans même le regarder, son regard également fixé sur les eaux montantes.

— Elle vous a rendu service, il me semble, ou pensez-vous qu'elle serait mieux ici ?

Sans bouger, ses mots résonnaient sur chaque recoin du bateau : la crasse du pont, le chien qui léchait encore de temps à autre la tache de sang, les bouteilles vides qui jonchaient le sol, les maigres restes de nourriture sur la table branlante ou le matelas. Elle savait que le regard de Mara embrassait tout cela, puis s'attardait sur la surface du fleuve, agitée et imprévisible comme si elle pouvait les engloutir à tout instant, sur les rives désertes ou celles obscurcies par la végétation dense qu'on ne pouvait fendre qu'à la machette.

Le navire tremblait violemment, sa coque claquant sous les vagues qui s'écrasaient contre sa proue. Et il commençait à pleuvoir. José manœuvrait avec adresse, il devait bien l'admettre, mais il ne le dit pas à voix haute. Quand la grêle se mit à tomber, Mara courut vers l'écoutille et donna un violent coup de pied.

- En avant toute, mon vieux !

La seule réponse fut le moteur qui tournait plus fort, accompagné du crépitement du charbon. De la fumée s'échappait toujours de la cheminée courte et endommagée, mais elle semblait suffoquer sous la pluie battante et le vent violent. Il faisait un froid glacial, et Mara était trempée jusqu'aux os malgré le cuir qu'elle avait noué autour de son cou et de sa taille.

« Tenez bon encore un peu ! Il ne reste que trois kilomètres jusqu'au premier virage avant la ville. » Sa voix couvrait à peine le bruit de l'eau, de la pluie et du moteur. La grêle tambourinait contre le bois. Dans un coin,

sous le pont, les chiens devaient être blottis les uns contre les autres, grelottant de froid.
— Et qui dit que nous serons en sécurité ?
La voix de José s'éleva, et un instant, elle eut besoin de s'accrocher à lui ; même ses provocations incessantes représentaient une sorte de toute-puissance, car tout ce qu'elle croyait solide s'effondrait. Et dans le corps de cet homme sarcastique et blessant, lorsqu'il était éveillé, Mara trouvait parfois une étrange paix.
La grêle redoubla d'intensité, brisant la vitre du hublot avant et fissurant quelques planches du vieux pont. La coque tanguait sous les vagues, et José s'accrochait à la barre, attentif comme s'il était en pleine mer. La côte n'était plus visible, cachée par un rideau de pierres glacées et de pluie. Puis, la grêle commença à se calmer. Elle dit quelque chose, mais il n'y prêta aucune attention, n'écouta même pas. Il n'avait pas peur, et pour la première fois depuis longtemps, après cette sorte d'isolement volontaire dans le village de Toba, qui n'avait fait qu'accroître son ressentiment et son insatisfaction, et la présence tenace de quelque chose qui avait grandi jusqu'à la nuit des rituels. La nuit où il avait cherché Altea en pensant à Manuel. La nuit où il avait conçu un enfant qu'il ne pourrait jamais concevoir à nouveau. Cette nuit-là avait été une tempête intérieure, plus vaste encore que celle qui grandissait maintenant et menaçait de briser la structure du navire. Il n'avait peur ni de l'eau, ni du vent, ni des pierres. Seulement du souvenir latent et omniprésent du bourdonnement de quelque chose qui voletait autour de lui et le saisissait d'une menace de cri.
La grêle cessa, mais la pluie s'intensifia. Il parvint à se stabiliser au milieu du fleuve. Il savait que le moindre changement de direction, même de quelques mètres vers la rive, risquait de les faire échouer. L'eau charriait désormais des branches et des troncs, et des vasières devaient se déplacer sur le lit du fleuve.
Il sursauta à la vue d'un épais fourré qu'il aperçut à travers le rideau de pluie. Il vira à tribord aussi vite que le permettait la vieille barre. C'était le virage dont Mara avait parlé, et même elle ne s'attendait pas à le trouver si tôt. Mais ils s'échoueraient avant d'atteindre la rive s'il ne virait pas à temps. La coque craquait. Mara s'accrocha à lui, et José sentit qu'enfin, elle lui appartenait. Il se mit à rire en tournant la barre de toutes ses forces, observant le fourré défiler à quelques mètres du bateau. Des arbres à perte

de vue, des oiseaux qui n'avaient pas trouvé d'abri et agonisaient contre le navire, des branches s'écrasant sur le pont. Mara l'insultait et le frappait en vain, mais José ne pouvait s'empêcher de rire, grisé par l'extase. Il était comme un dieu en devenir : il régnait sur son univers intime, et surtout, sur la puissance qui émanait du corps de Mara, une puissance qu'elle semblait ignorer de toute sa vie. Se pourrait-il qu'elle soit à l'origine de cette tempête ? Cette force de volonté propre au fleuve, qu'elle avait elle-même admis n'avoir jamais perçue auparavant, ne coïncidait-elle pas avec le changement qui s'opérait en elle ? L'âme de Mara, semblable à de la boue stagnante, avait été remuée et bouillonnait à présent à cause d'un homme qui avait déchaîné avec lui un véritable tourbillon peuplé de vermine.
Enfin, ils quittèrent le virage serré et se retrouvèrent sur une plage dégagée de végétation. Quelques maisons se devinaient à travers la pluie. Les vagues étaient moins fortes et moins hautes, et le bateau sembla apprécier ce répit momentané. La coque en bois se tut, et soudain ils réalisèrent que le moteur s'était arrêté. Il était peut-être désormais inutile, mais il leur suffisait de s'approcher au plus près de ce petit cap, réputé abrité du vent. La ville se dessinait à l'horizon, mais la jetée était presque entièrement détruite. Les vagues s'écrasaient contre le rivage et la marée montait.
« Que fait-on ? » demanda José. Il avait sauvé le bateau, mais c’était Mara qui connaissait cette partie du fleuve.
Elle désigna un coin où elle se trouvait auparavant, et le lui indiqua. Le bateau était désormais à la merci du courant, mais le vent était contraire, si bien qu'il ne pouvait que manœuvrer comme en haute mer, profitant des changements de vent pour tenter d'atteindre sa destination. Mara le regardait barrer comme si le corps de José faisait partie intégrante de la structure du bateau, une partie à la fois souple et robuste, la partie intelligente et habile. L'esprit qui lui avait fait défaut pendant toutes ces années passées à naviguer dans la misère du fleuve. Elle se rendit compte qu'elle l'admirait, mais elle ne savait toujours pas s'il s'agissait d'amour ou de résignation. Elle allait l'aider ; cela, elle en était certaine.
Bientôt, le bateau commença à ralentir. Le vent soufflait de l'arrière, mais pas assez fort pour le faire avancer. La quille avait heurté un banc de vase à une centaine de mètres du rivage.
« Nous sommes prêts », dit-il. « Si le vent se lève… »

« Mais la rivière va monter… » dit Mara, sans colère ni inquiétude. Elle posa ses mains de chaque côté de la tête de José et l’embrassa. Ils s’étreignirent, trempés et désormais nus, leurs vêtements emportés par le vent. Il était torse nu, en pantalon et bottes. Elle portait une chemise épaisse et une jupe de jute moulante.
Le vieil homme ouvrit l'écoutille :
« Le moteur est mort », dit-il, et le chien sortit. Le vieil homme et le chien les regardèrent s'enlacer puis s'agenouiller sans se lâcher. Ils les virent s'allonger sur le sol et se blottir l'un contre l'autre, haletants. Le vieil homme et le chien les observèrent, sans tristesse ni surprise. Ils n'étaient plus deux corps, mais un seul, sur une coque de bois qui tanguait au rythme de la montée des eaux. Mais la nuit était déjà tombée, et le sentiment d'unité entre ces deux corps s'intensifiait, tandis que leurs gémissements étouffés leur donnaient l'air d'un seul animal naissant sur le pont.
Le vieil homme connaissait bien des légendes brésiliennes. Il savait que l'eau est le terreau de nombreuses vies, et que parfois naissent en elle des êtres que personne n'a jamais vus, cachés au cœur de la jungle ou immergés dans les méandres du fleuve où le courant est plus faible. Des lieux où ils peuvent construire leurs nids et vivre invisibles, à l'exception de quelques rares individus, qui n'osent même pas en parler, et si jamais ils le font, encore moins nombreux sont ceux qui les croient.
Les ombres de Mara et José se mouvaient comme celles de ces créatures blessées, ou peut-être comme celles d'un insecte luttant pour sortir de son cocon. Un gros insecte, sa larve en pleine métamorphose. Il n'y avait pas de lune, et seules les ombres des arbres tremblaient sous l'effet du vent hurlant, rivalisant victorieusement avec le hurlement plaintif du chien qui semblait désormais souffrir.
Le vieil homme s'assit près de lui et commença à le caresser. Tous deux sentirent l'eau monter, soulevant lentement la barque jusqu'à ce qu'elle les détache de la berge vaseuse.
La voix de Mara était stridente et angoissée :
« Je le savais… » et il courut sur le côté, regardant vers la côte.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda José.
-La rivière déborde et elle va inonder la ville.
-Nous resterons donc à bord jusqu'à ce que la tempête se calme.

Mais ce n'était pas ce que Mara craignait. Elle contemplait le village, ses maisons plongées dans l'obscurité. Elle savait que tout le monde était cloîtré dans sa cabane, même les prostituées du vieux pavillon où elle avait travaillé. Était-ce cela qui lui manquait ? Avait-elle peur que le village de Las Moscas et ses mauvais souvenirs ne disparaissent sous les eaux ? Elle devrait s'en réjouir, mais elle n'en avait pas l'air.

Le courant s'intensifia durant la nuit. La barque dérivait sans grande secousse ; les vagues s'adoucissaient à mesure que l'eau gagnait du terrain. Dans l'obscurité désormais quasi totale, ils entendirent le craquement du bois sous la quille. C'étaient les débris de cabanes effondrées, au-dessus desquels ils flottaient, submergés par les flots. Ils crurent entendre des gémissements étouffés, et le chien à bord gémissait et tremblait, blotti contre Mara et José, assis par terre. Il la serra dans ses bras, elle se blottit contre sa poitrine, caressant le chien, lui parlant doucement, essayant de calmer ses tremblements, qui étaient aussi les leurs.

Le vieil homme errait sur le pont, les mains derrière le dos, sobre pour la première fois depuis longtemps. De temps à autre, ils l'entendaient parler en portugais, s'interrompant parfois et se taisant, comme s'il attendait une réponse, qu'il pressentait peut-être. Il se pencha par-dessus bord, contemplant l'eau qui avait emporté le corps de son fils. Un instant, ils l'entendirent élever la voix, comme dans un geste de colère, ou peut-être de joie. La forte pluie s'était calmée, et il ne restait plus qu'une bruine persistante qui ressemblait presque à un ronronnement, ou peut-être ce ronronnement ne venait-il pas de la pluie, mais de sous la coque. Et tous deux, ainsi que le chien, s'endormirent au rythme des pas qu'ils croyaient entendre sur le pont. Ce n'étaient plus seulement deux pieds qui se succédaient dans leurs allées et venues quasi interminables, enveloppés de soliloques incompréhensibles. Ils dormaient lorsqu'ils crurent entendre quatre pieds hanter la nuit.

*

À leur réveil, le chien aboyait, les pattes avant posées sur la rambarde. José tenta de se lever, mais il avait mal partout. Mara était déjà levée, le regard vide, fixant le chien. Elle ne dit rien ; peut-être, comme lui, sa voix était-elle fatiguée d'avoir crié pour se faire entendre la nuit précédente. Elle se leva et se dirigea vers la rambarde. Il la vit fixer avec la même intensité que le chien quelque chose d'indistinct sur ce qui devait être la rive la plus proche. José se leva et ne vit plus d'eau autour de lui, seulement plusieurs kilomètres d'un grand lac dont les eaux semblaient à peine bouger, interrompues seulement par la cime des arbres qui avaient résisté, tels des îlots.

Elle s'approcha de l'endroit où ils se trouvaient et vit qu'encore loin, une barque avec plusieurs personnes à bord s'approchait. Mara agita les bras et se mit à crier, mais il était clair qu'ils avaient déjà été repérés et qu'ils ramaient vers la barque.

« Qui pourraient-ils être ? » demanda-t-il.

« On dirait un homme et plusieurs femmes. Ce doit être Valverde avec les femmes », dit Mara en souriant, appuyée sur la rambarde.

Le bateau s'approcha à un rythme paisible sur les eaux stagnantes où flottaient des branches, des troncs, des vêtements, des bouteilles et une énorme quantité de détritus provenant des maisons emportées par la crue. À peine à vingt mètres du bateau, Mara cria :

— Valverde, espèce d'enfoiré !

L'homme posa les rames et se leva. Il avait l'air agité ; il n'était certainement pas habitué à cette tâche. Il y avait cinq femmes d'âges différents dans la barque, aucune d'entre elles assez belle pour attirer un homme, se dit José, sauf peut-être pour une aventure d'un soir.

« Que puis-je faire, Mara, je ne pouvais pas laisser les filles se noyer ! » dit Valverde en levant les bras et en haussant les épaules, tout en affichant une mine de résignation ridicule.

« Ce que vous ne vouliez pas, c'était perdre votre commerce ! » répondit-elle en riant. La conversation s'interrompit seulement pour que le vieil homme puisse saisir les amarres du bateau lorsqu'il fut tout près, et Valverde les lui lança. Le vieil homme les noua, et ils commencèrent à aider l'homme et les femmes à monter à bord.

« Doucement, les filles… » Mais elles se contentèrent de rire et refusèrent toute aide. Elles portaient de longues jupes de robes qui avaient été jadis élégantes, ou du moins qui le prétendaient. Certaines avaient des traces de maquillage, étalées par les larmes.
Une fois à bord, Mara et Valverde s'étreignirent, et lorsque le vieil homme s'approcha, il lui serra chaleureusement la main.
« Mon vieux Gonçalvez ! Je te croyais déjà mort… » Le rire de Valverde se répandit sur le navire et les femmes rirent aussi en essayant de remettre en place leurs robes sales.
« Alors le vieil homme a un nom », dit José.
Valverde le regarda en plissant les yeux car le reflet du soleil sur l'eau était intense, et lui tendit la main.
— Juan Valverde de Amusco, à votre service. — Il regarda Mara en lui faisant un clin d'œil.
-José Menéndez Iribarne, de même.
Leurs mains se serrèrent et, contrairement aux attentes de José, il n'y eut aucune lutte entre eux. Valverde n'était pas le genre d'amant que Mara appréciait ; il semblait posséder un raffinement qui transparaissait dans ses manières et le sarcasme à peine voilé de ses paroles.
« J'entends parler de vous et de votre entreprise depuis quelques années maintenant… », a déclaré Valverde.
Mara a saisi le bras de José.
— Alors il ne vous a rien dit, à quoi vous attendiez-vous ? Cet homme était une autorité à Entre Ríos, il importait tout d'Europe, tout ce que vous cherchiez, fusils et munitions, bien sûr, le tout à très bas prix. Mais j'ai appris plus tard qu'il s'était retiré dans un village indien, d'après ce qu'on m'a dit.
Mara ne manifestait plus aucune surprise en découvrant les multiples facettes de José. Au lieu de s'éclaircir, il devenait une énigme. Quand lui parlerait-il de son passé ? Elle devrait sûrement le découvrir par elle-même.
— Alors c’est lui qui a remplacé Espinoza… et qu’est-il arrivé à notre ami ? demanda Valverde en regardant Mara.
Il n'attendit pas de réponse car il leva les mains et fit un geste comme pour les essuyer.
Ne me dites rien, j'ai déjà entendu ce qui se dit…

« Arrête de faire ton sale type et occupe-toi des filles », dit Mara. Bien sûr, elle ne les connaissait pas ; beaucoup étaient passées par là depuis son départ. Elle leur dit d'entrer dans la cabane – c'est comme ça qu'elle l'appelait – en se moquant d'elles et d'elle-même. Elle était ravie de pouvoir leur parler. Comme elles ne la connaissaient pas, elles surmontèrent leurs réticences et laissèrent Mara les prendre par la taille. Elle rit et leur demanda comment elles avaient survécu.
Leurs voix s'estompèrent dans l'ombre du toit. Les trois hommes se retrouvèrent seuls, et le silence fut de courte durée.
« Et où est Tonio ? » demanda Valverde au vieil homme. Gonçalvez regarda autour de lui, Valverde suivit son regard et comprit. Il ne dit rien.
« Pourquoi ne m’as-tu pas dit ton nom, vieil homme ? » demanda José.
« Le vieux Tonio n'a jamais été très bavard ; c'est comme ça qu'il a été élevé, et ça faisait partie de son métier quand il était jeune. Du moins, c'est ce qu'on m'a dit au Brésil. N'est-ce pas, mon vieux ? »
Il tapota Gonçalvez et le serra dans ses bras pour le sortir de sa somnolence.
« Il aimait bien boire un verre », a-t-il dit, « mais maintenant il semble tout à fait sobre. Il a dû avoir une peur bleue pendant la tempête que nous avons traversée. »
-En réalité, il s'est comporté comme un expert…
— Et c'est bien le cas. Si vous l'aviez vu manœuvrer les navires le long de la côte, accompagné de son frère, ramassant et abandonnant des cadavres dans presque chaque ville lors de l'épidémie de fièvre jaune il y a quelques années, et pendant la guerre du Paraguay, je n'en parlerais même pas…
« Regarde », dit José, les bras croisés sur la poitrine et une main se grattant le menton, « Qui l’aurait cru ? Et ils t’ont bien payé ? »
Gonçalvez haussa les épaules.
« Ne sois pas timide, Tonio. Tu sais que ces temps sont bons pour ta famille. Écoute, Iribarne, la famille Gonçalvez est fossoyeur depuis deux générations au Brésil, et je sais qu'ils faisaient pareil en Europe. Le problème, c'est que les gens n'aiment pas avoir affaire à eux, c'est pour ça qu'ils ne disent rien. Seuls des gens comme nous, ou comme Mara, par exemple, ont des problèmes avec eux. »
« Et qu’est devenu votre frère Lisandro ? » demanda Valverde.

« Je sais qu'il est parti à Buenos Aires et qu'il a ouvert une entreprise de pompes funèbres. À ma connaissance, il se porte très bien. » Ce furent les premiers mots clairs et précis que José entendit de la bouche du vieil homme.
« Et pourquoi n'es-tu pas parti avec lui ? » demanda-t-il.
« Mon fils, Tonio, tu as vu comment il était. Un vrai garnement, il s'attirait beaucoup d'ennuis par ici. Je ne pouvais pas le laisser seul, surtout dans cet état… » Il fit plusieurs cercles avec l'index de sa main droite près de sa tempe. Soudain, son bras se contracta brusquement et le vieil homme tourna la tête sur le côté. « Ne sois pas fâché, Tonio… »
Valverde et José échangèrent un regard.
Tel père, tel fils. Allons voir les filles. Si on a de la chance, elles auront déjà étalé leur linge sale…

L'après-midi, la chaleur s'intensifia. Les nuages, formant un fin voile, filtraient les rayons du soleil et les réfléchissaient sur l'eau. Presque nues à bord, les femmes, comme Mara leur interdisait l'accès, décidèrent de se baigner dans le fleuve. Elles se déshabillèrent et plongèrent. L'eau était trouble, mais fraîche. Elles nagèrent autour du bateau, tentant de deviner le cours originel du fleuve. Sans boussole, elles n'auraient pu distinguer qu'un vaste lac parsemé d'îlots verdoyants, simples cimes d'arbres, parfois de gros buissons ou de branches dérivant au gré du courant. Valverde se déplaçait dans l'eau comme un nageur débutant, prudent et utilisant des techniques qui lui seraient bien inutiles sans un bateau à proximité pour le secourir. José, lui, nageait sans technique ni posture particulière ; il flottait, respirait et dérivait. Il était robuste et plutôt musclé ; Valverde était mince et le torse et les jambes légèrement velus. José perdait ses cheveux depuis quelques années, mais Valverde avait des cheveux bouclés et assez longs. Il le regardait nager, amusé et insouciant, lorsqu'il aperçut soudain un cadavre flottant vers lui. Délibérément, il ne le prévint pas ; il voulait observer sa réaction. Il l'avait classé parmi les hommes faibles, ceux qui vivent du travail des femmes, et il voulait en avoir le cœur net. De plus, il pressentait qu'il aurait là, ce soir-là, une belle occasion de rire aux éclats et de raconter une bonne anecdote.
Valverde était toujours distrait, le regard perdu dans les arbres, songeant peut-être à la manière de relancer son entreprise, lorsque les jambes du

cadavre heurtèrent sa nuque. Il se retourna, surpris, mais réalisant ce qui s'était passé, il saisit un pied et fit glisser le corps sur l'eau, le tâtonnant, cherchant sans doute quelque chose dans les poches ou les plis des vêtements. Voyant qu'il n'avait pas réagi comme prévu, José ne s'en étonna pas, mais cette fois, ce fut lui qui surprit en voyant Valverde se mettre à nager d'un bras, tenant le cadavre de l'autre et le tirant vers le bateau.
- Iribarne ! Viens m'aider !
Joseph nagea jusqu'à l'endroit où il se trouvait et, lui parlant par-dessus son corps, dit :
— Mais qu'est-ce que tu comptes faire, bon sang ?
Tiens-le pendant que je l'attache au casque. Hé, vieux, lance-moi une corde !
Gonçalvez, qui les observait depuis la rambarde en marmonnant, lui lança une corde, et Valverde en attacha l'extrémité à un pied du corps. Puis il monta à bord.
- Qu'attend Iribarne ?
José regarda le corps flotter, les jambes écartées, se demandant ce que Valverde tramait. Il les vit tous les deux, le vieil homme et lui-même, penchés par-dessus bord, attendant qu'il monte à bord. Lorsqu'il le fit, il s'assit sur le pont pour se sécher, les yeux rivés sur l'extrémité de la corde attachée à un crochet, sentant de temps à autre le cadavre heurter la coque.
— Qu’est-ce que tu vas faire, Valverde ?
— Les affaires, Iribarne, comme vous, même si vous l’avez peut-être oublié après ce temps passé avec les professeurs indiens.
José se leva, nu et ruisselant d'eau, poussa Valverde d'un pied et le maintint au sol.
Si la vérité te déplaît, mon ami, au moins, épargne-la. On sait déjà beaucoup de choses sur vous deux, et je suis surpris que Mara n'en sache rien. C'est sa nature : la moitié du temps, elle est ivre et elle fuit la vérité. Vous êtes faits l'un pour l'autre, c'est évident.
José le lâcha et commença à s'habiller ; Valverde fit de même. Ils restèrent silencieux pendant une longue heure, durant laquelle ils entendirent les bavardages des femmes qui se réveillaient après leur sieste et commençaient à remettre leurs robes sèches. L'après-midi déclinait, mais pas la chaleur.

-Ce corps va vraiment sentir très mauvais…
N'y croyez pas. L'eau est douce et le restera tant que le temps en surface restera le même. On va les vendre, mon ami ; Gonçalvez pourra vous expliquer.
Le vieil homme était assis derrière eux et parlait sans les regarder.
« Je ne fais que les prendre », a-t-il dit.
-C'est vrai, mais sans le vieil homme, nous n'aurions pas pu les emmener à l'hôpital de Corrientes.

Le vieil homme passa le reste de l'après-midi à réparer, ou plutôt à essayer de réparer, les machines. On entendait le bruit des outils, mêlé aux gémissements et aux protestations du vieil homme, qui jurait et insultait quelqu'un.
« Qu'est-ce qui se passe ? » cria Mara en donnant un coup de pied dans la trappe. La vieille voix se tut alors, et Mara resta immobile quelques secondes, perplexe, sans doute parce qu'elle croyait reconnaître la voix du jeune Tonio.
La rivière était pleine de poissons morts, sans doute contaminés par les ordures de la ville. Ils durent donc utiliser des boîtes de conserve qui traînaient dans le débarras depuis plus d'un an. Les hommes récupérèrent des planches dans l'eau et montèrent une grande table et quelques chaises. Tandis qu'ils martelaient, ils sentaient l'odeur des femmes qui s'habillaient. Sans parfum ni maquillage, elles parvenaient toujours à se présenter, même si elles n'étaient pas naturellement belles. À la tombée de la nuit, elles apparurent dans leurs robes anciennes mais propres, les cheveux coiffés de diverses manières ; même Mara semblait particulièrement belle. Sans doute, le contact avec ces femmes lui avait rappelé qu'elle aussi était une femme, et que se soumettre à un homme n'était pas renoncer à sa nature, mais au contraire la mettre en valeur. C'est ce que pensait José en la regardant mettre la table. Les six femmes et les trois hommes s'assirent autour, et Valverde, celui qui faisait le trafic de prostituées et de cadavres, commença à raconter comment ils avaient survécu à la tempête.
-Comme j'ai vu l'orage arriver, je leur ai dit de se préparer à aller au quai, de t'attendre…

Les femmes se mirent toutes à parler en même temps : « Mais vous ne saviez pas quand ils venaient… ce fils de pute voulait nous tuer… vous nous prenez pour des imbéciles ? »
Valverde leva les mains comme un évêque pour les faire taire.
« Calmez-vous, mes chéries, je connais mieux la côte que vous, les gringas. Vous n'êtes pas venues d'Europe il y a seulement quelques mois ? Les blondes gagnent plus que les noires, c'est pour ça que vous êtes avec moi. Si ça ne vous plaît pas, vous pouvez partir. On trouve des prostituées partout. »
Ils continuèrent donc à protester, en colère, mais pas complètement, car ce soir-là, ils s'amusaient. Il y avait de l'alcool, et les conserves étaient meilleures que ce qu'ils avaient cuisiné dans la cabane.
« Je vais poursuivre mon récit », dit Valverde, prenant l'allure d'un conférencier distingué devant un auditoire d'intellectuels. José et Mara étaient amusés par les traits d'esprit des nouveaux venus. Elle était heureuse et avait abandonné son égocentrisme. Elle riait, criait et jurait comme au moment de leur première rencontre, et cela lui plaisait.
-Je les ai convaincus d'aller à la jetée…
-Vous nous avez entraînés avec vous…
— Je les ai convaincus, etc., etc., et nous avons passé tout l'après-midi à attendre.
-Avec cette chaleur insupportable et ces moustiques qui nous dévoraient vivants…
-On pourrait dire que c'était le contexte de notre attente…
Valverde était un homme de spectacle, un acteur accompli. Ses gestes accompagnaient parfaitement ses paroles.
Le ciel s'assombrissait et le feuillage des arbres bougeait avec force et intensité sous l'effet du vent…
« Mais dites-moi quelque chose ? Étiez-vous si sûr que nous arriverions bientôt ? » demanda José.
L'une des femmes, celle que José avait vue avec le maquillage baveux à leur arrivée, avait maintenant le visage propre, mais ses lèvres étaient d'un rouge profond et ses joues naturellement rosées. Elle n'était pas très jeune ; aucune d'elles ne semblait l'être, comme si elles avaient été arrachées à un village d'Europe de l'Est, occupées à leurs champs ou marchant seules dans les rues d'une ville. Elle l'observait tandis qu'il

feignait de ne pas la remarquer, et il l'entendit intervenir dans la conversation pour la première fois :
« Comment pourrais-je en être sûr ! C'est un vaurien. Il prétend connaître les rivières, mais d'autres s'y connaissent en mer, qui est bien plus vaste… »
Après le choc initial, tout le monde s'est moqué d'elle, mais Mara et José ont échangé un regard dont ils ont tous deux compris la signification, et qui n'était que le premier signe de ce qui allait se développer. Et José l'encourageait.
« Quel est votre nom, mademoiselle ? » demanda-t-il.
« Carla », répondit-il, et le rougissement qu'il avait déjà provoqué par les rires à sa remarque s'intensifia encore.
« Eh bien, Carlita, ne rougis pas autant. Si nous rions, c'est à cause de ton innocence… »
Tout le monde se remit à rire, et elle garda son air surpris jusqu'à ce que ses yeux se mettent à larmoyer. José lui tendit un mouchoir.
« Je reconnais en vous l'héritage d'une lignée jadis noble, aujourd'hui déchue. Je demande à tous de ne pas s'en prendre à cette jeune femme. Peut-être était-elle institutrice dans son village et a-t-elle été séduite par les promesses de prospérité en Amérique. »
Tous se laissèrent emporter par le courant de ce drame d'après-dîner, initié par Valverde et auquel José s'était joint. Sauf Mara qui, sans s'en rendre compte, dans sa confusion grandissante, devenait elle aussi partie intégrante du mélodrame qui se jouait.
-Maintenant que la petite institutrice des enfants orphelins a été consolée par son prince charmant, je vais terminer, si vous me le permettez, le récit de notre heureuse aventure.
Au milieu des rires et des interruptions, Valverde raconta qu'il avait aperçu la fumée depuis midi et qu'il était certain qu'il s'agissait du seul paquebot à vapeur prévu pour traverser cette latitude ce jour-là. Mais surtout, il avait eu une prémonition qu'il qualifiait d'étrange – comme si toutes les prémonitions n'étaient pas étranges – lorsqu'il crut apercevoir le reflet du navire dans le ciel couvert.
« Je ne l'ai pas vue directement, je l'admets, mais plutôt comme le reflet de quelque chose d'autre. J'ai aperçu plusieurs volées d'oiseaux quittant les berges et se dirigeant vers le sud, d'où vous étiez censés venir. Cela m'a

paru étrange, mais je n'y ai pas prêté plus attention jusqu'à ce qu'au bout d'un moment, je voie ce dont je vous ai parlé, l'image du navire. Il m'est même venu à l'esprit, un instant, que les oiseaux soulevaient le navire. Et je me suis dit : ils le ramèneront plus vite, et cela m'a rassuré. Était-ce une hallucination ou un miracle ? »

Valverde prenait plaisir à voir les visages des femmes s'illuminer d'excitation, son expression moqueuse se muant peu à peu en une conviction sincère. Mais Mara était pâle. Elle se souvenait de ce qu'elle avait ressenti la veille : les volées d'oiseaux et la sensation de planer. Valverde a involontairement détruit tout son fantastique château de conte de fées en continuant.

C'était mon espoir, car je ne suis pas l'homme matérialiste que vous croyez…

Les femmes lui jetaient des canettes vides en riant, complètement ivres. Il se défendait comme il pouvait, et lorsqu'il fut enfin libéré de leur attaque, sale et le visage marqué par l'alcool, les gestes du conférencier reprirent, indemne.

La vérité est moins agréable, mais je dois admettre que ma prévoyance, presque scientifique, oserais-je dire, a prévalu. Je savais que la tempête approchait, bien sûr, et qu'elle serait plus forte que d'habitude ; les signes dans l'atmosphère me le disaient. Il allait y avoir une crue terrible. C'est pourquoi je les ai fait sortir de la cabane quand je suis allé au quai et que j'ai vu le bateau amarré. Si nous avions dix minutes de retard, on nous l'aurait volé. Alors, nous sommes montés à bord et nous nous sommes éloignés de la ville. Puis la tempête est arrivée, alors j'ai essayé de diriger le bateau dans un virage, et nous avons tenu bon pendant que l'eau montait. Nous ne pouvions pas nous abriter des arbres, car ils auraient pu s'abattre sur nous à tout moment. C'est pourquoi j'ai les bras en sang. J'ai ramé, en esquivant les vagues, qui n'étaient pas si fortes à cet endroit, et en essayant de maintenir le bateau à flot , car les jeunes femmes, si fragiles, ne se souciaient que de hurler comme s'il existait un dieu pour les prostituées.

Juan Valverde ne jouait plus la comédie ; seul le sarcasme subsistait, révélant l'essence même de sa personnalité. Un silence de mort s'installa, et l'on entendit le bruit d'un corps heurtant la coque. Les femmes le savaient déjà : cela faisait partie des affaires de Valverde. Les impacts se

faisaient plus fréquents ; plusieurs corps devaient être repêchés. Gonçalvez se leva, sans même répondre au regard silencieux de Valverde, et se dirigea lentement vers le pont, murmurant à son voisin. Il se déshabilla, saisit une longue et épaisse corde et plongea dans le fleuve.
Cette nuit-là, les femmes dormiraient à l'intérieur et les hommes sur le pont. Mara les avertit qu'elle battrait quiconque s'approcherait d'elles. À l'aube, José se réveilla et vit Gonçalvez assis près d'eux, les paumes des mains près d'un feu chétif qu'il avait improvisé. Il tremblait. José lui demanda si la pêche avait été bonne ; l'autre acquiesça.
— Et toi, mon ami ? Qu'est-ce qui t'empêche de profiter de tous ces coquillages ? Je t'ai vu très enthousiaste il y a quelques instants…
José voulait attendre que Mara s'endorme. Peut-être que ça marcherait, peut-être pas. Mais que pouvait-il arriver d'autre que Mara se fâcher comme la dernière fois ? Il se leva silencieusement, pieds nus, mais il ne put empêcher le vieux plancher de grincer. Il alla à l'entrée, écouta la respiration des femmes, et l'une d'elles ronfla. Il attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité et reconnut Mara endormie sur le lit de camp, Carla déjà recroquevillée dans un coin, par terre. Il marcha en silence, ses pas désormais silencieux. Il était certain de pouvoir l'atteindre et la toucher sans l'effrayer. C'était plus facile qu'il ne l'avait imaginé ; Carla était éveillée. Elle lui murmura quelque chose à l'oreille tandis qu'il se penchait et se couchait sur elle. Elle lui lécha l'oreille et ses mains glissèrent dans son pantalon. Et puis tout s'arrêta, comme s'il s'était soudainement endormi et réveillé en sursaut. Mara se tenait à côté de lui, un éclat de bois dans sa main gauche. Il tenta de se relever, mais elle l'en empêcha en posant le pied sur sa poitrine. Elle l'avait frappé à la nuque avec ce morceau de bois.
- Espèce de salope ! Tu aurais pu me tuer !
- C'est ce que je vais faire, espèce de connard !
Il leva de nouveau le bâton, mais s'arrêta. José Menéndez Iribarne était étendu sur le sol, nu et impassible. Les autres s'étaient réveillés et s'étaient approchés. L'une d'elles serrait Mara dans ses bras ; les autres le regardaient avec rage et mépris. Presque nues, sans soutien-gorge, elles se couvraient de couvertures. Il sentait l'odeur d'urine entre leurs jambes moites.

« Tu veux qu'on le fasse ? » demanda l'un d'eux. Mara ne répondit pas.
« On s'occupera de l'autre plus tard. »
Alors celui qui avait parlé lui arracha le bâton des mains et, avant même qu'il puisse réagir, frappa José à la tête. Le sang se mit à couler de son front, puis de sa bouche, mais avant qu'il puisse faire quoi que ce soit, même se protéger le visage avec ses bras, ils se mirent tous à le rouer de coups de pied, avec une telle violence qu'il ne put que ramper vers le pont, poursuivis par eux qui continuaient de le frapper dans le dos et les côtes. Lorsqu'il essayait de se relever, ils le frappaient aux jambes avec le bâton, et s'il tentait de se protéger le visage, ils le frappaient aux bras.
Il ne savait plus combien de temps s'était écoulé ; les coups de pied ne lui faisaient plus aussi mal, car ils s'abattaient sur le même endroit déjà insensible. Il avait le goût du sang dans la bouche et les mots lui manquaient lorsqu'il essayait de parler. Il aperçut le feu de camp du vieil homme ; il était tout près maintenant. Et il toucha les pieds nus de Valverde. Il leva la tête aussi haut qu'il le put, mais comme elle n'était pas très haute, il se retourna et vit un visage à l'ironie haineuse habituelle.
« J'aurais dû vous prévenir plus tôt, mon ami. Veuillez m'excuser. Mais comme vous l'avez probablement remarqué, ce ne sont pas des coquillages ordinaires. »

*

Le lendemain matin, les hommes avaient déposé José sur le lit de camp dans la cabine. Mara les vit l'emporter, l'un le tenant par les épaules, l'autre par les pieds. Elle se tenait sur le seuil, les bras croisés, le regard vitreux, mais son expression trahissait sa lassitude. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, et ils savaient qu'elle avait cherché des bouteilles de rhum et les avait bues. Mais elle les laissa passer. Les autres femmes sortirent sans protester, passant près d'elle, l'une lui caressant l'épaule, les autres lui chuchotant quelque chose à l'oreille. Puis elles s'appuyèrent sur le bastingage, observant la barque amarrée à l'arrière, transportant les cadavres. Elles y étaient habituées désormais ; Valverde faisait cela au

moins deux fois par an, et s'il ne croisait pas Gonçalvez, il le faisait lui-même. Mais le vieil homme se contentait de les hisser dans la barque ; elles l'avaient entendu plonger, ainsi que le bruit sourd des corps contre la coque et le pénible effort pour les hisser à bord. Le silence des voix humaines accompagnait la nuit ; cependant, ils entendaient les gémissements et la respiration laborieuse du vieux Tonio, et de temps à autre sa conversation avec quelqu'un qui était sans aucun doute son fils, car il avait mentionné son nom à plusieurs reprises.

C'est pourquoi Mara n'avait pas pu dormir et avait vu José entrer et se diriger vers l'autre femme. Si elle avait dormi, rien ne se serait passé ; cela n'aurait été qu'une aventure de plus pour cet homme qui avait envahi sa vie et commencé à la bouleverser. L'ignorance est parfois un bonheur, se disait-elle, mais d'une manière ou d'une autre, il l'aurait découvert. Elle était habituée à savoir des choses que les autres découvraient bien plus tard, même si elle était surprise de constater qu'elle les savait depuis longtemps, sans se souvenir comment ni quand elles étaient entrées dans sa mémoire. La plupart du temps, il s'agissait de choses insignifiantes, et concernant principalement les autres. Quant à ce qui la préoccupait, ce sentiment était plus flou et incertain.

Il a vu Valverde partir.

-Je vais emporter un des barils au chalet ; il faut le laver tous les jours.

Nous n'avons pas beaucoup d'eau, et qui sait quand nous trouverons un village...

-Je sais...

— Et vous vous occuperez de le soigner... les filles et moi, nous ne le toucherons pas.

« Ça me va, ils en ont déjà assez joué », dit-il. « Allez, Tonio, aide-moi à monter un tonneau de la cave ! »

Le vieil homme n'est pas sorti.

« Vieil homme ! » appela de nouveau Valverde, et le vieil homme apparut. « Qu'est-ce qui vous arrive ? Êtes-vous devenu sourd ? »

-Je pensais....

— Oui, nous avons déjà compris que vous parliez tout seul. Mais votre fils n'est pas là...

Le vieil homme regarda Mara et suivit Valverde. Elle les vit porter le tonneau et les entendit parler à José, qui gémissait. Elle s'approcha de

l'entrée et vit Valverde essuyer ses blessures avec des linges propres et humides. Les femmes l'avaient frappé avec le bout et le talon de leurs chaussures, et elle avec des éclats de bois. Son corps était couvert de contusions et de profondes plaies.
Valverde l'aperçut qui jetait un coup d'œil.
-Il a plusieurs côtes cassées, et peut-être une hémorragie interne, qui sait.
Elle ne posa aucune question, feignant l'indifférence. Valverde retira le linge qui rafraîchissait le visage de José et constata qu'il était enflé. Elle eut du mal à le reconnaître. Elle entendait ses réponses aux questions de Valverde, mais ce n'étaient que des monosyllabes, parfois seulement des sanglots étouffés.
À midi, le vieil homme gagna la rive pour poursuivre la réparation des machines. Ils avaient laissé le bateau dériver, sachant que le courant, même faible, pourrait les porter jusqu'à un village où ils trouveraient de quoi se restaurer. Dans l'après-midi, Valverde descendit du bateau et monta dans le canot où se trouvaient les cadavres. Mara et les femmes l'observèrent avec leur curiosité et leur émerveillement habituels. Valverde s'y connaissait en médecine. Elles n'avaient jamais su comment il avait acquis toutes ces connaissances, et lorsqu'elles l'interrogeaient, il répondait que ses grands-parents et ses parents les lui avaient enseignées lorsqu'il était enfant, mais que le reste, il l'avait appris par lui-même. Il possédait des livres dans la cabine de Goya où il passait peu de temps, du moins c'est ce qu'il leur avait dit. On disait aussi qu'il savait ouvrir et disséquer les cadavres. Les femmes avaient toujours pensé que tout cela n'était que mensonges ; Valverde n'était pas apprécié de tous. En général, seuls ceux qui souhaitaient lui vendre ou lui acheter quelque chose l'approchaient, mais il semblait que ce soit lui qui les choisissait.
Ils le virent soulever la bâche qui recouvrait les corps, se tenir à la proue et les asperger de chaux pour les conserver au mieux jusqu'à destination. Mara lui avait demandé qui les avait achetés, et il avait répondu que plusieurs personnes le faisaient : principalement des hôpitaux pour les études des médecins, mais aussi d'autres qui utilisaient des parties des corps pour fabriquer des remèdes. Les Indiens, en particulier, en savaient beaucoup sur ces préparations. Bien sûr, il y avait aussi les malades mentaux, mais cela lui importait peu, pourvu qu'il soit payé. Il était torse nu et portait un pantalon noir. À ses gestes, il ressemblait à un jeune prêtre

arrivant en mission chez les indigènes, marchant avec précaution sur le dos des morts et dispersant de ses mains la poussière dont nous sommes tous issus.

Mara l'entendit dire quelque chose. Elle essaya de suivre ses lèvres du regard, mais elles restèrent immobiles. La voix, pourtant, comme une *profonde lamentation,* lui parvint distinctement. Venait-elle du fleuve, encore encombré de planches, de branches et d'immondices, et aussi de ces corps qui flottaient encore sur la rive ? Elle tourna la tête, car il lui sembla apercevoir le vieil homme penché près d'elle. Mais il n'y avait personne, et du fond de la cale, elle entendait le martèlement des machines. La prière – car c'en était bien une – continuait de la tourmenter, s'intensifiant dans son oreille droite, et la voix elle-même était plus claire. Elle ressemblait à celle qu'elle se souvenait avoir entendue à la messe, lorsque sa famille s'y rendait parfois dans leur village d'Espagne. Un écho profond et plaintif de prières latines, incompréhensibles, mais qui s'était ancré dans sa mémoire par leur monotonie insistante. Et soudain, elle reconnut la voix du jeune Tonio. Elle tourna la tête, scruta presque tout le pont, mais la voix lui murmurait presque à l'oreille. Elle pouvait même sentir son odeur. Tonio était toujours en colère, mais sa voix était empreinte de larmes. Souffrait-il, peut-être, et essayait-il de le lui dire ? La blâmait-il ?

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ? Que voulez-vous ? » demanda-t-elle à voix haute, dans le vide.

La brise lui répondit, emportant avec elle l'odeur du bateau et un peu de la poussière de chaux que Valverde ne cessait de répandre. Puis, une partie de cette chaux se déposa sur le bastingage, et dans l'air, elle commença à dessiner la silhouette d'un homme. D'abord la tête, les épaules, les bras appuyés sur le bastingage, le dos. La poussière se fixa et souligna les contours.

Mara recula. Elle ne le laisserait pas la toucher. Elle se souvenait des paroles du vieux Sottocorno, lorsqu'ils l'avaient amenée là : contacter un mort était une chose, mais se laisser toucher en était une autre. Souvent, on n'en revenait pas. Ils cherchent quelque chose, ils parlent et communiquent du mieux qu'ils peuvent. Ils souffrent car ils ne peuvent pas dire ce qui leur arrive. Ils ont besoin de s'accrocher à quelque chose, ils se débattent dans leur espace, incapables de saisir quoi que ce soit qui leur

paraisse autrefois concret. Mais quand l'une d'entre elles, les sorcières, les voit comme s'ils étaient aussi concrets qu'avant, c'est comme s'ils n'étaient pas morts. Un instant, le lien intime entre deux croyances fondées uniquement sur les apparences sensorielles se forge. Car si tout n'est qu'apparence, tout est aussi réel. La réalité repose sur la sécurité des sens, ces repères qui apaisent la conscience et diminuent la peur, masquant l'ignorance sous un vernis de chiffres et de couleurs. Les couleurs attirent, les chiffres expliquent. Et finalement, le contact convainc. Quand on s'en rend compte, il est déjà trop tard. Ils nous ont emmenés de l'autre côté, ou ils nous possèdent irrévocablement.

La voix du vieux Sottocorno lui revint en mémoire avec une telle clarté qu'elle eut l'impression de retourner dans cette maison sans toit, perdue dans la campagne de son enfance. Elle courut vers l'entrée de la cabane. Les femmes étaient allongées nonchalamment sur la terrasse et, la voyant, elles lui demandèrent si quelque chose n'allait pas. Elle ne répondit pas. Appuyée contre l'encadrement de la porte, elle regardait tour à tour à l'intérieur et vers la rivière. José était un corps réel qui apaisait son agitation. Elle n'allait pas entrer ; elle ne voulait pas céder, mais le voir là lui faisait du bien. En revanche, les corps dans la rivière la troublaient encore. Elle ne savait que faire d'eux, car elle pensait qu'ils la cherchaient pour lui demander quelque chose qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas donner. Comment répondre à leurs questions ? Mara sentait qu'ils étaient plus effrayés qu'elle, et cette peur était implacable. C'était peut-être comme la douleur de José, exprimée sur son visage souffrant. À quoi ressemblerait-il avec une telle souffrance pendant des années et des années, toujours le même visage ? Le corps s'y habitue ; La matière est ainsi faite. Mais les morts ne possédaient pas une substance obéissant aux lois de la physiologie, aux règles de la chimie, ni aux cicatrices de l'anatomie. Leur douleur naissait d'une absence totale, d'un vide oppressant et vertigineux, de ce qui était perdu et de ce qui était aimé, à portée de mains désormais inexistantes : plus jamais senti, plus jamais entendu, plus jamais touché. La douleur d'une présence inaccessible, la douleur de l'absence comme une pierre pointue qu'on ne peut retirer de la main.

Les nuits de la semaine suivante, ils dormirent sur le pont ; cela ne les dérangeait pas, disaient-ils, car il faisait trop chaud pour dormir dans la cabine. Le niveau de l'eau baissait et le fleuve ressemblait encore à une petite mer sans rivage. De temps à autre, ils longeaient les îlots formés par la cime des arbres et, avec un peu de chance, ils trouvaient des nids intacts, avec des oiseaux morts encore comestibles. Ils essayèrent de pêcher, mais ne remontèrent que du poisson pourri ou des restes d'ordures.

Les femmes feignaient l'indifférence face à l'état de santé de José, mais Valverde savait que si elles avaient cédé leur place, c'était par un vague remords. Il passait presque tout son temps au lit, à se laver et à changer de vêtements plusieurs fois par jour. Il lui donnait à boire, mais la moitié du temps, il la gaspillait car il ne pouvait pas avaler. Il pouvait à peine ouvrir les lèvres, tant elles étaient enflées, et ne parvenait qu'à s'éclaircir la gorge par de courtes respirations sèches. Valverde le surveillait méticuleusement : son pouls, son rythme cardiaque et sa respiration. Il le retournait toutes les quelques heures pour que sa peau ne soit pas davantage abîmée, mais il ne pouvait empêcher la formation d'ulcères dans les plaies.

Le dimanche matin suivant, ils dérivaient depuis huit jours. Des charognards étaient apparus quelques jours plus tôt, tournoyant autour de la barque. Les cadavres à bord les attiraient certes, mais pour l'instant, les restes flottant sur le reste du fleuve leur suffisaient. La barque grouillait d'insectes. Les femmes s'amusaient à les tuer, mais les araignées les terrifiaient. Seule Mara n'en avait pas peur ; elle les écrasait de ses pieds, chaussés ou nus. Il y avait aussi des rats, sans doute montés à bord après un voyage sur des planches. Le vieil homme ne manquait pas l'occasion de les tuer et de les cuisiner. Il le faisait calmement, et Valverde retrouvait alors son sarcasme, signe qu'il abandonnait temporairement sa mélancolie et retrouvait sa bonne humeur pour quelques heures. Le vieil homme s'asseyait par terre pour manger, tendant un morceau de viande au bout de son couteau pour le partager avec les femmes, se moquant d'elles lorsqu'elles manifestaient du dégoût.

Cet après-midi-là, il avait cuisiné deux gros rats, et lorsqu'ils furent prêts, il prépara deux assiettes en fer-blanc et en posa une à côté de lui avec un morceau de viande. Était-ce une invitation ? Mara accepta ce qu'elle prit

pour un défi. Elle s'assit près du vieil homme, à côté de l'assiette. Tonio la regarda, perplexe ; elle tenta de rire, tendant la main vers le morceau de viande. Mais il avait disparu. Elle sentit un frisson la parcourir et entendit les femmes l'applaudir. Elles célébraient son courage.

— Mais je ne l'ai pas fait…

C'est alors que les mouches sont apparues.

C'était le plus grand essaim qu'elle ait jamais vu, même pas dans la campagne espagnole où les invasions de criquets étaient si fréquentes. Ils étaient apparus soudainement, presque sans bruit, comme s'ils avaient surgi du fleuve lui-même. Ils encerclaient le bateau et tout ce qu'ils pouvaient voir dans le ciel. Mara se leva et chercha des bâches et des chiffons pour se couvrir. Les femmes voulaient entrer dans la cabine, mais lorsqu'elle y entra la première, elle vit que le corps de José était entièrement couvert de mouches, attirées par ses plaies. Valverde se fraya un chemin à travers les femmes, mais elles s'écartèrent en voyant comment les mouches semblaient dévorer José. Mara commença à les chasser de ses mains, mais elle ne pouvait le faire sans le toucher et le frôler, et il se mit à hurler de douleur. Valverde lui cria de lui jeter de l'eau, et tous deux prirent de l'eau du tonneau avec deux récipients et la lui versèrent dessus. Les mouches s'éloignèrent, mais l'essaim ne faiblit pas, et beaucoup d'autres se posèrent de nouveau sur les plaies. Il lui dit alors de continuer à verser de l'eau pendant qu'il lui appliquait de la pommade. Ils passèrent plus d'une demi-heure à répéter inlassablement le même geste. L'eau du tonneau finit par s'épuiser, mais Valverde était parvenu à recouvrir presque toutes les plaies. Il y avait moins de mouches, mais elles tournaient autour d'eux, ne pouvant plus se poser sur le corps de José.

Mara et Valverde étaient épuisés, et dehors, ils entendaient les cris et les protestations des femmes. Le vieil homme n'avait pas bougé de sa place ; le petit feu où il avait fait cuire les rats l'avait un peu protégé des mouches, mais il y avait quelque chose chez lui qu'ils ne comprenaient pas. Les mouches s'étaient posées dans l'air, dessinant la silhouette d'une forme indistincte. Le vieil homme essaya alors de les chasser avec un chiffon, et elles se détachèrent de ce à quoi elles s'accrochaient. Il fit la même chose encore et encore pendant le reste de la journée, tandis que dans la cabane, presque la même chose se produisait : les mouches, avec leur ténacité inflexible, persistaient à se poser sur les plaies. Mara, maintenant fatiguée,

s'assit sur le matelas de paille et ne put rien faire d'autre que les regarder marcher sur les ulcères et frotter leurs pattes avant avec délectation. Elles étaient pour la plupart vertes et grosses. Le bourdonnement était insupportable. Elle chassa de la main les nombreuses mouches mortes qui s'étaient logées dans ses cheveux, mais surtout, elle essayait de les tenir éloignées du visage de José. Elle s'enduisit les mains de pommade et commença à couvrir le visage de José, le caressant et chassant les mouches en même temps. Son corps était comme celui d'un mort. Elle pensa à Santiago Espinoza et aux fragments de cervelle qui s'étaient échappés de son crâne. Elle pensa au jeune Tonio et au couteau planté dans son flanc. Puis, aux coups de bâton sur le dos et le visage de José, et aux coups de pied. Santiago n'avait plus d'esprit capable de conserver conscience de lui-même, car c'est ce que disaient les sorcières : l'âme n'est pas seulement immatérielle, et ce qui se rapproche le plus de l'immatérialité dans le corps, de notre vivant, est l'énergie immanente du système nerveux. C'est pourquoi les morts ont la capacité de demeurer dans le domaine des sens. D'après ce qu'on lui avait dit, il avait été enterré, et cela signifiait la paix pour eux. Tonio, en revanche, était un homme amer, et il était mort lucide, dans un combat alimenté par la rage. Sa seule sépulture fut l'eau du fleuve, qui gonfle les corps jusqu'à les réduire en une bouillie dont seuls les poissons charognards raffolent.

José Menéndez Iribarne était arrivé sur son navire avec tous les attributs d'un gentleman espagnol : fermé à toute émotion, austère, cynique et menteur. Mais tout cela était compensé par la façon dont ses mains et son corps l'enlaçaient, par la façon dont ses lèvres l'embrassaient. Sa barbe et ses cheveux bouclés, les poils de son corps, les contours de ses épaules et de son bassin. Le corps de José parlait pour lui, malgré lui. C'est pourquoi, lors des nuits qu'ils passaient ensemble, elle appréciait ces moments, même si cela lui faisait mal de l'entendre murmurer dans son sommeil, de le voir bouger les mains comme s'il caressait ou luttait avec quelqu'un. Ces gestes, ces mouvements, lui en disaient plus sur lui que tous les mots qu'il refusait de prononcer. Plus il se cachait, plus elle découvrait son passé à travers son corps.

Mais à présent, elle ignorait ce qui se passait dans la tête de José, voire même s'il était éveillé ou conscient. Il ne parlait pas, car il en était incapable ; ses lèvres étaient à vif et couvertes d'ampoules. Les mouches

avaient aggravé les ulcères, et il était impossible de les faire disparaître complètement. Elles grouillaient dans la cabine. Valverde alluma un morceau de tissu et tenta d'utiliser la fumée pour les éloigner. Il s'était assis sur la caisse où la plupart d'entre eux avaient passé tant de temps. La nuit, il était si épuisé qu'il s'allongeait près de José, s'efforçant de ne pas le toucher, recroquevillé contre le bord opposé. Elle les avait vus ainsi lorsqu'elle s'était réveillée au milieu de la nuit, assoiffée : deux hommes las de leur propre vie, s'accrochant obstinément à la vie sur le flot des remords, ne trouvant le repos qu'en laissant dériver de lointaines pensées d'innocence et de désillusion durant ces heures de sommeil profond. À quoi rêvaient-ils ? s'était-elle demandée. Et pendant quelques instants, dans l'obscurité et le silence, une foule immense envahit la cabine. Obsession, entêtement, anticonformisme, rébellion, insubordination face à la mort : voilà Valverde. Mais chez José, la paix et la guerre s'alternaient avec une telle insistance que cela devenait insupportable ; le plaisir de la paix se muait en culpabilité, puis arrivait la guerre. Et chaque bataille l'endurcissait davantage, et cette dureté insensibilisait son esprit. L'âme de José devait être comme sa conscience : irritée par un plaisir soudainement interrompu par la culpabilité, et le déplaisir contraint d'être accepté comme seul moyen d'expiation. L'âme de José était comme le fruit amer de son corps.

Toute la nuit de dimanche à lundi, elle resta allongée près de lui. De sa seule main, elle la posa délicatement sur la poitrine de José, prête à la retirer au moindre signe de souffrance. Elle sentait sa respiration superficielle, mais elle savait qu'il était conscient de la présence de sa main. « Peut-être va-t-il mourir », pensa-t-elle. « Je l'aurai tué, comme les autres. » Elle ne le sentirait plus jamais en elle, lorsque l'extase n'était plus seulement physique, mais une sensation d'être habitée par une jungle entière où les arbres étaient des cathédrales élancées, et où, parmi le feuillage vert, flottait le chant des prières s'élevant vers le ciel depuis la litière de feuilles. Lorsqu'il s'éloigna d'elle, elle perçut le doux parfum de chair ancienne sous les feuilles mortes : au fond, il y avait toujours les cadavres d'animaux, tués ou irrémédiablement malades.

Elle pensa à Elsa. Elle ne reverrait jamais sa fille, elle n'en aurait jamais d'autre. Elle avait détesté et rejeté cette idée. José avait raison : Mara avait tué ce qu'elle aimait.

Lundi matin, les femmes restèrent allongées sur le pont, certaines gémissant, d'autres sanglotant, persuadées qu'elles allaient mourir. Puis elles se calmèrent et cherchèrent à s'occuper. Le vieil homme s'obstinait toujours à réparer les machines. Valverde, maintenant que Mara s'occupait du malade, était allé au canot et en était revenu avec un corps. On le vit hisser péniblement à bord le cadavre, enveloppé dans un sac de jute, puis ouvrir l'écoutille et descendre dans la cale. Personne ne lui demanda ce qu'il allait faire.

Cette nuit-là, José ouvrit les yeux pour la première fois depuis plusieurs jours. Ses paupières n'étaient plus aussi gonflées. Mara le vit et lui sourit.

« José », dit-il. « Comment vas-tu ? »

Elle savait que la question était idiote, mais que pouvait-elle dire d'autre ?

Il essaya de parler, toussa et grimaça de douleur.

-Je me sens abattu.

Elle rit, et se retint. Mais maintenant, elle savait qu'il n'allait pas mourir.

José la dévisageait.

- Pleurer… ?

Elle savait que sous ses cicatrices encore fraîches, il souriait. Alors, elle se mit à lui parler comme à un enfant. Elle ne put s'empêcher de lui raconter ce qui s'était passé après la raclée, et elle ne s'en excusa pas. Elle parla sans cesse, réalisant qu'elle ne pouvait plus s'arrêter. Elle était dans un état qu'elle avait rarement connu. Elle finit par lui dire que le vieil homme et Valverde travaillaient en étroite collaboration : l'un tentant de ranimer une machine, l'autre cherchant peut-être ce qui subsistait vivant dans un cadavre. Elle mentionna que Valverde leur avait dit que l'âme résidait dans une partie du cerveau, comme un corpuscule. Était-ce cela qu'il cherchait ?

José sortit de son silence :

« Pourquoi chercher parmi les morts celui qui est vivant ? » dit-il. « C'est ce que l'on dit que Jésus a dit après sa résurrection le troisième jour. »

Il avait du mal à parler, et elle lui donna une gorgée d'eau. Il était maigre, et elle lui demanda s'il avait faim.

- Des rats ?

Mara rit. Il avait entendu parler de tout ce qui s'était passé sur le pont.

Valverde s'est occupé de vous comme un médecin.

« C’est plus qu’un médecin », dit-il, et il ferma les yeux, fatigué.

Il dormit le reste de la journée et le lendemain. Le mercredi, le bruit du moteur le réveilla. Il tourna la tête et vit le fleuve s'agiter, puis contempla l'ombre de la fumée sur l'eau.
Mara entra dans la cabine, porteuse de bonnes nouvelles. Elle était radieuse et belle, comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Sa mauvaise humeur et son caractère difficile disparaissaient dès qu'elle était avec lui. À présent, elle le laissait tranquille ; son corps se rétablissait et il avait besoin de ses caresses.
Nous sommes en route pour Corrientes. Nous arriverons ce week-end et Valverde nous remettra les corps. Nous aurons alors à manger et à boire. Il faut vous emmener à l'hôpital pour que les médecins puissent vous examiner.
— Je veux que tu prennes soin de moi. Je n'ai plus besoin de rien d'autre.
-Mais…
-Je ne veux rien savoir à ce sujet…
— Je sais que tu as encore peur qu'ils viennent te chercher… mais à l'hôpital, tout le monde nous connaît et personne ne pose de questions.
— Mais ils ne me connaissent pas comme membre de leur groupe, peut-être qu'ils savent quelque chose par l'intermédiaire de mon frère.
-Ils doivent déjà être à Buenos Aires, en attente d'embarquer pour l'Europe.
Non. Ils sont remontés vers le nord sur le Juan Manuel.
— Et comment le savez-vous ?
-Ils me l'ont dit le jour où je suis allé dire au revoir à Carhué.
— Et qu'est-ce que ça peut te faire maintenant ?
— J'ai un fils, Mara. Ou plutôt, j'en aurai un bientôt.
Elle le fixait du regard. Assise sur la vieille caisse, elle se disait qu'elle ne se mettrait pas en colère. Il n'en avait pas envie, et puis, elle était surprise qu'il lui ait enfin parlé de sa vie. José lui avait tout raconté, et elle ne pouvait plus penser qu'à la femme enceinte. Elle ignorait si elle pourrait avoir un autre enfant, et cela lui paraissait tellement improbable que, soudain, le fils de José n'était plus une simple idée, mais une réalité.
« Voulez-vous qu'il soit à nous ? » demanda-t-elle.
Mara se déshabilla et s'allongea près de lui. Elle l'embrassa doucement, sans le blesser ni lui faire mal.
Et soudain, ils entendirent le cri du vieil homme.
- Navire à tribord !

Elle sortit nue sur le pont, les femmes rirent, et Valverde, les bras croisés, la regarda. Mara, appuyée sur le bastingage, contemplait avec fascination l'immense navire immobile qu'ils longeaient. Elle remarqua l'absence d'activité sur le pont ; personne ne vint les observer.
Mara brûlait d'envie de rencontrer Altea. Elle rêvait de voir la femme enceinte portant l'enfant de José et se mit à rire, frappant la rambarde d'une main et agitant le moignon vers le grand navire, comme pour le défier. Elle aurait voulu y monter et en finir une fois pour toutes. Elle était impatiente, mais elle n'avait pas le choix. Elle savait que le ciel était de son côté, ce ciel d'où venaient les mouches tenaces, des mouches qui n'étaient plus des ennemies. Ce ciel sombre et menaçant de son enfance, quand les toits des maisons s'effondraient.
Les femmes les rejoignirent, se déshabillant elles aussi, exaltées par la joie débridée de Mara. Le ciel et le fleuve, immenses et larges, étaient comme deux miroirs où elles semblaient se refléter, et il lui sembla même apercevoir des ailes de mouches. Elles criaient, tentant d'attirer l'attention de ce navire qui se vantait avec tant d'orgueil de son importance, qui prenait soin de les ignorer par son silence, les insultant et les méprisant, les défiant par l'abîme qui les séparait.
Personne, cependant, n'est sorti pour les observer.
Ni les cris de quelques femmes nues sautant et riant comme des folles, ni l'étrange apparition de la petite barque qui semblait habitée par des mourants et des fous, et qui traînait derrière elle une embarcation pleine de cadavres empilés les uns sur les autres, certains les jambes et les bras pendant au ras de l'eau et formant une traînée trouble d'eau sale, ne suffisaient.
Et aussi bien sur le navire que sur le bateau, les mouches innombrables et persistantes continuaient d'essaimer, impérissables marchandes de mort.

6

Natacha le recouvrit de la couverture qu'un des hommes lui avait apportée. Elle le serra contre elle, lui frottant les épaules tremblantes, pensant que c'était à cause du froid, mais le soleil de janvier était intense et se reflétait sans pitié sur la rivière aux eaux tumultueuses. Quelques caïmans étaient encore visibles, cherchant la moindre trace du corps, et le sang se diluait rapidement. Elle contempla l'eau, mais elle ne pouvait pas encore s'inquiéter pour Ariel ; Manuel avait besoin d'elle. Cet homme qui avait couru nu pour rattraper le garçon semblait avoir besoin d'elle plus que jamais.

Manuel pleurait, tentant de se cacher le visage dans ses mains, tremblant et sanglotant, un gémissement aigu devenant rauque à cause de la douleur à sa gorge. Natacha lui dit de se calmer, de se détendre car il allait vomir à nouveau. Mais Manuel tomba à genoux et parvint finalement à se couvrir le visage si fort avec ses mains qu'elle ne pouvait ni les bouger ni voir son expression. La couverture glissa le long de son dos et elle la remit en place. « Allez, mon chéri, entrons… » dit-elle doucement, assez bas pour que lui seul l’entende. Elle jeta un coup d’œil aux autres, craignant un instant de laisser transparaître la moindre faiblesse, car elle avait l’habitude d’afficher sa force d’une tout autre manière. Il lui sembla déceler des regards perplexes parmi eux.

Julio s'approcha et commença à parler à Manuel. Ensemble, ils le soulevèrent, l'aidant par les bras et le soutenant par les épaules et la taille. Tous trois se dirigèrent vers la cabane. La lumière du soleil illumina alors le visage de Manuel, et il vit cette étrange expression qui n'était ni angoisse ni douleur, mais pure terreur. Lorsqu'ils entrèrent, il vit le sang sur le lit et sur le sol, et il vit la hache.

Elle s'arrêta, deux hommes s'avancèrent et la regardèrent. Manuel comprit ce qu'elle voyait, et le vieux Julio devina tout aussitôt. Manuel était désormais entre leurs mains ; lui seul pouvait le protéger de la colère de Natacha.

Elle courut vers la main inerte d'Ariel, étendue sur le sol près du lit. D'abord, elle ne cria ni ne pleura. Elle prit la main dans la sienne et pressa la paume sans vie contre sa joue droite. À présent, elle pleurait et souriait. Ses yeux étaient ouverts, perdus dans le vide. Puis elle leva les yeux vers le crucifix accroché au mur. À genoux, elle rampa jusqu'à son pied. Elle se

retourna et vit Manuel qu'on allongeait sur le lit taché, les draps froissés et humides de sueur. Toujours à genoux, elle rampa vers le lit.
« Madame, je vous en prie… » dit Julio en essayant de l'aider à se relever. Elle agita les bras en signe de défense, le fusillant du regard. Arrivée au lit, elle huma l'odeur des draps et son visage se transforma en un kaléidoscope d'expressions qui se succédèrent jusqu'à se confondre, toutes portant l'empreinte indélébile des martyrs, dont elle avait étudié les images toute sa vie dans les églises de Varsovie et de Buenos Aires. Des masques de porcelaine, de céramique ou de bois, où la peau craquelée des joues se brisait en d'innombrables fragments, chacun renfermant l'essence du martyr. Des yeux ouverts fixant un point indéterminé du ciel, une expression de tristesse, de mélancolie et, par-dessus tout, de piété. Les mains des martyrs jointes ou écartées en prière, parfois les doigts brisés, parfois une main manquante.
Le visage de Natacha prit alors une expression de piété, semblable à celle de ces vierges vêtues d'un manteau noir et coiffées d'une couronne d'épines, les joues ruisselantes de larmes de sang. Le parfum d'Ariel imprégnait encore les draps ; elle déposa donc sa main inerte sur le lit. Se redressant, appuyée sur le matelas, elle refusa l'aide de Julio. Elle commença à rassembler les bords du drap et l'enroula autour de la main du garçon. Une fois le drap formé, elle le serra contre sa poitrine et pressa son visage contre le tissu.
Manuel était allongé sur le lit, étouffant tout sanglot ou bruit qui aurait pu attirer son attention. Il n'osait pas la regarder ; il ne savait même plus comment garder les yeux ouverts, car chaque fois qu'il les fermait, il revoyait le visage d'Ariel au moment précis où elle avait abaissé la hache. Alors il sut qu'elle l'observait et, comme pour lui faire signe, il leva les yeux vers Natacha.
Elle se tenait au pied du lit, le drap roulé serré contre sa poitrine, telle une image parfaite de Notre-Dame des Douleurs. Mais malgré le masque de piété qu'elle arborait avec tant de fierté, un tourbillon trouble s'engouffrait dans ses yeux, s'élevant du centre de ses iris et s'élevant comme une spirale qui emporte feuilles et poussière. Le regard de Natacha était inexpressif, obscurci par la souillure de ses pensées.
Le parfum d'Ariel imprégnait encore le lit, mêlé à quelques-uns de ses crayons éparpillés sur le sol. Manuel perçut le bruissement qu'il avait déjà

entendu. Venait-il d'elle, de ses yeux, du tourbillon qui soulevait la poussière ? Un instant, il sentit l'odeur de la jungle, le bruissement des arbres dans le vent, le vol des oiseaux. Et ce n'était pas le jour, mais une nuit noire où les chauves-souris voletaient de branche en branche.
Dans cette chambre, il faisait nuit, mais dehors, le matin brillait d'une radiance splendide. À l'intérieur, le bruit du vent et le battement des ailes étaient assourdissants, s'écrasant contre les murs avec des corps invisibles qui exhalaient une odeur âcre d'excréments. Il tenta de se lever, mais ne parvint qu'à s'agenouiller sur le lit et à joindre les mains en une prière adressée à elle, la nouvelle Vierge des Douleurs, dont les larmes étaient faites de boue.
Il sentit les bras de Julio tenter de le coucher, mais il résista, implorant son pardon, bien qu'il se fût résolu à garder le silence, sachant que le moindre mot de sa part ne serait qu'une insulte de plus. Et lorsqu'il la vit si calme, l'observant avec une indulgence qui sonnait faux, il se couvrit de nouveau le visage de ses mains, récitant le Notre Père. À mi-chemin, la main de Natacha effleura sa tête, comme pour le bénir, et Manuel leva les yeux en disant : « …comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés… » mais il ne parvint pas à dire « amen ».
Cette main n'était pas celle de Natacha.
Elle avait déballé la main morte et l'avait posée sur sa tête.

Le navire resta immobile toute la journée. Les hommes erraient sur le pont, certains attendant des ordres, d'autres buvant, et à la tombée de la nuit, ils étaient tous ivres. Ils avaient vu Natacha quitter la cabine de Manuel avec un drap roulé en boule et taché de sang, la tête baissée, et certains crurent même l'avoir vue descendre le couloir vers sa cabine, embrassant le drap.
D'autres disaient que Manuel était alité depuis midi, souffrant de fièvre.
Dans l'après-midi, ils l'entendaient crier, et lorsque quelqu'un frappait à la porte pour demander ou simplement pour attendre des ordres, Julio ouvrait la porte et les regardait avec mépris.
« Que voulez-vous ? » demanda-t-il. Celui qui avait frappé essaya de regarder à l'intérieur de la cabine, mais ne vit qu'une lumière près du lit.
Manuel était allongé là, se tournant et se retournant, jetant les couvertures et les draps, en sueur et gémissant. Il secouait sans cesse ses cheveux.
Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire ?

Deux autres hommes se tenaient derrière, près de la porte, et jetaient eux aussi un coup d'œil à ce qui se passait à l'intérieur.
-Rien, attendez et faites votre travail habituel.
— Mais quand le capitaine reviendra-t-il...?
« Comment pourrais-je le savoir ! » dit Julio en claquant la porte.
Elle retourna au chevet du malade et s'assit dans le fauteuil où elle avait passé tout l'après-midi. Elle essuya la sueur du malade, le recouvrit chaque fois qu'il se découvrait, et tenta de l'empêcher de se blesser. Manuel secouait les bras et se frappait le visage, mais toujours les yeux fermés, comme s'il essayait de chasser quelque chose de son esprit, incapable de coordonner ses mouvements. Elle l'avait vu malade quelques semaines auparavant, mais son état s'était aggravé, et à chaque fois, c'était après avoir été en contact avec Natacha. La première fois, lorsqu'ils s'étaient salués, elle l'avait vu frissonner, malgré le soin qu'elle lui avait prodigué ; et maintenant, après qu'elle eut retiré et recouvert sa main inerte du drap, il avait perdu connaissance, et depuis, il ne faisait que des cauchemars, crier et transpirer.
Il le força à boire autant d'eau qu'il put, le maintenant dos au mur, lui ouvrant la bouche d'une main et lui versant le liquide de l'autre. Manuel se débattait, renversant presque tout l'eau. Il ne supportait aucun tissu sur lui ; sa peau le brûlait, et il ne pouvait supporter que les compresses froides que Julio avait découpées dans une vieille chemise de soie du capitaine Mendoza.
Julio savait ce qui lui arrivait. Ce n'était pas un mal physique, mais plutôt son âme qui se dévorait elle-même. L'âme résidait-elle quelque part dans l'esprit ? Qu'était-ce que l'esprit, simplement l'espace occupé par le crâne, ou englobait-il toutes les facultés d'un homme, son corps et sa conscience ? Il avait beaucoup lu à ce sujet pendant ses études, mais son corps et ses maladies avaient fini par accaparer tout le temps de son chirurgien. C'était devenu insupportable, et il était devenu un ivrogne inutile, bon seulement à soigner les prostituées à terre, et, lorsqu'il s'en serait lassé, à remettre les os brisés des marins et à recoudre leurs plaies. Seul Mendoza lui avait fait confiance, tout comme il avait fait confiance à Tomasa, le vieil esclave. Mendoza rassemblait les laissés-pour-compte : des hommes et des femmes qui seraient morts de faim dans une porcherie de village, entassés sur un

navire lui aussi vieux et déclaré inutilisable jusqu'à ce qu'il le sauve du chantier naval où il gisait abandonné.
Julio ne voulait pas abandonner le malade, car Manuel était l'hôte de celui qui l'avait sauvé des rats. C'est ce qu'il était lorsque Mendoza l'avait trouvé à Paraná : un mendiant qui avait été chirurgien, gisant parmi des bouteilles, des rats grouillant dans la pièce qui devait être sa sépulture. Julio Ruiz, chirurgien diplômé avec mention de la Sorbonne et seul étudiant étranger accepté par Charcot à La Salpêtrière, avait oublié la moitié de ses études lorsqu'il avait été nommé médecin de bord et second d'un navire ayant appartenu à la flotte napoléonienne. Quel était le sens de cette quête du passé entreprise avec tant de minutie par Mendoza ? Comme s'il voulait sauver sa propre lignée, désormais à jamais disparue. Et dans cette mascarade, il avait entraîné une épouse aussi étrangère qu'étrange, et un fils qui, malgré tous les dénégations, n'était pas le sien.
Mais lorsque Julio Ruiz utilisa de nouveau ses mains, il réalisa qu'elles se souvenaient de ce qu'elles avaient touché : des corps morts et vivants, des pustules et du sang, des os et de la chair meurtrie. Elles avaient étouffé tant de cris et senti tant de morsures, elles avaient souffert comme ses yeux après des heures passées à scruter les corps à la recherche des causes de la mort. Et dans ce travail, il retrouva confiance en lui.
C’est pourquoi il n’abandonnerait pas Manuel, quoi qu’il ait fait. Ce n’était pas à lui de le juger ; c’était le rôle de la femme du capitaine.

*

Natacha quitta la cabine et descendit le couloir, la tête baissée. Ses lèvres effleurèrent le drap roulé. Ses cheveux étaient attachés, mais quelques mèches s'étaient détachées et lui cachaient partiellement le visage. Sa robe noire était sale et déchirée au bas de la jupe. Tandis qu'elle marchait, le regard à peine fixé devant elle, comme si ses paupières étaient closes, le tissu déchiré traînait sur le plancher de bois, attirant poussière et ombres.

La silhouette de Natacha se dessinait comme une ombre se mouvant dans une autre ombre, celle du couloir, à l'abri du soleil de midi. On ne distinguait sa silhouette que par la faible lueur terne du drap qu'elle tenait contre elle comme une relique.
C'était désormais la main d'Ariel.
Elle entra dans sa chambre, ferma la porte et s'assit sur le lit. Elle détendit ses bras et posa le drap sur ses genoux. Elle le déplia lentement, mais le drap était grand et sa main tomba au sol. Natacha laissa échapper un cri guttural, très bas, un gémissement en réalité. Elle ramassa le drap et le porta jusqu'à l'armoire où étaient rangées les images de saints et de vierges, juste sous le crucifix accroché au mur. Elle écarta délicatement les figurines en terre cuite et en céramique qu'elle avait rapportées de Santa Fe et de Buenos Aires. Certaines étaient l'œuvre des indigènes, mais Máximo les lui avait apportées car il savait combien elle les appréciait. C'était la seule chose qu'elle et son mari partageaient, des moments de paix où, même en sachant qu'il le faisait pour lui faire plaisir, elle les acceptait comme une communion entre eux. Le reste du temps n'était que disputes et silence, et ce silence était l'aspect le plus douloureux de leur mariage.
Elle posa sa main inerte et ensanglantée, qu'elle ne laverait jamais, sur la table et contempla la statuette en porcelaine qu'elle avait rapportée de Varsovie. C'était une image de la Vierge de Częstochowa, la Vierge Noire qui indique à chacun son chemin. Et c'était pour cela que c'était presque la seule chose qu'elle avait pu sauver de sa Pologne natale et emporter en Amérique lorsqu'elle avait épousé Máximo. Le symbolisme était peut-être controversé, se répétait-elle souvent en tenant la figurine entre ses mains et en la touchant, mais d'une certaine manière, il avait marqué le chemin vers cette terre qu'elle détestait tant, et pourtant qu'elle avait obstinément fini par aimer parce que ses habitants ressemblaient tant à la Vierge. Le teint très pâle de leur peau était plus qu'un symbole ; c'était la preuve qu'elle, Natacha Krakovsky, était destinée à être là, au pays de la jungle et des rivières, parmi des hommes et des femmes incultes qui ne connaissaient que la chasse et la procréation. Une terre où les villes n'étaient qu'une pâle imitation de l'Europe et où les plus civilisés n'étaient capables que d'écrire des pamphlets et de la poésie médiocre. C’est là qu’Ariel naquit, blond à la peau blanche comme le lait. En le voyant dans

son berceau, près de son lit, le jour de sa naissance, elle s’était dit qu’il ressemblait à un ange. Les ouvriers et les servantes de la ferme de Santa Fe avaient dit la même chose.
Et sa main blanche, plus pâle que jamais malgré la saleté, reposa désormais sur ce meuble pour qu'elle puisse prier, et elle déposa l'image de la Vierge à côté. Elle s'agenouilla et joignit les mains, mais, très fatiguée, elle les posa sur le bord du meuble et y appuya sa tête. Elle crut s'endormir, mais peu lui importait, car ainsi il lui était plus facile de se souvenir de la maison de Varsovie où elle vivait avec son père.

Le vieux Alexeï Krakovski était un bel homme, c'est ainsi qu'elle l'a toujours vu, et d'ailleurs, tout le monde en ville le disait : la gouvernante qui s'occupait d'elle, les dames qui venaient lui rendre visite le samedi soir. Natacha avait quinze ans lorsqu'elle commença à présider ces réunions, qui se tenaient à l'étage de la maison de Varsovie pendant l'hiver et à la maison de campagne pendant l'été. C'est à peu près à cette époque que les révoltes cosaques commencèrent, et elle avait entendu, au milieu du bruissement des robes et de la musique du violon et du phoque qui emplissaient ces soirées, les protestations étouffées et les visages sombres des hommes qui formaient le cercle autour de son père. Mais il avait décidé d'ignorer ces révoltes ; après tout, il y avait toujours eu et il y aurait toujours des révolutions car le peuple polonais n'était jamais satisfait de rien, et sa famille et son domaine avaient toujours survécu. C'en était fini de son argumentation, et personne n'osait le contredire, même en fronçant les sourcils. C’est pourquoi les soirées se terminaient toujours bien : tous deux, debout près de la porte, disaient au revoir à chacun de leurs invités, comme mari et femme. C’est ainsi qu’ils étaient devenus, du moins en apparence. « Alexeï et sa femme… », disaient les femmes, avant de se reprendre aussitôt avec un sourire qui n’avait rien de bienveillant : « Alexeï et sa fille. »
À quinze ans, Natacha avait pris la place qu'aurait occupée sa mère lors de ces réunions mondaines, si celle-ci n'était pas décédée cinq ans après sa naissance. Devenue adulte, elle ne se souvenait que de peu de choses de sa mère : quelques intonations de sa voix lorsqu'elle chantait des berceuses, ou le parfum de ses cheveux lorsqu'elles s'enlaçaient. Elle ne se rappelait même plus clairement son visage. Tout ce qu'elle savait d'elle lui avait été

raconté par son père et la nourrice qui s'était occupée d'elle depuis sa mort. « C'était une femme fragile », disait son père. « C'était une poupée qui aimait jouer à la poupée », disait la nourrice. Natacha ne posa plus de questions, car elle n'en avait pas besoin. Elle était la maîtresse de maison, et bien qu'elle ait officiellement endossé ce titre à quinze ans, elle l'avait toujours été. Les domestiques prenaient grand soin d'elle, et elle savait que son père était à l'origine de toute cette attention.

Oui, elle se souvenait avoir dormi avec sa mère toutes les nuits. Et en y repensant, il lui semblait parfois la voir éveillée, fixant l'obscurité de la chambre, tremblante, parlant toute seule ou fredonnant un air. Quand sa mère mourut, cette nuit-là, on la laissa seule dans la chambre qui lui avait été attribuée depuis sa naissance, où elle jouait et recevait des leçons, mais où elle avait à peine dormi.

Elle avait cinq ans, du moins c'est ce qu'on lui avait dit, mais elle se souvenait toujours avec certitude du moment où l'infirmière avait éteint la lumière et fermé la porte. La solitude était si intense qu'elle avait l'impression de sombrer dans le vide. Elle posa sa tête sur l'oreiller et sentit le poids de son corps s'enfoncer, ses bras cherchant à s'agripper à quelque chose d'inexistant. Lorsque le vertige cessa enfin, seulement parce qu'elle se força à ouvrir les yeux, elle hurla et pleura, appelant son père. La servante arriva la première et tenta de la réconforter, mais c'est lorsqu'Alexei apparut sur le seuil, les cheveux blonds en désordre, le torse nu, vêtu d'un caleçon long, qu'elle le reconnut et l'appela.

Son père la prit dans ses bras et la porta jusqu'à sa chambre. Elle n'avait presque aucun souvenir de cette nuit-là ; elle s'était endormie dès qu'il l'avait déposée sur le lit et recouverte de la couverture. À son réveil, son père avait disparu, mais elle sentait encore la chaleur de son corps sous les draps. Elle observa la pièce, si différente de celle de sa mère. Les murs étaient ornés de motifs géométriques sombres. Près de la fenêtre, un bureau croulait de papiers et de dossiers, un encrier et une lampe. De nombreux livres tapissaient les murs sur de hautes étagères. Un fauteuil était placé près d'une table de chevet. La pièce dégageait une atmosphère sobre, même si elle ne l'avait pas perçue ainsi sur le moment, mais elle l'appréciait. Tout dans la pièce inspirait un sentiment de sécurité : la lumière y pénétrait juste ce qu'il fallait, éclairant les livres et le bureau ; le lit était proche, sans pour autant nuire à l'idée d'étude et de contemplation.

D'une certaine manière, même à cette époque, elle savait ce qu'elle allait découvrir bien plus tard, lorsqu'elle apprit à lire et commença à explorer ces livres, grimpant sur une chaise, les prenant sur les étagères et les feuilletant d'abord, puis lisant les premières pages, puis, assise par terre, les parcourant un à un jusqu'à la fin.
Mais les livres qui la captivaient particulièrement étaient ceux qui contenaient des images de saints et de vierges. Au cours de ses explorations, elle avait découvert des ouvrages de botanique, d'astronomie et de zoologie. Tous regorgeaient d'illustrations, mais même les représentations d'animaux exotiques ne retenaient pas longtemps son attention. Inlassablement, elle revenait aux livres religieux. Non pas à la Bible, mais aux hagiographies et aux vies des saints. Elle lisait saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, en traduction ou en latin, car son père l'y autorisait. Mais ce qui l'attirait véritablement, c'étaient les récits des martyrs. Elle relisait sans cesse les récits d'emprisonnements et de flagellations, de morts sur le bûcher et de démembrements, cherchant avidement les illustrations sur les pages suivantes. Lorsqu'elle ne les trouvait pas, elle fixait d'un regard vide le haut du livre et les imaginait.
La nourrice et la gouvernante essayaient de la persuader d'aller au parc jouer avec les autres enfants, mais malgré tous ses efforts pour obéir, elle retournait dans sa chambre dès que personne ne la surveillait. Elles en informaient alors son père, qui venait la voir. Il s'asseyait par terre à côté d'elle, lui prenait délicatement le livre des mains et le refermait, marquant la page d'une plume ou simplement d'un morceau de tissu, comme il le faisait avec ses propres livres.
— Ce qui est bien avec les livres, Nati, c'est qu'ils ne s'offusquent pas si on les fait attendre, et ils seront toujours là.
Il la serrait fort contre lui ; elle s'en souvenait si bien car, parfois, elle se sentait si oppressée qu'elle avait l'impression de ne plus pouvoir respirer. Mais c'était une idée saugrenue, car ce qu'elle ressentait réellement à ces moments-là, c'était ce qu'elle appellerait plus tard l'extase. Elle avait trouvé ce mot dans un livre de saints qui décrivait les flagellations de certains saints comme des moments d'extase spirituelle. Le corps en communion avec l'esprit – c'étaient ces moments où Dieu et l'humanité ne faisaient qu'un, et c'est pourquoi Jésus avait enduré de tels tourments.

Oui, son père était comme une divinité : fort, le teint chaud et beau comme un dieu scandinave. Et dans ces moments où il se sentait si profondément enlacé que son cœur s’emballait et que la peur grandissait, elle éprouvait ce qui ressemblait le plus à ce qu’avaient ressenti les saints : l’extase de la mort imminente, puis le soulagement, qui tenait presque de la résignation.
Pendant les dix années suivantes, elle continua de dormir dans le lit de son père. Sa propre chambre était devenue une sorte de bureau, où elle faisait apporter quelques livres d'Alexei, ainsi que d'autres que ses amis lui offraient. Elle possédait peu de livres, car les filles de son âge l'évitaient, la trouvant étrange. Mais ce sentiment même attisait la curiosité des garçons, qui voyaient en elle une sorte d'amie avec qui ils pouvaient parler de choses sérieuses tout en échangeant des mots suggestifs, presque sensuels. Lorsqu'ils allaient lui rendre visite dans sa chambre, personne ne les en empêchait, et ni culpabilité ni ressentiment ne naissaient entre eux. Le lit était toujours fait, contre un mur, et ils discutaient, et parfois même dansaient autour du bureau, au rythme d'une flûte que l'un d'eux apportait toujours et jouait.
Les femmes de la maison désapprouvaient l'habitude de dormir dans le lit de leur père, mais elles osaient rarement le dire. Alexei se moqua d'elles, et, regardant Natacha, ils sourirent tous deux de leur naïveté.
Un matin, Natacha se réveilla en sursaut. Le sentiment d'angoisse qui l'avait envahie la nuit suivant la mort de sa mère la revint ce matin-là. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Alexei était allongé sur le dos. Elle contempla la peau de son père et tendit la main pour le toucher, puis remarqua que sa paume était tachée de sang. Elle souleva les draps et fixa les taches rouges. Puis elle se mit à pleurer, car elle avait appris à ne pas crier ni à se plaindre inutilement. Alexei se retourna et comprit ce qui se passait.
Elle resta toute la journée dans sa chambre. Elle écoutait les pas des femmes devant la porte. Parfois, elles frappaient et demandaient quelque chose. À l'heure du dîner, son père entra. Elle était assise dans son fauteuil, un livre à la main. Il s'accroupit près d'elle et tourna la couverture pour lire le titre : « La Circulation du Sang » de William Harvey. Il resta silencieux, assis sur l'accoudoir. Sa hanche droite reposait presque sur l'épaule gauche de Natacha ; elle avait douze ans à l'époque. Il posa sa main forte sur la tête brune de sa fille. Le contraste des tons se détachait

dans la pénombre grandissante de la pièce : le blond de sa main et les cheveux noirs de sa fille.
Elles étaient complémentaires, et non contradictoires.
Il décida d'ignorer les femmes qui l'avaient importuné toute la journée, lui répétant que la jeune fille ne devait plus coucher avec son père. Et comme si elle avait lu dans ses pensées, il entendit sa voix claire et calme, mais teintée d'angoisse.
— Ils ne vont plus me laisser dormir dans ta chambre, n'est-ce pas ?
« Que savent-ils de ce qui se passe entre nous ? Que peuvent-ils bien comprendre ? » répondit-il.
Elle resta là cette nuit-là, et les femmes gardèrent le silence toute la journée suivante. Mais la pièce était si froide et si chargée des souvenirs de la journée qu'elle ne parvenait pas à s'endormir. La pièce vibrait des sons de la musique et des paroles de chansons, et les voix des livres résonnaient en même temps. Elle se redressa dans son lit, se couvrant les oreilles, puis les yeux, puis de nouveau les oreilles, et ainsi de suite. Lorsqu'elle eut froid, elle se frotta les bras, mais elle ne chercha pas à se recoucher et à se couvrir. Elle était si habituée à la chaleur humaine la nuit que la solitude de son lit était tout le contraire de l'extase : c'était comme sombrer dans un gouffre sans fond. Alors elle se leva, sortit dans le couloir et entra dans la chambre de son père, qui avait toujours été aussi la sienne. Elle s'assit sur le lit. Il dormait, mais bientôt il ouvrit les yeux et la regarda. Son visage souriait, et sa bouche murmurait quelque chose comme « mon enfant » ou « ma petite », mais elle savait qu'elle l'imaginait peut-être. L'ombre de la nuit l'empêchait de voir le visage de son père, mais elle lui permettait de sentir la force de sa main qui la caressait et le parfum de son corps, une douce chevelure blonde enchevêtrée. Elle s'allongea près de lui, comme toujours, et sentit le souffle d'Alexei et le frôlement de sa barbe contre sa joue. Un instant, elle crut mourir, tant le poids du monde pesait sur elle. Si elle était morte, elle ne le sut jamais, car au matin, Natasha Krakovsky était née de nouveau.

L'hiver suivant ses quinze ans, Natacha avait presque l'air d'une femme mariée. Quiconque ne la connaissait pas et la voyait flâner nonchalamment dans les rues de Varsovie l'aurait prise pour une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans, parcourant les boutiques de la rue principale à la recherche

d'une robe pour son mariage. Mais cet hiver-là, les rues étaient différentes. La neige était tombée plus tôt que d'habitude et, couche après couche, une épaisse couche de glace recouvrait les pavés. Marcher était difficile, d'autant plus que des enfants et des adolescents couraient partout, cherchant à capter les nouvelles qui parvenaient des environs. Peu de femmes osaient faire des courses, et encore moins se promener à cette heure de la nuit. Or, c'était précisément à cette heure-là que les charrettes arrivaient de la campagne et que les hommes s'approchaient pour s'informer des dernières nouvelles de la révolution.

À son arrivée, plusieurs hommes se tenaient à la porte. Beaucoup étaient des amis habituels de son père ; d'autres, des inconnus. Son arrivée interrompit des conversations décousues, leurs paroles se mêlant aux salutations et aux révérences adressées à Mlle Natacha qui, après avoir demandé la permission, se fraya un chemin entre les silhouettes en costume de ces hommes, jeunes et vieux. Dans le vestibule, elle aperçut plusieurs autres hommes qui discutaient en fumant la pipe. Ils la saluèrent de nouveau et elle sentit leurs regards peser sur elle tandis qu'elle poursuivait son chemin vers la chambre de son père. Elle savait qu'il devait être là avec ses amis les plus proches, sans doute en train de discuter des dernières nouvelles. Elle s'arrêta sur le seuil et ne put s'empêcher d'écouter ; ils parlaient fort, parfois criaient avec colère, sous le coup de la rage ou de l'impuissance. Elle pouvait presque deviner leurs gestes, car elle les voyait presque chaque semaine lors de leurs réunions du samedi soir, et elle savait comment ils réagissaient à une insulte, à une simple opinion politique ou à un commentaire sur la dernière pièce de théâtre qu'ils avaient vue.

Les Cosaques avaient envahi la quasi-totalité des ranchs et des fermes de la région. Ils avaient tué les ouvriers agricoles et vivaient dans les maisons, violant les domestiques et abattant le bétail.

Il entendit la voix de son père, inflexible, refusant de quitter Varsovie. Il avait travaillé toute sa vie pour ce qu'il possédait, et il n'était pas question de l'abandonner. Il les exhortait à lutter contre la révolution, mais ils n'étaient que des citadins, et les autres des propriétaires terriens qui ignoraient tout des armes. La longue paix et l'abondance dont ils avaient joui, entendit-il son père dire, les avaient endormis dans la complaisance, et cette complaisance avait mué en indolence.

« Ma fille a plus de courage que vous tous ! » a-t-elle déclaré.
Natacha sursauta et regarda autour d'elle. Les personnes alentour avaient entendu. À l'intérieur, le silence se fit. Ceux qui s'étaient disputés échangeaient sans doute des regards entendus, mais ils ne répondraient pas à Alexei Krakovsky. Ils connaissaient son tempérament et ne seraient pas surpris de le voir un jour s'emparer d'un fusil et aller tirer sur des Cosaques dans la rue.
Natasha se rendit dans sa chambre. Elle entendit des bruits de pas et des voix d'hommes jusqu'à une heure avancée de la nuit. Après le dîner, sa vieille nourrice vint l'aider à se préparer pour la nuit et lui annonça la mauvaise nouvelle : le domaine Krakovsky était aux mains des Cosaques. Ils avaient tué plusieurs hommes et incendié l'étable. On disait qu'ils vivaient dans la maison, se nourrissant du bétail qu'ils avaient abattu et attendant leur heure.
« Qu'attends-tu ? » demanda Natacha.
La vieille femme haussa les épaules et, en partant, elle heurta Alexei.
« Ils s'attendent à ce que le reste du peuple polonais se joigne à eux », a déclaré le père.
«Vont-ils venir renverser le roi ?» demanda-t-elle, mais elle connaissait déjà la réponse.

Le mois suivant, son père fit des allers-retours entre les champs et ses terres, mais, selon lui, il n'avait pu y accéder. Tout était calme ; aucun coup de feu, aucun incendie. Alexis espérait encore que l'armée se soulèverait pour soutenir le roi et déclarerait la guerre aux Cosaques. Mais Natacha avait surpris une conversation entre les amis de son père, qui venaient chaque soir et discutaient autour de la pipe et d'un verre de vodka : l'armée avait peur du peuple.
Le printemps était à peine arrivé ; le dégel n'avait pas encore commencé. L'hiver s'éternisait, mais les samedis soirs se poursuivaient. Ils étaient la seule famille à perpétuer leurs traditions. Les habitants de la ville critiquaient l'entêtement de Krakovsky. Nombreux étaient ceux qui avaient abandonné leurs propriétés ; d'autres hésitaient encore à tout quitter. Et durant ce premier mois de ce printemps incertain, les réunions continuèrent, avec seulement quelques changements. Il n'y avait plus de musique, mais la nourriture était abondante. Les femmes étaient moins

nombreuses, ce qui donnait aux hommes l'occasion de s'exprimer plus crûment, gesticulant avec emphase ou proférant des obscénités qui ne dérangeaient pas Natacha, devenue l'hôtesse incontestée. Ils savaient qu'elle était différente, et ils avaient vu son regard approbateur lorsqu'elle les écoutait. Elle supportait la fumée des pipes et des cigares, tolérant même la façon dont certains, légèrement ivres, posaient discrètement la main sur son épaule. Natacha feignait de ne pas le remarquer et s'écartait doucement pour ne pas l'offenser.
Des étrangers étaient arrivés, et un samedi, ils la présentèrent à un grand jeune homme aux cheveux noirs et bouclés, au teint clair et aux yeux presque noirs. Il venait d'Amérique, d'Argentine, et s'appelait Máximo Hurtado de Mendoza. Ils se serrèrent la main, et elle remarqua la fascination qu'il avait suscitée dans son regard. Mendoza parlait couramment français, et ils communiquèrent aisément. Parfois, ils se séparaient pour parler avec un autre invité, mais ils se retrouvaient rapidement. Krakovsky était lui aussi attiré par Mendoza. Il lui avait serré la main et l'épaule pour le saluer chaleureusement. Il était ravi de rencontrer un visiteur aussi cultivé venu de si loin. Il savait que la pampa argentine n'était pas les contrées sauvages dont il avait entendu parler ou qu'il avait lues dans les journaux. Mendoza le lui confirma, mais ajouta qu'en dehors de Buenos Aires, la situation dans les villes était très difficile. Les raids indiens étaient incessants, et les caudillos incitaient constamment la population à la révolte.
« Capitaine », dit Krakovsky. « Décrivez-vous votre pays ou le mien ? »

Le mois suivant, le dégel commença. Le ciel demeura dégagé jour après jour, et le soleil inondait la maison de ses rayons aveuglants, sans que la neige ne soit suffocante. Natacha continuait de recevoir Mendoza le samedi. Il arrivait avant les réunions du soir et restait une heure ou deux après leur fin. Krakaovsky ne s'opposait pas à cette relation ; au contraire, il était ravi de voir le capitaine et l'accueillait chaleureusement, l'embrassant, l'encourageant à fumer sa pipe et à abandonner sa pudeur excessive en matière d'alcool. Mendoza s'asseyait alors, et les deux hommes conversaient tandis que Natacha les écoutait, les observant avec une sérénité apparente. Mais quelque chose la tracassait depuis plusieurs jours, et bien qu'elle en pressentît la raison, quelque chose d'autre

l'empêchait de l'admettre, ses pensées vagabondant dans des directions sans rapport avec la véritable explication. Elle se levait pour chercher une assiette oubliée ou un verre neuf, et lorsqu'elle revenait dans la pièce, les hommes la voyaient distraite, errant inutilement entre les fauteuils, ou alimentant le feu de la cheminée alors qu'il n'était plus nécessaire.
« Qu'est-ce qui ne va pas chez lui, Natacha ? » demanda Mendoza. « Il est comme un de mes chiens, il tourne en rond avant de se calmer. »
Krakovski se mit à rire. Il posa sa pipe et alla embrasser Mendoza. Natacha remarqua qu'il était légèrement ivre, comme depuis deux mois. Les événements l'inquiétaient, et il savait qu'une partie de sa fortune était déjà perdue à jamais. On avait entendu dire que le roi allait abdiquer pour empêcher le peuple de se soulever. Mais ce que le roi ignore, avait dit Krakovski, c'est que le peuple aime tuer, et qu'avant de construire, il préfère détruire.
Natacha accompagna son père dans sa chambre puis retourna au salon où Mendoza l'attendait. Assis face à face dans deux fauteuils, ils se penchèrent l'un vers l'autre.
« Je sais que tu t'inquiètes pour ta famille, Natacha. Il y a des rumeurs très inquiétantes qui circulent. J'aimerais te dire… »
Natacha sentait sa vie bouleversée et elle avait peur. Elle pensait savoir ce que Mendoza allait lui demander, mais elle ne cessait de penser à son père et à elle-même.
-Je ne peux pas abandonner mon père, surtout pas maintenant, bien sûr.
Mendoza se laissa aller en arrière sur sa chaise, en soupirant.
« Je n'ai aucun engagement envers ma famille jusqu'à Noël, et je peux attendre », a-t-il déclaré.
Natacha alla se coucher près de son père. Krakovsky s'était endormi tout habillé. Elle lui ôta ses bottes et sa veste. Elle déboutonna sa chemise, puis s'allongea à côté de lui. Elle ne pouvait pas l'abandonner, surtout pas maintenant, comme elle l'avait dit à Mendoza. Mais ils avaient tous deux compris des situations différentes. Elle parlait du fils qui avait commencé à vivre.
Le samedi suivant, presque à minuit, la réunion se limitait à eux trois et deux amis d'Alexeï. Seules la vieille nourrice et la cuisinière sourde-muette restaient à la maison. Vers minuit, des cris se firent entendre dans la rue, devenant rapidement plus forts, et les sirènes des pompiers retentirent

stridentement. Natacha entendit les cloches de l'église et crut être la seule à les avoir remarquées. Elle courut dans sa chambre et fouilla le tiroir du bas. Elle prit l'image de la Vierge de Czetchowa, l'enveloppa dans un mouchoir et la cacha sous sa robe. Elle entendit un coup de feu. Elle sut alors que c'était la seule chose qu'elle pourrait emporter de Pologne, et lorsqu'elle entra dans le salon, les visages des hommes qui étaient entrés le lui confirmèrent. Il y avait au moins une douzaine de cosaques armés de fusils et de poignards, vêtus de vêtements d'hiver, d'écharpes et de chapeaux usés. Ils criaient, mais rien de ce qu'ils disaient n'était compréhensible. Krakovsky et les autres avaient été jetés à terre. Natacha chercha son père du regard et le vit gisant face contre terre. Les Cosaques s'emparèrent de Natacha. Mendoza tenta de se relever, mais en vain. Les deux autres étaient toujours immobiles, peut-être morts. Les Cosaques saccagèrent la maison, renversant les meubles, à la recherche de nourriture, de vêtements et d'argent. Ils trouvèrent tout, mais avant de partir, ils tirèrent deux coups de feu. Natacha ne vit pas qui ils avaient abattu ; ils l'avaient attachée à une chaise et lui avaient bandé les yeux. Lorsqu'elle entendit le silence dans la maison, elle sut que la Vierge l'avait aidée. Elle le dirait à son père, celui qui l'avait si souvent réprimandée pour cette dévotion qu'il trouvait incompréhensible. Seule la nourrice partageait cette coutume avec elle, et elle avait profité de l'ignorance de la vieille femme pour le faire à l'insu de son père. Natacha n'avait pas eu le temps de prier ; elle avait seulement touché la statue, et elle se sentait comblée.
« Père ! » cria-t-il à l'aveuglette. « Maximus ! »
Mais personne ne lui répondit, seules les cloches de l'église voisine continuaient de sonner. Pour qui ? Pour le peuple ou pour les victimes du peuple ? Mais Jésus avait été l'un des leurs ; il ne pouvait pas être contre eux. Elle se dit que si, dans les ténèbres, il n'y avait rien – ni maison, ni vêtements, ni richesse –, et que la dévotion et les sentiments demeuraient, et surtout, l'enfant qu'elle portait, alors rien de plus n'était nécessaire. Elle sentit la fumée des incendies qui avaient commencé dans la ville. Et elle cria de nouveau :
« Carlota ! » appela-t-il la nourrice, mais elle avait sûrement fui ou était morte. La cuisinière dormait probablement encore, paisiblement dans son monde privé. Puis il entendit un gémissement. C'était la voix de Máximo Mendoza.

"Maximo !" cria-t-il.
Elle entendit un corps se déplacer sur le sol. Natacha tenta de faire tomber la chaise, puis, en se frottant le visage contre le sol, elle parvint à enlever son bandeau et vit le corps de son père à côté d'elle.
Elle l'appela, mais elle ne pouvait le toucher. Máximo était derrière elle, dénouant les cordes qui lui retenaient les mains. Puis il la souleva et la serra dans ses bras. Natacha pleurait.
« Il a été le premier qu'ils ont tué », dit Mendoza en la serrant dans ses bras comme l'avait fait Krakovsky. « Quand ils sont entrés, il s'est planté devant eux, son fusil à la main. Ils lui ont demandé qui habitait là. "Le comte Alexeï Krakovsky et la comtesse Natacha", a-t-il répondu. Je jure que votre père souriait, fier. Pouvez-vous imaginer dire cela devant ces hommes ? Mon Dieu, quel courage ! Je n'avais jamais rien vu de pareil. »
Máximo Mendoza avait prononcé ces mots en mêlant espagnol et français. Il tremblait en parlant, et il tremblait encore en serrant Natacha dans ses bras, tandis que celle-ci enfouissait son visage dans sa chemise tachée de sang. Ils restèrent ainsi longtemps. La nuit serait longue, et ils savaient qu'ils avaient échappé à la mort. La peur, cependant, était difficile à vaincre, et leur étreinte leur offrait un refuge plus sûr que les murs de la maison.

Le lendemain, les amis de Krakovsky furent récupérés par leurs familles, et Alexei fut enterré à la hâte dans le caveau familial, dans un cercueil simple et sans ornement que Mendoza et Natacha avaient réussi à se procurer après avoir cherché partout dans la ville. Les pompes funèbres étaient débordées et il n'y avait plus de cercueils disponibles. Les chevaux et la calèche des Krakovsky avaient été volés. Cette nuit-là, ils restèrent assis au milieu du salon encore dévasté.
-Nous devons y aller, Natacha…
Elle était revenue du cimetière en silence, la tête baissée, serrant contre elle la statuette de la Vierge Marie. Ils avaient tous deux suivi le cercueil, les yeux rivés au sol. Mendoza avait passé son bras autour des épaules de Natacha et senti ses sanglots étouffés. Il se demandait combien de temps elle pourrait se retenir ainsi. À un moment donné, elle finirait bien par pleurer. Mais elle semblait concentrer toute sa force dans les mains qui tenaient la statuette de la Vierge.

« Allons, ma chère… il faut être raisonnable. Plus rien ne te retient dans cette ville. Je te ramènerai dans mon pays, nous recommencerons une nouvelle vie. Tu oublieras tout… »
Natacha était assise, comme d'habitude, dans le fauteuil du salon de son père. Máximo s'était accroupi, comme Krakovsly le faisait souvent, et lui caressait les épaules. Comme Natacha ne réagissait pas, il baissa la main et la posa sur un de ses genoux. Elle leva alors les yeux vers lui. Il ne sut comment interpréter ce regard. Plus tard, il se souviendrait que c'était la première fois qu'il la voyait. Dans les yeux de Natacha, il y avait de la colère et de la résignation, du ressentiment et des remords. Il n'y avait pas d'amour, du moins pas tel qu'il l'avait compris dans sa courte vie et son expérience des relations amoureuses, du sexe, ou de quoi que ce soit d'autre, dans ce qu'il considérait comme le Buenos Aires naïf de cette époque, après avoir vu et appris ce qu'il était allé voir et apprendre en Europe, comme tout jeune homme de bonne famille.
Il n'avait jamais vu d'amour dans les yeux de Natacha, mais il y avait quelque chose de bien plus grand qu'un amour simple, et peut-être surestimé. Quelque chose d'indéfinissable qui, pourtant, le submergeait comme un violent orage d'été dans la pampa. Du vent et de la poussière, jour après jour.
Elle l'embrassa d'une manière bien différente de celle dont elle avait embrassé son père. Mendoza reçut ce baiser et sut qu'il était unique, différent de tous ceux qu'il avait reçus d'une femme, et encore moins d'une jeune fille de presque seize ans. Ils dormirent dans le lit du défunt, mais aucun d'eux n'eut l'occasion d'y penser. La douleur était plaisir, et le plaisir une satisfaction qui s'entremêlait.
Avant l'aube, Mendoza souleva le drap et se leva. Elle dormait encore, du moins en apparence. Durant la nuit, il avait appris à percevoir les multiples facettes de Natacha. Ce qu'elle montrait n'était pas toujours faux, et ce qu'elle dissimulait n'était pas toujours la vérité. Mais il lui faudrait beaucoup de temps pour démêler le vrai du faux, et il se demandait s'il aurait assez d'années pour y parvenir. Car il savait qu'il était déjà lié à elle ; le sexe et leurs âmes l'exigeaient. Si elle voulait cacher certains aspects d'elle-même, qu'elle le fasse. Le corps de Natacha était une relique précieuse, et son esprit un labyrinthe de porcelaine.

À midi, pendant leur déjeuner, il la demanda en mariage. Le cuisinier les servit, silencieux et impassible, comme absorbé par sa cuisine. Était-elle comme un chien intelligent ? se demanda Mendoza, car il connaissait les lévriers pour en avoir élevé. Non, même pas cela. Peut-être quelque chose de plus complexe, artificiellement, comme une machine. Il ignorait même son nom.
« On n'a jamais rien su », lui dit Natacha. « Et on ne l'a jamais appelée, bien sûr. Il faut qu'on la retrouve et qu'on lui écrive tout. C'est moi qui lui ai appris à lire. »
Maximo posa sa main sur la sienne, tous deux reposant à côté d'une tasse de café.
— Une tâche délicate, j'imagine. Mais vous n'avez pas répondu à ma question.
Elle le repoussa. Les apparences n'avaient aucune importance, lui dit-elle ; ils partiraient bientôt en voyage. Et c'était tout. Dans l'après-midi, Mendoza s'assit au bureau de Krakovsy et écrivit plusieurs lettres. Avant six heures, il se rendit à la poste. À son retour, il décrivit l'état de la ville. La moitié des maisons encore debout étaient vides et pillées. Les pâtés de maisons du sud de la ville avaient été ravagés par les flammes. De nombreux commerces restaient ouverts, et la poste était sous surveillance. On disait que le roi envisageait encore d'abdiquer, mais qu'à ce moment-là, il n'était plus roi, mais prisonnier dans son propre palais.
Avant de se coucher, Máximo déplia une carte sur le lit et lui montra l'itinéraire du lendemain. Natacha suivit du regard le doigt pointant la route sur la carte, mais ses yeux se posèrent sur le contour de la main et du bras de Mendoza, puis sur son épaule et son torse nu. La peau claire et les cheveux noirs formaient un contraste saisissant, une contradiction qui l'excitait, comme le froid et la chaleur, ou la douleur et le plaisir.
Ils devaient se rendre par voie terrestre à Hambourg, puis prendre un bateau pour l'Amérique. Natacha lui demanda si les hommes de son pays étaient comme lui, et il entra dans son jeu, répondant que seul lui était ainsi, et se pencha pour l'embrasser, mais elle l'arrêta et lui posa une question en espagnol. Surpris, il apprit de Natacha qu'elle lisait des livres.
« À ce rythme, tu parleras parfaitement d'ici notre arrivée », dit-il en se rapprochant de nouveau. Mais elle bondit sur le lit, toute excitée, comme une enfant découvrant un nouveau jeu, et alla chercher des livres. Elle les

éparpilla sur le lit et lui demanda de lui apprendre à prononcer correctement les mots. Máximo se résigna à passer la nuit ainsi. Il y avait des romans de Quevedo et des poèmes de Góngora, mais il trouva *le Facundo de Sarmiento* . Krakovsky était sans doute un homme remarquable, se dit-il. Il ouvrit le livre et commença à lire. Natacha écoutait, assise sur le lit, les jambes croisées, les yeux rivés sur les lèvres de Máximo. Elle les désirait, mais elle aspirait encore plus à apprendre.

Le voyage dura près de quarante jours. Leur traversée de la Pologne fut lente, motivée par le désir d'éviter les routes empruntées par les Cosaques. À la frontière, de nombreux révolutionnaires tentaient d'empêcher la fuite de ceux qu'ils qualifiaient de riches bourgeois. Mendoza et Natacha n'emportaient que des vêtements, quelques livres ayant appartenu au vieux Krakovsky que sa fille ne voulait pas abandonner, et quelques reliquaires, comme celui de la Vierge de Tchécoslovaquie. Ils savaient que, malgré cela, ils ne seraient pas autorisés à passer s'ils étaient découverts. Alors Mendoza, conduisant la charrette à deux chevaux avec Natacha à ses côtés comme une épouse de la classe moyenne, quitta la route principale et chercha des chemins de traverse. Il ne connaissait pas ces régions, mais Natacha le guidait, habituée aux longs trajets à cheval lors de ses vacances à la ferme. Les muletiers l'accompagnaient lorsqu'elle était encore enfant, et lorsqu'elle fut plus âgée, ils n'eurent besoin de la chercher que quelques fois, la retrouvant de dos, fatiguée mais souriante, en direction de la maison de son père.
« Vous deviez être une fille rebelle », dit Mendoza, les yeux rivés sur les alentours et les mains sur les rênes.
« Simplement parce que j'ai fait ce que je voulais, mais pas comme les autres. J'aime les chevaux, les chiens et les livres, bien sûr. » Puis elle se pencha et se prit la tête entre les mains.
- Ce qui se passe?
-Rien, juste un peu le vertige.
Ils poursuivirent leur route sur d'étroits sentiers, entre arbres et rochers. Ils parvinrent à échapper aux bandes cosaques et à franchir la frontière. Leur arrivée au port de Hambourg ne prit que quelques jours. Une semaine avant leur départ, ils logèrent dans une pension misérable pour ne pas attirer l'attention. La nouvelle de la rébellion polonaise s'était répandue de

bouche à oreille, et la terreur était la seule certitude, d'après ce qu'ils entendaient. On les regardait avec suspicion, et les rares personnes qui osaient leur poser des questions se méfiaient de leur parole.
Le dimanche suivant, ils embarquèrent et levèrent l'ancre. Le navire s'appelait *Frédéric II* ; il était vieux et immense, et transportait de nombreux émigrants. Des trois mâts, un seul avait ses voiles déployées lorsqu'ils remontèrent l'Elbe. Arrivés en mer du Nord, Natacha se pencha par-dessus le pont et s'appuya contre le bastingage.
- Sommes-nous déjà dans l'océan ?
Mendoza se tenait derrière elle et la serra dans ses bras, posant sa tête sur une de ses épaules. Tous deux contemplaient la mer à perte de vue.
-Pas encore.
Le navire fit escale dans plusieurs petits ports, puis à Ems, et enfin à Amsterdam, où il fallut trois jours pour charger des marchandises et d'autres émigrants. Beaucoup étaient polonais, mais chaque groupe se méfiait des autres et restait à l'écart.
Quittant Amsterdam, ils entrèrent bientôt dans la Manche et firent leur dernière escale au Havre. Natacha fut témoin de l'arrogance et de l'indifférence avec lesquelles les Français traitaient les émigrants. Durant la journée, alors qu'ils étaient ancrés au port, Mendoza lui annonça qu'il irait à terre pour voir s'il y trouverait des amis. Máximo parlait aussi bien français qu'espagnol, sa langue maternelle, mais Natacha nourrissait du ressentiment envers les Français.
« Je t'attendrai », lui dit-il.
Mendoza débarqua et elle le regarda disparaître dans la foule : les dockers, les marins et les marchands. Elle regagna sa cabine, une pièce à peine assez grande pour le lit qu'ils partageaient. Elle se mit à prier devant l'image de la Vierge qu'elle avait placée sur le sol. Puis elle prit un livre dans la malle, l'ouvrit et commença à lire le traité médical qu'elle avait emporté. Elle avait la nausée et craignait que le long voyage ne révèle son état à Mendoza avant leur arrivée à Buenos Aires. Elle devait l'épouser, et elle le désirait ardemment, mais son orgueil la contraignait à attendre, à remettre à plus tard son désir et son besoin. Elle devait préserver les apparences de son appartenance à l'aristocratie, mais surtout, elle redoutait ce que l'esprit de son père pourrait révéler. Car depuis sa mort, elle était convaincue que ce qu'elle avait pu lui cacher auparavant était

désormais impossible. L'esprit d'Alexeï était partout, dans la terre qu'ils avaient quittée et dans la mer sur laquelle ils avaient entrepris leur voyage. Et dans cet immense océan, l'âme de Krakovski était peut-être aussi vaste que la mer elle-même. Comment pouvait-elle se cacher pour qu'il ne la voie pas épouser Mendoza ? C'était certes le souhait du vieil homme, mais elle, à présent, refusait de le quitter. Le corps du vieil homme reposait en Pologne, mais une part de lui demeurait en Natacha, et de là, il lui parlait. Elle était terrifiée à l'idée qu'en pleine mer, ce fragment de son corps puisse regagner l'âme errante, cherchant désespérément un refuge.
Un instant, elle imagina sa famille comme la Sainte Famille : Dieu-Krakovsky, Joseph-Mendoza, Natasha-Marie. Et ce fils encore sans nom qu'elle n'oserait jamais appeler Jésus. Elle ferma les yeux sur le livre et se gifla la joue. Plus jamais elle ne se laisserait aller à de telles pensées.
Ce soir-là, Mendoza revint avec un ami. Il l'appela pour qu'elle vienne sur le pont, et elle salua un homme petit, aux cheveux gris, qui devait avoir plus de cinquante ans.
-Natacha, voici mon ami Alberdi, diplomate de mon pays en France.
Le vieil homme était maigre, mais avait des mains fortes, et il baisa la main de Natacha.
-Ça ne va plus durer longtemps, le gouvernement ne me facilite pas la tâche.
Rivière maximale.
« C'est toi, mon ami, qui as tes propres idées et qui entends faire ce que tu juges juste. C'est pourquoi je te respecte bien plus que ceux qui sont là-bas. »
Alberdi insista pour les accompagner jusqu'à la cabine ; le brouhaha sur le pont rendait toute conversation impossible au milieu de la cacophonie de tant de langues criées.
Natacha et l'invité s'assirent sur le lit, et malgré ses protestations, Máximo s'assit par terre. Ils commencèrent à parler de l'Argentine, en partie en français et surtout en espagnol. Natacha refusa toute traduction ; elle voulait apprendre. C'est ainsi qu'elle apprit des choses sur Buenos Aires et les provinces, sur les gouvernements et le long exil d'Alberdi, sur une grande guerre contre le Paraguay. Elle écoutait les opinions du vieil homme sur des hommes qu'elle ne connaissait pas, mais lorsqu'elle entendit le nom de Sarmiento, elle sortit le livre où elle avait appris

quelques rudiments d'espagnol. L'homme le prit, fronça les sourcils, mais ils comprirent tous deux que ce n'était qu'une comédie, une expression de dédain feinte.
« C’est toujours la même phrase qui lui sert d’introduction partout dans le monde », dit-il, et il laissa le livre sur le lit.
— Je dois y aller, les amis. Je dois me lever tôt demain ; seules les heures matinales me permettent de travailler en étant plus reposé.
Ils l'ont vu partir sur le pont, bien après minuit. Le pont était désert, et ils l'ont regardé disparaître au-dessus du sol français.
« C'est un homme remarquable », a-t-elle déclaré.
Maximo la prit par la taille et sourit.
— C'est une relique vivante, il me semble.

L'océan était si vaste qu'elle éprouvait l'étrange sensation d'être complètement perdue, à la dérive dans un néant qu'elle n'avait jamais imaginé. Elle n'avait jamais pu concevoir une telle immensité, malgré toutes ses lectures. Le ciel semblait plus lourd que la terre, car l'eau s'y fondait, et tous deux ne formaient qu'une seule entité, apparemment sans fin. Assise à l'écart, vêtue de noir comme une veuve, elle paraissait étrange aux yeux des autres, uniquement préoccupés par les repas et les jeux qui occupaient leurs loisirs. D'abord, elle tenta de rester dans sa cabine, mais la honte de se comporter comme une enfant la poussa à sortir et à s'asseoir, un livre à la main, levant les yeux vers la surface de la mer, comme à la recherche de quelque chose. Lorsqu'elle fut certaine que l'eau ne lui parlerait qu'avec sa certitude monotone, et que le ciel n'était pas fait de pierre mais de vide, elle se moqua de ses craintes et rejoignit Maximus lorsqu'il s'asseyait avec d'autres familles pour discuter ou se promener sur le pont.
Mais chaque jour, pendant ces semaines, se ressemblait ; aucune tempête ne pouvait rivaliser avec les innombrables récits qu'elle avait entendus de la part d'hommes et de femmes durant ces après-midi caniculaires. Ils approchaient des tropiques, et le froid hiver polonais laissait place à un été chaud et suffocant. Elle transpirait et déboutonna le premier bouton de sa blouse pour s'essuyer avec un mouchoir, qu'elle serra aussitôt dans sa main. Maximus était en manches de chemise, mais elle avait vu des membres d'équipage et des passagers torse nu, leurs cannes à pêche

dépassant du bastingage. Maximus les rejoignit, et Natasha se résigna à rester et à écouter les bavardages insipides des femmes, obligée de leur répondre de temps à autre, jusqu'à ce qu'elles cessent de lui poser des questions, et qu'elle soit alors libre de penser ou de lire. Parfois, une femme l'interrogeait sur sa grossesse. Elle était d'abord surprise, puis elle n'était plus étonnée que ces femmes, dont le seul but était de donner naissance à des enfants, le remarquent. Ils échangeaient quelques mots que personne d'autre n'entendrait jamais, puis l'un s'éloignait comme s'ils ne s'étaient jamais parlé. Cette femme, qui, sans avoir jamais ouvert un livre, semblait tout savoir. Mais la terre n'était pas la mer, et ce navire n'était pas le ranch où elle irait vivre avec Máximo Mendoza. Le savoir puisait sa source dans l'intuition, et l'intuition était façonnée par le lieu et le temps. Elle croyait ce qu'elle lisait, et le doute la menait d'un livre à l'autre. Quand elle ne trouvait plus de réponses, elle avait ses images et un crucifix, son point d'ancrage où qu'elle soit.

À leur arrivée au port de Buenos Aires, Natacha était maigre et émaciée ; elle avait vomi presque tout ce qu’elle avait mangé ces dix derniers jours, depuis leur départ de Rio de Janeiro, leur dernière escale. Durant la traversée, la mer avait été presque toujours agitée et venteuse. Les nuits pluvieuses alternaient avec les journées chaudes. L’ambiance était mauvaise et l’équipage était impatient d’arriver et de se débarrasser des passagers.
Natacha débarqua et découvrit que Buenos Aires ressemblait encore à un village. Il n'y avait que des maisons qui semblaient faites d'adobe, dans des îlots presque déserts, entourés de rues boueuses où les chevaux enfonçaient leurs sabots.
Maximo vit la déception sur son visage.
— Ce n'est pas toujours comme ça. C'est juste la pluie ces jours-ci…
Il ne demanda pas pourquoi les rues n'étaient pas pavées. Tandis qu'ils voyageaient dans le sulky loué, qui cahotait sur les nids-de-poule et les flaques d'eau, il aperçut les trottoirs de boue et les murs d'adobe ou de briques rouges, percés de fenêtres où s'ouvraient des pots de fleurs et d'où il pouvait voir de grandes cours intérieures désertes. Ils arrivèrent devant une pension de famille, et la propriétaire vint à leur rencontre.

« Mon petit Máximo ! » dit-elle en le serrant dans ses bras. C'était une vieille dame aux cheveux abondants, retenus par un vieux peigne aux dents cassées.
« Natacha, voici Doña Elvira », dit-elle en les présentant. « Elle était ma nourrice ici à Buenos Aires quand je passais mes hivers ici. »
La femme l'accueillit par un baiser qui commença avec enthousiasme, mais s'arrêta brusquement et la regarda d'un air malicieux.
« Alors c'est comme ça ! » dit-elle à Mendoza en lui tapotant la joue d'une main affectueusement rude, et il sembla ne pas bien comprendre. Il alla au sulky pour descendre la malle, mais Máximo l'en empêcha. Quand leurs mains se rejoignirent sur la poignée, elle se pencha vers son oreille : « Bien joué », dit-elle.
Il comprit alors. Doña Elvira retourna auprès de Natacha et la prit par le bras. Toutes trois entrèrent dans la demeure coloniale, où quatre chiens les accueillirent en aboyant et en remuant la queue.
- Dehors les chiens, dehors !
La vieille femme tenta de les chasser, mais ils se contentèrent de rire. Natacha se sentait bien en leur compagnie ; ils la respectaient. La vieille femme, les bras croisés, observait les quatre chiens assis autour de Natacha, attendant une caresse sans la réclamer.
« Écoute, ma chère ! Tu aurais dû venir plus tôt pour les élever. Ils me mettent hors de moi ! »
Mendoza était habituée aux chiens, qui étaient le sujet de conversation pendant le dîner. La vieille dame n'avait pas d'autres pensionnaires que ces deux-là.
« Ce sont des temps difficiles, ma petite. Je suis coincée à gérer cette maison toute seule. Tomasa vient parfois m'aider, mais elle passe plus de temps à bavarder qu'à faire le ménage. Et tes tantes veulent que tout soit impeccable pour pouvoir revenir et frimer à Buenos Aires quand ça leur chante. »
Máximo ne pouvait s'empêcher de rire de la façon à la fois effrontée et sincère dont elle parlait de sa famille. Doña Elvira avait remarqué le regard que Natacha lui lançait.
« Pardonnez-moi, ma chère, si vous ne comprenez pas. Nous avons un grand respect pour le peuple polonais ; ils sont très travailleurs. Enfin, ne

le prenez pas mal ; je ne sais pas mieux m’exprimer. Je dis ce que je pense, la première chose qui me vient à l’esprit. »
« Ne t'inquiète pas, Natacha. Quand ma famille l'entend se plaindre, ils se taisent et sourient comme s'ils regardaient une voiture passer. »
« Doña Elvira », dit Natacha, le « ñ » sortant difficilement. « Je comprends presque tout, et vous êtes une très bonne femme. »
« Et comment le savez-vous ? » demanda Doña Elvira en riant, tout en prenant un autre verre de la liqueur sucrée qu'on lui avait apportée de Santa Fe.
-Parce que les chiens l'adorent…
La vieille femme se leva et la serra dans ses bras, mais Natacha ne répondit pas. Elvira gémit, se demandant ce qu'elle avait fait de mal ; peut-être les Polonais n'étaient-ils pas aussi démonstratifs. Puis elle lui demanda de l'accompagner dans sa chambre.
Ils longèrent la véranda, puis passèrent sous la vigne qui recouvrait une partie du patio, et entrèrent dans la chambre de Doña Elvira. Elle alluma une lampe et la pièce s'illumina, révélant le vieux lit en bois précieux, la commode adossée au mur avec ses nappes en dentelle, ses bibelots en porcelaine et de nombreux morceaux de tissu.
— Excuse le désordre, ma fille. Je couds et raccommode beaucoup, mais ma vue ne suit plus.
Il lui montra ensuite une image de la Vierge Marie qui se trouvait sur une étagère encastrée dans le mur.
— C'est Notre-Dame des Douleurs. Je lui suis très dévouée, vous savez ?
Natacha leva les yeux avec une passion brûlante, et toute sa lassitude sembla se transformer en une expression d'angoisse qui ressemblait étrangement au visage de l'image.
« Je sais ce qui ne va pas, ma fille, et que tu souffres parce que cette union n'est pas bénie. La Vierge Marie comprendra. Si tu veux, je peux parler au petit Máximo. Les hommes, aussi bons soient-ils, ne comprennent rien tant qu'ils n'ont pas l'enfant dans leurs bras. »
Natacha, quant à elle, pensait que les reliques ne la quittaient pas, et tandis qu'elle priait intérieurement, les nombres des jours et des mois se remettaient en place.
Oui, elle laisserait Doña Elvira parler à Máximo. Que le théâtre des bonnes intentions crée l'atmosphère nécessaire au déroulement naturel des

événements. À présent, elle savait qu'elle n'avait pas perdu son père, mais qu'elle le retrouverait pour pouvoir le serrer dans ses bras comme elle ne l'avait jamais pu auparavant, comme un enfant.
Cette nuit-là, ils dormirent dans des chambres séparées. La vieille femme avait discuté avec Mendoza dans la cuisine jusqu'à une heure du matin passée. Elle l'entendit hausser le ton et protesta de sa voix stridente. Les chiens étaient assis ou couchés devant la porte. Puis elle le vit partir, la tête baissée, et entrer dans la chambre où il avait dormi enfant.
Le matin, Doña Elvira ouvrit les rideaux et la réveilla. Elle lui avait apporté un plateau avec des bonbons, du beurre et du café.
-Je ne t'ai pas apporté de maté parce que tu dois t'y habituer ; pour l'instant, café le matin et beaucoup de sucreries pour reprendre du poids.
Natacha la fixa, toujours perplexe. La vieille femme fouilla dans le coffre, mais rien ne la convainquit. Elle sortit et revint un peu plus tard avec une robe blanche.
« C'était à moi », dit-elle en le ramassant et en le tendant. « Quand j'étais jeune et mince… »
-Mais…
« Mais non, ma fille, tu dois te marier comme il se doit. D'ailleurs, ce n'est pas seulement pour toi et le garçon. La famille de Máximo te mépriserait terriblement si elle l'apprenait. Je connais ces femmes ; elles te feraient vivre un enfer, même si tu étais une sainte. »
À dix heures du matin, ils se trouvaient rue Independencia. Ils entrèrent dans la chapelle des Exercices spirituels, une église simple et austère aux bancs de bois rustiques. Ce n'était pas une église de Varsovie, mais Natacha appréciait cette austérité qui jouait sur la souffrance et l'apitoiement sur soi.
La robe était bien trop grande pour elle, mais la vieille femme, munie de lunettes à verres épais, l'avait ajustée et recousue en moins d'une heure. Elle avait aussi envoyé Máximo chercher Tomasa pour préparer le déjeuner pendant qu'elles étaient à l'église. À neuf heures, elles les entendirent entrer, ainsi qu'une voix de garçon.
-C'est le fils de Tomasa, il va les emmener.
-Mais…

— Mais rien… c’est le seul mot que vous connaissez en espagnol ? Mon enfant ne va pas conduire le sulky comme si c’était celui de n’importe quelle famille.
À neuf heures et demie, ils montèrent dans le sulky, tous deux à l'arrière. Natacha portait une robe de lin à la jupe ample et brodée, et un voile sur le visage. Máximo portait une redingote noire sur un gilet marron et une chemise blanche, avec un nœud papillon marron et un haut-de-forme. Les passants les regardaient passer en faisant des commentaires. Doña Elvira partit ensuite à pied, vêtue de sa plus belle robe de soie sombre, seule, s'efforçant, durant les premiers pâtés de maisons, d'empêcher les chiens de la suivre et de la ramener chez elle.
« Où allez-vous, madame ? » crièrent les voisins en la regardant effrayer les animaux.
-Le garçon Máximo va se marier.
— Et avec qui, si je puis me permettre ?
« Avec une comtesse, ni plus ni moins », répondit-elle en relevant fièrement la tête, tandis qu'un des chiens lui mordait la jupe pour la retenir.
L'église était presque vide. Personne n'était au courant du mariage, bien sûr, mais la nouvelle se répandit rapidement dans tout Buenos Aires. Máximo avait pris la précaution d'envoyer un télégramme à Santa Fe, mais il savait qu'il devrait affronter les reproches de sa famille.
Devant l'autel, devant une statuette du Christ en bois, sans doute une relique sculptée par les Indiens, ils jurèrent de rester unis pour toujours. Le prêtre était jeune et ne portait qu'un surplis par-dessus une vieille soutane qui avait probablement appartenu au prêtre décédé peu de temps auparavant. Il referma la Bible et les bénit en faisant le signe de croix. Ils échangèrent un baiser furtif, et l'on entendit les timides applaudissements de Doña Elvira et de deux femmes pieuses, qui avaient passé la majeure partie de la journée à l'église et avaient servi de témoins. Lorsqu'ils sortirent sur le trottoir, les quatre chiens remuèrent la queue et tournèrent autour d'eux.
« Voici notre réception », a déclaré Mendoza. « Je suis vraiment désolé. »
« Je préfère les files d'attente authentiques aux sourires forcés », a répondu Natacha.
Doña Elvira éclata de rire. Elle ne comprenait pas vraiment cette femme, elle ignorait qui elle était et ce qu'elle ressentait réellement. À plusieurs

reprises, en la touchant, elle éprouva une sorte de douleur sourde que son optimisme contrariait par une parole agréable, mais surtout par une pensée positive. Elle appréciait la dévotion qu'elle avait lue sur son visage lorsqu'elle contemplait la statuette de la Vierge, mais elle n'était pas certaine que ce sentiment fût lié à la foi catholique. Doña Elvira savait que toutes les femmes possèdent une étrange profondeur, un puits presque sans fond que beaucoup, comme elle, remplissent de choses superficielles : des mots, des actions et des pensées insignifiantes, et parfois de quelque chose de plus grand, peut-être les vestiges d'un effondrement intérieur dont les débris recouvraient une grande partie de cet étrange puits.
Quoi qu'il arrive, elle ne les reverrait plus jamais. Sa mission était accomplie. Cet après-midi-là, ils mangèrent des empanadas préparées par Tomasa et burent avec les voisins et amis que Máximo avait à Buenos Aires, arrivés au fur et à mesure qu'ils apprenaient le mariage, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Ils dormirent dans la même chambre où Máximo Mendoza avait passé une grande partie de son enfance et de son adolescence. C'était une chambre austère, masculine, mais dans les tiroirs de l'armoire, on trouvait encore des vestiges de son enfance : des shorts, quelques chemises de bébé et des poupées de chiffon. Avant l'aube, pendant qu'il dormait, elle sortit un vieil ours en peluche resté intact. Elle le rangea dans le coffre, tout au fond, et retourna se coucher. Dans deux heures, ils partiraient pour le ranch.

Ils remontèrent le fleuve Paraná sur une barge que Mendoza avait ancrée au port. Presque tout le monde connaissait Máximo et, après l'avoir embrassé et avoir plaisanté avec le capitaine, ils le virent embarquer avec sa femme. Ils la saluèrent d'un geste respectueux ; ils n'osèrent même pas lui adresser la parole, car on leur avait dit qu'elle était comtesse. Ils avaient maintenant trois malles, que les deux assistants transportèrent à bord et disposèrent dans la cabine. Le capitaine Mendoza lui-même pilota la barge, et ils mirent le cap au nord.
Natacha s'appuya à la rambarde, le regard perdu sur les berges du fleuve, si différentes de sa terre natale. C'était une jungle dense et étouffante. Elle ne ressentait plus ni vertige ni étourdissement, malgré le fort courant. Presque toutes les robes qu'elle avait achetées à Buenos Aires étaient sombres, car elle pensait que les couleurs claires attiraient l'attention. Elle

n'aimait pas qu'on l'aborde pour lui parler, à moins qu'elle ne le souhaite, et le noir n'était pas une couleur lugubre, mais noble. Il créait une distance et une notion essentielle du temps.
Elle déboutonna le premier bouton de sa robe, et le soleil côtier caressa sa gorge et sa poitrine. Elle retroussa ses manches, dévoilant ses avant-bras fins et blancs. Elle jeta un coup d'œil depuis la rive vers la cabane où Máximo était assis, pour lui demander le nom de l'arbre et des grandes fleurs flottant sur l'eau. Et elle écouta la réponse rapide et assurée, vibrant dans l'air immobile, savourant l' exubérance qui accompagnait ces noms exotiques. Elle ne les retiendrait jamais, malgré tous ses efforts. Étrange, comme son incroyable mémoire pour la lecture et les langues refusait de retenir les noms des choses propres à ces lieux.
Durant les dix jours de traversée, ils firent escale dans plusieurs ports, mais seulement pour que Maximus puisse saluer quelqu'un ou régler quelques affaires. Elle comprenait toutes les conversations, pourvu qu'elle puisse les entendre de sa cabine ou appuyée sur le bastingage, observant son mari et les autres parler et rire sans lui prêter attention, même s'ils ne lui jetaient que des regards furtifs de temps à autre. C'étaient des hommes rustiques qui ne savaient pas comment se comporter avec elle, mais elle voyait en eux des êtres plus dociles et polis que les Cosaques qui avaient tué son père.
« Nous serons à Santa Fe demain », lui avait dit Máximo en confiant le volant à un assistant et en allant se coucher. Il se déshabilla et se glissa dans le lit, posant une main sur le ventre de Natacha. Elle le laissa faire et vit la délicatesse et la timidité avec lesquelles il caressait sa peau, la faisant glisser centimètre par centimètre vers le bas, puis elle l'arrêta.
-Je crains.
- À propos de quoi?
-De la part de votre famille.
-Ils n'auront d'autre choix que de vous accepter.
-Je le sais déjà, mais je ne sais pas s'ils vont m'aimer…
— Ça te tient tant à cœur ?
— Mais à quoi ressemblent-ils ?
« Mes oncles ne s'intéressent qu'à la terre, au bétail et à la politique. Et tes tantes auront de quoi se vanter en ville avec ton titre et tes origines polonaises. Tu devrais faire semblant de ne pas parler espagnol ; comme

ça, elles feront l'effort de te comprendre. Je les imagine déjà te regarder comme des imbéciles… »
« Les femmes ne sont pas comme ça, elles vont me reconnaître et elles vont dire du mal de moi… »
-Arrête de t'inquiéter.
Il porta une main à sa bouche et l'autre à l'entrejambe de Natacha. Cette nuit-là était différente ; peut-être était-ce la terre qui le reconnaissait, ou le fleuve qui éveillait en lui quelque chose de nouveau, de plus rustique, de plus fort. Il s'était laissé pousser la barbe, et les poils naissants effleuraient les joues de Natacha ; même les poils de sa poitrine semblaient plus rêches et piquants, frôlant ses seins. Un instant, il crut que le bateau voguait au rythme de Máximo Mendoza tandis qu'il explorait à nouveau le corps de Natacha, comme s'il s'agissait d'un nouveau bras de cet immense fleuve cerné par les remparts de la jungle.
Lorsqu'elle monta sur le pont le matin, déjà habillée et ses malles prêtes à accueillir ses beaux-parents, elle vit qu'ils se trouvaient sur le rivage d'un petit port presque désert. Máximo gréait le navire à quai. Il l'appela. Elle descendit sur la passerelle et il lui souhaita la bienvenue au pays de Santa Fe.
Pour la première fois, peut-être à cause de l'insistance de son ton, Natacha comprit le sens de ce nom. D'une manière encore trop étrange pour elle, toutes ses incertitudes s'éclaircirent soudain, disparaissant complètement. Les doutes et les peurs, le malaise quant à son identité depuis la mort de Krakovsky, quant à ses convictions, quant à la valeur de tout ce qu'elle avait appris et cru enfant – tout cela trouva sa juste place dans ce lieu où il n'y aurait plus de neige, plus de steppes, plus de Cosaques. Dans un tout autre endroit, la foi sacrée de son enfance – les livres, les images, les crucifix et le dieu-père blond et puissant qui l'enlaçait – demeurait inébranlable dans une rivière d'eau chaude, parmi de grands arbres aux chants stridents, et désormais dans l'ombre d'un homme aux cheveux noirs. Les contraires s'attirent, savait-elle, les gens comme les lieux. Et le temps était un continuum unique qu'elle ne pouvait définir.
Comme des fourmis, plusieurs hommes et femmes surgirent soudain des baraques du port. Ils connaissaient tous Mendoza et s'empressèrent de lui offrir quelque chose : une femme portait une calebasse à maté et une bouilloire dans chaque main, d'autres des empanadas sucrées, et les

hommes avaient amené une charrette et un cheval. Ils y montèrent et se mirent en route pour le ranch. Natacha ouvrit le tissu qu'une des femmes lui avait donné, et ils mangèrent des pâtisseries. C'était la première fois que Natacha goûtait de telles choses, et il sourit en voyant qu'elle les appréciait. Ils parlèrent et rirent des gens du port tandis qu'ils empruntaient les chemins de terre qui traversaient des ponts branlants au-dessus des ruisseaux et serpentaient à travers des lagunes où flottaient de grands groupes de canards ou de vanneaux. Máximo trouvait amusant de voir les yeux étonnés de Natacha. Dans ces instants où elle se trouvait sur cette terre qu'il connaissait, il se sentait plus en sécurité que pendant les mois qu'il avait passés en Europe. La Pologne était sa patrie incompréhensible, mais ce pays n'existerait plus dans leurs vies. Seuls le fleuve et le ranch, les chevaux et les chiens, et le ciel incertain seraient les habitants de leur existence. Et elle ne serait plus qu'argile entre ses mains. C'est ce qu'il pensait, mais il pensait aussi à l'enfant, et cette argile n'était pas sienne, et il n'était plus sûr, alors, de ce qu'il pensait.

Ils arrivèrent au ranch, mais avaient déjà passé une demi-heure dans les champs de la famille. La maison principale était une grande bâtisse de plain-pied, coiffée d'un toit colonial, entièrement entourée d'une large véranda. Un ombú se dressait à plus de cinquante mètres, projetant l'ombre tachetée de l'après-midi sur la maison, et de l'autre côté, une courte rangée de jacarandas abritait les enclos. Derrière la maison, dominant les toits, s'étendait un bosquet d'araucarias. La charrette s'arrêta à quelques pas de l'entrée, et les chiens avaient déjà commencé à les encercler et à les suivre jusqu'à ce qu'ils s'arrêtent. Ils étaient une dizaine ou une quinzaine, un mélange de lévriers et de chiens courants, ainsi que quelques autres petits chiens de races croisées. Natacha ne put s'empêcher de rire en voyant la meute remuer la queue et aboyer. Une servante sortit de la maison, et Tomasa apparut derrière elle. Natacha fut heureuse de voir une connaissance.

« Je viens d'arriver avec mon ami, jeune homme », dit la femme noire. Elle salua Natacha, mais contrairement à leur comportement à Buenos Aires, elle lui accorda à peine un regard. Natacha eut l'impression que les femmes de la maison lui avaient peut-être interdit de leur faire confiance.

Une très jeune femme apparut alors, pas très grande, mais mince et vêtue d'une robe de soirée. Blonde, elle avait une démarche gracieuse et élégante. Elle s'arrêta devant elles et tendit la main à Natacha.
« C’est un plaisir, comtesse », dit-il en faisant un clin d’œil à Maximus.
« Pas de titres, Lucrecia. Natacha, c'est ma cousine. » Soudain, un jeune homme accourut et saisit la cousine par la taille pour l'effrayer. Elle se retourna, d'abord agacée, puis sourit. Inutile de les présenter. Les deux hommes s'étreignirent.
-Ça fait si longtemps, mon ami, si longtemps…
-Nous ne nous sommes pas revus depuis la révolution des années soixante-dix, n'est-ce pas ?
— Tu es allée en Europe te reposer, ma chère, et tu en as ramené une comtesse.
Assez avec les titres. Désolée Natacha, mais tu vas devoir les supporter encore longtemps avant qu'ils ne comprennent. Ce monsieur est mon frère adoptif, Sebastián Aráoz Urquiza, le fiancé de ma cousine.
Ils entrèrent dans la maison et Natacha fut présentée l'une après l'autre aux trois tantes. Deux étaient mariées et leurs maris la saluèrent poliment, tout en fumant leur pipe. La célibataire la dévisagea longuement de la tête aux pieds. Puis elle lui tendit la main et dit :
-Bon après-midi.
Elle était la seule à avoir échappé à ce titre, et Natacha l'a interprété comme une déclaration de guerre.

Les jours suivants furent consacrés à son installation dans la maison et à l'apprentissage des coutumes familiales. Elle ne voulait pas se faire remarquer trop brusquement ; elle ne voulait pas paraître hautaine, mais elle ne voulait pas non plus être soumise. Lorsque sa tante célibataire, assise dans un fauteuil à bascule, un maté à la main, vit les ouvriers agricoles décharger les malles, et que l'une d'elles était particulièrement lourde, elle demanda :
- C'est quoi tout ce volume ?
Máximo était à la campagne, se familiarisant avec les finances du ranch. Ses oncles étaient les frères de sa mère, et comme la propriété ne leur appartenait pas, ils ne s'étaient pas beaucoup occupés des finances. Elle

appartenait à la famille Hurtado de Mendoza, et la famille de Máximo vivait en Espagne.
« Des livres, tante Clotilde », dit Natacha.
La femme la regarda avec sarcasme et ne dit rien.
Ce soir-là, Máximo rentra fatigué et se coucha tôt. Natacha était dans la bibliothèque, une pièce spacieuse avec une table centrale et une fenêtre donnant sur les araucarias. Les étagères étaient presque vides. Elle avait rangé et distribué les livres qu'elle avait achetés à Buenos Aires. Elle sentit frapper chaleureusement à la porte, et la voix de tante Clotilde dit :
— Trop de livres pour une femme. Probablement des romans aux idées étranges.
Natacha interrompit ce qu'elle faisait et s'approcha de la femme.
-S'il vous plaît, tante, asseyez-vous.
La femme l'ignora. Elle se mit à parcourir les étagères du regard, prit un livre, l'ouvrit et regarda Natacha. Elle le reposa et en prit un autre. Elle fit de même avec plusieurs autres, jusqu'à ce qu'elle pose le dernier sur la table et s'assoie.
— Voulez-vous me dire qui va vous apprendre à les lire ?
« Personne, tante, ne t'inquiète pas, nous n'aurons pas à payer de professeurs. J'ai appris avant de venir ici ; Máximo m'a aidée. »
— Ils se connaissent donc depuis longtemps ; j’ai compris que Máximo n’était à Varsovie que depuis quelques mois.
-C'est exact, tante…
— Ne mens pas, espèce d'effrontée ! Tu ne peux pas parler espagnol aussi parfaitement ni lire ces livres en si peu de temps.
Natacha prit une profonde inspiration, le cœur battant la chamade ; elle transpirait, mais elle était persuadée que la faible lumière de la lampe ne la trahirait pas. Et encore moins le tremblement qui lui montait à la gorge. Toute réponse serait déplacée, car l’autre femme ne la croirait pas.
-Avec l'aide de Dieu, tante, et surtout celle de la Vierge Marie.
Natacha disparut dans l'ombre, hors de la lumière, et revint avec quelque chose dans les mains. Elle s'approcha de la femme et déballa le tissu.
-Elle est la Vierge de ma patrie, tante.
La femme n'avait pas demandé la permission de prendre la photo. Elle remarqua que le visage était sombre et la robe somptueuse et richement ornée. Puis Natacha vit l'expression s'éclairer sur le visage bronzé de la

vieille femme, d'un teint identique à celui de Máximo. Il devait tenir cela de sa famille maternelle.
La femme lui rendit l'icône, et ses yeux exprimaient à la fois de l'angoisse et de la tendresse.
Elle ressemble à Notre-Dame des Douleurs. À son appel, nous avons remis les corps de ma sœur et de mon beau-frère, alors que votre mari était encore enfant.
— Elle ne m'a jamais dit comment ils sont morts, tante.
Mon beau-frère était officier de marine et a combattu pendant la guerre contre le Paraguay. Il a été envoyé à Corrientes, puis plus au nord, à la tête d'une flotte. Il a été tué à la bataille de Caaguazú. Ma sœur était de santé fragile ; Máximo était leur unique enfant et elle a failli mourir en couches. Elle a eu encore plus de mal à supporter la mort de Nicasio. La guerre a continué, mais elle est décédée avant la fin. Elle était dévouée à Notre-Dame des Douleurs. Je me suis occupée d'elle jusqu'à son dernier souffle, et elle est morte de chagrin. Elle m'a fait promettre que nous construirions une chapelle sur le ranch en l'honneur de la Vierge.
— Et vous le pensez, tante ?
La femme la regarda dans les yeux.
— Qu’en penses-tu, ma fille ? Qui ne croit pas à la douleur ? C’est elle qui construit le monde.
Il lui prit la main et ils descendirent ensemble le couloir vers ce que Natacha supposa être l'arrière de la maison, car ils s'arrêtèrent devant une arche pointue sans porte, d'où filtrait un faible reflet de la lune. Dehors, ils aperçurent les araucarias, quelques vestiges de foyers et une vieille citerne. Quelques chiens aboyaient, mais leurs aboiements ressemblaient plutôt à des gémissements.
Ils entrèrent dans une petite pièce dont les murs blancs et nus apparurent à la lumière de la lampe que portait la tante. Il n'y avait qu'un prie-Dieu devant lequel se trouvait l'autel avec la Vierge des Douleurs. L'image, petite et sombre, se détachait comme une tache noire sur le mur.
« Voici la pièce que j'ai fait construire après la mort de ma sœur. Chaque matin, très tôt, quand personne d'autre n'est levé à part les ouvriers agricoles et les domestiques, je viens ici réciter ma prière des dix jours. Ensuite, je vais à la messe. Maintenant, allons dormir ; je t'emmènerai demain. »

Natacha s'approcha de la statuette, plus grande qu'elle. Elle ne pouvait l'atteindre qu'en levant le bras et en la touchant de la main. C'est ce qu'elle fit. Elle ne sut jamais pourquoi elle avait utilisé sa main gauche, puisqu'elle était habituellement droitière. Elle ne prit conscience de la douleur qu'au moment où ses doigts effleurèrent la statuette. Un frisson la parcourut, et tante Clotilde le remarqua. La vieille femme la saisit par les épaules et la tira en arrière en lui murmurant des mots qu'elle ne comprenait pas. C'était du latin, sans doute, ou une prière chuchotée à voix basse.
Quand ils furent partis, Natacha lui demanda.
— Qu'est-ce qu'il t'a dit, tante ?
— Rien, ma fille, juste des bêtises en quechua, ou je ne sais quoi, parce que je n'ai jamais appris cette langue compliquée.
- S'est-il excusé ?
La vieille femme la regarda avec un soupçon d'étonnement.
— *Llakikinum* . C'est ce que je voulais dire. Comment le saviez-vous ?
« Ce n'était qu'une intuition, car c'est ce que j'aurais demandé en échange de mon audace à la toucher. Elle souffre beaucoup, tante, vous l'avez remarqué ? »
La vieille femme la conduisit à sa chambre. Elle entrouvrit la porte et vit son neveu déjà endormi dans son lit.
« Bonne nuit, tante Clotilde », dit-il en l'embrassant sur la joue.
« Dors bien, ma fille. » Elle était déjà en train de partir lorsqu'elle se retourna et dit : « Ne le laisse pas t'embêter si tu ne le veux pas. Les hommes font souffrir. »
Natacha baissa les yeux et répondit :
— Et si je le veux aussi ?
-Alors, tuez le désir.
Ils se rendirent compte qu'ils se trouvaient au milieu du couloir, la porte de la chambre entrouverte, dans la pénombre d'une ou deux heures du matin, probablement en train de parler de Dieu.
— Alors, quelle est la différence entre la douleur qu'ils nous infligent et celle que nous nous infligeons à nous-mêmes ?
La privation est une douleur plus intense que toutes celles que l'on peut nous infliger. L'interdiction, mon enfant, c'est l'absence. Et quelle douleur est plus grande que l'absence de Dieu ?

« C'est comme ça qu'on décrit l'enfer, tante. Alors c'est comme souhaiter l'enfer ? »
« Ta vie est méprisable, ma fille, car aucune des nôtres ne vaut quoi que ce soit. Plus grand est ton mépris, plus précieuse est ton humilité. »
Cette nuit-là, Natacha repensa à tout cela. Elle dormit à peine, les yeux rivés sur le corps endormi de Máximo Mendoza, nu et recouvert d'un drap jusqu'à la taille. Elle brûlait d'envie de le toucher, mais se retint. Elle l'observa respirer profondément. Il avait dû trop boire lors de cette réunion avec son beau-frère et ses amis, à parler d'argent et du pays. Mais ils avaient sans doute surtout parlé de souvenirs d'enfance, de famille, et certainement des femmes qu'ils avaient connues.
Il faisait jour quand elle entendit des bruits dehors. Les ouvriers agricoles étaient déjà au travail. Elle entendait le bruit d'une hache, des aboiements et des meuglements. Elle vit passer les ombres de deux servantes devant la fenêtre, bavardant en se dirigeant vers la ville, peut-être pour faire des courses. Elle sentit l'arôme du pain frais et du café. Elle se leva et s'habilla. Máximo dormait encore. Elle sortit dans le couloir et tomba nez à nez avec tante Clotilde.
-Bonjour ma fille. As-tu bien dormi ?
-D'accord, tante.
— Je suis déjà allée prier la Vierge Marie. Maintenant, nous allons à la messe, mon chéri. Elle est à sept heures et nous avons une demi-heure de trajet.
Natacha posa un châle sur ses épaules, et en partant, elles croisèrent l'un des oncles. L'homme bâillait en se réveillant, vêtu d'une tenue d'équitation. «Voici les femmes pieuses», dit-il. «Vous avez gagné une disciple.»
-Ne fais pas attention à lui, ma fille.
L'homme mit son béret et sortit, traînant les semelles de ses bottes jusqu'à ce que le bruit disparaisse lorsqu'il posa le pied sur la terre sèche et monta à cheval.
Ils montèrent dans une charrette tirée par leur tante, qui pansait le vieux cheval, lequel effectuait son trajet matinal habituel jusqu'à la chapelle. Le matin était clair et limpide, contrairement aux matins brumeux et froids de Pologne. Ils regardèrent passer les fermiers et leurs femmes, entourés d'enfants, et empruntèrent une longue route sinueuse à travers les arbres, qui s'élargissait à mesure que les maisons se faisaient plus nombreuses. La

chapelle Notre-Dame des Miracles se trouvait à la périphérie de Santa Fe. À leur arrivée, de nombreuses femmes se tenaient à la porte et peu d'hommes. Ils entrèrent et Natacha aperçut le vieux bâtiment jésuite, ce qui lui donna l'impression d'entrer dans un lieu familier. L'âge du bâtiment était évident dans les images qui ornaient les murs : des saints sculptés dans du bois craquelé et décoloré sur des murs d'adobe blanchis à la chaux.

Arrivés à l'autel, ils se prosternèrent devant un Christ que Natacha n'avait jamais vu. Sculpté dans un seul et large tronc d'arbre, le bois présentait un grain continu, hormis les plis et les courbes de la peau et du pagne de Jésus, où les ombres dessinaient les contours d'une figure principale qui semblait immergée, prisonnière et protégée. Car telle était l'impression que donnait la figure du Christ en croix : un lieu où la douleur est un refuge étroit et intime. La contempler revenait à l'espionner.

Natacha, figée, ne put détourner le regard malgré sa gêne, tandis que sa tante leur demandait de s'asseoir. Elles reculèrent et prirent place au premier rang. Les autres continuèrent d'entrer et de s'installer. De nombreuses femmes s'approchèrent pour les saluer, et tante Clotilde les présenta à sa belle-fille. Presque tout le monde savait qu'elle était comtesse, et les gens continuèrent d'affluer jusqu'à l'apparition du prêtre dans l'atrium.

Lorsque la messe fut terminée, ils partirent entourés de monde, et la tante essaya de ne pas être impolie, mais dit soudain :

« On se reverra, mesdames, on se reverra… » Et il attrapa Natacha fermement par le coude et la fit monter dans la charrette.

Finalement, elles repartirent pour le ranch, la vieille femme se plaignant de toutes ces femmes qui ne cherchaient qu'à plaire à Natacha.

-Ne t'inquiète pas, tante, ils ne me dérangent pas.

— Mais moi, oui.

Au ranch, Máximo et ses oncles étaient partis aux champs. Les autres femmes étaient allées faire des courses en ville. Natacha et tante Clotilde prenaient leur petit-déjeuner seules sur un terrain vague, sous les araucarias.

— Dis-moi, tante, qui a fabriqué la statue du Christ sur l'autel ?

« Les Indiens, ma fille. Les Jésuites avaient une très grande mission ici ; lorsqu'ils ont été expulsés, tout a été abandonné pendant de nombreuses années. Mais ce Christ est resté florissant. »

Natacha songea au visage souffrant, où même les larmes sculptées semblaient aussi sombres que le bois. Durant toute la messe, elle avait observé la figure. Les mains crispées par la rage, le cou tordu couvert de sang dégoulinant de la couronne d'épines, le torse nu et décharné, criblé de cicatrices qui, sur le bois, ressemblaient à des crevasses où les insectes avaient pondu leurs œufs. Pourquoi pensait-elle cela, si elle ne les avait pas vues ? Ou bien crut-elle voir les mouches ramper sur le corps ? Puis elle remarqua les jambes du Christ, osseuses, les pieds croisés et transpercés par le même clou. Et ce qui attira son attention, c'est que les deux jambes étaient fracturées à des endroits différents : l'une à la cuisse, avec une profonde entaille presque à mi-hauteur, et l'autre au mollet, oblique et plus superficielle.

— As-tu vu, tante, les dégâts qu'ils ont causés à la statue du Christ ?

Clotilde la regarda avec sarcasme.

« Je comprends maintenant, vous parlez des jambes. C'était intentionnel, m'ont dit les Indiens. »

— Et pourquoi les connaissez-vous si bien ?

« Parce que soit vous vous entendez bien avec eux, soit ils vous massacrent. Je ne parle pas d'ici, mais ils sont encore sauvages aux postes frontières. De plus, ces gens ont été domestiqués par les prêtres, et ils sont plus soumis que nos chiens. Ils ont construit la petite chapelle ici, au ranch. Ma famille n'en voulait rien savoir, mais j'ai insisté. Après tout, c'était à la mémoire de ma sœur et de mon beau-frère. Et les Indiens sont les meilleurs artisans du coin. Ce sont des artistes, et ils créent selon leurs visions. »

Ils restèrent silencieux tandis que la matinée se levait lentement sous un soleil qui dévoilait les arbres et plongeait la maison principale du ranch dans une chaleur étouffante et inconfortable. Les chiens aboyaient de temps à autre, et l'on entendait le trot des chevaux que les employés du ranch promenaient. Les toits de la ferme luisaient et semblaient se plaindre de la chaleur qui allait les accabler toute la journée.

— Mais pourquoi ces coupes budgétaires ?

« Écoute, ma fille. Je n'y comprends pas grand-chose, car c'est très compliqué, comme tout ce que les Jésuites ont fait. Ils ont enseigné aux Indiens une religion mêlée de science, le tout au service de Dieu, bien sûr, même s'ils ont été expulsés pour des raisons plus terrestres, paraît-il. Quoi qu'il en soit, les Indiens ont appris les mathématiques et les ont appliquées aux arts avec lesquels ils ont bâti l'Église. »
La vieille femme sortit le chapelet de sa poche et montra la croix à Natacha.
Vous voyez comment trois côtés de la croix sont égaux et le quatrième plus long ? Si vous raccourcissez celui-ci, vous obtenez une symétrie presque parfaite. Et si vous tracez une ligne entre chaque point, vous formez un losange, mais si vous prenez un compas et que vous le placez au centre, vous formez un cercle.
La tante prit une profonde inspiration et but une gorgée de maté. Natacha attendit, puis en demanda une. C'était la première fois qu'elle en goûtait. La tante la félicita lorsqu'elle réussit l'épreuve. Elle avait aimé ça, dit-elle, mais n'avait accepté que par obligation.
- Et ensuite ?
-Dans chaque cercle, on calcule le nombre grec Pi, que l'on dit infini.
Natacha demeurait plongée dans ses pensées. La douleur était nécessaire, quelle que soit sa forme, et la douleur physique est toujours plus manifeste, et semble plus intense, que la douleur spirituelle, simplement parce qu'elle est plus immédiate. Nos corps, se disait-elle, sont un fardeau ; notre chair est faite pour mourir, mais il faut d'abord qu'elle saigne, qu'elle soit battue, lacérée. Sans cela, ce n'est pas de la chair. Sans cela, ce n'est qu'un tissu sans valeur, car il n'a jamais été éprouvé. Sinon, à quoi bon les sacrifices ? Le Christ avait été l'agneau par excellence.
Symétrie et infini.
La viande qui dure.

Dès lors, tante Clotilde fut sa seule alliée. Car lorsque Máximo annonça à la famille – un dimanche, alors qu'ils déjeunaient sous des arbres, le grand feu faisant rôtir la viande à quelques pas de la table, les servantes s'affairant avec des boissons pour les femmes et du vin pour les hommes, entourés des chiens qui tournaient autour – que Natacha était enceinte, un silence s'installa. Seule elle eut l'impression que le temps s'était étiré. Elle

vit dans les yeux de sa famille qu'ils comprenaient tous que le mariage était encore récent, mais soudain, un éclat de rire retentit, la voix tonitruante de l'oncle Álvaro, le mari de sa sœur aînée. Il se leva de sa chaise, comme accablé par le soleil de midi, la viande et le vin, et secoua Máximo par les épaules, l'enlaçant et le tapotant. Il était ivre, et c'est pourquoi il n'avait pas prêté attention à ce qui, chez les autres, était encore au moins un ressentiment, sinon une désapprobation tacite.

« Mais bon, gamin, personne n'a besoin de le savoir, ce genre de choses est très courant », lui chuchota-t-il à l'oreille, mais tout le monde l'entendit. Natacha baissa les yeux et posa les mains sur sa jupe. Tante Aurélia s'approcha pour la féliciter, arborant la grimace habituelle dont elle se servait pour apaiser les tensions familiales. Elle lui déposa un baiser bref sur la joue et alla trouver son mari pour s'asseoir. L'autre tante, la plus sérieuse et la plus austère, se leva et se mit à parler avec Clotilde. Elles semblaient se disputer à voix basse, jusqu'à ce qu'Aurélia s'approche de Natacha et dise :

« Clotilde sera votre scribe, et elle répondra pour vous, mon cher. » Puis elle rejoignit son mari, grand et mince, avec une épaisse moustache grise. Tante Clotilde s'assit près de Natacha et la rassura. Natacha s'en était déjà rendu compte, mais quelque chose de plus précieux que les apparences s'était épanoui entre eux. Máximo jugea imprudent d'aborder sa femme. Sous le regard de sa famille, il s'assit pour bavarder avec oncle Álvaro et tante Aurélia. L'après-midi passa, puis vinrent le maté, les beignets et une profusion de sucreries.

Le soleil se coucha sur eux tous : l'oncle Álvaro était allongé dans l'herbe, près de deux chiens qui lui léchaient parfois le visage ; ses tantes mariées étaient rentrées ; Clotilde et Natacha, un livre à la main, discutaient. Les braises s'éteignirent lentement et une brise fraîche se leva des arbres. Máximo, appuyé contre un tronc d'arbre, fumait sa pipe. Son regard se portait vers la maison principale et celles qui étaient encore dehors. Il croisa le regard de Natacha de temps à autre. Il savait qu'elle le réprimandait pour son silence. Il était heureux que Máximo ait trouvé en l'une de ses tantes la protection que personne d'autre ne lui aurait jamais offerte. Avant de remettre les pieds sur la terre de son enfance, il avait cru que Natacha et lui formeraient un rempart invincible contre sa famille. Mais face à eux, il redevenait le jeune orphelin qu'ils protégeaient tous.

Guerre ou femmes, tout menaçait l'avenir de la famille. Ils le voyaient comme le seul digne successeur du prestigieux héritage qu'ils estimaient porter sur leurs épaules. Et maintenant qu'une comtesse polonaise sans scrupules et désargentée l'avait séduit en lui offrant un enfant et le mariage, ils ne pouvaient plus le laisser partir. Il avait toujours été un garçon rebelle, aimant se cacher ou fuguer, et passionné par le fleuve et ses dangers. Mais ils savaient aussi qu'il était plus intelligent qu'eux tous, un trait hérité de son père, Nicasio. La famille Hurtado de Mendoza l'avait confié à la famille de sa mère, des Créoles en qui l'on ne pouvait se fier entièrement. La guerre leur avait déjà pris un fils, et pour sauver leur petit-fils, ils l'avaient envoyé en Europe pendant plus d'un an. Mais Máximo, au moment même où il était presque convaincu, avait rencontré Natacha, et soudain, le besoin de tout recommencer s'était fait sentir, mais sur sa terre natale.
La famille de sa mère vivait de placements qui ne rapportaient plus assez. Ils avaient dilapidé une partie de la fortune Mendoza, et Máximo savait désormais qu'il leur fallait faire des économies. L'argent que ses proches en Espagne pouvaient lui envoyer était une ressource qu'il ne souhaitait utiliser qu'en cas d'absolue nécessité.

Le fils de Natacha était né en octobre de l'année suivant son arrivée. Deux mois plus tôt que prévu, certes, mais personne n'y prêta attention, car une autre chose était encore plus frappante. Il était blond platine, la peau plus blanche que le lait. Máximo l'aperçut dans le berceau, près du lit de Natacha. Il contempla ce petit corps fragile, qui aurait facilement pu passer pour un prématuré. Mais comment dissimuler cette blondeur qui contrastait si fortement avec la leur ? Il regarda Natacha, qui regardait l'enfant comme elle regardait son père. C'était de l'admiration, et plus encore. Peut-être une sorte de respect profond.
Ce que Máximo avait patiemment enfoui sous des millions de tonnes d'eau, à des milliers de kilomètres de là, et sous le poids de la terre de son pays, avait refait surface, intact et renaissant. Le teint clair d'Alexei Krakovsky, le Polonais, brillait comme le soleil au cœur de la campagne de Santa Fe. Et c'est ce qu'il lut sur son visage : l'extase de voir les servantes et les ouvriers agricoles qu'elle avait amenés pour rencontrer le garçon, le contemplant avec ravissement.

« Mais c'est un ange ! » s'exclama l'une d'elles, et les autres approuvèrent, tandis que les hommes regardaient le garçon et le père, l'air perplexe. Natacha était resplendissante de beauté : ses cheveux noirs dénoués sur son cou pâle et sa chemise de nuit sombre. Ses yeux brillaient, car son enfant était l'objet de l'admiration de tous ces pauvres gens. Le garçon était-il devenu un symbole ? C'est sans doute ce qu'elle pensait, tandis que Máximo l'observait de l'autre côté de la pièce, espérant que l'adoration de ses ouvriers pour l'enfant prendrait enfin fin. Et puis il réalisa qu'il revoyait dans cette pièce la même scène qu'il avait vue tant de fois auparavant dans les crèches de Noël.
-Nous l'appellerons Ariel, n'est-ce pas, ma chérie ?
Les mots et les images se confondaient dans son esprit. Elle pensait sans doute à cela : la Vierge et l'Enfant, Joseph et les bergers. Seuls les Rois mages manquaient, et c'est alors que ses oncles arrivèrent avec des présents.
Ce soir-là, on fêta l'événement pour tous les adultes, sauf Natacha, le garçon et tante Clotilde. Jusqu'à l'aube, la musique, les guitares, les danses, les cris et les rires résonnèrent. Deux vaches furent abattues et rôties, et Tomasa dut faire venir deux jeunes femmes du village pour l'aider.
Les tantes gardèrent le silence ce soir-là. Il fallait étouffer l'évidence par le silence, souvent plus fort que le fer.

Au cours des deux années suivantes, ils vendirent leurs terres et leur domaine. Les économies réalisées leur permirent de se remettre de leurs difficultés, mais à la fin de leur dixième année de mariage, López fut assassiné et les provinces côtières furent placées sous tutelle fédérale. L'armée, venue de Buenos Aires, occupa les maisons des propriétaires terriens et, comme personne n'osait refuser sous peine d'être considéré comme un rebelle, ils laissèrent les mois s'écouler tandis que leur domaine était irrémédiablement perdu.
Mais la vérité était que Máximo voyait son mariage se déliter dès leur arrivée à Santa Fe, et la naissance d'Ariel n'était qu'un prétexte pour continuer à vivre ensemble. Natacha était devenue une femme pieuse qui assistait à la messe tous les matins, et lorsque tante Clotilde vieillit et devint plus fragile, ce fut l'excuse parfaite pour qu'il ne la quitte jamais. Ils

dormaient dans des chambres séparées depuis la naissance du garçon, mais il savait qu'elle restait éveillée à lire des ouvrages de théologie jusqu'à deux ou trois heures du matin. Il le savait car elle avait pris l'habitude d'aller en ville dîner avec ses amis. Parfois, Aráoz Urquiza l'accompagnait, mais pas toujours, car Lucrecia n'appréciait pas cela ; de toute façon, elle l'accompagnait la plupart du temps car Máximo s'enivrait et ne voulait pas le laisser rentrer seul au ranch. Mais lorsqu'il revenait plus ou moins sobre, il apercevait la lumière dans la bibliothèque et parfois il jetait un coup d'œil pour la saluer. Il lui demandait comment allait Ariel, elle levait les yeux de son livre et recommençait à l'ignorer.

Elle s'était attachée au garçon. Il était timide et réservé. À huit ans, il avait commencé à montrer un don pour le dessin, et elle lui rapportait des crayons et des carnets de la ville. Ils avaient pris l'habitude d'aller dans le bosquet derrière la maison du ranch et de s'asseoir dos à un tronc d'arbre, à contempler le feuillage dense et luxuriant. Ils échangeaient des opinions d'enfants, et le garçon se mettait à dessiner. Elle ne voulait pas le déranger, car un simple regard suffisait à le rendre gêné et à l'empêcher de dessiner. Natacha le savait, et elle n'aimait pas ce qu'Ariel dessinait. Il croquait des arbres et des animaux de la rivière, des oiseaux, parfois le contour de la maison du ranch, et même quelques-uns des ouvriers agricoles.

« Il faudrait faire venir un professeur de dessin », dit-il à sa femme, l'après-midi même où ils fêtaient le dixième anniversaire d'Ariel.

Mais Natacha avait d'autres projets.

Lorsque l'armée arriva pour s'installer, elle occupa les écuries et les logements des ouvriers. Il ne restait que peu d'ouvriers, si bien que la plupart des lits étaient vides, et ils passaient leurs journées à attendre les ordres du gouvernement, consommant le bétail de la famille Mendoza. Ils disaient que le gouvernement les rembourserait une fois l'intervention levée, mais ils n'y croyaient pas. Ils furent les premiers à voir le curé entrer dans le ranch. Il marchait le dos légèrement voûté, sa soutane usée flottant au rythme de ses pas rapides, une Bible serrée contre sa poitrine dans sa main droite. Il ne regardait ni les soldats assis ou couchés à même le sol autour du ranch, ni les officiers à l'ombre du portique.

C'était dimanche, donc Máximo était à la maison, et il l'a vu entrer.

-Bonjour, la maîtresse de maison est-elle à la maison ?

Maximo était à son bureau, il mit de côté les comptes qui n'avaient pas été clôturés de la journée et demanda :
- Qui la recherche ?
-Je suis la nouvelle institutrice de votre fils.
Ariel apparut alors dans la pièce, et lorsqu'il vit le prêtre, il courut vers lui et serra sa soutane dans ses bras.
Máximo Mendoza s'abstint de répondre à la question qu'il se posait et garda un silence hostile lorsque Natacha reçut le prêtre et qu'ils emmenèrent Ariel à la bibliothèque. Deux heures plus tard, il les vit partir. Il était toujours absorbé par ses calculs, vains car il n'y prêtait plus attention. Il salua le prêtre d'un air indifférent. Le regard de Natacha s'était teinté de mépris depuis quelques années. Était-ce sa faute, peut-être ? Son indifférence, ses escapades en ville, les femmes, peut-être ? Car elle n'ignorait pas qu'il les recherchait. Ou tant de livres de théologie, ou l'église ? Était-ce le dédain de sa famille, ce manque d'amour si cruellement en contraste avec l'effusion d'affection qu'elle le voyait recevoir des habitants ?
Natacha avait un corps solide, fort et mince, vêtue de vêtements sombres, avec un visage désapprobateur et des paroles sèches.
Depuis leur arrivée en Amérique, elle ne riait que lorsqu'elle était avec Ariel.
La Pologne lui manquait-elle ? Cracovie lui manquait-elle ?
Une seule fois, quatre ans après la naissance d'Ariel, il avait eu envie de lui poser la question. À l'époque, c'était une femme pieuse qui refusait de dormir dans le même lit que lui, se contentant d'un baiser en guise de salutation. Il se rendit dans sa chambre, entra et ferma la porte. Natacha ne l'avait pas invité ; son visage en disait long. Il ne pouvait plus lui poser la question, car tout avait déjà été dit. Au-dessus du lit, sur le mur, se trouvait un crucifix en bois que les Indiens de la Chapelle des Miracles lui avaient offert. À côté du lit, une table supportait une photographie. Un instant, il fut déconcerté et crut reconnaître Ariel. Mais le portrait représentait un jeune homme d'une vingtaine d'années, peut-être un peu plus.
S’il lui était si hostile, se dit Mendoza, s’il le méprisait à ce point, alors aucun acte ne pourrait aggraver son opinion à son égard.

Il était tellement enragé qu'il ne put se contrôler, conscient de chacun de ses mouvements. Il jeta le portrait à terre et, serrant les mains de Natacha, la plaqua sur le lit.
-Lui et moi, c'est le jour et la nuit, n'est-ce pas ?
Il tenta de l'embrasser, mais ne trouva qu'un visage émacié, sans la moindre odeur. Il essaya de trouver de l'excitation dans la colère qui l'habitait, même en repensant à ce qui s'était passé à Varsovie, lorsqu'elle vivait chez son père. Mais plus rien ne l'attirait vers le corps de Natasha, car son âme ne l'intéressait plus.
Une partie de cette colère resurgit le dimanche de la visite du prêtre. Ce soir-là, ils se disputèrent. Leurs voix résonnèrent dans toute la maison, bien plus fort que d'habitude. Les domestiques écoutaient derrière les portes, et les hommes attendaient dans la galerie, se demandant si quelque chose n'allait pas se produire. Tante Clotide était alitée depuis dix mois suite à un AVC, et bien qu'elle puisse entendre, elle ne pouvait ni bouger ni parler. Les autres ne quittèrent pas leurs chambres ; ils y étaient habitués.
Une semaine plus tard, le prêtre ne vint pas, alors que c'était censé être le premier jour de cours d'Ariel. Ce même dimanche, Maximus alla dans la chambre du garçon et annonça qu'ils passeraient la journée au bord de la rivière. Ils partirent main dans la main. Maximus l'aida à monter à cheval, attacha les provisions et ils se mirent en route, accompagnés de deux chiens.
À partir de ce jour, ils partaient en bateau tous les week-ends. Máximo lui apprit les rudiments de la voile et de la pêche. Ariel riait plus franchement et n'avait plus peur de se salir ni de crier s'il en avait envie. Parfois, ils campaient pour la nuit et rentraient le lundi ou le mardi matin, sales et fatigués. Ariel observait l'expression de sa mère qui les attendait à la porte, silencieuse et maussade. Elle passa rapidement devant lui, et Máximo l'ignora.
Pendant cinq ans, Ariel et Máximo sont devenus le père et le fils qu'ils n'avaient pas été pendant les dix premières années.
L’intervention fédérale avait été levée, mais l’économie restait précaire. Ils perdirent encore plus de travailleurs agricoles, et il ne restait plus que Tomasa et une servante pour la maisonnée. Mendoza avait contacté sa famille en Espagne et, après plusieurs lettres, il annonça qu’il achèterait un bateau pour effectuer des voyages côtiers sur le fleuve Paraná.

La famille, les quelques membres restants, car tante Aurelia était décédée et oncle Alvaro était en train de mourir d'une cirrhose dans un sanatorium, le regardaient comme s'il était devenu fou.
— Mais qu'en est-il de la famille ?
-Je leur avais seulement demandé de l'aide pour me débrouiller seul…
« Quelle honte… » dit l'autre tante.
« Préférez-vous perdre la terre et la maison ? Nous n'avons que des dépenses : l'éducation d'Ariel, bien sûr, si nous voulons qu'il continue à avoir des précepteurs privés, la nourrice de tante Clotilde, les frais du sanatorium de mon oncle, les impôts que Buenos Aires nous prélève, et le prêt aux Valentes… »
« Ça suffit », dit Natacha. « Inutile de s'expliquer. Et qui va en être responsable et le piloter ? »
-Je suis capitaine, n'est-ce pas ?
— Et vous serez absent longtemps ?
« Peut-être toute l'année », dit-il. « Je leur enverrai les bénéfices pour rembourser les dettes. »

À quinze ans, Ariel n'était plus aussi renfermé ni timide, mais il restait introverti. Toutes ces années où sa mère l'avait emmené à la messe chaque matin au village, les prières quotidiennes et la vénération des crucifix et des images de la Vierge lui avaient inculqué un sentiment de culpabilité pour tout ce qu'il faisait ou disait. Seul Máximo pouvait l'apaiser, mais pour cela, il devait s'éloigner du ranch, où tout, chaque lieu, lui rappelait sa mère. Le soir où il surprit la conversation de son père à table, il connaissait déjà les projets de ce dernier, car ils en avaient discuté lors d'une partie de pêche. Máximo lui avait dit qu'il fallait partir, mais Ariel pensait surtout au bateau et à la rivière.
Son corps d'adolescent, grand et mince, s'était un peu épaissi aux épaules et aux jambes à force de travailler ensemble lors de leurs voyages le long du fleuve Paraná. Mendoza l'avait emmené avec lui dans ses périples à travers les villes riveraines, à la recherche de vieux bateaux à réparer. Il projetait d'en acheter un grand pour transporter marchandises et passagers, un bateau capable d'affronter de longs voyages vers le nord. Il espérait aussi atteindre le Brésil. Ils parlaient des pays que Máximo avait

vus en Amérique et en Europe, mais dès que le sujet de la Pologne était abordé, il se taisait, malgré les nombreuses questions d'Ariel.
Finalement, un jour, ils se rendirent à Buenos Aires et découvrirent un vieux voilier de l'époque napoléonienne, abandonné à quai. Sa figure de proue était endommagée et le nom « *La Conquéte* » était inscrit sur l'un de ses flancs. Ils montèrent à bord et explorèrent le pont et l'intérieur. Ses dimensions imposantes donnaient l'impression d'une époque révolue, figée dans le temps. Mendoza s'entretint avec de nombreux hommes à Buenos Aires, et Ariel l'accompagna partout. On lui annonça que le navire était une épave, mais il se dit que son âge et sa taille pourraient être un atout pour la réussite de son entreprise. Il consulta un ingénieur. Il eut l'idée de transformer le navire en bateau à vapeur, en conservant les mâts et en adaptant la quille à la navigation fluviale.
Il envoya des télégrammes en Espagne et reçut, à maintes reprises, la somme demandée, qui augmentait de mois en mois au gré des arrangements. À deux reprises, les machines à vapeur tombèrent en panne lors des essais ; le navire était tout simplement trop lourd. Finalement, ils réussirent, et le jour du lancement, seuls Ariel et Aráoz Urquiza étaient présents. Le navire fut baptisé « Juan Manuel de Rosas ». Ceux qui assistèrent au lancement à Buenos Aires firent remarquer qu’un tel nom n’augurait rien de bon pour le succès commercial, mais Máximo savait que le long de la côte, ce serait tout le contraire.
Le premier voyage serait reporté ; les contrats restaient à finaliser et les détails techniques à régler. Tous trois retournèrent à Santa Fe. Natacha, trop occupée à veiller sur la santé de tante Clotilde, avait minimisé ses inquiétudes concernant Ariel. Elle n'appréciait guère le lien qui s'était tissé entre eux, mais elle avait cédé, car tante Clotilde lui avait conseillé que le garçon avait besoin d'une figure paternelle, qu'il ne pouvait plus grandir sous l'aile de sa mère, surtout maintenant qu'il était adolescent. Elle avait dit tout cela peu avant de tomber malade. Et maintenant, l'état de tante Clotilde s'aggravait. Parfois, elle semblait morte, sa respiration à peine perceptible ; d'autres fois, elle tentait de se lever en s'appuyant sur le seul bras qui lui restait, et elle tombait du lit. Elle se fractura une jambe et un bras à deux reprises, et à son alitement s'ajoutèrent les attelles qu'elle porta pendant plus d'un mois. Les infirmières qui s'occupaient d'elle allaient et venaient, ne supportant plus son comportement. Finalement, elle

décida de les éviter et de se faire aider par Tomasa. La vieille femme noire se plaignait de devoir cuisiner et faire le ménage, que c'était trop de travail. Elle ne parlait pas de sa tante, mais de Natacha. À ses yeux, Natacha avait rendu malheureux Máximo Mendoza, le garçon qu'elle avait aidé à élever et dont les parents lui avaient accordé la liberté. Mais elle s'y employait, et chaque matin, puisqu'elles n'allaient plus à la messe, les deux femmes changeaient les draps et lavaient le corps de tante Clotilde. Elles se disputaient, s'insultaient, et la vieille femme les regardait, impuissante.
Le jour de leur retour, Ariel lui annonça qu'il souhaitait accompagner son père lors de ses prochains voyages. Ils n'étaient plus que tous les trois ; les autres oncles avaient déménagé à Santa Fe après une dispute avec Natacha.
« Tu es folle ! » dit-elle.
« Ce sera une période d'essai », a déclaré Mendoza. « Je sais qu'il est jeune, mais il a beaucoup appris ces dernières années. »
« Absolument pas ! C'est non négociable ! Allez, Ariel, tu as fini de dîner ! Allons dans ta chambre. » Elle se leva et attrapa le garçon par le bras.
Máximo les regarda disparaître derrière la porte. Cinq minutes plus tard, elle sortit et la verrouilla. Aucun bruit ne provenait de l'intérieur.
Máximo et Natacha se disputaient bruyamment dans la salle à manger. Des verres volaient en éclats et les chiens, comme toujours, se cachaient dans les coins et sous la table. Tomasa écoutait derrière la porte de la cuisine, craignant que le jeune Máximo ne perde la raison et ne maltraite sa femme.
« C’est une harpie déguisée en sainte », répétait la Noire à qui voulait l’entendre. « Elle a fait des courbettes au jeune Máximo et a perdu son propre fils. » Tomasa ne faisait confiance ni aux prêtres ni à Dieu, car il y avait des églises pour les Blancs et d’autres pour les Noirs.
Elle s'endormait déjà, appuyée contre la porte, lorsqu'elle entendit un coup de feu. Paniquée, elle ouvrit la porte et vit Natacha assise dans la salle à manger. Elle chercha Máximo du regard et le trouva pointant un fusil de chasse sur la porte d'Ariel. Il avait forcé la serrure. Il laissa tomber son arme et cria :
- Fils ! Va dans ma chambre, maintenant !
Il regarda Natacha.
-Ariel va dormir avec moi ce soir.

Il ne perçut aucune expression sur le visage de Natacha. Si seulement il avait entrevu la moindre trace de la douleur qui imprégnait toute son existence. Mais il ne comprenait pas qu'elle avait pétrifié cette douleur, transformant son corps et son âme en une croix de bois sculptée aux traits du Christ. Des plis, comme des fissures, invisibles aux yeux de tous, étaient pourtant bien présents sous ces robes noires qui lui donnaient l'apparence d'une Vierge en peine.
Le matin, on trouva tante Clotilde morte. Tomasa entra dans la chambre et vit Natacha assise près du lit dans son fauteuil habituel, tenant la main de tante Clotilde et le chapelet qui avait appartenu à la vieille femme.
« Prévenez le patron », dit-il à la femme noire.
Tomasa se rendit dans la chambre de Máximo et, comme personne ne répondait, elle ouvrit la porte. Père et fils étaient encore au lit, endormis et habillés. La chambre empestait la sueur et l'urine. Elle aperçut les pots de chambre sous le lit et les vida. Elle secoua l'épaule de Mendoza, qui ouvrit les yeux.
« Ma tante est décédée », lui a-t-il dit.
Mendoza se leva et se lava le visage au lavabo.
-Va aider la dame, je m'occupe du garçon.
Elle réveilla Ariel et lui raconta ce qui se passait. Ils se changèrent et allèrent dans la chambre de sa tante. Le prêtre et le médecin étaient déjà arrivés pour établir le certificat de décès. Les quelques ouvriers agricoles restants vinrent présenter leurs condoléances.
Ils veillèrent leur tante jour et nuit. Máximo s'occupa des formalités administratives pour les funérailles et l'inhumation au village, et voisins et amis de la famille allèrent et venaient. La seule sœur survivante était assise dans le fauteuil qu'elle avait toujours préféré, et son mari se tenait à ses côtés. Ils ne pleuraient ni ne parlaient. Ils étaient simplement là, à attendre.
Les funérailles et l'inhumation au cimetière du village furent empreintes de gravité, notamment en raison du nombre de paroissiens de l'église que tante Clotilde avait fréquentée pendant quarante ans. Durant la cérémonie, Natacha contemplait intensément la statue du Christ sur l'autel, comme le matin où elle l'avait vue pour la première fois. Le Christ n'avait pas vieilli, mais les fissures du bois étaient plus nombreuses. Elle le savait, car elle les comptait chaque semaine depuis quinze ans. Dieu était un comptable

infaillible ; il tenait un registre où il consignait la bonne et la mauvaise fortune de chacun. Mais il était impossible que chaque fissure dans la sculpture représente un nouveau malheur pour chaque homme ou femme ; peut-être la fissure mesurait-elle un millionième de millimètre, mais tout cela dépassait son entendement. Elle l'avait accepté, ou plutôt, elle s'y était résignée après avoir dessiné des centaines de schémas géométriques ou numériques sur les innombrables pages de sa bibliothèque.
Un schéma des plans de Dieu. Cela aurait été magnifique.
Sans écouter le sermon du prêtre, elle continuait de contempler le corps du Christ, refusant d'abandonner la fierté de son intelligence, ce qui la faisait culpabiliser, et cette culpabilité alimentait la vanité de son chagrin : plus la douleur était intense, plus grande était sa fierté. C'est ce qu'elle offrirait à Notre-Dame des Douleurs à son retour chez elle. C'est ce qu'elle se répétait jour et nuit depuis qu'elle ne pouvait plus aller à la messe avec sa tante.
De retour au ranch, Máximo se rendit dans sa chambre. Natacha alla à la chapelle et demanda à Ariel de l'accompagner.
Ils s'agenouillèrent ensemble devant le prie-Dieu. Après un moment de silence passé à contempler l'image, elle demanda :
- Qu'est-ce que ton père t'a dit hier soir ?
-Rien, nous avons dormi.
Sais-tu que je couchais avec mon père à Varsovie ? Les corps des hommes sont beaux et protecteurs. J’aurais aimé que tu le rencontres ; il te ressemblait beaucoup.

Le premier voyage de « Juan Manuel » dut attendre près de trois mois, le temps que les formalités successorales concernant tante Clotilde soient accomplies. Le samedi où le testament fut lu, sa sœur et son beau-frère étaient présents, ainsi que sa cousine Lucrèce et son mari, accompagnés d'Ariel. Au dernier moment, le prêtre arriva et s'assit près de la porte.
La tante a légué tous ses biens terrestres à l'église.
Personne ne parla, seul le prêtre toussa une fois. Les documents furent signés et le notaire s'en alla.

Le matin, Máximo et Ariel sortaient leurs valises pour les mettre dans le chariot. Tomasa les accompagnerait. Ils partaient pour Buenos Aires, point de départ de leur premier voyage. Lorsqu'elle entra pour dire au revoir à

Natacha, ils la trouvèrent vêtue de sa robe de mariée, une valise à ses côtés.
« Je n'ai plus personne pour me retenir ici. Je ne laisserai pas mon fils devenir un marin ivrogne comme toi. Qu'ils ferment le ranch ou que tes proches s'en occupent. »
Aucun argument ne put la convaincre. Ariel les entendit se disputer durant toute la traversée. À leur arrivée à Buenos Aires, elle contempla le navire, vestige d'une autre époque et d'une autre terre.
Elle pensa à la Pologne et regarda son fils, désormais plus grand qu'elle et arborant une barbe douce qui commençait à pousser, ce qui le rendait encore plus digne de son héritage.
Alors elle sut qu'elle n'avait pas eu tort de les suivre. Elle embarqua sur le navire, persuadée d'avoir retrouvé son passé.

*

Julio Ruiz entendit frapper à la porte de la cabine. Il se frotta les yeux et s'étira. Il avait dormi toute la nuit sur la chaise près du lit, mais Manuel était toujours là, nu, à peine couvert par les draps qu'il rejetait aussitôt posés sur lui. Parfois, ses paupières papillonnaient sans qu'il les ouvre ; il rêvait sans doute. À en juger par le grincement de ses dents, la tension dans sa nuque et ses poings serrés, ce n'était pas agréable du tout.
On frappa de nouveau à la porte.
Julio se lava le visage dans le lavabo presque vide, déboutonna son pantalon et urina dans le récipient que Manuel utilisait également, mais Manuel ne s'était pas levé de la nuit et les draps étaient mouillés.
Ils ont frappé à nouveau.
« Qui est-ce ?! » demanda-t-il avec colère.
- Natacha.
Julio leva les yeux au plafond et se résigna.
-Un instant, madame…

Il boutonna sa chemise, la redressa et cacha le vase sous le lit. Il ouvrit les volets et constata qu'il était déjà plus de dix heures du matin. Le ciel était nuageux et l'activité habituelle de la ville et du port se manifestait le long de la côte.
Il ouvrit la porte et Natacha entra, le visage hagard, vêtue de la même robe que la veille. Bien que presque toutes fussent noires, il avait appris à les reconnaître. Elle avait dû dormir toute habillée, si tant est qu'elle ait dormi, car il était facile de l'imaginer agenouillée sur le sol, vénérant la main qu'il avait prise, enveloppée dans un drap. Qu'en avait-il fait ?
-Bonjour, madame.
« Bonjour Julio », répondit-elle sans le regarder, son regard étant fixé sur le lit. « Comment s'est passée ta nuit ? »
Il dormait, si l'on peut appeler rêves ou cauchemars ce qu'il faisait. Il bougeait sans cesse et gémissait parfois.
- Est-il malade ?
Julio essaya de percevoir une émotion dans la question.
-Il a de la fièvre, c'est tout.
Vous nous entendez ?
« Je le crois, mais il garde les yeux fermés comme s'il ne voulait pas nous voir. Il ne me répond pas, et si je lui mets à manger dans la bouche, il ne le recrache même pas. Il le garde dans sa bouche, et je dois le lui retirer pour qu'il ne s'étouffe pas. »
— C’est ce qu’on appelle la catatonie, Julio ?
Pas exactement. Si c'était le cas, les mouvements qu'il présente seraient anormaux, mais chaque cas est différent. Les séquelles d'un traumatisme émotionnel varient d'une personne à l'autre, et il est possible que ses réflexes moteurs périphériques, ainsi que ses réflexes autonomes, restent normaux.
« Je comprends, Julio. Vous êtes un homme extrêmement intelligent qui a eu la malchance de connaître la vie. Et surtout, vous êtes très gentil, de prendre soin de cet homme que vous connaissez à peine, et de savoir ce qu'il a fait. »
Il marqua une pause, et il n'y eut aucune réponse. Julio avait toujours les mains derrière le dos et le regard fixé sur le lit.
— J’ai une très grande faveur à vous demander. Croyez-moi, j’y ai longuement réfléchi ; j’y ai passé toute la nuit.

Il ouvrit sa main droite, jusque-là dissimulée en poing sous sa paume gauche, les deux mains placées devant sa poitrine. Julio avait cru à un geste de prière, mais en lisant ce qui était écrit sur le papier, il comprit que ces mains symbolisaient une proie.
Elle lui avait tendu un morceau de papier plié en quatre. Il le prit, le déplia, lut ce qu'elle lui demandait, le replia et le lui rendit.
« Toi seule peux le faire sans qu'il meure », dit-elle.
— Et pourquoi ne le tue-t-il pas tout simplement ?
Seul Dieu peut en décider. Je ne suis qu'un instrument de châtiment.
Dieu n'a-t-il pas de mains ? N'a-t-il pas créé l'homme à son image et à sa ressemblance ?
Natacha s'assit sur le bord du lit, posa les mains sur le matelas, et le papier resta abandonné aux pieds de Manuel, qui respirait bruyamment.
« Je ne te demande pas ton avis, Julio. Ce n'est pas une question de principe. Si tu ne le fais pas, je le ferai, et je suis sûr que tu mourrais de mes mains, ou pire. »
— Et qu'y a-t-il de pire que ce qu'elle demande à un homme ?
« Considère cela comme une mesure d'hygiène, Julio. Ainsi, le péché cessera de se propager. Je sais que tu n'es pas croyant, mais tu es un homme cultivé. Tu connais sûrement le verset de Matthieu qui parle d'éliminer tout ce qui nous donne l'occasion de pécher. »
Julio s'approcha de Natacha et lui saisit le bras.
« J’ai toujours pensé que vous étiez malade, madame. Je vous demande de partir et de vous enfermer dans votre chambre pour pleurer. »
Elle le regarda, effrayée. Lorsqu'il la lâcha, il dit :
« Très bien, si cela peut vous aider à démarrer. Vous le ferez pour nous tous, Julio, et surtout pour vous. Mon mari m'a expliqué pourquoi votre carrière s'est effondrée. Un mandat d'arrêt a été émis contre vous, Julio. Un télégramme à Buenos Aires, où vit le docteur Farías, et ils viendront vous chercher. »
Ses mains s'ouvrirent dans le geste d'un prêtre faisant la consécration, mais les siennes étaient destinées à montrer ce qui les entourait : un vieux bateau et un travail, tous deux précaires, mais suffisamment dignes comparés à la prison ou à une fusillade.

Julio Ruiz connaissait très bien le député Bartolomé Farías. Sa famille avait des origines patriciennes, certains de ses membres figurant même dans les archives du Cabildo durant les invasions britanniques. Mais on racontait que, même à l'époque de la Seconde Fondation, un certain Farías avait arpenté les rues boueuses du vieux Buenos Aires. Vrai ou faux, ou même si ce Farías qui marchait seul dans ce qui était alors un village pauvre était un de ses parents, peut-être même lui n'en savait rien. Mais pour rehausser son propre prestige, il le confirma, car lorsque le docteur Ruiz fut convoqué en urgence à la demeure du député dans le quartier de Palermo, Farías venait d'entamer son second mandat. La campagne avait été plus éprouvante que la première. « Beaucoup de piques et beaucoup de mensonges », lui dit-il le soir de sa convocation. Ruiz avait acquis une certaine notoriété à Buenos Aires après son séjour en France. Les médecins de Buenos Aires l'avaient accueilli froidement, mais ils ne pouvaient pas dire, comme ils l'avaient fait pour d'autres, qu'il était un bonimenteur de foire. Son diplôme et son stage auprès de Charcot ne justifiaient pas un tel mépris de sa dignité.
« Entrez, Docteur », dit Farías en lui serrant la main avec fermeté et enthousiasme. L’homme n’était pas plus grand que lui, mais il avait les épaules larges, était déjà chauve et portait de longues moustaches terminées par une petite boucle. Puis il ramassa la pipe qu’il avait laissée sur la table.
— Je suis désolé de vous déranger à cette heure-ci, mais on m'a chaudement recommandé vous, vous savez ? Vous êtes une personnalité éminente, et encore si jeune.
-Ce n'est pas si grave, docteur.
« Ne vous excusez pas. Ceux d'entre nous qui ont de quoi être fiers ne devraient pas s'en excuser. Qui le ferait ? Les paroles des flatteurs ne valent rien, et nous en avons déjà bien assez des autres. »
Il devait avoir plus de quarante ans, mais c'était un homme robuste et agile. Cela se voyait à sa façon de traverser la salle à manger du manoir, en évitant les chaises aux pieds et dossiers finement sculptés, et en foulant avec précaution les tapis moelleux du couloir menant à la chambre où se trouvait sa femme. Ils s'arrêtèrent devant la porte, et il lui dit à voix basse :

-C'est la quatrième grossesse de ma femme ; elle a perdu les trois autres avant l'accouchement... Enfin, en réalité, le premier est né, mais n'a vécu que deux jours.
-Je comprends... Quel âge a-t-elle ?
« Elle est très jeune ! Ce n'est pas le problème. Les autres médecins disent que son utérus n'est pas encore prêt... comment dire ?... correctement, je suppose. Cette fois-ci, je m'inquiète parce qu'elle est déjà enceinte de neuf mois et qu'elle est très anxieuse. »
-Je comprends, docteur... puis-je entrer ?
« Absolument pas ! Mais je vous en prie, pour vous, je suis Bartolo. Je lui ai dit que vous étiez un ami, car elle est très réticente à consulter d'autres médecins inconnus. »
Il ouvrit la porte et poussa un cri perçant qui surprit Ruiz après les chuchotements derrière la porte.
- Eugénie, ma chère ! Nous avons des visiteurs.
Julio Ruiz apparut au chevet de la femme de Farías. Elle était maigre et ne devait pas avoir plus de trente ans. La grossesse l'épuisait, se dit-il. Elle paraissait émaciée et pâle.
- Puis-je vérifier, madame ?
Elle hocha la tête d'un air absent. Il lui posa les questions habituelles, examina sa poitrine et palpa son abdomen. Elle n'avait pas de fièvre et son pouls était normal. Il écouta les bruits du ventre de la femme et perçut les faibles battements du cœur du bébé.
« Tout semble en ordre, madame », dit-il, et Farías s'approcha avec un grand sourire et tapota Ruiz.
— Mais c'est ce que je dis à Eugenia, mais elle s'inquiète et ne mange qu'une petite bouchée de nourriture pour oiseaux.
Le sourire et l'expression de Farías étaient délibérément optimistes, comme s'il en savait plus qu'il ne l'avait dit à Ruiz. De retour dans la salle à manger, ils s'assirent et burent une liqueur que la mère de Farías avait préparée à Santa Fe.
« Sais-tu, Bartolo, » dit Ruiz, recevant maintenant la permission tacite du député Farías, « si la dame a des antécédents familiaux de cas similaires ? »
« À ma connaissance, non. Mes beaux-parents sont décédés avant que je ne rencontre Eugenia, et j'étais déjà un vieil homme quand je l'ai rencontrée.

Elle vivait seule dans une maison louée et subvenait à ses besoins en cousant. Elle a toujours été très fragile. On dirait un oiseau, je ne sais pas, ne riez pas. Moi, je suis si fort avec mes mains, avec ma voix tonitruante, à tel point qu'on me craint au Congrès quand je prends la parole. Mais quand il s'agit d'elle, ces doigts que vous voyez si rudes la frôlent à peine, de peur de la blesser. Parfois, Julio, je me dis que je l'ai blessée, vous voyez ce que je veux dire… »

Ne vous inquiétez pas. J'aimerais connaître le diagnostic du décès du premier garçon…

Farías s'éclaircit la gorge et posa sa pipe sur la table.

« Écoute, Julio. » Les yeux de l'homme brillaient. « Bon sang ! Imagine-moi, à mon âge, à pleurnicher comme une fillette ! »

Ruiz garda le silence attendu en pareille circonstance.

« On se connaît à peine, et pourtant j'ai déjà confiance en toi. C'est pourquoi je vais te confier, Julio, quelque chose que même Eugenia ignore. Les autres médecins, ceux qui l'ont suivie lors de ses précédentes grossesses, étaient de véritables incompétents. Et moi, j'étais préoccupé par d'autres choses, la politique de Buenos Aires, qui m'a donné bien des soucis. *Ma faute* , je l'admets. Quand j'ai rencontré Eugenia, je me croyais déjà célibataire endurci, de ceux qui papillonnent d'une femme à l'autre. Tu n'étais pas là à l'époque, mais je m'étais fait un nom. Quand je l'ai épousée, tout le monde disait que le petit oiseau avait épousé le rhinocéros. Et sais-tu ce qu'Eugenia a pensé en entendant ça ? As-tu déjà vu ces petits oiseaux picorer le dos des rhinocéros, et pourtant ils vivent en harmonie ? »

Farías laissa échapper un rire qui résonna dans toute la pièce. Sa femme l'entendit et lui demanda d'une voix faible, à peine audible, ce qui n'allait pas.

- C'est bon, chérie !

Farías se leva alors et alla fermer la porte qui séparait la salle à manger du couloir.

-Attends une minute, Julio.

Il disparut quelques minutes par une autre porte. Ruiz regarda sa montre. Il était minuit et demi. Il devait être à l'hôpital français très tôt le lendemain matin pour des rendez-vous. Mais la familiarité de Farías était agréable. Il se versa un autre verre de liqueur et contempla avec plaisir la porcelaine dans les vitrines, la nappe en dentelle et le centre de table, sans

doute acheté à Paris. Un fort parfum de chêne s'échappait de la cheminée. Il n'avait pas d'amis à Buenos Aires ; depuis son arrivée, toutes ses connaissances étaient des collègues. Farías était le seul à lui avoir parlé comme à un ami plutôt que comme à un professionnel. Son tempérament expansif était ce qu'il aurait qualifié, avec son parti pris professionnel, de sanguin. Mais Ruiz savait qu'il y avait rarement une corrélation exacte entre les symptômes et ce qu'il constatait en anatomie. C'était ce qui l'avait éloigné, ou, comme Charcot le lui avait dit lors de leur séparation, ce qui l'avait distancié de l'école de la Salpêtrière. Le positivisme qui régnait à l'école de neurologie contrastait fortement avec les études psychiatriques dont Breuer avait parlé. Il l'avait croisé à plusieurs reprises dans les couloirs où les patients allaient et venaient, le regard vide et perdu. Breuer était un homme qui ne croyait pas plus à l'anatomie qu'aux paroles des aliénés. Et soudain, il n'avait plus sa maison française, et l'école autrichienne de neuropsychiatrie l'avait rejeté. Quinze ans plus tard, il retourna à Buenos Aires, et la ville avait changé. Mais le cosmopolitisme des théâtres était une chose, la décrépitude des hôpitaux une autre, tant à Paris qu'à Buenos Aires. C'est pourquoi il ne se sentait pas déraciné, et son accent français lui valut une clientèle qu'il n'aurait jamais pu se constituer s'il était resté. « Pourquoi êtes-vous allé étudier en France ? » lui demandait-on souvent. Tout simplement parce que sa mère était française, et que les Larrière l'avaient séparé de son père créole et emmené en Europe. Le père de Ruiz était mort à la campagne, à cheval, sur le cheval avec lequel il parcourait les ranchs et les villages de la province, visitant les malades, prescrivant des remèdes et accouchant des bébés, dont beaucoup mouraient. Car il était lui aussi médecin.

Le jour où il reçut une lettre de Buenos Aires l'informant du décès de son père, un colis arriva, contenant les seuls objets que ce dernier avait laissés à la pension où il logeait. À l'intérieur se trouvaient un stéthoscope et un marteau à réflexes. Tous deux étaient vieux et usés, mais il porta le stéthoscope à ses oreilles et écouta son propre cœur pour la première fois. Il avait dix-sept ans. Son cœur battait comme dans une boîte vide, mais soudain, il entendit un son étrange qui ne se reproduirait que bien plus tard, lors d'un autre examen médical. Un son comme la présence d'une autre forme de vie en lui, quelque chose qui n'appartenait pas à son corps. À cette pensée, son esprit projeta une image imprécise sur sa mémoire,

qui, au fil du temps, se façonnerait au gré des interprétations de ce son. Car c'était comme un bref fragment de musique qu'il ne pourrait plus jamais – ou plutôt, qu'il n'oserait plus jamais – écouter avec le stéthoscope qu'il utiliserait tout au long de sa carrière. Le simple fait de le poser sur sa poitrine aurait suffi, mais cela aurait signifié révéler une peur qu'il ignorait, et substituer la fiction à la réalité. C'est ainsi qu'il avait décidé d'agir, comme il l'avait vu faire à chacun de ses patients qui, confrontés à la vérité qu'il était prêt à leur dire, choisissaient le mensonge.

Si j'avais jamais tenté d'élaborer une théorie neuropsychiatrique, j'aurais utilisé l'absurdité comme facteur commun, et l'hypothèse comme le corollaire s'annuleraient mutuellement, car l'absurdité engendre une contradiction perpétuelle, et le résultat final : le néant, le zéro. Ou peut-être la même chose, le cercle éternel. Nombre de pathologies obsessionnelles ont pour *leitmotiv* un élément répété, parfois un mot ou une combinaison de mots, mais bien plus souvent des chiffres.

Dans la musique qu'il percevait au rythme des battements de son cœur, ou du moins dans la mélodie douce dont il croyait se souvenir, il y avait aussi un refrain, et ainsi, le cercle était le résultat inévitable de cette géométrie musicale. Un cercle est une figure fermée, qui n'a de limites qu'en apparence. Mais lorsque le cerveau humain entreprend de le mesurer, il se heurte à l'absurdité de l'infini.

Tous ces souvenirs s'évanouirent lorsque Farías revint avec une boîte qu'il posa sur la table. Il l'ouvrit et commença à en sortir de vieux papiers : cahiers d'école, documents, photos. Puis il s'assit, l'un d'eux à la main, le fixant intensément sans lever les yeux vers Ruiz.

Quand mon premier fils est né, et que l'infirmière et le médecin me l'ont montré dans le petit berceau que j'avais apporté de Paris, je n'ai pas compris ce que je voyais. Ce n'était pas un enfant, docteur, mais une… chose… un monstre, voilà, et cela ne me fait plus autant mal de le dire. Il a vécu deux jours, et sa mort fut une bénédiction divine. Mais avant de l'enterrer, la veille des brèves funérailles que nous avons célébrées le matin même au cimetière, j'ai fait venir un photographe à la maison. C'est peut-être une habitude de ma profession, mais j'avais besoin d'un souvenir concret du passage de ce petit garçon sur terre. J'étais furieux contre le médecin, et j'ai même réprimandé Eugenia, comme si la faute leur incombait à tous les deux, sauf à moi. J'étais prêt à porter plainte contre le

médecin pour ce qu'il avait fait à mon fils. Je n'ai jamais touché le petit garçon, bien sûr, mais depuis que j'ai sa photo, il ne se passe pas un jour sans que je la regarde, ne serait-ce qu'un instant, ou sans que je pense à lui.
Il a contacté Ruiz. Julio a pris la photo. On y voyait un bébé mort, l'abdomen ouvert : les intestins, le foie et l'estomac étaient visibles, comme sur une lame anatomique.
« Le garçon est né comme ça, sans peau. » Ce sont les mots du médecin. On ne le voit pas sur la photo, mais il lui manquait aussi des parties du dos, et on pouvait voir ses reins et ses vertèbres.
— Je suis vraiment désolé. Et dites-moi, Bartolo, y a-t-il eu des malformations congénitales dans votre famille ?
« À ma connaissance, non. Mon père est décédé quand j'avais deux ans, je n'ai donc aucun souvenir de lui vivant. Juste deux photos très sommaires. Si vous voulez, je peux les rechercher… »
Il se remit à fouiller dans la boîte. Il en sortit d'autres papiers et dossiers, l'un après l'autre.
-Les voici…
Ruiz aperçut un homme âgé et maigre, aux cheveux gris et visiblement ravagé par une maladie. Son visage était émacié, ses cheveux clairsemés, et ses vêtements semblaient flotter sur ses épaules.
— Ta mère ne t'a jamais dit de quoi elle est morte ?
« Il était malade, mais c'était un sujet tabou. Elle pleurait chaque fois qu'elle pensait à papa, alors j'ai grandi presque sans pouvoir lui poser de questions. Pour moi, c'était une véritable légende. La seule chose qu'elle répétait avec mélancolie, mais sans pleurer, c'était qu'il adorait manger de bons petits plats, mais qu'il se plaignait terriblement que rien ne lui convienne à l'estomac. »
Farías s'arrêta, regardant Ruiz dans les yeux.
« Oui, je comprends ce que vous pensez. C'est pour ça que j'ai laissé le médecin tranquille. Après ça, avec les deux autres, il n'y a même pas eu de naissance. Mais maintenant, Julio, j'ai bon espoir. Eugenia sent que tout va bien, et je suis sûre que la malédiction est levée. Je vous fais confiance, Julio. Je les confie toutes les deux à vos soins. Vous venez d'Europe, et vous avez été formé par des personnes importantes. Ici, tout ce que les charlatans savent faire, c'est prescrire des herbes ou amputer. Ne riez pas,

c'est vrai. Ce qu'ils ne savent pas, ils le règlent en coupant, et problème résolu, comme si de rien n'était. »
Ce soir-là, ils continuèrent à discuter, et Ruiz rentra chez lui à trois heures du matin. Le lendemain matin, il se réveilla à son heure habituelle et effectua ses consultations comme d'habitude, bien qu'il fût un peu plus fatigué.
Il passa devant la villa de Palerme tous les jours pendant les deux semaines suivantes. Farías avait accepté de lui verser des honoraires plus élevés que d'habitude, et bien que Ruiz ait tenté de refuser, Farías lui mit le bras autour des épaules et dit :
- Chut ! Tu le mérites, mais je te demande de ne pas en parler à tes collègues.
Après chaque visite, il s'attardait, conversant avec le député, mais la plupart du temps, il était interrompu par la secrétaire qui l'assistait au Congrès, faisant sans cesse l'aller-retour entre son bureau à la maison et le bureau où travaillait Farías, ou par le téléphone qui sonnait sans cesse. Bartolomé Farías avait vingt-cinq projets de loi en cours d'examen, et il pensait comprendre que celui qui était actuellement à l'étude exigeait qu'une simple accusation écrite et une plainte soient acceptées comme preuve irréfutable contre un accusé. Il n'y comprenait rien et constatait seulement que, chaque fois que la Chambre siégeait, Farías, sa secrétaire ou ses collègues de parti n'arrêtaient pas d'aller et venir de la maison, apportant des nouvelles du Congrès ou du bar où ils se retrouvaient.
Ruiz était assis à son bureau, le regardant hurler au téléphone. Ses expressions, mêlant fureur et stupéfaction, se succédaient tandis qu'il exigeait de savoir ce que tel ou tel de ses adversaires avait bien pu dire. Sa femme semblait avoir disparu de ses pensées, cette même femme qui demeurait dans une chambre au premier étage, écoutant les mêmes discours depuis son mariage avec cet homme : des lois qu'elle ne comprendrait jamais, car elle et leur fils étaient au-dessus de tout cela. Il était l'homme qui contrôlait tout : les lois, l'économie, l'avenir du pays. Il maîtrisait tout, ou du moins le prétendait. Ses cris et ses coups sur son bureau étaient des tentatives pour détourner l'attention des erreurs qui, selon lui, sapaient les principes fondateurs du pays. Mais c'est chez lui que la façade devait être la mieux construite : la tragédie se dissimulait dans une chambre au premier étage.

Seule une photographie servait de canal étroit pour drainer la douleur, qui parfois s'accumulait tellement qu'elle prenait une odeur nauséabonde de pourriture.
Un dimanche soir, à huit heures, Ruiz entendit sonner le téléphone. C'était la bonne de Farías. Elle pleurait et il la comprenait à peine.
— Docteur, venez ici ! Venez ici !
— C’est cette dame, elle est en train d’accoucher ?
— Oui, docteur ! Mais elle hurle comme une folle et je ne sais pas quoi faire !
— Et le docteur Farías ?
Il est au Congrès. On ne peut pas le déranger…
Ruiz raccrocha. Il prit sa mallette et un manteau. Il lui faudrait une heure pour rejoindre le manoir depuis la pension qu'il louait à Saavedra. Tandis que la vieille voiture cahotait sur les rues boueuses et pavées, il se dit qu'il serait inutile d'envoyer quelqu'un chercher Farías. Une véritable haie d'honneur de secrétaires et de partisans empêcherait Bartolo Farías d'interrompre le long discours qu'il l'avait entendu répéter maintes et maintes fois dans son bureau.
Il arriva à la maison et monta dans la chambre d'Eugenia. Elle était allongée, les jambes écartées, et le drap était couvert de sang.
« Mais pourquoi ne m’avez-vous pas appelé plus tôt ? Quand cela a-t-il commencé ? » demanda-t-il à la bonne. La femme pleurait et se cachait le visage avec son tablier. Julio lui prit les bras.
Appelez l'hôpital immédiatement ! Demandez une ambulance et des infirmières !
La femme sortit et il l'entendit parler au téléphone tandis qu'il tentait d'arrêter l'hémorragie. Eugenia était pâle, mais ses bras étaient tendus comme des planches fixées au matelas. Son cou était un nœud de tendons où il ne sentait pas son pouls, et son visage était déformé par une douleur qu'il lui avait rarement vue.
Il remplit une seringue et injecta un sédatif là où il le put. Impossible de trouver une veine convenable. Son abdomen était tendu et légèrement affaissé, comme s'il s'était partiellement vidé du sang qui avait taché le lit. Il se demanda si le fœtus était mort, mais la veille encore, il avait entendu son cœur battre. Les douleurs d'Eugenia étaient compatibles avec une

fausse couche : les saignements, les contractions de l'utérus et des muscles abdominaux.
Elle ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre l'arrivée de l'hôpital, se disait-elle. Mais c'était faux. Elle pouvait faire plus qu'attendre, car le temps, dans ces cas-là, était une spirale infernale.
Elle a soulevé le drap et a appelé la bonne.
« Écoutez-moi et calmez-vous », dit-il à la femme. « J'ai besoin que vous gardiez la main ferme, vous comprenez ? »
Elle acquiesça et sortit chercher ce que Ruiz avait demandé : des draps propres et des bassines d'eau chaude. Elle resta debout près du lit, son regard oscillant entre le visage d'Eugenia et celui du docteur Ruiz, sans toutefois observer ce qu'il faisait.
Julio sortit le scalpel de sa mallette. Il le nettoya à l'eau bouillante et approcha la pointe du ventre d'Eugenia. Le sédatif avait fait effet, mais à la coupure, elle hurla et se débattit de nouveau.
« Tiens-la bien fort ! » cria-t-il à la servante, et elle obéit, bien qu'elle fermât les yeux face au sang qui lui éclaboussait le visage.
Le ventre d'Eugenia Costa de Farías, la fille d'épiciers du quartier de Monserrat décédés et l'ayant laissée orpheline, la femme qui avait gagné sa vie en cousant jusqu'à ce qu'un grand député de Buenos Aires daigne poser les yeux sur elle, était maintenant ouvert et déchiré comme celui d'un chien errant écrasé par une charrette.
Le ventre, désormais maigre, s'était vidé après avoir expulsé tout le sang, et la seule chose que Julio Ruiz tenait dans sa main — car une seule main suffisait pour contenir ce qu'il avait extrait de l'utérus déchiré — était un simulacre d'humain, une créature à l'apparence humaine mais entièrement rouge, dont les muscles ondulaient comme des serpents. Elle n'avait ni peau ni yeux, mais elle possédait une bouche qui se mit à pousser un cri, la seule chose véritablement humaine en elle.
Eugenia releva la tête en l'entendant et l'aperçut dans la paume droite du docteur Ruiz. Elle ne cria plus. Elle laissa retomber sa tête sur l'oreiller, les yeux toujours fermés, le regard fixé au plafond.
Ruiz recouvrit le corps de l'enfant d'un drap humide. Il sutura l'abdomen d'Eugenia et lui injecta une nouvelle dose.

Une demi-heure plus tard, elle entendit les chevaux de l'ambulance. Les infirmières entrèrent et constatèrent que tout était en ordre. Elles emmenèrent le garçon et sa mère à l'hôpital.
La bonne s'était assise sur le lit, toute sale, et pleurait.
« Je vais appeler le docteur Farías », dit-il, et il descendit au salon où se trouvait le téléphone.

Bartolomé Farías poursuivit son discours jusqu'à deux heures du matin. Personne n'osait l'interrompre ; il était en pleine forme et au sommet de son art oratoire. Ses partisans le contemplaient avec admiration, et même les membres de l'opposition, qui tentèrent de l'interrompre, renoncèrent. À deux reprises, les secrétaires essayèrent d'attirer son attention, et l'un d'eux mima même un appel téléphonique, mais le député ne quittait guère des yeux le hall majestueux de la Chambre des députés, où il était observé et écouté avec respect.
Après les applaudissements et les félicitations, Farías parvint à se faufiler entre les hommes en costume-cravate qui le conduisaient à la salle à manger, et se retrouva face à face avec son secrétaire particulier. Bartolo aperçut alors le visage du vieux José et crut comprendre. Mais son sourire ne reflétait pas l'angoisse du vieil homme.
Il a simplement demandé si le docteur Ruiz avait bien tout pris en charge.
-C'est exact, docteur.
Puis il se calma, bougonnant. Au bout de deux pâtés de maisons, il comprit qu'ils n'allaient pas chez Palermo.
« Où m’emmenez-vous ? » demanda-t-elle au chauffeur.
-À l'hôpital français, docteur.
Il comprenait. Peu à peu, il commençait à comprendre, mais il ne parvenait pas à se défaire des images des visages qui l'observaient au Congrès, des applaudissements et de l'écho de sa propre voix prononçant des paroles glorieuses pour l'avenir du pays. Quel triomphe ce soir-là ! Personne ne l'oublierait, et la presse veillerait à ce qu'on s'en souvienne.
Ruiz l'attendait dans le hall. Ils s'étreignirent. Le regard angoissé du médecin en disait long.
-Nous les avons emmenés à l'hôpital….

« Je comprends, Julio. Je sais que vous avez fait tout votre possible. Compte tenu des circonstances, ce qui est arrivé à l'enfant était prévisible. Puis-je voir ma femme ? »
Julio Ruiz s'arrêta juste au moment où Farías faisait un pas vers le couloir qui menait aux chambres.
Bartolo, je dois te raconter ce qui s'est passé. Allez, asseyons-nous.
« Je n'ai pas besoin de m'asseoir, Julio. Je suis angoissée pour l'enfant, mais voir Eugenia me remontera le moral ; elle a besoin de moi. »
-C'est donc moi qui dois m'asseoir.
Il s'approcha d'un fauteuil et s'assit, les coudes sur les genoux et les mains jointes. Farías le regardait, immobile. Il lui raconta tout ce qui s'était passé.
L'enfant est vivant, je ne comprends pas comment, mais il est toujours vivant. Elle est décédée peu après 14 heures.
Les applaudissements résonnèrent dans la mémoire de Farías.
Quel son splendide c'était, surtout pour les adieux les plus longs.

Deux mois après les funérailles de l'épouse de Farías, le garçon était toujours en vie. Il se trouvait dans une chambre isolée à l'hôpital. Deux ou trois médecins français et un médecin allemand étaient venus l'examiner. Ils repartirent sans rien dire ; peut-être qu'un article sur cet étrange cas sud-américain paraîtrait dans une revue médicale.
Le projet de loi a été adopté à une large majorité, ce qui signifie qu'une simple plainte déposée dans n'importe quel commissariat de police local serait bientôt admissible comme preuve de culpabilité.
La presse avait oscillé entre éloges et insultes au sujet de la nouvelle loi, mais la vérité était que Bartolomé Farías avait acquis une plus grande renommée qu'il n'en avait déjà, et des spéculations ont commencé à circuler selon lesquelles il pourrait se présenter au Sénat, voire à la vice-présidence lors du prochain mandat.
Cependant, il se retira dans son hôtel particulier de Palerme durant tout ce temps, conformément à l'image d'un mari en deuil. Il ne prit ni ne s'enquit du docteur Ruiz, qui poursuivit ses consultations privées et son travail à l'hôpital, où il voyait le fils de Farías presque quotidiennement. Le garçon n'avait pas de nom, car son père avait refusé de lui en donner un, ni de le faire baptiser. Les infirmières avaient surmonté leur répulsion instinctive et le traitaient comme n'importe quel autre enfant. Elles l'appelaient Justo.

Lorsque Ruiz leur demanda pourquoi, ils haussèrent les épaules, se regardant comme s'ils cherchaient le coupable. Ils se contentèrent de se sourire.
Un vendredi soir, il entendit le propriétaire de la pension l'appeler.
-Docteur, vous avez un visiteur.
Il s'agissait de José Evaristo, le secrétaire de Farías. Il trouvait très étrange que le vieil homme se soit éloigné du cercle habituel du député.
« Que fais-tu ici, mon vieil ami ? » demanda-t-il.
Le vieil homme se redressa dans son lit ; il n'y avait qu'une chaise à côté de la table, et il était fragile. Il ôta son chapeau et respira profondément. Il était agité.
- Qu'est-ce qui ne va pas chez lui ?
— Rien, docteur. J'ai pratiquement couru jusqu'ici…
— Mais est-il arrivé quelque chose à Bartolo ?
Plus le vieil homme se préparait à parler, plus il devenait nerveux.
« Écoutez, docteur. Je ne devrais pas être ici. J'ai l'impression d'être un traître. Je suis loyal envers le docteur depuis qu'il a obtenu son diplôme d'avocat. Je le connais comme ma poche. C'est pourquoi je pense que ce qu'il fait n'est pas juste. »
— Et que fait-il ?
Le vieil homme se leva et remit son chapeau.
Partez demain, ou ce soir si vous le pouvez. Ils viendront vous chercher lundi.
- OMS?
La police. Le médecin ne m'a rien dit, mais j'ai vu par hasard la plainte déposée contre vous. Il l'a déjà rédigée et elle est datée de lundi. Il sait déjà de quoi il vous accuse.
« Mais je vous en prie, vieil homme ! Ne vous inquiétez pas. J'ai déjà été poursuivi en justice et j'ai gagné parce que la science m'a donné raison. »
« Mais c'est pour meurtre, docteur. Mon patron vous accuse d'avoir tué Mme Eugenia. »
Le vieil homme partit presque sans dire au revoir, regardant des deux côtés du trottoir.
Tout cela était absurde, se dit Ruiz. Farías était au courant de tous les problèmes d'Eugenia et de l'enfant. Mais au moment de se coucher, il se

mit à penser au ressentiment, qui, en l'occurrence, n'était qu'une façade, le contraire du remords.
Farías ne pouvait pas se supporter.
Ce ne saurait être la gloire si, en même temps, elle s'accompagnait d'échec.
Il a fallu abattre l'un des murs.

Il n'a pas fui comme on le lui avait conseillé. Ils sont arrivés très tôt lundi matin et l'ont arrêté. Le procès a commencé. On lui a commis d'office un avocat, sans doute choisi parmi ses amis du parti. Pendant six mois, il a fait des allers-retours en prison. Les juges ont déclaré qu'il n'y avait aucune preuve permettant de qualifier la mort d'Eugenia Costa de meurtre. Mais Bartolomé Farías a fait appel à maintes reprises, jusqu'à ce que, un an plus tard, la femme de ménage qui avait été témoin de l'opération soit de nouveau entendue.
Ruiz n'a jamais retenu son prénom, car c'était un nom indien, un de ceux qu'elle avait du mal à prononcer. Elle était la fille d'une Indienne et d'un père créole.
« Quel est votre nom ? » lui ont-ils demandé lors du procès.
« Itza », avait-elle répondu, et les personnes présentes avaient ri. C’est ainsi que ce nom s’est finalement gravé dans sa mémoire.
L'histoire d'Itza avait changé. Pendant une année entière, elle avait dû s'occuper du petit garçon malade. Elle avait changé ses langes et appris le nom de ses muscles et de ses os. Elle avait surmonté sa peur, d'abord, puis sa répulsion, et enfin l'immense chagrin qui parfois la faisait pleurer et la paralysait. Elle ne pouvait ni le laisser seul, ni le surveiller constamment. Jusqu'à ce que, des deux situations, la seconde devienne la moins douloureuse.
Elle avait appris à aimer le garçon.
Un jour, lorsque Farías est venu l'emmener, elle lui a demandé ce qu'il allait lui faire.
« Tu sais… », avait-il répondu.
Puis elle s'est jetée par terre et s'est mise à pleurer.
Farías leva les yeux avec impatience et lui donna un coup de pied. Elle tenait toujours le garçon dans ses bras, et les tissus délicats qui le recouvraient commençaient à glisser.

— Docteur, je vous en prie ! Laissez-le-moi ! Je m'occuperai de lui comme s'il était mon propre enfant.
- Tu aurais dû avoir ta propre famille, vieille pute !
- Je ferai tout ce que vous voudrez, docteur !
L'idée lui vint alors, comme une inspiration venue de la créature la plus ignorante qui l'entourait. Elle était un instrument, se dit-il.
-D'accord. C'est à toi, mais tu dois faire quelque chose en retour.
Itza avait changé sa version des faits. Elle a déclaré que le docteur Ruiz avait ouvert le ventre de Mme Eugenia et, ne sachant comment le soigner, l'avait tuée.
Lorsqu'elle eut fini de parler dans le bureau du docteur Farías, devant les notaires, le mandat d'arrêt contre le docteur Ruiz fut de nouveau émis. Lorsqu'ils se rendirent à sa pension de la rue Saavedra, il avait disparu. La propriétaire expliqua qu'un vieil homme, qui lui rendait souvent visite depuis un an, était passé quelques heures plus tôt. Ce vieil homme était parti en ville. Ruiz était parti avec sa mallette ; elle supposa qu'il se rendait à ses rendez-vous.
Ils l'ont recherché pendant plusieurs semaines à Buenos Aires. Des télégrammes accompagnés d'un mandat d'arrêt ont été envoyés dans différentes provinces.
Julio Ruiz parcourut presque toute la province de Buenos Aires pendant plus de deux ans. Il trouvait refuge dans de nombreux petits villages. Il ne pouvait plus travailler, bien sûr, mais il lui restait encore ses mains et ses bras pour récolter les cultures, garder les troupeaux ou conduire des charrettes. N'importe quoi. Plus tard, il se rendit à Mendoza et faillit même aller au Chili, mais un jour, il réalisa qu'il était trop ivre pour rester en selle sur un cheval ou une mule qui l'emmènerait à travers les Andes. Il ne se souvenait plus comment il en était arrivé là. Un paria errant dans les champs et les villages reculés, essayant de se fondre dans le décor pour passer inaperçu. Et rien n'était plus facile que de sombrer dans l'alcoolisme. Personne ne fait attention à eux, personne ne prend leurs bêtises au sérieux. Et tout le monde évite la crasse qui les recouvre.
Un jour, il se réveilla, tard dans la nuit, dans un fossé de la ville de Paraná. Il n'avait aucune idée de comment ni quand il était arrivé là. Il contempla son reflet dans l'eau stagnante, à la lueur d'un lampadaire. Il était vieux, sale et maigre. Le docteur Julio Ruiz, l'étoile montante de La Salpêtrière,

n'était plus qu'une épave. Et dans un bref moment de lucidité, il se mit à rire, car il avait compris qu'il ressemblait désormais aux patients qui vivaient dans les couloirs de l'hospice. Ne marchant plus, mais appuyé contre un mur, et ne portant plus de blouse blanche, mais une chemise qui l'étouffait presque.
Plus tard, sans savoir quand, il s'est réveillé dans une pièce remplie de bouteilles, comme une mer de verre. Máximo Hurtado de Mendoza l'a trouvé là.

*

Il ouvrit la porte de la cabine et frappa :
- Tomasa !
La voix résonna faiblement dans le couloir. La nuit était déjà tombée. Le navire était toujours ancré, amarré au quai. Tous attendaient le retour du capitaine Mendoza.
La vieille femme noire apparut, protestant, les mains posées sur ses larges hanches.
Apportez de l'eau chaude et des compresses propres de ma cabine, bien sûr. Sans oublier la mallette et la boîte métallique sous le lit.
Tomasa regarda à l'intérieur.
— Mais que s'est-il passé ?
— Rien, vieille dame. C'est ce qui va arriver, et vous allez m'aider.
- De sorte que?
— Tu verras. Fais ce que je te dis.
À son retour, après deux ou trois voyages, une fois tout installé sur le bureau, Julio Ruiz retroussa ses manches et se lava soigneusement les mains. Tomasa perçut un grand soin dans son hygiène, mais aussi un certain égocentrisme.
— Allez-vous me dire ce que vous allez faire à M. Manuel ?
-Ce que les Écritures commandent.
Tomasa leva les mains vers le ciel et dit :

— Je le savais ! C'est la faute de Mme Natacha ! Et tu lui obéis comme un chien ?
-Oui, parce que je suis un chien qui a besoin de manger et qui veut encore vivre.
-Ne me racontez pas de bêtises…il a forcément dû lui dire quelque chose.
Julio Ruiz avait déjà les mains propres, mais il continuait d'imiter Ponce Pilate. Tomasa comprit et garda le silence. Dès lors, elle se mordait les lèvres à la vue de quelque chose qui lui déplaisait, ou la langue pour étouffer un cri d'horreur.
Ruiz s'assit sur une chaise près du lit. Il prit les compresses humides et nettoya le corps de Manuel. Tomasa l'aida en le retournant dans son lit. Manuel était éveillé ; elle l'avait vu ouvrir les yeux. Et Julio savait qu'il avait entendu toute la conversation avec Natacha. Une fois le corps propre, il lui injecta le sédatif dans une veine du bras. Il attendit une demi-heure, le temps de sortir les instruments chirurgicaux de la boîte et de les disposer côte à côte sur la table à côté de lui. Tomasa ne l'avait jamais vu travailler ainsi ; en fait, elle ne l'avait jamais vu opérer, seulement soigner les hommes du navire avec des poudres ou suturer leurs plaies.
Quand elle le vit saisir le scalpel de la main droite et porter sa main gauche vers les parties génitales de Manuel, Tomasa lui attrapa le bras. Son visage exprimait une peur pure.
— Mais qu'est-ce que tu vas faire, pour l'amour de Dieu ?
« Qu’avez-vous pensé, Tomasa, en me voyant préparer tout ça ? Que j’allais drainer un furoncle, peut-être ? » Julio sourit naïvement, sans doute amusé par l’ignorance volontaire de la femme noire. « A-t-il violé le garçon ? L’a-t-il poussé au suicide ? Justice est justice : œil pour œil, dent pour dent. Nous sommes les instruments de Dieu, Tomasa. Voyez-vous ces mains ? » dit-il en les levant, et le reflet du scalpel illumina le visage de la femme noire. « Ce sont les mains de Dieu, femme noire. Parfois, les médecins sont ce qui se rapproche le plus de Dieu sur cette terre. »
Elle enfonça la lame dans le corps de Manuel. Il y eut un sursaut, un cri, et Tomasa serra les poings contre son visage. Puis elle regarda Manuel et s'assit près de lui, lui soutenant tantôt la tête, tantôt la poitrine, mais supportant surtout la force avec laquelle elle lui serrait les mains pendant que le médecin l'opérait.

Elle s'efforçait de ne pas voir le sang ni les gestes du médecin et parlait avec affection à Manuel. Malgré la sédation, son visage subissait une succession ininterrompue de métamorphoses : de la douleur au soulagement, de l'angoisse au désespoir, puis des tremblements, et enfin l'épuisement.
Le docteur Ruiz n'avait rien perdu de son talent malgré le temps, et peut-être une lueur de joie brillait-elle dans ses yeux tandis qu'il reprenait ce qu'il avait abandonné depuis si longtemps. C'était peut-être le sang qu'il savait maîtriser, les muscles qu'il explorait, les veines qu'il disséquait avec délicatesse. Il coupait et retirait les tissus à l'origine de la maladie : c'est ce que Mateo avait dit de la voix presque sacrée de Natacha Krakovsky. Il ne pouvait le nier : elle était une femme exceptionnelle, plus grande que toutes celles qu'il avait connues. Son intelligence puisait sa source dans une douleur si profonde qu'elle était sans limites, comme les racines d'un ombu. Cette femme, étrangère à l'Amérique, était ce qui se rapprochait le plus d'une créature indigène. Impossible de la déraciner sans détruire la terre.
Le sang continuait de couler malgré tous ses efforts pour l'arrêter. Il chercha les vaisseaux sanguins et les sutura. Puis il sutura la peau. Il lava la plaie. Manuel était maintenant complètement immobile. Endormi, peut-être mort. Le matelas était imbibé de sang, tout comme les mains et les vêtements de Julio Ruiz. Il se leva et tâta le sang sur le sol, qui séchait. Il chercha son pouls aux poignets, mais n'en trouva pas. Puis au cou. Il était faible, mais l'homme était vivant.
Était-il pour autant un homme, désormais ? Ces organes reproducteurs définissaient-ils à eux seuls le mâle de l'espèce ?
Je laisserais cela à Natacha Krakovsky, la prêtresse du navire.
Elle banda la plaie avec l'aide de Tomasa, qui pleurait en suivant ses instructions. Une fois terminé, elle aperçut le récipient contenant les testicules retirés. Elle le recouvrit d'un linge propre et demanda :
- Que va-t-on faire face à cela ?
Julio se lavait les mains, dos à elle et au malade. La lumière des lampes à pétrole éclairait son dos, et son visage restait dans l'ombre. Ses épaules bougeaient au rythme de ses gestes, mais elle était certaine de l'avoir vu hausser les épaules . Puis elle entendit la voix qui venait de cette ombre où

il s'obstinait à garder son visage. Un instant, Tomasa pensa à la face cachée de la lune.
— Apportez-les à Mme Natacha. Elle saura comment les ajouter à sa collection de reliques profanes.

LES DIFFÉRENTES MORTS DU FLEUVE PARANÁ

7

Natacha Krakovsky n'était plus la même, tout le monde sur le navire l'avait remarqué, et même Tomasa avait dû s'en apercevoir.
« Mais comment est-elle vraiment, cette femme ? » demandait la vieille femme noire, assise sur son tabouret en bois préféré dans la cuisine, aux femmes qui l'aidaient et parfois aux marins qui restaient déjeuner. Certains l'écoutaient simplement, car cela leur donnait une excuse pour flâner. Ils ignoraient combien de temps ils resteraient dans ce port, mais l'entretien du navire était presque aussi prenant que la navigation. De toute façon, la vie privée des propriétaires ne les intéressait guère. Ils obéissaient seulement aux ordres du capitaine Mendoza et attendaient leur repas et leur solde.
« Je l'ai rencontrée lorsqu'elle est arrivée à la ferme il y a quinze ans. Sérieuse, comme la comtesse qu'on disait qu'elle était, réservée et discrète. Elle a gagné la confiance de la tante la plus stricte de la famille, et depuis, elle a fait ce qu'elle voulait avec tout le monde. Elle a rendu la vie du capitaine infernale ; son fils l'a déjà corrompu avec toutes ses prières et ses pieuses inepties. »
« Mais ne disent-ils pas que M. Manuel… ? » demanda l'un des vieillards qui l'écoutaient.
« Je ne sais pas », interrompit Tomasa. « Je sais seulement que le petit Ariel n'aurait pas été ce qu'il était, et il ne serait pas mort ainsi, si cette femme l'avait élevé différemment. »
« C’est une sainte », dit une autre, et les femmes, qui étaient d’accord avec Tomasa, le regardèrent en boudant.
« Est-ce parce qu’il s’habille en noir et qu’il prie toute la journée ? Ou bien vous a-t-il aussi séduite ? » demanda la femme noire. Les autres rirent, et l’homme se tourna alors vers la porte de la cuisine, où Natacha se tenait, un récipient à la main.
Bonsoir, Tomasa. Je suis venu préparer le dîner pour notre malade. Vous pouvez aller vous coucher, ainsi que les autres.
C’est ce qu’ils voulaient dire quand ils disaient qu’elle avait changé. Bien que sérieuse et stricte, son langage était différent.

« Il ne me trompe pas », pensa la femme noire.
« Je ne le permettrai pas, madame, c'est mon travail. » Elle se leva en s'essuyant les mains sur son tablier.
« Ne t'en fais pas, Tomasa. Laisse-moi m'occuper de mes tâches ce soir. Ce navire est ma maison depuis longtemps, et je veille moi-même sur mes invités. Si j'ai besoin de toi, je t'appellerai, ne t'inquiète pas. »
Si le ton avait été le même qu'auparavant, la vieille femme n'aurait pas hésité à répliquer sèchement, mais cette nouvelle attitude hypocrite la déconcerta. Elle garda donc le silence et quitta la cuisine, ses gestes trahissant son mécontentement et son agacement, et elle jetait constamment des regards en arrière en partant. Les autres la suivirent.
Natacha se retrouva seule dans la cuisine. Elle avait souvent cuisiné pour Ariel, car elle ne voulait pas confier l'estomac fragile de son fils à cette femme noire. Elle se souvenait avec quelle minutie elle avait mémorisé les recettes qu'elle avait lues ou dont on lui avait parlé à Varsovie. Peu d'ingrédients utilisés en Europe se trouvaient en Amérique ; non seulement les coutumes étaient différentes, mais aussi les produits utilisés pour préparer les repas. Mais après avoir passé tant de temps à la ferme de Santa Fe, elle savait à quoi s'attendre.
Elle posa le récipient sur la table. Elle mit un tablier. Elle fouilla dans les tiroirs sous la table et prit une casserole vide. Elle la plaça dans l'évier, sous la pompe à eau, et la remplit à moitié. Elle la porta jusqu'au poêle, qui ne s'éteignait jamais complètement. Elle ajouta du bois.
Elle ouvrit le récipient qu'elle avait apporté de sa cabine. C'était une boîte en métal recouverte de papier pour que personne ne la reconnaisse. Même Tomasa ne l'avait peut-être pas remarquée. Et de toute façon, cela n'avait aucune importance.
Elle versa le contenu dans la marmite et écouta le bruit des gouttes au contact de l'eau. Il ne lui restait plus qu'à attendre. Alors, sans se presser, elle alla à la fenêtre et contempla le fleuve. La nuit tombait ; dans une heure, le dîner serait prêt pour Manuel. D'une certaine façon, elle était heureuse de pouvoir le servir et l'aider comme la dernière fois. En vérité, elle ne s'était pas encore remise de ce moment où ils s'étaient tenus la main sur le pont. La croix et l'homme formaient un tout qui la troublait, sans qu'elle puisse vraiment le définir. C'était de l'extase, elle l'avait déjà vécue, mais ce n'était pas tout. Puis venait la dépression, ou le désespoir, si

l'on veut. Mais il ne s'agissait pas de sentiments, seulement de sensations. Des humeurs fugaces.
La seule chose qui demeurait inchangée était Ariel. Son visage angélique, auquel il ne manquait qu'une barbe pour parachever sa virilité, si semblable à celui de son grand-père, semblait revenu à la vie après l'avoir vu mort dans la salle à manger de la maison de Varsovie. Des mois plus tard, il avait renaît ailleurs, et voilà qu'on le lui arrachait une fois de plus.
C'est alors qu'elle le vit dans la cuisine. Il était assis comme elle l'avait vu tant de fois auparavant, sur un tabouret, le regard perdu dans le fleuve, un carnet sur les genoux, dessinant au crayon noir. Peut-être dictait-il la recette ? Inutile ; le garçon ne l'aurait jamais fait. Son bonheur était trop grand pour qu'il puisse faire quoi que ce soit qui puisse nuire à autrui. Son sacrifice avait été unique, car il était unique. La conviction de se faire du mal est la plus grande forme de bienveillance envers son prochain. Le mal ne peut cesser d'exister, et la valeur d'une personne se mesure au choix de l'objet de sa souffrance.
Qui le lui avait dit ? L'avait-elle déjà entendu ? Était-ce dans un livre de philosophie scolastique, ou de la bouche de tante Clotilde ? Sa tante était devenue philosophe après son AVC. Ne pouvant plus aller à la messe, elle avait fait venir le prêtre presque tous les jours, mais peu à peu, ses visites s'étaient espacées. Un jour, ils s'étaient disputés, et il avait cessé de venir. Dès lors, Clotilde avait transformé ses convictions en ressentiment, et il en résultait une rage qui la galvanisait sans qu'elle puisse l'exprimer pleinement, car la moitié de son visage refusait de la laisser transparaître. C'était cela qui la consumait, se répétait Natacha à maintes reprises. Non pas la douleur, mais la colère.
C’est ce qui fait tourner le monde, avait-elle fini par penser, et elle le dit entre ses dents serrées, – en colère contre son impuissance et en colère contre le Dieu selon lequel elle s’était construite une vie – peu avant sa mort.
L'eau commençait à bouillir. Elle chercha dans les placards plusieurs pots d'épices. Elle l'assaisonna de thym et de romarin ; elle savait que Manuel les appréciait. Puis elle effilola des morceaux de poulet sur un morceau de bois et les ajouta à la marmite. Cela ferait un bouillon très savoureux, dit-elle à Ariel, mais le garçon continuait de contempler la rivière, toujours captivé par les images qu'il ne pourrait jamais tout à fait reproduire.

« L’art le plus sublime est celui qui imite l’invisible », dit-elle en remuant lentement et patiemment le contenu de la casserole avec sa cuillère.
L’odeur du bouillon embaumait la cuisine, et il lui sembla apercevoir un visage qui l’observait par l’entrebâillement de la porte. Si c’était Tomasa, elle n’oserait pas avouer l’espionner, et si c’était quelqu’un d’autre, cela ne servait à rien.
Une heure plus tard, tout était prêt. Elle avait retiré la préparation du feu et l'avait laissée reposer quelques minutes. Elle en goûta une gorgée à la louche et esquissa un sourire presque imperceptible. Elle-même ignorait si c'était la saveur ou un souvenir qui l'animait.
Elle en versa un peu dans la soupière et se tourna pour quitter la cuisine. Ariel était partie, mais elle reviendrait bientôt.

Elle descendit le couloir vers la cabine de Manuel avec la même amertume qu'elle avait affichée quelques jours auparavant en partant avec un drap froissé et sale. À présent, en portant la soupière, elle semblait porter un calice.
Il ne frappa qu'une seule fois à la porte. Julio Ruiz s'occupait toujours du malade. Au bout de huit jours, la plaie ne montrait aucun signe de guérison, mais Manuel restait éveillé et calme. Il ne se plaignait pas de douleur, mais ne disait rien non plus. Son regard était fixé sur le mur en face du lit, là où se trouvait la table sur laquelle Ariel avait posé sa main.
« J’apporterai la soupe », dit Natacha, et un sourire si étrange apparut sur son visage qu’il ressemblait à un gribouillage grossier sur un dessin d’Ariel. Une asynchronie, pensa Ruiz, pensant, sans trop savoir pourquoi, à une horloge dont les aiguilles indiquaient une heure et dont les cloches en annonçaient une autre. Le visage de Natacha était le cadran de l’horloge, ses aiguilles figées, prisonnières d’un entre-deux temporel, et les cloches étaient peut-être le son d’un rire sans joie.
Oui, il était vrai qu'il ignorait la raison de cette image littéraire qui s'était formée devant ses yeux à la vue de Natacha. Même sa voix était différente, comme si elle avait retrouvé quelque chose de perdu, comme si son fils, la seule chose qu'elle ait jamais aimée, était revenu pour de bon, d'une manière que personne ne pourrait jamais lui enlever.

Elle posa la soupière sur la table, arrangea les oreillers derrière le dos et la tête de Manuel, s'assit et déposa deux grandes serviettes sur lui. Le drap était taché de sang, mais peu importait. Elle le changerait plus tard.
—Va te reposer, Julio. Je m'en occupe désormais, ne t'inquiète pas.
Il entendit le médecin renifler, un ricanement plutôt, mais fit semblant de ne rien remarquer. Il se leva pour aller chercher la soupière et lui jeta un coup d'œil. Elle était maintenant légèrement penchée en avant, remuant avec la louche, les yeux rivés sur Ruiz. Il ne supporta pas ce regard, marmonna quelque chose et partit sans oser frapper.
Elle se rassit sur le lit, rabattant le bas de sa robe sur le drap taché. D'une main, elle tenait l'assiette où elle avait versé de la soupe, de l'autre une cuillère qu'elle porta à la bouche de Manuel. La première fois, elle dit : «Ouvrez la bouche, mon chéri, je vous en prie. La soupe est délicieuse et vous fera du bien. Vous devez vous rétablir, mon chéri, avant le retour de votre femme. Je prendrai soin de vous et vous guérirez. Ariel m'a dit que vous êtes un homme très fragile, et je pense que vous êtes très sensible. Vous auriez dû être prêtre, Manuel ; c'est de là que vient votre tristesse. Mais maintenant, vous aurez un fils, mon chéri, et le vôtre sera comme celui que j'ai… »
Il ne s'attendait pas à avoir la gorge serrée, mais soudain il vit la croix sur sa poitrine.
-Je l'aiderai à expier ses fautes.
Il arracha la croix et la laissa tomber sur l'assiette.
Répétez après moi : « Mon corps »…
Manuel ouvrit la bouche et prit une bouchée de la cuillère comme s'il s'agissait d'une hostie.

*

Il oscillait entre veille et sommeil depuis qu'il s'était réveillé au cri d'Ariel et au milieu du sang. Il se souvenait de la traversée du pont pour regagner

la cabine, aidé par Natacha et Julio. Mais ensuite, le temps devint trop flou ; seul le lieu demeurait constant : le lit et la chambre. Son dos reposait sur le matelas où il avait passé le plus clair de son temps. Le « Juan Manuel de Rosas » lui avait procuré la sécurité que son nom suggérait, comme s'il s'était fait une extension de son être, et c'est pourquoi il avait passé tant de temps dans ce lit, presque comme un autre meuble rescapé de la Régence napoléonienne. Il savait que son esprit restait prisonnier de certains principes qui ne régissaient plus le monde, et encore moins l'Amérique. Son être était incongru, car sa pensée était rigide. Les disputes avec Altea découlaient de cette dichotomie : elle était froide et indifférente, lui, obtus et passionné. Les deux parties étaient des doubles, et le résultat fut quatre personnalités jouant à un jeu sur lequel elles n'étaient jamais d'accord, et qu'elles perdaient toujours.

Quatre êtres qui revenaient désormais dans ses rêves sous forme d'ombres, ou de figures incarnées par d'autres durant la journée : Julio et Natacha. L'un avait pris soin de lui depuis ce matin de son réveil désespéré, le lavant, le déplaçant, le nourrissant, lui parlant. Et l'autre, absente jusqu'à ce jour où, de sa voix étrange, elle sembla lui pardonner. Lui donnant à manger des cuillerées de bouillon, parlant lentement de pardon et d'expiation.

Il la voyait devant lui, tout près, assise sur le lit, caressant parfois le genou de Manuel, sans se soucier du sang de la plaie qui ne guérissait pas. De l'autre main, elle lui tendait une cuillerée de bouillon, l'incitant à ouvrir la bouche, comme à un enfant. Peut-être avait-elle fait de même avec Ariel. Le bouillon le revigora ; il se sentait plus éveillé qu'après les repas que lui avaient apportés Tomasa ou Julio. Il était vrai qu'il transpirait ; les poils de sa poitrine étaient trempés de sueur, qui ruisselait sur les draps. Il sentit la croix dont le métal, curieusement, le rafraîchissait, comme surpris que son point de fusion soit si, si élevé par rapport à la chaleur qu'un homme pouvait supporter. Il remarqua que Natacha détournait parfois le regard de ses yeux ou de sa bouche pour fixer la croix.

Elle ne ressentit aucune douleur en l'arrachant, et la chaîne brisée glissa le long de sa poitrine. La croix disparut dans l'assiette, et elle lui donna une autre cuillerée.

C'était différent, car soudain elle sentit un picotement dans les oreilles, et tandis que sa vision s'éclaircissait après tant de jours d'agitation et de

trouble, elle aperçut Ariel au chevet du lit. Elle crut comprendre que la mère et le fils se parlaient sans bouger les lèvres. Avait-il peut-être joué un rôle dans cette réconciliation ? Parfois, nous sommes les instruments des desseins de Dieu, et le rôle qui nous est assigné sur la scène du monde n'est pas agréable. Judas Iscariote, par exemple, le traître mélancolique qui ne sut jamais se débarrasser de ses remords, même sur son gibet.
Le bouillon l'apaisa, et l'image béatifique de la mère et du fils, côte à côte, apporta la paix à son âme.
Il crut mourir, car la pièce était plongée dans l'obscurité, et la clarté si extrême qu'il avait presque l'impression de tout voir sur un même plan, une image du paradis. Joseph, la Vierge et l'Enfant.
Mais le garçon était un ange adolescent, et elle l'entendit reprocher à sa mère, soudain, après son sourire béat, son attitude vengeresse et cruelle.
Elle répondit en posant sa cuillère sur l'assiette et en regardant Ariel, qui se tenait près d'elle, au pied du lit. Sa main valide tenait le moignon de l'autre. Il était nu, et sa poitrine pâle et maigre était celle d'un ange maladif et fragile.
Manuel savait qu'il assistait à un dialogue entre deux mondes, et que les deux étaient présents à cet instant. Natacha, parlant, réprimandant Ariel, et le garçon, se rebellant pour la première fois, agrippant la chaîne pour réparer le maillon cassé. Manuel savait qu'il ne pouvait pas le faire ; c'était impossible d'une seule main. Il allait parler, dire au garçon de ne pas s'inquiéter, de ne pas s'inquiéter. Mais il le vit alors se retirer dans l'ombre de la pièce. Natacha s'était retournée vers Manuel et avait repris les mouvements lents et précis de sa cuillère pleine de bouillon.
Ariel, la main gauche, réapparut aussitôt, la morte dans la main droite. L'une guida l'autre vers la souche, et bientôt elle se mit à bouger comme une araignée agonisante. Manuel vit la main s'approcher et eut envie de pleurer, mais la main récupéra simplement la chaîne, et ensemble elles réparèrent le maillon brisé.
Natacha observait, le regard froid.
Une fois la croix remise sur la chaîne, Ariel s'approcha de Manuel, qui sentit l'odeur de la main morte. Le garçon était si près, son bras autour du cou de Manuel, reposant la croix sur sa poitrine, que c'était presque un souvenir précis de cette nuit-là.

Et lorsqu'il récupéra la croix, la clarté disparut et la réalité redevint une respiration nauséabonde, le calme commença à se rider et ses fibres s'entremêlèrent en épais nœuds, et la douleur dans son corps n'était plus une douleur unique, mais une multitude de drames et de tragédies qui se succédaient simultanément, coordonnant les contradictions absurdes avec les méthodes du chaos.
Il entendit alors un battement d'ailes, mais il ne put dire si cela s'était produit avant ou après qu'Ariel se soit retirée dans l'ombre. Son visage, si émacié, prit la forme d'un triangle, et ce triangle dessina le contour d'une tête de chauve-souris. Il aperçut des ailes naissantes dans son dos, et soudain, la pièce entière fut envahie de chauves-souris.
Ariel était parti, et Natacha avait laissé tomber l'assiette par terre et se couvrait la tête avec ses mains.
« Julio, Negra ! » appela-t-elle. Elle ne s'était jamais habituée à ces invasions. On ne savait jamais quand elles arriveraient, ou du moins elle n'avait jamais réussi à le comprendre, malgré toutes les explications des marins.
Manuel pouvait à peine bouger. On l'installa sur le lit, et il resta ainsi, car dès qu'il essayait de bouger les jambes, la plaie saignait. Mais il ne voulait pas bouger non plus. Des chauves-souris tournaient en rond sous le plafond, se heurtant aux murs ou aux meubles, renversant les lampes, et quand la nuit tomba enfin, beaucoup restèrent immobiles, suspendues au plafond ou perchées sur le lit.
Et voilà ce qui se passa. Personne ne vint fermer les fenêtres, et Natacha ne bougea pas. Des chauves-souris voletaient sur les draps, et il sentit qu'elles étaient attirées par la plaie. La douleur était revenue depuis qu'on lui avait rendu la croix. Les animaux s'approchèrent, timidement d'abord, puis sans crainte, car il ne fit rien pour les effrayer. Il sentit leurs pattes marcher sur ses cuisses, puis leurs dents sur la plaie. Les ailes étaient douces comme du cuir lisse. Ce contact des ailes, semblable à ses mains, était peut-être un soulagement. Parfois les mains caressent, mais le visage mord.
Ils creusaient et mordaient, et le cri de Manuel était un gémissement de détresse.
C'était sa façon d'expier sa faute, il l'aurait dit à Natacha s'il avait pu, car s'il avait ouvert la bouche, ce n'aurait été que pour crier.

La douleur est expiation, la punition est douleur.
L'expiation est-elle aussi longue que le péché originel ? Alors elle ne finirait jamais, tout comme la douleur. Son intensité serait différente, à l'image de notre perception du temps. Nous échappons au temps, mais non à l'espace. Le corps souffre, et le bienfait de l'anesthésie de l'inconscient est payé plus tard par de cruelles séquelles : impuissance, incapacité, remords, culpabilité. Les quatre points de la croix.
Il entendit Natacha hurler tandis que la lumière se répandait autour de lui. La pièce était un véritable labyrinthe de chauves-souris, qui voletaient encore autour de celles qui restaient immobiles. Les draps n'étaient plus qu'une tache rouge, et la jupe et les manches de Natacha étaient d'un rouge écarlate qui s'harmonisait à la perfection avec sa robe noire. Son expression mêlait horreur et fierté.
La lumière apportée par Julio et Tomasa suffit à faire fuir les chauves-souris par la fenêtre. Ruiz commença à retirer celles qui s'accrochaient encore à la plaie, et Tomasa tenta de forcer Natacha à se lever, mais elle hurla et secoua ses cheveux emmêlés.
«Sortez-les !» dit-il.
— Elle n'en a pas dans les cheveux ! Viens avec moi !
Ils partirent, leurs voix semblant presque réconciliées un instant.
Julio Ruiz jeta les draps à terre. La plaie était une croûte sale et sanglante, entourée d'une mare de bouillon rouge.
« Mon Dieu », murmura-t-il, et c'était étrange de l'entendre dire cela.
Elle vit les lèvres de Manuel, mordues et ensanglantées, et son visage déformé par une douleur contenue.
« Crie, mon ami, crie si tu veux ! Ne te retiens pas ! Laisse sortir tous les démons qui sont en toi ! » dit-elle, presque en pleurs, en le secouant par les épaules. « Comment vais-je réparer ça, comment vais-je réparer ça ! » se lamenta-t-il.
Manuel ouvrit les yeux. L'horreur se lisait sur son visage, mais aussi une pointe de piété, conforme à l'idée que Julio se faisait autrefois de Dieu. Il leva la main et désigna le mur d'en face.
« Ils prennent soin de nous », a-t-il dit.
Ruiz regarda en direction de l'endroit où des chauves-souris étaient suspendues au mur autour du crucifix.

Il déshabilla ensuite Manuel entièrement et lui dit de s'allonger. L'eau du lavabo n'était pas parfaitement propre, mais cela n'avait plus d'importance ; l'essentiel était d'enlever les croûtes de caillots et la crasse. Il n'avait plus la force d'appeler à l'aide. Il se mit à l'œuvre comme lors des pires moments de la Guerre de la Triple Alliance : utilisant l'eau disponible, parfois simplement pour laver le visage du soldat, ou pour nettoyer le sang qui recouvrait les jambes et les bras amputés, et lorsqu'il le faisait, il ne trouvait qu'un amas d'os brisés.

Il était revenu d'Europe deux ans avant la fin de la guerre, à une époque où les batailles étaient plus brutales car les soldats étaient déjà épuisés et ne prenaient guère soin d'eux-mêmes, car beaucoup étaient morts et il n'en restait que peu pour se défendre, et parce que les officiers voulaient en finir une fois pour toutes et envoyaient leurs hommes au front sans trop réfléchir au préalable.

Il était surmené et, bien qu'il fût le chirurgien en chef du poste d'Ita Ibaté, il travaillait autant, sinon plus, que les autres. Il voyait parfois certains de ses collègues s'effondrer et un autre devait les remplacer, tandis que le soldat hurlait, faute d'éther pour tout le monde. Cette bataille durait quelques heures pour les officiers, plus d'une journée pour les soldats et plusieurs jours pour les médecins. Ils amputaient sans cesse : dès que les infirmières posaient un bandage, les aides-soignants retiraient le patient et en plaçaient un autre sur la table, et ainsi de suite, heure après heure. Quand les compresses venaient à manquer, ils les prenaient aux morts avant l'enterrement et, après les avoir lavées, les réutilisaient parfois sur les nouveaux arrivants.

Ruiz fouilla l'armoire et y trouva des chemises et du linge. Il les déchira et s'en servit pour laver Manuel. Dès qu'il retira les croûtes, un sang épais et sombre jaillit, dégageant une odeur nauséabonde. Manuel hurla alors si fort que Ruiz leva la tête pour le regarder et sourit. Qu'il hurle tant qu'il voulait, pour que tout le navire le sache une fois pour toutes, pour que tous les habitants du port et de la ville sachent ce qu'ils lui avaient fait. Eux : la comtesse Natacha, si méticuleuse, et l'éminent docteur Julio Ruiz.

Il hurla jusqu'à en perdre la voix, puis s'évanouit. Le matelas, imbibé de sang depuis plusieurs jours, se gorgea à nouveau de sang, dégoulinant sous le lit et à ses pieds. Ruiz recouvrit la plaie de plusieurs couches de linge, attendant que le sang coagule pour pouvoir la suturer. Mais il savait qu'il

ne pouvait pas y arriver seul, et même s'il l'avait pu, Manuel devait être emmené à l'hôpital. Il ne l'avait jamais fait auparavant, conscient du risque qu'il courait si un policier ou un soldat le reconnaissait à son entrée en ville. Il ne pouvait pas non plus confier cette tâche à qui que ce soit sur le navire ; ils étaient tous incompétents dans ce genre de situation, et Manuel risquait de se vider de son sang avant même leur arrivée.
Tout en maintenant la pression sur les linges, elle les noua autour de ses cuisses et de son bassin. Puis elle lui injecta une nouvelle dose de sédatif et vérifia son pouls. Il était très faible. Il n'avait qu'une infime chance de survie, même si elle l'emmenait à l'hôpital cette nuit même, maintenant. Il devait être environ deux heures du matin, et cet homme ne serait plus en vie à l'aube.
Il enveloppa le corps de Manuel dans deux draps et une couverture. Tandis qu'il le soulevait, Manuel poussa un nouveau cri. Sa main se porta vers son visage, et Ruiz crut qu'il allait le frapper, mais il se contenta de poser la paume contre sa joue et d'appuyer ses doigts contre son oreille, puis sur sa nuque. Il ouvrit les yeux, et Ruiz reconnut la même expression du Christ que sur les retables qu'il avait vus dans les musées européens.
Le serrant dans ses bras, Ruiz approcha son visage du sien et l'embrassa.
« Désolé », dit-il.
« Mais pourquoi ? » murmura Manuel, d'une voix si basse qu'elle tenait plus du symbole que de la question. Au fond de cette bouche, Julio Ruiz entendit tous les cris qu'il avait jamais entendus, même les hurlements des morts, comme une expiration incessante. Et il entendit les cris des bébés, surtout ceux de Justo Farías, né sans peau, qui, comme tous les justes, réclamait châtiment.
Quand il sortit, de nombreux hommes bloquaient le couloir. Ils le dévisagèrent sans poser de questions, s'écartant pour le laisser passer.
Tomasa l'arrêta.
- Est-il mort ?
-Je vais l'emmener à l'hôpital.
La vieille femme l'attrapa par ses vêtements.
«Laissez-moi tranquille, femme. Je sais ce que je fais. Prenez soin d'elle ; je ne l'ai jamais vue comme ça, et elle pourrait se blesser.»
La femme noire faillit rire, mais ce n'était pas le moment.

-Même Mandinga n'aurait pas pu la tuer... mais allez-y, allez-y, et faites ce que vous avez à faire pour régler ce problème...
Ruiz ne la regarda pas et continua son chemin. Ils avaient déjà préparé la barque et l'avaient aidé à débarquer Manuel. Il rama ensuite jusqu'au quai, l'amarra à un pilier et hissa le malade à terre. Il avait mal aux jambes, mais il parvint à se relever, ainsi que l'autre homme, et ils se mirent à traverser le port en pleine nuit. La lumière d'une guérite de policier était allumée, mais il entendit des ronflements et passa son chemin. Les quelques maisons du port étaient plongées dans l'obscurité. Des chiens aboyaient et, de temps à autre, une lampe torche s'allumait quelques secondes. Il lui aurait fallu une charrette, mais il n'osait réveiller personne à cette heure-ci s'il voulait passer inaperçu.
Une demi-heure plus tard, il arriva à Santa Lucía. Il savait que l'ancien couvent jésuite avait été transformé en hôpital pour enfants. Il connaissait le vieux médecin, Martín Ibáñez, qui en avait été le directeur après le départ de Ruiz pour l'Europe, car c'était un ami de son père. Il avait appris par les lettres de son père comment Ibáñez était mort : le père d'un garçon malade l'avait poignardé. D'après ce qu'il savait, le médecin avait agonisé pendant une semaine, et durant tout ce temps, il avait entendu la construction de la potence où l'homme avait été pendu. Le gouverneur en personne était venu assister à la cérémonie, et il avait ensuite voulu rendre visite à Ibáñez, mais il devait passer le reste de la journée et la nuit à une réunion du parti et au dîner obligatoire. Le lendemain matin, on lui annonça la mort du médecin. Il n'assista à aucun des deux enterrements, qui, de toute façon, se déroulaient au même cimetière, au même moment. Le corps du pendu resta une journée entière au poste de police. Lorsqu'on obtint enfin l'autorisation de la curie de l'inhumer en terre consacrée, le corps du docteur arriva dans une autre charrette. L'une arriva dans une charrette tirée par un vieux cheval, avec le fossoyeur et un prêtre. L'autre arriva dans une charrette à deux chevaux, suivie de l'évêque et des douze enfants du docteur Ibáñez. Son épouse était trop bouleversée, dit-on, pour y assister. Les douze garçons marchaient en deux rangs, apparemment classés par âge et par taille. Ils marchaient la tête baissée, et seuls les deux plus jeunes contemplaient avec curiosité et crainte le paysage de pierres tombales. Derrière eux marchaient des infirmières et des collègues du docteur, et plus loin encore, des habitants de Santa Lucía. Les tombes

étaient espacées de vingt mètres. L'une était recouverte de fleurs, l'autre nue. L'une avait une croix en bois, l'autre une pierre tombale payée par la municipalité et sculptée le matin même. Le sermon du prêtre sur la tombe du pendu dura cinq minutes, puis il se rendit à l'autre tombe, près de celle de l'évêque, où de brefs discours suivirent les prières pour les défunts. Le père de Ruiz avait pris grand soin de lui décrire tout cela, car il admirait profondément le docteur Ibáñez. Il déplora les circonstances de sa mort et l'exécrable pompe de ses funérailles villageoises. Un an plus tard, la guerre éclata et les soldats commencèrent à arriver.

Arrivé à l'entrée, il aperçut le vieux bâtiment des Jésuites, sa façade sombre d'arcades et de tuiles, et le clocher dissimulé par la nuit. Il s'arrêta pour reprendre son souffle. Il ne l'avait pas vérifié depuis qu'il avait quitté le navire, et bien qu'il ait perçu de faibles gémissements, il ne les avait pas entendus sur les cent derniers mètres. Alors qu'il inspirait, il sentit quelque chose pointé vers sa tête. Levant les yeux, il vit le canon d'un fusil braqué sur lui.

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon pote ? » demanda le policier.

-J'ai amené mon ami…

L'autre s'approcha pour le toucher.

— Êtes-vous sûr qu'il est vivant ? Allons, mon vieux, un médecin va l'examiner.

Ils firent entrer Manuel, le placèrent sur une civière et le conduisirent dans une chambre. Un médecin en blouse blanche sale sortit d'une autre pièce en se frottant les yeux.

« Que se passe-t-il ici ? » commença-t-il, mais en apercevant le corps, il regarda Ruiz. « Mais que lui est-il arrivé ? Oui, oui, je comprends maintenant. Qui êtes-vous ? » demanda-t-il en mettant ses lunettes et en regardant Ruiz d'un air soupçonneux.

-Je suis un ami, tu verras qu'il a été castré, je ne sais pas comment te le dire…

« Allez voir l'agent. On verra si on peut faire quelque chose pour cet homme. » Sur ces mots, il le congédia et appela les infirmières, qui l'aidèrent à transporter le brancard jusqu'à une chambre au bout du couloir.

Les lampes n'éclairaient qu'à une dizaine de mètres, et il ne pouvait même pas distinguer les murs sur les côtés. Le policier se tenait derrière lui et lui

dit de se diriger vers le comptoir, où une infirmière l'attendait sous trois lampes suspendues au plafond.
- Quel est le nom du patient ?
-Manuel Menéndez Iribarne.
L'infirmière le regarda en fronçant les sourcils.
- Étranger?
-Espagnol.
— Et où habite-t-il ?
« Je ne sais pas », dit Ruiz à voix très basse.
Tu ne m'as pas entendu ?
— Il n'habite pas ici, il est venu me rendre visite il y a quelques jours et a séjourné chez moi.
-Veuillez me donner votre nom et votre adresse.
Il ne répondit pas immédiatement ; l'infirmière trempa la plume dans l'encrier et attendit un moment, prête à écrire.
« Julio Ruiz », dit-il. « J'ai une cabane au bord de la rivière, vous comprendrez, je n'ai pas de travail. »
La femme a dû écrire « vagabond » sur le papier et supposer que son prétendu ami était l'un des leurs, et que tout cela s'était probablement passé lors d'une bagarre d'ivrognes. Elle a appelé la police, ils ont examiné ensemble le formulaire qu'ils venaient de remplir et ont échangé un regard.
« Venez avec moi », dit le policier. Il lui prit doucement le coude, comme pour l'aider à marcher jusqu'au mur en face du comptoir, et lui dit de s'asseoir. Puis il resta longtemps à ses côtés. De temps à autre, il entendait des bruits au bout du couloir, des sons qu'il reconnaissait : ceux d'une salle d'opération. Des cliquetis de métal, des voix en colère, quelques rires brefs, mais surtout, il percevait l'odeur d'éther et de médicaments. Il voyait la porte s'ouvrir par moments, laissant entrer et sortir une infirmière en tablier, masque et charlotte.
Il avait remarqué que le policier se balançait d'un pied sur l'autre de temps à autre ; il devait être fatigué. Puis il s'approcha du comptoir et engagea la conversation avec l'infirmière. Ils chuchotèrent un moment, s'échangeant des sourires. Puis elle prit quelques papiers sur le comptoir et le laissa seul. Elle devait faire sa tournée, et l'homme demeurait seul, baigné d'une lumière si vive qu'il pouvait à peine distinguer Ruiz, assis contre le mur, d'où seules les pointes de ses bottes boueuses étaient visibles. Il recula

d'un pas, s'éloignant de l'éclat de la lumière. Il commença à se déplacer sur son tabouret en bois vers la porte.
Le policier décrocha le téléphone. Au début, il n'entendit rien, mais à la troisième sonnerie, l'appelant se mit à parler fort, la communication était hachée, ou bien la voix à l'autre bout du fil était très basse. Où appelait-il ? Santa Fe ? Buenos Aires ? Il n'arrivait pas à comprendre, même s'il entendit son nom plusieurs fois. Puis le policier raccrocha brusquement et le regarda, mais il ne le regardait pas vraiment puisqu'il ne pouvait pas le voir. Alors il courut vers le mur, et lorsqu'il le toucha, il dit :
« Reste où je t'ai laissé, vieil homme. Sinon, je t'emmène au poste de police. » Et il s'assit à côté de lui.
Ruiz se frotta le visage ; il avait envie de pleurer. Il aurait pu s'éclipser pendant que l'autre homme parlait, alors pourquoi n'en avait-il pas profité ? Quel intérêt avait-il à savoir ce que l'autre homme découvrait au téléphone, si c'était si évident ? Il sut, à cet instant précis, que l'alcool et la misère qu'il avait endurée avaient eu raison de ses neurones. Il le savait déjà depuis le jour où Mendoza l'avait secouru et emmené sur le bateau. Mais la bonne chère et la tranquillité dont il avait joui depuis lors l'avaient trompé, comme tout le monde est trompé par la fragile façade de la prospérité. L'opération de Manuel était le signe le plus clair qu'il n'était plus la caricature du médecin qu'il avait été, et l'occasion manquée ce soir-là confirmait qu'il n'était plus qu'un imbécile qui ne méritait même pas la pitié des pires hommes.
La porte de derrière s'ouvrit et elle entendit les pas du médecin dans le couloir. Les lumières du plafond l'éclairaient par intervalles. Elle le vit d'abord avec sa charlotte et son tablier, puis les cheveux en désordre, les mains défaisant les nœuds de ses bretelles, et enfin le tablier ouvert, les poils de sa poitrine luisants de sueur.
« Êtes-vous un parent ou un ami ? » demanda-t-il. Le policier lui fit se lever.
« Ami », dit-il.
-J'imagine qu'il n'y a personne de plus proche.
Ruiz secoua la tête.
-Il faut que quelqu'un reste dans la chambre pour veiller sur lui.
Le médecin échangea un regard avec le policier, et ils parlèrent tous deux à voix basse.
«Vous allez devoir rester. Je vais prévenir l'infirmière.»

Le médecin entra dans une autre pièce, et le policier, le tenant toujours par le coude, le conduisit à la chambre de Manuel. Il le vit alité, vêtu de blanc, impeccablement vêtu. Il regarda autour de lui et réalisa combien les hôpitaux lui manquaient, même un établissement comme celui-ci, installé dans un ancien couvent. Mais les couvents n'étaient-ils pas aussi des hôpitaux pour l'âme ? Les âmes des prêtres devaient encore errer dans ces couloirs et ces chambres. Une croix accrochée au mur, à la tête du lit, ressemblait beaucoup à celle que Manuel portait sur la poitrine. Mais elle avait été décrochée et se trouvait maintenant sur la table de chevet.
« Asseyez-vous, mon ami. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, demandez à l'infirmière. » Puis il partit, et l'on entendit des pas se diriger vers la réception.
S'il pouvait seulement se glisser dans la pénombre des couloirs, pensa-t-il. Mais une infirmière qu'il n'avait jamais vue entra. Plus âgée et plus corpulente, elle était sans aucun doute plus gradée que celle de l'accueil. Elle examina le patient, vérifia les bandages et les draps, et prit son pouls.
«Va-t-il guérir ?» demanda Ruiz.
— C’est au médecin de vous le dire. Quel est votre lien de parenté avec ce monsieur ?
-Un ami.
- C'est toi qui lui as fait ça ?
Il ne répondit pas. Elle haussa les épaules.
-Je peux l'imaginer, vous vous enivrez et vous vous entretuez.
Elle le regarda un instant, attendant la réponse à laquelle elle était habituée, mais face au silence, elle pensa probablement que Ruiz était plus stupide que les autres.
Il sortit et laissa la porte entrouverte. Dès qu'il jeta un coup d'œil dehors, il vit que le policier était revenu et assis devant la porte, le pied droit posé sur le genou gauche, et tenant dans ses mains la matraque qu'il tenait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jouant avec comme distrait.
Elle s'assit près du lit. Elle regarda Manuel et sut qu'il était entre de bonnes mains. S'il survivait, ce serait grâce au personnel de cet hôpital ; s'il mourait, ce serait entièrement de sa faute.

*

L'agent était de service à l'hôpital tous les jours, toute la journée. Parfois, on venait le relever le dimanche, parfois d'autres jours de la semaine, même certaines nuits. Mais il ne savait jamais quand. Le travail n'était pas très prenant : aider les patients à entrer et sortir, maîtriser de temps en temps un ivrogne, parfois deux ou trois voleurs, ou quelques bagarres entre femmes, et abattre de nombreux chiens enragés. Il était parfois très fatigué, car il prenait son travail au sérieux ; c'est ainsi qu'il avait été élevé. Peut-être parce qu'il était encore très jeune, comme le lui avait dit le commissaire Santángelo, mais surtout parce qu'il devait travailler et ne voulait pas se faire prendre en flagrant délit d'erreur. Gálvez faisait de son mieux et essayait de rester éveillé et vigilant, ce qui était plus difficile que prévu, pendant la majeure partie de ses gardes.
Comme ce soir, par exemple, assis face à la porte de la pièce où gisait un meurtrier présumé, ses yeux se fermaient sans cesse, même si ses mains tripotaient machinalement sa matraque. Il se fiait davantage à ses oreilles dans ces moments-là, mais elles l'avaient déjà trompé à maintes reprises. Il repensa à sa conversation avec le commissaire une demi-heure plus tôt. La communication était toujours aussi mauvaise, et il avait dû crier. Observant le suspect derrière le comptoir, ou essayant de le distinguer dans l'ombre contre le mur, il espérait être assez stupide ou sourd pour ne pas se rendre compte qu'ils parlaient de lui. En réalité, son esprit était tiraillé entre deux pensées bien différentes : son devoir ce soir-là, qui prenait une autre tournure et le faisait douter de la façon dont son supérieur le percevrait, et d'un autre côté, la pensée de Camila, qui le rendait malade. Il ne pouvait se la sortir de la tête ni de son corps ; ils souriaient et parlaient, et son parfum l'excitait. Quand il la voyait descendre le couloir, il ne pouvait détacher son regard d'elle, et chaque fois qu'il essayait de lui toucher les jambes, elle s'enfuyait. Pourtant, il lui semblait toujours l'apercevoir se retourner un instant, un sourire qui semblait l'inviter à la rattraper. Quand son prochain service se terminerait-il pour qu'il puisse la rejoindre ? Camila avait des heures de repos ; lui, il ignorait les siennes, et la plupart du temps, elles ne

coïncidaient pas. L'agent Gálvez prenait son travail très au sérieux, ce qui expliquait son inquiétude face à l'appel au commissariat.
- Ici le caporal Manolo Gálvez, commissaire !
« Mais qui est-ce ? » entendit-il à l'autre bout du fil. Santángelo était somnolent et de mauvaise humeur. Il était 3 h 30 du matin.
-Je suis désolé de vous déranger, commissaire, mais il est de mon devoir de vous informer d'un incident survenu ici à l'hôpital Santa Lucía.
Le commissaire s'éclaircit la gorge et recommença à jurer.
-Bon, qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ?
Deux individus entrèrent, l'un amenait l'autre blessé, presque à moitié mort.
— Et vous me dérangez à cette heure de la nuit pour ça ?
— Excusez-moi, commissaire, mais je soupçonne que la même personne qui l'a amené ici l'a blessé, et regardez, commissaire, il lui a coupé… vous comprenez ?
« De quoi parlez-vous ?! Oh, je vois ! Pourquoi ne parlez-vous pas clairement au lieu de parler comme une petite fille ? Et sont-ils dangereux ? »
« Ils ne me semblent pas normaux. L'un est mourant, et l'autre est émacié… »
— Et tu ne pouvais pas attendre demain pour me le dire, bon sang ?!
Gálvez avala.
« Je suis vraiment désolé, commissaire, mais on m'a dit de signaler immédiatement tout ce qui me semblait important. Et quand cet homme mourra, on aura un meurtre ici. »
De l'autre côté, il y eut un silence. À Santa Fe, le commissaire Santángelo dut s'asseoir pour siroter un maté frais qui traînait sur la table depuis la veille.
« Très bien, caporal. Avec des officiers comme vous, le pays a un bel avenir, mon ami. Donnez-moi les noms. » Une fois que Gálvez eut terminé, il dit : « Gardez-le en détention et j'attendrai vos ordres. »
Il avait déjà raccroché lorsque le caporal s'apprêtait à lui demander quand arriverait sa relève. Il pensa à Camila, qui faisait sa ronde, et réalisa soudain qu'il ne voyait plus le bout des bottes du vieil homme. Il courut vers le banc contre le mur. Oui, il était toujours là.

Le commissaire Álvaro Santángelo raccrocha et jura contre le caporal. « Ce fils de pute a une sale gueule de pédé », grommela-t-il. « Ce sont sûrement les fantômes des prêtres qui, paraît-il, hantent l'hôpital. » Le commissaire vivait au commissariat. Âgé de cinquante-cinq ans, il avait renoncé à toute ambition depuis sa prise de fonction dix ans plus tôt. Sans doute à cause de son mauvais caractère, de plusieurs incidents troublants impliquant des prisonniers morts dans ses cellules, et certainement de cette fois où on l'avait trouvé au commissariat en compagnie de deux ou trois femmes de la ville. L'une d'elles, disait-on, était la femme du maire. Il portait un t-shirt et un caleçon, ses cheveux clairsemés en désordre, ses yeux cernés. Soudain, son regard se posa sur les affiches et les annonces placardées au mur derrière son bureau. Toutes anciennes et périmées, mais il ne prenait plus la peine de les décrocher. Et puis il en vit une qui devait avoir près de dix ans. « Docteur Julio Ruiz. » On le cherchait depuis longtemps ; il ne se souvenait plus de ce que cet homme avait fait. Un nom si commun, se disait-elle souvent en apercevant cette affiche. Jamais auparavant il n’y en avait eu une seule, et maintenant il y en avait une, et elle se trouvait dans un hôpital.

Il se gratta l'entrejambe, se disant qu'il vaudrait peut-être la peine d'appeler le colonel le lendemain matin. Il retourna dans la chambre, but une gorgée du reste d'alcool de la bouteille et enfila son pantalon. Il alla à la cuisine et mit la bouilloire en marche. Il retourna au téléphone et décrocha. Il se souvint qu'il ne se rappelait pas le numéro du colonel Gómez et ouvrit le tiroir du bureau. Il fouilla à nouveau parmi les papiers ; l'eau avait déjà bouilli. Il alla chercher la calebasse à maté et la bouilloire, se prépara une tasse et la but. Il fouilla de nouveau parmi les papiers jusqu'à trouver son carnet d'adresses, qui n'était rien de plus qu'un tas de feuilles déchirées. Il réalisa qu'il ne voyait absolument rien et retourna dans la chambre chercher ses lunettes. Il fouilla les draps encore légèrement humides ; ces derniers temps, lorsqu'il se masturbait, il avait encore des traces d'incontinence. Il restait de moins en moins de plaisirs dans la vie, se dit-il. Même les prostituées ne voulaient plus venir, car elles se plaignaient qu'il les battait. Et que pouvaient-elles attendre de lui s'il était responsable de ses érections de plus en plus éphémères ?

Il finit par trouver ses lunettes et les mit. Il essaya plusieurs fois avant de capter un signal, puis il s'endormit. Son bras reposait sur la table, le

combiné à la main, la tête appuyée sur son bras. À sept heures du matin, la femme de ménage entra ; elle ne chercha pas à le réveiller, se contentant du bruit des seaux et des chaises qu'elle déplaçait.
-Bonjour, commissaire.
Santángelo l'ignora. Il se frotta les yeux, maudit de nouveau le maté froid et le réchauffa. En attendant, il enfila sa veste d'uniforme dans le dortoir et retourna à table. Un autre maté, une autre tentative d'appel. Finalement, il réussit à joindre quelqu'un.
— Bonjour Madame Gomez. Excusez-moi de vous déranger si tôt. Le colonel est-il disponible ?
La femme, en guise de réponse, raccrocha simplement et il attendit. Il entendit quelques quintes de toux et une dispute matinale entre mari et femme.
Parler!
— Bonjour, Colonel. Je suis le commissaire Álvaro Santángelo, de Santa Fe, Monsieur. Je me permets de vous contacter car j'estime qu'il est de mon devoir de vous informer d'une chose que vous m'avez recommandée avec une attention toute particulière il y a quelques années.
- Mais de quoi tu parles, bon sang ?!
-Il semblerait que nous ayons trouvé le Dr Julio Ruiz.
Il y eut un silence à l'autre bout du fil ; le colonel devait essayer de se souvenir.
— Ah bon ? Et où est-il passé ? Qu'est-ce qu'ils lui ont fait ? Êtes-vous sûr que c'est le même ?
À l'hôpital Santa Lucía, ils n'ont pas pu confirmer la description car nous ne l'avions pas, mais ils ont amené un autre homme dont les testicules avaient été coupés…
— Et l'autre, est-il encore en vie ?
-C'est ce qu'on m'a dit, mais ça ne durera peut-être pas longtemps.
Le colonel marqua une nouvelle pause.
Il s'est donc coupé un testicule et l'autre est encore vivant… il pourrait très bien être médecin. Gardez-le en détention et attendez les instructions.
Et elle a raccroché. Santángelo a dû se lever de sa chaise car la femme le poussait à laver le sol.

Le colonel Anastasio Gómez raccrocha le téléphone près de son lit. Sa femme était déjà levée, grommelant contre les subordonnés qui la dérangeaient si tôt. Il eut un mouvement de recul indifférent, mais, tout en tenant le téléphone d'une main, il lui tapota les fesses de l'autre. Elle l'ignora et quitta la chambre. C'était peut-être la raison de son silence. Une fois raccroché, il pensa qu'il était étrange de retomber sur l'affaire Ruiz après tant d'années. La dernière fois qu'il avait entendu parler de lui, on lui avait dit que c'était un ivrogne, errant de ville en ville comme n'importe quel vagabond, et que c'était pour cela qu'on ne le retrouvait pas. Il écrirait plus tard au député Farías.

Il se leva et s'étira. Il ouvrit les portes-fenêtres qui donnaient sur le parc. Au-delà du bosquet s'étendaient les ravins de San Isidro. Grand, les cheveux blonds grisonnants, il avait quarante-sept ans et passa la main sur sa poitrine et son abdomen. Il se gardait en forme grâce à l'équitation quotidienne et, le week-end, au jeu du pato. Il prenait toujours autant de plaisir à faire l'amour à Delia, même après plus de vingt ans. Ils avaient eu cinq enfants ; deux étaient morts à la guerre et il avait sauvé le troisième à la demande de sa femme – le député Farías y était parvenu. Leurs deux filles étaient mariées et vivaient, l'une à Córdoba, l'autre en Uruguay. Toutes deux vivaient presque seules sur la propriété. Lautaro, le cadet, étudiait, du moins le disait-il, à Buenos Aires, mais c'était un bon à rien qui ne faisait que mendier pour rester coincé dans sa première année interminable de droit.

Ils ont pris leur petit-déjeuner dans le parc ; il faisait beau et la matinée était fraîche.

« Qui était-ce ? » demanda Delia.

— Qui ? Ah ! Un commissaire de police de Santa Fe. À propos de l'affaire Ruiz.

-Tu es distrait(e), est-ce important ?

-Cela a un rapport avec Farías, mon amour.

-Alors oui.

Il n'était pas nécessaire d'en dire plus. Bartolomé avait sauvé leur fils unique, même si c'était un pari risqué. Il finirait par se calmer, disait-elle, toujours aux petits soins pour lui et trouvant des excuses. Le colonel garda le silence, mais il s'attendait à ce qu'elle l'appelle un matin à l'aide. Il connaissait désormais le ton de son fils, quelque part entre l'inattention et

la subtilité ; l'entendre au téléphone lui semblait plus sincère que de le regarder en face. Mais après tout, il était vivant, et un jour il leur donnerait un fils pour perpétuer le nom de famille. Peut-être un simple Gómez. Comme celle de tant d'autres Ruiz, sauf que peut-être avaient-ils enfin trouvé le bout du fil.
Ce matin-là, il se rendit au village pour envoyer un télégramme à Buenos Aires. Il ne souhaitait pas appeler directement le député ; il savait qu'il était en pleine campagne et, de plus, de nombreuses années s'étaient écoulées. Il ignorait si Farías agirait officiellement ou officieusement.
« Nous l'avons retrouvé dans une ville de la province. J'attends vos ordres. »
Il n'en fallut pas plus pour que Farías comprenne.
De retour dans la cinquième maison, elle se rendit dans son bureau pour répondre à des lettres. Delia entra pour lui apporter un goûter.
- Des nouvelles, chérie ?
-Rien, mon amour.
Ils échangèrent un bref baiser, main dans la main, puis elle la lâcha pour qu'il puisse continuer à écrire.

Bartolomé Farías avait un peu plus de cinquante ans. Depuis la mort de sa femme, il avait déjà été réélu une fois au Parlement et comptait bien retenter sa chance. La vérité, c'est que son fils lui faisait vivre un véritable enfer. Ce monstre était toujours en vie, contre toute attente. Après tout, que pouvaient-ils bien y connaître, ces charlatans ? Ils n'avaient fait que tuer leurs enfants et leurs femmes. Et ils avaient laissé le dernier survivant devenir leur supplice.
Il vivait à l'étage de la maison à Palerme, enfermé toute la journée. La bonne qui s'était chargée de l'élever était elle aussi épuisée. Elle ne se plaignait toujours pas, car elle savait qu'elle avait fait un faux témoignage, mais ce qui lui importait le plus était ce que son père ferait du garçon.
Pendant ces dix années, Justo avait appris à marcher. Une croûte de peau rugueuse s'était formée sur son corps, persistant parfois pendant des mois, avant de se détacher. D'abord blanche et fraîche comme du beurre, elle séchait et devenait violette, puis finissait par dégager une odeur nauséabonde, rendant impossible l'entrée de la pièce sans se pincer le nez. La femme le lavait et enlevait les croûtes comme les médecins le lui avaient

appris, mais elle ne demandait plus conseil. Elle le connaissait mieux que quiconque. Elle avait été frappée par le garçon, qui avait grandi et était devenu impulsif. Il ne parlait pas, bien sûr, seulement des grognements et des gémissements. Personne ne savait s'il avait des yeux, et à la place des paupières, il y avait deux croûtes dures comme de l'os qui ne changeaient jamais. Il a parcouru toute la pièce le dos courbé, voûté par l'envie de sortir.

Farías avait souvent songé à les envoyer, elle et le garçon, loin de tout, à la campagne, et peut-être qu'un jour, quand l'affaire serait oubliée, le garçon pourrait disparaître. Mais lorsque la presse informa presque tout le pays de l'existence du fils du député Farías, il n'osa pas le faire. Soudain, il constata le changement d'opinion publique. Ses collègues le traitaient avec une certaine déférence teintée de pitié. Il aurait bien voulu les envoyer promener, mais il comprit que l'opinion des électeurs primait, et l'image que la presse avait forgée de lui lui avait permis de revenir avec succès en politique.

Ses conseillers lui avaient suggéré de prendre des photos avec le garçon, de jouer avec lui ou de lui apprendre quelque chose, assis en face du bureau. Mais il détestait le sensationnalisme, et de plus, il ne supportait ni l'odeur ni l'apparence de Justo.

Le garçon criait, comme tous les matins. Et il l'entendait malgré le couloir, l'escalier et les portes qui le séparaient de son bureau. Les cris, semblables à ceux d'un cochon, s'intensifiaient et s'atténuaient au gré des allées et venues de sa secrétaire, qui lui apportait un télégramme. Le vieil homme qui avait aidé Ruiz à s'échapper était mort dans un asile.

Il lut le texte et se laissa aller dans son fauteuil, le regard fixé sur la feuille, perdu dans ses pensées. Il se souvenait du visage de Julio Ruiz, ce visage qui incarnait la confiance qu'il partageait avec sa femme. Le visage rasé de près d'un médecin serein et sage avait nourri une intimité qu'il n'avait confiée à personne d'autre. Il voulait le revoir, mais pourquoi ? Pourquoi le voir si diminué ? Ou peut-être parce que cette confiance, à jamais perdue, lui manquait ? Certes, Ruiz l'avait déçu, mais était-ce vraiment la vérité ? Quoi qu'il en soit, il ne ressentait rien d'autre qu'un besoin renouvelé de l'avoir en face de lui, sachant que leur silence partagé pendant qu'il travaillait et que Ruiz lisait était un lien unique, qu'il n'avait jamais connu et qu'il ne connaîtrait plus jamais.

Les cris de Justo cessèrent. Pourquoi lui avait-on donné ce nom ? Justo ne représentait aucune forme de justice, ni pour lui-même, ni pour son entourage. Où était donc la justice qu'il méritait, ou quelle était-elle ? Les hommes du tribunal ne faisaient que des lois qui n'étaient que de vaines illusions de justice, de simples cordes auxquelles chacun s'accrochait jusqu'à ce qu'elles se rompent.

Bartolomé Farías avait de fortes chances d'être réélu, et l'on parlait même d'une possible candidature à la présidence peu après. Il connaissait un regain de popularité, et c'était Justo Farías qui le soutenait. Il n'avait plus besoin de personne d'autre.

Il décrocha le combiné et demanda à parler au colonel Gómez. La sonnerie retentit plusieurs fois avant qu'une femme ne réponde.

— Delia ? C'est Bartolo, chérie.

-Ah, Bartolo, nous parlions de toi aujourd'hui, quel plaisir de l'entendre !

-Moi aussi, Delia. Tasio est dans les environs ?

-Oui, je vais l'appeler tout de suite. Je t'envoie plein d'amour.

-À toi aussi, ma chère.

Il tapotait du doigt sur la table, les cris reprirent.

-Salut Bartolo, mon cher vieil ami. J'ai entendu dire que tout va très bien pour toi, félicitations !

-Merci Tasio, j'ai reçu votre télégramme.

Le colonel marqua une très brève pause, probablement pour demander à Delia de le laisser tranquille.

-C'est exact, mon ami.

— Est-ce confirmé ?

— D’après ce que je sais. Bien sûr, cela sera vérifié sur le terrain.

Ils se turent tous deux, attendant la voix de l'autre, et la question et la réponse retentirent simultanément.

- Que faisons-nous ?

-Tirez-lui dessus.

Farías jeta un coup d'œil autour de son bureau. Il se leva et ouvrit la porte ; personne ne l'avait entendu. Il s'approcha de la fenêtre ; il n'y avait personne aux alentours. Il regarda la chaise où Ruiz s'asseyait habituellement et crut l'apercevoir, un livre d'anatomie à la main, levant les yeux de temps à autre, comme lorsqu'il l'entendait vociférer au téléphone pendant qu'il travaillait.

Il retourna au téléphone ; le colonel attendait toujours.
— Des questions, Tasio ?
—Rien, Bartolo. Si je ne t'appelle pas, tu le sais.
— D’accord, Tasio. Embrasse Delia pour moi et fais-lui un gros câlin. Dis à ton fils de m’appeler ; on pourra peut-être encore l’aider à se remettre sur le droit chemin.
Elle raccrocha. La silhouette sur la chaise était toujours là, et elle n'allait pas disparaître.

Le lendemain soir, vers six heures, une bruine commença à tomber. Il faisait froid, le ciel était couvert, d'un gris et d'un noir profonds, presque porcelaine. On apercevait des nuages encore plus sombres au nord. Le caporal Gálvez restait à son poste, assis sur la chaise dans le couloir, mais il était allé plusieurs fois aux toilettes. À chaque retour, il ouvrait la porte pour vérifier que le vieil homme était toujours là. L'infirmière était arrivée plus tôt pour son service et s'approcha de lui avec une chaise et un plateau. Elle lui avait apporté le thé, expliqua-t-elle, pour le partager. Il sourit, et ils se mirent à bavarder autour d'un maté et de beignets qu'elle avait préparés chez elle.
« On dirait qu'une très grosse tempête arrive », a-t-elle dit. « Les gens en ville disent qu'il pleut déjà beaucoup au nord et que le niveau de la rivière monte. »
Le caporal rejeta toutes ces idées. C'était mieux ainsi, lui dit-il ; peut-être devrait-elle alors passer la nuit à l'hôpital, et ils seraient plus proches. Elle rit, enfouissant son visage dans son épaule. De temps à autre, on entendait une toux provenant de la pièce, couverte par leurs rires vainement contenus.
Il faisait déjà nuit quand ils allumèrent la lumière du couloir. Des applaudissements retentirent à l'entrée et Camila alla voir ce qui se passait. Elle revint un peu plus tard accompagnée d'un homme robuste, aux cheveux et à la barbe épais et noirs. Gálvez remarqua qu'il portait un fusil en bandoulière. Elle s'arrêta et s'inclina. Bien qu'il fût en civil, elle sut que c'était l'homme qu'elle attendait.
-Caporal Gálvez, monsieur.
— Au repos, caporal, ici le commandant González. Où est le détenu ?
-Dans cette pièce, monsieur.

Il ouvrit la porte et regarda dehors. Il appela Ruiz, qui sortit dans le couloir.
«Allons dehors», dit l'aîné.
Ruiz et Gálvez le suivirent dans le couloir jusqu'à la porte. Ils sortirent. La campagne environnant l'hôpital restait faiblement éclairée, sans éblouissement. La pluie avait cessé, mais l'odeur d'herbe et de terre humide persistait. Ils ne marchèrent que quelques mètres, tournant au coin du bâtiment. L'homme plus âgé regarda autour de lui, comme s'il choisissait un endroit précis.
« C’est parfait », dit-il, et se tournant vers Ruiz, il demanda :
- Êtes-vous le Dr Julio Ruiz, fils de Bernardo Amado Ruiz et Genoveva Beatriz Aranguren ?
« C'est exact, monsieur », répondit-il.
- Sais-tu pourquoi je suis venu ici ?
-Je peux l'imaginer, monsieur.
Gálvez se tenait au garde-à-vous, les mains derrière le dos, ne regardant ni l'un ni l'autre, son regard peut-être fixé sur un arbre à vingt mètres de là ou sur un chien couché à son ombre.
« Caporal, vendez le détenu », ordonna-t-il en vérifiant son arme.
Gálvez n'avait pas encore bougé ; il réfléchissait peut-être au tissu qu'il allait utiliser. Il n'avait que son mouchoir. Pourtant, son regard ne laissait rien paraître ; en réalité, il s'efforçait de ne pas penser.
«Major, je vous demande d'exaucer mon dernier vœu», dit Ruiz.
González posa la crosse de son fusil sur le sol.
-D'accord, que voulez-vous ?
-Écrire une lettre.
-Caporal, apportez du papier et un crayon.
Gálvez se précipita à l'hôpital. Il lui fallut plus de temps que nécessaire pour trouver ce qui était pourtant toujours à portée de main sur le comptoir d'accueil. Pendant ce temps, tous deux restèrent silencieux, se fixant du regard comme si la seule chose qu'ils avaient à supporter était cette bruine agaçante. Impassibles, leurs visages étaient figés comme deux pierres, deux lois. Un instant, Ruiz sembla pleurer. Peut-être aperçut-il l'ombre de Farías, dessinée par la pluie entre eux. Mais ce n'étaient que des gouttes de pluie qui ruisselaient sur son visage.

Gálvez revint avec une feuille de papier et un crayon. Ruiz les prit, se retourna, appuya la feuille contre le mur et commença à écrire.
Ils ont attendu une minute, peut-être deux.
— Ça suffit, Ruiz. Fais demi-tour.
Julio Ruiz obéit et rendit le papier à Gálvez.
-Caporal, vendez le prisonnier et placez-le dos au mur.
Gálvez sortit un mouchoir de sa poche. Ses mains tremblaient. Ruiz perçut la maladresse avec laquelle il noua le mouchoir, mais ce qui le frappa le plus, c'était l'odeur du tissu. Il avait une légère odeur de femme. Peut-être l'infirmière l'avait-elle emprunté au caporal pour s'essuyer le front ou la joue cet après-midi-là, à son arrivée sous la bruine.
Ruiz esquissa un sourire, qui s'effaça aussitôt. Le caporal avait à peine bougé lorsqu'il entendit le coup de feu. Il n'avait même pas eu le temps de se remettre au garde-à-vous, ni de baisser complètement les bras après avoir noué son nœud.
Le corps était assis contre le mur, une jambe pliée et l'autre tendue, les bras croisés en croix. La tête penchait sur le côté droit. Dans la poitrine, un large trou rouge s'assombrissait peu à peu.
Gálvez observa la scène, puis sortit le papier de la poche où il l'avait mis. Il commença à le lire, mais le vieil homme cria :
- Jette cette merde à la poubelle !
Le caporal bégayait maintenant lorsqu'il parlait :
-C'est pour le capitaine Hurtado de Mendoza, major.
González remit le fusil dans son étui et tendit le bras, sans bouger, pour s'approcher de l'endroit où se trouvaient le caporal et le mort.
Donne-moi ça !
Le caporal parcourut les deux mètres qui les séparaient, trébuchant sur le pied d'un des corps.
González commença à lire :

« Mon cher capitaine, quand vous lirez ces lignes, je serai déjà mort. Je veux seulement vous confier mon fils, celui que j'ai eu à Concordia avec cette femme dont je vous ai parlé. Prenez soin de lui et faites en sorte qu'il étudie mon métier. Ne croyez pas que ce que vous avez fait pour moi ait été vain. Maintenant, on me tue comme un chien, mais sobre. »

Il plia la feuille de papier en quatre et la glissa sous sa veste.
« Je m'en occupe », dit-il. « Enterrez le prisonnier. »

Puis il fit demi-tour et se dirigea vers le village.
Le caporal retourna à l'hôpital et revint avec une pelle. Il traîna le corps vers l'arbre voisin et se mit à creuser ; la terre était meuble, ce qui était une bonne chose. Ruiz avait déjà causé trop de problèmes.
Quand il eut fini, il jeta le corps dans la fosse et recommença à la remplir. Puis, les bras croisés sur le manche de la pelle, il marmonna quelque chose et fit le signe de croix. Ensuite, le dos courbé, il s'éloigna. Peu à peu, l'image du mort s'estompa de son esprit, et un autre visage, doux et blanc, se fondit dans le sommeil qui l'enveloppait déjà. Il disparut derrière la porte de l'hôpital.
Quelques éclairs et coups de tonnerre déchirèrent le silence. La terre accumulée dans la tombe se tasserait peu à peu. Au matin, personne ne s'en apercevrait, et même cette nuit-là, il n'en resterait plus aucune trace.
Le chien, qui avait tout vu à l'ombre de l'arbre, leva la tête au coup de feu, puis se recoucha. Quand l'homme eut fini de creuser, le chien se leva et se mit à renifler la terre remuée, tourna plusieurs fois en rond, leva une patte et urina. Puis il reprit son chemin.

*

Elle entendit le coup de feu. On aurait dit que la balle avait heurté le mur de la chambre. Elle ouvrit les yeux en sursaut, ce qui fit trembler son corps endolori. Elle ne protesta pas car l'infirmière remettait les draps en place. Elle aussi fut surprise et regarda vers la fenêtre.
Était-il possible qu'ils l'aient tué sur le champ ? Car Manuel savait de quoi il s'agissait ; il avait surpris la conversation entre Julio et Natacha. Quel autre mobile aurait pu justifier un tel meurtre ?
« Ils l'ont tué », dit-il à voix très basse.
L'infirmière le regarda, levant les yeux de ses notes dans son carnet.
« Ils ont dû tuer ce chien qui erre toujours dans les parages. » Cependant, cela ne paraissait pas convaincant.

Le caporal Gálvez entra alors dans la pièce et la chercha du regard, effrayé. Il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Elle regarda Manuel, comme honteuse.
« Allons-y », dit-elle à voix très basse.
Elle les entendit chuchoter dans le couloir pendant près de cinq minutes. Puis ses pas s'éloignèrent vers l'entrée, mais on entendit un troisième pas, comme s'il s'appuyait sur un objet métallique. Elle rentra et entendit les voix d'autres patients provenant des chambres voisines.
« Ont-ils tué le docteur Ruiz ? » demanda-t-il, car il avait besoin de parler après tant de jours de silence.
Elle hocha la tête en s'essuyant les yeux.
« Et au final, qu'est-ce que ça peut te faire ? Ça n'a pas failli le tuer ? » Et il repartit.
Dans le couloir, elle discutait avec d'autres infirmières et entendait les portes des chambres s'ouvrir et se refermer rapidement. Manuel regarda la croix sur la table de chevet et s'étira pour l'atteindre. Tout le bas de son corps était enveloppé de bandages, et en dessous, il sentait une carapace indolore, mais qui lui donnait l'impression de pouvoir craquer et se briser à tout instant. Il se souvint de l'odeur de son propre sang et de son humidité collante sur le matelas et les draps. Peut-être était-il en train de se transformer en insecte, et la métamorphose progressait lentement, remplaçant sa chair, son sang et ses os par du cartilage et des membranes. Une fois la transformation achevée, peut-être se réveillerait-il un matin, la tête en bas, dans son lit, tel un cafard géant. Alors Natacha et Altea ne le reconnaîtraient plus, et surtout, José n'oserait plus l'approcher. Ou peut-être que si ? Peut-être souhaitait-il protéger cet insecte sans défense, l'enfermer dans une vitrine et l'observer chaque jour, caresser son dos épais et ses pattes fragiles, peigner ses antennes comme s'il s'agissait de deux longs cheveux, à la recherche de ses yeux : les yeux de son frère Manuel perdus dans la tête de l'insecte.
Il empoigna la croix et commença à attacher la chaîne derrière sa nuque. Lever les bras fut un triomphe de sa volonté sur la douleur, mais il y parvint. Il n'osait ni se regarder ni se toucher sous les draps ; il craignait deux choses : les bandages imbibés d'urine et de sang, ou la carapace qui se formait dessous. Il se souvenait des chauves-souris de la nuit précédente, et que si elles revenaient, elles feraient de lui un festin

inoubliable. Que pouvaient-elles désirer de plus, ces seigneurs de la nuit, que de trouver cet insecte géant et de s'en repaître à loisir ? Personne n'entrerait dans la chambre. Et lorsque l'infirmière ou le médecin viendrait le matin, ils ne verraient qu'une paire d'antennes, peut-être un fragment de patte, et les draps tachés du mucus noir et épais de l'insecte abandonné.
Il serrait la croix contre lui. S'il avait fait des études pour devenir prêtre, comme sa famille l'avait souhaité, il se trouverait maintenant au centre d'une cathédrale, devant un autel, vêtu de sa soutane noire. Il se voyait à travers les hauts plafonds et les vitraux : un homme seul, tout de noir vêtu, si petit de loin qu'il ressemblait à un insecte.
Il ouvrit les yeux à la révélation de cette pensée.
Il se frappait la poitrine en murmurant *mea culpa, mea culpa* … jusqu'à ce que le chant devienne une prière sans fin qu'il n'était plus nécessaire de prononcer.
Il regarda la croix accrochée au mur. Il avait mal au cou, mais ce n'était pas grave : la vie est souffrance. Le Christ à la peau sombre sur ce crucifix lui révélait précisément cela : le noir inverse les couleurs, les absorbe et les annule. Le noir est toujours le même, le noir ne change pas, le noir préfère la douleur car il la dissimule au plus profond de lui-même, aussi profondément que les ténèbres.
Deux ou trois cafards traversèrent la pièce, grimpèrent sur la plinthe et remontèrent le mur. L'un d'eux atteignit le plafond et semblait le contempler du haut d'une cathédrale. Les deux autres s'arrêtèrent de chaque côté du crucifix, tels les larrons condamnés avec le Christ.
Si Natacha pouvait voir tout cela, elle s'en réjouirait, y voyant le fruit de son propre travail. Elle le comprenait, et c'est pourquoi elle était si déterminée à combattre la luxure de Manuel, cette part de lui qui était son frère José. Elle le comprenait, et c'est pourquoi elle l'avait blessé dès le premier jour où ils s'étaient serré la main. S'ils s'étaient rencontrés à un autre moment et en un autre lieu, leurs robes noires auraient pris la forme de deux ailes déployées autour de leurs têtes, qui, jointes, auraient formé un seul visage, délicat et anguleux.
Alors il sut ce qu'il devait faire.
Rester dans cette pièce était plus qu'une perte de temps, c'était un blasphème. Il me fallait en sortir et ramasser les miettes de ma souffrance et de ma misère.

Il entendit le tonnerre et la pluie qui s'était mise à tomber à torrents sur le bâtiment. Des portes claquaient sous le vent, laissant entrer l'odeur froide et lourde de la pluie. Des ombres pénétrèrent par l'embrasure de la porte. Ce n'étaient ni des femmes, ni des infirmières. C'étaient des feuilles déchirées par le vent, des insectes fuyant la tempête, trouvant refuge dans cette pièce comme dans un immense ventre qui se mit à palpiter au rythme saccadé du désespoir.
Il rejeta les draps. Oui, se dit-il, il était une momie. Les bandelettes étaient noircies, durcies par le séchage des sécrétions. Il devait se lever avant que cela ne devienne impossible. Il ne se comporterait pas comme sur le navire, où il avait laissé la culpabilité se transformer en un organisme destructeur, une maladie prenant forme dans son propre corps. À présent, il devait faire de cette culpabilité une force à sa disposition. Il n'allait pas détruire, mais plutôt venger les autres. Le peu de vie qui lui restait ne méritait pas d'être vécu comme un instrument ou un objet de mépris. Il portait déjà une couronne d'épines, mais cette même couronne faisait de lui le maître de sa propre culpabilité. Le châtiment des autres n'était rien comparé au véritable châtiment du remords.
Mais même sans savoir ce qu'elle allait faire, elle se leva avec tout son courage. Personne ne prêterait attention à ses gémissements inutiles. Le tonnerre et la pluie occupaient tout le monde : certains soignaient les malades apeurés, d'autres cherchaient des fissures dans les toits et posaient des seaux à terre.
Il se leva, s'appuyant sur la table de chevet. Il enfila un peignoir pour se couvrir. Il marcha à petits pas, et tout se passa bien jusqu'à la porte de la chambre. Il scruta la pénombre. Les lampes suspendues au plafond étaient éteintes par les rafales de vent ou la pluie fine. Il entendit des gémissements au bout du couloir. Il tendit l'oreille ; c'était soit quelqu'un qui mourait, soit le caporal et l'infirmière qui faisaient l'amour cette nuit pluvieuse. Oui, pensa Manuel. Ils méritaient ce plaisir et ce repos. Ils étaient tous deux au-dessus de toute rancune. Ils étaient jeunes et se désiraient, et surtout, ils avaient très bien accompli leur travail, l'un soignant les vivants et l'autre accompagnant les morts.
Il sortit dans le couloir et marcha lentement, désormais certain de ne pas être dérangé à cette heure tardive, où la pluie continuait son déluge prétentieux, figeant le monde à sa place : les animaux dans leurs terriers et

les hommes dans leurs chambres. Cette nuit appartenait au règne de l'eau et des plantes, des arbres qui s'effondraient et du fleuve en crue, du tapis de feuilles toujours plus épais, nourri par les buissons et la boue. L'eau était la maîtresse de cette nuit, ou peut-être était-ce le ciel, d'où venait la pluie.
Il sortit et se retrouva sous les coups de la tempête. Il marchait lentement, oubliant peu à peu la douleur. Les bandages, trempés, tombèrent. Il était de nouveau nu. Il n'était plus un homme civilisé, mais une sorte de sauvage aux longs cheveux et à la barbe épaisse, marchant voûté, la peau couverte de crasse que l'eau ne pouvait effacer, car c'étaient des cicatrices. Soudain, il ressentit une vive douleur à l'œil gauche et aperçut un éclair qu'il prit pour un éclair. Puis l'éclair disparut, mais il comprit qu'il ne voyait plus rien de l'œil droit. Il s'arrêta, se prenant la tête entre les mains et couvrant son œil gauche. Il tâta son visage pour le reconnaître. Son œil droit était ouvert, mais aveugle. Il ouvrit son œil gauche qui, bien que toujours douloureux, lui offrait une vision d'une clarté étrange. Car ce n'était pas le paysage de la campagne par une nuit torrentielle. Il crut apercevoir la lune, absurdement, haut dans le ciel. Peut-être était-ce l'œil immense d'un hibou, mais un hibou était aussi absurde que la lune au milieu de cette tempête. Ou peut-être était-ce le reflet de la foudre sur la rivière, qui se reflétait à son tour dans les gaz accumulés par les nuages. Une autre absurdité qu'il se devait d'inventer, car il ne se sentait pas prêt à accepter la simplicité de sa vision. Et cette simplicité n'était rien d'autre que la clarté de l'évidence, ce qui est dépourvu des complications de la logique ou des subtilités du raisonnement. L'espace dans son esprit qui s'était tant développé au fil des ans, cet espace de congruences nécessaires, disparaîtrait peu à peu, se réduisant jusqu'à ne plus avoir besoin de ce filtre pour appréhender la réalité.
Car la réalité se trouvait dans son œil gauche, inconscient.
Il marchait sur un chemin sans issue, tous les quelques mètres, un tronc d'arbre ou le vent lui-même lui barrant la route. Il s'arrêtait alors, tremblant, les bras croisés, se serrant contre lui-même, constatant que ses cicatrices ne se rouvraient pas et que la douleur se concentrait uniquement au fond de son œil. Puis il reprenait sa marche ; le chemin se dégageait ou était interrompu par les incessants changements de la tempête. La foudre illuminait ce qui était là une seconde auparavant, et l'instant d'après, tout

avait disparu. C'était un jeu d'ombres, sans doute, mais aussi de sons : le tonnerre, le craquement des feuilles et des cris stridents. Il savait que c'étaient des oiseaux ou d'autres animaux effrayés, réfugiés dans leurs terriers sous l'amoncellement de feuilles et de branches. Il savait aussi que des hommes criaient ainsi, à des kilomètres de là, dans une ville ou un village, et lui, aussi absurdement qu'il avait vu la lune au cœur de la tempête, les entendait, distinguant les différentes tonalités qui représentaient tant de nuances de douleur.
Manuel savait désormais que la douleur n'est pas telle qu'on la décrit souvent : la conséquence d'une déchirure soudaine, d'un coup inattendu, d'un os cassé ou d'un muscle arraché. La douleur est aussi subtile que le silence, et aussi profonde. Mais les sens humains sont faibles et insensibles ; nous avons besoin d'amplifier les sons et d'intensifier les éclairs de lumière pour voir, entendre ou ressentir la douleur. Nous croyons alors que le chagrin afflige et que la douleur déchire, mais c'est l'inverse : la douleur afflige continuellement et silencieusement, tandis que le chagrin n'est que le craquement brutal de ce qui est brisé.
C’est pourquoi il marchait sur un chemin de terre bordé de branches qui claquaient au vent et se brisaient sous le poids de l’eau et de la pluie battante. Il voyait la nuit d’un œil seulement, voilé par les fouets d’eau, mais il distinguait clairement devant et derrière lui. Aussi ne fut-il pas surpris d’entendre les hennissements du cheval et le bruit de la charrette ; il les avait déjà perçus à plusieurs kilomètres à la ronde.
Lorsque la charrette se trouva à côté de lui sur la route, il s'écarta légèrement pour la laisser passer, mais le conducteur lui adressa la parole :
-Salut mon ami, quoi de neuf ?
Manuel l'ignora.
-Écoute, vieil homme, te promener tout nu comme ça sous cette pluie va te coûter la vie.
Mais comme Manuel continuait de l'ignorer, il arrêta la charrette et en descendit. Il parcourut les quelques mètres qui les séparaient et le saisit par le bras.
-Monte dans le panier ou tu vas m'obliger à te le faire faire.
Manuel le fixait d'un regard fiévreux, mais de son œil gauche, il ne voyait que la moitié du monde. Il aperçut cet homme grand et maigre, protégé de la pluie torrentielle par ses seuls vêtements. Il crut distinguer que cet

homme avait les cheveux très courts et une barbe clairsemée sur son visage anguleux au nez aquilin.
« Qu'est-ce qui lui prend ? Est-il fou ou malade ? Peu importe, viens avec moi. » Sans lâcher son bras, il le traîna jusqu'à la charrette.
« Monte », dit-il. « Je suppose que je vais devoir le faire moi-même. » Il passa son bras autour de la taille de Manuel et le souleva. Une fois assis, il le repoussa doucement. Puis il remonta sur le siège conducteur et reprit la route.
Manuel était allongé là. Il apercevait le ciel à travers la cime des arbres, dont les branches tentaient parfois de surplomber la route, le protégeant de la pluie, mais le plus souvent il la sentait s'abattre sur son visage. Il devina qu'il n'était pas seul à l'arrière de la charrette et, en regardant sur le côté, il vit les corps de deux adultes et d'un garçon. Ils étaient froids, leur pâleur accentuée par les éclairs.
Il leva les yeux dans un effort vain pour trouver la lune, et rencontra le visage de l'autre homme qui avait tourné la tête et le regardait.
— Quel est son nom, vieil homme ?
-Manuel.
« Eh bien Manuel, je suis Estanislao Gonçalvez. Allez-vous me dire ce que vous faites nu en pleine tempête ? Et qui vous a blessé ? Vous avez été agressé, mon ami ? »
« Qui sont ces gens ? » demanda Manuel, comme s'il n'avait rien entendu.
« Eh bien, vous me répondrez plus tard. Ce sont des victimes du choléra. Je vais de maison en maison depuis un certain temps, et j'ai visité presque toute la province le mois dernier. Mais quand j'arrive, ils sont déjà morts ou mourants, et tout ce que je peux faire, c'est les ramasser et les emmener pour les enterrer. Mais ne vous inquiétez pas, mon ami, ils ne vous contamineront pas. L'eau de pluie les a suffisamment lavés. Ils sont plus propres que vous avec ces blessures. Dites-moi, si vous daignez répondre, pourquoi avez-vous été castré ? On dirait des incisions de chirurgien. »
- Et que savez-vous… !
— Ne vous ai-je pas dit que j'étais médecin ?
-Il ressemble davantage à un fossoyeur.
L'homme rit, mais le son résonna comme un bruit creux dans l'air sous les gouttes de pluie, comme quelque chose qui tombe dans une boîte en bois.
Oui, se dit Manuel, la charrette était une sorte de grand cercueil.

« Demandez à mes collègues ce qu'ils en pensent. Mes parents viennent du nord, vous savez, du Brésil. Ma famille travaille dans les pompes funèbres, mais je suis devenu médecin et je suis venu en province. Et qui va me convaincre maintenant que je ne fais pas la même chose qu'eux ? »
Le voyage fut long et Manuel s'endormit. À son réveil, le médecin le secouait pour le réveiller.
- Hé, vieux, lève-toi et aide-moi !
Il lui avait donné un ballot de tissu, comme un sac, pour se couvrir, imperméable et chaud. Lorsqu'elle s'assit, les pieds pendant du siège conducteur, Gonçalvez tenait une pelle dans une main et lui tendit l'autre.
« Ici, à deux, on ira plus vite. Il fait presque jour et je dois rentrer, ma femme doit être furieuse. »
Ensemble, ils ont cherché le long de la route.
— Creuse le puits pour le garçon, il n’a pas besoin d’être très long, je m’occuperai des autres.
Gonçalvez commença le premier. Manuel se mit à creuser lentement et sans énergie, jetant des coups d'œil au médecin qui s'efforçait de creuser avec la même ferveur que s'il avait ouvert un abdomen malade ou remis un os cassé. Il ne ressemblait pas à un médecin, mais plutôt à un manipulateur de corps humains. Il le vit jeter sa pelle une fois la tombe terminée et se diriger vers la charrette. Il traîna les deux cadavres des parents au sol, leur attacha les jambes avec une corde et noua la même corde autour de sa taille. Il les traîna tous les deux en même temps, les laissa près du trou et, sans les détacher, les enfonça d'un coup de pied. Il fit le signe de croix. Puis il retourna à la charrette et saisit le corps de l'enfant, qui devait avoir quatre ou cinq ans. Il le plaça derrière sa nuque, tenant ses pieds et ses bras de l'autre main, comme une sorte d'animal.
« T’as fini, mon pote ? » cria-t-il, car le bruit de la pluie était assourdissant. Sans attendre de réponse, il alla à ses côtés et jeta le corps dans la fosse. Il secoua la tête d’un air désapprobateur, mais ne dit rien. Il se mit à pelleter, remettant la terre d’une tombe à l’ autre. Quand il eut terminé, il s’appuya, les bras croisés sur la pelle, et sembla y déverser toute la fatigue de son corps.
— Pourquoi n'avez-vous pas remis le garçon avec ses parents ?
« Alors, vous vouliez aussi vous épargner le travail ? » répondit Gonçalvez. Il le regardait peut-être avec ironie, mais après l’averse, il était impossible

de le voir. Il ne percevait plus que le bruit sourd d’un tissu qui se déchire et s’effiloche sous la pluie, se décomposant.
Soudain, chaque mot prononcé par cet homme semblait dénué de sens, comme un grain de terre tombant dans une boîte vide et disparaissant silencieusement une fois celle-ci pleine. Lorsque Gonçalvez achevait une phrase, il n'y avait plus rien qui puisse même être qualifié de silence.
Un vide absurde, car il ne s'agissait pas d'un vide du tout, mais plutôt de l'absence de toute chose, y compris le vide et le silence.
Elle l'entendit respirer profondément dans l'obscurité de la route, comme s'il avait soudainement retrouvé ses forces.
« Pas avec les enfants et les adultes, car la terre ne se nourrit pas de la même façon. D'un côté, elle se décompose très vite, de l'autre, l'herbe pousse rapidement. À la puberté, quelque chose change plus que le corps. Le savoir change tout. La principale différence que nous percevons se trouve dans notre regard, mais ce n'est que le signe le plus évident et le plus stupide de tous ceux qui suivront. Quand nous nous en rendons compte, nous sommes déjà, pour ainsi dire, contaminés par le virus du choléra. »
Elle s'est mise à rire aux éclats à cause de sa blague.
-Ne fais pas trop attention à moi, tu m'as posé la question et je me suis laissé emporter par mes pensées lorsque je parcours ces routes avec les morts derrière moi.
Ils reprirent leur route, et Manuel se rendormit, cette fois seul dans la charrette.

À son réveil, le soleil perçait les nuages et ses rayons lui éblouissaient le visage. Trempé de sueur, il se débarrassa de son vêtement. Assis, il constata qu'ils s'étaient arrêtés devant une maison de campagne à la périphérie d'une ville, isolée sur une vaste plaine entourée d'une haie rabougrie.
Il vit Gonçalvez partir.
« Allez, Manuel, tu as une forte fièvre. On va s'occuper de toi. » Et tandis qu'il se laissait emmener, il sentit le bras d'une femme l'aider à rester debout.
Lorsqu'ils entrèrent, ils traversèrent la pièce, qu'il aperçut à peine, et le conduisirent à une chambre avec un grand lit et des draps si propres qu'ils

semblaient tout juste installés. Il s'affala sur le matelas. Encore un, se dit-il. Il avait passé les dernières semaines de sa vie alité, faute de mieux, mais il s'était promis de tout faire pour ne pas mourir sur un matelas. Peut-être marmonnait-il cette pensée, car les deux autres riaient en se déplaçant dans la pièce, arrangeant des objets qui sonnaient comme de la porcelaine ; par moments, il entendait le bruit de l'eau et sentait l'odeur du savon sur lui. Des mains d'homme nettoyaient ses plaies, et des mains de femme lui lavaient les cheveux. Il ouvrit les yeux un instant et entendit sa voix lui dire de les refermer pour que le savon ne lui entre pas dans les yeux. Manuel obéit, comme il avait obéi à Altea tant de fois. Son regard quitta la pièce par la porte ouverte, parcourut le couloir rectiligne, franchit une autre porte et aperçut un berceau dans la pièce voisine. C'était tout près de son champ de vision. Il crut entendre un cri, lui aussi, mais le rire de la femme qui le lavait était aussi frais et juvénile que des bulles de savon qui éclatent, libérant quelque chose d'inédit. Chaque bulle, en mourant, emplissait l'air d'un poids qui se condensait dans la maison, créant quelque chose d'inexistant encore, mais aussi rigide et indomptable que l'avenir. Oui, c'est ça, se dit-il tandis qu'on le séchait et qu'on le recouvrait de draps propres. Ce sentiment d'avenir était si constant qu'il se condensait tout autour de lui, s'intensifiant à mesure qu'il quittait sa chambre et descendait le couloir, jusqu'à devenir une certitude palpable et pesante, comme une pierre suspendue dans les airs qui, tôt ou tard, prendrait la forme de la pièce, ou qui, peut-être avant cela, s'abattrait sur quelqu'un et l'écraserait.
Pendant les jours suivants, ils le soignèrent et le nourrirent. Gonçalvez rentrait tard chaque soir, imprégné d'odeurs de médicaments et d'herbes, mais le plus souvent les bottes couvertes de boue. Il avait parcouru de nombreux kilomètres vers le nord et expliqua qu'il y avait des zones inondées qui mettraient des mois à sécher.
« Et il n'y a plus de terre pour enterrer leurs morts ? » demanda Manuel.
Le médecin était assis à sa gauche et regardait sa femme, qui se trouvait à sa droite. Elle avait pris l'habitude de lui lire des histoires le soir avant le dîner. Ils échangèrent un regard, puis sourirent.
« Mon mari a pris ces habitudes et il ne veut pas s'en défaire. On ne peut rien vous cacher ; c'est comme si vous voyiez avec un troisième œil. »

« Laisse-moi vérifier ta vue une bonne fois pour toutes, mon ami. Tu as trop longtemps résisté, maintenant que tu te sens mieux après tes blessures », dit Gonçalvez.
Manuel le laissa s'approcher avec une lampe torche.
— Vous voulez dire que vous ne voyez rien ni à droite ni à gauche ?
-De la loi.
Gonálvez avait la paume de sa main sur le front de Manuel et tenait d'abord une paupière puis l'autre avec son pouce.
« Mais la droite est parfaite. C'est la gauche qui est trouble, enfin, obstruée par ce qu'on appelle la cataracte. Faisons un test. »
Il ne lui a bandé que l'œil droit.
- Voyez-vous quelque chose ?
-Tous.
— Et que voyez-vous ?
— À toi, mon ami, à Mme Cintia, et à l’enfant Aurelio.
Gonçalvez se retourna pour regarder en arrière et échangea un regard avec sa femme.
— Et où est le garçon ?
-Dans sa chambre, là-bas.
— Et comment peux-tu le voir s'il y a des murs entre nous ?
-Comment pourrais-je le savoir… Je ne fais que dire ce que je vois.
Gonçalvez fronça les sourcils, retira le bandeau et lui couvrit l'œil gauche.
Il fit signe à sa femme de quitter la pièce discrètement.
— Et vous voyez la même chose maintenant ?
-Je ne peux pas savoir, je ne vois rien.
-Ne me mens pas.
« Je ne mens pas. Demandez à votre femme », dit-il en tournant la tête vers la droite. « Ne vous ai-je pas déjà expliqué la même chose il y a quelques instants, madame ? »
Goncálvez retira alors le bandeau. Manuel se frotta les yeux et constata qu'elle n'était plus là, comprenant le piège, mais l'autre homme était déjà convaincu.
Le jour où il se leva pour la première fois pour dîner en famille, il s'habilla d'un pantalon et d'une chemise Gonçalvez, trop grands pour lui, mais que sa femme avait raccommodés. Une table dressée et des applaudissements flatteurs l'attendaient. La salle à manger était baignée de lumière et la

table, avec sa nappe blanche, ses chandeliers et sa porcelaine fine, paraissait élégante. Une chaise haute était prévue pour le petit garçon. Aurelio avait deux ans. Cintia l'avait porté dans ses bras jusqu'à sa chambre quelques jours plus tôt pour le voir, et c'est alors qu'elle avait remarqué que quelque chose n'allait pas. L'enfant avait des cheveux blond cendré et une peau si translucide que lorsqu'il s'agitait ou pleurait, son visage devenait rouge comme une tomate, et lorsqu'il dormait, il était si pâle que les veines de ses joues et de son cou étaient visibles. Manuel l'avait caressé, sentant une tension monter en lui. Il ne pouvait la comparer qu'à une inondation, car c'était l'image la plus marquante qui lui venait à l'esprit ces jours-là. Chaque soir, le père parlait des villages inondés et des corps flottants, si nombreux qu'il était impossible de les rassembler et de les enterrer dans un endroit sec. Manuel observait le garçon en silence tandis qu'il lui caressait les cheveux, et que la mère souriait. Mais lui aussi voyait la chambre de l'enfant, au-delà des murs, vide et pourtant imprégnée d'une étrange densité, comme si quelque chose – encore cette chose indéfinissable, insaisissable – se condensait dans l'air. Quelque chose qui allait se pétrifier autour du garçon. Il lui fallut de longs jours pour commencer à comprendre de quoi il s'agissait. L'incertitude personnifiée par les propriétés de l'air : l'humidité, la densité.

Puis, le soir du dîner, il aperçut l’œil gauche d’Aurelio, qui le regardait, sérieux, perdu dans ses pensées, depuis la chaise haute de l’autre côté de la table.

Les voix de ses parents le distrayaient, parlant du village et de l'inondation, essayant d'éviter le souvenir quotidien de leurs maladies. Gonçalvez s'efforçait de maintenir une conversation légère et futile, mais il revenait sans cesse aux mêmes sujets. Seule la femme parvenait à rendre les choses intéressantes, se distrayant en servant à manger ou en faisant des allers-retours entre la cuisine et la vaisselle. Elle avait préparé un ragoût de lentilles, des pommes de terre bouillies et du porridge de maïs. Mais elle ne pouvait pas être le centre de la conversation, alors elle s'occupait à nourrir Aurelio. Elle avait écrasé une pomme de terre avec sa fourchette et la lui donnait à la cuillère. Le garçon ouvrit la bouche sans protester, mais son regard se porta sur Manuel. Lorsque Manuel le remarqua, il commença lui aussi à le regarder du coin de l'œil, sans quitter Gonçalvez des yeux, qui lui racontait l'histoire de sa famille et de son arrivée du Brésil. Manuel avait

déjà remarqué que la maison de campagne et ses alentours affichaient une prospérité économique qui contrastait fortement avec le maigre revenu de son métier. Sa femme dit, non sans une pointe d'ironie, que son mari était trop bon pour faire payer ses patients. Manuel n'était pas certain qu'elle voulait dire ce qu'il interprétait comme un échec. Elle devait avoir pitié de ce médecin qui ne pouvait faire plus que ce qu'il faisait, et qui avait peut-être trouvé plus de plaisir et de satisfaction dans le travail occasionnel d'entrepreneur de pompes funèbres. Mais tout cela n'était que la partie émergée de l'iceberg de ce que chacun semblait savoir sans l'avouer. Lui, en revanche, l'avait perçu, et c'était peut-être grâce à son œil avisé.
L'échec de Gonçalvez n'était peut-être rien d'autre que l'acceptation de son destin, inscrit dans ses gènes, une sorte de prédestination qui ne se limitait pas à l'avenir, mais puisait ses racines dans un passé si imprécis qu'il semblait sans commencement. L'acceptation se lisait sur le visage d'Estanislao Gonçalvez avec une certitude grandissante, mais ce n'était rien de plus qu'une résignation qui portait la douleur comme sa main droite, son guide, le réconfort qui lui permettait de se réjouir du sens de la tragédie. Sans ce sens, rien de ce qui lui arrivait n'aurait jamais eu de cohérence ni de raison d'être. Donner un sens à la logique intérieure de sa tragédie, c'était ce qui le réconciliait avec son présent : la mort qui l'entourait sans le toucher.
Et dans le salon de cette maison aux murs blanchis à la chaux, aux rideaux raffinés, aux meubles rapportés de Buenos Aires, à la porcelaine européenne et aux verres en cristal – autant de biens que la famille Gonçalvez envoyait à leur fils prodigue, argent provenant de leur ancienne entreprise de pompes funèbres – Manuel observa le regard d'Aurelio. Pour la première fois, le garçon leva la main et refusa la cuillère que sa mère lui tendait. Elle insista, puis renonça, se leva et emporta l'assiette dans la cuisine.
Manuel et Aurelio échangèrent un regard, et leurs yeux gauches se croisèrent en oblique. À cette intersection, Manuel comprit ce qui l'avait tant troublé ces derniers jours. Ce qu'il avait perçu dans la vie du père du garçon comme une prédestination se déroulant lentement dans la même direction, comme si quelque chose éprouvait de la pitié pour l'âme de l'homme adulte, dans le cas d'Aurelio, c'était une condamnation. Il n'y aurait ni pitié, ni possibilité de compassion, car il était un enfant, ou peut-

être précisément à cause de cela. Un enfant ressent moins la douleur car il n'en comprend pas encore la nature. Les adultes comparent leurs expériences et, au lieu d'offrir du réconfort, ils alimentent leur ressentiment et enfoncent davantage leur sentiment de tragédie. La première fois que l'on souffre, la douleur est un événement incomparable ; pourquoi se lamenter sans en connaître la cause ? Viendra ensuite la peur, avec le souvenir. Voilà pourquoi l'avenir est si cruel envers les enfants comme Aurelio. Elle les punit sans qu'ils s'en rendent compte, et lorsqu'ils le réalisent, il est déjà trop tard, et alors vient la douleur elle-même : déchirure, angoisse, désespoir.
Il la vit entourée de murs sombres, comme ceux de l'hôpital Santa Lucía. Oui, c'était un couvent.
Il le vit vêtu de noir, le dos courbé, en train de creuser.
Il la vit pleurer, protester et se plaindre de ce qu'elle ne pouvait empêcher. Il ne comprenait pas ses paroles, mais elle se disputait avec quelqu'un, pointant de temps à autre le plafond du doigt.
D'une main, il tenait la pelle avec laquelle il enlevait la terre et la mettait de côté, s'arrêtant constamment pour serrer la croix qui pendait autour de son cou.
Un va-et-vient constant entre la pelle et la croix, et entre la croix et la pelle.
Alors Aurelio, le petit garçon de deux ans, dans la salle à manger baignée de lumière, leva le bras et pointa le lustre au plafond, orné de nombreuses bougies allumées. Le père regarda lui aussi, cherchant ce qui avait attiré l'attention de son fils. La mère revint de la cuisine, une assiette à la main, et s'arrêta pour observer également. Mais le regard de Manuel était fixé sur l'œil gauche d'Aurelio, et il y vit alors la fragilité de l'os qui s'était brisé il y a peut-être d'innombrables années dans la longue lignée des atomes de la famille ou de la race – qui pouvait savoir, ni être certain de la prééminence ou du privilège de la tragédie ? Cette fragilité n'était plus, car la fissure était désormais solide comme le roc, et à travers cette fissure, ils pouvaient tous deux se voir, et tous deux pouvaient voir ce que l'autre contemplait, partagé entre la peur et une profonde angoisse.
Le garçon regardait le Christ au plafond de la pièce, tel une araignée qui voulait descendre sur eux, mais qui ne leur offrait que sa grande ombre, froide et noire comme le vide.

Manuel n'avait jamais vu de pierre creuse auparavant ; le cœur d'Aurelio lui suffisait.

À partir de cette nuit-là, il prit soin de passer du temps avec Aurelio. Il le portait dehors dans ses bras, puis le déposait sur l'herbe et s'asseyait pour le regarder jouer. Il voyait toujours la même chose dans l'œil gauche d'Aurelio, une ombre que le garçon reconnaissait en le regardant ; alors il cessait de jouer et ils se regardaient.
La mère fit remarquer pendant le dîner qu'elle trouvait merveilleux de les voir ensemble au parc, se regardant comme s'ils communiquaient en silence. Cette nuit-là, Manuel commença à réfléchir à ce qu'il devait faire. La souffrance d'Aurelio pouvait être évitée, et peut-être la mort d'Ariel l'avait-elle poussé à traverser toutes ces épreuves jusqu'à ce qu'il rencontre cet autre garçon, dont le nom ressemblait étrangement à celui de l'autre, et dont l'apparence physique ne différait que par l'âge.
S'il pouvait épargner à Aurelio ses souffrances futures et l'agonie à laquelle il avait déjà assisté (la pelle était devenue l'outil principal de la famille), lui aussi serait racheté. C'est pourquoi il s'était échappé de l'hôpital : non pour se sauver de sa propre mort, mais pour l'offrir en sacrifice. Ainsi, il sauverait son âme et celle d'Aurelio.
Et il se mit à réfléchir à la manière de procéder. Chaque nuit, pendant la semaine qui suivit, il restait éveillé à élaborer mille plans, jusqu'à ce que le sommeil l'emporte et qu'il se réveille tard. Et lorsqu'il entendait frapper à la porte et Aurelio l'appeler pour déjeuner et jouer, il se réveillait en déplorant qu'une journée de plus se soit écoulée, une journée où tout n'avait été qu'un rêve, et que le matin le confrontait à la douce réalité de ce qui était voué à devenir amer.
Elle se levait et traversait sa journée comme si c'était une journée perdue. Sa vie n'était plus qu'un fardeau épineux qu'elle abhorrait. Elle ne voyait dans les yeux d'Aurelio qu'une paix qui consistait précisément à abolir cette paix-là. À couper la douleur à la racine, ou plutôt, avant même qu'elle ne naisse. Mais cette douleur n'était-elle pas déjà présente dans la vie d'Aurelio ? Que sont le passé et l'avenir sinon un euphémisme pour masquer la réalité du présent ?
Il pouvait déjà lire dans les yeux d'Aurelio que, malgré ses rires, il souffrait déjà. La seule différence entre la douleur d'un enfant et celle d'un adulte

réside dans le désespoir. Celui de l'enfant est irrationnel et incontrôlable, masquant la souffrance par des manifestations purement physiques. Celui de l'adulte est presque savamment orchestré ; on le raisonne jusqu'à ce qu'il devienne une habitude, et on le recouvre de couches d'angoisse qui, telles des strates de terre, enfouissent le désespoir jusqu'à ce qu'il prenne racine dans l'âme et devienne un jardin d'épines et de mauvaises herbes.
Dimanche, Cintia alla à la messe de midi avec son fils. Gonçalvez sortit rendre visite à ses proches. Elle avait demandé à Manuel s'il voulait les accompagner, car il avait vu la croix, mais il avait refusé. Il resta chez lui, errant seul, songeant sans cesse aux habitudes quotidiennes de sa famille. Il était comme un voleur cherchant à s'introduire dans un lieu où il était déjà entré. Mais il n'était pas là pour voler, il était là pour libérer une âme damnée.
À leur retour de l'église, il entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer, la voix du garçon et le rire de Cintia. Il entendit ses pas se diriger vers la cuisine et les pas maladroits d'Aurelio vers la chambre de Manuel. Il le vit debout sur le seuil, car on lui avait dit que même si la porte était ouverte, il devait demander la permission avant d'entrer. Manuel le regarda sans dire un mot : c'était sa dernière chance. Un refus l'aurait fait détourner le regard, et peut-être Manuel n'aurait-il pas osé faire quoi que ce soit. Mais le silence était plus simple ; entre eux, il valait permission. Aurélio courut vers le lit et s'y glissa. Ils s'étreignirent. Le garçon lui raconta ce qu'il avait vu dans l'église, les gens qu'ils avaient croisés, ce qu'il avait entendu. Manuel le laissa parler et alla fermer la porte.
De temps à autre, Cintia passait dans le couloir, tablier sur la tête et torchon à la main, jetant un coup d'œil à la porte close, toujours souriante. Elle était l'opposée de son mari : lui était mélancolique, elle était joyeuse. Ils se complétaient, et le garçon était un mélange des deux, sans jamais parvenir à une véritable symbiose. L'un l'emportait toujours : le père était le corps empreint de mélancolie, la mère l'âme empreinte d'optimisme.
Or, le Christ était précisément le Christ parce qu'il s'était incarné. Un dieu ne peut mourir cloué sur une croix, car il n'a ni mains ni pieds. La chair remporte toujours toutes les batailles, mais perd la guerre suprême.
Manuel força Aurelio à se taire et à s'allonger. Avant que le garçon ne puisse répondre, il lui plaça un oreiller sur le visage et appuya fortement.

Aurelio se débattait, mais Manuel le maintint facilement au sol. Il était si petit, après tout, son corps si frêle et ses bras si maigres.
La mère frappa à la porte, l'appelant pour déjeuner.
"Allons-y !" dit Manuel.
Peut-être fut-elle surprise de ne pas entendre la voix d'Aurelio ; il était très inhabituel qu'il reste silencieux après son retour de la rue. Elle l'avait entendu parler sans interruption depuis la cuisine, et soudain, il s'était tu. Elle ouvrit la porte et les vit. Elle courut vers Manuel et commença à lui arracher ses vêtements. Sa chemise se déchira, et elle essaya de lui défaire sa ceinture, mais elle n'en avait pas la force. Manuel avait repris ses esprits grâce à ses soins ; elle lui avait rendu la force qu'il utilisait maintenant pour tuer son fils.
« Arrête ! » cria-t-elle en pleurant et en frappant en vain le dos de Manuel. Il ne s'était pas tourné vers elle. En fait, il avait fermé les yeux, comme pour ne pas la voir ni même l'entendre, et semblait concentrer toute son énergie à presser l'oreiller contre le visage du garçon.
Mais soudain, il ne sentit plus les coups de sa mère. Il ne sut pas combien de temps s'écoula, mais cela dut être très bref. Il entendit ses pas qui arpentaient la maison, puis le froissement de sa robe, si près qu'il crut sentir à nouveau les coups inutiles sur son dos. Le garçon bougeait encore ; il ne pouvait pas le lâcher.
Et le coup de feu retentit. Le bruit fut plus rapide que la douleur.
Manuel s'est effondré face contre terre sur le corps d'Aurelio, mais il n'appuyait plus sur l'oreiller.
La mère est montée sur le lit et a libéré son fils.
Aurelio avait les yeux ouverts et respirait. Sans pleurer, il fixait la blessure de Manuel dans le dos. Un large trou rouge qui avait rapidement noirci. Quand sa mère l'avait soulevé du lit, il avait tressailli dans ses bras, silencieux, cherchant à toucher le corps de Manuel, à atteindre ce dos qui était comme une porte d'entrée, le passage brusquement ouvert vers un monde qu'eux seuls avaient entrevu. Manuel allait le connaître ; il était déjà en route pour l'explorer entièrement. Aurelio ignorait cela : ce qui allait suivre.

Gonçalvez arriva plus tôt ce soir-là, puisque c'était dimanche. En entrant, il vit sa femme assise dans le fauteuil à bascule, Aurelio dans les bras. Le petit garçon dormait, mais lorsqu'il s'approcha, il ouvrit les yeux.
« Que s'est-il passé ? » demanda le père à la mère.
Ses cheveux étaient en désordre et une manche de sa robe était tachée de sang. Il supposa que ce devait être Manuel ; peut-être ses blessures s’étaient-elles rouvertes. Il entra dans la chambre. La porte était ouverte. Sur le sol, devant le lit, gisait le fusil qu’il utilisait parfois pour la chasse. Le corps de Manuel était toujours allongé face contre terre.
Il passa ses mains dans ses cheveux, perplexe. Il allait retourner dans la chambre pour demander ce qui s'était passé, mais il se dit que si elle avait fait ça, c'était parce qu'elle n'avait pas pu se contrôler. Son expérience de médecin lui avait appris beaucoup de choses sur le comportement humain, et son travail de plus en plus fréquent de croque-mort lui avait appris qu'on en apprend encore plus des cadavres que des vivants.
Il retourna le corps, le déshabilla et l'enveloppa dans les draps. Auparavant, il retira la croix et la déposa sur la table de chevet. Il ferma la porte, sortit dans la cour et se dirigea vers la remise. Il passa le reste de ce dimanche après-midi, et bien après la tombée de la nuit, à construire le cercueil. Il rentra, mais Cintia était seule devant la porte.
- Voulez-vous que je vous aide ?
Il secoua la tête, entra et ressortit le corps. Elle laverait le sol plus tard. Elle le traîna dans le couloir, monta les marches de l'entrée, traversa la pelouse, puis le porta par-dessus la terre battue jusqu'au cercueil. Elle le déposa à l'intérieur et le cloua. Avant de partir, elle alla vers la charrette.
« N’oubliez pas ceci, cela ne nous appartient pas », dit-il, et il leur tendit la croix en argent enveloppée dans un bandage.
Cette même nuit, il fit le trajet jusqu'au port près de Santa Lucía. Manuel lui avait raconté une partie de son histoire, et Gonçalvez l'avait reconstituée. À son arrivée, le jour se levait presque. Il trouva le chef de quai et lui expliqua la situation. Ensemble, ils transportèrent le cercueil jusqu'au hangar. À l'intérieur se trouvait une autre caisse. Il lui remit une enveloppe contenant la croix.
Il descendit alors et remonta dans la charrette. Le cheval était le même que toujours, et peut-être se souvenait-il de l'odeur de cet homme qu'ils avaient trouvé dans la tempête, plusieurs nuits auparavant. Mais il l'oublierait

bientôt, comme Gonçalvez aussi, car il y avait trop de morts pour tous les retenir, et il savait que la mémoire est plus fragile encore que la chair.

8

Altea sortit de la remise où se trouvaient les caisses et se tint près de Máximo, qui regardait le bateau au milieu du fleuve. Le chien était assis lui aussi, fixant le même point que sa maîtresse. À son approche, Máximo remua la queue, mais il semblait fatigué.
« Ils disent que c'est inondé au nord, donc ce sera un meilleur parcours pour le "Juan Manuel" », dit Máximo en taillant un morceau de bois de ses mains crispées.
Elle prit ses mains et demanda :
Êtes-vous sûr que c'est Manuel là-dedans ? Et comment…
— Parce que je connais Beltrame depuis de nombreuses années, et qu'il a vu naître Ariel, et…
-C'est parfait, mais le tiroir de Manuel est arrivé fermé…
-Demandons-lui…
Mais le vieil homme s'était déjà approché d'eux et les avait visiblement entendus.
« Avec tout le respect que je vous dois, madame, le docteur Gonçalvez l'a apporté lui-même, le capitaine le connaît… » Máximo acquiesça, « …et, de plus, il l'a laissé à la disposition de celui qui viendrait récupérer le corps… »
Il sortit de sa poche quelque chose enveloppé dans un bandage et le tendit à Altea. Lorsqu'elle le déballa et vit la croix, elle éclata en sanglots et s'effondra à genoux. Ils l'aidèrent tous deux à se relever et la firent asseoir sur un pilotis du quai. Les vagues du fleuve s'écrasaient contre le bois tandis qu'elle pleurait à chaudes larmes. Máximo s'agenouilla près d'elle, la prit dans ses bras et fit signe au vieil homme. Tandis qu'il s'éloignait, il

l'entendit répéter : « C'est ma faute, c'est ma faute », et il partit en repensant à la façon dont elle serrait la croix contre son ventre.
« Calme-toi », dit Máximo. « Ça va être mauvais pour l'enfant. »
Lentement, elle se calma, essuya ses yeux et le regarda d'un air moqueur.
N'avons-nous pas perdu tout ce temps à essayer de nous débarrasser de lui ? Si nous n'avions pas quitté le vaisseau, Manuel serait encore en vie.
— Mais nous ne savons encore rien avec certitude…
— Pourquoi a-t-il quitté le navire ? Pourquoi Julio ne s'est-il pas occupé de lui ?
Ils regardèrent vers le fleuve. Natacha n'était plus près du bastingage. Il n'y avait aucun mouvement sur le pont. On aurait dit un navire abandonné.
Ils retournèrent ensemble au poste de garde. À la porte, ils trouvèrent Beltrame en train de parler à un officier qui leur fit un salut militaire.
— Êtes-vous le capitaine Mendoza, monsieur ?
-C'est exact, agent.
-Je suis le commandant Álvaro González, je vous apporte une lettre…
Maximo saisit le papier plié en quatre.
-Comme vous pouvez le constater, il ne s'agit que de quelques lettres mal écrites d'un prisonnier, et je ne suis allé aussi loin que par respect pour le destinataire…
Le commandant était en uniforme, tenant sa casquette à la main et arborant un léger sourire satisfait.
Máximo déplia le papier froissé. C'était l'écriture calligraphiée de Julio Ruiz, celle d'un médecin.
« Où est le corps ? » demanda-t-il.
Altea les regarda sans comprendre, prit le papier et lut.
« Je ne peux pas vous le dire précisément, Capitaine, c'est le caporal qui s'en est chargé... qui était mon assistant... » dit-il en regardant Altea, comme s'il hésitait à prononcer de tels mots devant une femme enceinte.
« L'exécution », dit Mendoza, et le major acquiesça.
Il n'y eut pas d'adieu. González enfourcha son cheval et repartit par le même chemin.
Les mains de Maximo tremblaient. Il avait de nouveau arraché le papier des mains d'Altea et le serrait si fort qu'il allait le déchirer. Il marcha jusqu'au bout de la jetée et elle le suivit en pleurant. Beltrame essaya de la consoler.

Arrivés au bord du précipice, Maximus dit :
-Trois morts, trois morts sur mon dos, trois morts dans mon cœur, Altea.
Il s'assit, les jambes ballantes. Elle fit de même. Puis il se pencha par-dessus la jupe d'Altea et enfouit son visage dans sa robe.
Beltrame ne savait pas s'il devait partir ou rester ; il n'était pas honorable pour un homme de la stature du capitaine Mendoza de savoir qu'un autre homme l'avait vu pleurer. Mais alors il l'entendit dire :
-Prépare le bateau, mon vieux…
« Mais Máximo, dit Altea, n'y va pas maintenant, il faut d'abord enterrer les morts. »

Deux heures plus tard, ils se rendaient au cimetière. Beltrame, Máximo et deux hommes du port, qui s'étaient proposés pour les accompagner malgré la nuit qui allait bientôt tomber, portaient les cercueils. Altea et Máximo marchaient devant, le vieil homme et les autres assis derrière, près des cercueils. Le chien les accompagnait, reniflant de temps à autre les joints du bois. L'odeur des corps était plus supportable à l'air libre, d'autant plus qu'un vent s'était levé, annonçant l'arrivée imminente de l'automne, et que le parfum de la terre humide et de la rivière semblait les envelopper doucement. Ils s'arrêtèrent devant la chapelle, et un garçon apparut en courant.
-Capitaine, le prêtre dit qu'il part maintenant.
Ils le virent sortir aussitôt, marchant sur la poussière humide avec ses sandales tressées et sa vieille soutane usée. Mais le père Leguizamón n'était pas encore vieux ; il n'avait pas plus de quarante ans et venait d'arriver dans la région. Il avait hérité de la chambre du prêtre précédent, tué par les Indiens, et de la soutane, qu'il avait lavée et rapiécée là où elle était déchirée.
Il monta par l'arrière en poussant une caisse, et les autres lui firent de la place. Le garçon attendait en bas, observant Altea avec curiosité.
« Tu viens ? » lui demanda-t-elle.
Le garçon monta à l'étage avec les autres. Quand le prêtre vit son sourire, il le fit disparaître d'une gifle.
Le cimetière se trouvait à deux ou trois lieues en aval, au-delà d'un petit village sans nom. Il faisait déjà nuit, mais Máximo insista pour enterrer les cercueils et en finir une fois pour toutes. Seuls les fous auraient peur du

noir dans un cimetière, ce qui n'en était d'ailleurs pas vraiment un, puisqu'il n'y avait pas plus de cinquante tombes marquées d'une manière ou d'une autre : une croix, une pierre tombale, ou simplement une pierre. Le prêtre affirma qu'on y enterrait des gens depuis plus d'un siècle, d'après ce qu'on lui avait dit au presbytère à son arrivée dans la province. Il n'existait aucun registre.
Les cercueils furent descendus, deux hommes pour chacun, tandis qu'Altea et le prêtre éclairaient le chemin avec des lampes. Le ciel était couvert depuis le matin, il n'y avait donc même pas de lune, et c'était peut-être mieux ainsi. Le clair de lune sur un cimetière était plus stimulant pour l'imagination que l'obscurité totale.
Le garçon s'était accroché à une des mains d'Altea, et le chien marchait à ses côtés.
Maximo avançait, portant la tête du cercueil d'Ariel. Il avait entendu des voix tout le long du chemin. Les voix de trois morts qui ne cherchaient pas à parler assez clairement pour qu'il les comprenne. Mais comment aurait-il pu l'espérer ? se demanda-t-il. Chacun meurt seul, et leur désespoir naît de cette solitude, comme un vide insatiable, un néant de pierre noué à la gorge, ou peut-être une sorte de caillot durci dans le cerveau de ceux qui restent. Un caillot mort qui continue de battre au rythme d'un cœur inexistant, s'ouvrant et se fermant, s'ouvrant et se fermant, émettant des voix au rythme monotone d'un bourdonnement.
Il savait que cela n'en finirait jamais. Mais il allait tenter de couvrir ces bruits par d'autres, plus forts, plus brutaux peut-être, voire par la banalité irrespectueuse du superflu. Il enterrerait les morts, hurlerait des obscénités, briserait des objets, et peut-être même tuerait-il. Il commettrait des actes violents, bruyants et scandaleux. Peut-être qu'ainsi, même sans se taire, les voix finiraient par s'estomper sous l'effet du mépris.
Même ta voix, Ariel, ta douce voix d'enfant, si timide, si réservée, ta voix si respectueuse qu'elle semblait presque humiliante. Tu étais mon fils plus que jamais ; tu étais le point d'ancrage de ma conscience, comme cette lampe qui nous guide désormais dans ces ténèbres emplies de bruits et de murmures. Les bruits du monde souterrain, les murmures du ciel. Ils déplacent les dépôts dans l'usine à os, préparant un espace pour t'accueillir. Ils te feront une place, car tu les as déjà aperçus, dans tes contemplations repliées sur toi-même, transcrites dans tes dessins.

Et Julio, tu trouveras ceux que tu as sauvés et ceux que tu as tués par le savoir de tes mains, instruments de ton esprit sage, parmi les livres et les cadavres. L'esprit d'un médecin est un vaste cimetière où chaque corps a été méticuleusement disséqué, muscle par muscle, veine par veine, os par os. On te préparera une place d'honneur, à l'architecture d'une cathédrale gothique, où le chant des âmes résonnera dans les nefs, circulant dans les tuyaux d'un orgue d'os : les fémurs que tu as tranchés, les humérus que tu as brisés, et les crânes que tu as ouverts. Et ta tombe sera un mausolée de sang gelé. Car dans la cathédrale qu'on t'a construite, ce sera toujours l'hiver.

Elle murmura ces mots, la tête baissée, croyant les cacher aux autres. Mais Altea en entendit quelques-uns et les répéta, remplaçant le nom original par un autre.

Le prêtre priait peut-être lui aussi, mais il se peut aussi qu'il maudisse d'avoir accepté cet engagement, ou bien qu'il cherchât un endroit assez grand pour creuser trois tombes. Il trébucha sur des pierres qui n'étaient pas de simples pierres, mais des bornes indiquant un lieu de sépulture. Il fit le signe de croix et poursuivit son chemin, sa lampe levée.

Finalement, il a dit :

« C'est un bon emplacement. » Altea lui demanda de lui passer l'autre lampe et souleva les deux.

C'était un espace au milieu des mauvaises herbes, récemment ouvert car l'odeur de brûlé était encore perceptible.

Ils laissèrent les caisses à terre et le garçon courut chercher les pelles dans la charrette. Altea craignait qu'il ne se perde dans l'obscurité.

« Il connaît cet endroit mieux que nous, du moins pendant la journée, et il est probablement venu ici la nuit aussi avec les autres garçons », a déclaré le prêtre.

Il revint peu après et leur remit les pelles. Les hommes creusèrent à tour de rôle et eurent terminé vers minuit. Ils descendirent les cercueils et remirent la terre dans les tombes. Le père Leguizamón récita une prière pour les défunts. Mendoza lui demanda de dire quelques mots pour le repos de l'âme de Julio Ruiz.

« Accorde-leur, Seigneur, le repos éternel, lorsqu'il viendra juger le monde par le feu. »

Chacun fit le signe de croix au mauvais moment et mal : celui d'Altea était lent et larmoyant, celui du garçon incomplet, celui du prêtre répété plusieurs fois, celui des hommes de la ville interrompu et hésitant, et celui du vieux Beltrame tendu et ferme.
Máximo Hurtado de Mendoza fut le seul à tarder autant que tous crurent qu'il n'y arriverait pas. Il fit le signe, mais d'une manière très étrange. Les autres ne le comprirent pas, à l'exception d'Altea, qui le regarda avec amertume. Máximo avait fait le signe de croix trois fois, non pas comme les catholiques – sur le front, la bouche et la poitrine – mais comme la croix orthodoxe. Elle savait que les pensées de Máximo étaient fixées sur Natacha. Cette femme, qui n'avait pas su le retenir par l'amour, l'avait à présent de nouveau pris au piège de sa colère.
Ils revinrent au port vers deux heures du matin. Beltrame leur proposa la cabine pour y dormir ; il ne pouvait rien leur offrir d'autre. Mais le père Leguizamón refusa catégoriquement et leur dit de dormir dans l'église. Ils retournèrent donc à la chapelle, tirèrent les sièges et s'allongèrent sur deux couvertures. Les cierges de l'autel brûlaient sans cesse, illuminant un rayon de plusieurs mètres. L'ombre du Christ sur l'autel était plus grande que la silhouette réelle appuyée contre une colonne. Un long silence suivit, puis la voix d'Altea se fit entendre :
Saviez-vous que Manuel voulait devenir prêtre ? C’était une tradition familiale : au moins un membre de chaque génération devait entrer dans les ordres…
-Je sais, ils les donnent en paiement de nombreuses prestations…
« Mais quand nous nous sommes rencontrés, cela allait à l'encontre des souhaits de ses parents… » Altea s'interrompit, la gorge serrée par les larmes. « Nous n'aurions jamais dû nous marier. Je ne l'aimais pas assez… Mon Dieu, je me sens si coupable. Qui sait ce qui a pu se passer ? Et je l'ai traité avec un tel mépris… »
Ils étaient dans une église, et ils n'étaient pas mari et femme ; le prêtre le savait, pourtant il les avait laissés seuls. Le Christ les observait sans rien dire tandis qu'ils s'enlaçaient.
« Il y a beaucoup de choses que nous n'aurions pas dû faire, et que nous aurions dû empêcher les autres de faire », a déclaré Mendoza. « Tout ce que nous pouvons faire, c'est le regretter jusqu'à la prochaine fois où nous commettrons ou omettrons de faire exactement la même chose. On dit que

le Christ meurt chaque fois que nous péchons et ressuscite chaque fois que nous nous repentons. »
Les flammes des bougies ondulaient sous la brise qui venait du clocher, et les ombres se déplaçaient.
Ils finirent par s'endormir, et le garçon les trouva blottis l'un contre l'autre lorsqu'il vint les réveiller le matin. Max avait dormi avec lui et arpentait la pièce. Il semblait heureux et bien nourri après plusieurs jours.
-Le bateau est prêt comme vous l'avez demandé hier soir, capitaine.
Máximo se frotta les yeux à la lumière. Altea se leva et suivit le garçon jusqu'à la maison, où sa mère l'attendait pour se baigner. Mendoza se lava dans la chambre du prêtre, qui était parti tôt. Puis ils se retrouvèrent au port. Le « Juan Manuel » paraissait gris dans la faible lumière de ce matin d'automne. Il n'y avait aucune activité notable, seulement les pas de quelques marins qu'il ne distinguait pas bien sur le pont.
Le rameur était prêt, et ils montèrent tous les deux à bord et s'assirent. Le garçon dit au revoir à Max, et le chien sauta dans le bateau.
« Tu es un garçon très courageux, Bernardo. Dis bonjour à ta mère de ma part », dit Altea. « Je regrette que nous n'ayons jamais rencontré ton père. »
« Je n'en ai pas, madame, mais ma mère disait que j'étais médecin. » La fierté lui monta aux joues en voyant qu'on ne se moquait pas d'elle comme beaucoup d'autres auraient dû le faire auparavant.
— Je voudrais que tu m’écrives, mademoiselle, le Père me lira tes lettres…
« D’accord, je t’écrirai », dit-elle. « Quel est ton nom complet ? »
-Bernardo Ruiz, mission.
Ils s'éloignaient déjà lorsque Maximus entendit ce nom par-dessus les eaux du fleuve, et il se souvint de la lettre qu'il gardait dans la poche intérieure de sa veste. Ce qui n'était plus le triste souhait d'un prisonnier était devenu loi.

*

Le matin de leur retour au navire était d'un gris brumeux, et le reflet du soleil à travers les nuages résonnait sur le fleuve, créant des éclats de lumière presque pâles, comme des ombres sur le fond irisé du ciel.
Pourtant, une fois sur le pont, Máximo Mendoza découvrit que son navire, dans lequel il avait investi tant d'espoirs et d'argent, n'était plus qu'un navire fantôme, envahi par le silence, la crasse et une odeur de décomposition.
Il aida Altea à se relever et remarqua dans ses yeux la même chose qu'il ressentait.
Le pont était souillé de poissons pourris, des papiers flottaient au vent, et une odeur d'humidité et de décomposition flottait de partout – sans doute de la cuisine, des cabines, des quartiers des hommes. Les vieux mâts désaffectés ressemblaient à des troncs morts dans une forêt brûlée, car c'est à cela que ressemblait le pont, presque noir de crasse et d'abandon.
Mendoza cria à ses hommes, restant d'abord immobile, s'attendant à la réaction immédiate habituelle à son ordre. Mais personne ne apparut. Ce n'est que lorsqu'il commença à traverser le pont en direction de l'écoutille principale qu'un marin sortit. Au premier abord, il sembla ne pas le reconnaître ; c'était l'un des plus âgés, l'air fatigué et hagard. Il se frotta les yeux en terminant de monter à l'échelle, et, se tenant devant le capitaine, il fit la grimace la plus absurde que Mendoza ait jamais vue : celle d'un ivrogne dont le seul souci était de s'enivrer encore davantage.
— Márquez ! Que se passe-t-il pour tout le monde ? Où sont les autres ?
— Capitaine ! Mon cher ami, cela fait si longtemps que nous ne vous avons pas vu, nous pensions que vous nous aviez quittés pour toujours…
Le vieil homme le serra dans ses bras, s'accrochant à lui et refusant de le lâcher jusqu'à ce qu'il y soit contraint. Il aurait voulu le battre jusqu'à ce qu'il reprenne pleinement conscience et explique pourquoi il avait laissé ce navire, ce bateau qu'Emerindo Márquez lui-même avait aidé à réparer en tant qu'ingénieur, tomber dans un tel état. Les poutres craquaient et les machines étaient hors service.
Altea s'était approchée et le chien s'était éloigné, sans doute en reniflant de vieilles odeurs.
Elle posa une main sur la tête du vieil homme.

— Márquez, mon cher, ne me reconnaissez-vous pas ? Venez ici, asseyez-vous sur ce banc et calmez-vous.
Maximus la regarda faire ce qu'il aurait dû faire, mais sa colère était si intense que la seule chose sensée à faire était de s'abstenir et de garder un silence hostile. Il pensait surtout à quelqu'un qui se trouvait sans doute dans une pièce remplie de reliquaires et de crucifix, sous le pont.
Márquez s'était mis à pleurer, le visage enfoui dans ses mains, tandis qu'Altea, assise à ses côtés, le consolait de paroles douces, caressant tendrement ses mains calleuses pour tenter de les séparer. Elle demanda à Máximo d'aller chercher de l'eau et à manger ; le vieil homme paraissait dénutri, comme s'il n'avait consommé que du brandy pendant des semaines. Mendoza avait soudain l'air de quelqu'un qui prenait conscience d'une fierté qu'il avait dilapidée par sa propre négligence. Il était capitaine, pas enseigne.
Elle ne bougea pas. Altea ne répéta même pas sa demande. Le vieil ingénieur avait besoin d'elle. Il avait été l'un des rares officiers à l'avoir traitée avec une bonté désintéressée depuis le jour où elle et Manuel avaient embarqué. Julio Ruiz avait toujours été respectueux mais distant, tandis que Márquez l'avait traitée comme une fille ou une sœur, sans familiarité excessive, mais sans culpabilité de classe non plus.
« Depuis la mort du petit Ariel, le navire est mort avec lui », dit le vieil homme, ses larmes séchant tandis que ses mots s'enchaînaient en phrases claires et de plus en plus lucides. Il recouvrait la raison grâce à ses pensées retrouvées. Il laissait derrière lui ces jours hors du temps, rythmés par les cris des cabines et les pas précipités dans les couloirs.
Le docteur Ruiz s'enferma plusieurs jours durant pour s'occuper de M. Manuel. Mme Natacha priait et se lamentait jour et nuit. Personne ne pouvait contrôler les hommes. Ils dormaient et s'enivraient. J'essayais de maintenir l'ordre, mais plus personne ne m'écoutait. Puis le docteur disparut ; personne ne le vit partir, mais M. Manuel avait disparu lui aussi, et Mme Natacha entra dans une colère noire. Un jour, elle rassembla les hommes restants – beaucoup étaient descendus à terre –, les insulta et les chassa. Ils réclamèrent leur solde, et elle alla dans sa cabine et revint avec un coffre. Elle partagea l'argent, et les hommes partirent. Je suis restée, car je n'ai nulle part où aller, car je ne veux pas abandonner ce navire. Si le « Juan Manuel » meurt, je mourrai aussi.

Mendoza savait que Márquez avait consacré toute son expérience et toute son énergie à la réparation du navire. À Buenos Aires, ses collègues l'avaient félicité en constatant l'avancement des travaux au chantier naval. Márquez était un homme respecté ; il avait un fils ingénieur et un fils architecte, tous deux installés en France. Il ne parlait presque jamais de son troisième fils ; il était peintre, avait-il dit un jour, et il avait honte de le mentionner. Il s'était remis à pleurer, mais ouvrit soudain les yeux, surpris, fixant l'écoutille par laquelle Máximo s'était précipité, manquant de trébucher sur les marches, criant, suppliant, qu'on lui appelle Natacha. Altea se leva et le suivit, mais elle ne pouvait plus courir aussi vite qu'avant et craignait de tomber dans l'escalier. Ce serait un moyen de se débarrasser du garçon, pensa-t-elle, mais elle pourrait aussi se tuer, et l'impératif était désormais d'arrêter Máximo, de le protéger de lui-même. Car elle savait que si elle ne le poursuivait pas, elle aurait bien pire à regretter. Lorsqu'elle atteignit la cabane de Natacha, il avait à peine franchi le seuil qu'il observait déjà la pièce. Elle le vit scruter les murs et les meubles couverts de reliques, d'images de saints et de crucifix de toutes formes et de toutes tailles. Elle ne put s'empêcher d'en faire autant, et fut particulièrement frappée par ces Christs déformés, fabriqués par les Indiens. La croix qu'elle portait à présent sur sa poitrine lui ressemblait beaucoup.

Natacha était allongée et avait levé la tête en les entendant entrer. Máximo accourut vers elle, la saisit, la tira du lit et la jeta à terre. Il s'agenouilla près d'elle et la maintint au sol d'une main, lui serrant le visage et la mâchoire, et de l'autre, lui tenant les mains. Altea tenta de le repousser.

- Arrête, Máximo ! Arrête, je t'en prie ! Elle n'en vaut pas la peine, mon amour !

Natacha les laissa faire à leur guise, sans se défendre. Elle écouta Altea et sembla même sourire sous la main de Máximo.

— Espèce de salope ! Fille de tous les démons ! Tu as tué Ariel, tu as tué Julio !

Natacha émettait un son comme si elle s'étouffait, sa poitrine se soulevait violemment et ses jambes tremblaient.

« Arrête, Maximus, arrête ! » cria Altea, le retenant toujours, mais sachant qu'il était impossible de l'arrêter. Les hommes ont le dos fort, et avec ses bras faibles et son corps épuisé, elle ne pouvait rien faire pour l'empêcher

de commettre le crime qu'il s'apprêtait à commettre. Elle-même brûlait d'envie de le tuer, mais elle ne pouvait permettre que le seul homme qu'elle aimait, ce dieu omnipotent qu'elle avait découvert, perde sa dignité en commettant un crime. Elle savait qu'un dieu ne punit pas en ôtant la vie, mais en la prolongeant. Les images qui les entouraient en étaient la preuve.

Máximo retira alors la main qui couvrait la bouche de Natacha. Il respirait bruyamment, le visage déformé par l'angoisse, le corps luisant de sueur. Elle prit une profonde inspiration et se mit à rire doucement, mais le sarcasme était si profond qu'il ne put être complètement effacé. L'âme de Natacha était façonnée par l'ironie comme les fleurs, le mépris absolu comme les tiges qui les soutenaient, et la douleur comme les racines. Peut-être se nourrissait-elle de rage, et ces images le prouvaient : elles étaient des Christs furieux, car impuissants, incapables d'enlever les clous sans souffrir à nouveau, incapables de marcher sans voir le sang couler de leur front sous la couronne d'épines. Ils voyaient le monde à travers les trous de ces clous, des trous où il n'y avait plus ni os ni chair, mais des images de l'avenir : des miroirs de l'avenir reflétant le passé. Des miroirs reflétant des miroirs.

Alors Máximo se leva et commença à faire le tour de la pièce. Il toucha les crucifix suspendus, retourna les images, et lorsqu'il arriva au coffre à argent, il dit :

Tu as tout gâché, tout ce pour quoi j'ai travaillé pendant toutes ces années…

Natacha sut alors qu'il allait l'ouvrir ; elle se leva pour l'en empêcher, mais il l'avait déjà fait.

Quand il souleva le couvercle, des mouches s'envolèrent et, à l'intérieur, il découvrit quelque chose qui ressemblait à une main encore enflée, grouillante d'asticots et déjà en train de se dessécher. Il referma le couvercle d'un coup sec, réprima un haut-le-cœur et s'enfuit. Natacha le suivit. Altea ne comprenait pas ce qui se passait, mais elle les suivit, lentement, les jambes douloureuses.

Máximo grimpa à l'échelle, suivi lentement par Natacha, sa jupe s'accrochant à quelque chose et la faisant trébucher en atteignant le pont. Il avait déjà atteint le bord et jeté le cuivre à l'eau. Natacha arriva et s'agrippa à la rambarde, comme il l'avait vue faire la veille depuis la rive. Il

la regarda se soulever légèrement et son torse émerger. Sa jupe noire ressemblait à la queue d'un vautour, ses bras agrippés à la rambarde à ses serres, et son torse et sa chevelure noire ébouriffée à sa tête et son bec. Il la voyait si clairement sous cette forme qu'il reconnut soudain la ressemblance avec les statuettes du Christ difformes qu'il avait collectionnées dans les villes traversées. Toutes les statuettes que les gens lui avaient offertes lorsqu'ils vivaient encore à Santa Fe, et toutes celles qu'il avait achetées dans une ville ou une autre durant le voyage, lui ressemblaient, ou bien elle leur ressemblait toutes. Un Christ vêtu de noir, comme un manteau pieux et pourtant exécrable ; Un Christ efféminé, avec des seins et un vagin, des membres maigres et glabres ; un Christ semblable à un oiseau incapable de voler, un être impuissant, et par conséquent haï. Un être qui aspirait au seul dieu qui lui avait donné des ailes et les lui avait arrachées par sa mort, le dieu enterré en Pologne.
À présent, elle pleurait au lieu de rire. La tête hors de l'eau, ses larmes tombaient sur celles des caïmans qui s'approchaient pour renifler le morceau de viande tombé à l'eau. Altea la saisit par les épaules et la tira doucement vers le bas. Elle passa ses bras autour de sa taille et la ramena à la cabane.
Qu’est-ce que la solidarité entre femmes, se demandait-il, sinon un refuge fragile contre les hommes ? Il les haïssait toutes deux, même celle qu’il aimait. Mais il haïssait encore davantage celle qu’il avait jadis aimée.
Puis elle entendit sa voix. Elle s'était retournée, sans refuser l'aide d'Altea, et son visage affichait soudain cette sérénité qu'elle avait acquise ces derniers temps face à Manuel.
« Je n'en ai tué aucun. Ils se sont suicidés. Tout le monde le sait. Demandez à la femme noire là-bas, qui vous attend toujours comme un chien dans la cuisine. »
Puis il regarda Altea et caressa la croix.
« Je vois que tu l'as retrouvé », dit-il. « La croix a son chemin, et elle le parcourt avec sagesse. Le cercle du serpent qui se dévore lui-même. »
«Quoi ?» demanda Altea.
— Rien, ma chère. Pendant ta grossesse, tu comprendras moins, mais tu verras plus.
Altea s'abstint de chercher la moindre logique chez cette femme. Elle l'aiderait à regagner sa chambre et la laisserait se reposer. Elle ignorait

tout de la solidarité féminine ; elle ne l'avait jamais ressentie pour celles qui la méritaient le plus, comme Carmela Espinoza ou tante Eustaquia de Las Heras, mais pour cette autre femme qui n'avait fait que ruiner la vie des hommes qui l'entouraient. Qu'est-ce qui la liait à elle ? Appartenaient-elles toutes deux à ce même cercle dont elle avait parlé il y a quelque temps, la croix brisée, le cercle et le nombre Pi ? Il ne serait pas étrange qu'elle pense à Manuel, à leur vie commune, à leurs échanges de toutes ces années. Et surtout, à leur séparation : s'ignorant mutuellement, victimes de l'oubli, car ce n'était même pas du mépris. Le mépris est le cadavre de l'affection, et ce cadavre, c'était celui qu'on lui avait remis dans une boîte close à l'odeur de décomposition.

Elles entrèrent dans la pièce. Altea l'aida à marcher car Natacha se plaignait de jambes faibles et du fait que sa robe, trop ample, la faisait trébucher. Mais Altea sentait que c'était Natacha qui la guidait. L'une était très mince, l'autre commençait à avoir un ventre rond, mais c'était la plus mince qui la guidait vraiment. Ses cheveux noirs et bouclés encadraient son visage pâle, mais son regard était intense.

Elle la laissa assise sur le lit pendant qu'elle allait chercher de l'eau fraîche et un linge. Elle l'aida à s'allonger et lui jeta de l'eau fraîche au visage. Elle déboutonna les premiers boutons de sa robe et lui rafraîchit la poitrine. Natacha la regarda à peine, comme indifférente.

« Qu’est-il arrivé à mon mari ? » demanda-t-elle. Elle n’en pouvait plus ; elle avait besoin de réponses.

Natacha ouvrit les yeux et saisit sa main qui tenait le chiffon. Elle se laissa retomber sur l'oreiller et soupira profondément.

Après ton départ pour la ville, Ariel et moi avons eu une dispute plus violente que d'habitude, toujours à propos des mêmes choses : ses dessins, son envie de voyager avec Máximo. Il s'est vraiment mis en colère cette fois, je l'ai vu… comment dire ? Je l'ai vu se rebeller, et c'était à cause de Máximo, qui a toujours parlé contre moi. Je le lui ai dit, et il a insisté pour te suivre. Je le lui ai interdit, et alors il a sauté dans la rivière pour rejoindre la rive à la nage, et puis, ces animaux, les caïmans… Mais avant cela, ma chère, Manuel est apparu. Il avait entendu nos cris, et quand il l'a vu sauter, il a sauté lui aussi pour le sauver. Mais c'était trop tard. Manuel était blessé, car il avait eu la lucidité de comprendre qu'il ne pouvait plus rien faire. Les hommes l'ont secouru, et Julio a commencé à le soigner.

Mais les jours passaient, et les blessures ne guérissaient pas. Il semblait qu'il fallait amputer, et Ruiz a décidé de l'emmener à l'hôpital de Santa Lucía. Après ton départ, je n'ai plus eu de nouvelles. plus."
Natacha la regarda, elle et la croix, tout en parlant, entrecoupant ses paroles de sanglots, cherchant du bout des mains un mouchoir parmi les draps.
« Manuel était un homme bien, ma chère, tu devrais être fière. Imagine essayer de sauver Ariel de ces monstres. La mort de mon fils est de ma faute, je l'admets. J'en ai trop exigé de lui, et il était faible. Il ressemblait à mon père, et c'est pourquoi je le croyais plus fort qu'il ne l'était, et je lui en ai trop demandé, je crois. Si tu veux, tiens-moi aussi responsable de la mort de ton mari ; d'une certaine manière, c'était également de ma faute. »
Puis il leva les yeux vers le crucifix accroché au mur au-dessus du lit. Il fit le signe de croix et dit :
« Je ne sais pas ce qui est arrivé au docteur Ruiz, c'est la vérité. Il risquait sa vie en allant à terre, il le savait très bien. Il l'a fait pour sauver Manuel. C'étaient de très bons hommes, conscients de leur devoir. Mais Máximo est parti avec vous, tandis que nous… ici… »
Il ferma les yeux, comme s'il voulait dormir, mais les rouvrit brusquement.
« Ne lâche pas cette croix, Altea, jusqu'à ton dernier souffle. Manuel n'aurait pas voulu ça. Il m'a dit qu'il t'aimait énormément, il a même renié Dieu pour t'épouser, ma chère. Imagine un peu… mais que dis-je ? Tu le sais déjà très bien et tu l'as apprécié. »
Altea ressentait exactement ce que Natacha avait imaginé. Cela signifiait la voir angoissée, faire les cent pas dans la chambre, ramasser ce que Máximo avait jeté par terre, lui apporter à manger, changer ses draps, s'asseoir ou se coucher près d'elle pour lui tenir la main et lui demander si elle avait besoin de quelque chose. Natacha comprit qu'elle ne le faisait pas pour elle-même, mais que chaque seconde, chaque geste, était une façon de compenser sa culpabilité. Quel sentiment merveilleux ! pensa-t-elle. Aucun autre n'est aussi fort, ni ne peut nous mener aussi loin, avec autant de force.
La culpabilité est fidèle.

Máximo descendit à la cuisine. Il faisait sombre.
- Y a-t-il quelqu'un ? Tomasa ?

Il entendit un bruit, peut-être celui d'une chaise qui se déplaçait et tombait brusquement, puis le gémissement d'une respiration haletante. Mais il avait déjà reconnu l'odeur de la femme noire avant même qu'elle n'allume la lampe.
« Mais c'est mon garçon Máximo ! » s'écria-t-elle en courant vers lui et en le serrant fort dans ses bras.
« Comment allez-vous, ma chère femme noire ? » dit-il en tentant de se dégager de son étreinte. La vieille Tomasa était plus grosse que la dernière fois qu'il l'avait vue.
La femme noire le lâcha, mais le secoua par les épaules et lui prit les mains pour le conduire s'asseoir près de la grande table.
« Je croyais que tu nous avais abandonnés ! Toi et tes jupes, mon Dieu… » dit-elle en joignant les mains et en secouant la tête. « Mais pourquoi me regardes-tu comme ça ? Ah, je sais ! J'ai pris du poids, c'est vrai. C'est parce que je n'ai personne pour qui cuisiner, alors je reste assise ici dans le noir, je réfléchis et je mange. »
— Et à quoi penses-tu, ma chère ?
- Oh, il s'en est passé des choses depuis le départ de mon enfant !
- Et que s'est-il passé ?
Tomasa s'assit, posa ses coudes sur la table, entrelaça ses doigts comme pour prier et se frappa le front à plusieurs reprises.
« Le diable est monté à bord de ce bateau, gamin. Et il porte des jupes… »
« Allons, allons, Tomasa. Je sais qu'il ne s'entend pas avec ma femme, mais dire… » Máximo sourit pour rassurer la vieille femme, dont le cœur battait la chamade d'angoisse.
La vieille femme porta la main à sa poitrine juste avant de parler. Máximo lui apporta le brandy qu'elle cachait toujours dans un tiroir du garde-manger. Elle but à même la bouteille, la posa sur la table et caressa rudement le visage de Máximo.
-Merci, mon enfant, si ce n'était pas grâce à toi que j'ai retrouvé ma liberté. Allez, ma fille. Arrête de dire des bêtises. Tu étais déjà libre quand je t'ai trouvée…
« Voilà, mon enfant, mais on me cherchait au Brésil, et certains doivent encore se souvenir. Le médecin le sait… Il y aura toujours quelqu'un qui n'oubliera pas, mon enfant… »
-Vous savez donc pourquoi il a atterri…

— Est-ce que je le sais ? J'étais là tout le temps, mon garçon, j'ai tout vu et tout entendu.
La lampe s'éteignit et la tristesse envahit à nouveau la cuisine tandis qu'elle parlait sans cesse, s'interrompant souvent pour pleurer, essuyer ses larmes ou prendre une autre gorgée d'alcool. Parfois, elle se taisait pour observer la réaction de Máximo à ses paroles, mais elle le connaissait depuis l'enfance et savait qu'il refoulerait toutes ses émotions jusqu'à l'explosion finale. Elle avait entendu les bruits et les cris venant de la chambre de Natacha. Cet après-midi-là, elle avait même cru qu'il l'avait tuée, et un immense soulagement l'avait envahie. Mais peu après, elle entendit sa propre voix, comme le son d'une grimace sarcastique qui fendit l'air autour d'elle, créant deux espaces incongrus, deux forces inévitablement destinées à s'affronter.
Le ciel était désormais aussi sombre que l'intérieur de la cuisine, mais ils l'ignoraient. Ils ne pouvaient voir leurs visages, et pourtant ils les connaissaient parfaitement. Le sien était marqué par la tristesse, comme des gouttes de graisse, noirci comme le four près duquel elle avait cuisiné chaque jour. Le sien était rouge de colère, et une confusion totale régnait dans son esprit. Puis il prit une de ses mains noires et la porta à ses lèvres. Il l'embrassa et murmura quelque chose.
Elle comprit, sans répondre. Elle resta seule dans la cuisine, enveloppée d'odeurs plus envoûtantes que celles de tous les hommes qu'elle avait connus. Elle avait attendu l'arrivée de son fils Máximo pour qu'il connaisse la vérité, et maintenant qu'elle lui avait tout dit, elle était en paix. Elle posa sa tête sur la table et s'endormit bientôt. Elle rêva des arbres du Mato Grosso, de l'eau du fleuve et des couleurs éclatantes des oiseaux. L'homme noir qui l'avait embrassée et avec qui elle avait passé tant de nuits traversa son rêve, de même que les hommes blancs qui l'avaient agressée et lui avaient donné plusieurs enfants qu'elle avait tués avant leur naissance. Elle pensa à sa mère et à ses sœurs, aux longues journées de labeur dans les plantations et à l'arôme du caféier, qu'elle détestait et ne pouvait supporter. Car elle buvait du rhum jour et nuit, par temps chaud ou froid, parce que son goût était totalement différent de celui du café.
Le soleil sur leurs têtes nues, leurs corps dénudés, et le café dans leurs narines, leur tordant les entrailles et semant en eux les germes de la colère, qui se répandraient dans leur sang au fil des années.

Une rage noire, comme de minuscules bêtes au bout des doigts. Bêtes de somme ou bêtes de force, que seules la haine ou la soumission distinguent. Une nuance imperceptible qui crée un abîme de comportements. Mourir ou tuer. Tuer ou être tué.
Et l'esclavage au milieu, transformé en vertu conciliatrice.
Le centre de la médiocrité.
Cette nuit-là, la femme noire sombra dans cet abîme. Au matin, elle ne put se réveiller.

*

Les funérailles de Tomasa eurent lieu à terre, mais il fallut d'abord faire venir des planches et un charpentier. Elle était trop lourde pour un cercueil ordinaire. Dans l'après-midi, les hommes avaient déjà déposé le corps sur les planches, et le charpentier assembla le reste autour. Il fallut six hommes pour la descendre au sol. Le père Leguizamón officierait de nouveau, et ils emprunteraient le même chemin qu'auparavant.
Quand il demanda à Altea si elle voulait l'accompagner, elle refusa. Elle avait assisté à la fabrication du cercueil, mais elle faisait sans cesse des allers-retours à la cabine de Natacha. La veille au soir, il s'était rendu dans la chambre où il pensait la trouver, mais elle était vide. Il alla dans la chambre de sa femme et, n'obtenant aucune réponse, il ouvrit la porte et les vit toutes deux allongées côte à côte, encore vêtues des vêtements de la veille, se tenant la main, les yeux clos. Elles semblaient mortes. Il sut alors avec certitude que Natacha l'avait convaincue, peut-être en manipulant le doute constant qu'Altea éprouvait à l'égard de son mari, un sentiment qui pouvait aisément être assimilé à de la culpabilité.
Tous les six – Máximo, Márquez, Beltrame (qui avait obtenu le bois), le charpentier et deux dockers – descendirent le corps. Le bateau transportait le poids de la caisse avec Tomasa et deux autres hommes à son bord. Les

autres viendraient lors du prochain voyage. Le chien était également monté à bord.
Ils chargèrent ensuite le cercueil sur la charrette, aidèrent le prêtre à sortir de la chapelle et poursuivirent leur route vers le cimetière. Le garçon voulait les accompagner ; il cherchait Altea. Máximo lui dit qu'il ne se sentait pas bien et le fit asseoir à côté de lui, sur le siège du conducteur. Il le suivit du regard tout au long du trajet. À présent, en l'observant plus attentivement, il crut reconnaître certains traits de Julio. Mais lorsqu'ils s'étaient rencontrés, l'alcool avait déjà fait son œuvre. Pourtant, la forme de son visage, sa posture – voûtée et taciturne – et même la taille, déjà modeste pour son âge, que le garçon affichait dans sa morphologie, les rendaient semblables.
« Comment va votre mère ? » demanda-t-il.
Bernardo haussa les épaules. Máximo savait qu'elle n'était pas souvent à la maison et qu'il se débrouillait seul la plupart du temps.
La cérémonie fut plus longue que les précédentes. De nombreux voisins avaient suivi le cortège, et tandis qu'ils creusaient et descendaient le cercueil, hommes et femmes se rapprochaient jusqu'à former une foule nombreuse dispersée parmi les pâturages et les tombes. Tomasa était connu et apprécié dans la région. Pendant que le prêtre récitait les prières pour le défunt, des sanglots se firent entendre. Máximo jeta la première pelletée de terre sur le cercueil qui, sous son poids, était légèrement penché, et quelques planches s'étaient fendues. Les hommes qui avaient descendu le cercueil échangèrent un regard, mais refusèrent d'intervenir.
Le garçon prit la main de Máximo et celle du prêtre. Ils montèrent dans la charrette et retournèrent au port.
« Quand comptez-vous partir, capitaine ? » demanda Beltrame.
-Il me faut d'abord trouver un nouvel équipage.
Il avait aperçu plusieurs de ceux qui avaient travaillé pour lui lors des funérailles, mais il n'était pas sûr de vouloir les revoir.
-De plus, je dois préparer les machines.
Elle passerait la nuit à la chapelle ce jour-là ; elle comptait chercher des hommes le lendemain. Le garçon s'allongea près d'elle, et tous deux étaient trop fatigués pour parler. Max se retourna et s'allongea à son tour.

Au matin, le chien les réveilla en les léchant. Ils prirent le petit-déjeuner avec le prêtre puis partirent explorer la ville. Nombreux furent ceux qui s'arrêtèrent pour lui parler, car ils ne l'avaient pas vu depuis longtemps. Tous savaient ce qui s'était passé, mais le nom d'Hurtado de Mendoza et sa lignée le conféraient une aura de légende accessible, une figure que chacun pouvait voir et toucher, sachant que Máximo ne s'en offusquerait pas. Les plus âgés d'entre eux le connaissaient depuis son enfance, l'avaient vu grandir et chevaucher avec ses amis. Ils l'avaient vu rire et se battre, et même arpenter à plusieurs reprises les couloirs du bordel désormais disparu.

Maximo et Bernardo marchaient côte à côte, suivis par le chien. Il s'arrêtait presque à chaque coin de rue pour parler à quelqu'un, l'enlaçant en criant et en riant, et en lançant parfois une petite pique amicale . Le garçon s'arrêtait pour écouter, ou allait jouer avec Max, qui reniflait la terre en remuant la queue.

À six heures du soir, il avait déjà rassemblé vingt hommes, dont dix avaient abandonné le navire.

« Nous avons besoin de ce travail, capitaine, mais la dame… » Voilà ce qu’ils lui dirent ; il répondit :

-Je ne quitterai plus le navire, et elle ne vous dérangera plus.

Certains embarquèrent le jour même, avec Márquez. Les autres partirent le lendemain.

Ils allèrent dîner chez le prêtre. Il interrogea le père Leguizamón à propos de la mère de Bernardo. Le prêtre regarda par la fenêtre pour s'assurer que le garçon jouait dehors avec Max.

« La mère est une putain, tu le sais », dit le prêtre. « Le garçon comprend tout et sait ce qui se passe. Je veux que tu l'emmènes, Máximo. »

— Mais je ne peux pas arracher l'enfant à sa mère.

« Souvent, le garçon part seul pendant plusieurs jours d'affilée, et elle ne s'en est jamais plainte. C'est lui qui revenait parce qu'il ne pouvait pas se débrouiller seul. Tout le monde sait que c'est le fils de Ruiz. Tu peux lui offrir un bel avenir, Máximo. Sa mère ne le regrettera pas ; ce sera un fardeau de moins pour elle. Elle ne fait que dormir, boire et n'a plus de temps pour rien d'autre. »

Au retour de Bernardo, ils dînèrent et allèrent se coucher.

Le matin, ils se rendirent à pied au quai. Le bateau était prêt. Beltrame s'accroupit pour dénouer les amarres.
« N’hésitez pas à me prévenir si quoi que ce soit arrive, capitaine, vous savez… », dit le prêtre.
Ils s'étreignirent, et il monta dans le bateau. Le chien resta près du garçon. Bernardo lui dit de sauter, mais Max ne bougea pas. Bernardo essaya de le pousser, mais le chien se coucha. Alors Max lui dit :
— Tu ne te rends pas compte qu'il ne va pas grimper tout seul ?
Bernardo Ruiz, le garçon de dix ans, le regarda avec la même expression d'angoisse et la même lueur dans les yeux qu'il avait vues chez Julio le jour où il l'avait embauché.
Bernardo sauta alors du quai, et Max le suivit.
Tout en ramant, Máximo Mendoza se demandait quel genre d'homme il était. Il recueillait des personnes sans défense pour ensuite les perdre d'une manière pire encore que s'il les avait simplement laissées seules. Quel avenir réservait-il à ce garçon ?

Tout au long de la semaine, certains hommes regrettèrent d'être montés à bord, mais d'autres arrivèrent et, peu à peu, le nouvel équipage se soutint. Ils étaient de meilleure humeur et plus disposés à travailler que l'équipage précédent, et ils connaissaient aussi mieux le fleuve. Márquez les avait organisés en groupes, en sélectionnant deux ou trois possédant la formation nécessaire pour faire fonctionner et réparer les machines. Jour et nuit, on entendait le bruit des marteaux et des engrenages, et lorsque la machine à vapeur se remit en marche, il fallut plusieurs jours pour qu'elle atteigne son régime optimal et que l'on vérifie son bon fonctionnement.
Le chemin serait long et ardu s'ils voulaient rattraper le temps et l'argent perdus. Mendoza n'avait d'autre choix que de reconquérir les clients qu'il n'avait pas honorés et d'accepter toutes les commandes. Il avait envoyé des télégrammes depuis les bureaux de poste de Corrientes et du Paraguay. Et les jours suivants, des commandes arrivèrent même du Brésil.
Márquez finit par leur dire qu'ils pouvaient appareiller dès que le capitaine en donnerait l'ordre. Máximo annonça alors qu'ils partiraient le lendemain. Ce soir-là, tout l'équipage dîna sur le pont. Máximo précisa que les femmes seraient présentes, et les hommes se turent.

« Je ne veux ni ivresse ni obscénités ; les dames nous accompagneront. Ceux qui ne le souhaitent pas peuvent partir. »
Ils n'ont pas compris. Márquez n'a pas compris. S'adressait-il à eux ou aux femmes ?
Durant cette semaine, Natacha n'était sortie de sa cabine qu'une seule fois. Ils l'ont vue monter sur le pont et contempler le fleuve pendant une demi-heure. Ils l'ont saluée, mais elle ne les a pas regardés. Altea marchait à son bras.
Le jour où ils le virent revenir avec le garçon, Altea sourit, oubliant soudain toute rancune, mais lorsque Bernardo courut vers elle, elle ne le salua pas. Il était au bras de Natacha qui, en le voyant, dit :
-Un autre être sans défense.
Maximo les ignora. Mais l'après-midi précédant le dîner avec l'équipage, il alla les chercher dans leur chambre.
-Ce soir, mesdames, on dîne sur le pont.
Altea faisait le lit de Natacha, tandis que celle-ci priait près du petit autel dressé sur une table. Elle lui jeta un coup d'œil et il crut reconnaître le visage de la femme qu'il aimait, mais il s'éclipsa aussitôt.
« Merci », fut tout ce qu'elle dit.
Ce soir-là, les hommes mirent la table. Le garçon s'affairait, impatient de donner un coup de main. Max le suivit, accompagné de trois autres chiens que les hommes avaient amenés. La table fut dressée, et l'on ajouta chaises et bancs au fur et à mesure qu'ils s'asseyaient. Chacun avait pris un bain et lavé ses vêtements. Leurs cheveux étaient peignés et leurs barbes taillées. Ils s'efforçaient de retenir leurs jurons. Márquez avait entretenu le feu où rôtissait une vache qu'ils avaient abattue l'après-midi même au village. La viande était cuite et les assiettes dressées, mais personne n'osait commencer à manger sans la permission du capitaine. Et celui-ci attendait les femmes. Il s'attendait à les voir arriver d'un instant à l'autre, certaines plus ou moins élégamment vêtues. Il avait acheté des vêtements pour le garçon, et Bernardo avait enfilé son pantalon et son costume neufs en l'honneur des dames.
Ils attendirent quinze minutes. Maximus dit à ses hommes de ne pas s'impatienter, et ils commencèrent à boire et à parler à voix basse pour ne pas déranger les femmes. On leur laisserait du temps, et elles n'auraient aucune raison de se plaindre.

Vingt minutes passèrent encore, et comme il se faisait tard, il se leva et se dirigea vers la chambre de Natacha. Il frappa à la porte. Altea ouvrit. Elle portait sa robe habituelle, et Natacha était allongée.
Ils ne viennent pas ?
-Elle ne se sent pas bien.
- Et toi?
-Vous savez déjà…
- Je sais quoi ?
Elle a perdu son fils, et vous le remplacez par…
— C’est ce qu’elle dit ?
-Il le pense, inutile de le dire.
— Et vous aussi, vous le pensez ?
« C’est ce que je vois, Máximo. D’ailleurs, regarde mon état, je n’ai pas envie de dîner avec une bande de brutes. »
Et il ferma la porte.
Maximo resta là, perdu dans ses pensées, le visage à deux centimètres de la porte close. Max était avec lui, et il l'entendit gratter à la porte.
« Bien », dit-il au chien. « Les bêtes seront libres pour cette nuit. »

Il retourna sur le pont. Dehors, la lune éclairait la pièce, et presque toutes les lampes étaient allumées sur la longue table, tandis que d'autres pendaient des cordages tendus entre les mâts. Cette luminosité contrastait fortement avec le silence qui s'abattit sur chacun à sa vue. Il savait que les hommes avaient besoin de cette nuit pour se défouler après de longues journées de dur labeur. Mais surtout, comme lui, ils aspiraient à l'approbation des femmes. Il avait perçu chez eux une volonté de se comporter discrètement et de profiter de la vie sans aucune démonstration d'affection en leur présence ; il leur suffisait de se présenter, d'accepter leurs attentions, et peut-être même d'esquisser un sourire.
Mais le mépris appelle le mépris, ils le savaient bien.
Il s'approcha alors du bout de la table qui lui était réservée en tant que capitaine et, sans un mot, enfonça le poignard dans le bois. Il ne fallut pas plus d'une seconde pour que chacun comprenne, et des cris éclatèrent soudain, leurs voix, un seul souffle, éteignant quelques lampes, mais cela n'avait plus d'importance. Chacun faisait à sa guise, sans se soucier des convenances. Ceux qui ne s'asseyaient pas pour manger erraient sur le

pont, buvant aux bouteilles. Le rhum, le vin et les autres liqueurs que le capitaine conservait dans la cale étaient constamment remplis. Márquez et un autre homme apportèrent des plateaux de viande de la cuisine. Certains mangèrent avec des couverts, mais la plupart mangèrent avec les mains, s'essuyant les doigts sur les vêtements qu'ils avaient lavés avec soin quelques heures auparavant.

Maximo s'assit, mais mangea à peine. Il sirota son vin et jeta de temps à autre un coup d'œil au garçon qui s'était assis près de lui, observant les hommes et lui adressant de temps à autre un sourire silencieux. Il savait que le garçon était désabusé par les femmes, surtout par Altea, qu'il regardait d'une manière qui ne pouvait guère être confondue avec autre chose qu'une affection filiale. Mais la froideur d'Altea était revenue.

« Allez, Bernardo ! Courage ! » dit-elle en lui ébouriffant les cheveux.

Le garçon rit, comme s'il était le seul à être prédisposé à être d'accord.

«Mangez plus !» insista-t-il.

Bernardo se servit à nouveau et Márquez lui tapota l'épaule.

« Voilà qui est mieux ! » dit-il, et il retourna à la cuisine car les autres continuaient à passer commande.

« Tu veux une bière ? » demanda Maximus en lui servant un verre.

Près de deux heures s'étaient écoulées et les hommes étaient ivres ; l'un d'eux dormait déjà à même le sol, tandis que d'autres étaient affalés sur des chaises. La plupart étaient encore éveillés, parlant fort comme s'ils étaient sourds, se bousculant et se frappant parfois.

L'un d'eux se pencha par-dessus bord et vomit. D'autres s'approchèrent comme pour le jeter à l'eau, mais ils aperçurent les caïmans qui s'étaient rassemblés près de la coque. La viande de bœuf tombée dans la rivière les avait attirés. L'un des hommes tira un coup de feu, juste pour s'amuser, et les autres trouvèrent amusant de leur jeter de la viande en guise d'appât pour ensuite les tuer.

Presque tous firent de même, se penchant par-dessus bord, titubant. Máximo, qui avait beaucoup bu mais restait lucide, craignit que quelqu'un ne tombe à la mer. Il se leva et dit au garçon de ne pas s'approcher. Il rejoignit les autres, se frayant un chemin à travers leurs hommes. À présent, ils le considéraient tous comme l'un des leurs et le poussèrent vers le bastingage. Il se pencha et aperçut dans l'obscurité les reflets blancs des dents et l'eau qui écumait contre la coque. Il pensa alors à Ariel, dont on lui

avait dit que le corps avait été déchiqueté par des caïmans en plein jour, sous un soleil de plomb. Comme ils avaient dû voir clairement ce carnage ! Si l'un d'eux tombait à la mer maintenant, il ne verrait que le reflet de la chair dans l'éclat inattendu de la lune. Et le sang serait indiscernable dans l'eau, à l'ombre du navire. Ils auraient sûrement entendu les cris, mais Ariel, lui, n'avait certainement pas crié. Au moins, Tomasa n'avait pas mentionné de cris, pas plus que les deux ou trois hommes qui avaient osé lui parler de ce jour-là. Ariel s'était jeté à l'eau volontairement. Ils l'avaient vu courir nu sur le pont et sauter.

Il fit demi-tour, bouscula les hommes et retourna à table. Il vida sa bouteille de vin et sortit le revolver de sa veste, posée sur le dossier de sa chaise. Il regagna le bastingage et se mit à tirer sur les caïmans. Les autres, encore plus excités, se mirent à tirer en l'air et dans la rivière. Des lumières s'allumèrent le long de la rive, et des hommes et des femmes crièrent depuis le quai. Une demi-heure passa, les coups de feu s'atténuèrent, mais les cris persistèrent. Certains hommes retournèrent à table et continuèrent de manger et de boire. Après minuit, les cris continuèrent ; de nombreuses bouteilles jonchaient le sol, brisées, et une partie de la table était cassée et renversée. Max et les autres chiens s'étaient cachés pendant les coups de feu, mais une fois habitués, ils sortirent pour chercher les ossements éparpillés. Le garçon était à moitié endormi sur sa chaise lorsqu'il sentit quelqu'un le saisir par le bras et le tirer. Il ouvrit les yeux et se retrouva debout, tiré par le bras le long d'Altea, mais ils n'allaient pas vers les cabines ; ils allaient vers la rambarde. Et il entendit sa voix, si forte et si furieuse, disant des choses qu'il ne l'aurait pas reconnue s'il ne l'avait pas vue dans sa tenue habituelle, les cheveux en désordre et le visage rouge, hurlant des insultes au capitaine. Mais de tout ce qu'elle avait dit, il ne se souviendrait que de ce qu'elle avait dit à son sujet.

— C’est pour ça que vous avez amené ce garçon ici ?! Pour lui apprendre ça ?!

Le capitaine la fixa sans répondre, les yeux brillants et voilés. C'était ce qui paraissait le plus étrange au garçon. Le capitaine allait-il pleurer à cause de sa réprimande ? Pas encore, car il était appuyé contre le bastingage, se soutenant sur ses coudes. Ses pieds glissaient, car il était pieds nus sur le

sol trempé de bière et de sang, celui du verre brisé avec lequel il s'était coupé.
Elle hurlait toujours et s'était approchée de lui pour secouer sa chemise. Plusieurs boutons avaient sauté et la poitrine de Máximo Mendoza était découverte. Un groupe d'hommes s'était formé autour d'elle pour regarder, mais ils étaient tellement ivres qu'ils se moquaient d'elle.
Altea les regarda un instant et leur lança des insultes qu'aucune prostituée ne leur avait jamais adressées. Souvent, ils ne comprenaient pas ses paroles, car elle mélangeait le danois à l'argot de la région d'Espagne où elle avait grandi. C'est pourquoi ils riaient, jusqu'à ce qu'ils s'en lassent et commencent à s'éloigner. Certains s'allongèrent pour dormir sur le pont, d'autres sur la table. Leurs revolvers tombèrent au sol, vides. Mais celui de Máximo avait été rechargé. Il l'avait fait en écoutant les cris d'Altea, la regardant de temps à autre, car il n'avait pas besoin de regarder son arme pour la recharger ; il la connaissait trop bien. C'était toujours pareil, toujours fidèle. Le visage d'Altea, en revanche, lui était étranger. La fureur qui s'y lisait était si intense, si chargée de rage, qu'il ressemblait à celui d'une sorcière. Elle parlait sans cesse, déversant son mépris, sans jamais lâcher le bras du garçon, comme s'il était un chien. Elle se servait de lui comme d'un instrument de sa haine, mais il n'était rien d'autre que le fruit de son premier coup de feu. Elle n'avait pas d'arme, mais le garçon de dix ans était là, et dans son regard paniqué et épuisé, elle trouvait argument après argument, une raison de plus pour nourrir un ressentiment toujours grandissant.
Máximo Mendoza la regarda, les yeux brillants, mais il ne pleurerait pas. Il l'observa, y voyant le reflet de son ressentiment, et, confronté à la violence de chacun des mots qu'il avait entendus cette nuit-là, venant de cette même bouche qu'il avait embrassée, il sut qu'il devait répondre. Et peut-être qu'alors elle comprendrait.
Il sortit son revolver de sa ceinture, le leva de la main droite et se retourna. Il recommença à tirer en direction de la rivière.
« Celle-ci est pour Ariel ! » dit-il.
Il savait qu'elle, bien que désormais silencieuse, se tenait toujours derrière lui. Il tira de nouveau.

« Celle-ci est pour Julio ! » dit-il en jetant un coup d'œil dehors pour vérifier s'il restait des animaux. Mais cela n'avait plus d'importance. Il y avait toujours quelqu'un à tuer.
Une autre photo.
- Celle-ci est pour la fille noire !
Sa voix trembla et il cracha. Un instant, elle dut croire qu'il allait s'arrêter. Máximo s'était appuyé sur la rambarde, les mains crispées, comme s'il allait vomir tout ce qu'il avait mangé et bu. Mais il ne le fit pas.
Il leva de nouveau son arme et tira.
« Celle-ci est pour votre mari ! » dit-elle.
Puis elle se retourna. Elle était seule. Le garçon s'était échappé et avait disparu. Elle regarda vers le gaillard d'avant, cette partie imposante d'antan qu'elle avait conservée comme une relique d'une splendeur passée. Elle distingua l'ombre de Natacha, sa silhouette rigide, son corps sombre se détachant sur la lumière, indiscernable si ce n'est par la forme d'une femme. Pourtant, un instant, elle crut apercevoir un vautour. Les bras de Natacha ressemblaient à des jambes griffues, et ses cheveux ébouriffés, dressés sur sa tête, évoquaient des plumes agitées par le vent du fleuve. Quand était-elle arrivée là ? Peut-être avait-elle été attirée par la viande rôtie, peut-être par les chiens, voire par le garçon. Puis elle emportait les hommes inconscients gisant sur le sol.
Il fallait se débarrasser du vautour.
Il leva de nouveau l'arme, mais sentit les bras d'Altea le tirer, et comme elle n'avait plus de force, elle s'était accrochée au corps de Máximo.
— Non, Max ! Ne fais pas ça, je t'en prie ! Je t'aime, je t'aime ! Ne te damne pas, je t'en prie !
Il répéta ces deux derniers mots autant de fois qu'il avait proféré tant d'autres paroles de colère auparavant. Mais ce n'étaient que deux mots, et peu importe le nombre de fois où ils étaient répétés, ils n'effaçaient rien. Le pistolet était toujours dans ses mains, ses doigts en position. Elle avait baissé le bras. Elle posa sa main libre sur le dos d'Altea et sentit les sanglots déchirants qui secouaient son corps.
Maximo fixait droit devant lui ; il ne voulait pas la voir. Il lui suffisait d'entendre les sanglots convulsifs de son visage pressé contre sa poitrine et le son de ses supplications désespérées et vaines.

Elle porta le canon du pistolet à sa tempe droite et entendit le percuteur claquer contre la peau de Máximo. Elle lui saisit de nouveau le bras, et comme il était cette fois pressé contre son corps, il lui fut bien plus facile d'exercer une pression. Les mains d'Altea agrippèrent celles de Máximo, qui tenait le revolver entre ses doigts, l'index sur la détente.
Il parvint à éloigner le canon de sa tête.
Elle a insisté si fort qu'il a fini par céder. Et il lui a serré la main.
Il sentit le métal brûlant, puis le coup de feu.
Le corps d'Altea était toujours maintenu par son bras gauche, derrière son dos. Du sang coulait de son œil gauche. Il lui couvrait la moitié du visage et ruisselait le long de son cou, imbibant sa robe et tachant sa propre poitrine tandis qu'il s'accrochait à elle. Puis il la lâcha.
Il réalisa qu'un silence si profond s'était abattu qu'il semblait être tombé du ciel nocturne comme une explosion silencieuse qui avait non seulement anéanti l'ouïe de chacun, mais aussi effacé les sons des choses et des éléments : le bruit de la rivière, les pas sur les planches, la respiration même des hommes.
Et il se noyait dans ce silence, c'est pourquoi il a crié.
C’est ainsi qu’il a repris pied avec la réalité. Car avant cela, il n’y avait que désespoir.

En milieu de matinée, les hommes transportèrent Altea jusqu'à la cabine qu'elle partageait avec son mari et la déposèrent sur le même matelas qui avait absorbé tant de son sang. Ils la portèrent du pont, prenant soin de protéger sa tête et son abdomen, tandis que Natacha stoppait l'hémorragie et donnait des instructions sur la façon de la transporter et de préparer le lit.
Máximo les suivit, le visage pâle et contrit. Tous avaient vu ce qui s'était passé et personne ne le blâmait, mais l'autorité de Natacha l'ignora et l'éloigna d'Altea.
Aucun d'eux n'était suffisamment sobre cette nuit-là, à l'exception des femmes, bien sûr. Sans attendre les ordres du capitaine, ils parlèrent à Márquez et gagnèrent la terre ferme pour trouver un médecin. À cinq heures du matin, alors que la nuit commençait à tomber, ils trouvèrent le docteur Estanislao Gonçalvez chez lui. Ils frappèrent à la porte et le réveillèrent à grands cris. Ils le firent monter à bord.

Dans le couloir, les hommes, désormais réveillés et alertes mais encore sous l'effet de la gueule de bois, faisaient les cent pas, cherchant à comprendre ce qui se passait. Márquez savait qu'il était le seul à pouvoir maintenir l'ordre à bord avant que tout ne dégénère. Il y avait des contrats à honorer et ils avaient besoin d'argent. Tôt ou tard, il faudrait lever l'ancre.
À l'intérieur, Natacha était assise sur le lit, nettoyant le sang du visage d'Altea. Le saignement avait cessé, ne laissant qu'une plaque de caillots que Gonçalvez conseilla de recouvrir de bandages. Une seule servante, une dame de compagnie d'un des hommes, aidait en coupant des linges propres, en allant chercher de l'eau et en lavant, et en subissant les ordres de Natacha la tête baissée et le visage empreint de peur.
Après avoir bandé la tête d'Altea, le médecin se leva et regarda Máximo, assis au chevet, les coudes sur les genoux et les mains jointes. Il semblait prier, mais qui savait ? À en juger par son expression, ses pensées pouvaient être aussi vides qu'un déluge d'eau stagnante.
« Va-t-il survivre, docteur ? » demanda-t-il.
-Je ne pense pas que ce soit possible... Il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre dans les prochaines heures.
- L'enfant va bien ?
Oui, Dieu merci, mais il ne survivrait pas si on l'enlevait maintenant ; il n'a une chance que tant que sa mère est en vie. Si son état reste stable jusqu'à la fin de la grossesse, on pourra alors l'enlever…
- Croyez-vous… ?
-Je ne pense pas que ce soit possible, mais comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a aucun moyen de savoir comment son cerveau endommagé va réagir.
« Va-t-elle se réveiller, docteur ? » demanda-t-il, et il vit que Natacha le regardait.
— La moitié de son cerveau est détruite, capitaine.
Le médecin sortit, et plusieurs hommes se rassemblèrent autour de lui. Le garçon en profita pour jeter un coup d'œil dans la pièce, et comme personne ne l'arrêta, il s'approcha sur la pointe des pieds et s'assit près de Máximo. Après avoir observé Natacha continuer à soigner la malade pendant un moment, sans qu'elle lui prête attention, Máximo passa un bras autour des épaules du garçon et l'attira contre lui. Ainsi enlacés, elle les observa un instant, tout en continuant de laver et de coiffer les cheveux

d'Altea. Leurs regards se croisèrent, et c'est seulement à ce moment-là que son expression soucieuse changea.
« Je sais que tu préférerais me voir dans ce lit », dit Natacha, ne le regardant même plus, continuant à s'occuper d'Altea, enlevant les bandages sales et pliant les propres pour les faire tremper dans l'eau.
Tu as eu deux idées géniales hier soir : me braquer avec une arme, te la braquer sur la tempe, et elle était complice des deux. Je ne sais pas ce que tu as fait pour que je t'aime autant.
Le garçon les observait, silencieux et abattu. Il savait qu'il n'avait rien à faire dans cette pièce, mais il ne pouvait échapper aux émotions que tout cela suscitait en lui.
Après un bref silence durant lequel elle n'attendit pas de réponse, elle répondit elle-même.
« Je vais te le dire. Tu es faible, c'est pour ça qu'elle t'aime. Et elle, elle est très forte. Elle a épousé un homme qu'elle n'a jamais vraiment aimé, imagine un peu. Elle a vécu des années avec les Indiens. Elle a subi un viol. Et pour couronner le tout, elle a accepté de mener une grossesse qu'elle déteste. Et maintenant, ça, pour en finir avec elle, et elle est encore en vie. Les gens forts ont besoin de gens faibles à aimer ; ils ne peuvent pas se mettre ensemble avec une autre personne forte parce qu'ils n'ont rien à lui offrir qu'ils ne possèdent déjà. Manuel était fort ; imagine, il a abandonné le Dieu auquel il pensait consacrer toute sa jeunesse, pour une femme qui ne l'a jamais vraiment aimé, et peut-être qu'il le savait. »
— Ton cher Manuel ! Tu sais ce qu'il a fait à ton fils.
Natacha ne le regarda pas, les yeux rivés sur les bandages qu'elle était en train de défaire, mais elle cherchait visiblement à éviter quelque chose qui semblait la gêner. Secouant à peine le coude, elle dit après avoir dégluti difficilement :
-Il a déjà payé pour ça.
« Et Julio a payé pour ce qui lui appartenait », a déclaré Máximo.
-Non, c'était à cause du gars de Buenos Aires, qui était là avant.
— Croyez-vous que Dieu tienne une comptabilité ?
Natacha sourit ; elle savait que son véritable mari se réveillait de son chagrin.
— Et qui paie les frais de justice de Julio ?

— Si vous voulez, vous pouvez reprendre l'arme. Je suis là et je ne bouge pas.
Le garçon ouvrit les yeux, surpris.
« Tu sais bien que je ne le ferai plus, comme tu l'as dit, je suis faible et lâche, sans aucun doute. » Il ignora le sourire de Natacha, qui trahissait sa joie. « Mais tu n'es pas une femme, tu es un oiseau aux os durs, aux muscles d'acier et aux grandes ailes qui te permettent de survoler le navire, de nous contempler tous, le fleuve, la terre et la mer que nous avons traversée ensemble il y a tant d'années. Et je crois même que tu parles à Dieu d'égal à égal, que vous vous disputez sans jamais parvenir à un accord, comme un couple marié qui se déteste. »
Elle le regarda alors avec un air d'étonnement, et crut y reconnaître une trace de ce regard qu'elle avait eu lors de leur rencontre en Pologne.
« Vous autres, les hommes, vous réfléchissez trop, vous bâtissez de magnifiques cathédrales de conjectures, mais vous restez immobiles. Nous, les femmes, sommes faites de chair et de sang, et nous agissons en conséquence. »
« Le cerveau ne fait de mal à personne », a-t-il déclaré. « Seulement à lui-même. »
« Tu en es si sûr, Maximus ? » dit-elle en se levant et en caressant la tête d’Altea. « Le cerveau humain est un cimetière. »
Le garçon écoutait attentivement, chaque mot s'imprégnant dans sa mémoire. Il ne comprenait pas grand-chose, mais il percevait les gestes et les intonations. C'est ainsi qu'il apprit à reconnaître chaque personne à bord. Il sentait aussi une présence dans la pièce, car le chien s'était caché sous le lit. Les nuits où il errait dans le cimetière du village, tantôt seul, tantôt avec d'autres garçons, il avait vu de nombreuses ombres se mouvoir, même sans lune. Au début, les chiens étaient les premiers à refuser de les suivre, puis même ses compagnons avaient eu trop peur, malgré leurs affirmations selon lesquelles leurs parents le leur interdisaient. Mais lui, les ombres et certains bruits, qui n'étaient peut-être que ses propres pas ou le bruissement des feuilles, ne l'effrayaient pas. Ce qui l'attirait plus qu'il ne le troublait, c'était l'odeur du vent certaines nuits, un parfum d'humidité et d'herbe fraîchement mouillée par la pluie ou la rosée, mais aussi teinté de l'odeur que l'on trouvait sous les pierres, celle des feuilles mortes et des insectes morts. Ce parfum, porté par le vent, qui parfois le frappait au

visage comme une bourrasque soudaine, avait cette étrange particularité d'emplir ses poumons et de lui chatouiller l'estomac. Mais c'était une sensation qui, aussi désagréable fût-elle au premier abord, lui procurait parfois du plaisir, car elle lui rappelait des choses qu'il était certain de n'avoir jamais vécues. Plus que des souvenirs, c'étaient simplement des sensations familières, à la fois agréables et désagréables. Comme quelque chose qui, à force de se répéter, devient agaçant, mais qui, si présent pendant longtemps, procure du plaisir parce qu'il nous a manqué. Même la douleur peut nous manquer si elle nous fait sentir vivants, car une partie de nous demeure après une longue absence. L'absence ressemble à un abandon, mais parfois, nous n'avons tout simplement pas les sens nécessaires pour la percevoir. Comme Dieu, par exemple, comme le disait le père Leguizamón, que nous croyons absent parce que nous ne le voyons pas.
Là, dans la cabine, à écouter les adultes, il sentait des mouvements en lui. Comme des fourmis qui l'envahissaient. Parfois, cela lui donnait la nausée, mais il n'avait jamais vomi, et ça passait vite. Ces picotements revenaient tandis qu'il observait Natacha se déplacer dans la pièce, parfois en zigzaguant d'un meuble à l'autre, esquivant quelque chose d'invisible. Il la vit même remuer les lèvres sans dire un mot. Le chien s'était caché et refusa de sortir de tout l'après-midi, jusqu'à ce que le capitaine le saisisse par les pattes et l'emmène de force. Max avait la queue entre les pattes et gémissait.

Durant l'après-midi, Natacha ne quitta pas sa cabine. Lorsqu'elle ne regardait pas Altea, elle s'asseyait dans un fauteuil à bascule et lisait un livre. Pendant de nombreuses années, elle n'avait lu que des ouvrages religieux et des biographies de saints, et de temps à autre deux ou trois textes médicaux en polonais qu'elle avait subtilisés dans la bibliothèque de son père.
Les jours suivants, lorsqu'elle s'endormait, elle se réveillait brusquement, se reprochant sa négligence. Elle changeait les sous-vêtements d'Altea et, à l'heure des repas, elle appelait la jeune fille qui l'aidait depuis l'embrasure de la porte. Puis elle la nourrissait, déposant de petites cuillerées de soupe et de purée dans sa bouche, et se réjouissait de voir sa gorge bouger et sa bouche s'ouvrir sans difficulté. Peu à peu, elle comprit qu'Altea n'était pas

complètement inconsciente. Ses lèvres bougeaient au contact des couverts ou des verres, ses paupières, même celle blessée, avaient de légers réflexes bien qu'elles ne s'ouvraient pas. Lorsqu'elle la lavait, les poils de ses bras se hérissaient, et lorsqu'elle la coiffait, elle pouvait entendre un léger murmure de plaisir dans sa gorge, sans qu'elle n'ouvre la bouche.
Ce même après-midi, ils avaient levé l'ancre à une allure d'escargot et naviguaient depuis une semaine dans les eaux troubles de la zone inondable. Le capitaine, le médecin et l'ingénieur se réunissaient dans le bureau de Mendoza, un espace de travail servant à écrire des lettres, à consulter des cartes et parfois à planifier de nouveaux itinéraires et des améliorations pour l'entreprise de « Juan Manuel ». Mais il avait tellement négligé tout cela que le bureau et les étagères de la bibliothèque étaient couverts de poussière, et le parquet n'avait probablement pas été rénové depuis l'époque napoléonienne. Il était fissuré, et les pas de ces hommes soulevaient un nuage de poussière et attiraient une multitude d'insectes. Ils s'installèrent dans les élégants fauteuils anciens et burent un peu de xérès vieux. Il était dix heures du soir, après le dîner.
« Docteur, dit le capitaine. Nous avons des engagements urgents à honorer, et j'ai même reçu des avances pour ma famille. Mais je ne peux plus repousser les échéances, au risque de tout perdre, y compris le navire, mon unique source de revenus. Mes terres sont hypothéquées et font l'objet d'un litige avec ma famille. »
« Je comprends », dit Gonçalvez en savourant lentement son xérès ; il n'aurait probablement pas beaucoup d'occasions de le faire.
— J’aimerais connaître votre avis sur l’état d’Altea. Vous m’avez dit que quelques jours devraient passer. Devrions-nous l’emmener à l’hôpital ?
D'après ce que j'ai vu, son état est stable et on observe de légers signes d'amélioration, encore très vagues. Vu le confort de ce navire, je ne vois pas comment elle pourrait être mieux soignée dans un hôpital des environs. J'ai vu Mme Natacha la nourrir correctement et son savoir m'impressionne. Elle en sait plus que beaucoup de médecins que j'ai rencontrés.
Pensez-vous qu'il va reprendre conscience ?
« Je ne le crois pas, et si c'est le cas, elle deviendra probablement aveugle et sourde, et sera paralysée. Elle pourra seulement maintenir une alimentation correcte jusqu'à la fin de sa grossesse. Elle ne survivrait pas à l'accouchement, et elle survivrait difficilement à l'opération. Mais tout cela

n'est que pure spéculation. J'ai vu toutes sortes de choses, mais il est de mon devoir de ne pas lui donner de faux espoirs. »
« C’est bien beau, Docteur, nous comprenons », a dit Márquez. « Mais il nous faudrait des directives pour nous guider dans cette situation. Nous devrions partir vers le nord demain. »
« Je ne vois pas le problème, mais je dois vous dire que je dois partir dès que vous aurez trouvé un autre médecin. J'ai une famille et des obligations… »
-J'espérais l'embaucher comme médecin de bord.
-J'apprécie votre offre, mais comme je vous l'ai dit, j'ai une femme et un fils de deux ans.
— Et où pensez-vous que nous pourrions en trouver un autre ?
-J'ai des références pour de bons professionnels à l'hôpital de Corrientes, et je pourrais les y accompagner sans risquer d'inquiéter ma famille.
Mendoza a consulté plusieurs dossiers.
Nous avons plusieurs livraisons prévues le mois prochain, sauf imprévu. La zone inondée que nous traversons offre à notre quille de nombreuses possibilités de manœuvrer sans encombre, garantissant ainsi le bon fonctionnement des machines.
-Alors je les accompagnerai…
Mais il n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un fracas retentit contre le flanc bâbord de la coque. Ils accoururent sur le pont ; les marins étaient déjà penchés par-dessus bord.
Un grand bateau de pêche les avait percutés. Des femmes et quelques hommes se trouvaient sur le pont. Ils criaient et appelaient à l'aide car le bateau était déjà en train de couler.

9

Mara ne pouvait rien faire d'autre. Elle médita sur cette question pendant ce qui lui parut une éternité, tandis qu'ils longeaient l'immense navire dont la longueur semblait infinie. La haute coque sombre était comme un mur silencieux contre lequel leurs cris restaient sans réponse. Un mur qui semblait avoir cessé d'être fait de bois, revêtant la substance d'une matière plus éthérée et pourtant plus résistante, car il était inaccessible et donc infranchissable. Comme l'eau, par exemple, un mur d'eau surgi au milieu du fleuve, dans le silence caractéristique des choses qui cherchent à s'isoler du monde.

La barge de pêche qu'elle commandait n'était-elle pas elle aussi une entité isolée sur le fleuve, sale et transportant de nombreux cadavres, avec une bande de fous et de malades comme équipage et passagers ?

Ils approchaient déjà de la proue du grand navire, et elle lut le nom « Juan Manuel de Rosas ». Elle dut cesser de rire d'elle-même et de tous, et surtout, cesser de les plaindre. Si c'étaient eux les fous, alors ceux qui se trouvaient sur le grand navire étaient les méchants. Si elle pensait ainsi, tout était plus simple. Les actions qu'elle avait entreprises tout au long de sa vie n'avaient été que des moyens de survivre, même tuer en faisait partie. Et peut-être que ceux qui voyageaient sur le « Juan Manuel » n'avaient tué personne, mais ils avaient fait pire : ils représentaient la vantardise qui écrase, l'orgueil qui prime sur tout, le privilège d'une caste qui s'approprie le monde. Ce navire même était une insulte à chaque ville engloutie et disparue, passant au-dessus des maisons et des ranchs sous les eaux, endommageant les vestiges de son énorme quille et de son immense indifférence. Le silence du grand navire contrastait avec les têtes baissées des habitants du fleuve, qui pêchaient et mouraient, tuaient et enfantaient, enterraient et semaient. Un fleuve large et long, qui n'avait pas encore saisi sa puissance ni son avenir, traversait un pays qui n'était encore qu'une utopie. Buenos Aires et ses grands idéaux étaient lointains, et les provinces n'étaient qu'un ensemble d'hommes et de femmes qui ne connaissaient d'autre nom que celui de leur ville ou village. Et parfois, même pas celui du fleuve, car chacun l'appelait par le nom de son propre espace : un méandre nommé d'après un arbre ou un animal, ou encore un nom indigène, une symbiose entre nature et concept. Un nom indigène comme métaphore.

Et descendant le grand fleuve qui traversait un pays qui demeurait encore une métaphore, elle sut qu'elle devait s'arrêter un instant pour embarquer. Mara la conquérante, avec sa légion de fous et de malades, et sa cargaison de morts. Elle ne lisait pas très bien ; elle avait quitté l'Espagne presque sans savoir lire, encore moins écrire. Mais elle avait appris ces dernières années, et elle pouvait voir sur la coque des traces de ce qui devait être l'ancien nom du navire. « *La Conquête* », lut-elle, alors qu'ils se trouvaient juste devant la proue.

Alors elle prit sa décision. Elle se rendit à la cabine, saisit la barre et la tourna à tribord. La barge s'amarra au plus gros navire et, à peine eut-elle tourné la tête que la proue s'abattit sur eux. Le fracas des poutres brisées fut la première chose qu'elle entendit, tandis que les femmes accouraient vers elle en hurlant et en pleurant, l'insultant et l'accusant de vouloir les tuer toutes.

La proue imposante était coincée contre la barge et l'eau s'engouffrait à flots. Elle savait que l'équipage du navire les secourrait, mais elle ignorait s'ils le feraient avant qu'un décès ne survienne. José était toujours paralysé et les femmes ne savaient pas nager. Mais tout cela importait peu ; il fallait prendre une décision, et elle l'avait prise. Le fleuve ne laissait pas le temps de réfléchir, pas plus que la vie.

Les hommes apparurent, se penchant par-dessus bord, haut dans le ciel. Les femmes, terrifiées, se blottissaient les unes contre les autres, regardant l'eau jaillir des planches du pont, tandis que Valverde et le vieux Tonio appelaient les hommes du grand navire. Valverde avait vu Mara courir vers la barre, bousculant le vieil homme, et il avait imaginé, d'une manière ou d'une autre, qu'elle ferait un acte aussi désespéré. Tout chez elle était ainsi : des actions décisives et immédiates, entrecoupées de longs silences. À présent, il était inutile de la réprimander, tant qu'il restait du temps pour l'équipage du « Juan Manuel » de les secourir.

Ils jetèrent des gilets de sauvetage, et les femmes furent les premières à les enfiler. Bientôt, elles aperçurent l'ombre d'une barque qui commençait à couler. Mara ne comprenait rien à ce qu'ils disaient ; ce n'étaient que des cris de femmes et des voix d'hommes qui parlaient en même temps, et le bruit de l'eau qui s'engouffrait comme une cascade. Les planches de bois craquaient, et la barge coulait plus vite que prévu. La cabine où se trouvait

José était inondée presque à moitié. Elle le vit sauter du lit et essayer de nager vers la partie du pont qui flottait encore.
« Vite ! » cria Valverde, tandis qu'elle répondait en criant : « Il y a une personne malade, s'il vous plaît, dépêchez-vous, il est en train de mourir ! » Elle comprit qu'elle allait pleurer, et que si José ou l'un des autres mourait, ce serait de sa faute. Elle avait déjà tué, mais par choix. Cette fois, l'apparition du navire et l'occasion s'étaient présentées trop vite. Là-haut, il y avait Altea et le garçon ; c'est tout ce qu'elle avait vu au milieu de cet immense vaisseau. José, elle et le garçon allaient conquérir le « Juan Manuel ».
Le bateau était déjà à l'eau, ballotté par les vagues déferlantes qui tourbillonnaient autour de la barge. Lorsqu'il coulerait enfin, un trou traître les engloutirait s'ils restaient à proximité, ainsi que tous ceux qui nageaient encore. Elle vit les trois marins ramer à contre-courant pour tenter d'atteindre le plat-bord. Les femmes n'osaient pas quitter Mara, mais lorsque le pont s'inclina trop brusquement, elles lâchèrent prise et rampèrent tant bien que mal vers le bateau, leurs robes trempées, agrippées aux cordages et aux planches. Mais les planches cédaient sans cesse et les cordages leur coupaient les mains. Elle aurait voulu les aider, mais c'était le rôle de Valverde et Tonio. C'était José qu'elle devait aider, qui essayait de sortir de la cabine, luttant contre l'eau qui le repoussait. Elle le vit s'agripper aux bords de l'entrée, mais l'eau montait et le repoussait. Alors Mara saisit la chaîne qui avait été autrefois attachée à la vieille ancre. Elle était trop lourde pour une femme ; Il fallait toujours trois ou quatre hommes pour la soulever. L'eau continuait de monter, mais ses yeux restaient fixés sur le visage de José, l'homme qu'elle avait frappé et aimé, dans le corps duquel elle avait trouvé refuge, réconfort et un désir ardent de mort. À présent, elle comprenait ce qu'il ressentait ces nuits où elle le regardait dormir d'un sommeil agité, marmonnant pour lui-même, sachant que ses cauchemars resteraient à jamais tus. Mourir auprès de ce corps, c'était comme vivre avec ce corps. Quand elle le sentait en elle, elle n'était plus seulement une femme. Comme si le souvenir de José avait pénétré son ventre pour concevoir quelque chose qui n'aurait pas de corps propre, mais plutôt une sorte de cancer qui grandissait lentement. Non pas pour détruire, peut-être, bien qu'elle n'en fût pas certaine, mais pour créer quelque chose qui était plus force que matière. Elle vivait cela depuis si

longtemps, peut-être depuis son départ d'Espagne, et plus précisément depuis ces après-midi de moisson dans les champs avec son frère. Celui-là même qui lui avait pris sa fille Elsa, qui était aussi sa fille. Que deviendraient-elles ? Elle s'était posé la question maintes et maintes fois, au fil des années. José était très différent, mais leurs corps lui rappelaient tous deux la même chose : l'extase du vol. Elle avait rêvé de leurs ailes, grandes, larges, faites d'os et de membranes robustes. Planant et scrutant le ciel, perchées sur les toits, ses serres agrippées à la couverture, quelle qu'elle soit : bois, paille ou boue. Ses serres déchiraient et créaient des trous, des points de vision à travers lesquels elle voyait les têtes des gens, le point précis sur leur crâne qu'ils ne pouvaient jamais voir, le centre exact d'où jaillissait l'axe autour duquel tournaient tous les corps, comme un monde. Des mondes qui, à leur tour, tournaient sur des orbites imprécises les uns autour des autres. Des corps isolés les uns des autres qui ne se heurteraient jamais, à moins que la fin des temps n'arrive. Mais le temps a-t-il une fin ? Un cercle a-t-il une fin ?

Le nombre Pi, pensa Mara.

Elle tournait au-dessus d'eux, les observant. Ils l'avaient nourrie, et ses ailes avaient grandi. Elle avait mûri comme les vieilles femmes de son village, celles qui se disaient sorcières. Elle repensa au vieux Sottocorno, aux mains dont les pouces avaient caressé son visage, cette fois-là. Mara avait eu peur et avait tenté de saisir ces mains et de les éloigner de son visage. Mais elle n'avait pas pu les bouger, comme si elles n'existaient pas. Des ailes à la place des bras.

Et Mara émergea soudain de l'eau. Ses bras étaient levés, l'un intact, l'autre brisé, mais tous deux d'une force incroyable. Elle saisit la chaîne cassée et la traîna. Quiconque l'aurait observée aurait été stupéfait par ses mouvements, à la fois ceux d'un rapace et ceux d'une femme. Les bras levés, ses larges manches aplaties par l'eau comme des membranes, ses cheveux noirs défaits comme des plumes ébouriffées, sa tête oscillant de gauche à droite par petits mouvements brusques.

La chaîne était déjà près de José, qui s'enfonçait dans la cabine comme dans un immense bocal d'où il ne remonterait jamais. Elle vit ses mains agripper le dernier maillon, larges et massives. Puis elle émergea de l'eau, mais qui sait qui pouvait la voir et être témoin de l'étrangeté de la scène ? Peut-être le vieux Tonio l'aperçut-il, car un peu plus tard, alors qu'elle

nageait à la recherche de la source d'une voix à la surface, il lut dans ses yeux un point d'interrogation, symbole de la complicité qui les avait toujours unis. Mais celui qui, sans aucun doute, vit tout, c'était l'homme qu'elle sauvait. Le regard de José, lorsqu'il fit surface et se laissa emporter, agrippé à la chaîne, du moins jusqu'à ce qu'il surmonte la force du courant qui l'éloignait du bateau, recelait une sagesse que l'on ne trouve que dans la béatitude absolue ou le mal absolu. Et elle savait que l'essence de l'homme est un mélange des deux, qu'ils ne coexistent que dans ce que l'on appelle la folie. La folie est leur symbiose, fugace et alternante, ces deux états qui savent manier le temps avec aisance. Tantôt, l'innocence exquise qui ne dure qu'un rêve ; tantôt, la cruauté qui protège l'homme comme un bouclier d'épines venimeuses. Et entre ces deux états de veille, la folie exquise avec laquelle José la contemplait à présent, enchaîné par cette chaîne au-dessus de l'eau qui les séparait d'une distance indéterminée : lui un homme, elle quelque chose de plus qu'une femme.

Dans la barque, deux marins hissaient José à bord, tandis que l'autre ramait, tentant d'éviter le courant qui les entraînerait vers la barge en train de couler. Les femmes l'aidèrent à remonter, Mara étant la dernière à le faire. Valverde était encore à bord du navire qui coulait. Il s'était attaché une corde au poignet pour aider ses femmes, mais il ne restait plus que le vieux Tonio et lui.

« Juan, Tonio ! Allons-y ! » cria Mara, et les autres hurlèrent et jurèrent car il n'y avait plus de temps. Le bateau était trop lourd.

Ils entendirent Valverde appeler Tonio, mais le vieil homme était introuvable. La dernière fois qu'ils l'avaient vu, il avait de l'eau jusqu'à la poitrine et nageait vers la cabine. Mais celle-ci était déjà sous les eaux.

Soudain, ils entendirent une autre voix crier, celle d'un jeune homme. Mara tendit l'oreille, car elle lui rappelait quelqu'un. Au début, ce n'était qu'un murmure par-dessus le grondement de la mer et le craquement de la coque qui se brisait et coulait. Elle vit que les femmes l'avaient entendu aussi et qu'elles se regardaient, intriguées. Qui était-ce ? Y avait-il quelqu'un d'autre ? Non, il n'y avait personne d'autre.

« Papa ! » s’écria une voix venant de l’eau, d’un lieu indistinct qui semblait surgir de partout à la fois. Tantôt proche, tantôt lointaine, elle frôlait la surface. Puis même les hommes se retournèrent, les yeux rivés sur l’eau, et Mara comprit que leurs regards cherchaient à percer la surface. Elle y vit

la peur qu’elle avait déjà vue chez les marins les nuits de naufrage. Elle connaissait des histoires et des légendes. Des récits de ceux qui avaient péri.
« Papa ! » répéta la voix, beaucoup plus claire et plus proche.
La force des vagues avait libéré l'embarcation. Certaines la poussaient vers le navire, d'autres vers la force centrifuge qui la faisait couler.
Ils aperçurent la tête du vieux Tonio juste au-dessus de l'eau, à quelques mètres du bateau. Valverde lâcha alors le plat-bord et se mit à nager vers le canot. Les vagues le recouvraient. Ils lui tendirent la rame pour qu'il s'y agrippe, et après plusieurs tentatives, il y parvint et ils le hissèrent à bord. Valverde gémit d'épuisement, et les femmes le prirent dans leurs bras et le séchèrent. On aurait presque dit un harem, dans de telles circonstances, chose assez étrange quand on voit le vieux Antonio Gonçalvez qui, sans cesse, sortait la tête de l'eau, cherchant de tous côtés d'où venait la voix qui l'appelait.
Du bateau, ils essayaient sans cesse de lui crier de nager vers eux, mais il les ignorait, comme s'il ne les voyait pas. Il cherchait encore et encore.
- Père!
Les femmes frissonnèrent de froid, ou peut-être de peur. Mara sut alors qui appelait son père. Le même homme qui était resté avec lui tout ce temps, lorsqu'elles l'avaient vu regarder autour de lui et parler tout seul. L'homme qu'elle avait tué et jeté dans la rivière.
Le vieil homme disparut sous l'eau. Sa tête ne réapparut jamais à la surface des vagues.
On n'entendit plus jamais cette voix.
Du haut du plat-bord, ils appelaient sans cesse. Le cliquetis des chaînes et les coups sourds résonnaient dans la barge, qu'on hissait très lentement avec eux tous à bord. Tandis qu'ils s'élevaient, Mara observait l'eau tourbillonner autour de la barge, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un remous qui s'estompa rapidement.
Elle n'avait plus d'ailes, mais elle s'éleva, et le spectacle du fleuve se déploya malgré le crépuscule naissant. Elle s'éleva sous le poids de ses chaînes. D'une manière étrange, elle sentit ses bras tendus et entravés. C'était une sensation mêlée de force et d'impuissance. Prisonnière entre terre et ciel : tel était son destin. Et finalement, elle l'accepta.

*

Lorsque le bateau atteignit le quai, une des chaînes céda, l'embarcation se brisa en deux et tous les passagers tombèrent sur le pont. José était conscient, mais trop faible pour se tenir debout. Les femmes se relevèrent, effrayées et encore hystériques. Les marins les aidèrent, tandis que Valverde avait le bras cassé par les cordes qui le retenaient attaché à la barge.
Mendoza a aidé certains et d'autres, Gonçalvez a d'abord porté secours aux femmes, mais elles n'avaient que des contusions.
« Détendez-vous, mesdames ! » leur dit-il. « Asseyez-vous ou allez vous sécher. »
Le reste des marins se joignirent à eux, apportant des couvertures et des vêtements secs, tandis que Márquez discutait avec les autres et montrait la partie de la coque endommagée par la collision.
« Y a-t-il des dégâts ? » demanda Mendoza.
-C'est ce que je veux savoir, je vais descendre et voir avec certains des hommes.
-D'accord, donnez-moi cinq minutes pour aider le médecin et les naufragés.
Márquez recula, et Mendoza se pencha sur la seule femme encore étendue au sol. Elle ne semblait pas blessée, mais ses vêtements étaient déchirés et son corps couvert de plaies. Elle respirait bruyamment et ouvrit les yeux en sursaut lorsque Máximo la toucha.
— Ça va ? Tu peux te lever ?
Elle se dégagea violemment et se releva rapidement, mais en souffrant.
« Je regrette la mort de votre capitaine », dit Maximus.
Mara le regarda comme si elle ne comprenait pas de quoi il parlait. Puis elle eut envie de rire, mais elle avait trop mal au visage.
— Le vieux Tonio ? Ce n'était pas un capitaine, monsieur, c'était l'ingénieur.

« Alors le capitaine est le gentleman ? » dit Máximo en désignant Valverde qui était assis, serrant son bras cassé pendant que le médecin lui posait une attelle.
Mara eut envie de rire à nouveau, et cette fois elle ne put s'en empêcher, même si tout son corps la faisait souffrir.
— Valverde ? Ne me faites pas rire, Capitaine, car je suppose que vous êtes Máximo Hurtado de Mendoza, le propriétaire et maître de ce monstre napoléonien.
Mara le regarda, les mains sur les hanches, comme guérie de la douleur et de la tristesse qui l'avaient accablée ces dernières semaines. Ceux qui l'écoutaient et la connaissaient bien comprirent qu'elle avait retrouvé son caractère insidieux et sarcastique.
« Je suis mon propre capitaine, monsieur », a-t-il déclaré.
— Vous êtes donc responsable de la mort de ce vieil homme et des dégâts qu'il a causés à mon bateau.
Maximo avait accepté le défi que cette femme lui lançait. Il en avait assez d'elle. Sur le visage de Mara, il voyait un autre visage, mais ses paroles étaient différentes, plus ouvertes et sincères, et c'est pourquoi il pouvait lui parler.
Mara, stupéfaite, lança un nouveau défi.
« Alors c'est moi le responsable ? Et vous, vous conduisez ce monstre comme si vous étiez le maître du fleuve, piétinant les pauvres pêcheurs ? Regardez l'arrogance de cet homme ! Parce qu'il vient d'une famille riche, il se prend pour le propriétaire du pays. »
Mendoza lui saisit le bras et ordonna à un de ses hommes de l'emmener auprès des autres femmes.
« Laissez-les se sécher et donnez-leur des vêtements secs, même des vêtements d'homme, et laissez-les dormir. Je te parlerai plus tard », dit-il à Mara, tandis qu'ils l'emmenaient.
Máximo contempla l'épave du bateau. Il s'approcha de José, toujours allongé sur le sol, et de Gonçalvez, qui l'examinait.
« Qu'est-ce qui ne va pas ? » demanda-t-il.
-Il a l'air épuisé par le naufrage, mais il porte aussi des traces de maladie ; il a encore des contusions et des fractures qui ne sont pas encore guéries.
Mendoza regarda Valverde. Il le connaissait de réputation. On l'avait mis en garde contre les trafiquants, mais il y était habitué. Il n'allait pas s'en

prendre à ceux qui vendaient des armes aux Indiens ou qui en faisaient passer clandestinement au Brésil. Le seul d'une certaine importance avait disparu depuis plus d'un an, et on lui avait dit qu'il s'appelait José Iribarne. Il n'avait jamais pris le temps de demander à Manuel s'ils pouvaient être apparentés ; il n'avait jamais eu cette chance. Cependant, il avait entendu parler de Valverde à Buenos Aires, et surtout à Santa Fe. C'était un trafiquant de femmes blanches, et de drogue aussi. On disait de lui que c'était un fou rusé, car il jouait la comédie et trompait tout le monde, même ceux qui le connaissaient bien. Il avait même entendu dire qu'il s'y connaissait en poisons et, bien sûr, en antidotes. Était-il médecin ? Non, il pratiquait seulement des avortements et soignait souvent les malades. Il remettait les os en place, et c'est pourquoi il avait accepté à contrecœur l'aide de Gonçalvez. Était-il pharmacien, peut-être ? « Ou chimiste ? » « Rien de tout cela », répondaient-ils inlassablement. C'était un simple charlatan qui ne possédait pas plus d'argent que ce qu'il portait sur lui. Sa richesse résidait dans les femmes qu'il transportait d'une ville à l'autre et dans les herbes qu'il gardait dans une ou deux sacoches. Nul ne savait ce qu'elles contenaient, mais lorsqu'il les ouvrait, le parfum était plus qu'exquis, il était enivrant. Comme si, par la simple humation de cet arôme, de ce vague mélange d'épices, on voyait le visage de Valverde de Amusco sous un jour nouveau. Le corps cessait d'être un squelette et se métamorphosait en une créature éthérée, capable de flotter à quelques centimètres du sol.

Mendoza avait ri de ces hallucinations, car lui aussi avait jadis essayé ces herbes. Fort de toutes ces précautions, qu’il jugeait désormais fort utiles lors de sa première rencontre avec Valverde, il s’approcha de lui et lui dit :

— Je suis content que vous n'ayez qu'un bras cassé, mon ami. Pourrais-je parler à Juan Valverde d'Amusco ?

L'autre tendit son bras droit, le bras valide, et sourit de tout son visage fatigué.

— Et ai-je le plaisir de rencontrer le capitaine Máximo Hurtado de Mendoza ?

Ils se sont serré la main.

Veuillez excuser le comportement de mon amie Mara. Nous avons eu de nombreux incidents durant notre voyage.

« Dites-moi, Valverde. Comment vous êtes-vous retrouvé soudainement sur le chemin du « Juan Manuel » ? Vous ne pouvez pas me dire que vous ne nous avez pas vus, et votre péniche était bien plus facile à manœuvrer que la nôtre. »
« Si le gouvernail fonctionne », dit Valverde. Il ignorait quelle excuse Mara inventerait lorsqu'ils l'interrogeraient ; il voulait d'abord la voir. « Le vieux Tonio essayait de réparer les machines après la tempête. Mara et ses hommes nous ont sauvés, les femmes et moi. Nous leur devons la vie », dit-elle, le visage marqué par le chagrin.
Oui, a déclaré Mendoza, c'est un escroc de génie qui s'entend bien avec tout le monde.
— Et qui est le malade ? Le médecin dit qu'il a été grièvement blessé.
— Ce monsieur est José Menéndez Iribarne, un Espagnol issu d'une bonne famille. À ma connaissance, il a fait beaucoup d'affaires sur la côte.
« Quel petit monde », se dit Máximo. Il n'avait même pas pu reprendre son voyage ni son travail qu'il avait déjà deux trafiquants à bord : l'un d'armes et l'autre de prostituées, et qui sait qui était cette femme.

Il était déjà minuit. Mendoza était dans son bureau, assis à son bureau, entouré de dossiers de missions en attente. Certaines avaient déjà été payées d'avance ; pour d'autres, il avait de bonnes références et savait qu'il pourrait se faire payer sans souci. Mais les nouvelles des soulèvements continuaient d'affluer de Buenos Aires, et la révolution de 1890 avait bouleversé tout le paysage politique. Lui, qui n'y comprenait rien et n'y portait aucun intérêt, était perdu et à la merci de ceux en qui il avait une confiance quasi aveugle. Il pensa au député Farías qui, après tant de temps, avait finalement réussi à exploiter Ruiz, tel un caméléon survivant et renforçant son parti par tous les moyens, même ses propres problèmes familiaux. S'il devenait président, non seulement la région du Litoral se soulèverait, mais une grande partie de Cuyo également. La guerre éclaterait à nouveau, et Mendoza n'en faisait pas confiance à ses scrupules habituels. Sa vie privée était la plupart du temps une tragédie qu'il provoquait lui-même, mais lorsqu'il s'agissait de vie publique, les scrupules d'honneur et de morale se réveillaient.
Il s'appuya sur le bureau, repoussant les papiers qui représentaient l'avenir. « S'il y a la guerre, se dit-il, j'ai à bord l'homme le plus important

qui puisse m'aider. » Il avait entendu de nombreuses rumeurs selon lesquelles Iribarne importait des armes de l'étranger, principalement du Brésil. Des navires arrivaient parfois à Rio d'Espagne, parfois du Congo, chargés d'armes. Comment les Paraguayens auraient-ils pu survivre autrement aux dernières années de la guerre ? Iribarne était un nouveau venu et avait amassé une fortune pendant cette période. Possédait-il des terres, peut-être ? Personne ne savait rien de lui ; il errait de lieu en lieu jusqu'à s'installer dans une ville d'Entre Ríos, puis il disparut.
Márquez lui fit ensuite un rapport sur les dégâts. Il n'y avait aucune perforation, seulement des dommages extérieurs. La barge de pêche était vieille et s'était fendue comme une noix.
-Dites aux hommes que nous levons l'ancre demain, sans faute.
— Avec ces gens-là, capitaine ?
-Avec ce que nous avons, mon vieux.
Márquez partit et le silence retomba. La nuit était trop calme. Les femmes devaient dormir, épuisées. Les hommes avaient d'abord été bruyants autour des prostituées, malgré leur état las et leur état de saleté. Puis ils s'étaient calmés et avaient repris leur travail.
Il enfouit son visage dans ses bras croisés sur le bureau. Le rhum ne lui faisait plus aucun effet. L'alcool, lui aussi, l'ennuyait. Tout avait toujours le même goût : les boissons, les femmes, le travail. Mais tout lui semblait désormais comme une vague de lassitude qui l'enveloppait et le tourmentait sans cesse. Seul ce silence, à cette heure de la nuit, paraissait unique. Il leva les yeux et parcourut du regard les livres sur les étagères. Certains étaient des reliques d'un autre temps, rongés par les mites et aux pages détachées. D'autres, apportés par Natacha, étaient des ouvrages de science et de religion, semblables à ceux de la bibliothèque de son père à Varsovie. Plus d'une fois, il avait été tenté de les jeter dans la rivière, mais il se souvenait alors qu'Ariel les utilisait aussi.
Il se souvint d'une autre bibliothèque, celle d'Aurora Valverde. Les noms de famille se répétaient avec une insistance troublante, presque excessive. Son navire et lui semblaient les attirer, comme s'il était destiné à être le point de convergence de nombreuses choses : mais lesquelles ? Sans doute était-ce dans les livres, mais il n'aurait jamais le temps de les lire. Máximo Mendoza était de ceux qui jouaient le rôle assigné par un dramaturge se délectant de la cruauté envers ses personnages, simplement parce qu'il

était en dehors de la pièce. Dieu, peut-être ? Mais Dieu lui-même n'est-il pas un personnage, et toutes ses créations ne sont-elles pas contenues en lui ? Il avait parlé une fois avec Ruiz, dans ce même bureau, un soir où le médecin évoquait ses souvenirs d'étudiant en France. Il avait vu beaucoup de malades mentaux et décrivait leur façon de parler, de parler sans cesse de leurs démons intérieurs. Et puis, après de longues heures, parfois pendant quelques jours, ces hommes et ces femmes se comportaient comme des êtres normaux. C'était comme si, en parlant, ils expulsaient les grands drames de leur vie, et que la pression dans leur esprit se relâchait, comme on draine une pustule infectée. Puis les drames réapparaissaient, se développant de manières très différentes et à des vitesses variables. C'était un cancer impossible à extirper, car il ne s'agissait pas d'une tumeur dans leur cerveau, mais d'un amas d'idées malades. Les fous, disait-il, sont maîtres de l'abstraction. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de talent imaginatif, car la capacité de créer des mondes concrets ne réside pas là, mais dans la capacité de construire des concepts. L'imagination est souvent une fantaisie, tandis que les concepts sont guidés par la raison.
Il pensa à Julio Ruiz et l'imagina assis en face de lui, âgé, luttant contre sa dépendance, le regard reconnaissant envers l'homme qui l'avait sauvé.
« Ces yeux… mon Dieu », pensa Máximo. Les yeux de Julio exprimaient la tendresse d'un enfant et la tragédie d'un homme mort. Dans ces yeux, il aurait pu voir, s'il les avait regardés de plus près, le fusil et la balle qui l'avaient finalement tué. Il pensa au fils de Ruiz. Bernardo était toujours là : la nuit de la fusillade à Altea, dans la chambre pendant qu'on s'occupait d'elle, lors du sauvetage des naufragés. Pourtant, personne ne lui prêtait attention. Ceux qui ne le connaissaient pas pouvaient le prendre pour le fils de l'un d'eux, et les autres étaient déjà trop habitués à sa présence silencieuse, car il ne parlait à personne d'autre qu'au chien qui lui tenait compagnie. Max, comme toujours, se comportait comme un être humain : au début, il s'était attaché à Altea et Manuel. Puis il les avait suivis à Mendoza et à Altea. Il avait enduré toutes les épreuves des villes. Puis, de retour sur le navire, il s'était laissé aller à la rêverie. Peut-être Ariel lui manquait-il, et c'est ainsi qu'il le voyait errer d'un bout à l'autre du navire, disparaissant pendant des jours, peut-être caché dans un recoin inconnu de cet immense bâtiment. Mais soudain, il avait trouvé en Bernardo quelqu'un qui lui parlait, parfois seulement par des regards. Il avait remarqué qu'à

mesure qu'ils se rapprochaient, leur silence devenait plus profond : la conversation laconique du garçon n'était pas un manque d'intelligence, mais plutôt une forme d'épanouissement ; et le silence du chien n'était pas de la soumission, mais la consolidation d'une idée. « Les animaux ne pensent pas, dit-on. Les animaux ne ressentent rien, dit-on. Les animaux n'ont pas d'âme, dit-on. »
Máximo Mendoza ne connaissait rien des autres animaux, mais il savait que les chiens, en plus de sentir l'impossible et d'entendre l'architecture du silence, voient ce que nous ne pouvons voir. Ils pleurent devant le néant apparent, gémissent à l'approche du tonnerre d'un coup de feu et aboient lorsqu'une feuille remue en l'absence de vent.
Max.
Maximum.
Altea lui avait donné son nom avant de le rencontrer.
Dans cette semi-mort qu'il lui avait infligée, peut-être les images du chien lui traversèrent-elles l'esprit, courant, aboyant après elle, l'appelant.

Il jeta un coup d'œil à la vieille horloge de parquet accrochée au mur. Minuit avait sonné depuis plus d'une heure. Il avait sommeil et il allait probablement y passer la nuit. Il entendit frapper doucement à la porte. Qui d'autre que Márquez, avec un nouveau problème, pouvait bien arriver à cette heure-ci ?
- Ça arrive !
La porte s'ouvrit avec une étrange timidité. La tête d'une femme apparut, ses cheveux noirs relevés en un chignon négligé. Il reconnut ses yeux, un mélange de vert et de gris.
-Excusez-moi, capitaine.
- Ah, la femme du bateau !
Elle entra et ferma la porte, sans plus aucune prétention. Elle s'approcha du bureau et tendit la main gauche. Alors Máximo comprit ce qu'il avait négligé cet après-midi-là : la femme était manchote.
« C’est exact, Capitaine, je suis “la femme du navire coulé”. » Elle tenta de sourire, comme si elle était légèrement gênée par le ton provocateur de sa voix, mais elle n’y parvint pas. « Je m’appelle Mara Aranguren. »

Mendoza lui serra la main fermement, très fermement, mais elle était petite. C'était presque comme serrer la main d'un petit animal tout en tendons qui se débattait pour se libérer.
- Comment puis-je vous aider ? Nous levons l'ancre très tôt demain…
« Oui, je sais, capitaine. Mais je ne pouvais pas trouver la paix en sachant que je vous dois une immense reconnaissance pour nous avoir sauvés. Ce n'était pas votre faute si vous nous avez percutés… »
Quel sarcasme, pensa Mendoza. Qui est cette femme ?
Le gouvernail était cassé, et on la voyait arriver à plus de cent mètres, mais personne ne répondait. À un moment donné, l'idée m'a traversé l'esprit que c'était un vaisseau fantôme, comme une apparition d'un autre temps. La taille, le silence… vous voyez ce que je veux dire…
« De quoi avez-vous besoin ? » demanda-t-il à nouveau.
— De quoi ai-je besoin ? De rien, juste de vous remercier de nous avoir accueillis et pour les soins médicaux prodigués à mon mari…
— Et qui est son mari ?
-Le malade, capitaine. José Menéndez Iribarne.
Ils se turent tous les deux.
« Ils vont bien, j'admets que nous n'en faisons pas trop. Mais cela ne change rien à mon niveau d'inquiétude, n'est-ce pas ? »
Mendoza se leva de sa chaise et s'étira. Il bâilla sans se couvrir la bouche. Sa chemise était ouverte jusqu'au milieu de la poitrine et sa ceinture dénouée. Il ne portait pas de bottes, dont l'odeur nauséabonde s'échappait du bureau.
« Écoutez, madame. Soyons clairs. Je sais ce que vous faites toutes dans la vie – Valverde, Iribarne et vous-même – et je me fiche éperdument de ces femmes tant qu'elles ne s'en prennent pas à mes hommes sur mon navire. À terre, elles peuvent faire ce qu'elles veulent. Si Iribarne ne se rétablit pas rapidement, nous le laisserons à l'hôpital de Corrientes. »
« Je vois que vous ne voulez pas de nous à bord. Nous sommes indésirables à vos yeux et pas assez bien pour ce luxueux vestige. »
Mendoza posa ses pouces sur sa ceinture et demanda, le front plissé :
« Qui êtes-vous, madame ? Je ne vous reconnais pas. Parfois, vous avez l'air d'une criminelle, d'autres fois, vous parlez comme une vieille dame prétentieuse. Mais je ne vois aucune sincérité… »
Mara s'assit devant le bureau.

« Excusez-moi », dit-elle en exagérant le geste d'ajuster sa robe en s'asseyant. « Je suis espagnole, Capitaine, comme José et vos parents. »
« Je ne parle pas de leur affiliation, mais de leurs intentions. Se mettre en travers du chemin d'un navire de notre taille… » Il secoua la tête, comme stupéfait par l'excuse qu'elle lui avait donnée. « Et puis venir me voir à cette heure-ci pour me supplier de ne pas les livrer demain et de les remettre aux autorités. »
Mara croisa les jambes, posa un coude sur son genou et enfouit son visage dans sa main. Elle écouta le sermon du prêtre comme une paroissienne. Lorsqu'il eut terminé, elle dit :
— Puis-je vous poser une question, Capitaine, ou Révérend, si vous préférez ?
Máximo avait envie de la traîner hors du bureau et hors du navire. Il se retint en silence.
« Connaissez-vous Manuel Menéndez Iribarne ? » José recherche son frère et sa belle-sœur depuis longtemps. Ils enseignaient aux indigènes d’une petite ville d’Entre Ríos, mais il a perdu leur trace lorsqu’ils sont retournés en Espagne.
Mendoza s'assit. Il savait déjà que tous ces événements n'étaient pas le fruit du hasard. Le hasard existait-il encore après sa rencontre avec Aurora Valverde ? Cette femme, en face de lui, était-elle différente des autres ?
— Oui, je le connaissais. Je suis désolé de vous annoncer qu'il est mort et enterré dans la ville que nous avons quittée.
Mara prit une expression de tristesse que personne ne pouvait croire et dit :
« Je ne sais pas comment José va réagir à cette nouvelle ; il est très proche de son frère. Et sa femme ? »
-Il est avec nous, mais malheureusement très malade.
Il se sentait tellement bête d'avoir donné ces explications. Il aurait voulu pleurer et se faire du mal en disant tout ça, et pourtant, comme tous les imposteurs, il restait indemne et résolu derrière son bureau.
« Mais que leur est-il arrivé, bon sang ? » demanda Mara, les yeux emplis d'inquiétude. Il devina cependant que derrière ce masque se cachait de la méfiance. Mara Aranguren était d'une grande beauté. Forte, avec un corps svelte et harmonieux, elle savait maîtriser ses expressions pour dissimuler ses véritables intentions, mais sa voix la trahissait souvent. Elle ne

supportait pas le sarcasme. Lorsqu'elle devait feindre, elle paraissait ironique. Peut-être était-ce là le seul trait de caractère qui la préservait de la véritable méchanceté.
Comment répondre à une question dont on ignorait tout ? Une mort causée par des semaines de tortures physiques, ou un suicide ? Et puis, ce coup de feu qui avait presque coûté la vie à Altea.
Personne à l'extérieur du navire ne connaissait la vérité, et voilà que cette étrange femme, qui dissimulait plus qu'elle ne laissait paraître, venait lui poser toutes ces questions. Se pouvait-il, se demanda-t-il, qu'elle le sache déjà, ou du moins qu'elle le soupçonne ?
C’est pourquoi, au beau milieu de la nuit, ils avaient eu cette conversation, tous deux assis à un bureau, entourés de papiers qui promettaient un avenir, mais qui ne bougeraient peut-être jamais, comme dans un cimetière. Entourés de livres que plus personne ne lisait. La sonnerie monotone de trois heures du matin retentit. Cet appel était ironique. Qui avait remonté cette horloge pour la dernière fois ?
Le médecin nous a dit qu'ils avaient été abattus, sans savoir par qui. Ils étaient descendus au village pendant que nous étions en train de le cambrioler. Ils l'ont appelé pour qu'il les soigne. Monsieur Manuel est mort sur le coup, Madame Altea a été grièvement blessée. Nous nous occupons d'elle car elle est enceinte.
Le visage de Mara changea. C'est ainsi qu'il décrivit la transformation. L'expression de tristesse disparut, emportant avec elle les rides de son front et la tension de ses lèvres. Il crut même apercevoir que les contours de son visage étaient différents, car l'expression précédente avait allongé ses traits, et maintenant ils étaient redevenus ronds, comme cet après-midi-là. Même ses cheveux semblaient moins souples, et des mèches rebelles retombaient sur un côté de son visage.
— J'imagine qu'ils n'ont pas attrapé les criminels, n'est-ce pas ?
« Mon Dieu », pensa Mendoza en contemplant ce sourire sur le visage de Mara. Un sourire discret que seule Natacha aurait pu égaler.
Mara n'attendit pas de réponse ; il paraissait trop fatigué, et elle laissa le capitaine poser sa tête sur le bureau. Il s'endormit bientôt. Elle sortit sur le vieux tapis impérial, sale et usé, en s'efforçant de ne pas faire de bruit. Elle avait soufflé sur les lampes de bureau, projetant des ombres. En partant, elle savait que les lumières sur son chemin étaient déjà allumées.

*

Il se réveilla avant le soleil. Il regarda l'horloge à coucou. Les six faibles carillons sonnaient. Il entendit le bourdonnement croissant du mécanisme, les voix des hommes arrivant de façon décalée, puis il sentit une main qui essayait de le secouer par la manche.
Bernardo le regarda et dit :
- Capitaine, nous avons levé l'ancre !
Elle se leva en s'étirant et lui sourit.
- Comment as-tu fait pour te lever si tôt ?
-J'ai couché avec vous, capitaine.
- Ici?
-Oui, sur la moquette, sous le bureau.
Mendoza a évoqué la visite de la veille.
— Avez-vous entendu ce que Mme Mara a dit ?
Il craignait que Bernardo ait appris la mort de son père. Máximo lui avait déjà dit qui était Julio, mais pas la nouvelle de son décès.
— Quelle dame ? Seul M. Márquez est venu, et puis personne d'autre.
Maximo mit de côté ses soucis et ils montèrent tous deux sur le pont. Le navire filait à bonne allure. Ils avaient laissé derrière eux la ville devant laquelle ils s'étaient arrêtés si longtemps. Le fleuve était encore très large à cause des crues. Seules les cimes des arbres étaient visibles sur les berges. Des débris de maisons flottaient, ainsi que de nombreux animaux morts. L'odeur de décomposition était insoutenable pour les cadavres qu'il voyait flotter. Il regarda par-dessus bord et aperçut une grande barque amarrée à l'arrière, pleine de corps. Et debout au-dessus d'eux se tenait Juan Valverde, qui répandait de la chaux sur les cadavres.
« Que fais-tu, Valverde ?! Qui t’a autorisé à remorquer cette chose ?! Remonte à bord ou on te laisse dériver avec le bateau ! »

Valverde leva les yeux. Il semblait écouter attentivement, mais il ne répondit pas.
Máximo vit Márquez et deux autres personnes s'approcher et observer.
« Vous savez, capitaine. Je vous avais dit, lors de votre naufrage, que vous refusiez de nous remorquer, mais vous aviez insisté sur le fait que c'était votre devoir. Alors vous avez sauté à l'eau, nagé d'un bras et récupéré l'amarre du bateau. Vous êtes revenu et l'avez attachée à notre poupe. »
— Les putes qu'il fréquente ne lui suffisent-elles pas ?
« Je crois qu'il préfère ce métier à celui des appareils électroménagers. Il sait ce qu'on dit de lui. On l'a traité de médecin, d'anatomiste, voire de magicien. »
Mendoza fit un geste d'ennui.
-Larguez les amarres. S'il veut les prendre et les vendre, qu'il rame.
Puis il entendit la voix de Mara derrière lui.
« Capitaine, laissez-le faire son travail. Il ne gênera pas votre voyage, je vous l'assure. De plus, ces corps serviront à des études à l'hôpital où il les transporte. »
Maximus la revit, comme la nuit précédente, toujours changeante. Mais cette fois, ce n'était plus du sarcasme, mais une fausse supplique. Il allait refuser, bien sûr, mais la regardant droit dans les yeux, il dit :
Tu ne vas pas me convaincre à nouveau…
- Encore ? Quand ai-je fait ça ?
— Je veux dire, hier soir, c'est comme si nous avions déjà eu cette conversation, ça ne te suffit pas ?
« Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, Capitaine. Vous avez dû rêver de moi », dit-il en prenant un air de vertu offensée. « Je ne sais pas si je dois le prendre comme un compliment… »
Ils se regardaient, et Mendoza n'avait même pas remarqué que Márquez et les autres étaient partis en murmurant et en riant.
- Que puis-je faire pour payer notre traversée ? Cuisiner pour les hommes ? Nettoyer le pont ? C'est à ça que servent les femmes.
« Prends soin de ton homme », répondit-elle.
José va beaucoup mieux ; vous le verrez bientôt sur pied. J'ai un peu de temps libre, et les filles veulent être occupées. On m'a dit qu'une fille est gravement malade. Pourrions-nous la voir ?

Maximo s'écarta et se mit à examiner le fleuve et ses eaux. Le ciel était couvert, mais il n'allait pas pleuvoir. L'humidité était intense et l'odeur des corps était toujours aussi forte, même à l'arrière du bateau.
Il s'est approché du stand et a crié :
- Plus vite ! Nous devons arriver à Corrientes au plus vite.
Il se retourna, les mains derrière le dos, se redressant et essayant d'afficher son agacement, mais il trébucha sur le garçon et Mara, qui le suivaient comme des chiens.
- Toujours au milieu !
« Excusez-moi, capitaine », dit-elle. Elle tenait la main de Bernardo. Le garçon demanda :
- Peut-on voir Mme Altea ?
Il avait déjà compris que Mara l'avait conquis. Le garçon avait besoin de s'accrocher à une figure féminine, et à la place d'Altea, il avait trouvé cette femme. Mara portait désormais un masque de bonnes manières, et il ne pouvait percer à jour ses véritables intentions. La nuit dernière, il les avait vues avec une certitude qu'il croyait inébranlable, et pourtant, à présent, il doutait de cette nuit comme il avait toujours douté de ses rêves. Mais il était sûr que ce n'était pas un rêve. Et alors ? Un mensonge de sa part ? Et le garçon avait-il menti lui aussi ? Non. Il était aussi lucide que la nuit où il avait abattu Altea. C'était le même sentiment d'inéluctabilité, de réalité implacable. Il savait que c'était Mara Aranguren qui lui avait rendu visite la nuit dernière, tout comme cette femme qui le regardait d'un air soumis, et aussi l'autre qui avait coulé sa barge en hurlant et en l'injuriant comme le plus abject des marins. Et la femme qui, lui avait-on dit, avait ligoté son malade et l'avait hissé à bord.
« Allons-y », dit-il.
Ils traversèrent le pont jusqu'à la passerelle et descendirent dans les cabines. Il frappa à la porte d'Altea, et une des femmes de Valverde ouvrit. Natacha était assise sur le lit, donnant du thé à Altea à la cuillère. Altea était allongée, le dos soutenu par des oreillers. Comme toujours, elle était immobile, mais sa respiration était douce et régulière. Elle avait encore un bandage sur le visage, couvrant son œil gauche. Ses cheveux avaient été coupés, et seules quelques mèches dépassaient des bandages. Une autre femme lavait les bandages qui avaient été changés peu de temps auparavant.

Celui qui leur avait ouvert la porte était très jeune.
« Carla », dit Mara en entrant et en lui prenant le bras. Elles se dirigèrent directement vers le lit. Elle était redevenue celle qui ne prenait pas de précautions et ne demandait pas la permission pour faire ou dire ce qu'elle voulait. « Comment vas-tu ? »
Natacha les regarda comme résignée à subir l'intrusion de ces femmes, mais elles lui furent d'une grande aide.
« Comme toujours », répondit Natacha.
Le garçon s'assit sur le lit et embrassa Altea sur la joue. Les bandages se tachaient chaque jour, et à peine changés, ils étaient de nouveau tachés avant la fin de l'heure.
« Quand est-ce que le médecin va venir ? On ne l'a pas vu depuis deux jours », demanda Natacha à Máximo, avec toute l'acrimonie qu'elle essayait toujours d'employer lorsqu'elle lui parlait.
« C'est ma faute, madame », dit Mara. « Le médecin a dû soigner le bras cassé d'un ami, et mon mari a été très malade. Carla, qu'est-ce que tu fais assise là ! » ordonna-t-elle soudain en poussant la jeune fille. « Va chercher le médecin ! »
Maximus s'approcha avec précaution. Il n'avait pas osé regarder Altea en face depuis longtemps, et même maintenant, il avait peur de la regarder, bien qu'elle fût inconsciente.
Mara commença à parler, mais il ne l'écoutait plus. Il raconta ses voyages, sa vie en Espagne, l'inondation. Parfois, il riait de ses propres blagues, sans prêter attention au visage sombre de Natacha. Assises de chaque côté du lit, elles s'occupaient d'un côté du corps d'Altea. Elles l'avaient déjà lavée et changée très tôt. Natacha posa la tasse de thé froid et Mara s'empressa de lui sécher les lèvres, le menton et même le cou où le liquide avait coulé. Altea ne pouvait pas ouvrir les lèvres seule ; elle ne pouvait le faire qu'en appuyant doucement avec la cuillère.
Le docteur Gonçalvez entra et les femmes, à l'exception de Natacha, l'entourèrent.
« Comment s'est passée votre nuit ? » demanda-t-il.
Natacha a dit qu'elle s'était très bien comportée et qu'elle n'avait guère besoin d'être changée plus d'une fois par jour. Gonçalvez a froncé les sourcils.
- A-t-il mangé quelque chose ?

Natacha sortit du lit et se frotta les mains avec anxiété.
-Recrachez la purée…
Elle n'avouerait jamais devant tout le monde qu'elle ne savait plus quoi faire. Altea maigrissait à vue d'œil, et son ventre gonflé ressemblait à une colline escarpée en pleine campagne.
-Je craignais que cela n'arrive…
« N'y a-t-il pas un autre moyen de la nourrir, docteur ? » demanda Carmen, une autre femme de Valverde. « Ma grand-mère était paralysée, et pendant que je lui ouvrais la bouche, ma mère y mettait de la purée. Au début, elle s'étouffait, puis elle recrachait, mais petit à petit, elle a commencé à avaler. »
« Mais je suppose que sa grand-mère était consciente, et cette femme souffre de lésions cérébrales complètes. Je peux lui administrer une perfusion et des injections, mais elle ne survivra pas jusqu'au terme, même pas sept mois. Et il reste au moins deux mois, et elle ne s'en sortira pas… »
Gonçalvez écouta sa poitrine puis son abdomen. Un silence régnait.
« Comment va l'enfant ? » demanda Mendoza.
— Tout semble bien se passer, mais…
« Oui, nous savons, docteur… » avait dit Mara, d'un ton une fois de plus abrupt et autoritaire. « Vous l'avez dit à maintes reprises. Je m'occuperai de cette dame, vous verrez comment se déroule sa grossesse et nous l'accoucherons. »
Les femmes la regardèrent sans méfiance. Les hommes échangèrent un regard incrédule. À ce moment précis, une autre personne entra dans la cabine, dont la porte n'était pas fermée. Max était là aussi, assis près de la porte, sans entrer.
Valverde s'approcha, le bras en écharpe, l'autre main secouant la poussière de chaux de son pantalon.
« Que fais-tu ici ? » demanda Máximo, prêt à l'éliminer, mais Valverde l'avait devancé.
« Ne vous inquiétez pas pour les morts, Capitaine, ils sont encore silencieux. À votre place, je m'inquiéterais pour cette femme et son fils. Mara et moi pourrions peut-être faire quelque chose pour vous remercier de nous avoir sauvés, et bien sûr, pour le voyage et l'hébergement sur votre navire. »
Le médecin a dit :

-Capitaine, je vous ai déjà dit il y a quelques jours que j'ai une famille et que je dois quitter le navire...
-Je sais, Goncálvez, mais nous n'avons personne…
« Goncálvez, docteur ? » demanda Mara en échangeant un regard avec Valverde.
-C'est vrai, Estanislao Gonçcalvez.
— Docteur, vous venez du Brésil, de São Paulo ?
Le médecin la regarda avec curiosité.
- Avez-vous un parent qui s'appelle Antonio ?
J'en ai beaucoup, mais un oncle portant ce nom est venu en Argentine il y a de nombreuses années.
Mara et Valverde ont ri et célébré cette coïncidence.
« Le vieux Tonio, qui a péri dans le naufrage, était votre oncle, Docteur », dit Valverde. « C'est un plaisir de vous rencontrer, et votre présence auprès de la malade nous serait précieuse. »
-Mais je vous ai déjà dit que j'ai une famille…
Mara s'approcha du médecin, grande et mince, si différente de son oncle. Elle posa sa seule main sur le bras de Gonçalvez et dit :
Envoyez-leur un mot, et sa femme comprendra. Son fils est encore très jeune, n'est-ce pas ? Il a un devoir envers nous et envers eux, me semble-t-il. Ou bien me trompe-je ?
Gonçalvez suivit le regard de Mara hors de la cabine et sentit, ou plutôt sut, qu'elle faisait référence à la poupe, et au-delà.
Valverde s'approcha du médecin, qui était encore plus grand que le corps musclé de Valverde.
« Leur famille au Brésil regrette ceux qui sont partis ; je les connais depuis longtemps. J'ai fait des affaires avec eux dans le monde entier. Pendant la guerre, ils se sont fait un nom. »
Les femmes de Valverde savaient déjà ce qu'il voulait dire, mais Natacha le regardait avec curiosité.
« Que fait votre famille dans la vie, docteur ? » demanda-t-il.
Le médecin déglutit et ne répondit pas.
« Au cortège funèbre », répondit Valverde en tapotant l'épaule du médecin.
— Et vous êtes devenu médecin ?
Mara prit la parole pour calmer l'autre.

— Peut-être voulait-il éviter l'inévitable, madame ; beaucoup de gens s'obstinent à le faire jusqu'à ce qu'ils réalisent que c'est impossible.
Les yeux du médecin brillèrent. Bernardo s'approcha, lui saisit la main et le tira hors de la cabine par le bras. Le chien le rejoignit et mordilla la manche de son autre bras.
Lorsqu'elle est partie, Carla a dit :
Ils ont été très cruels envers le pauvre médecin…
« Et qu’est-ce que tu en sais ? » dit Mara en lui lançant un regard noir, comme elle le faisait toujours depuis qu’elle fréquentait José.
« Dehors tout le monde ! » ordonna Natacha. « On se croirait dans un immeuble vétuste de Buenos Aires. Dehors ! Dehors ! » Et elle commença à les faire sortir un par un.
Mais Mara resta immobile et leurs regards se croisèrent.
« Je pense que nous devrions nous partager les tâches, madame. Elle a besoin de nous deux. »
Natacha rencontrait quelqu'un pour la première fois, quelqu'un dont elle ne parvenait pas à percevoir le visage. Elle sentait pourtant qu'il y avait bien plus derrière cette expression changeante, car même si le visage restait le même, l'expression de la voix modifiait son impression. Une fois seules, la porte refermée derrière Máximo Mendoza, elle se rassit dans le fauteuil à bascule où elle veillait autrefois sur Altea. Mara était assise de l'autre côté du lit.
Il était très tôt le matin, et le soleil ne filtrait pas à travers la fenêtre scellée. Une odeur de confinement et de sang flottait dans l'air.
Mara et Natacha continuaient de se regarder tour à tour. Quand l'une s'aperçut que l'autre la regardait, elle baissa les yeux, et l'autre fit de même. Elles savaient toutes deux qu'elles étaient observées.
Mara aperçut une auréole sombre autour de Natacha, aussi noire que sa robe. Ses mains étaient tachées de sang séché après le changement des pansements, et même sous ses ongles, comme s'ils avaient trempé longtemps. Elle vit ses lèvres bouger, comme si elle parlait toute seule, mais elle réalisa alors qu'elle regardait sur le côté, vers le coin sombre derrière le fauteuil à bascule. Et ce fauteuil bougeait, mais les pieds de Natacha restaient immobiles. Mara crut apercevoir une tache sur le dossier du fauteuil, en réalité une ombre à la forme régulière d'une main, qui la berçait peut-être.

-Je me demandais si vous et le capitaine aviez eu des enfants.
Natacha ne daigna pas la regarder.
-Je suis contente qu'elle ne soit pas seule…
Natacha la regarda alors attentivement et aperçut Mara au milieu d'un cercle de femmes qui arrangeaient ses cheveux et sa robe, la lavaient le visage et le corps, tantôt nues, tantôt couvertes. Natacha n'avait pas l'habitude de telles rêveries, car elle savait que c'était de cela qu'il s'agissait. Elle entendit même des cris et, involontairement, leva la tête vers le plafond. Elle sentit aussi l'odeur de plumes sales et, comme une idiote, baissa les yeux. Et elle réalisa avec effroi que Mara la regardait maintenant sans baisser les yeux, entourée de cette auréole de femmes étranges qui avaient commencé à se rassembler derrière elle. Elles semblaient travailler avec méticulosité. Peut-être était-ce la fermeture éclair de la robe qui était coincée, ou une couture qui avait lâché ?
Soudain, elle entendit un battement d'ailes. Effrayée, elle leva les yeux au plafond ; elle fut même tentée d'aller vers la porte, mais elle se retint. La main qui la berçait avait disparu. Elle l'appela, mais savait qu'il ne reviendrait pas car il s'était réfugié au fond du coin, rapetissant et prenant la forme d'un bébé prématuré.
Mara les effraya tous, sans même bouger un doigt de la seule main qui lui restait, posée à présent sur le drap.
Natacha se souvenait que peu de temps auparavant, elle et Altea s'étaient occupées de Manuel de la même manière, chacune d'un côté du lit. À présent, les rôles étaient inversés, mais la situation restait très similaire. Les paupières d'Altea bougeaient sans s'ouvrir. Ses oreilles écoutaient et ses yeux bougeaient.
Ils savaient qu'Altea rêvait.

*

Elle les vit côte à côte : le docteur, grand et maigre, tel un squelette dont les articulations craquaient bruyamment aux oreilles d'Altea ; le garçon, petit et trapu, la peau très sombre et les cheveux bouclés. À côté de lui, le chien, la queue entre les pattes et la tête haute, les regardait tour à tour, la langue pendante, gémissant d'une voix que seule elle pouvait entendre, noyée dans les échos d'un passé à jamais perdu. Elle entendait aussi le craquement des planches sur lesquelles ils s'asseyaient autrefois, près du plat-bord. Le docteur semblait avoir des jambes démesurées ; il posa ses coudes sur ses genoux, les mains jointes, et regardait le garçon qui commençait son récit. L'autre, au bout d'un moment, s'assit sur le sol humide, le pantalon toujours trempé (comment se faisait-il qu'il ne soit jamais tombé malade ? Son corps devait être habitué à ses escapades dans la jungle et le long de la rivière, le pauvre garçon, sans père et avec une telle mère…) (c'est ce qu'elle disait encore quand elle pouvait marcher, s'asseoir et le regarder jouer, et même le gronder d'enlever ses vêtements pour sauter dans la rivière… les caïmans, par tous les dieux, et elle imaginait l'eau rouge dont ils lui avaient parlé). Mais maintenant, le ciel était clair, la rivière calme, et les moteurs du bateau rugissaient comme elle ne les avait jamais entendus. Pourtant, les paroles du médecin (ou était-ce celles du croque-mort ?) lui paraissaient distinctes ; elle pouvait presque les voir s'écrire dans l'air. Maintenant, elle comprenait pourquoi elle les entendait malgré le bruit extérieur : elle n'avait plus d'oreilles, mais de nouveaux yeux. Mais son œil gauche ne saignait-il pas ? N'était-ce pas simplement du sang pur, comme celui d'une fraise trop mûre ? Il ignorait la cause, mais son œil mort lui permettait de voir, au-delà de la pièce : le ciel, le fleuve, les conversations simultanées de tous, inscrites dans un livre aux pages infinies. « Il y a une légende, dit l'homme, dans mon pays, à São Paulo. On raconte beaucoup de choses sur les Indiens. C'est une ville, mais ses pavés sont faits de pierres provenant des cités de pierre de l'Amazonie, par exemple, mais aussi de ce fleuve même sur lequel nous nous trouvons. Le nord du Paraná est un mystère, où prend-il sa source ? » Le garçon ne put répondre, et le médecin lui sourit. « Personne ne le sait, car il connaît de multiples naissances, tout comme de multiples morts. On m'a raconté un jour l'histoire de sa naissance. Je l'ai entendue de la voix rauque d'un Français ivre, dans une épicerie de Bon Jesus, un village perdu. Il était coincé là, faute d'argent, et dormait à même le sol. Incapable de travailler,

il n'avait d'autre choix que de s'enivrer. » Mais il racontait de belles histoires, qu'il mélangeait souvent, créant de nouvelles légendes dont on ignorait si elles étaient le fruit de son imagination ou celles des Indiens qui les lui avaient transmises. Ou même si elles étaient vraies, dit le garçon. Le docteur le regarda longuement, si longtemps qu'elle crut s'être endormie. Ce ne fut pas une pause d'un jour ou d'un an, mais de dix secondes, mais le temps lui paraissait une éternité, si longue qu'il semblait ne plus exister. Un rire et un compliment pour la réponse du garçon. Le chien remua la queue et continua d'écouter. Ce Français aimait les animaux ; je ne sais pas s'il était vétérinaire, bien que je l'aie déduit, car il a mentionné des villes universitaires partout en Europe. (Le docteur caressa la tête de Max.) Bref, il s'avère qu'il y avait un gros œuf quelque part dans la jungle, un endroit inhospitalier où aucun homme n'avait jamais mis les pieds. Un lieu vierge, mon garçon, si tu vois ce que je veux dire. Les mains et les pieds des hommes sont appelés membres, et l'autre membre que nous avons (dit-il en touchant son entrejambe) n'est pas aussi nuisible que les quatre autres. Celui-ci, dit-il en se touchant de nouveau, blesse les femmes, mais crée les hommes, ceux-là mêmes qui naîtront avec des jambes et des mains qui détruiront le lieu de leur naissance. Les arbres écrasent un homme, mais pas une génération ; le fleuve en noie beaucoup, mais pas un peuple. Puis, en ce lieu aussi innocent qu'un hymen intact (il vit l'expression intriguée du garçon, confuse et même un peu effrayée – lui qui n'était pas si facilement effrayé), le grand œuf reposait parmi de grosses branches, maintenu droit par trois troncs morts. Vous le voyez donc, dans cette position qu'aucun œuf ne pourrait tenir seul. Il était là, au milieu de la jungle. Et qu'y avait-il à l'intérieur ? demanda le garçon. Le docteur s'éclaircit la gorge, et Altea se couvrit les oreilles (inexistantes) du bruit, car c'était comme une série de coups de tonnerre résonnant dans le vide. Qui sait, répondit-elle. La légende raconte que l'œuf était éternel : l'origine de toute chose ? Le centre de l'univers ? Le grand œuf demeura intact, immuable ; nul ne connaît sa couleur ni sa taille exacte. Il aurait pu être aussi grand qu'un arbre, voire plus, ou aussi petit qu'un œuf de caille. Toujours est-il qu'un serpent apparut un jour. (Prêtres, réjouissez-vous, mon garçon, quand les symboles qu'ils ont volés et qu'ils font passer pour les leurs réapparaissent.) Le serpent s'enroula alors autour de l'œuf, avançant un peu plus à chaque étape, car son voyage suivait une spirale concentrique.

Peut-être un centimètre par siècle, prétendait le Français, amateur de vieux vins. (Le rire du docteur était pire que ses raclements de gorge, et Altea fronça les sourcils, le front meurtri par la douleur.) Quoi qu'il en soit, il se rapprocha et finit par lever la tête, les mâchoires grandes ouvertes, prêt à l'engloutir. Était-ce un grand serpent pour un grand œuf ? Ou bien leurs tailles étaient-elles paradoxalement incompatibles, et pourtant possibles selon les lois de l'éternité ? Là où n'existent ni espace ni temps, toute possibilité devient réalité, même Dieu lui-même, selon un philosophe dont le nom m'échappe. Max releva la tête, plein d'espoir. Le garçon était allongé face contre terre, les coudes à plat ventre et le menton dans les mains. Et juste au moment où les mâchoires béantes du serpent allaient s'emparer du gros œuf, un croassement retentit du ciel. L'immense ombre emplumée d'une chouette gigantesque passa au-dessus du serpent. Il s'immobilisa dans la position qu'il avait adoptée, incapable d'avancer davantage. Il referma ses mâchoires fatiguées en sifflant sans fin, comme des insultes indicibles. Mais il ne recula pas. Dès lors, il tourna autour de l'œuf sans jamais s'avancer. Seul son sifflement offensé et venimeux se faisait entendre, surtout chaque matin, lorsque le jour nouveau lui rappelait son impuissance. Et dans le ciel, il y avait d'autres cercles, ceux de la chouette qui tournoyait en cercles concentriques et excentriques. Quand un cycle d'approche de l'œuf s'achevait, un autre d'éloignement commençait, aussi vaste que celui qui l'avait mené jusqu'à l'œuf. L'éternité a-t-elle un diamètre ? Les anciens Grecs disaient qu'il existait un nombre infini mesurant une distance infinie. N'est-ce pas très contradictoire, mon garçon ? Une distance sans espace ni temps ? Car on ne peut pas dire que l'infini possède un espace ou un temps s'il n'a pas de limites, puisque c'est précisément à cela qu'elles servent. Mais les nombres ne finissent pas, interrompit le garçon, et Max sursauta à sa voix. J'ai compté toute une nuit, espérant rester éveillé pour attendre ma mère. Le docteur rit de nouveau, mais le sarcasme adoucit son rire tonitruant. « Tu as utilisé la méthode à l'envers, très bien, mon garçon. Alors, où en étions-nous ? Ah oui, la distance parcourue par la chouette était infinie, on pourrait donc dire qu'il lui faudrait des siècles, voire des millénaires, pour revenir, laissant ainsi au serpent tout le loisir de revenir. Et pourtant, il n'en fut rien. Elle partit et revint aussi vite que si elle n'était jamais partie. Mais pour quiconque levait les yeux au ciel de temps à autre, au-dessus de la cime des arbres, elle

avait disparu un instant, et l'instant d'après, elle était de retour. Une présence sans présence, contrairement au serpent, qui était une présence sans absence. L'attaque du serpent alternait chronométriquement (si l'éternité se mesure au chronomètre, quelles absurdités je raconte ! Mais après tout, je ne fais que raconter une légende) avec celle de la chouette. L'une interrompait l'autre dans un exercice qui se répétait sans cesse, jusqu'à ce qu'ils ne sachent même plus si cela avait jamais commencé. Ils n'avaient aucun souvenir, mus seulement par une impulsion qu'ils n'analysaient pas comme les hommes analysent leur esprit, aussi vaste que le sens de cette légende. Mais si le serpent mangeait l'œuf, la chouette ne mangerait-elle pas aussi l'œuf ? » Le serpent ? Le raisonnement du garçon était d'une naïveté confondante. Le médecin le regarda avec suspicion et garda le silence, le laissant répondre lui-même. Le garçon balbutia, gesticulant nerveusement, construisant des châteaux d'idées dans l'air. Finalement, il dit en désignant le gaillard d'avant où se tenaient les trois femmes : quand cela arrivera, il ne restera que le hibou, mais il n'aura personne à combattre. C'est vrai, mon garçon, un seul… c'est-à-dire que le chiffre un est une incohérence existentielle. Dieu, par exemple. Il y a ceux qui expliquent toute la folie du monde uniquement par l'existence d'un Dieu éternellement seul. Le garçon réfléchit. Et que deviendra le hibou ? Il n'aura personne à manger et personne à sauver. C'est vrai, mon garçon, si j'étais Dieu, je me suiciderais, mais même cela, tu ne peux pas le faire. Tu es éternel comme le néant. Mais dans le néant, il n'y a rien, dit le garçon, de plus en plus confus à mesure que sa compréhension s'élevait, ou plutôt s'abaissait. Si Dieu est Si rien ne se passe, alors il n'existe pas. Le médecin se leva, s'étira, fatigué d'être recroquevillé, et saisit une des mains du garçon. Celui-ci n'avait vu ni quand ni d'où venait la lame de rasoir qui lui avait entaillé la paume. Il hurla et se dégagea. Du sang coula sur le sol et Max le lécha, sans se défendre. « C'est tout ce que nous sommes », dit le médecin en désignant la main blessée. Puis il sortit un mouchoir de sa poche et la banda. Le chien grogna, mais pas contre eux. Il grogna plutôt vers le gaillard d'avant, d'où provenaient des bruits que seul lui pouvait entendre. C'était peut-être Altea, qui pleurait inconsolablement ce qu'elle avait entendu, reconnaissant l'immensité sans cesse grandissante de l'espace indistinct qu'elle habitait et la solitude dans laquelle elle était emprisonnée. Car les sifflements et les croassements à sa droite et à sa

gauche – si l'on pouvait appeler ainsi ces lieux incertains du néant – continuaient sans fin. De la musique. Le serpent et le hibou étaient assis sur des chaises de part et d'autre du lit. Et elle était enfermée derrière des murs si fragiles qu'ils étaient impossibles à briser.

*

Valverde et Gonçalvez avaient passé toute la journée ensemble, à discuter, souvent penchés silencieusement par-dessus bord, observant le courant rapide du fleuve et les rives du Paraná qui reprenaient peu à peu leur aspect habituel à mesure qu'ils remontaient le courant. Ils parlèrent de médecine, sans doute, mais aussi de nombreux endroits du Brésil qu'ils n'avaient jamais visités ensemble, mais qu'ils connaissaient pourtant très bien. Juan Valverde de Amusco était Argentin, mais ses parents étaient Portugais, installés à Rio de Janeiro puis à São Paulo, et bien plus tard, avaient voyagé jusqu'à Iguazu. À sa naissance, ils avaient leur maison et leur commerce à Misiones. Enfant, il explora les ruines et y passa de nombreuses nuits, écoutant les bruits de la jungle environnante. Les animaux l'appelaient, les plantes semblaient phosphorescentes sous la nuit étoilée. Il pouvait même entendre le grondement des chutes, si lointain et pourtant si proche à la fois. Il savait que son ouïe était fine, et parfois une malédiction, car il entendait tout ce qui se disait dans son dos, de près comme de loin. C’est pourquoi il se cachait, et les ruines jésuites étaient son lieu de prédilection durant son enfance. Là, le silence créé par Dieu était pour lui une vertu plus qu’une malédiction, contrairement à ce que tant de croyants lui reprochaient : dans ce silence, Valverde entendait ce que les autres ne pouvaient percevoir : les sons de la jungle, multiples, énigmatiques et révélateurs. Si le silence était la voix de Dieu, il y découvrait les voix infinies de la divinité. Inimitables, impérissables. Puissantes et tonitruantes comme les eaux qui dévalent à des kilomètres de là, des hauteurs jusqu’au fond d’un fleuve large et profond. Un fleuve

bestial qui ne s’asséchait jamais, car il était alimenté par les innombrables chants d’oiseaux, les bourdonnements incessants des insectes, les grognements des prédateurs et les cris de leurs proies, un mélange de brutalité et de désespoir. Les âmes des animaux habitaient ces corps, car c’était bien de cela qu’il s’agissait : des âmes incarnées qui, à la mort, disparaissaient avec leurs corps. Mais Valverde cherchait les âmes des hommes depuis des années. Il fouilla parmi les cadavres, en vain. Son regard se porta sur la remorque où étaient entreposés les corps destinés à Corrientes.

Peut-être en parleraient-ils cet après-midi-là, une semaine après la réunion dans le chalet d'Altea, où ils s'étaient tous retrouvés pour la seule et unique fois.

Peut-être Gonçalvez l'interrogeait-il sur les cadavres, car malgré tous ses efforts pour détourner le regard, ils l'attiraient irrésistiblement. Comme s'il devait en faire quelque chose. C'était sans doute la coutume que sa famille lui avait inculquée, et qu'il avait apprise sans qu'on le lui ait enseigné. Il avait laissé ses parents à São Paulo, ses grands-parents à Bahia, et de nombreux cousins au Minas Gerais. Tout un réseau familial voué à la même chose : le transport des corps après les funérailles. Il avait entendu tant d'histoires de charrettes allant de ville en ville, de maison en maison, en route vers le cimetière. Des histoires de pestes, de guerres et de massacres. À dix-sept ans, il était si désabusé qu'après avoir passé plus d'un mois malade à l'hôpital, où l'on ne trouva rien d'autre qu'une mélancolie incurable, lorsqu'il se sentit un peu mieux, il s'habilla et sortit dans la rue qu'il avait contemplée depuis la fenêtre du vieil hôpital de Bahia. Le soleil et le sable contrastaient avec la boue et l'humidité. Point de vers sous les rochers et les racines pourries, mais des coléoptères et des scorpions. Le soleil desséchait, la lune humidifiait. Il ne comprenait pas le mâle et la femelle de l'univers, car la répétition et les cycles circulaires étaient aussi monotones que la vie et la mort qui se succédaient sans fin. Arriver au cimetière revenait à refaire le chemin qui y menait. Un aller-retour autour d'un périmètre dont le raccourci avait un diamètre infini. Quel était donc ce nombre ancien ? Mais il se souvenait surtout de la légende du hibou et du serpent.

Ce soir-là, ils descendirent tous deux à la salle de bains. C'était la première fois qu'ils y allaient. Le majestueux bâtiment napoléonien recelait encore

bien des secrets. Ils ouvrirent la porte et sentirent l'odeur d'humidité. Ils auraient sans doute fait demi-tour, regrettant leur décision, s'ils n'avaient pas aperçu les grandes baignoires en porcelaine fixées au sol par des tuyaux métalliques terminés par des robinets en bronze. Des lampes à pétrole pendaient au plafond, éteintes. Des étagères vides tapissaient les murs. Ils s'approchèrent et ouvrirent les portes des armoires. Les vieux lavabos en porcelaine étaient toujours là, presque tous brisés.
« Messieurs, » dit une voix depuis l'entrée. « Si vous souhaitez m'accompagner, vous êtes les bienvenus. »
Le capitaine entra et commença à allumer les lumières. Il les baissa en tournant une manivelle fixée au mur, puis, une fois allumées, il les remonta. Ils constatèrent alors que les murs étaient recouverts de carreaux qui devaient retenir la chaleur.
« Impressionnant », a déclaré Valverde.
-Je suis ravi que cela vous plaise, messieurs. Faites comme chez vous.
Carla entra, portant une pile de serviettes dans les bras. Elle les posa sur une table et constata que les hommes la fixaient.
« L'offre a été faite », a déclaré le capitaine.
« Je n'en doute pas », a déclaré Valverde.
Il n'était pas nécessaire de lui dire quoi que ce soit. Elle ouvrit les robinets, et le bruit des vieilles canalisations, si rarement utilisées ces derniers temps, emplit l'air. L'eau était claire mais froide. Puis elle sortit et revint avec un seau d'eau chaude qu'elle portait sans effort. Carla était forte, autant que belle. Elle était accommodante, autant qu'ambitieuse. C'est pourquoi les autres ne l'aimaient pas. Elle l'avait toujours su, et Valverde le savait bien.
Les baignoires furent remplies, l'eau à la température qui convenait le mieux aux hommes. L'un y plongea une main, un autre un pied, et le médecin, peu habitué à la chose, fut le dernier à donner son accord, bien qu'il n'eût même pas touché l'eau.
Le capitaine commença à se déshabiller et entra dans la baignoire, posant ses bras et sa tête sur le rebord. Son corps raide se détendit peu à peu, tandis que l'eau donnait à ses poils l'apparence d'une toundra. Valverde fit de même, mais son corps était petit, avec un torse aux épaules bien dessinées et presque imberbe. Rio, en entrant dans l'eau, ferma les yeux avec un sourire. Gonçalvez fut le dernier. Il ôta ses vêtements, les plia

soigneusement et les déposa sur une chaise. Il regarda les autres, qui ne lui prêtaient aucune attention, trempa ses pieds dans la baignoire et resta là, comme pour s'habituer à la température de l'eau. Puis il s'allongea, comme il les avait vus faire.
Et ils restèrent longtemps silencieux. Carla avait ouvert la porte à deux reprises, sans entrer. La seconde fois, elle aperçut le capitaine qui la regardait et lui demanda quelque chose à voix basse. Il secoua la tête. Tout allait bien, semblait-il dire ; il l'appellerait en cas de besoin. Puis il lui fit un clin d'œil et elle sourit. Son visage disparut lorsqu'elle referma la porte.
Le capitaine esquissa également un sourire, mais il sombra dans un abîme en entendant la voix de Valverde.
-Je suis heureux de vous voir calme après tant de jours, Capitaine.
Ce qui se voulait un compliment ne fit que lui rappeler les ennuis qu'elle avait causés en entrant dans cette pièce. Elle soupira profondément et se résigna à parler de ce qu'elle ne voulait pas, comme si son corps était un clou brûlant tentant de se refroidir sur un bloc de glace. Ou bien son cœur était-il un morceau de fer froid essayant de fondre dans l'eau bouillante ?
Il fit un geste d'ennui, ce qui fut la réponse la plus satisfaisante pour Valverde, puis interrogea Gonçalvez, dont il savait qu'il aimait le silence et qu'il fallait le forcer à parler.
Docteur, resterez-vous avec nous ? Nous avons besoin de vous…
Le médecin releva brusquement la tête ; peut-être s'endormait-il. Il réfléchit un instant, sans doute à sa famille. Répondant à ses propres pensées, il dit :
« J'espère qu'ils ont reçu ma nécrologie. Oui, Capitaine. Je ne pouvais pas quitter le navire sans savoir ce qu'il adviendrait de Mme Altea. D'ailleurs, je crois… »
« Ne renoncez pas à dire ce que nous savons déjà, docteur », a déclaré Valverde. « Vous ne pensez pas survivre encore beaucoup de jours. »
— C'est exact, et je suis surprise qu'elle tienne encore le coup. Mais la nourrir est difficile, et tôt ou tard…
« Et l'enfant, docteur ? » demanda le capitaine.
« Pour l'instant, je pense que tout va bien. Le bébé se nourrit du liquide amniotique produit par sa mère, mais si elle ne l'allaite pas, je ne sais pas lequel des deux mourra en premier. J'ai vu de nombreux cas de survie prolongée dans ces conditions, et c'est très triste. Souvent, des familles

m'ont demandé de l'aide pour y mettre fin, mais dans la plupart des cas, elles trouvent une solution par elles-mêmes. »
« Êtes-vous catholique, docteur ? » demanda Valverde.
-Je le suis par éducation, mais je ne le pratique pas.
- Croyez-vous à la vie après la mort ?
« Non, Valverde. » Soudain, ils le virent devenir nerveux, se lever et s'asseoir sur le bord de la baignoire. Son corps nu, grand, mince et maigre, laissait échapper des gouttes d'eau sur le sol. Il posa ses coudes sur ses genoux et joignit les mains, les frottant l'une contre l'autre tout en parlant.
— Mais j'ai remarqué quelque chose chez Mme Altea qui a attiré mon attention.
Les autres prêtèrent attention. Quand un homme comme lui commençait à parler de cette façon, c'était important.
J'ai examiné ses yeux. Le droit, le sain, est aveugle. Le gauche, qui ne devrait être qu'un amas de tissu nécrosé à l'intérieur de l'orbite, perforé par la balle, semble voir.
Il aurait pu mentionner avoir vu quelque chose de similaire chez Manuel, mais il ne pouvait pas avouer l'avoir connu avant de le ramener mort.
Valverde a ri.
« Je ne te mens pas, mon ami. J'ai fait plusieurs tests. L'œil droit semble anatomiquement normal, mais il n'y a pas de réflexe photomoteur. J'ai retiré les bandages de l'œil gauche. La cicatrice se referme. Il manque même des fragments d'os facial, mais quand j'éclaire l'œil, le corps réagit. Ce sont des stimuli lumineux qui produisent des réflexes moteurs. »
Ils restèrent perplexes.
« Et cela vous aide-t-il, Docteur ? » demanda le capitaine. Son scepticisme masquait son anxiété.
« Cela nous indique seulement que le cerveau n'est pas complètement mort, même si je ne peux pas l'expliquer. Mais tôt ou tard… » Le refrain résonnait dans la pièce, et ils crurent même l'apercevoir écrit sur le seul miroir, qui commençait à s'embuer.
« Capitaine », dit Valverde. « Le médecin et moi avons discuté, et je me suis dit que je pouvais aider Mme Altea. »
— Tu l’as déjà dit il y a quelques jours dans ta chambre, toi et cette femme, Mara.

« Laissons Mara de côté ; elle a un fort caractère, et il vaut mieux ne pas la contrarier. Je parle d'autres formes de guérison. J'ai beaucoup appris au Brésil, notamment auprès des anciens guérisseurs tribaux et de leurs femmes, bien sûr. Les plantes… »
« La drogue », l'interrompit Mendoza. « C'est comme ça qu'il gagne sa vie… »
« Oui, capitaine, mais ça, c'est du business. Je parle de vie et de mort. J'ai vu des gens dans des tribus qui semblaient morts, mais leur corps respirait et battait encore. Quel était leur secret ? Il y en a tellement qu'on ne peut pas parler de secrets, mais plutôt de savoir. »
Gonçalvez s'était arrêté et faisait les cent pas dans la pièce, les mains derrière le dos et la tête baissée.
— Vous êtes en train de me dire qu'on doit aller jusqu'au Brésil ?
Valverde a hésité, mais a dit :
-C'est exact, mais je ne pense pas qu'elle tiendra bon.
— Alors pourquoi diable me racontes-tu tout ça ?
Mendoza s'était levé, et la moitié de l'eau avait débordé sur le sol. Il s'approcha de Valverde, qui était encore à l'intérieur, le saisit par les bras, furieux, et, le secouant, le foudroya du regard comme s'il allait le frapper ou le noyer. Valverde sourit intérieurement ; il avait touché juste.
« Je vous dis cela parce que je sais ce que je fais, Capitaine. Malgré les apparences, je ne suis pas un charlatan. Si vous ne me croyez pas, demandez au médecin. C'est le médecin du bord, l'expert et l'autorité en la matière. »
Mais le doute avait déjà été semé, et ce n'était pas de l'incertitude, mais plutôt un malaise qui ne s'apaiserait jamais avant d'atteindre son paroxysme. Il lâcha Valverde, qui bascula en arrière dans la baignoire, provoquant le débordement de l'eau restante. Máximo retourna à lui-même, grommelant, furieux et excité. Son corps était celui d'un sauvage enragé, car il avait laissé pousser ses cheveux depuis ce voyage dans l'intérieur de la province avec Altea, puis sa barbe après la fusillade. Il grimpa dans la baignoire presque vide et cria :
- Carla ! De l'eau ! Où es-tu, putain de pute !
Valverde le regarda avec sarcasme, mais n'allait pas le provoquer à nouveau. Gonçalvez était dans un coin de la pièce, probablement effrayé.

Carla apparut avec un seau, suivie d'un homme qui en portait un de chaque côté. Ils versèrent l'eau dans les baignoires vides. L'homme sortit et ferma la porte. Carla resta, ajustant la température de l'eau chaude fraîchement apportée avec celle du robinet. Puis elle s'assit sur le bord de la baignoire du capitaine et commença à lui frotter doucement la tête avec une éponge. Le silence se fit, et le capitaine avait cessé de haleter. Ses yeux étaient fermés, sa tête reposant sur le bord. Carla mouilla l'éponge d'eau chaude et nettoya le front, le visage et les cheveux de Máximo. Puis elle fit de même pour ses épaules, puis sa poitrine et son abdomen. Elle murmurait quelque chose en même temps. Les deux autres ne comprirent pas, mais c'était un murmure qui ressemblait à : « Détendez-vous, Capitaine, calmez-vous. Carla est là pour vous aider à vous sentir mieux. » C’est ce qu’ils imaginaient, laissant libre cours à leur imagination, stimulée par ce qu’ils voyaient : une des mains de Carla sous l’eau, effectuant un lent mouvement de va-et-vient, au rythme de la respiration du capitaine, les yeux toujours clos et le front découvert. Puis elle souleva le bas de sa robe et entra dans la baignoire. Son corps se balançait contre celui du capitaine. Valverde souriait, et Gonçalvez s’était rapproché, les mains sur l’entrejambe. Máximo Hurtado de Mendoza était un homme sans passé ni avenir, sans culpabilité ni peur, dont le visage rayonnait de bonheur, à l'image de son corps. Il ouvrit les yeux et lança un regard entendu aux deux autres : à Valverde, dont il avait déjà deviné la moquerie depuis plusieurs jours, et au médecin, qui se tenait là, l'érection impossible à dissimuler malgré tous ses efforts.

Valverde se leva et s'approcha d'elles. Il caressa le dos de Carla jusqu'à son vagin, occupé par Mendoza. Il ramena le jeu de ses doigts à l'anus qu'il avait jadis connu. Máximo vit le corps nu de Valverde, ce mélange de peau bronzée, fine et bien faite ; il vit le visage souriant, un mélange de naïveté et de malice, si rare, si singulier, comme le membre en érection qu'il enfonçait en Carla. Il observa son visage, douloureux, mais sans plainte. Elle aimait tout cela, immensément. Il l'avait compris dès la première fois qu'il l'avait vue monter à bord, le jour du naufrage, toute mouillée et épuisée, mais les lèvres entrouvertes, presque virginales, car c'était ainsi qu'elles avaient été parées, si l'on pouvait appeler cela la façon dont les femmes comme elle modifient certains aspects de leur corps pour exprimer ce qu'elles veulent, ce qui n'est pas toujours ce qu'elles ressentent. Ce que

ses yeux exprimaient, son corps ou ses mains le niaient, mais parfois ses lèvres disaient autre chose, même sans parler. Les lèvres de Carla en réclamaient davantage, et elle vit alors le médecin s'approcher timidement, légèrement penché car son érection était si forte qu'il ne savait plus quoi en faire. Gonçalvez comprit le regard de Mendoza, s'approcha de lui et, demeurant là, laissa Carla remplir sa bouche de cette partie de son corps qu'il ne pouvait dissimuler.
Tous trois étaient en Carla, et elle gémissait sans douleur, comme on avait rarement vu une prostituée le faire. Puis ils se relevèrent et changèrent de position. Elle s'agenouilla devant Valverde et le capitaine, embrassa leurs sexes et attendit avec une impatience non dissimulée qu'ils la lavent comme elle les avait lavés. Quand son visage fut couvert, le capitaine alla rejoindre le médecin qui attendait, debout et toujours en érection. Il saisit son pénis et le lui enfonça dans le vagin de Carla, qui était toujours à terre, comme une chienne.
Il n'avait pas besoin de dire : « Voilà, mon amie, n'aie pas peur, nous sommes entre hommes, ma chère, nous allons dompter cette jument ensemble. » C'était déjà dans leurs pensées à tous les trois, même, probablement, dans celles de Carla. Valverde et le capitaine observaient, debout, un bras autour des épaules de l'autre, attendant que Gonçalvez ait terminé. Ils se sentirent mieux en voyant le médecin se pencher sur elle, prendre sa tête entre ses mains, recueillir le sperme qu'ils avaient laissé en elle dans la paume de sa main, puis s'enduire à nouveau le pénis de ce liquide et la pénétrer une fois de plus, jusqu'à ce qu'il éjacule enfin.
Lorsqu'il eut fini, il entra dans une des baignoires et ferma les yeux, la poitrine haletante. Le capitaine s'habilla et lui tapota la poitrine avant de partir. Valverde enfila seulement son pantalon et, avant de partir, l'embrassa et lui murmura quelque chose à l'oreille, quelque chose en portugais.
Carla était toujours allongée sur le sol, nue, face contre terre. Fatiguée ? Blessée ? Satisfaite ? Gonçalvez, qui la regardait maintenant, n’aurait pas su le dire. Il se contentait qu’elle respire. Il s’essuya et, pendant qu’il s’habillait, un des hommes du capitaine entra.
— Excusez-moi, docteur, je suis venue vous avouer quelque chose, je pensais que tout le monde était déjà parti.
Gonçalvez ne dit rien et partit en boutonnant sa chemise.

L'homme tenait un seau d'eau sale dans sa main gauche et un balai auquel pendait un chiffon dans sa main droite. Il n'était ni vieux ni jeune, probablement entre quarante et cinquante ans. Il était venu avec un ami, mais lorsque le contremaître, Márquez, lui avait demandé s'il avait un métier, il avait haussé les épaules. Il n'avait été bon ni comme mécanicien ni comme marin. Après plusieurs jours, il ne savait plus que nettoyer. Il n'était pas gros et se déplaçait avec aisance, portant de lourdes charges sur son dos, travaillant dur de ses larges épaules. À présent, il observait la femme allongée face contre terre, les paumes à plat sur le sol, essayant de se relever. Il la regardait, sans l'aider, car il trouvait agréable de voir ses fesses écartées, ses cheveux lui cachant le visage et sa poitrine rebondir tandis qu'elle tentait de se redresser. Les trois hommes l'avaient certainement prise avec force, et il sourit à cette pensée. Il n'avait pas eu de femme depuis longtemps, et maintenant, en voyant cette putain complètement nue, avec les restes d'autres hommes sur elle : ses cheveux collants, son cul ouvert, ses seins couverts de bleus, lui, qui n'était pas encore si vieux, sut qu'il était excité.

Il posa le seau et le balai, baissa son pantalon et la pénétra jusqu'à l'éjaculation. Il savait qu'elle aimait ça ; son corps le lui disait. Sa culotte était douce et il pénétra facilement, ce qui explique pourquoi il prit tant de plaisir à éjaculer non pas une, mais deux fois. Ensuite, il remonta son pantalon, prit ses affaires et partit. Il ferait le ménage le lendemain matin. À la porte, il tomba nez à nez avec deux marins qui l'observaient. Ils entrèrent et empoignèrent Carla.

Ce fut la seule fois où elle tenta de crier. Ils lui bâillonnèrent la bouche, la giflèrent à plusieurs reprises, légèrement, juste assez pour que Carla comprenne. Ils la pénétrèrent, l'un après l'autre, puis simultanément. Ils partirent, et d'autres attendaient.

Tout au long de la nuit, la rumeur se répandit parmi l'équipage, et une vingtaine d'hommes passèrent dans cette pièce et abusèrent de Carla. Certains l'embrassèrent, d'autres la frappèrent, mais tous laissèrent en elle ce qu'ils pensaient qu'elle désirait : un souvenir. Car ce n'est pas tant le plaisir que la douleur dont on se souvient.

À cinq heures du matin, sans doute parce que l'aube était déjà levée, elle gisait sur le sol, le corps couvert de bleus, les cheveux sales, et un filet de

sang coagulé, trop abondant pour être de simples règles, coulait de son bas-ventre. La dernière personne à l'avoir vue était un garçon de quinze ans, le fils d'un membre d'équipage, qui était resté endormi dans sa cabine, car personne ne lui avait rien dit jusqu'à ce que son père retourne se coucher. Le garçon avait aperçu son pénis ensanglanté et avait eu peur. Il avait remonté son pantalon et était sorti en courant chercher son père. L'homme s'était réveillé et avait compris ce qui s'était passé.
« Je savais que ces putes allaient causer des problèmes », grommela-t-il. « Je l'ai dit au capitaine, je l'ai dit à tout le monde… » Il continua de grommeler en s'habillant et ordonna à son fils de rester se laver soigneusement. Il ne voulait surtout pas attraper une maladie.
Elle alla aux toilettes. La saleté et le sang la choquèrent. Elle déplaça le corps, et cela suffit. Elle irait trouver Valverde. C'était lui qui les avait amenés là, et il devait réparer les dégâts.
Il l'a trouvé à moitié endormi après avoir frappé vingt fois à sa porte.
- Qu'est-ce qui ne va pas, Montes ?
« Une de ses putes est morte », a-t-il dit.
Lorsqu'il a confirmé la mort de Carla, il a dit à Montes de se taire. Il trouverait bien quelque chose.
« À cause des autres femmes, je veux dire. Entre nous, mon vieux, on le sait tous. Ne t'inquiète pas, Montes, accompagne ton fils. La prochaine fois, surveille-le de plus près. »
Montes ne savait plus quelle expression adopter. Sa colère fit soudain place à la honte.
Valverde était un sorcier.
Valverde était un charlatan.
Valverde avait toujours raison, car au final, il savait quelle était la seule chose à faire.
Lorsqu'il fut seul, il souleva Carla et sortit. Il parcourut les couloirs du pont inférieur. Il savait que la lumière n'était pas adaptée à une telle situation. Le corps de Carla disparaîtrait comme si elle n'était jamais morte. Il marcha plusieurs mètres à travers divers couloirs, reprenant le même chemin qu'il avait emprunté ces derniers jours, sous prétexte d'admirer le grand navire. Il trouva la pièce, étroite mais assez grande pour un lit et de nombreuses étagères le long des murs. Il les avait remplies d'instruments trouvés parmi les déchets jetés dans le fleuve depuis le navire : bouteilles,

morceaux de métal, clous, vis, corde. Il avait également trouvé de vieux médicaments abandonnés dans une pièce que personne n'avait apparemment jamais vue auparavant, pas même lors du réaménagement à Buenos Aires. Mais ils étaient si vieux qu'ils étaient pratiquement inutiles, du moins pour leurs usages initiaux. Néanmoins, il avait déjà commencé à travailler avec eux. En quelques jours seulement, son carnet était rempli de formules et de combinaisons. Et pourtant, il savait qu'il lui manquait encore beaucoup de matériel. Les cadavres dans la barque lui rapporteraient de quoi se procurer ce dont il avait besoin à Corrientes, mais à présent, il possédait l'essentiel : le corps lui-même, celui qui lui permettrait d'obtenir ce qui lui manquait le plus. Il ne l'avait pas demandé, mais la providence le lui avait accordé. Un corps qui, pourtant, était imprégné du fluide de l'âme humaine.

Il laissa le cadavre sur un lit auquel il avait ajouté des planches, clouées à la hâte, pour le surélever comme un brancard d'hôpital. Il remplit un seau d'eau et commença à le nettoyer. Les ecchymoses persisteraient jusqu'à la décomposition du corps, mais il tenterait de l'empêcher tant qu'il lui serait utile. Il coupa les cheveux jusqu'à ce que le crâne soit rasé. Pendant une minute, il contempla et caressa le visage de Carla. Elle avait été l'un de ses derniers risques lorsqu'il engageait des femmes. Elle était trop belle, trop rebelle et provocante, trop différente des autres. Tout cela était un risque avec une prostituée, et surtout, le fait qu'elle aimait ce qu'elle faisait. Elle aimait trop les hommes et détestait trop les femmes. Il le lui avait demandé une fois. En guise de réponse, elle s'était assise sur ses genoux, les jambes écartées.

Peut-être trouverait-elle autre chose dans son esprit, mais elle n'en avait plus le temps. L'aube s'était levée et les femmes allaient la réclamer. Non pas qu'elles apprécient sa présence, mais comme on cherche un chien qui mord toujours, pour ne pas être pris au dépourvu.

Il recouvrit le corps d'un drap et partit.

*

Nombreux furent ceux qui entendirent le cri ce matin-là. Certains hommes interrompirent leurs activités, ne serait-ce que quelques secondes, s'échangeant peut-être un regard. Les femmes encore au lit ouvrirent les yeux, effrayées ; d'autres s'habillaient ou se contemplaient dans le miroir de la grande cabine qui aurait pu appartenir à une noble française, ou à la *courtisane du roi* . À présent comme alors, l'odeur de cosmétiques y régnait, et des robes jonchaient le sol, les chaises et les lits. Ils savaient d'où venait le cri et qui l'avait poussé. Valverde l'entendit en quittant la chambre où il avait laissé Carla. Gonçalvez, qui n'était pas encore couché, vérifiait sa mallette lorsqu'il entendit le cri provenant de la cabine où il comptait se rendre ce matin-là ; il sortit alors sa montre de sa poche.
Il était six heures du matin.
Máximo Hurtado de Mendoza, allongé, les mains derrière la tête, fixait les poutres du plafond de sa cabine, scrutant les nœuds et les torsions du bois, cherchant une explication à ce qu'il ressentait. Mais même les rois antiques qui avaient laissé leurs âmes sur ce navire ne semblaient pas avoir commis un acte semblable au sien, et s'ils l'avaient fait, le remords n'existait pas alors, ou n'avait pas encore été enseigné à cette espèce d'hommes qui portaient des perruques lors de leurs orgies, au son d'un quatuor à cordes ou d'un duo flûte-clavecin. Le tabac à priser s'évaporait au-dessus d'un océan qui ignorait la faim du continent, mais connaissait la mort, car il l'invoquait chaque jour par ses tempêtes et la désolation des naufrages. Des perruques flottaient sur l'eau, vestiges d'une civilisation qui s'était effondrée dans la révolte et qui allait bientôt renaître. Il entendit un cri, comme si quelqu'un avait de nouveau été tué. Pourquoi pensait-il cela ? On disait que la deuxième fois était plus douloureuse que la première, car elle était attendue et méritée. Et il restait là, à attendre.
L'horloge à coucou du bureau sonna à l'heure habituelle, mais il n'y avait personne d'autre que Max, qui avait pris l'habitude de dormir sous le vieux bureau. L'animal leva la tête, d'abord au cri, puis au tintement de la cloche. Les deux sons se mêlèrent, et Max, tout aussi perplexe, crut entendre la voix d'un de ses anciens maîtres, celui qui avait accompagné la femme rencontrée au bord de la rivière. Elle était maintenant alitée, immobile, et ne lui parlait plus ni ne le caressait plus. L'homme avait disparu, et il ne se souvenait presque de rien d'autre que de ce ton de voix, qui lui était si familier aujourd'hui qu'il dut se lever et courir vers l'endroit d'où il

provenait. Arrivé dans la pièce, il vit un homme dans les bras d'une femme qui le berçait. Mais l'homme, qu'il ne reconnaissait pas, pleurait et gémissait, tandis que la femme lui murmurait des paroles réconfortantes.
José était assis sur le lit. Il avait enfilé son caleçon, prêt à marcher après une longue période. Il se sentait bien et fort. Pendant qu'il s'habillait, Mara l'avait observé depuis une chaise, souriante, mais il s'était rendu compte que son regard était perdu dans le vide. Pourtant, il ne pouvait ignorer sa propre joie. Il n'éprouvait aucune rancune envers Mara ni envers les femmes qui l'avaient battu. Il avait été fort, et un instant, il avait cru qu'il allait mourir. Il se souvenait de peu de choses de cette nuit-là et se frotta la tête avec ses cheveux rasés. Valverde avait recousu plusieurs plaies, et il sentait encore les cicatrices et les bosses sur ses os.
« Et le bon docteur Valverde ? » demanda-t-il avec sarcasme.
« Il est dans les parages », dit Mara. « Mais nous avons un vrai médecin à bord. Il est venu vous voir plusieurs fois… »
— Je crois me souvenir, c'était après le naufrage… enfin, je crois. Je confonds les dates… J'ai rêvé d'un très grand oiseau qui m'a sorti de l'eau et m'a soulevé dans les airs.
-Oh vraiment?
— Et avec des chaînes. Des oiseaux et des chaînes, cela paraît absurde, même si ce n'est qu'un rêve.
— Et avez-vous des souvenirs du naufrage ?
— Les coups et la noyade, mais non… c’étaient tes coups…
Il rit en se grattant le torse nu et en touchant les muscles de son bras. Les ecchymoses avaient disparu et ses côtes cassées étaient guéries. Il inspira profondément et fronça les sourcils.
- M'as-tu sauvée, Mara ?
Elle sourit, s'approcha du lit et s'assit.
-Je dois te dire quelque chose, José.
« Quoi ? » dit-il, et son regard s'assombrit en croisant celui de Mara. Ses pupilles semblèrent vaciller, mais ce n'était pas tout à fait cela ; il y avait autre chose. Deux oiseaux voletant dans le ciel noir de ces yeux ?
-Voici le navire à bord duquel votre frère et sa femme ont embarqué.
José connaissait l'existence du navire, mais cela remontait à si longtemps, pensa-t-il, qu'il avait presque oublié qu'il se trouvait désormais sur un bateau très semblable à celui qu'il avait tant désiré retrouver. Enfin, se dit-

il, il allait revoir Manuel. Il sourit, et pour la première fois, son visage était exempt de tout sarcasme et de toute arrière-pensée. Le visage de José, se dit Mara, était celui d'un adolescent retrouvant quelqu'un qui lui avait terriblement manqué.
« Manuel est mort… », dit-elle.
José la fixa du regard. Il comprenait. Il acceptait. Les mots comme la réalité. Soudain, ses larges épaules couvertes de cheveux bruns s'affaissèrent lentement, son dos se voûta, sa tête sembla accablée par le poids d'une pensée aussi incertaine qu'une étincelle, insaisissable par sa nature éthérée. Mais ces mots lui donnaient du poids, un poids comme une ancre attachée à son cœur. Et le cœur est un muscle qui se déchire, et il ne peut battre paisiblement si ses fibres sont brisées.
Il croisa les bras sur sa poitrine et se mit à pleurer. Mara le serra dans ses bras. De son bras manquant, elle pressa son dos, de l'autre, elle caressa ses cicatrices. Elle le berça comme un bébé, et sursauta lorsque José laissa échapper le cri qui résonna dans presque tout le bateau. Un cri qui était à la fois un gémissement et un déchirement, une lamentation inconsolable car elle était la mort et la naissance d'une douleur. Mara savait que la douleur ne meurt jamais, elle se cache simplement. Combien de temps cela dura, elle n'aurait pas su le dire. Elle la sentait dans tout son corps car sa tête reposait sur sa poitrine, sa bouche ouverte, laissant échapper ce cri furieux presque entre ses seins. Tant de nuits elle avait senti les lèvres de cet homme dans cette même position, mais les cris étaient différents, et la douleur était distincte. Maintenant, quelque chose d'autre les liait : la même chose qu'elle avait sentie grandir entre eux, la même chose qui avait fait chavirer leur bateau et exposé tout le monde à la mort, sauf eux deux : Mara et José. Et ils avaient déjà retrouvé son fils, qui serait le leur.
Mais Joseph cria et se lamenta sur son frère. Ne le haïssait-il pas parce qu'il convoitait sa femme ? Ou avait-il violé Altea parce qu'elle lui avait volé son frère ?
Les deux choses étaient peut-être réelles, mais jamais simultanées. Il existe des sentiments qui ne peuvent coexister dans une même âme. Aimer deux êtres différents est incompatible avec la taille de l'âme : on aime l'un et on hait l'autre. Mais lequel était lequel ?
Cela n'avait plus d'importance. Manuel était mort. Altea le serait bientôt aussi.

Mara était désormais l'épouse de Joseph et la mère de son fils.
(*Chère Elsa, petite Elsa*)
—Allez, calme-toi, mon amour. Je te réconforterai, je serai toujours là… pour te caresser, te serrer dans mes bras.
La voix de Mara était douce, et ses paroles avaient le parfum d'une berceuse. Sa robe était trempée de larmes et de salive. José était un garçon qui se lamentait sans cesse. Quand avait-il pleuré pour la dernière fois ? Avait-il jamais pleuré ? José Menéndez Iribarne était marin marchand. Un homme comme lui ne pleure pas sans raison. Il doit y avoir une raison impérieuse. La mort d'un frère, par exemple, surtout s'il s'agit de son unique frère.
Mara leva les yeux. Le chien les observait depuis l'embrasure de la porte. Max aboya doucement et s'approcha. Il renifla José, remua la queue, puis s'arrêta net. Il avait reconnu quelque chose chez l'homme, non pas l'odeur, mais autre chose. Il se leva, posa ses pattes avant sur les genoux de l'homme et lui lécha le visage. Mara rit et lui caressa la tête, mais le chien sursauta et grogna.
« Espèce de chien », dit-elle, incapable de se retenir.
José s'éloigna de Mara et s'essuya les yeux. Il regarda le chien et lui caressa le dos à plusieurs reprises. Max semblait heureux.
« C'est le chien de Manuel, ça ne peut être que lui… Des pêcheurs m'ont dit que lui et Altea attendaient sur la plage avec un chien qui les avait rejoints. C'est pour ça qu'il me reconnaît… »
Mara n'aimait pas partager son homme avec qui que ce soit, pas même avec un chien. Pourtant, elle garda le silence. Souriante, elle caressait José. Elle attendrait aussi longtemps qu'il le faudrait, elle le réconforterait jusqu'à la fin de ses jours. Mais il se leva, enfila une chemise et demanda :
- Où est votre femme ?
-Elle est dans sa cabine, elle est très malade, je pense qu'elle va mourir.
-Emmenez-moi.
Ils partirent ensemble, suivis de Max. Il était presque sept heures du matin. Carmen se rendait elle aussi à la cabane d'Altea. Elle fut surprise d'y voir José. Les femmes discutèrent.
« Carla n'a pas dormi avec nous la nuit dernière », a-t-elle dit à Mara.
-Elle devait être avec quelqu'un, on la verra à midi…
-J'ai déjà demandé, Mara, personne ne l'a vue.

— Et à quoi vous attendiez-vous de leur part ?
Valverde était assis sur une chaise près de la porte.
« En tant qu'agent de sécurité ? » demanda Mara.
Le médecin est à l'intérieur. Bonjour José, ravi de vous voir.
« Oui, oui », répondit-il. Il avait hâte de voir Altea.
Ils attendirent un moment, non par souci pour Gonçalvez, mais pour éviter le regard désapprobateur de Natacha.
« As-tu vu Carla ? » demanda Carmen à Valverde.
-Je l'ai vue, et pour la dernière fois…
Il riait de la façon dont les femmes le regardaient.
« À quoi s'attendaient-ils ? Ce n'est pas un endroit pour elle. Hier soir, ils ont amarré un bateau et un homme est monté à bord. C'était un vieil ami de Carla ; je l'ai reconnu, car c'est lui qui l'avait soutenue avant qu'elle ne vienne vivre chez nous. Ils se sont disputés un moment, puis ils sont partis ensemble en bateau. Je ne pense pas que nous la reverrons jamais. »
« Et vous n'avez rien fait ? » demanda Mara.
«Vouliez-vous qu'elle reste ? Je ne pense pas que vous la désiriez beaucoup…»
« Nous sommes mieux sans elle », a déclaré Carmen.
Elle ne les dérangerait pas. Les prostituées ne recherchent généralement pas les clients qui aiment le sexe pour le sexe. Si un homme leur plaisait, tant mieux, et s'il les payait, c'était encore mieux. Mais coucher avec n'importe qui, sans contrepartie financière, elles ne comprenaient pas. L'argent n'était pas une compensation, mais simplement le prix de la prestation. On va au théâtre pour voir un spectacle, non ? Et un spectacle de qualité n'a-t-il pas plus de valeur ?
José frappa à la porte et, sans attendre, entra. Il vit Altea sur le lit. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, comparée à ses souvenirs. La moitié de sa tête était recouverte de bandages et le drap la recouvrait entièrement, ne laissant apparaître qu'une petite grosseur à l'abdomen. Une femme aux cheveux noirs et vêtue d'une robe sombre était assise à un côté du lit et le regardait avec dégoût. Un médecin grand et mince était assis de l'autre côté et examinait Altea.
« Nous sommes désolés, Natacha. Mais José n'a pas été patient. Et je lui ai tout raconté à propos de Manuel. »

Natacha ne dit rien et attendit que le médecin ait terminé. Gonçalvez retira son stéthoscope.
-Je suis content de vous voir rétabli.
— C’est toi qui as pris soin de moi ces derniers jours, n’est-ce pas ? J’apprécie, mais je n’ai pas envie de compliments pour le moment.
Il paraissait nerveux et irrité, et s'assit sur le lit. Il observa le visage d'Altea, qui était émacié et pâle.
- Que leur est-il arrivé à tous les deux ? Je ne comprends pas.
Il remarqua que tout le monde se regardait, mais il sentit que la cause de ces regards était totalement indépendante des autres.
« Ton frère a été abattu », dit Gonçalvez. Aujourd'hui, il n'avait pas ce regard contrit ni apeuré qu'il arborait d'habitude. « Ils l'ont amené chez moi, blessé, à Entre Ríos. Il a dû être volé. Mais ils n'ont rien pu faire. Ils l'ont enterré dans un cimetière du coin. »
- Elle aussi ?
« Ce qui s'est passé à Altea était un accident », a déclaré Natacha. « Mon mari, le capitaine Mendoza, a tiré un coup de feu par accident. »
« C’est exact, Iribarne, nous étions tous ivres ce soir-là, et un coup de feu est parti accidentellement. C’est ma faute, monsieur. »
Máximo Hurtado de Mendoza était entré presque inaperçu de tous, sauf de Max. José se leva et lui tendit la main.
-Je suis le capitaine José Menéndez Iribarne, marin marchand.
Maximo ne s'y attendait pas. Il lui serra la main.
— Qu’ont dit les autorités à propos de mon frère, je veux dire ?
« Quelles autorités ? » demanda Mara d'un ton moqueur, se joignant à la mascarade qu'il avait commencée. La mascarade était comme une araignée, tissant lentement mais sûrement sa toile. « Le curé du village, l'épicier, ou le médecin ? Dans ces villages, le médecin est la seule autorité. »
— Et si ma belle-sœur était décédée enceinte ?
Les bottes du capitaine claquèrent sur le plancher, comme s'il s'était mis au garde-à-vous. Natasha souriait.
« Je suis à votre disposition pour toute faveur que vous pourriez me demander », a déclaré Mendoza.
— Je n'en demanderai pas, Capitaine, si l'enfant naît.
La structure était déjà en place.

— Qu’en pensez-vous, docteur ?
Gonçalvez jeta un coup d'œil à Valverde, qui observait la scène depuis l'embrasure de la porte. Lui aussi était pris au piège.
-Je suis convaincu qu'avec les soins nécessaires, la dame survivra jusqu'à son accouchement.
« Je l’espère, docteur. Je fonde tous mes espoirs sur cet enfant. Mon frère était tout pour moi… vous comprendrez, et je ferais n’importe quoi pour cet orphelin. »
La voix de José était douce, mais ferme. Il ne dit rien de plus que ce que tout le monde attendait, et c'est précisément pour cette raison que la phrase qu'il prononça résonna d'autant plus.

Dès lors, José et Natacha prirent soin d'Altea presque constamment. Le matin, Carmen venait la baigner et la changer, puis le médecin arrivait, même si son état restait inchangé. Mais Gonçalvez consignait méticuleusement dans ses dossiers le moindre signe de l'état d'Altea : changements de couleur de peau, hydratation, transpiration, cicatrisation, réactions aux stimuli sensoriels, quantité d'urine ou de selles. Au bout d'une heure, il repartait, sa mallette sous le bras, en se frottant les yeux. Nombreux furent ceux qui le virent rencontrer Valverde après midi dans la pièce exiguë qu'il occupait peu de temps auparavant, ou parfois se promener sur le pont.
José et Natacha le nourrissaient à tour de rôle.
« Allez vous reposer, madame », lui dit-il un jour. « Vous avez tant fait pour elle, laissez-moi faire maintenant. Après tout, c'est ma belle-sœur, et la seule chose qui me reste de mon frère. »
Puis elle la nourrit en lui parlant, et vit les paupières d'Altea bouger. Posant la cuillère sur l'assiette, elle souleva une de ses paupières et examina son œil droit. Il était aveugle. Elle claqua des doigts devant elle, et la paupière gauche, désormais une masse informe de peau cicatrisée, bougea. Elle essaya de la soulever, séparant les adhérences que le médecin lui avait déconseillé d'enlever car elles étaient en train de cicatriser. Elle vit un creux sombre dont la profondeur lui parut plus grande qu'elle ne l'avait imaginée.

Il lui parla, et le son de sa voix, entrant peut-être par cette ouverture, déclencha un réflexe dans le bras droit d'Altea. Un spasme à peine perceptible, rendu plus évident par le mouvement de ses doigts.

Il me reconnaît et se souvient encore, bien sûr, de ma voix. Comment pourrait-il oublier mon corps, puisqu'il est celui-là même qu'il est en train de créer ?

Mais elle ne put continuer. Natacha entra et s'assit dans son fauteuil à bascule habituel, de l'autre côté du lit.

- A mangé?

« Oui, et je crois qu'il reconnaît aussi ma voix. Sa paupière valide bouge quand je lui parle. » « Il lui a visiblement parlé du mouvement du doigt. » Natacha a sous-estimé ce commentaire.

« Je l'ai remarqué presque dès la première semaine. » Puis il se leva pour observer attentivement le visage d'Altea et passa la main sur son front. Elle est trempée de sueur, c'est nouveau. Mais il ne fait pas chaud ici. Je me demande si elle a de la fièvre.

Elle trouva un thermomètre à mercure qu'elle gardait dans un tiroir et le plaça sous l'aisselle d'Altea. Elle se rassit, raide, le regard fixé sur la malade, ignorant José, mais sentant son regard peser sur elle. Puis elle prit la température.

-C'est normal.

-C'était peut-être à cause de cette soupe.

« Mais ne me dites pas cette bêtise comme quoi vous lui auriez donné ça alors que c'était chaud. Ça aurait pu la brûler ; sa peau et ses muqueuses sont très fragiles dans cet état. »

Natacha le regarda avec dédain. José ne répondit pas ; il la laissa penser ce qu'elle voulait.

Puis ils restèrent longtemps silencieux. Elle ferma les yeux, mais il savait qu'elle restait vigilante.

« Connaissiez-vous Manuel ? » demanda-t-il.

Natacha répondit sans ouvrir les yeux :

-Je l'ai rencontré.

-C'était un grand homme…

Elle attendit, puis dit :

- Cela dépend du point de vue.

- Que veux-tu dire?

— Qu’il y a des choses que nous ignorons encore sur nos plus proches parents.
José la regarda intensément, les sourcils froncés et les mains sur les genoux.
— Et vous le connaissiez mieux que moi, madame ?
Natacha se balançait presque innocemment, mais son sourire commençait à être, plus que cruel, satisfait.
- Sais-tu que j'ai un fils ?
Elle ne veut pas répondre, ou alors elle tourne autour du pot, elle est comme ça. Tellement différente de Mara...
-Je ne savais pas, et où est le garçon ? Je ne l'ai pas vu.
— Vous en êtes sûr ? Regardez bien, il est juste à côté de vous, et il pose sa main valide sur une de vos épaules, monsieur.
José vit qu'elle regardait dans le vide, et ce regard était si assuré qu'il sursauta involontairement et haussa l'épaule.
-Je ne sais pas de quoi vous parlez, il n'y a personne ici.
Il la vit parler à voix basse, tournant la tête comme si elle suivait les mouvements de quelqu'un dans la pièce. Il crut comprendre.
— Et que lui est-il arrivé ?
-Il s'est suicidé.
— Et quel rapport avec Manuel ?
-Tu devrais lui demander.
— À votre fils ?
Natacha fit un geste d'exaspération en se frottant les mains.
« Vous croyez connaître tout le monde dans votre ville et vous pensez qu'ils se connaissent tous ici ? Je vous conseille plutôt de demander à votre propre frère, monsieur, si vous voulez le savoir. »
- Elle est folle !
Il se leva, furieux, mais s'arrêta net en entendant une voix. Il regarda autour de lui. Natacha observait Altea, sans paraître remarquer quoi que ce soit d'inhabituel. Lui, en revanche, vit les lèvres d'Altea bouger, et la voix était impersonnelle, ou plutôt masculine. Il se redressa dans son lit et colla son oreille à ses lèvres. Il ne comprenait pas les mots. Il ne savait pas s'il devait se réjouir de ce signe de guérison, et il se demandait pourquoi Natacha ne disait rien.

Il s'est alors rendu compte qu'il ne s'agissait pas de mots, mais d'un son qui tentait d'imiter un rythme syncopé et monotone, comme celui des tambours.

Tum, tum, tam, tum, tum, tam

Comme ceux de cette nuit des rituels au village, alors qu'il était avec Altea dans la hutte. Une main pressée contre la bouche d'Altea, tout son corps contre le sien. Ses jambes levées, ses bras tentant de le repousser. Ses jambes s'étiraient pour la maintenir contre le mur. *Boum, boum, boum* , et ainsi de suite pendant des heures, jusqu'à ce que le bruit s'estompe avec l'arrivée du matin.

D'où venait cette voix ? Elle ne venait pas des lèvres, mais elles bougeaient. Elle ne venait pas de la gorge d'Altea, car c'était une voix d'homme.

José se leva et se rassit sur sa chaise, se cachant le visage dans les mains. Il sentait l'ombre de la nuit s'approcher par la porte. Il entendit les pas de Natacha qui disait :

-Il fait déjà nuit. Je vais dîner.

Il entendit la porte s'ouvrir et ne plus se refermer. Et il ressentit une peur qu'il n'avait plus éprouvée depuis longtemps, la peur des portes ouvertes. Comme à Cadix, quand Manuel et lui discutaient des heures durant dans une pièce, et qu'il entendait les pas vigilants de son père dans le couloir, suivis par ceux, protecteurs, de sa mère. La peur les obligeait à éteindre la lumière, mais si son père trouvait la porte fermée, il entrait dans une rage folle. L'ouvrir et allumer la lumière, c'était révéler cette peur qui se cachait comme un repli d'ombre dans les recoins obscurs de la pièce, au plafond. Et qui s'abattait alors sur leurs lits quand son père partait, laissant la porte ouverte. Il ne la verrouillait jamais, il ne l'avait jamais retirée de ses gonds. La menace était toujours plus efficace que les solutions pratiques. La voix du vieux Menéndez Iribarne était plus cruelle qu'une porte ouverte dévoilant les entrailles de la pièce, enveloppées dans des draps humides. Et jusqu'à l'aube, ils partageaient leurs impressions sur les formes de la pièce – des rêves, peut-être, ou ce qu'elles étaient réellement. Les formes des objets : le lit, l'armoire, le miroir, les chaises, les cintres, le lustre, les lampes de chevet, les motifs du papier peint et des tapis, les vases en porcelaine, et même l'urinoir dissimulé sous le lit. Tout cela prenait des contours étranges avec le temps et l'âge. Les photos de nus que des amis leur avaient données ou vendues, les corps d'hommes et de femmes qu'ils

avaient épiés par les fenêtres des taudis. Et tant de fois ils s'endormaient en maltraitant leur propre corps, comme si s'en débarrasser était le but ultime de la vie. Puis, épuisés, ils s'endormaient.
Mais la lumière du couloir projetait une lueur sombre sur les recoins, et cette lumière se muait en un son qui se matérialisait en un bourdonnement, un craquement, un ronronnement, un aboiement, puis en un cri indéterminé, très bas, presque guttural. Et lorsque chacun, tournant enfin le dos aux autres, regardait les murs et le plafond, il contemplait les formes distinctes qui composaient ces visages : ceux de rats aux grandes oreilles et aux pattes courtes.
Bien plus tard, ces pièces s'étaient transformées en jungles cernées de rivières, aux sols boueux et au ciel pluvieux. Mais les visages des étranges rats apparaissaient encore derrière les branches, au fond des mares, ou sous une pierre sur laquelle ils trébuchaient. Désormais, ils avaient des ailes, et leur battement était toujours nocturne. Le crépuscule était devenu une menace qui semblait s'auto-satisfaire : une menace qui inspirait la peur, et c'est alors qu'ils arrivaient véritablement.
Les créatures noires qui, comme maintenant, commençaient à envahir la pièce.
José n'avait pas vu Natacha quitter la cabine, ni jeter un regard en arrière comme si quelqu'un la suivait, laissant délibérément la porte ouverte. S'il l'avait vue, il aurait même pris la peine de l'ouvrir suffisamment pour caler une chaise contre elle et l'empêcher de claquer sous l'effet du vent. Le vent était agité par le battement d'ailes de chauves-souris qui entraient et tournaient autour du lit d'Altea et de la chaise de José. Un battement d'ailes membraneuses, un son semblable à celui de tambours.
Le *tum, tum* et le *clap, clap* .
Créer la musique du souvenir.
Et lorsque les chauves-souris se posèrent sur le corps d'Altea, José tenta désespérément de les effrayer. Il vit leurs visages et leurs grimaces, il entendit leur cri indéchiffrable. Elles le mordirent, elles le griffèrent. Il vit du sang sur ses mains et sur le visage d'Altea. Il se jeta sur le lit pour la protéger. Était-ce comme cette nuit des rituels ? La protégeait-il tout en la violant ? Ne protégeait-il pas Manuel des garçons du quartier et des écoliers ? Les serrer dans ses bras, n'était-ce pas les protéger, peut-être ? Et les aimer, n'était-ce pas leur faire du mal ?

Il protégea le corps d'Altea jusqu'à ce que les chauves-souris quittent la pièce. Les hommes arrivèrent pour les effrayer, du mieux qu'ils purent ; ils y étaient habitués. Lorsqu'ils entrèrent, José se tenait près du corps d'Altea, la touchant à peine, gardant ainsi prisonnier le ventre où avait grandi le garçon, prisonnier de ce paradis cerné de décombres.

QUE VOYENT LES CHAUVES-SOURIS ?

10

Ils étaient déjà face à Corrientes.
Les vastes plages, le ciel limpide et l'immensité de la jungle qui avait laissé place à l'expansion de la ville. Les maisons alternaient avec de courtes jetées qui s'avançaient dans le fleuve et semblaient sur le point de céder à chaque crue. Mais elles résistaient, bien qu'elles n'aient pas été conçues pour accueillir des navires comme le « Juan Manuel ».
Ils s'étaient arrêtés une demi-heure après avoir coupé leurs moteurs, et même alors, ils durent jeter l'ancre avant de dépasser les quais. Sur la rive, des gens s'étaient arrêtés pour les regarder.

Mendoza était appuyé sur la rambarde, utilisant des jumelles pour mieux voir et chercher le chef du port à qui il avait envoyé des télégrammes.
« Marquez, dit-il au vieil homme à côté de lui. Préparez les bateaux. »
L'ingénieur avait tout préparé une demi-heure plus tard. Les bateaux furent mis à l'eau avec hommes et marchandises : des ballots de peaux et de laine, d'innombrables caisses de conserves, des boîtes de cigares et de pipes, des sacs de tabac, des sacs de maté, des meubles de Buenos Aires. Tout était utile pour gagner du temps et de l'argent. Il les regarda traverser lentement et prudemment la distance jusqu'aux quais. Les hommes discutaient et semblaient heureux. Le soleil d'avril était chaud, même à ces latitudes. Le seul désagrément était les moustiques qui attaquaient à midi, alors qu'il ne pleuvait pas. Les chauves-souris mortes avaient été ramassées et le pont méticuleusement lavé, mais l'odeur du sang persistait.
Il se retourna alors vers la poupe, où gisait l'embarcation, les corps recouverts de chaux et d'une bâche de cuir censée les protéger des insectes, mais désormais inutile. Valverde s'en était tiré à bon compte ; il les avait traînés jusqu'à Corrientes. À présent, Maximiliano Hurtado de Mendoza ne se voyait plus comme un capitaine auréolé du prestige de son passé, mais comme un simple batelier transportant de la contrebande.
Il vit la barque descendre à quelques mètres de lui, avec Valverde et Gonçalvez à bord, jusqu'à ce qu'elle touche l'eau. Ils ramèrent alors vers le bateau des morts. Sur la rive, des gens se rassemblaient au bord de l'eau. Il n'avait pas besoin de jumelles pour lire sur leurs visages : moquerie, mépris, mais surtout une curiosité insatiable. On lui avait déjà dit que ce n'était pas la première fois que Valverde faisait ce voyage, ni que sa cargaison était toujours la même : des cadavres, des prostituées et de la drogue. Les groupes sur la rive, avançant le long des quais branlants, étaient composés de jeunes femmes, peut-être venues demander du travail à Valverde, et d'hommes venus sans doute lui acheter de la drogue. Mais un groupe vêtu de blanc se fraya un chemin à travers les autres et attendit.
Valverde détacha la corde qui reliait le canot au navire et la rattacha. Les deux hommes se mirent à ramer avec acharnement. Aucun des deux n'avait voulu descendre pour les aider, malgré l'argent que Valverde leur avait proposé. Mendoza le leur avait interdit : s'ils aidaient Valverde, ils ne

remonteraient plus jamais à bord du « Juan Manuel ». Nombreux furent ceux qui y réfléchirent et qui y renoncèrent.
Le bateau s'approcha lentement de la rive. Il leur fallut plus d'une demi-heure, car les morts étaient lourds et leur aspect, mêlé à une odeur nauséabonde et à des milliers de mouches bourdonnantes, n'attira l'attention de personne. Il observa le visage de Valverde aux jumelles, rougeaud et cerné de moustiques, et savoura la maigre vengeance de le voir souffrir, mais il savait que tout cela n'était pour Valverde qu'une simple circonstance, une demi-heure de plus après laquelle il obtiendrait ce qu'il désirait. Gonçalvez, en revanche, ressemblait à un cadavre ambulant, pâle, la barbe hirsute sèche, le regard seulement noir, comme s'il s'éloignait, fixant le nord comme on fixe la frontière d'une guerre.
Les prostituées qui devaient être vendues à Corrientes avaient débarqué dans une autre barque, manœuvrée par deux de ses hommes. Seules Mara et Carmen restaient pour s'occuper d'Altea. Les femmes riaient de Valverde qui passait tout près, se bouchant le nez. Il leur fit un geste familier : une moquerie et une réprimande. Il savait toujours comment les tenir à sa merci ; il avait besoin d'elles, mais elles n'en mesuraient pas vraiment l'étendue, et c'est pourquoi elles se permettaient de l'aimer et de le haïr à la fois, de le mépriser puis de le désirer. Il avait l'argent et un charme étrange, le pouvoir de les guider et de les conseiller. Il leur avait sauvé la vie à maintes reprises, comme lors du déluge, et leurs blessures n'étaient qu'un heureux hasard, à l'instar du déluge lui-même. De même que les desseins de Dieu sont irrévocables, ceux de Valverde étaient implacables. Ne l'avaient-elles pas vu guérir tant de personnes grâce à ses potions ? Ne leur avait-on pas dit qu'il prolongeait la vie ? Et combien de fois avait-on entendu dire, dans les villages, la nuit, dans les chambres des bordels, qu'il avait ramené un mort à la vie ?
-Belle journée, capitaine.
Mendoza sursauta. Mara était à côté de lui, appuyée sur la rambarde comme lui, regardant les bateaux arriver aux quais.
-Tu arrives toujours à l'improviste…
Mara rit.
-Je suis désolé de vous avoir fait peur, Capitaine, ce n'était pas mon intention…
Mendoza en doutait, mais a déclaré :

-Je pensais qu'il sortirait avec son ami.
Je connais déjà Corrientes et toute cette région frontalière pour avoir travaillé avec l'autre, celui avec qui je suis venu d'Espagne. De plus, Valverde a ses affaires et moi les miennes.
— Et vous, quels sont les vôtres ?
-Maintenant, j'accompagnerai mon homme.
— Ça n'attire pas les investisseurs, j'imagine...
« Ne vous inquiétez pas, capitaine, Valverde a été chargé de négocier en mon nom avec les gens de Corrientes. Il nous apportera de l'argent, et d'autres choses encore. »
Mendoza brûlait d'envie de les voir tous quitter le navire, même Natacha, et de rester seul, maître du passé, ancré dans un espace-temps infini, une pause sans fin. Si le temps est infini, comme il l'avait souvent lu, alors cette pause n'avait aucune raison d'être. Mais la nature ne meurt-elle pas, ou se contente-t-elle de poursuivre son cours ? La vie de chaque homme est-elle comme une seconde dans le temps ? Ne serait-il pas plus logique que si les corps meurent, l'espace et le temps coordonnent leur réunification ? Soit tout est éternel, soit tout meurt définitivement. « Je suis un philosophe de seconde zone, un professeur frustré, un vagabond obsessionnel, un meurtrier irrémédiable », se disait-il. « Je ne me pardonne pas, mais je me justifie, je me lamente, et pourtant j'exige des autres ce que je ne peux donner. Si seulement j'étais seul avec deux ou trois hommes qui, eux aussi, se souciaient peu de la solitude du temps… Le fleuve est un flux continu et insensé, mais la mer est la plénitude du temps. » Les vagues marquent l'arythmie des secondes prématurées, le fleuve est un abandon continu du cœur. Il est toujours le même, mais la mer est différente car elle ment. Le fleuve est vrai et se rend haïssable pour cela, repoussant les lâches. La mer trompe comme une femme. La mer est une mère qui, à force de caresses, finit par frapper, et définitivement. Le fleuve pardonne, le fleuve s'insinue dans la conscience et nous emprisonne dans le temps. La mer nous secoue, nous rejette et nous accueille, elle change sans cesse. Nous, les Hurtado de Mendoza, avons toujours été des capitaines de navire. Seul moi, le dernier de ma lignée, me suis laissé enlacer par ce long serpent d'eau.

*

Juan Valverde de Amusco était désormais, comme son ancêtre dont il se vantait si souvent, un anatomiste qui n'avait aucun scrupule à récupérer les cadavres sur le bateau amarré au quai. Il avait ôté sa chemise ; son corps était couvert de piqûres de moustiques, et de temps à autre, il se grattait avec une pointe de désespoir qu'il s'efforçait de dissimuler, sans toujours y parvenir. Estanislao Gonçalvez l'aidait à traîner les corps jusqu'au bout du quai, où les employés de l'hôpital les chargeaient sur le chariot.
Lors de cette opération, plusieurs corps tombèrent dans le fleuve, mais personne ne se donna la peine de les repêcher. Il y avait largement assez de victimes de l'inondation pour que Valverde obtienne cette fois une part conséquente des fonds de l'État. Car à l'hôpital, malgré l'interdiction, tout le monde profitait de ce trafic. Les médecins avaient des corps à étudier, et ceux dont ils n'avaient pas besoin étaient vendus aux Indiens ou aux pauvres. Personne ne le disait ouvertement, bien sûr, mais chacun savait que lorsque la viande viendrait à manquer, comme lors de la dernière guerre, il faudrait bien manger. La viande était abondante et n'avait pas de nom. On pouvait la cuire, et toutes les maladies disparaissaient. C'est ce que racontaient ceux qui allaient de ville en ville.
Beaucoup d'autres furent démembrés lorsqu'on les chargea sur la charrette, et Valverde observait avec tristesse et résignation la façon dont les hommes transportaient les cadavres. Malgré leur habitude, leur travail les répugnait encore. Ou peut-être était-ce simplement de l'apathie. Oui, c'était bien cela. L'indifférence totale de la vie envers ce qui ne vit plus. Mais ils ignoraient ce qui subsistait dans ces restes : des os entourés d'une substance dont la décomposition était le germe de la vie future. Différent, certes, mais personne ne pouvait affirmer avec certitude que la vie d'un ver n'avait pas autant d'importance que celle d'un homme. Ils peuvent survivre aux poisons qui tuent les hommes ; ils persistent depuis des siècles. Les moustiques mêmes qui l'avaient dévoré étaient plus forts que lui, mais ils l'avaient épargné, et c'est pourquoi il avait souffert patiemment.

La patience était ce qui manquait le plus à la plupart des hommes qui côtoyaient les morts. La précipitation est une question de temps, et le temps est la sentence de la vie. « Si seulement je pouvais entendre les conversations des morts », se disait souvent Valverde. Mais nous nous accrochons tous à la vie parce que nous la confondons avec la conscience. Ne vivons-nous pas déjà pleinement en dormant ? La conscience ne garantit rien de plus que l'illusion : le rideau toujours levé et tout reste obscur en coulisses.
Il ne restait que quelques corps dans la barque. Le dernier fut traîné à terre pour attendre le chariot qui devait revenir de son quatrième aller-retour à l'hôpital. Il était passé midi. Valverde se tenait au bout du quai, les mains sur les hanches, le regard fixé sur le médecin agité.
— Avez-vous faim, docteur ?
Le médecin s'était assis pour se reposer, à plusieurs mètres de lui.
-Faim, soif et fatigue.
Valverde remit sa chemise et s'assit pour lui tenir compagnie.
« Quand nous serons à l'hôpital, nous pourrons nous laver, manger et nous reposer. À quoi penses-tu ? Tu as l'air angoissée. »
Gonçalvez fut une fois de plus surpris par le langage alambiqué de Valverde.
« Je ne comprends toujours pas comment il a pu conserver ces corps. À présent, ils devraient être tellement décomposés qu'ils se désagrégeraient entre vos mains, si tant est que quelqu'un puisse supporter l'odeur. »
« J’ai beaucoup appris des Indiens, Docteur. Je parle du Brésil, mais ils reçoivent cet enseignement depuis des générations, depuis des millénaires. Je ne vais pas vous parler d’ères géologiques, bien sûr ; vous êtes un homme de science, et vous savez ce qui nous relie à l’Afrique. J’ai parlé avec des explorateurs, Docteur, et ils ont moins de préjugés qu’un curé de village quand ils s’adressent à moi. Il n’y a pas de recettes, Docteur, vous le savez mieux que quiconque, car les formules ne sont que de simples coïncidences. Le hasard, si l’on peut dire, gouverne le monde, et le chaos est le seul dieu qui mérite d’être vénéré. Mais personne n’est prêt à le faire, savez-vous pourquoi ? C’est trop dérangeant de vénérer ce qui est partout et invisible, mais surtout, c’est dérangeant de se sublimer à ce qui est en nous. L’âme est un chaos que nous refusons de reconnaître, car nous succomberions à la déraison. Et qui dit que la déraison n’a pas sa propre

logique ? Certainement pas les règles des formules auxquelles nous sommes habitués. » L'esprit humain est un véritable fourre-tout, cherchant sans cesse à satisfaire l'évidence. On se creuse la tête jusqu'à la folie, et on s'obstine à vouloir enfermer cette folie entre quatre murs. Et tant que rien n'y rentre, on persiste. Et c'est pour ça qu'on loue autant ? Celle qui est censée nous maintenir en vie ? N'est-ce pas, en réalité, enfermer nos restes dans un cercueil ? Il a bien quatre murs, docteur, un sol et un plafond, car on nous prive même de cela : la possibilité du paradis ou de l'enfer.
Le médecin se leva à l'arrivée du corbillard. Il souleva le corps restant et le déposa seul sur le siège du conducteur. Ce dernier attendit Valverde, qui monta à l'arrière avec le cadavre. Ils reprirent leur route vers l'hôpital.
— Mais vous n'allez pas me dire comment vous les soutenez ?
« Il existe de nombreuses méthodes et diverses substances. J'ai tout un catalogue en tête, et une excellente mémoire visuelle. Je connais les plantes et les poudres que j'ai vues, et les noms que j'ai lus. Beaucoup de latin, Docteur, et j'en suis fier, ne vous y trompez pas. Les Indiens que nous avons tant peiné à tuer auraient pu nous tuer plus tôt, mais ce que nous prenons pour de la faiblesse, ils l'appellent survie. Trouvez-vous une contradiction là-dedans ? La contradiction, c'est l'âme. Êtes-vous de ceux qui pensent que l'âme se sépare du corps à la mort ? »
-Si l'âme existe, alors oui.
— Pourquoi, docteur ? Si l'âme a besoin d'un corps pour se manifester, elle meurt aussi lorsqu'elle n'en a pas, tout comme notre cerveau meurt lorsque le cœur s'arrête.
— Voulez-vous dire que l'âme possède un compartiment corporel ?
Valverde éclata de rire, et son rire résonna dans les rues pavées menant à l'hôpital. Ils n'étaient qu'à trois pâtés de maisons, mais la charrette avançait lentement car le cheval était vieux et boitait. Bientôt, elle arriverait à l'abattoir. Quelques garçons curieux suivirent, et quelques chiens reniflaient alentour. Des mouches bourdonnaient de partout, mais personne ne se donnait la peine de les chasser.
Il était déjà trois heures de l'après-midi, et le silence de la sieste provinciale était troublé par le cliquetis des roues qui, comme le reste de la charrette et le cheval, allaient bientôt succomber aux ravages du temps, à l'instar du cadavre qu'elles transportaient. L'improbable, comme si la vraisemblance avait quoi que ce soit à voir avec le drame du monde,

résidait dans le contraste de cette scène avec le paysage. Le large fleuve formait une toile de fond vibrante et chatoyante, avec ses reflets argentés et dorés sous le soleil terne d'automne ; les maisons et les immeubles aux rideaux criards se déployaient partout ; les pavés gris des rues et la poussière qui s'élevait du reste du sol ; les grands arbres ou ceux aux cimes feuillues, le long du fleuve ou sur les trottoirs, étaient d'un vert intense et en fleurs. L'hiver n'était toujours pas là. L'été résistait à son départ, s'éloignant lentement, laissant derrière lui ses chauds vestiges à transporter en plusieurs voyages. Comme la charrette et ses cadavres ? Il y avait manifestement un humour noir dans cette ressemblance, qui défiait toute vraisemblance mais constituait la substance même qui unifiait les faits et les choses. C'était sans doute ce que pensait Gonçalvez lorsqu'il contemplait, désormais silencieux, le ciel clair, allongé sur le dos dans la charrette, comme le mort à ses côtés, respirant encore et faisant tourner ses pouces l'un sur l'autre, les mains jointes sur la poitrine, un sourire étrange aux lèvres.
Les rires s'étaient tus, mais avant de retomber dans le silence, elle avait répondu à la dernière question du médecin :
« C'est exact, mon ami. Je comprends maintenant qu'il sera mon partenaire idéal dans la tâche que nous nous sommes fixée. Ce garçon va naître, je te l'assure. Et nous ferons en sorte que la mère vive assez longtemps pour cela. »

L'hôpital était grand et ancien. Sa façade, jadis blanche, était recouverte de lierre et de mousse. Les fenêtres avaient de vieilles grilles coloniales, et des cendres tombaient des tuiles du toit, car quelque chose brûlait dans le parc à l'arrière – peut-être des branches, peut-être des cadavres.
« Il semblerait qu'ils en aient trop », dit Gonçalvez. « Vous paieront-ils bien ? »
-Ne t'inquiète pas, je connais le réalisateur.
À ce moment-là, un homme de grande taille, à la barbe sombre et aux cheveux bouclés grisonnants, apparut dans le couloir. Il devait avoir une quarantaine d'années. Sa stature bloquait la lumière qui filtrait par la fenêtre au fond du couloir. Les murs étaient blanchis à la chaux, avec quelques pans de plâtre apparents. Des lampes pendaient du plafond, et les portes qui bordaient le large couloir ne menaient pas à des chambres, mais

à des bureaux. Derrière ces portes ouvertes se trouvaient des bureaux et des bibliothèques, des classeurs et des chariots médicaux démontés. Ils étaient presque arrivés au bout du couloir lorsqu'ils aperçurent, sur la droite, un débarras rempli de lits cassés, de matelas, de brancards et de matériel chirurgical. C'est de ce débarras que surgit le docteur Cisneros. Valverde et lui se sont serré la main, puis il a présenté Gonçalvez.
« On ne se connaît pas de quelque part ? » demanda-t-il à son collègue.
-Je n'y crois pas.
Cisneros posa une main sur son front et ferma les yeux.
-Laissez-moi réfléchir, je vous connais, docteur….
Il claqua des doigts et dit :
— Ah oui, je me souviens ! On s'est rencontrés à l'université ; tu étais déjà une figure éminente à l'époque.
Il semblait heureux et émerveillé de le retrouver.
« Imagine un peu, Valverde, cet ami connaissait le corps humain sur le bout des doigts, mieux que Testut. On l’appelait pour tout, on le cherchait même dans l’amphithéâtre pendant les cours d’anatomie pour qu’il ne nous donne pas les réponses. Parfois il les écrivait, d’autres fois il les dictait en bougeant les lèvres. »
Gonçalvez sourit, mais il semblait gêné. Et encore plus lorsque l'autre homme dit :
— Et que fait-elle en compagnie de ce vaurien de Valverde ?
Les trois rirent, mais Gonçalvez ne sut que répondre. Il n'était plus une figure éminente, mais un pauvre médecin de village qui enterrait plus de gens qu'il n'en sauvait.
« Il m'aide dans mes expériences », a déclaré Valverde.
- L'assistant de Frankenstein, alors ?
« Quelque chose comme ça. » Valverde tapota l'épaule de Gonçalvez pour l'encourager. « Nous l'avons sorti du village où il se trouvait, et peut-être qu'il retournera auprès de sa famille dans le Minas Gerais. »
-Oui, je me souviens que tu étais de là-bas, d'une famille importante et riche, je veux dire. On garde encore parfois le contact avec eux, par le travail, enfin… Surtout avec les pluies qu'on a eues cet été, toutes sortes d'épidémies, le choléra, la dengue, la pneumonie, beaucoup d'enfants sont morts.

— Docteur, pouvons-nous faire affaire ? Ils nous attendent sur le navire pour reprendre la mer ; le capitaine souhaite rattraper le temps perdu.
-Oui, j'ai déjà vu le monstre sur lequel ils naviguent.
Tous trois se dirigèrent vers un escalier aux carreaux immenses et usés, dont beaucoup étaient brisés, et dont le motif était incomplet. Ils atteignirent le premier étage et entrèrent dans le bureau du directeur. « Alberto Cisneros, neurologue et neurochirurgien. » Sur un mur était accrochée une photo de la remise des diplômes, et il se souvint de Cisneros comme de ces camarades qui avaient toujours le dessus. Ils ne travaillaient presque jamais, mais obtenaient de meilleures notes que tous les autres car ils savaient charmer par leur personnalité. Ils avaient du charisme et venaient de familles aisées ; ils bénéficiaient du confort et des avantages qui manquaient aux autres. Ces derniers, comme Gonçalvez, avaient peut-être de l'argent, peut-être pas, mais ils étudiaient par vocation ou par ambition, et non par inertie, contrairement à des hommes comme Cisneros.
« Je me souviens maintenant, Docteur », dit-il en s'asseyant au bureau. « Je croyais que vous alliez vous spécialiser en anesthésiologie. »
Cisneros accueillit la remarque par un large sourire et de grands gestes des bras. Il aimait gesticuler sans cesse.
« C’est exact, mon ami, mais plusieurs d’entre eux sont morts, et l’idée de changer de spécialité m’est venue. De toute façon, comme vous le savez, je n’ai pas abandonné l’étude du système nerveux, alors maintenant je ne tue plus personne, et tout au plus je soulage ces pauvres gens de leurs souffrances habituelles. »
- Comment ça ?
« Cisneros collabore avec moi », intervint Valverde. « Même si cela ne paraît pas évident, il s’y connaît beaucoup en neurologie, et nombre de ses patients sont anglophones. Je l’aide à traduire, et ils lui servent de cobayes. Vous comprenez ? »
Cisneros regarda Valverde sérieusement, comme pour lui demander si l'on pouvait lui faire confiance.
« Parle librement, Alberto, Gonçalvez est des nôtres. Écoute, mon ami, Cisneros me fournit le matériel dont j'ai besoin, celui qu'on ne trouve qu'à l'hôpital, ou en étant médecin, bien sûr. Des médicaments, mon cher, c'est de ça qu'il s'agit, mais pas seulement ceux qu'on connaît déjà, il y a aussi ceux qui sont en phase d'essai, ou dont même le gouvernement ignore

l'existence. Souvent, les gens guérissent ; parfois, ils vivent mieux ; et, dans de rares cas, ils survivent longtemps. »
« Nous menons des recherches sur les réactions du système nerveux central. Vous savez déjà avec quelle méticulosité nous conservons des spécimens anatomiques du cerveau et de la moelle épinière. Il nous en faudrait des centaines pour tirer un quelconque bénéfice de dix, voire moins. Mais nous avons obtenu de bons résultats. Ils ne sont évidemment pas destinés à être publiés dans une revue scientifique. Mais vous et moi, Docteur, savons ce qu'est la médecine, et surtout ce que nous appelons l'académisme. L'hypocrisie est un autre nom pour la science. »
« Et la politique est la mère de toutes ces choses… », a déclaré Valverde.
Le silence se fit. Aux murs, des reproductions de Rembrandt côtoyaient diplômes et photographies. Cisneros apparaissait en blouse blanche sur presque toutes les photos : dans des chambres d'hôpital avec d'autres médecins, assis sur un lit près d'un patient mourant, ou encore dans la rue, enlaçant une vieille dame qui lui offrait des empanadas. Derrière le fauteuil où il était assis, dans une grande bibliothèque en acajou, peut-être importée d'Europe, se trouvaient de nombreux ouvrages scientifiques et littéraires, tout comme le fauteuil poussiéreux adossé à un autre mur.
Cisneros ouvrit le tiroir du bureau avec une clé qu'il avait prise sur son gilet. Il en sortit une boîte de cigares, mais à l'intérieur se trouvaient des billets de banque. Il les tendit à Valverde, qui les compta et les glissa dans la poche de sa veste. Tout cela se déroula dans un silence complet, car du couloir, on entendait les pas incessants des infirmières et des médecins, le grincement des roues des brancards et le roulement des bouteilles d'oxygène.
Soudain, une infirmière petite et trapue frappa à la porte ouverte.
-Entrez, Pérez.
Ce Pérez portait un gros sac qu'il a laissé par terre à côté de la chaise de Valverde, et un autre petit qu'il a posé sur le bureau.
-C'est le maximum que je puisse te donner pour ce semestre, mon pote.
Valverde fit un geste comme pour prendre la générosité de Cisneros pour acquise.
- Avez-vous un emploi particulier en tête ?

— Oui, quelque chose de très important. J'aimerais pouvoir vous l'expliquer en détail, mais je vous l'enverrai par lettre une fois que nous aurons terminé, probablement du Brésil.
— Avez-vous besoin d’assistants ? Pérez est un étudiant infirmier de niveau avancé, et il pourrait peut-être vous être utile.
« Nous ne sommes pas en mesure de faire cela, Alberto. Certaines personnes impliquées ne souhaiteraient pas accueillir davantage d'étrangers, c'est-à-dire des personnes extérieures à leur cercle de connaissances. Ne vous inquiétez pas, je vous tiendrai au courant dès que tout sera terminé. »
« Et j’espère que la malade se rétablira », dit Cisneros en se levant et en leur serrant la main. « J’ai entendu parler de ce qui se passe sur ce navire ; il est impossible de voyager sur ce monstre sans être entouré d’une cabale de porte-parole inattendus. »
Valverde et Gonçalvez sortirent et descendirent l'escalier. L'un portait le petit sac, délicat et silencieux, hormis peut-être le tintement occasionnel du verre ; l'autre portait le grand, dont le contenu résonnait sans cesse comme un bruit de métal.
« Tu m’énerves, Estanislao ? » demanda Valverde.
— C’est exact, Juan. — Et maintenant que j’y pense, ils n’étaient pas censés nous donner à manger et des toilettes ?
L'autre homme haussa les épaules ; il était fatigué lui aussi. Cependant, il ne portait qu'un léger sac en bandoulière, et lorsqu'il se déplaçait, il dégageait un parfum d'épices, ou peut-être l'odeur d'une vieille pharmacie.
-Ils sont trop occupés, ça se voit.
Le couloir par lequel ils sortaient était bondé de gens qui attendaient d'être vus. Des enfants pleuraient, d'autres rampaient. Il y avait des vieillards voûtés, des femmes qui gémissaient, et d'autres personnes qui discutaient, les bras croisés, comme en colère, en les regardant passer.
« Ces femmes me connaissent », a déclaré Valverde. « Je leur ai retiré plusieurs corps sans vie, mais elles ne l'apprécient pas, vous comprenez ? Elles me regardent comme si j'étais responsable de leurs actes. Elles ne se souviennent pas des hommes qui les ont mises enceintes, mais elles se souviennent, et très mal, de celui qui leur a retiré le cancer qui se développait en elles. »
— Les remords, Juan, c'est ça qui leur fait faire la grimace.

« C’est ce que je dis. Les femmes sont étranges, Estanislao, c’est pourquoi je n’ai toujours fait confiance qu’aux morts. »
— Alors pourquoi ce désir de prolonger la vie ?
Le bref silence leur permit de rejoindre la rue et de reprendre la charrette pour se rendre au port. Il devait être cinq ou six heures de l'après-midi. Mendoza leur avait ordonné de revenir avant la nuit tombée, faute de quoi il partirait sans eux. Une simple menace, une façon de se convaincre de garder le contrôle. Ils laissèrent le lourd sac derrière eux et montèrent à bord. Le cheval reprit son ancien chemin entre l'hôpital et le port, un chemin qu'il empruntait depuis tant d'années. Ce cheval n'était-il pas mort ? Peut-être valait-il mieux prolonger sa vie que celle de tant d'hommes et de femmes.
« Parce que ce sont elles qui donnent naissance aux hommes. Elles offrent chaleur et abri, mais aussi haine et remords. Tu as vu, Stanislas, que lorsqu'elles allaitent, parfois le lait est aigre et les garçons vomissent. Et ce lait est fait de leur sang. À côté de l'amour, irréversible et inévitable, il y a la haine et le dégoût, inflexibles comme des pierres plantées sur le chemin de chacun. L'accouchement est si intense, si difficile et douloureux – tu l'as vu maintes fois, mon ami – que toutes les femmes ont peur. Elles l'ont vu chez leurs mères, leurs amies, leurs tantes, ou n'importe qui d'autre, et c'est pourquoi elles demandent de l'opium ou de la morphine. »
Oui, et je leur ai répété à maintes reprises que ces médicaments l'empêcheraient de pousser suffisamment fort pour accoucher. Et pour éviter que le bébé ne meure in utero, nous devons intervenir.
Souhaitent-ils que l'enfant naisse ? N'espèrent-ils pas que la mort mette fin à toutes ces souffrances ? La vie est souffrance, et l'anesthésie un long sommeil sans rêves. Rien ne ressemble davantage à la mort que la mort elle-même.
-Parce qu'il ne se réveille pas.
« Non ! Ce n'est pas ça. La fausse mort est une double illusion créée par l'homme. Un miroir doublement inversé. Non seulement nous croyons créer un rêve auquel nous pouvons revenir à tout moment (et c'est la première illusion : l'image inversée de la gauche et de la droite), mais à notre réveil, nous sommes toujours exactement les mêmes : la même maladie et la même douleur, le jour même de notre supposé départ dans le sommeil, mais avec un poids encore plus grand, car cette absence a laissé une

nostalgie dont nous ne prenons conscience que plus tard (et c'est l'autre illusion du miroir : l'image inversée de l'inversion). »
-Ce qui donne l'image originale, sans reflets.
— Exactement. Vous êtes-vous déjà demandé pourquoi nous nous regardons dans un miroir ? Si, en regardant simplement notre corps de nos propres yeux, nous voyons déjà ce que nous sommes, sans distinction entre la gauche et la droite, et que nous obtenons l'image finale inversée, du haut et du bas, sans avoir besoin du miroir comme intermédiaire.
— Le paradis et l'enfer dans des lieux contraires à ce qu'on nous a enseigné ?
Parfois, le haut et le bas sont à l'intérieur et à l'extérieur. Les schémas ne sont que des caricatures que seuls les imbéciles prennent au pied de la lettre.
Le cheval avançait très lentement, la tête baissée derrière ses cache-oreilles. Il devait être aveugle, lui aussi. Parfois, il trébuchait sans raison apparente, et la charrette déjà branlante vacillait, les obligeant à s'accrocher fermement pour ne pas tomber.
Un chien les suivait. Gonçalvez le regarda attentivement.
« N'est-ce pas le chien du capitaine ? » demanda-t-il.
Valverde l'ignora, puis le regarda.
Ce chien a quelque chose de spécial. Il semble de pure race, du moins issu d'une race déchue. Comme ce grand navire qui ressemble à un fantôme napoléonien errant sur le fleuve, perdu dans les bidonvilles d'Amérique du Sud.
—Vous êtes dramaturge, Juan.
« Je suis flatté, Estanislao. La science et l'art sont plus liés que le commun des mortels ne le pense. »
N'est-ce pas la même chose ? Sauver une personne mourante, c'est savoir et inventer.
Valverde le surveillait sans lâcher les rênes.
« Cela ne cesse de m'étonner, mon ami. J'avais perdu tout espoir de trouver une quelconque connexion dans mon domaine — je veux dire, des connexions de pensée, ou d'âme, pourquoi pas ? »
Arrivés au port, le cheval s'effondra, d'abord sur ses pattes avant, puis sur ses pattes arrière. La charrette faillit se renverser, mais ils en sortirent et détachèrent le harnais.

« Le pauvre homme est déjà en train de mourir », dit le médecin.
L'animal gisait maintenant sur le flanc, mais il n'était pas encore mort.
- Que faire ? Nous n'avons pas d'armes.
Valverde retourna à la charrette et en sortit une houe.
Recule un peu, mon ami…
Et il enfonça la houe dans le cou du cheval, droit dans l'artère carotide. Le sang jaillit, ralentissant peu à peu.
« Qui sait combien j'aurais souffert davantage sans cela ? » a déclaré Gonçalvez.
« Mais le voulait-il ? Souffrait-il, ou sa mort fut-elle sans douleur ? Qui pourrait nous le dire ? Nous les jugeons comme nous nous jugeons nous-mêmes. Si je ne peux même pas comprendre ce qui se passe dans l'esprit d'un homme, comment pourrais-je connaître celui d'un animal ? » se dit Valverde à voix haute.
Le chien était resté assis à plusieurs mètres de là tout ce temps, et soudain il s'est mis à hurler. Il avait du sang dans son pelage.
-C'est peut-être la réponse, Juan.
La nuit tombait presque. La ville était éclairée par des lampes à huile et des lanternes. La rivière restait sombre.
Valverde appela le chien, et celui-ci les accompagna jusqu'à la barque encore amarrée au vieux quai. Il monta à bord avec eux, et tous trois retournèrent au navire.

*

Ils entrèrent dans la pièce où il avait laissé le corps de Carla. Gonçalvez déposa le sac à même le sol, dans l'obscurité, tandis que Valverde allumait des lampes. Le cadavre apparut alors, net et lumineux, le visage figé dans une angoisse incertaine, pâle mais pas trop, le cou court où se dessinaient de légères ombres de cheveux, d'un blond si pâle désormais cendré, les seins encore fermes, ni trop gros ni trop petits, juste la bonne taille pour Carla, l'abdomen et le bassin, sereins à jamais, et le pubis, cette ombre qui

connaît le plaisir et qui, tôt ou tard, se métamorphose en son vrai visage : d'abord la désillusion, puis le vide, et enfin, une angoisse perpétuelle. Gonçalvez la contemplait, presque sans voix, extatique, se remémorant la nuit qu'il avait passée avec elle.
« Calme-toi, Estanislao, » dit-il en lui passant un bras autour des épaules. « On l'a retrouvée morte dans les toilettes, au petit matin. Non, ce n'est pas nous ; je sais que les membres de l'équipage étaient avec elle après. Elle a des contusions et des lacérations, rien d'extraordinaire, tu sais. Mais je pense que son cœur n'a pas tenu le coup. »
— Pourquoi l'avez-vous amenée ici ? Vous n'avez rien dit au capitaine ?
« Le capitaine a déjà bien assez de problèmes, vous ne trouvez pas ? Et puis, nous avons aussi notre propre travail. »
Ils éteignirent de nouveau les lumières, sortirent et fermèrent la porte à clé. Le navire était de nouveau en mouvement depuis une demi-heure, soit depuis leur arrivée. Il était passé minuit. Ils allèrent à la cuisine et mangèrent en silence ce qu'ils trouvèrent. Ils firent chauffer de l'eau et descendirent aux salles de bains. Le sol était maculé d'ombres noires, mais il était trop tard pour allumer la lumière. Le vieil homme responsable leur apporta des seaux et remplit les baignoires. Estanislao et Juan se déshabillèrent et entrèrent dans les baignoires.
« Nous méritons cette pause », a déclaré Valverde.
Gonçalvez regarda autour de lui, comme s'il revoyait les scènes de cette nuit-là et qu'il avait besoin d'expliquer quelque chose.
« Mon ami, cesse de t'inquiéter. Ton problème, c'est que tu t'attardes trop sur ce qui est insoluble. Sommes-nous coupables ? Rien n'est moins sûr. Et même si c'était le cas, ne nous laissons pas berner par les prétendus devoirs prêchés par les prêtres. La loi ? C'est une version encore plus diabolique, car elle utilise la raison pour rejeter la raison elle-même. L'homme, Estanislao, est sentimental, mais plus encore, hypocrite, car il se sert de ses sentiments pour exalter ou diffamer ce qui lui plaît. La vraie raison n'est même pas froide, comme on dit, elle est simplement pure. Aussi pure que cette femme morte enfermée là-bas. Le savoir ne meurt pas, mon ami, pas plus que la raison, si puissante, si étonnante, qu'il nous faut même renoncer à l'admirer si nous voulons continuer à penser rationnellement. L'homme est si faible, plus faible qu'un agneau, qu'il

idolâtre tout ce dont il a besoin. » Il est incapable de marcher droit dans le vide car il confond l'architecture de la raison avec les sermons des hôtes.
Il se leva et s'approcha de Gonçalvez, qui le regardait et comprenait. Valverde n'avait jamais vu une telle amertume sur un visage, et encore moins une telle sagesse. « Estanislao est plus savant que moi », se dit-il. « Je ne suis qu'un esprit ouvert et perspicace. »
Il s'accroupit et posa ses coudes sur les bords de la baignoire. Il caressa la tête de Gonçalvez, qui le regardait avec un chagrin inconsolable. Puis il s'assit sur le rebord et, toujours silencieux, lui fit poser sa tête sur sa cuisse, et continua de le caresser. Gonçalvez pleurait, mais c'était peut-être simplement la vapeur de l'eau sur son visage.
Au bout d'un moment, Gonçalvez se leva et s'assit sur le bord. Valverde commença à le sécher, mais voyant qu'il paraissait toujours bouleversé, il le secoua par les épaules.
-Allons, mon vieil ami, j'ai l'impression de te connaître depuis des siècles, ton âme semble faite de verre.
- Qu'est-ce qu'on va faire ?
— C’est exactement ça : retrouver l’âme de Carla et la donner à Altea.
- Qu'est-ce que tu dis?
« Ce n'est qu'une façon de définir les choses, rien de plus. Qu'est-ce que l'âme ? Est-ce l' *anima* des Grecs ? N'est-ce pas la psyché ? Et où se trouve la psyché sinon dans le cerveau ? C'est là qu'il faut la chercher. C'est un corpuscule, paraît-il. »
-Mais Carla est déjà morte…
« Quand allez-vous enfin vous débarrasser de cette scolastique absurde ? Le corps et l'âme se séparent-ils à la mort ? Si l'âme a besoin d'un corps pour se manifester de son vivant, pourquoi doit-elle survivre à la mort ? L'esprit n'est-il pas ce que nous appelons conscience, et la conscience n'est-elle pas ce que nous appelons âme ? Qu'est-ce qui nous dicte le bien et le mal ? Toutes ces absurdités que nous avons bâties sur les principes de l'âme ne sont que des manifestations déguisées de notre corps. Docteur, que savez-vous de la physiologie ? Pas plus d'un pour cent. Le reste, c'est laisser le corps suivre son cours, laisser le temps faire son œuvre et apprendre de l'expérience. »

- *Ah la mort ! Venez!* - murmura Gonçalvez.

Valverde lui tapota l'épaule pour le féliciter.

— Quelle fantastique dichotomie apparente dans les vers du barde ! Seule la langue anglaise permet d'exprimer une telle complexité en si peu de mots.
Il la serra fort dans ses bras, sans la moindre affectation. Les femmes apaisent et enflamment la passion, mais elles sont incompréhensibles, se disait Valverde. L'âme d'Estanislao Gonçalvez, en revanche, était ancienne et demeurait intacte. Une pièce émaillée et polie qui ne nécessitait qu'un dépoussiérage occasionnel. Ses études de médecine n'avaient été qu'une tentative désespérée d'échapper à un héritage qui constituait son essence même, mais elles ne l'avaient mené que sur un chemin plus ardu, au même point : le travail de sa famille n'était pas un commerce – une simple conséquence inévitable du quotidien – mais la raison d'être de leur existence. « Qu'est-ce qui m'appartient ? » s'était demandé Valverde à maintes reprises. L'absence de discipline précise l'avait souvent désorienté et égaré, jusqu'à ce qu'il cesse de s'inquiéter : tout ce qui touchait à l'homme et à son humanité le touchait désormais.
Gonçalvez avait cessé de pleurer. Sa barbe de plusieurs jours, raide et piquante, effleurait le visage et l'épaule de Valverde. Il y avait deux corps, mais l'obscurité du navire les engloutissait. Ils étaient tous deux une créature à huit pattes, peut-être une araignée. Poilue, aussi. Immobile, attendant que quelque chose s'approche pour se mettre en mouvement, sans toutefois manifester le moindre malaise. Dans l'obscurité, ils aperçurent le passé lointain de ce qui n'était pas l'histoire. Ce n'était ni prémonition ni réincarnation, mots vains servant à bâtir un fragile échafaudage. C'était peut-être la transsubstantiation, si tant est que ce mot ait un sens. *Voir* était sans doute le verbe le plus approprié pour la définir. Voir, ce n'est pas sentir, c'est vérifier : la science observée d'un œil prolifique. Et parfois, les yeux aveugles sont les plus lucides.

Le matin, Gonçalvez fit sa visite habituelle à Altea. Rien n'avait changé, hormis la routine et le déclin attendu. Valverde passa devant la porte de la cabine et s'arrêta pour écouter.
« Y a-t-il un espoir, docteur ? » demanda Carmen.
Le médecin ne répondit pas et partit avec Valverde. Ils entrèrent dans la chambre de Carla. Gonçalvez retroussa ses manches et commença à vider le grand sac. Il contenait des bocaux de la taille de ceux utilisés pour les

conserves, qu'il déposa sur l'étroite table contre le mur. Valverde sortit d'autres petits sachets du plus petit sac ; ceux-ci devaient contenir des médicaments et des poudres, des ampoules et des flacons d'pharmacie : brumoïdes, alcaloïdes, belladone. Ils déposèrent tout sur la même table. Puis ils sortirent des instruments chirurgicaux : pinces, scalpels, ciseaux, écarteurs, gouges, ciseaux à bois et fils.
« Est-ce bien ce que je crois ? » demanda Gonçalvez en regardant les bocaux. Il essayait de se distraire en pensant à autre chose qu'au corps qui les fixait derrière eux.
— C'est exact. Des placentas. Aurora me les envoie d'Entre Ríos. Elle est la seule à savoir comment les conserver. Ils les stockent à l'hôpital, mais ils ne savent pas comment les utiliser sans mes instructions.
- Qui est Aurora ?
« Ma cousine germaine, ou quelque chose comme ça. C'est la fille de mon oncle et de ma tante paternels, même s'ils étaient demi-frère et sœur du côté de mon père. Inceste ? On pourrait dire ça. Mais de cette union est née une femme extraordinaire. J'aimerais tellement que tu la rencontres ; je pense qu'elle t'apprécierait. Ton côté introspectif s'accorderait parfaitement avec son exubérance. Et vos esprits seraient en parfaite harmonie ; vous êtes tous les deux si cultivés que vivre ensemble serait un échange constant d'idées et de réflexions. Et le sexe, mon cher, serait fantastique, j'en suis sûre. »
Valverde ouvrit les bocaux. Certains placentas étaient presque entiers, d'autres en fragments. Le formol engourdit un instant leur odorat, puis ils les ramassèrent avec des pinces. Ils les déposèrent sur la table.
« Une fois sèches, nous les réduirons en poudre. Ensuite, nous la mettrons dans les bocaux vides. » Et elle montra les petits bocaux munis de bouchons en caoutchouc.
« Nous allons maintenant nous intéresser à notre ami. J'ai besoin de tes connaissances en anatomie, Estanislao. Je ne peux pas disséquer, car je détruirais ce que je souhaite récupérer. Ce que je cherche se situe au-dessus de la selle turcique, du côté gauche. J'étudie cette partie de la base du crâne, et plus précisément le scaphoïde, depuis des années. J'en ai disséqué beaucoup, mais le tissu cérébral est aussi fragile que de la gélatine. Je ne cherche pas l'os lui-même, mais un corpuscule qui, d'après

les anatomistes anciens, se trouve juste là : dans le quadrant postérieur gauche. »
- L'hypothalamus ?
— Pas exactement. Selon certains, ce que je recherche est une dépendance, une sorte d'appendice de l'hypothalamus ; d'autres le considèrent comme totalement distinct.
— Et comment ça s'appelle ? Je ne me souviens pas avoir lu quoi que ce soit à ce sujet.
— Elle n'a pas de nom car personne ne l'a remarquée. Hérophile fut le premier à la décrire.
— Mais vous me parlez d'hypothèses, Juan. Plus anciennes que Mathusalem.
Rivière Valverde.
-Je sais…
Ils se regardèrent. Valverde le ferait sans lui, si nécessaire.
-Nous avons toute la journée, jusqu'à ce que les placentas sèchent.
Gonçalvez a acquiescé.
Juan Valverde de Amusco prit alors un rasoir sur la table et rasa la tête de Carla. Ses cheveux se desséchèrent et tombèrent au sol. Gonçalvez regarda, sa tristesse s'estompant peu à peu. Dehors, les cris de l'équipage résonnaient. Le murmure du fleuve se mêlait aux cris de nombreux oiseaux sur la rive.
« Puis-je continuer ? » demanda-t-il.
Valverde sourit :
« Ce sera un honneur, docteur. » Et il lui tendit le scalpel.
Estanislao Gonçalvez pratiqua une longue incision dans le cuir chevelu, au-dessus de l'os pariétal gauche. Il sépara la peau du crâne. Valverde nettoya le peu de sang restant, en partie liquide, en partie coagulé. Puis il lui tendit le poinçon et le marteau. Gonçalvez perfora l'os à coups secs, formant une fenêtre d'environ dix centimètres sur dix. Ils scièrent l'os entre les points de suture et soulevèrent le lambeau. Les méninges étaient encore humides et fraîches. C'était bon, très bon. Au fond, ce que Valverde cherchait était encore vivant.
Gonçalvez prit alors le trocart des mains de Valverde et l'inséra lentement dans le cerveau. Il marqua une pause, observa le visage de Carla et prit des mesures du bout des doigts, au niveau du nez, des orbites et des oreilles. Il

calculait et mesurait mentalement. Il parvint à des chiffres qu'il murmura à voix basse. Valverde le regardait, stupéfait. Son travail avait toujours consisté à disséquer des cadavres, à explorer et à retrouver les larges fragments d'une forêt dense où la méticulosité était impossible.
Le camion s'enfonçait très lentement, millimètre par millimètre. À deux ou trois reprises, il recula à peine avant de repartir en avant. Gonçalvez transpirait.
« J'ai déjà touché l'os sphénoïde », a-t-il dit. « Mais je n'ai absolument aucune idée de l'endroit où piquer. »
— Pour l’instant, tout ce que vous trouverez autour de vous, qu’il s’agisse de glandes, de matière grise ou autre chose, nous suffit. Quelques cellules nous suffisent.
Gonálvez manipulait le trocart avec le pouce et l'index de chaque main : une main explorait les sensations du tissu touché par le trocart, la consistance du matériau exploré, tandis que l'autre perçait et extrayait le tissu. Il n'y avait qu'une seule chance pour cette unique expérience ; le trajet de l'instrument ayant déjà endommagé le reste du tissu, une seconde tentative était inutile.
Il retira ensuite le trocart et, par le tube creux de la canule, préleva trois millimètres de tissu mou et gris qui ne se désintégra pas lorsqu'on le plaça dans le bocal que Valverde lui tendit. Valverde contempla l'échantillon avec ravissement.
Que de corps j'ai sacrifiés pour rien en essayant de faire ça ! On l'a trouvé, ma chère, on l'a trouvé…
— Quoi ? — et Gonçalvez regarda le cerveau mort de Carla.
— L'âme ? Je ne sais pas, vraiment je ne sais pas, mais elle est belle.
« On qualifie toujours de beau ce à quoi on aspire. Mais l'âme n'est pas toujours belle », a déclaré Gonçalvez en suturant et en recouvrant le crâne de Carla d'un bandage.
Il avait déjà vérifié que certaines morts ne sont pas définitives, mais si c'était son âme qui avait été extraite, la femme était désormais bel et bien morte.

La nuit était déjà tombée et ils étaient toujours enfermés dans la pièce. À plusieurs reprises dans l'après-midi, ils entendirent quelqu'un les appeler : tantôt les marins, tantôt le capitaine ou Mara. Personne ne savait que

Valverde avait occupé cette pièce jusque-là inutilisée du deuxième pont. Une seule fois, quelqu'un tenta d'ouvrir la porte ; des voix se firent entendre dans le couloir, mais personne n'appela pour demander qu'on ouvre.
-Demain, nous appliquerons les remèdes à Altea, il faut donc préparer les bocaux.
Les placentas étaient déjà secs et avaient rétréci à la taille de simples coquilles plates ou incurvées, qui se fendaient au toucher. Valverde les broya dans un mortier, puis récupéra la poudre à la cuillère et la mit dans les petits pots que Gonçalvez lui tendait, qu'il ferma ensuite.
Ils ont placé chaque bocal dans un compartiment d'une boîte qui était verrouillée.
Ils ont frappé à la porte une nouvelle fois ; quelqu'un avait dû apercevoir des lumières à travers l'entrebâillement.
« Qui est là ? » C'était la voix de Márquez. « C'est toi, Valverde ? »
-Oui, mon ami.
— Que faites-vous ici, et qui vous a autorisé à occuper cet endroit ?
— Je me repose et je lis, mon ami. J'ai trouvé l'endroit vide et sale ; il ne m'est pas venu à l'esprit de demander la permission.
Márquez ne répondit pas. On entendit ses pas s'éloigner dans le couloir. Il était probablement en train d'informer le capitaine.
« Que fait-on du corps ? » demanda Gonçalvez.
« On va laisser entrer le capitaine et lui dire la vérité. Il était avec nous ce soir-là, n'est-ce pas ? »
Dix minutes plus tard, ils entendirent les pas de deux hommes.
Valverde, espèce d'enfoiré ! Ouvre tout de suite ou je te descends !
« Je vous en prie, capitaine, entrez seul. C'est très important. »
- Mais qu'est-ce que tu fais, espèce d'abruti ! C'est bon !
La porte était déverrouillée et s'entrouvrit à peine pour laisser passer Mendoza. Le capitaine regarda Valverde, prêt à le frapper, mais aperçut le médecin.
« J'aurais dû me douter que ce fou l'avait convaincu, docteur. Il a négligé ses devoirs envers Altea… »
-Capitaine, si j'étais absent un après-midi, c'était pour pouvoir me rattraper plus tard…

Mendoza aperçut alors le cadavre. Il lui prit la tête entre ses mains et y enfouit son visage.
-Nous l'avons retrouvée morte, capitaine, tôt le matin.
— Mais vous avez dit…
— Que voulez-vous que je dise ? Que des hommes, dont nous, l’ont violée toute la nuit et qu’elle n’a pas pu le supporter ? Ou que c’est à cause de la drogue et qu’elle est tombée tellement de fois que ça explique ses bleus ?
Depuis son départ de Buenos Aires, Mendoza avait dû régler d'innombrables irrégularités : permis de cabotage, licences commerciales, infractions à bord du navire, contrats de travail non déclarés. Grâce à ses relations et à celles de sa famille, il avait des contacts dans tous les services gouvernementaux le long du fleuve Paraná. Non, ils ne l'avaient pas inquiété pour autant. Ils n'étaient même pas encore montés à bord quand quelqu'un est venu signaler la fusillade d'Altea. Il avait dépensé plus en pots-de-vin qu'en réparations. Mais s'ils découvraient la mort de cette prostituée, il n'était plus sûr de s'en tirer.
— Et vous, Valverde, que comptez-vous faire ? Le laisser ici jusqu'à ce qu'il pourrisse ?
-Je la ferai sortir ce soir, capitaine.
Mendoza aperçut les instruments médicaux sur la table, les chiffons sales et les flacons de médicaments.
« Tout cela est pour Mme Altea et le garçon, capitaine », a déclaré Gonçalvez.
Et elle l'a cru.
Il partit en refermant la porte derrière lui. Ils l'entendirent leur dire de ne plus les déranger dans cette pièce.
Ils n'ont pas dîné ce soir-là.
Gonçalvez partit avec les fioles de poudre et l'échantillon de tissu prélevé sur Carla. Valverde lui ordonna de se rendre dans sa chambre et de n'en sortir que le lendemain matin, heure à laquelle il viendrait le chercher.
Valverde sortit les dernières grandes fioles. Il se couvrit la bouche et le nez d'un épais tissu, enfila des gants de cuir et des lunettes de protection. Il déboucha les fioles. Il sentait encore les vapeurs âcres. Il vérifia ses bottes, au cas où du liquide se serait répandu sur le sol, puis commença à verser l'acide sur le corps. Il constata la rapide corrosion, des volutes de fumée s'échappant rapidement et se dissipant aussitôt. L'odeur et la chaleur

s'intensifièrent. Il vida toutes les fioles, mais le corps de la femme n'était pas imposant. Elle ressemblait presque à une enfant.
Il sortit et ferma la porte. Il regagna sa cabine. Il ne dormit pas. À quatre heures du matin, il retourna dans sa chambre, se souvenant de s'équiper comme la dernière fois. Sur la table gisaient des restes d'ossements calcinés. À l'aide d'une pelle, il les mit dans un petit sac. Il sortit dans le couloir encore plongé dans l'obscurité, ôta son équipement de protection à l'exception de ses gants. Il descendit deux étages jusqu'à la chaufferie. Le chauffeur était allongé sur le sol, comme d'habitude, ivre et à moitié nu. Valverde ouvrit la trappe et jeta le sac à l'intérieur.
Le crépitement du feu lorsque la porte s'ouvrait et se refermait fit sursauter le garde. Le corps noir, noirci par la suie, ruisselait d'alcool. Mais il ne se réveilla pas.
Valverde retourna dans sa cabine, se déshabilla et s'allongea entre des draps propres.

*

Il était levé à six heures du matin et, tandis qu'il urinait dans le pot de chambre, on frappa à la porte de sa cabine. Le capitaine l'appelait à son bureau. Il jura entre ses dents et le jet d'urine mouilla le sol. Il finit de s'habiller. Il n'y prêta aucune attention.
Il sortit et se rendit directement dans la chambre de Gonçalvez. Il frappa deux ou trois fois, sans obtenir de réponse, mais la lumière d'une lampe vacillait encore sous la porte, tamisée par le soleil matinal qui filtrait par le hublot. Il l'ouvrit et vit le docteur allongé, encore habillé. Il devait être éveillé peu de temps auparavant et dormait profondément. Il se sentit mal de le réveiller, mais il n'avait pas le choix. Il s'assit sur le lit et lui caressa le visage. La barbe sombre et les traits allongés lui rappelaient les hommes qu'il avait connus dans son enfance au Brésil. Valverde était d'origine portugaise, mais lorsque ses grands-parents s'étaient installés en

Amérique, ils n'étaient plus riches. Ils étaient instruits, cultivés, et leur religion était un mélange de catholicisme, de protestantisme et de luthéranisme. Tout cela avait abouti à un athéisme qui s'était enraciné dans le seul soutien plausible pour les libres penseurs comme eux : la science, sous toutes ses formes. Naturel ou surnaturel, car ces noms ne désignaient rien de plus qu'une ignorance transitoire, bientôt surmontée par une connaissance naissante.

Les Brésiliens qu'il avait rencontrés à la ferme où son père élevait des poulets et des moutons, et cultivait un café si rare qu'il était difficile à récolter en abondance, ressemblaient à Gonçalves : grands et maigres, le corps squelettique et poilu, et un regard toujours empreint d'angoisse. Un jour, il était allé vendre un sac de café en ville. Il y était allé à cheval ; il avait seize ans et possédait sa propre collection d'herbes et d'animaux dans une grange, à l'écart, sur la ferme. Le sac embaumait. Comment son père parvenait-il à un tel arôme ? Il était tout petit quand il l'avait vu écraser les grains de café sur la table de la cuisine, devant sa mère. Des grains différents, rapportés de divers endroits, du Brésil, d'Équateur ou de Colombie, à l'arrivée des étrangers, et c'est ainsi qu'il avait tissé de nombreux liens commerciaux. Parfois, il envoyait un ou deux sacs à ses parents âgés à Lisbonne. Mais le climat n'arrangeait rien ; le café qu'il récoltait était si fragile que, sans les précautions nécessaires, il se desséchait rapidement.

Ce jour-là, en ville, il rencontra un acheteur qui se rendait à Buenos Aires. Il s'appelait Gaspar Santos et c'était un marchand qui allait s'y installer. Ils s'assirent au comptoir, l'homme salua le garçon et huma le sac. Il déplora le manque de production, car cela aurait permis aux Valverde de recouvrer la fortune perdue dans leur pays d'origine. Non, dit Juan, son père ne savait pas comment tirer davantage de ce café. Souvent, c'était comme un miracle, mais il disait que les miracles ne sont rien d'autre que la lucidité d'un homme un jour particulier, où tout cesse d'exister et où une seule chose prévaut dans le vide. Cette chose, c'était le miracle, sans aide ni obstacle, sans énergie extérieure, ni quoi que ce soit d'autre. Une telle concentration que le cœur de cette chose possédait son plein potentiel, sans aucune distraction. Ce miracle n'avait pas besoin d'être démontré ; il était là, et il se déployait de lui-même. L'arôme de ce café était quelque chose de semblable.

Un vieil homme, vêtu d'un costume élimé et imprégné d'une odeur de crasse, se tint près d'eux. Santos le regarda et rit, mais Juan Valverde l'observait avec méfiance. Il lui dit de ne pas s'inquiéter, que même s'il avait l'air d'un vagabond, il était pratiquement le maître du monde. Car il s'appelait Domingo Gonçalves, l'un des hommes les plus riches du Brésil. Fossoyeurs et entrepreneurs de pompes funèbres, sa famille était disséminée dans toute l'Amérique du Sud et issue de la haute aristocratie portugaise. Le vieil homme ignora le garçon et murmura à l'oreille du marchand : « Très bien », répondit ce dernier en lui tendant une épaisse liasse de billets. Le vieil homme s'en alla.

Le garçon observait avec curiosité. Qu'avait donc fait le vieil homme pour mériter une telle somme d'argent de la part de Santos ? Santos lui dit de ne pas tenir compte de la transaction. « Ma femme est décédée récemment, expliqua-t-il. Les frais de la veillée funèbre, des obsèques et de l'inhumation – tout le faste et les cérémonies qu'elle méritait, compte tenu de son rang social élevé. J'ai dû faire tout cela pour ne pas froisser ma belle-famille. » Il s'approcha du garçon et lui serra l'avant-bras gauche, posé sur la table. Il parla sans cesse , incapable de se contenir. Il disait beaucoup de choses, toutes confuses et décousues. Son haleine sentait le whisky.

Juan Valverde craignait que, dans cet état, et après avoir dépouillé Santos d'une telle somme, elle ne le rembourse pas pour le sac de café. Soudain, toute l'histoire, racontée de façon chaotique par Santos, prit son sens. La femme était issue d'une famille aristocratique, et lui, un simple marchand de tissus. Il l'avait rencontrée un jour où elle était allée acheter du tissu pour une robe destinée à la dame de compagnie de sa dame. Non, elle ne fréquentait pas ce genre d'endroits ; elle n'était entrée dans la boutique exiguë de Gaspar Santos que par nécessité. Allaient-elles au théâtre, ou peut-être dans un salon ? Quoi qu'il en soit, ce jour-là, la future épouse de Santos fut charmée par le sourire du marchand. De l'attirance, peut-être, plus du désir que de l'amour. Ils s'enfuirent, se marièrent et revinrent. La famille pardonna à la fille rebelle et accepta le roturier à condition qu'il fasse ses preuves. Mais le marchand n'était pas très futé, comme il ne tarda pas à le démontrer. Il demanda de l'argent à sa femme pour lancer une entreprise après l'autre, et toutes firent faillite. Il a ensuite demandé de l'argent pour vivre sans travailler. Après cela, il n'y a plus eu de

relations sexuelles, et plus tard, les disputes sont devenues la seule interaction entre les époux.
Elle était morte à trente-six ans, un mois avant cet après-midi au bar. Comment était-elle morte, demanda le garçon. Elle est morte un jour, comme ça, dans son lit. Il l'a trouvée un matin en allant voir si elle avait des bijoux à mettre en gage, car ces derniers temps, elle passait des nuits avec son amant. Elle était allongée sur le dos, un bras pendant hors du lit et un filet de sang coulant de sa lèvre inférieure. La famille est arrivée et a fait enquêter. Les domestiques ont dit avoir entendu la dame crier, et la voix d'un homme proférer des insultes et des coups, mais c'était si différent de la voix feutrée de Santos qu'ils n'ont pas pu être sûrs que ce soit lui. Gaspar Santos, un marchand. Un expert pour convaincre les réticents d'acheter. Juan Valverde, malgré son jeune âge, en avait vu passer beaucoup. La force de la main qui serrait son avant-bras était considérable, et les épaules du marchand étaient habituées à soulever de lourds rouleaux de tissu.
La nuit tombait. Juan avait été incité à boire plus que d'habitude. Il était ivre, mais Santos l'était encore plus. Il répétait sans cesse : « Ce n'était pas moi, ce n'était pas moi », en s'inclinant comme s'il était face à un agent de la police. Finalement, il s'endormit sur sa chaise, les bras ballants, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte, ronflant bruyamment. Les autres clients riaient. Quand presque tout le monde fut parti, Juan Valverde s'approcha, fit semblant de l'aider à se rasseoir et fouilla ses poches. Il y avait encore des billets, et il les sortit tous. Une fois dehors, il les compta ; il n'y en avait pas beaucoup, à peine plus que le prix d'un paquet de café.

Il toucha de nouveau le visage du médecin. Il ressemblait beaucoup au vieil homme qu'il avait connu tant d'années auparavant, mais celui qui était à ses côtés s'était efforcé de se distinguer de sa famille, et n'avait réussi qu'à s'enliser davantage. Mais comment employer ce terme ? S'enliser était le métier de la famille, et ils en tiraient profit. Profiter de la mort d'autrui, est-ce cela s'enliser ? Estanislao l'avait compris ainsi, et il avait étudié la médecine pour sauver les hommes avant que sa famille ne les enterre, et il s'en était éloigné autant que possible. Mais il n'avait gagné ni argent, ni prestige, ni même satisfaction : les gens mouraient, et c'était lui qui les enterrait. Lentement, il reviendrait, la tête baissée et honteux, au centre

qu'il avait fui. Cela se lisait dans l'angoisse qui se lisait sur son visage pendant son sommeil. Il y a des hommes si transparents, se disait Valverde, qu'ils sont comme l'eau : ils diluent ce qui est malsain et se trouvent irrémédiablement contaminés.
Estanislao se réveilla et se couvrit les yeux.
« Je sais », dit-il.
Elle se leva et se lava le visage. L'eau du lavabo était sale et tiède. Elle se détourna, le regard trouble et les yeux mi-clos.
-On nous servira plein de café quand on arrivera dans la chambre.
Il prit la mallette de Gonçalvez où il avait rangé des instruments chirurgicaux et la boîte contenant les flacons.
José Iribarne se trouvait dans la cabine d'Altea, où il avait passé la nuit, et Natacha y était entrée peu de temps auparavant.
« Bonjour docteur », dit-elle. « Nous vous attendions hier après-midi… »
Iribarne se leva de sa chaise en s'étirant, un mouvement qu'il tenta de dissimuler pour ne pas atténuer son expression de colère.
— Docteur, Altea est très malade et vous osez négliger vos devoirs.
Pour Gonçalvez, fatigué et irrité, cela suffit à le réveiller complètement. Ceux qui le connaissaient calme et soumis furent surpris.
« Vous n'avez pas besoin de me parler de l'état de cette dame, monsieur. Je la vois depuis qu'elle est tombée malade, et je suis allée la voir hier matin. Rester là à la fixer comme vous le faites ne va pas l'aider. D'ailleurs, j'ai été occupée à étudier son cas en détail. »
Son expression était ferme, son visage sérieux. José ne lui répondit pas.
« Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je vous demande de quitter la pièce. Nous allons commencer un traitement plus agressif et définitif avec Valverde. »
Natacha les regarda un à un, et resta silencieuse.
« Madame, » lui dit Gonçalvez, « auriez-vous l’amabilité de demander beaucoup de café et quelque chose de léger pour le petit-déjeuner ? »
« Bien sûr, docteur. » Et alors qu'il partait, il trouva Máximo à la porte, qui l'ignora. Il entra précipitamment, furieux et presque en criant.
— Valverde ! Je lui ai ordonné de venir à mon bureau il y a presque une heure.
« Je suis désolé, capitaine, dit Gonçalvez, mais nous ne pouvons pas reporter cela, j'ai besoin de Valverde. »

Rares étaient ceux qui respectaient Valverde, mais la voix du médecin, désormais si ferme, renforçait l'autorité professionnelle qui avait toujours été implicite.
« Ne vous en faites pas, docteur. Mon mari fait ces petits gazouillis de temps en temps pour ne pas oublier qu'il est le capitaine de ce vieux navire… » Natacha sourit ironiquement, mais soudain, elle devint sérieuse et regarda au fond de la salle. « D'accord, ma chérie… » Sa voix se fit alors triste.
Tous la fixaient, se demandant à qui elle parlait. José se tapota la tempe du doigt. Cette femme était folle, fit-il comprendre aux autres. Elle ne le vit pas, baissa la tête et s'adressa à Máximo comme une épouse soumise qui s'excuse. Quelqu'un d'autre, peut-être quelqu'un qu'elle respectait, l'observait.
«Allons, Máximo, laissons le docteur et son assistant faire leur travail.» Il jeta un coup d'œil derrière lui et son visage s'illumina de soulagement en apercevant un sourire ou un geste bienveillant apparaître dans l'ombre derrière le lit.
José Iribarne n'avait pas bougé.
-José, laissez-nous tranquilles, s'il vous plaît.
Valverde, je vous suis très reconnaissant pour ce que vous avez fait pour moi, mais je ne pars pas d'ici. Je veux voir ce qu'ils vont vous faire.
Valverde s'apprêtait à répondre lorsqu'il vit Mara arriver pour sauver la situation.
« Mon cher, ils doivent faire leur travail. Je leur fais confiance. Nous avons tous une mission à accomplir, et c'est la même. N'est-ce pas, Juan ? »
Iribarne hésita encore un peu, puis finit par céder. Ils partirent et fermèrent la porte.
Pendant qu'ils préparaient le nécessaire chirurgical et les flacons, Carmen arriva avec le café. Elle jeta un coup d'œil aux instruments médicaux, fit le signe de croix et partit. Valverde ferma la porte à clé.
Il retira le bandage qui recouvrait l'orbite gauche et la tête d'Altea. Ses cheveux avaient repoussé et étaient lavés quotidiennement. La cicatrice était sèche, mais au lieu que de nouveaux tissus se forment pour combler le vide laissé par l'œil mort, ou ce qu'il en restait, elle était vide.
Gonzálvez illumina l'arrière-plan avec sa lampe torche.
— Rien que le vide, et en arrière-plan, l'anneau de Zinn, clair et net.

« La nature est sage », dit Valverde en riant. Mais le médecin ne rit pas.
— Ou comme si elle nous attendait.
Il a braqué une lumière sur son œil droit après lui avoir soulevé la paupière.
« Aveugle, comme toujours. Mais je vous assure, Juan, que lorsque j'éclairais le bandage de son œil gauche, il avait une sorte de réflexe. Maintenant, il ne réagit plus… »
-Parce qu'elle est en train de mourir...nous devons lui faire une injection au plus vite.
Ils la tournèrent sur le côté et découvrirent son dos. Valverde la lava pendant que Gonzálvez préparait les seringues. Puis, il palpa un espace entre ses vertèbres lombaires, le ponctionna avec l'aiguille et en préleva du liquide céphalo-rachidien. Il le versa dans le flacon et la poudre se dissoutit. Il remplit à nouveau le piston et retourna au même espace intervertébral. Il injecta très lentement.
« Combien ? » demanda-t-il.
— Je ne sais pas… la seringue entière. Ce sera une par jour au moins, ou on adaptera en fonction de l'évolution.
Cette étape était terminée. Ils remirent Altea dans sa position initiale. Elle respirait lentement, froidement, et était pâle. Gonçalvez écouta son abdomen. Le fœtus résistait encore.
« Il semble être en meilleure santé qu'elle », a-t-elle dit.
Vers midi, on a frappé à la porte. C'était Mara.
« Tout va bien », a répondu Valverde.
Des chuchotements se faisaient entendre derrière la porte. Iribarne devait interroger Mara, ou peut-être était-ce le capitaine.
« Qui aime vraiment cette femme ? » demanda Gonçalvez.
« Tu devrais te demander si quelqu'un se soucie vraiment d'elle. Iribarne est un raté ; je crois qu'il ne s'intéresse qu'à son neveu. Quant au capitaine, c'est une énigme… J'ai entendu dire qu'il était son amant et que c'est lui qui l'a tuée par accident. C'est sûrement la culpabilité qui l'emporte sur l'amour. »
Ils ont mangé quelque chose en discutant. Ils sont retournés au travail.
Le fragment contenant l'échantillon de tissu glandulaire ou neuronal — ils ne pouvaient être certains de ce qu'ils avaient prélevé faute de microscope — se trouvait dans un bocal plus petit que les autres. Valverde le sortit du

compartiment central. Les autres étaient rangés par date et par quantité. Il retira le tissu qui le protégeait.
- Prêt?
Gonçalvez acquiesça. Il avait ouvert la trousse chirurgicale et nettoyé les forceps. Le visage d'Altea se trouvait à vingt centimètres du sien. Elle était allongée sur plusieurs oreillers et on l'avait attachée pour qu'elle ne bouge pas et ne tombe pas.
Valverde rapprocha le flacon. Gonçalvez y inséra les forceps et préleva l'échantillon. Il l'introduisit délicatement dans l'orbite. Une fois à l'intérieur, il vit le tissu d'origine, détruit ou nécrosé. Tout était mort, et qu'était-ce qu'il introduisait ? Encore plus de tissu mort. Que faisait-il ? Comment s'était-il laissé berner par Valverde ? Tout cela lui semblait une pure fantaisie scientifique. Une utopie dans un monde imaginaire. Mais il avait vu des choses, pensa-t-il, qu'il n'avait jamais pu expliquer. Un os de garçon qui se brise et se répare comme s'il ne s'était jamais cassé. Une femme qui se réveille après quatre mois de coma. Une jambe qui, un jour, est vitale, et le lendemain, doit être amputée. La médecine est plus proche de la magie que de la science, se dit-il. L'ignorance est une déesse qui refuse d'être vaincue.
Nous, les médecins, sommes des artisans d'idées fausses.
Il plaça le morceau contre l'entrée de l'anneau de Zinn, puis l'y enfonça à l'aide d'un stylet à bout arrondi. L'ouverture était dépourvue de nerfs et de vaisseaux. Le morceau la transperça et y resta. Il ne bougerait pas, et si le cerveau d'Altea ne le rejetait pas, il formerait de nouveaux tissus, peut-être des anastomoses, voire des synapses. Il se moqua de sa crédulité. Valverde est Frankenstein, certes, mais moi, je suis Faust.
« Qu'est-ce qui est si drôle ? » demanda Valverde.
— Ce que nous faisons. Une comédie noire qui pourrait se transformer en roman d'horreur.
Valverde célébra avec hilarité la sagesse et l'esprit de son ami.
-Je m'occupe du reste.
Elle remplit l'orbite vide de coton et refit le pansement. Elle retira les oreillers et ils allongeèrent Altea. Il était cinq heures de l'après-midi et tout était terminé. Il ne restait plus qu'à attendre.

Ils ouvrirent la porte. Iribarne était assis sur une chaise dans le couloir. Le capitaine arpentait le fond du couloir, essayant de passer inaperçu malgré le bruit de ses bottes.
« Alors ? » demanda Iribarne. Mara apparut un instant plus tard, lui saisissant le bras, prête à l'arrêter en cas de problème.
L'opération s'est déroulée comme prévu. Elle a besoin d'injections tous les jours. Il nous faut encore patienter.
« Va-t-il guérir ? » demanda Mendoza en s’approchant timidement. Il ne regardait plus Valverde avec ressentiment, mais avec respect ; il s’adressait néanmoins au médecin.
« Va-t-il s'en sortir ? Je crois que cela a toujours été hors de notre contrôle, Capitaine. Notre seul objectif était que le garçon survive. C'est ce que nous avons essayé de faire, et il n'y a toujours aucune garantie. Les médecins ne sont pas des magiciens, même si cela peut parfois le paraître. Nous n'avons que deux mains et un cerveau qui fonctionne comme une vieille machine. »
Le ton de Gonçalvez changea soudain ; il devint faible. Son regard s’obscurcit et ses lèvres tremblèrent. Mara le remarqua et s’approcha pour lui prendre les mains.
« Ce sont de belles mains, docteur. » Et il les embrassa.
Gonçalvez pleurait. Valverde lui passa un bras autour des épaules, et, avec Mara, ils le conduisirent à sa cabine.
Iribarne et le capitaine se tenaient seuls dans le couloir, face à la porte close. Aucun des deux n'osait entrer, ni même s'adresser la parole. Ils se détournèrent et partirent chacun dans une direction opposée.
Lorsque le bruit des bottes cessa, un murmure ténu parvint de l'intérieur de la pièce. Si quelqu'un était resté là, l'oreille collée à la porte, il aurait peut-être perçu un son ressemblant à une voix, sans en être une, ou peut-être le souffle d'un souffle. Or, il arrive que les sons ressemblent à des mots, et l'imagination s'emballe facilement. Par exemple, que quelqu'un priait.

*

Les jours s'écoulaient comme pour les villes des deux rives du fleuve Paraná. Ils avaient quitté Paso de la Patria cinq jours plus tôt et la côte paraguayenne était déjà à leur portée. Ils firent escale à Itatí, où Mendoza comptait de nombreux amis dans la garnison. Ils y restèrent presque une journée, de l'après-midi de leur arrivée jusqu'au lendemain matin, où ils reprirent la mer. Le capitaine était descendu à terre avec Iribarne et ils y passèrent la nuit. À l'aube, ils remontèrent à bord, l'air ensommeillé. L'uniforme de Mendoza était impeccable, mais ses bottes étaient sales et les boutons de sa veste arrachés. Iribarne était vêtu avec sa négligence habituelle, son pantalon de lin maintenu par une corde à la taille et sa chemise ouverte. Ceux qui les virent monter à bord dirent qu'ils avaient passé la soirée avec des prostituées, et ils rirent en voyant Mara appuyée sur le bastingage, le regard plein de ressentiment fixé sur celui qu'elle appelait son amant. Mais personne n'entendit les cris habituels. Elle était sans doute préoccupée par quelque chose de plus important que de simplement soulager Iribarne de ses pulsions. Quant à Mendoza, Natasha n'était sa femme que sur le papier ; tout le monde le savait.

Trois semaines s'étaient écoulées avant leur arrivée à Ituzaingó, ponctuées d'escales dans de petits ports pour décharger la cargaison. Márquez avait conclu de nombreuses affaires. Mendoza était heureux, ou du moins quelque peu soulagé de ses soucis financiers, mais surtout, ils remarquaient un changement chez lui chaque fois que le docteur Gonçalvez sortait de la cabine d'Altea pour annoncer une nouvelle amélioration. Tous étaient stupéfaits par la transformation d'Altea. Son visage, auparavant émacié et blafard, reprenait des couleurs, et ses pommettes et son cou se remplissaient. Son corps, à l'exception de son ventre de femme enceinte, qui ressemblait à une tumeur saillante sur un squelette fragile, retrouvait peu à peu sa forme normale.

Le médecin et Valverde se rendaient chaque jour à Altea pour lui administrer les injections dans la moelle épinière. Après la troisième fois, Natacha, qui parlait rarement à Valverde, demanda à Gonçalvez si elle pouvait rester et assister à la procédure. Elle pourrait aussi l'aider ou apprendre à le faire elle-même lorsqu'il serait occupé. Le médecin jeta un regard en coin à Valverde et répondit :

—Si cela ne vous impressionne pas, madame, je ne pense pas qu'il y ait de problème.
« Impressionné, docteur, après tout ce que j'ai vu souffrir cette femme ? Vous me prenez pour un imbécile ? »
« Ce n'était pas mon intention, madame. Je voulais seulement préserver les coutumes. »
« Ceux qui considèrent les femmes comme faibles et idiotes, alors que c'est nous dont l'utérus se déchire à chaque accouchement… Excusez-moi, docteur, je ne m'attendais pas à ça de votre part, mais je vois… » Un instant, tout le monde crut qu'elle ne le dirait pas, mais une fois lancée, elle ajouta : « Parfois, j'oublie que vous êtes médecin de campagne. »
Le médecin du village sortit les seringues et les flacons. Il dit à Natacha de tourner Altea sur le côté. Elle n'eut pas besoin d'instructions pour nettoyer sa peau à l'eau et au savon, puis la sécher soigneusement. Elle se tint ensuite près du médecin, les mains crispées sur sa poitrine, observant et suivant chacun de ses gestes, remarquant la délicatesse des doigts de Gonçalvez. Elle vit le liquide de moelle osseuse s'écouler, la poudre se dissoudre dans le flacon, et le sang être injecté à nouveau. Lorsqu'il eut terminé, il recouvrit Altea, la borda et s'assit.
« Qu'y a-t-il dans ces bocaux, docteur ? » Voyant son expression, elle leva les mains et l'avertit : « Et ne me traitez pas comme si j'étais ignorante, j'en sais autant que vous sur tout cela, et même un peu plus. »
Il arborait une expression fanfaronne qu'il décida de ne pas exprimer, par magnanimité envers le médecin du village, qui après tout sauvait Altea et le garçon.
-Cellules placentaires, madame.
Natacha l'entendit et soudain son visage s'illumina d'attention et de respect.
— Vous les avez achetés à l'hôpital ?
-Disons qu'il s'agit d'un échange, Valverde est l'intermédiaire, il le sait déjà. J'imagine, et j'en suis maintenant certaine, qu'Altea se rétablira complètement. Elle n'a toujours pas ouvert son œil droit, elle ne dit pas un mot, mais je suis sûre qu'elle nous entend. Je la vois s'agiter, surtout en présence de cet homme désagréable, Iribarne. Il vient moins souvent maintenant car il la voit mieux, mais lorsqu'il vient, elle fronce les sourcils

et parfois remue légèrement les doigts. Je sais qu'elle est éveillée, mais elle ne peut pas communiquer avec nous.
— C’est exact, madame. Les lésions cérébrales sont profondes, et nous ignorons combien de fonctions elle a perdues.
— Regardez votre œil gauche, docteur.
Gonçalvez l'avait déjà fait à maintes reprises, et à autant d'occasions il avait expliqué qu'il n'y avait pas d'œil mais un simple trou.
-Il n'y a rien.
« Mais je vois quelque chose, Docteur. Une ombre au loin. Comme si elle nous observait… » Un instant, Natacha fut troublée. Elle agita les mains comme pour chasser des mouches ou des fantômes et dit : « Excusez-moi pour ces rêveries ; il m’arrive de m’emballer. Vous savez, mon père était un homme très cultivé. C’est lui qui m’a appris à apprécier les livres, et depuis, je lis et retiens tout ce qui me tombe sous la main. Il me manque tellement que parfois, seulement quand je suis fatiguée et que je parle à Altea, je me demande si c’est lui qui me regarde. Mais d’où, je me demande ? Et je fixe mon œil gauche… Ah oui, le creux dont vous parliez. Mais il y a tant de choses cachées dans les creux, Docteur, des choses inimaginables. »
Natacha sourit alors, et seul Gonçalvez put voir ce sourire que personne d'autre ne vit ni ne verrait jamais sur le visage de la femme du capitaine. C'était un sourire de nostalgie, comme si elle contemplait à travers une longue lentille un paradis qu'elle ne pourrait jamais reconquérir, et pourtant qui transparaissait dans l'œil gauche d'Altea.

Le lendemain, José Iribarne passa tout l'après-midi dans la cabine. C'était peu après la visite à Itatí. Il semblait que sa relation avec Mara s'était apaisée, une entente mutuelle où chacun cédait pour ne pas blesser l'autre. Il savait qu'elle avait d'autres préoccupations, comme le garçon et Altea. Elle avait un projet, mais elle ne lui en parlerait pas. Et José pensait désormais avoir surmonté cette indépendance farouche dont elle se vantait. Elle avait changé ; elle ne buvait plus et passait ses après-midi à flâner sur le pont, plaisantant avec les hommes, parfois à faire des avances, mais sans jamais céder. Car il y avait autre chose dans son regard que José ne parvenait pas à définir, une inquiétude qui la faisait lever les yeux vers le ciel du soir, comme si elle espérait y voir quelque chose. Et il était

persuadé que c'était la lune qu'elle désirait tant, car plus d'une fois, il l'avait vue enfin en paix lorsque le ciel nocturne était dégagé et que le clair de lune illuminait le fleuve comme un chemin vers l'Eldorado.
Cet après-midi-là, Natacha était absente. Elle avait mal à la tête, dit-elle à son arrivée. Il crut l'avoir vue trop absorbée, la tête penchée sur le visage d'Altea. Lorsqu'il la salua à son entrée, il remarqua sa légère surprise et une pointe d'inquiétude. Pendant quelques secondes, Natacha, inconsciente du regard que cet homme qu'elle détestait la fixait, parcourut la pièce du regard, comme on suit quelqu'un des yeux, avant de reporter son attention sur le visage d'Altea.
— Y a-t-il un problème, madame ?
-Rien, j'ai les yeux fatigués et j'ai mal à la tête.
-Va te reposer, je m'en occupe.
Elle partit à contrecœur, résignée, comme si elle se protégeait des derniers rayons du soleil. Elle murmura quelque chose qu'il n'entendit pas, mais il avait l'habitude de l'entendre parler toute seule. « Elle est folle ou hystérique, pauvre Mendoza », se dit-il. Et il s'assit près du lit d'Altea.
À maintes reprises durant ses veillées, il avait contemplé le corps nu de la malade, si différent de celui qu'il avait connu cette nuit des rituels, et pourtant si semblable. Le corps que Manuel avait possédé, celui qu'il lui avait appris à posséder. Et son frère était mort.
Comment avait-il pu s'y prendre pour le retenir ? Il savait que Manuel le haïssait et l'aimait à la fois. C'était le lien familier entre frères : les disputes incessantes, l'envie quasi éternelle, et pourtant ce lien physique indissoluble, et surtout, ce lien mental : des pensées inextricablement liées. Dans chaque pensée, dans chaque désir, à chaque instant, il savait que Manuel pensait à lui, parce qu'il était son frère aîné, et José avait réussi à créer ce besoin, qui était aussi le sien : le besoin de le posséder, de le façonner, de le modeler. La vie de Manuel n'était pas la vie sans celle de José.
D'abord Altea, soit comme une tentative ratée, soit comme une insulte arrogante empreinte de ressentiment.
Puis le garçon, le sien, tous les trois sachant qu'il était à lui.
Et cette belle, exotique et joyeuse vengeance : celle de donner à Manuel un fils, un fils qui était le leur à tous les deux : celui de José, bien sûr, mais aussi celui de Manuel, puisqu'elle était sa femme.

Père-oncle-beau-père-mère-belle-sœur-épouse.
Un sextuor de personnages interprétés par trois chanteurs chevronnés du théâtre de la tragédie et de l'absurde.
Mais Manuel était parti. Elle n'avait pas envisagé que son frère puisse mourir, que son corps d'adolescent fragile puisse lui aussi se décomposer. Elle supportait la distance car elle désirait ardemment penser à lui, mais elle ne parvenait pas à saisir le sens de sa mort.
Le garçon était là, en train de grandir.
Quel nom lui donneriez-vous ?
Peut-être pensait-il à voix haute sans s'en rendre compte, car soudain il vit Altea remuer les orteils sous les draps. Puis, ses lèvres, ou plutôt, elle les pinça dans un geste d'irritation, ou peut-être de peur.
« Ne t'inquiète pas, ma chérie, je suis là », dit-il en lui serrant la main.
Altea tremblait, et José s'approcha de son visage. Il la huma, comme il l'avait fait cette fois-ci, et le corps d'Altea retrouva l'arôme des épices brûlées et de la fumée des feux de joie.
Il l'embrassa sur la joue gauche, puis son regard se perdit dans le creux de son orbite.
Manuel était au fond du puits, se débattant en tournant en rond, un cercle qui semblait se rétrécir à mesure qu'il avançait, sans jamais l'atteindre.
José vit le visage de Manuel illuminé par la lumière de la pièce, ses yeux semblables à ceux d'un garçon effrayé, mais avec une barbe fournie. Il se tordait de douleur, se tenant l'aine, du sang coulant entre ses doigts. Et ce sang imprégnait les parois de l'orbite d'Altea d'un rouge sombre, semblable à celui d'un crépuscule d'hiver.
Le fleuve se dirigeait vers l'hiver tropical. La forêt amazonienne brésilienne, dont l'hiver est un enfer d'humidité et de moustiques. Et de chauves-souris qui hurlent en volant à basse altitude.
José se leva et quitta la cabine en se bouchant les oreilles comme il avait vu Natacha se couvrir le visage.
Des choses étranges émergeaient de l'orbite. Des aurores boréales et du tonnerre qui se condensaient et disparaissaient dans la pièce. De la glace à la surface et du feu au plus profond.

Altea resta longtemps seule, silencieuse et calme.

La porte était restée ouverte et Máximo était venu lui rendre visite. Il fut surpris de la voir seule pour la première fois depuis la nuit de la fusillade. Il entra et s'assit sur la chaise qu'occupait Iribarne. Il n'avait plus jamais été seul avec elle depuis cette nuit-là (les coups de feu, les caïmans qui éclaboussaient l'eau, la mort, le sang sur le pont, les bouteilles brisées, l'ivresse et les coups de feu, le froid du canon du revolver contre sa tempe, le corps d'Altea et sa main forte qui le repoussait).
Il prit sa main gauche. Elle était froide comme la glace.
Il écarta la mèche de cheveux qui lui couvrait partiellement le visage.
Il avait fait ce qu'il avait vu : le beau visage à jamais déformé, du moins jusqu'à ce que la mort, cette fois plus miséricordieuse que jamais, s'en empare pour le défaire définitivement, effaçant ainsi le début et la fin de ce visage. Tous ses traits se fondaient dans le néant, tout comme son corps tout entier le serait. À un moment donné, durant le voyage à Sainte-Lucie, il avait pensé qu'il aimerait que ce garçon soit le sien. D'une certaine manière, il avait eu plusieurs pères qui auraient pu se battre pour lui. Mais tous trois étaient trop lâches, ou plutôt trop égoïstes, ce qui est une forme plus subtile de lâcheté.
Il se souvenait d'Aurora Valverde. Pourquoi se souvenait-il d'elle maintenant, après tout ce temps ?
C'est que je l'ai vue, clairement, dans l'œil d'Altea.
Oui, il savait qu'elle ne lui pardonnerait pas. Avoir une femme, pas même une maîtresse, ne lui suffisait pas ; elle voulait aussi s'adonner à ses caprices nocturnes. Mais le lui avait-il seulement expliqué ? Était-ce vraiment nécessaire ?
Aurora lui parlait silencieusement depuis les profondeurs de l'orbite, exhalant des cercles de lettres imprimées. Mais il ne comprenait pas la langue, car c'était un mélange de plusieurs langues, toutes tirées des livres de la bibliothèque de la maison de Sainte-Lucie. Et ces livres étaient identiques à ceux de la bibliothèque du vieux Krakovsky.
Les femmes et les livres.
Les femmes qu’il avait aimées, des femmes pleines de lettres dont les corps étaient un assemblage d’infinies combinaisons de caractères d’imprimerie, et dont les esprits étaient une architecture de philosophies contradictoires qui se combattaient et s’entretuaient, puis se relevaient pour se battre à nouveau.

Mais Altea n'avait pas ces habitudes. Elle aimait les robes et les conversations. Parfois froide et distante, elle était pourtant parvenue à briser la barrière de glace que ses origines nordiques lui imposaient comme une stigmatisation. Altea était parfois si hautaine qu'elle s'effondrait facilement sous le poids de sa naïveté, qui ne découlait pas de l'ignorance, mais d'un profond sentiment de gratitude, d'une bienveillance sage qui rejetait la méfiance, la jugeant vulgaire et terriblement nuisible. La hauteur d'Altea était une forteresse vulnérable. Ou du moins, c'est ce qu'on croyait.
Dans son œil vivait la sorcière Aurora Valverde. Altea l'avait façonnée de la matière du ressentiment, si ferme et macabre qu'elle pouvait même ébranler les fondements de son édifice. Altea avait finalement cédé et sombré dans la boue qui emplissait les profondeurs de son œil mort. De la boue émergea Aurora, pure image sans âme, pure construction de mots. Et elle vit le fusil dont la mère d'Aurora s'était servie pour tuer son père.
Le canon du fusil dépassait des bords de l'orbite d'Altea.
Máximo Mendoza détourna le visage et recula dans la pièce jusqu'à trébucher sur le pied du lit, une robe sale tachée de sang et une tasse brisée. Parvenu à la porte, toujours en reculant et sans quitter des yeux le pistolet pointé sur lui, il s'agrippa au cadre, se mordant la langue pour dissimuler sa peur.
Et il s'échappa, comme toujours, ce qui lui servit également de prétexte pour se complaire éternellement dans les lamentations et l'impuissance. L'impuissance de son esprit miniature, entouré de géants.
Un cœur aussi petit que le gouvernail du navire de guerre qu'il avait acheté.

Le dernier jour d'avril, ils quittèrent Ituzaingó et pénétrèrent dans le vaste bassin du fleuve Paraná, semblable à un grand lac, presque une mer, car, en naviguant en son centre, les rives sont à peine visibles à l'œil nu. Gonçalvez était assis dans un fauteuil en osier, très tôt le matin. Il buvait du maté, qu'il sirotait avec une certaine nonchalance. Parfois, il le remplissait d'eau de la bouilloire et le tenait à la main sans y toucher, subjugué par l'immensité du fleuve. Il faisait chaud, mais il portait toujours son pantalon de serge, ses bottes et la chemise de lin blanc qu'il retroussait lorsqu'il examinait des patients. Ces derniers temps, il se rasait très

rarement, mais ce matin-là, il l'avait fait sans soin, car il avait passé une nuit blanche et, dès qu'il avait aperçu une lueur à l'horizon, il s'était levé, s'était lavé et avait commencé à se raser. Le miroir était grand, presque en pied ; le capitaine lui avait attribué l'une des meilleures cabines quand Altea avait commencé à s'améliorer. En réalité, ce privilège aurait dû revenir à Valverde, mais il devait poursuivre cette mascarade. Mais était-ce réel ? se demandait-il. Valverde était très compétent, même en anatomie, mais il connaissait aussi les êtres vivants. Une opération n'est pas une dissection, même si elle y ressemble. Les morts restent morts, quelle que soit la délicatesse avec laquelle on les manipule.

L'immensité l'inquiétait. C'était comme si un grand vide grandissait en lui, un vide qu'il faudrait combler, et il redoutait ce qui pourrait s'y engouffrer, car il ne saurait le maîtriser. Le large fleuve, doré par le soleil matinal, offrait une surface immaculée, si lisse qu'elle semblait de marbre. Sans les oiseaux qui, de temps à autre, troublaient la quiétude éternelle de l'eau en quête de nourriture, ou sans les salutations que leur adressaient les hommes sur la barque à leur passage, il aurait pu se croire dans une sorte de limbes.

Voilà. Estanislao Gonçalvez, comme toujours, demeurait dans une sorte de limbes d'où il craignait d'être expulsé, et qui, de toute façon, lui causait des souffrances. Des forces contradictoires se disputaient sa vie : l'entreprise familiale, véritable prouesse d'ingénierie bâtie sur les cimetières du monde, et la famille qu'il s'était créée, ainsi que la profession dans laquelle il s'était taillé une place, non sans trop d'efforts, au point de ne jamais s'y sentir pleinement à l'aise.

Il pensa à sa femme et à son fils. Que faisaient-ils à présent ? Que penserait-elle de lui après avoir reçu ce billet hâtif et être restée sans nouvelles pendant près de deux mois ? Les avait-il abandonnés ? Bien sûr que non. « Tu en es sûr, Stanislas ? » Depuis qu’il avait embarqué sur ce navire qui avait appartenu à deux nobles et imposantes bêtes mortes, il était sans aucun doute guidé par l’Achéron, et le fleuve, immense et interminable, semblait n’avoir d’autre fin qu’au Nord, à la fois claustrophobe et agoraphobe. D’immenses espaces ouverts qui étaient, à leur tour, des représentations d’espaces clos : des jungles denses, chaudes et obscures, où chaque son était un sifflement de mort à ses oreilles.

Il se leva et posa la calebasse à maté et la bouilloire par terre. Il prit sa mallette et se rendit dans la chambre d'Altea. Carmen finissait de la laver.
« Bonjour docteur », dit-elle d'un ton enjoué. « Voyez la malade, grâce à vous elle est en pleine forme. Regardez son sourire ! »
Était-ce un sourire ou les séquelles de cicatrices ?
-Eh bien, on verra.
Elle commença à sortir de sa mallette le nécessaire pour l'injection.
Valverde n'apparaissait presque plus ; il lui avait laissé le rôle principal, mais restait en retrait, car c'était ce qu'il préférait : observer le monde et n'intervenir que très rarement. Les autres venaient pendant une demi-heure environ, et ils préféraient généralement ne pas être seuls avec Altea. Alors Natacha, Máximo et José s'asseyaient et discutaient, pas toujours tous les trois ensemble ; tantôt l'un, tantôt l'autre, et ils parlaient comme s'ils ne s'étaient jamais disputés. Ils ne voulaient pas rester silencieux et ne regardaient guère Altea, sauf pour la border ou lui témoigner un peu d'affection sans la regarder en face.
Carmen resta ; elle était habituée au traitement. Elle se demandait quel était ce remède merveilleux, et lorsqu'elle débarqua à Ituzaingó, elle en parla aux femmes qu'elle n'avait pas vues depuis longtemps. Carmen était simple et avait exercé tous les métiers : servante, infirmière, moissonneuse, prostituée. Son dernier emploi avait été au service de Valverde, mais elle espérait bien s'en débarrasser. Elle aimait s'occuper des gens et était venue en ville dans l'espoir de trouver du travail. Elle ne trouva que de vieilles prostituées bonnes à rien d'autre qu'à nettoyer les latrines de la mairie. Mais elles parlèrent, et bientôt la rumeur de ce qui se passait sur le « Juan Manuel » commença à se répandre le long du fleuve et dans toute la province.
Quand Gonçalvez eut terminé, Carmen réarrangea les oreillers, et la tête d'Altea se tourna vers le médecin, frôlant presque son visage. Ce n'était sûrement pas un geste conscient, mais il vit le creux de son œil. Et soudain, il imagina un kaléidoscope. C'était très semblable à cette succession d'images qui défilaient les unes après les autres sur la fine croûte qui se formait parfois pendant la nuit. Comme un écran sur lequel se projetaient des photos, des photos qui venaient… d'où ?
Photos en mouvement.

Il reconnut sa femme, le bébé dans les bras, sur le seuil de leur maison, saluant quelqu'un. Il la vit à l'intérieur, en train de cuisiner. Il la vit dormir près de l'enfant. La nécrologie, déchirée, était posée sur la table. Puis elle faisait ses valises, et Aurelio pleurait, rampant sur le sol. Elle partait, mais où aller, s'il n'avait ni parents ni frères et sœurs ? Le curé du village apparut sur le côté de l'image, et tous trois restèrent immobiles, comme si la projection s'était figée. Ils parlaient, sans doute, longuement. Puis le curé prit Aurelio dans ses bras et fit le signe de croix sur son front. Et soudain, l'obscurité de la pièce s'illumina : ce n'était plus un espace clos, mais la grande mer, l'immense mer où elle et Aurelio voyageaient. Et l'Espagne était si différente, comme une autre planète. Les images étaient si nombreuses et si rapides qu'il ne pouvait les saisir une à une. Tantôt une vieille femme ridée qui ressemblait à sa femme, tantôt un jeune homme qu'il ne connaissait pas. La vieille femme pourrait-elle être une parente éloignée de sa femme ? S’était-elle remariée avec ce jeune homme ?
Il comprit que les années défilaient comme des images, plus vite que la réalité à laquelle la fragile perception humaine nous avait habitués. Aurelio avait grandi ; c’était un grand jeune homme, toujours imberbe, la peau blanche comme un linge, qui marchait dans une rue pavée, frappant aux portes et revenant triste et abattu. Il le vit frapper plusieurs fois devant une immense porte en bois, surmontée du clocher. On lui ouvrit, et il disparut dans l’ombre.
Le creux de son œil s'assombrissait, non pas de vide, mais d'une lueur crépusculaire, cette présence parfois sinistre faite de fragments brisés. Dans l'ombre, Aurélio allait et venait entre les murs et les autels, travaillant sans relâche. Il semait dans un jardin noir et récoltait. Il creusait des sillons dans la terre et contemplait le plafond obscur du couvent. Il pleurait beaucoup, et Estanislao se souvenait des pleurs du petit garçon qu'il avait connu, si semblables qu'il semblait le revoir dans sa cuisine, pointant le plafond du doigt comme il le faisait souvent, murmurant des mots qu'il ne pouvait encore prononcer, faute de vocabulaire pour nommer celui qui l'appelait.
Le Christ est apparu à Aurélio dans le couvent.
Il lui a enseigné un vocabulaire fait de pensées.
Il vit la douleur, le désespoir, construits avec de grandes ailes noires.

Il entendit qu'un autre homme-enfant se trouvait à côté de lui, lui aussi désespéré.
Ressemblait-il à Altea ? Non.
Ressemblait-il aux frères Iribarne, peut-être ? Certains traits de cet autre jeune séminariste rappelaient le visage lunaire de José Menéndez Iribarne : le menton proéminent, le front large, la chevelure abondante. Il était beau, à sa manière ; il avait du charme.
Aurelio était si fragile qu'il était effrayant de lui parler de peur de le blesser.
L'autre homme semblait si à l'aise, comme s'il n'avait guère voyagé. Était-il espagnol ? Son accent le laissait supposer, mais il avait une barbe naissante, à la manière des conquérants de l'Amérique. La jungle avait joué un rôle dans son éducation ; cela se voyait à sa chaleur et à son intrépidité, à son tempérament vif et à l'habileté avec laquelle il avait manié la pelle avec laquelle il avait creusé la même terre qu'Aurelio.
La dernière image disparut avant qu'Estanislao puisse la saisir du bout des doigts et la retenir à jamais dans la paume de sa main, comme un œil qu'il pourrait contempler chaque fois qu'il ouvrirait le poing.
La pelle frappa la tête d'Aurelio, puis le torrent d'eau débordante emporta les débris du temps.
Estanislao Gonçalvez se couvrit le visage de ses mains et se pencha, les coudes posés sur les genoux. Carmen posa une main sur sa tête et la caressa.
« Pleurez, docteur, si vous voulez. Ce que vous avez fait est magnifique. Dans mon village, à Bahia, on dit que Dieu est un autre nom pour un médecin. »

*

À leur arrivée à Posadas, la rumeur de la femme « ressuscitée » s'était tellement répandue qu'une foule immense les attendait au port. Certains saluaient le navire, tandis que d'autres appelaient le docteur Gonçalvez

pour qu'il vienne les soigner. Il y avait des gens avec des béquilles et en fauteuil roulant, des enfants aux bras et aux jambes tordus, et des hommes sur des brancards de toile portés par d'autres.
En observant la scène depuis le pont, Máximo se demanda comment il pourrait gérer le fanatisme qu'ils ne parviendraient jamais à apaiser, car le docteur Gonçalvez n'était qu'un médecin, rien de plus. Puis il pensa que la célébrité ne ferait pas de mal. Ils avaient besoin d'argent, et les marchands de Misiones seraient ravis de faire affaire avec le navire le plus célèbre du fleuve Paraná.
Mais la police était aussi au port, tentant de persuader les gens de partir et de rentrer chez eux. Si la police enquêtait, si les autorités fouillaient le navire, si elles étaient au courant pour les armes et Carla… Mendoza se posait toutes ces questions tandis que le navire coupait ses moteurs au milieu du fleuve et qu'il contemplait le port. La ville s'étendait derrière lui, avec ses bâtiments bas, ses constructions en briques de terre crue datant de l'époque jésuite, ses baraques plus récentes, ses entrepôts et une école. Márquez et quelques hommes se penchèrent pour regarder, riant et désignant du doigt les gens : cet homme boiteux, cette femme enceinte, ce garçon bossu. Valverde arriva et rit de son succès, car c'en était un. Gonçalvez s'approcha timidement et accepta les plaisanteries et les félicitations des autres.
« Vous aurez beaucoup de travail, docteur ! » lui dit l'un des hommes.
« Taisez-vous ! » cria le capitaine. « Docteur, vous ne quitterez pas le navire. Je vous l'assure. Je vais parler aux autorités de Posadas et régler cette affaire. »
« Mais le peuple l'exige… », a déclaré Valverde. Le sarcasme lui allait à merveille.
« Alors vas-y, lui dit Máximo. Et guéris tous ces gens, s'ils te laissent la vie sauve d'abord. »
Deux bateaux furent mis à l'eau. Sur l'un se trouvaient Mendoza et deux hommes, et sur l'autre, trois autres hommes, tous armés. Ils atteignirent le port et la foule se rua sur eux. Les policiers étaient peu nombreux et la foule parvint à les semer, mais tous se battaient pour atteindre les bateaux. Mendoza se leva et visa.
-Je tuerai quiconque s'approchera.

Les autres firent de même. Six fusils furent pointés sur la foule. Un silence de mort s'installa et tous reculèrent.
« Nous voulons juste voir le médecin… », a déclaré une femme tenant un garçon dans ses bras.
« Le docteur ne quittera pas le navire ; ce n'est pas un guérisseur miraculeux qu'on exige de lui de cette façon… »
— Mais on dit qu'il a ressuscité une femme, la femme du capitaine…
-Je suis le capitaine, la femme n'est pas mon épouse, juste une passagère, elle n'est jamais morte, il n'était donc pas nécessaire de la réanimer.
Ils semblaient satisfaits pour le moment. La plupart se retournèrent et commencèrent à se disperser, pas tout à fait convaincus, car ils les regardaient avec colère. Ils murmuraient, mais leurs paroles étaient inintelligibles. Ils marchaient au milieu des policiers qui les observaient.
Un des officiers s'est approché de l'extrémité de la jetée.
-Vous pouvez descendre maintenant, capitaine.
Ils ont amarré les bateaux et sont allés à terre.
« Je suis le caporal-major Alejandro Domínguez, capitaine. » L'officier se mit au garde-à-vous puis tendit la main. Máximo le salua.
-Merci, caporal.
— Merci, capitaine. Nous ne saurions pas comment les contrôler, et encore moins comment attaquer des enfants, des femmes et des personnes âgées. Pourriez-vous nous garantir que nous pourrons décharger nos marchandises en toute sécurité ? Et surtout, pourriez-vous nous accorder quelques heures en ville ? Nous avons des affaires à régler.
« Le gouverneur est ici, capitaine. Nous avons déjà été informés de la situation, et des gens affluent depuis deux jours. Le gouverneur est préoccupé par les troubles. »
On dit que le médecin est un expert renommé qui viendra tous les guérir…
— Rien de tout ça, les gens s'accrochent toujours aux superstitions.
Ils se dirigèrent vers la mairie, où le gouverneur Farías les attendait. À côté se trouvait un petit autel improvisé, orné de fleurs et d'une représentation de la Vierge d'Itati. Le caporal remarqua que l'image avait attiré son attention.
« Excusez-moi, capitaine, mais on dit aussi que la femme ressuscitée est enceinte, et que le garçon est un messie… »

Les hommes de Mendoza rirent, mais le capitaine ne trouva pas cela amusant. Il ne répondit pas et ils continuèrent leur chemin vers la charrette.
Le gouverneur les reçut dans son bureau, qui lui servait à la fois de cabinet de travail et de salle à manger, dans une vieille demeure à la périphérie de la ville. Farías était un cousin, ou quelque chose d'approchant, de l'homme qui avait poursuivi et exécuté Ruiz. Il était clair qu'il enviait la réussite politique de son parent à Buenos Aires. Il avait fait de son mieux pour le flatter par des lettres et des voyages, mais n'avait obtenu rien de plus que ce poste de gouverneur, dont il était certain qu'il ne durerait pas.
« Quel plaisir de vous revoir, capitaine ! La dernière fois que je vous ai vu, vous étiez encore cadet. Et que pouvez-vous me dire à propos de votre père, le général ? »
— Malgré ses maux de vieillesse, Monsieur le Gouverneur, le climat de Madrid lui convient parfaitement.
— Comme n'importe qui qui n'est pas d'ici. Et votre parrain, le colonel Las Heras ?
-Il est décédé il y a quelques mois…
« Bon sang ! J’ai entendu dire que vous étiez dans une situation difficile. Le gouvernement, comme toujours, néglige ceux qui ont œuvré pour le pays. Regardez-nous », dit-il en désignant les alentours. Dans la cour, un grand brasero abritait deux vaches et un cochon qui rôtissaient. Les femmes coupaient des légumes et préparaient du maté, les enfants couraient autour du feu en jouant avec les chiens, tandis que les hommes surveillaient la cuisson, discutaient et buvaient.
« Le gouvernement ne nous envoie aucune ressource. Nous avons dû fermer le petit hôpital qui fonctionnait à peine avec un seul médecin et une seule infirmière. C'est pourquoi les gens sont si enthousiastes à propos du Dr Gonçalvez. Nous savons d'où il vient ; sa famille est très connue. Et vous savez, Capitaine, comme les rumeurs se propagent. »
Oui, je sais. C'est pourquoi je veux que tu m'aides à les arrêter. J'ai même vu l'autel.
Le gouverneur s'assit derrière le bureau et proposa du maté.
-N'y prêtez pas attention, ces superstitions disparaissent aussi vite qu'elles sont apparues.

« Mais Monsieur le Gouverneur, je suis préoccupé par la sécurité de mon navire et, bien sûr, par la protection du médecin. Je vous ai assuré qu'il ne débarquera en aucun cas dans le village. »
« Capitaine, quelques consultations suffiraient et les choses se calmeraient. Le médecin n'est qu'un homme ; ils s'en rendront compte et le laisseront tranquille au bout de quelques jours. »
— Mais c’est aussi un bon médecin, et peut-être pourraient-ils le convaincre de rester, et vous, si je puis me permettre, seriez utile pour l’aider à obtenir un second poste de gouverneur.
Farías rit.
« Je vois bien de qui il est le fils et le petit-fils, Capitaine. Il ne mâche pas ses mots, et j’apprécie cela. Mais comme vous le savez, ici, on est directs et on ne tourne pas autour du pot comme les gens de Buenos Aires, ou les Européens qui débarquent sans se soucier des conséquences. Croyez-moi, les rumeurs répandent toutes sortes de choses, et on ne choisit pas ce qu’on entend. Il y a des gens recherchés pour contrebande à bord du « Juan Manuel », c’est ce qu’on m’a dit. » Farías leva les mains au ciel, comme s’il n’était au courant de rien. « Il protégeait Ruiz, c'est ce que m'a dit mon ami. Il y a aussi une femme qui, paraît-il, a tué un homme avec une poêle ; on a retrouvé son corps enterré récemment. Et la mort de son fils, que je regrette profondément, était très étrange. Sans parler de l'accident de la femme qu'on appelle « la ressuscitée ». » Et tant qu'on y est, parlons des prostituées qui sont montées à bord avec ce salaud de Valverde, qu'on n'a jamais pu coincer parce qu'il s'en sort toujours grâce à des combines juridiques – il semble être avocat, en plus d'être pharmacien ou médecin, ou je ne sais quoi. Et ces prostituées, Capitaine, elles se protègent entre elles. L'une d'elles est portée disparue depuis un moment, et personne ne l'a vue dans le coin. Ne vous méprenez pas, c'est juste que quelques-uns de mes amis la surveillent encore, que voulez-vous !
Le vieil homme rit. Il posa sa calebasse sur le bureau et se leva pour regarder par la fenêtre.
— Capitaine, restez pour le barbecue ce soir. Je vous offre le repas, à vous et à vos hommes.
"Caporal !" appela Mendoza.
L'agent est arrivé en courant de la cour.
— Allez au quai et demandez à Márquez et au docteur de descendre.

-À votre service.
Farías se frotta les mains.
-Nous allons passer une excellente soirée, Capitaine. Bon repas, bon vin et beaucoup de conversations.
Il posa ses mains sur les épaules de Mendoza.
« Ne m'en veux pas, mon ami. Et pour te montrer ma bienveillance, je vais te montrer quelque chose. »
Il le fit s'approcher de la porte et passa un bras autour de ses épaules, désignant une des femmes dans la cour.
-Choisis celui-là, mon ami. Tu es un homme fort...
Il lui tapota la poitrine en signe d'amitié extrême.
« Il a une bonne endurance... », dit-il.
« Ma fille ! » appela-t-il. « Viens ici ! »
La fille a couru vers lui.
- Oui, Tata ?

Au matin, il fut réveillé par trois policiers et deux autres hommes qu'il crut reconnaître comme des ouvriers agricoles. Mais c'était comme se réveiller après une opération, car il se souvenait de ce qui s'était passé lorsqu'on l'avait anesthésié à l'éther pour lui retirer une balle, à l'âge de quinze ans. À l'époque, c'étaient des voleurs de bétail au ranch du vieux Lamdrid, mais maintenant, il ne se souvenait même plus de ce qui s'était passé cette nuit-là. Ce n'est qu'en voyant la fille du gouverneur nue, face contre terre au milieu du lit, avec Gonçalvez de l'autre côté, que des images fragmentaires de ce qui avait pu lui arriver lui apparurent, ou plutôt, de ce qu'il avait fait et, pourquoi pas, de ce qu'elle lui avait fait.
Tous trois étaient nus et se réveillèrent en sursaut, sauf elle. Elle tourna la tête vers les policiers qui, tout en empoignant le capitaine et le médecin, ne cessaient de jeter des coups d'œil à ses fesses. Elle ne devait pas avoir plus de quinze ou seize ans, peut-être même moins. Qui pouvait être en sécurité avec des filles comme ça, élevées à la campagne avec des parents comme les siens, si tant est qu'il en ait eu ? Elle se leva, se couvrit avec le drap et quitta la pièce.
On les autorisa à enfiler leur pantalon, mais torse nu, ils furent conduits dehors. Le personnel du ranch interrompit ses activités et se mit à rire ouvertement. Farías attendait, assis à la table où deux servantes

s'affairaient, préparant le maté et servant des beignets. Il devait être sept heures du matin, à en juger par la lumière du soleil sur les arbres.
— Quelle honte, mon ami ! Violer ma pauvre fille entre deux d'entre eux, et je ne parle même pas du comportement de leurs hommes.
Mendoza regarda autour de lui. Les cinq qui l'avaient accompagné étaient dans le même état, à moitié dévêtus, les mains liées, tandis qu'une ou deux des femmes qui les accompagnaient pleuraient ; les autres avaient disparu. Puis il aperçut, près d'un arbre, un corps étendu au sol, les jambes tordues, le crâne brisé et couvert de sang. Il reconnut la veste de Márquez.
Farías a anticipé la question.
« Ce qui me surprend le plus chez ce vieil homme, c'est sa politesse. Il était tellement ivre qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. C'est comme ça que la police m'a alerté au milieu de la nuit, quand j'ai entendu les coups de feu. J'imagine que toi, mon ami, tu n'as rien entendu, tellement tu étais excité, ou peut-être que tu t'étais déjà endormi d'épuisement. »
Farías les observait en fumant une pipe qu'il sortait à peine pour parler.
« Pourquoi l'ont-ils tué ? » demanda Mendoza, pieds nus dans la boue, les jambes légèrement écartées car ses mains étaient liées sur son entrejambe, qu'il tentait de dissimuler. Il était couvert de sperme et d'urine.
« Apparemment, le vieil homme aimait les hommes, du moins c'est ce qu'on m'a dit. L'alcool l'a trahi, et il a fait des avances, pour le moins polies, à plusieurs hommes du ranch. Une bagarre a éclaté, et les femmes ont appelé la police. Le vieil homme s'est défendu ; il semblerait qu'il ait perdu la raison. Il les a menacés avec son revolver, et voilà comment ça s'est terminé pour lui… »
La fille du gouverneur apparut, recouverte d'un drap. Farías la vit et la réprimanda.
— Dégage d'ici, espèce d'effronté ! Et habille-toi, bon sang !
La jeune fille repartit, sans trop se presser, traînant le drap dans la boue, sous le regard des hommes.
« Vous vous rendez compte, capitaine ? Des hommes comme vous assouplissent les règles, et qu'adviendra-t-il du pays avec cette génération ? »
« Et vous, que comptez-vous faire, Monsieur le Gouverneur ? » demanda Mendoza, déterminé à se couvrir de fierté puisqu'il ne parvenait pas à se débarrasser de la honte.

« Vu son passé, capitaine ? Et le viol d'une mineure ? Je serais de mauvaise foi si je le livrais aux autorités. Je suis un homme, moi aussi, et je comprends nos besoins, mais cela ne m'autorise pas, en tant qu'homme d'État, à fermer les yeux sur des violations aussi flagrantes de la loi. »
Mendoza se demandait où le gouverneur avait bien pu trouver un tel vocabulaire juridique. Derrière ses airs bon enfant, il dissimulait une érudition superficielle et mal conçue.
« Je vais laisser tomber cette fois-ci, Capitaine, par respect pour votre famille. Je ne voudrais pas que les journaux ternissent votre réputation. Vous poursuivrez votre voyage vers le Brésil, et le médecin aidera à la naissance de l'enfant de ce saint homme. Puis il reviendra partager sa sagesse avec nous. »
Il regarda Gonçalvez, qui gardait la tête baissée, le regard fixé sur la boue, comme s'il cherchait quelque chose. Peut-être le souvenir de ce qu'il avait fait cette nuit-là, ou de ce qu'il faisait depuis longtemps sans comprendre pourquoi : les malades enterrés vivants et la famille abandonnée.
Le gouverneur s'approcha de Mendoza, sa pipe inclinée. La fumée s'élevait faiblement, mais son arôme mêlait tabac fort et anis brûlé. Il approcha son visage tout près de celui du capitaine et dit :
« Tu poursuivras ton voyage et tu t'occuperas de tous ces accords que Márquez a conclus avec les locaux avant de s'enivrer. Beaucoup d'engagements lucratifs, à en juger par tous ces bouts de papier qu'il a remplis et qui se trouvent juste là, à côté de son corps. »
Puis Farías a mis une main entre les jambes de Mendoza et lui a serré les testicules.
— Il reviendra plus tard, capitaine. Nous l'attendrons fidèlement avec les sacs pleins.
Si son geste révélait une quelconque convoitise, elle se perdait dans le regard satisfait qu'il lui lançait. Il se sentait maître de tout : des hommes et des femmes du ranch, et même, sans doute, de la province.

*

Il n'y eut pas de funérailles pour l'ingénieur Emerindo Márquez. Mendoza et ses hommes finirent de s'habiller dans une pièce, sous l'œil vigilant des gardes. Le capitaine fixait le corps près de l'arbre, entouré de mouches bourdonnantes autour du sang. On lui avait remis les papiers contenant les notes prises par le vieil homme, des informations sur divers ports et villes de Misiones et du Brésil, sur des entreprises privées et des petites industries, sur des éleveurs de bétail et sur quelques plantations. Qu'était-il arrivé à ce vieil homme ? Il ne croyait pas à la version de Farías. Il ne pensait pas que l'ingénieur fût incapable de s'enivrer et de se comporter comme n'importe quel homme dans cet état, mais il ne pouvait croire qu'un esprit comme celui de Márquez, qui quelques minutes auparavant avait méticuleusement organisé et consigné tant d'opportunités d'affaires, constamment préoccupé par le navire et son capitaine, puisse être si différent moins d'une heure plus tard. Un autre mort, pensa Mendoza, à ses dépens. Il devrait prévenir ses enfants en Europe. Peut-être que dans les tiroirs de sa cabine se trouvaient des informations sur la filiation de son fils Walter, l'architecte, avec qui il savait correspondre de temps à autre, mais il ne disait rien de l'aîné, qui s'était impliqué dans des révoltes et la politique, et il désavouait et même niait le troisième.

Ils furent escortés jusqu'au quai, cette fois sans cordes pour leur lier les mains. Les voisins les regardèrent passer en chuchotant. Lorsqu'ils embarquèrent, le caporal Domínguez monta lui aussi à bord. Mendoza le foudroya du regard.

-C'est un ordre du gouverneur, capitaine.

— Pour être sûr qu'il revienne, n'est-ce pas ?

Le caporal, en civil, son fusil en bandoulière, haussa les épaules. Ce n'était pas le genre d'homme à l'intimider ou à le mettre sous pression, et c'était peut-être là toute la ruse de Farías : toujours le surprendre. Maigre, pas très grand, les bras juste assez forts pour tenir l'arme et tirer, les jambes robustes uniquement grâce aux longues marches et courses dans les montagnes de Misiones. Jeune, il ne devait pas avoir plus de vingt-cinq ans, avec une barbe clairsemée et des cheveux bruns et raides, plus longs que la normale. En civil, vêtu d'un vieux pantalon kaki, et avec son air pensif, on aurait pu le prendre pour un paysan ou un étudiant. Il avait la

soumission du paysan, le physique et les manières de l'étudiant. Mais il portait une arme dont il savait sans aucun doute se servir.
Ils revinrent dans les mêmes embarcations, ramant dans un silence absolu. Les hommes avaient honte, mais le capitaine était humilié. Et le docteur Gonçalvez, que ressentait-il ? Peut-être l’échec comme seule constante dans sa vie.

Le voyage se poursuivit vers le nord. Après le travail du matin et de midi, Mendoza s'enfermait dans son bureau et relisait les notes de Márquez. Le fleuve était étroit à cet endroit, et il se méfiait de l'homme qu'il avait nommé à la place de l'ingénieur. C'était l'un des deux seuls à être restés à bord depuis le départ de Buenos Aires. Aníbal Molina connaissait le navire depuis sa refonte, et Mendoza n'avait d'autre choix que de le laisser faire son travail. Cela ne l'empêchait pas de le surveiller de près et de l'encourager à se montrer à la hauteur de sa fonction. Il était aussi le seul à avoir refusé de descendre à terre. Il écrivait constamment des lettres ; Mendoza le savait car, à chaque escale, il s'y rendait lui-même ou envoyait quelqu'un à la poste. Il ne lui avait jamais demandé à qui il écrivait. Presque tout le monde avait quelqu'un à terre qui leur manquait. Et ceux qui n'en avaient pas étaient seuls. Mais lui seul, Mendoza, portait le fardeau de ses démons sur ses épaules, dans son propre palais flottant.
Le fleuve était étroit, ses berges proches, son lit peu profond. Pourtant, le « Juan Manuel » continuait de fonctionner avec la même virtuosité qu'auparavant. Son illustre lignée ne transparaissait ni dans le luxe de son intérieur, ni même dans les matériaux de sa construction. L'esprit des deux hommes d'exception, à la fois autoritaires et déterminés, qui l'avaient inspiré semblait toujours animer ses mécanismes rudimentaires et assurer la stabilité de sa structure. Conçu pour la mer, il expiait ses fautes sur le fleuve avec la plus grande dignité dont il était capable.
Ils arrivèrent à Puerto Iguazú. Mendoza ne débarqua pas. Du pont, papiers en main, il vérifiait et inspectait les marchandises chargées et déchargées. Les dockers l'observaient, et de temps à autre, un homme en costume sortait des bureaux et le saluait d'un signe de la main ou d'une autre salutation informelle. Mendoza n'était pas prêt à céder à nouveau à ses impulsions. Il était resté silencieux plus longtemps que nécessaire. Le caporal Domínguez l'observait depuis sa chaise, où il mangeait et passait

tout son temps, tantôt à lire, tantôt à contempler le fleuve ou la rive. C'était un jeune homme curieux ; son regard était persistant et insaisissable comme celui d'un soldat, mais ses gestes étaient encore ceux d'un adolescent, peut-être excessivement curieux. Il n'était cependant pas attiré par les jeux de cartes avec l'équipage ni par l'alcool. Il dormait peu. On le voyait tard dans la nuit, assis sur sa chaise sur le pont, à fumer, et le matin, on le retrouvait au même endroit. Il préparait ses propres repas. Natacha s'était quelque peu attachée à lui ; Peut-être lui rappelait-il Ariel, d'une certaine façon. Elle lui apportait les livres qu'il lisait, et ils passaient quelques heures l'après-midi à discuter, peut-être, de leur lecture. Mais elle n'arrivait pas à lui arracher beaucoup de paroles. Bientôt, le silence s'installait, puis il partait, prétextant devoir s'occuper de la malade. Domínguez se levait à peine pour lui dire au revoir et la regardait s'éloigner, marmonnant pour elle-même. La première fois, le caporal jeta un coup d'œil autour de lui. Plus tard, il vit l'ombre se transformer en fumée, puis en une faible lueur, puis en cendres à la tombée du soir.

Le docteur et Natacha étaient seuls dans la cabine d'Altea. Ils avaient convenu de ne parler qu'en cas d'absolue nécessité et pensaient pouvoir se contenter de regards. Altea bougeait les mains et les pieds, ses lèvres s'agitaient, et sa gorge s'efforçait désespérément de prononcer un mot. Altea était lucide, ils le savaient, et son corps avait récupéré. Même son intelligence devait être restée presque intacte, bien qu'ils ignoraient si elle avait conservé tous ses souvenirs. Était-elle encore elle-même, dans ce cas, c'est-à-dire la femme que les autres avaient connue ? Seul le capitaine pouvait le confirmer, et quant à son beau-frère, ils ne comprenaient pas pleinement la nature de leur relation passée.
Gonçalvez a décidé de lui parler.
-Madame, maintenant que vous vous sentez mieux, nous devons procéder à la césarienne.
Elle était aveugle, mais il savait qu'elle voyait quelque chose. Il ne pouvait expliquer comment, mais cela se voyait à la façon dont elle tournait la tête et à la facilité avec laquelle elle levait parfois le bras et saisissait la main de la personne qui se trouvait à proximité. Gonçalvez sentit le souffle chaud d'Altea et le parfum que Carmen lui avait appliqué sur le cou après l'avoir

lavée. Elle leva le bras et posa sa paume contre la joue du médecin.
Natacha se leva de sa chaise ; Gonçalvez resta immobile.
Altea, ma chère, si tu le permets, je vais te demander quelque chose. Je veux que tu touches le doigt que je te montrerai. Je garderai ma main devant toi, mais tu ne dois pas la toucher, juste effleurer le bout du doigt.
Elle hocha la tête.
- Quel est mon annulaire, Altea ?
Elle a touché le doigt indiqué.
— Maintenant, le pouce. — Gonçalvez changea de main.
Altea a joué le bon morceau.
« Maintenant, l'index de ma main droite. » Gonçalvez plaça ses deux mains devant elle, mais en sens inverse.
Altea a touché le bon doigt.
Natacha se rassit, fixant le coin derrière le lit. Elle souriait peut-être.
Le médecin se leva et dit à Natasha :
—Cet après-midi à six heures, madame. Altea doit rester à jeun.
Il a fait entrer Carmen et lui a donné des instructions sur la façon de préparer l'hygiène du patient.
Il était encore très tôt et il voulait en finir une bonne fois pour toutes. Il était fatigué du voyage, mais surtout, il redoutait la frontière brésilienne. L'autre rive lui semblait un mur d'yeux, l'observant en silence, accompagné seulement du grondement de l'eau, qui s'amplifiait à mesure qu'ils approchaient des chutes. Le bruit augmentait au fil de la matinée. Il avait remarqué que Mendoza était plus agité que d'habitude. Il arpentait le pont, vérifiant que tout était bien attaché, exhortant les hommes à ne rien négliger. Sur le gaillard d'avant, il prenait parfois la barre, ou restait derrière Molina, l'observant ou le reprenant dès qu'il le voyait commettre une erreur. À midi, il descendit vérifier les machines et les chaudières. Il donna de nouveau les mêmes instructions, et les hommes se mirent au travail avec diligence, car ils pouvaient entendre le grondement de l'eau dévalant plusieurs kilomètres en amont.
Tout le monde savait que les chutes offraient un spectacle magnifique de loin, mais pour ceux qui se trouvaient dans l'eau, elles étaient plus dangereuses qu'une tempête en mer. Ils savaient à quoi s'attendre d'une tempête, mais pas des tourbillons qui se formaient autour des énormes masses d'eau dévalant de telles hauteurs. Les courants changeaient en un

instant, devenant bien trop puissants. Et la surface du lit de la rivière se transformait tout aussi radicalement, tantôt aussi profonde que des gouffres abyssaux, tantôt recouverte de boue et de troncs d'arbres flottants.
Gonçalvez passa l'après-midi dans sa cabine, fumant au lit. Il entendit Valverde l'appeler deux fois, mais l'ignora. À cinq heures et demie, il prit sa mallette et sortit. Il vit le caporal dans son fauteuil habituel ; il était pâle. Le tangage du navire était encore violent pour ce garçon qui avait grandi au bord du fleuve. Il fuma pour calmer son angoisse, et surtout, sa nausée. Il entra dans la cabine d'Altea. Carmen pliait des draps sur une table qu'elle avait installée près du lit. Des compresses de coton et de gaze y étaient également posées. Elle le salua d'un air grave. Elle jouait parfaitement son rôle d'infirmière. Si son destin avait été différent, pensa-t-il, quelle infirmière formidable elle aurait été, et combien sa vie aurait été différente… mais alors, ce ne serait plus son destin, celui de quelqu'un d'autre.
Valverde est arrivé juste derrière lui.
« Madame, je vous en prie, seule Carmen devrait rester », dit-elle à Natacha.
Elle le regarda avec une fierté blessée.
« Serait-ce possible… ? » dit-elle en se tordant nerveusement les mains. « J’ai vu beaucoup de choses, monsieur… »
« Ce n'est pas pour ça, madame, c'est pour protéger la mère et l'enfant. Moins il y a de monde, moins il y a de risques d'infection. »
Natacha est partie sans oublier de frapper à la porte.
Ils se mirent alors au travail. Gonçalvez prit le masque et l'imbiba d'éther. Il le plaça sur le visage d'Altea. Valverde surveilla son pouls, qui ralentit lentement jusqu'à se stabiliser. Altea respirait normalement. Ils lui soulevèrent un bras et elle s'affaissa lourdement sur le lit. Pendant que Carmen leur tendait les draps, ils les disposèrent autour et sur Altea, laissant son abdomen découvert. Ils se lavèrent les mains. Ils lui appliquèrent de l'iode sur la peau.
Sur la table, Valverde avait disposé les instruments chirurgicaux. Certains appartenaient au docteur, mais les autres étaient à lui. Il les avait volés dans des hôpitaux ou achetés à des chirurgiens qui avaient cessé d'exercer, faute de pouvoir ou d'autorisation. Et la trousse de chirurgie de la main,

celle qu'il gardait jalousement pour ses dissections, car il l'avait prise dans l'armoire du vieux docteur Amadeo Ibáñez de Buenos Aires le jour où il l'avait vu mourir dans son appartement de San Telmo, était là. Tandis qu'il passait le scalpel sur Gonçalvez, il se souvint des paroles du vieux médecin, alors qu'il délirait. « Emmène-moi à l'hôpital, Juan… Qu'ils utilisent mon corps, je le leur donne. » Valverde le lui avait promis. À sa mort, le corps du vieux Ibáñez était presque entièrement rongé par le cancer. Ses os ressemblaient à des tiges pourries et ses viscères à des sacs d'excréments. C'est ce qu'il vit en ouvrant le cercueil cet après-midi-là, sans quitter la maison jusqu'au lendemain, où il annonça la nouvelle aux enfants. Le docteur vivait seul depuis sa retraite de l'hôpital Rivadavia, alors situé rue Esmeralda. Valverde resta seul à la morgue pendant toute la veillée funèbre. Un seul de ses fils arriva, une fois qu'ils furent déjà au cimetière. « Pardonnez-moi, Docteur », dit-il à Valverde, qu'il ne connaissait que par le télégramme qu'il lui avait envoyé. Il n'y avait manifestement aucune bonne relation entre le père et ses fils, ni aucun héritage. Le seul héritage était constitué de dettes. Le fils ne demanda pas à ouvrir le cercueil pour dire adieu ; Valverde lui annonça que le cancer l'avait emporté. La maison fut vendue, mais il fallut d'abord la vider entièrement. Quelques dettes furent remboursées, peu nombreuses, avec une partie du produit de la vente. Le reste ne fut pas réclamé, alors Valverde le mit dans une enveloppe et la glissa dans la poche de sa veste.

Altea saignait sous le scalpel. Valverde la sécha avec des compresses, Carmen les remplaçant ou jetant celles qui étaient souillées. Gonçalvez pratiqua l'incision avec soin et rapidité. Il en avait dû faire des centaines à l'époque où il était médecin de village. Et probablement sans anesthésie. Il demandait sans cesse un instrument après l'autre, et Valverde, qui avait fait tout cela et bien plus encore, mais seulement sur des cadavres, ne pouvait s'empêcher d'admirer l'habileté de Gonçalvez. C'est sans doute ainsi que le jeune Amadeo Ibáñez travaillait à l'hôpital de Rivadavia, à une époque où les pratiques de l'ancien hôpital pour femmes étaient encore de mise.

Naissances, césariennes, avortements.

Enfants difformes. Fœtus morts.

Des femmes mourantes. Des cris comme des hurlements venus de l'enfer.

Un silence obscur ponctué de respirations interrompues.

Odeur de saleté, de sécrétions fétides, de gangrène.
Et de temps à autre, les cris vitaux d'un petit garçon aux joues roses et les sanglots d'une mère épuisée.
Il lui tendit les écarteurs, et elle l'aida tandis que Gonçalvez insérait les ciseaux et séparait les tissus. Le scalpel incisa de nouveau le muscle épais de la paroi utérine.
Altea saignait et on lui appliquait des compresses. Carmen n'arrivait pas à suivre le rythme : elle devait leur en donner des propres et jeter celles qui étaient imbibées.
Les hommes se regardèrent un instant.
Gonçalvez passa alors sa main gauche par l'ouverture et toucha l'intérieur. Il y eut un bruit, mais c'était le grondement des chutes, qui devenait de plus en plus fort.
Le mouvement du navire n'arrangea rien. Le lit bascula légèrement et du sang se répandit dessus.
Et l'enfant flottait à l'intérieur comme dans un bocal de formaldéhyde.
Puis, un cri strident se fit entendre, si aigu qu'il ressemblait d'abord à un sifflement à peine audible, puis il devint si strident qu'il couvrit le bruit de l'eau.
Le garçon était dans les bras de Gonçalvez, se débattant et pleurant. Il était sale et sentait mauvais.
Carmen regardait en pleurant, et ils durent lui crier dessus pour qu'elle réagisse et les aide à accoucher pendant que Gonçalvez coupait le cordon ombilical. Il retira le placenta et commença à suturer.
Il n'y avait plus de sang neuf.
Altea respirait-elle ? Valverde vérifia son pouls. Il était faible.
Gonçalvez termina de suturer et recouvrit la plaie de gaze et de bandages.
Carmen s'occupait de l'enfant, le lavant et lui tapotant doucement le dos pour l'aider à respirer. C'était un garçon maigre, presque chétif. Gonçalvez s'approcha pour écouter son cœur.
-Il semble en parfaite santé…
« Merci, docteur », dit Carmen.
On ne sait toujours pas s'il y aura une suite. On verra si la mère a du lait ; sinon, il faudra en prendre aux chèvres à bord.
Valverde vérifia les signes vitaux d'Altea. Elle était encore endormie, sous l'effet de l'éther. Son pouls et sa tension artérielle étaient très bas.

Gonçalvez l'examina.
- Qu'en penses-tu, mon ami ?
« Il faut attendre. Nous avons fait ce que nous avions prévu. Le reste est un cadeau, il me semble. »
On a frappé à la porte.
-Laissez-moi entrer, s'il vous plaît.
C'était la voix d'Iribarne.
-Je veux voir le garçon.
— Pas question, monsieur. Nous devons attendre quelques heures. Veuillez patienter, s'il vous plaît.
« Vous croyez avoir le pouvoir de vie et de mort sur vous ? Vous décidez qui vit et qui meurt. J'en ai assez de tous ces charlatans ! »
-S'il ne se calme pas, il aura encore moins le droit d'entrer.
Ils entendirent des murmures derrière la porte, puis des coups frappés aux murs. Ils surent qu'il devait être environ neuf heures du soir. La cabine était éclairée par trois lampes et semblait étrangement baignée par le soleil nocturne. Ils supposèrent cependant qu'à l'extérieur, il faisait sombre et froid. Le navire tanguait encore régulièrement et le grondement des chutes était constant et régulier. Le capitaine leur avait dit que la traversée de cette zone devait être lente, sous peine de naufrage, et qu'il leur faudrait au moins deux jours pour sortir de la zone des courants dangereux. Le côté argentin des chutes n'était pas le plus dangereux ; c'était le côté brésilien, dans lequel ils pénétraient à présent.
Ils entendirent alors des cris provenant du couloir et peut-être du pont. Puis, ils les entendirent venant de la coque. Le hublot étant scellé, Valverde décida de sortir pour voir ce qui se passait et rassurer les autres. À peine avait-il franchi le seuil que Gonçalvez le referma à clé. Valverde trouva Iribarne dans le couloir, retenue par trois hommes, tandis que Mara observait la scène avec calme, mais tristesse.
« Qu'est-ce qui ne va pas chez elle ? » demanda Valverde.
Le capitaine était là, attendant comme les autres des nouvelles d'Altea et du garçon.
« Vous devriez le savoir », dit-il. « Cela ne vous fait pas penser à de l'épilepsie ? »
Valverde s'approcha, mais Iribarne était pris d'une crise de colère, ou peut-être de désespoir.

— Rien de tout ça, l'homme a peur. Et il panique.
« Pourquoi faire ? » demanda Mendoza.
« Tu n'entends pas ? » dit Mara.
— Des chauves-souris ? — Elles viennent toujours par ici, de temps en temps.
— Et ils ne savent pas pourquoi ?
« Parce que c'est comme ça qu'ils sont. Ils viennent du Brésil, ils viennent et laissent leurs petits le long de la côte. Il y en a plus qui meurent en heurtant le navire qu'ils ne causent de dégâts. On y est habitués maintenant. »
José se débattait et tentait de frapper ceux qui le retenaient. Il parvint à se libérer et se mit à courir vers le pont. Mara le poursuivit. Les autres suivirent, craignant que le fou ne saute dans la rivière.
Sur le pont, la nuit était tombée, sans lune ni étoiles. L'obscurité totale était percée par les embruns des cascades qui, à moins de deux cents mètres, plongeaient en un tourbillon plus vaste que plusieurs réunis, et un grondement si assourdissant qu'ils ne pouvaient plus communiquer que par gestes. L'eau inondait le pont d'une averse torrentielle qui n'était en réalité pas de la pluie, mais plutôt la vapeur s'élevant des cascades et se condensant en pluie. José courait sous cette pluie battante. Les chauves-souris, pourtant, volaient et voletaient malgré tout. Mendoza savait que c'était très étrange, mais les chauves-souris étaient bien le cadet de ses soucis à cet instant. Ils devaient protéger le « Juan Manuel ».
Ils entendirent un coup de feu et virent un éclair dans l'obscurité. Le caporal Domínguez avait tiré, et ils virent Iribarne s'effondrer. Des chauves-souris commencèrent à se poser sur lui tandis qu'il se débattait désespérément pour les faire fuir. Incapable de bouger à cause de sa blessure à la jambe, il hurlait et proférait des injures. Il débitait des paroles incohérentes, qu'ils ne comprenaient que comme les ravages d'un délire désespéré dont ils ignoraient la cause.
Ils l'entendirent crier le nom de son frère, et parfois il désignait du doigt une chauve-souris qui volait lentement. Ils l'entendirent appeler le garçon, le nouveau-né. Il hurlait des obscénités, jurait de tuer, puis pleurait d'un gémissement pitoyable. Malgré le bruit de l'eau, le battement d'ailes et la voix de l'homme étaient distincts, comme s'ils les entendaient sur un autre

plan de réalité. Comme si la réalité s'était démultipliée entre tous leurs sens pour la percevoir plus clairement.
Ils se rassemblèrent autour d'Iribarne. Mara le réconfortait, agenouillée à ses côtés. Valverde soignait sa blessure. Le capitaine et les autres attendaient.
« Je suis désolé, capitaine. Mais c'était la seule solution… », dit le caporal.
Mendoza posa une main sur son épaule.
« Il a bien fait, caporal. » Mais quelque chose lui disait que peut-être il aurait mieux valu que le monde suive son cours sans qu'il intervienne.

Gonçalvez passa toute la nuit dans la cabine, jusqu'à ce qu'il soit certain que le garçon et sa mère survivraient. Il envoya Carmen se reposer. Natacha trouva la chambre sale, mais sur le lit, elle-même, vêtue de vêtements blancs et secs, avec le bébé à ses côtés. Son bras faible berçait l'enfant pour l'empêcher de tomber. Natacha jeta un coup d'œil au médecin, fatigué et cerné de cernes, mais elle n'osa pas le reprocher à nouveau de l'avoir renvoyée. Elle lui adressa un léger sourire et se mit aussitôt à ranger. Elle sortit les sacs de linges tachés de sang, rangea les trousses chirurgicales, les nettoya et les mit de côté pour que le médecin les trouve à portée de main. Cela lui prit tout l'après-midi, mais elle ne regarda pas Altea une seule fois. Elle savait qu'il l'observait, même avec ces yeux aveugles dont il se vantait désormais, un masque plus efficace que toute l'ironie ou la naïveté dont il avait fait preuve depuis leur rencontre. La cécité était une arme qu'elle ne comprenait pas, car c'était un espace obscur qui irradiait de la lumière. Aucune science qu'elle avait consultée ne pouvait l'expliquer, pas même celles qui étudiaient le surnaturel. Ariel n'était pas un fantôme : il était une énergie, aussi intense que toute l'eau qui, année après année, se déversait dans le même fleuve. Il était plus encore : une énergie condensée qui formait une image visible de tous, mais qui n'était néanmoins liée qu'à la volonté. La volonté était un moteur calibré sur les mêmes coordonnées que cette énergie qu'était Ariel, avec cette entité qui ne pouvait se révéler que sous certaines conditions. Le froid extrême ? Peut-être l'hélium gelé qui l'entourait dessinait-il les contours de son fils. Elle avait tout lu à ce sujet, mais pourquoi voulait-elle que les autres le voient ? Puisqu'il appartenait à tous, ils l'avaient tué. Puisqu'il était exclusivement à elle, il continuerait de vivre.

Gonçalvez sortit sur le pont et s'engagea dans le passage. Les hommes l'acclamèrent, à l'exception de ceux qui avaient débarqué à Misiones et savaient ce qui l'attendait. Il s'arrêta brusquement pour contempler les chutes. C'était le milieu de la matinée, la pluie du fleuve trempait encore tout le navire, et certains hommes portaient des imperméables, tandis que d'autres étaient torse nu, faute de vêtements secs. La montagne d'eau ne s'élevait pas à plus de deux cents mètres, s'étendant d'est en ouest et du nord au sud. Impossible d'en distinguer le début ni la fin ; la vapeur d'eau était si dense qu'elle formait des nuages de plusieurs mètres de haut, dominant même le navire. Le grondement était tout aussi intense, si bien que personne ne parlait, et chacun s'acquittait de sa tâche dans un silence assourdissant. Il y avait des restes de chauves-souris mortes sur le pont ; on lui avait parlé de la nuit précédente.
Quelque chose de terrible se préparait, et cela coïncidait avec la diminution constante de la distance qui le séparait du Brésil. Là gisait son chagrin, au nord, et en regardant vers le sud, il découvrit un cimetière.
- À quoi penses-tu, Estanislao ?
Il regarda Valverde, emmitouflé dans un imperméable en caoutchouc et la tête à capuche. Il lui apportait un autre imperméable identique. Il l'enfila, n'ayant aucune envie de discuter. Ils restèrent appuyés sur la rambarde, contemplant avec ravissement le paysage qui, plus qu'agréable, les effrayait. Mais parfois, il était bon de le contempler de face, de loin.
« Je ne reviendrai pas », a déclaré Gonçalvez.
- Où ça ? Aux posadas ?
-Nulle part.
— Et où vas-tu aller, mon ami ? Écoute, je…
Il n'y avait plus une seconde à perdre. Gonçalvez avait sauté par-dessus bord, et Valverde parvint de justesse à le rattraper par la main. L'eau s'acharnait à défaire le nœud qui lui serrait les doigts, et il ne pouvait même pas crier à l'aide, car personne ne l'entendrait.
- Ne lâche pas, ne pars pas !
Gonçalvez leva les yeux vers lui, suspendu au bastingage, la main inerte, crispée par celle de Valverde comme une griffe. Et Gonçalvez pensa sans doute au scalpel qu'il gardait dans sa poche. Il l'avait attrapé, sans trop savoir pourquoi ; il abhorrait ces morts romancées et mélodramatiques. Il ne se serait certainement pas tranché les veines, même s'il en avait eu

l'occasion. Mais le hasard est souvent dépeint comme une vieille femme maigre, rapide et n'ayant qu'un seul cheveu. Et puis il y avait la rivière, si proche et si puissante.
Mais Valverde était intervenu et avait perçu le désespoir de cet homme cynique. Le désespoir ne lui ressemblait pas. Il avait ôté son masque de théâtre et se montrait tel qu'il était vraiment, peut-être : un être absurde, un être pathétique qui s'efforçait d'être ce qu'il n'était pas et de chercher chez les autres ce qui abondait au plus profond de son âme. Le sang et les os de cette tristesse qui pendaient désormais au bord de l'abîme. Les eaux profondes où, dit-on, reposent les ossements de Dieu, avec lesquels les démons bâtissent des cités.
« Ne pars pas ! » s'écria Valverde, le front plissé par la douleur et le visage inondé de larmes comme celui d'un garçon dont le père est en train de mourir.
Valverde sentit la piqûre du scalpel sur le dos de sa main. Il lâcha prise.
Il dut lâcher prise, car sa chair était comme celle de tous les autres. Une substance si fragile qu'elle hurlait autant sous un coup de poignard que sous une caresse. Cette stupide chair qui nous protège du monde, et qui nous le dérobe. Cette chair que nous enduisons de parfums et qui nous renvoie la charogne.
Le corps est une trahison.

11

Natacha était assise, comme à son habitude, dans le fauteuil à bascule à la droite d'Altea, telle la bonne larron auprès du Christ. Son regard était fier, mais non pas fuyant ou indifférent comme il l'était si souvent. Elle se réjouissait de quelque chose de plus profond que la simple guérison de la malade.

Mara se trouvait de l'autre côté, assise droite sur une chaise en bois fêlée, le visage sombre. Elle fixait Altea intensément, étudiant les mouvements de ses mains, les moindres tressaillements de ses muscles faciaux, ce qui restait d'elle : son œil droit ouvert, mais la paupière mi-close, complètement aveugle, la bouche tordue dans une grimace de douleur, les sourcils froncés, les cheveux blancs.
Natacha, qui avait tant lu, ne pouvait s'empêcher d'associer des idées au fouillis de connaissances et de souvenirs qui tourbillonnaient dans son esprit troublé. Elle regarda les autres et elle-même dans la pièce faiblement éclairée, car le médecin avait dit qu'il fallait éviter tout stimulus susceptible de perturber Altea et l'enfant. L'image des trois sorcières de Macbeth de Shakespeare lui vint à l'esprit.
Ils étaient, en quelque sorte, réunis en secret pour décider du sort des hommes qui attendaient à l'extérieur de cette pièce aux allures de grotte, mais surtout du sort du nouveau-né.
Derrière le lit se trouvait Ariel. Son image n'avait jamais été aussi nette, et parfois elle pensait que Mara pouvait le voir aussi ; et elle savait, depuis quelque temps déjà, qu'Altea le sentait derrière elle, car elle tremblait.
Pour Natacha, c'était son fils qui avait permis la guérison. Elle s'était souvent demandé pourquoi. Et après tant d'autres réflexions, à force de méditer, à scruter le visage d'Ariel dans l'ombre, elle comprit que, comme tous les passagers de ce navire, il avait provoqué cette naissance comme si tout en dépendait. Le nouveau-né était-il une sorte de Messie ? Peut-être était-il excessif de lui attribuer un tel rôle, mais il était certain qu'il était venu changer le cours de bien des choses. Des morts, des souffrances persistantes. Et le Paradis ? Où étaient la récompense, le Paradis ? Le Paradis pouvait aussi être un désert glacé, vide, où rien ne pousse et où le vent est un terrible rappel de Dieu.
« C’est un miracle, n’est-ce pas ? » dit-il en regardant Mara. En clair, il ne croyait pas aux miracles comme à de caprices dus à l’ignorance, mais comme à des phénomènes naturels extraordinaires.
« Tu crois ? » répondit Mara. « Je pense que ce sont le docteur et Valverde qui ont fait ça, et ce ne sont pas des dieux. »
Natacha était heureuse ; elle prenait plaisir à agacer son interlocuteur.
— Ce sont peut-être des démons, surtout celui de Valverde…

« Je serais d'accord avec cela, madame, si je croyais en une religion quelconque. Mais je pense qu'il est un homme comme les autres, et meilleur que beaucoup d'autres. »
— Vous faites référence à sa vivacité d'esprit ?
« À cause de leur intelligence, dis-je. L’intelligence est primordiale. Certains d’entre nous exercent une grande influence sur les hommes, mais ils s’évadent dans des mondes qui nous échappent, et c’est pourquoi nous les sous-estimons. Leur intelligence crée des univers et des concepts où ils sont heureux, même s’ils souffrent. La nôtre est une intelligence sentimentale qui nous empêche de fuir la réalité. Nous agissons, nous jugeons et nous disons les choses telles qu’elles sont, et non telles qu’elles devraient être. »
« Ne serait-ce pas une perte de temps ? » dit Natacha.
« Je suis content que nous soyons d'accord là-dessus, mais j'aimerais parfois savoir ce que signifie réellement cette histoire de « perdre son temps ». Cela signifie se soumettre non pas à l'irrationalité, mais à l'ingénierie imaginative qui les attire tant, non pas en leur faisant perdre la raison, mais en établissant la structure de leur esprit dans ces édifices conceptuels aussi beaux que des châteaux de sable. »
— Mais les châteaux de sable sont très faciles à détruire.
« Et les nôtres, madame ? Elles sont aussi indestructibles que des prisons construites avec un matériau plus impérissable que la pierre. »
-Elle a l'air triste.
— Et je la vois se réjouir.
« N'y a-t-il pas une raison ? » demanda Natacha en jetant un coup d'œil à Altea, qui écoutait sans aucun doute.
— Je dirais que l'enfant est la joie. Elle doit mourir.
Natacha la regarda avec étonnement. Ce qui la surprenait, c'était le manque de scrupules dans sa sincérité, ou peut-être le manque d'instruction qu'elle dissimulait, l'utilisant davantage comme une défense que comme un masque.
- Est-ce un jugement ou une prédiction basée sur son état ?
« Quoi que tu veuilles, au final, c'est la même chose. Comme beaucoup, elle a déjà accompli sa mission dans cette vie. Le reste est un cadeau bien malheureux, car il ne lui permet pas d'exister dans un autre plan de réalité. »

« Et quels sont ces projets ? » demanda Natacha en regardant Ariel.
« Madame, mesdames, ce que nous voyons existe-t-il réellement, ou bien existe-t-il simplement parce que nous le voyons ? Les rêves sont un doux refuge, même les cauchemars sont des tempêtes qui nous emplissent d'extase le temps d'un instant. À l'inverse, les cauchemars du monde sont si longs qu'ils nous épuisent. Votre religion, par exemple, à laquelle je vous vois si attachée, n'est-elle pas une belle image où les croyants vivent comme dans un pays utopique où, après la tempête, le soleil brille toujours ? Champs inondés, maisons détruites, morts : voilà le prix à payer pour un jour de plus. Quelle intelligence est plus perspicace que celle de ce Dieu ? »
Natacha se leva et s'inclina devant Altea. Elle toucha la croix d'argent et dit :
« Tu vois cette croix, Mara ? Elle n’a pas plus de pouvoir que celui que nous lui accordons, mais c’est un symbole. Et les symboles prennent des formes que notre imagination n’a jamais conçues. »
Mara prit une lampe sur la table, où subsistaient encore des traces de l'opération. Les ombres dans la cabine se déplaçaient rapidement à mesure qu'elle approchait d'Altea. Elle aperçut la silhouette d'Ariel qui s'enfuyait à toutes jambes, effrayée. Arrivée près d'Altea, elle sursauta et fronça les sourcils encore davantage.
— C'est une croix fabriquée par les Indiens, n'est-ce pas ? Je reconnais le savoir-faire après toutes ces années.
Natacha se demandait d'où cette femme tenait tant de savoir si elle n'était qu'une contrebandière et une ancienne prostituée. Et son langage, si raffiné, de moins en moins vulgaire. Il était clair qu'elle n'avait pas toujours été ainsi. On lui avait dit qu'elle était alcoolique et prostituée. Mais cela contredisait-il le savoir qu'elle avait acquis à l'école de la nuit ? Dans l'obscurité, on perçoit bien des choses que les autres, simples êtres diurnes, ignorent. Et l'ignorance est un bouclier d'épines tenaces.
Il se rassit, observant Mara qui examinait la croix. Il tenait la lampe devant le visage d'Altea, sachant que cela la troublait. Il la vit fixer l'orbite vide de son œil gauche. Le regard de Mara était rivé sur ce creux, tandis qu'elle tenait la croix dans sa main.
« Cette croix, ma chère, commença Natacha, est un symbole, et comme tous les symboles, elle peut avoir de nombreuses significations. Chaque

civilisation lui attribue une signification différente et la représente avec des variations. Mais comme en musique, le thème central demeure. La croix est la mort, mais elle est aussi la vie par la résurrection. Si vous regardez attentivement, si vous raccourcissez un peu la base de la croix jusqu'à ce que ses quatre bras soient égaux, vous pouvez joindre les extrémités. Obtenirez-vous un losange ? Non. Tous les losanges ne sont pas identiques. Mais vous obtiendrez un cercle. Vous pourriez dire que tous les cercles ne sont pas identiques. Pas en ce qui concerne la mesure de leur diamètre, bien qu'ils le soient par leur forme. Mais je vous prie de suivre mon raisonnement. Quelle que soit la différence de taille entre deux cercles, le diamètre de chacun atteint une valeur constante, mais imprécise. Il subsiste une marge que les mathématiciens ne peuvent déterminer. On dit qu'elle est infinie. Peut-être l'est-elle. Et qu'est-ce que l'infini ? La mort ? Très probablement. Dieu, ou l'imagination d'un poète face aux calculs d'un géomètre ? »

Carmen arriva avec le repas pour Altea, et avec elle arrivèrent les cris et les rires des hommes qui fêtaient l'événement sur le pont. Cette nuit lui rappelait celle de la fusillade, mais elle était comme toutes les autres quand les hommes célébraient et buvaient. Cette fois, c'était la naissance du garçon, qui n'avait pas encore de nom. Tout cela était en l'honneur et à la mémoire, surtout de Gonçalvez, et Mara savait que Valverde devait garder ses distances. Elle l'avait vu pleurer pour la première fois depuis leur rencontre, ce jour-là près des chutes, agrippé à la rambarde, se frappant la tête à coups de poing. Ceux qui entendaient les cris étaient impuissants. Le fleuve était un *tourbillon* de remous et de forts courants. Le corps du médecin avait disparu comme englouti par une force sous-marine.

« Comment se comportent-ils ? » demanda Natacha.

Comme toujours. Laissons-les s'amuser…

— Et le capitaine ?

« Avec eux, même s'il leur avait interdit de porter des armes cette fois-ci. Mais il y a probablement eu un blessé, mais ils s'entendent tous bien, même s'ils se battent quand ils sont ivres. Le capitaine est content, sans aucun doute. Il m'a demandé s'il pouvait venir rencontrer le garçon. »

Natacha fut surprise. De nouveau, on s'intéressait à Altea, et cette fois, ce n'était pas par remords. Quel sort attendait l'homme qu'elle avait épousé ?

Il était tombé amoureux de mères dont les enfants n'étaient pas les siens, et les aimait comme s'ils étaient les siens.
Mara comprit. Elle s'était rassis et pensait sans doute à ce qu'elle avait vu au creux de son œil. Tant de choses, se dit-elle. Un univers ancré au fond de son orbite. Et là, presque impénétrable, se trouvait le trou dans l'os, là où une fracture s'était produite. La balle était quelque part, peu importait où. Elle n'était que le point de départ de cette ouverture. Et cette ouverture n'avait aucune importance en soi, c'était plutôt le lieu auquel elle donnait accès. Les parois de l'orbite n'étaient que de l'os, et le vide régnait physiquement entre elles. Elles étaient cependant un écran sur lequel se projetaient les images provenant de la fissure formée par la fracture.
Carmen partit après avoir attendu un moment pour engager la conversation, mais ces femmes étaient impénétrables. Natacha donnait à manger à Altea, mais elle ne portait plus la cuillère ni la fourchette à sa bouche ; elle guidait plutôt la main et le bras d'Altea vers la sienne. Celle-ci tétait avec avidité, puis émit un son inarticulé et tourna la tête vers le garçon, qui s'était mis à pleurer – non pas un gémissement, mais un sanglot lent et profond.
Natacha posa l'assiette sur le plateau et l'apporta à table. Altea avait déjà pris l'enfant dans ses bras et l'allaitait.
« Dis-moi, Natacha, toi qui as tant lu, » dit Mara. « Quel est le nom de l'os situé au fond de l'œil ? »
-Sphénoïde, et il ressemble à un oiseau aux ailes déployées.
— Et quelle est sa fonction ?
« C'est un os, rien de plus. Il fait partie du squelette ; il nous soutient, il nous construit, tu sais, ma chère. Si tu le voyais dans des livres d'anatomie, tu apprécierais sa beauté. Il possède une ouverture qui ressemble à un œil, par laquelle passent les nerfs et les vaisseaux sanguins. »
Mara resta pensive.
— Mais il est étroit, n'est-ce pas ? Et il laisse passer très peu de choses.
-Les choses que nous voyons, Mara.
— Et si ça s'ouvrait un peu plus, verrait-on d'autres choses ?
— Certainement, mais nous serions déjà différents des autres.
-Comme Altea, n'est-ce pas ?
Natacha devina ce qu'elle voulait dire. Elle en savait beaucoup grâce à ses lectures, et elle voyait Ariel simplement parce qu'il le désirait, ou peut-être

parce qu'il ne pouvait s'en empêcher. Elle s'était interrogée sur la raison de la présence d'Ariel. Sa main lui manquait-elle, peut-être ? Le corps et l'âme forment-ils une symbiose plus intense que toutes les religions ne l'ont jamais imaginée ? Un esprit incomplet, prisonnier d'un corps, n'est-il peut-être même pas un esprit, ni même un corps, mais un fragment de cadavre ? Natacha voyait beaucoup grâce à son savoir, mais le reste lui était aussi inaccessible que la compréhension qu'avait tante Clotilde de l'image de Notre-Dame des Douleurs. Comprendre est une chose, saisir en est une autre. Pour saisir, il faut être l'objet de son obsession. Pourtant, elle pressentait une prescience chez Mara.

« T’es-tu jamais demandé, Mara, pourquoi un homme se blesse et quelles en sont les conséquences ? Une cicatrice est la marque d’une porte qui s’est ouverte et refermée. Quelque chose est entré ou sorti, et il n’y a pas de retour en arrière. Il y en a d’autres, cependant, qui ne se referment jamais. Les Indiens disent, d’après les Jésuites, que lorsqu’ils pratiquent des trépanations, ils laissent les démons s’échapper, mais comment empêchent-ils les autres d’entrer ? »

Natacha souriait, plongée dans ses pensées, des pensées qu'elle n'avait d'ordinaire que pour elle-même. Ces derniers temps, cependant, il lui arrivait de murmurer à Ariel.

« Les sorciers pratiquaient des trépanations, et je crois qu'ils le font encore, pour guérir. Mais comment ont-ils appris à les pratiquer, et comment savaient-ils que cela fonctionnerait ? Faisaient-ils des dissections et des expériences ? Je ne le pense pas. C'est typique des scientifiques : s'ils ne voient ni ne vérifient quelque chose, ils n'y croient pas. Les sorciers parlent aux dieux, dit-on, mais qui nous empêche de penser qu'ils parlent aux morts, même sans le savoir ? Il existe de très anciennes légendes à ce sujet dans toutes les civilisations. Notamment dans les sagas nordiques et celtiques. Les Saxons et les Scandinaves en parlent beaucoup. Les aurores boréales pourraient être des masses d'énergie provenant de millions d'âmes en quête de corps. La transmigration des âmes dans des corps animaux. Croyez-vous que les animaux n'ont pas d'âme, qu'ils ne sont que des êtres sensibles et conscients, ou que leur apprentissage n'est qu'un ensemble de réflexes dans un système nerveux rudimentaire ? Les morts sont là, ils nous disent des choses, et parfois ils nous en révèlent d'autres. » Vous êtes, ma chère, l'une d'entre elles, je crois.

Max était dans la chambre et restait sous le lit quand quelqu'un d'autre était là. Mais lors des rares occasions où Altea était seule, il s'asseyait, les pattes sur le lit, et lui léchait le visage. Mara entendit le chien gémir et sourit.
« C’est sûrement pour ça qu’il ne m’aime pas », dit-elle. « Dans mon pays d’origine, quand j’étais petite fille, les femmes se réunissaient et racontaient des histoires de chiens messagers chargés de guider les âmes vers la mort. »
« Et vous n’êtes pas la mort, comme les vieux sorciers dont je vous ai parlé. Vous êtes, en quelque sorte, des messagers. »
Mara se leva et arracha le garçon des griffes d'Altea. Altea résista, mais elle n'avait plus de force. Son visage se crispa et le creux de son œil sembla envahir tout son visage. C'est une sensation que Mara ressentit également, lui permettant de voir plus qu'elle ne l'avait imaginé.
Natacha pensa : Elle veut cet enfant, et elle le veut pour elle. Une nouvelle Sainte Famille ? Joseph, le père adoptif de tant d'autres, mais le vrai – Altea le lui avait confié un jour, lorsqu'elles partageaient la même rancœur envers le capitaine. Mara, ou Marie, la mère adoptive – ou la vraie mère ? Car la virginité de la Marie biblique aurait très bien pu jeter le doute sur la plausibilité biologique autant que sur la plausibilité de cette conception. La semence de Dieu est-elle si éthérée, ou est-ce le néant engendrant tout ? L'esprit créant la chair : sa demeure, sa maison, son foyer et sa destinée ? Dès lors, la chair détermine la vie de celui qui l'a créée. Sans l'homme, il n'y a pas de Dieu. C'est pourquoi il y a des cimetières, des arbres plantés pour construire des cercueils, du fer forgé pour fabriquer des pelles, des terres conquises pour fonder des cimetières. Pour perpétuer la vie dans un cercueil fermé : là où il y a un os, là est la synthèse de toute chose. Et ce garçon, un Jésus né dans des circonstances extraordinaires, précaires et tragiques, était au centre de plusieurs destins, dont beaucoup ne se réaliseraient jamais. Un enfant dont l'innocence allait bientôt disparaître. Oui, le péché originel existe, se dit Natacha en pensant à ce garçon.
Une Sainte Famille inversée.

Mara tenait le garçon dans ses bras et, soudain, elle se souvint des jours où elle avait tenu Elsa de la même manière. Le lait qu'elle lui avait donné, les vêtements de laine dont elle l'avait couverte, la seule berceuse qu'elle

connaissait et avec laquelle elle l'avait endormie. Le visage d'Elsa, si rose et sombre à la fois, déjà marqué par le soleil de la campagne où elle l'avait emmenée avant de partir pour l'Amérique. Tant de mois à la rejeter, et une telle joie à lui dire adieu. C'était peut-être cela que Mara aimait, le désir d'Elsa et non leur vie ensemble. Comment pouvait-elle élever la fille de son propre frère à son âge ? La douleur se serait muée en haine, et celle qu'elle aimait à présent aurait pu être assassinée dans une tragédie digne d'un poète antique. Que pouvait bien engendrer l'inceste, même si elle ignorait son nom ? Il existe des mots qui signifient plus qu'ils ne signifient ; L'humanité les transforme en pierres d'achoppement, des choses que nous fuyons mais qui nous poursuivent, nous hantent, et dont nous devons nous protéger en levant constamment les yeux au ciel de peur qu'elles ne nous écrasent. Et en levant les yeux, nous trébuchons en bas. Des mots comme justice, par exemple, ou des mots comme amour.
En regardant dans l'œil perdu d'Altea, elle entendit les babillages d'Elsa le jour de ses adieux. La petite fille dans les bras de Roberto et le bruit des vagues qui couvraient ses pleurs. Mais au lieu d'avancer, comme elle l'espérait, les images la ramenèrent à sa grossesse. Les interminables mois de reproches de sa mère, l'irritation et le mépris de Roberto, les sermons du curé, les regards et les insultes des voisins. Puis apparurent les sorcières, celles chez qui sa mère l'avait emmenée pour avorter. « Ce n'est pas le bon moment », lui avaient-elles dit, « elle est des nôtres ». Elle n'avait rien compris, mais elles étaient là, surgissant des profondeurs de ce creux, cette pièce perdue au milieu de la campagne. La plus ancienne d'entre elles, Sottocorno. La sorcière italienne qui vivait en Espagne, exilée, disaient-elles, parce que dans chaque ville où elle avait séjourné, au bout de sept ans, on l'avait chassée à coups de malédictions, en la menaçant de la brûler vive. Ils l'ont lapidée après l'avoir déshabillée, comme la dernière fois, bien que la vieille femme eût quatre-vingt-huit ans. Pourtant, cet âge remontait au siècle précédent, lorsque les vieilles femmes qui l'accompagnaient parlaient d'elle : les serpents enroulés autour de ses jambes, brisées par le chevalet de torture, les onguents à l'odeur de mort qu'elle s'appliquait pour soigner ses brûlures. De Cadix à Rome, de Florence à Strasbourg. Tantôt à Londres, tantôt à Kiev ou à Varsovie, tantôt fuyant en Laponie lorsqu'elle était dangereusement poursuivie. Mais elle revenait toujours. Comment elle voyageait restait un mystère. On la

voyait voler, se transformer en un grand oiseau noir aux ailes immenses, ou en plusieurs à la fois, son âme se fragmentant en chair et en os. Le crâne des oiseaux noirs contenait le sien. Un jour, un homme se vanta d'en avoir tué un. Il le gardait chez lui, dans une boîte. De temps à autre, le samedi soir, il le sortait pour contempler le crâne de la vieille femme. Mais à l'aube, les ossements étaient retournés dans leur cercueil. Les dimanches la terrifiaient, disait l'homme. Mais ce n'était qu'un fragment d'elle-même qu'elle avait le malheur de perdre. Chaque cellule de son corps avait le pouvoir de se transformer : chaque cellule était un oiseau noir planant au-dessus des hommes, leur rappelant l'ombre de la nuit et l'iniquité du crime. Elle s'était mariée plusieurs fois, toujours au même homme. Elle s'était unie à lui pour avoir de nombreux enfants, tous exactement comme elle : des hommes-femmes qui changeaient de sexe à volonté. Les visages du mensonge étaient l'héritage que son mari lui avait légué avec sa semence. Certains disaient qu'il s'appelait Ansaldi, mais c'était en Italie et dans d'autres régions méditerranéennes. Plus au nord, on lui donnait des noms vagues, comme ceux d'un magicien. Sa profession, disait-on, était la fiction, et sa scène, le théâtre du monde.

La vieille femme qui la maintenait clouée à la chaise répétait comme un mantra : « Elle est des nôtres. » Soudain, le toit de la maison se souleva et le ciel entier s'abattit sur elles, les éblouissant. La mère, les voisines et les autres sorcières, restées assises en demi-cercle, immobiles comme des pierres, furent éblouies. Mara vit les oiseaux emporter les décombres du toit comme s'il s'agissait des vestiges d'un temple consacré. Elle suivit les autres, le regard tourné vers l'intérieur de la maison, là où elle se trouvait : Mara, l'adolescente enceinte, le regard tourné vers le ciel, vers elle-même. La vieille femme Sottocorno la saisit par le bras et la traîna vers les murs encore debout. Elle lui attacha les mains et les pieds à quatre crochets de serrurier.

Les parois de l'orbite se fissurèrent, comme le vieux toit d'un village espagnol. Des fissures qui s'ouvrirent, ne laissant filtrer que la sombre lumière des souvenirs, car la mémoire n'est qu'un théâtre où, sans fiction, il n'y a rien. Le vaisseau se fissurait, et le pont avait disparu. La lumière de la nuit filtrait, dessinant de vagues contours : Altea et le lit, Natacha et la chaise. L'immense cheminée, là-bas, telle une montagne si proche, crachait la fumée noire des cadavres jetés dans la chaudière. De nombreux visages

observaient depuis le bord, au ras de l'eau, tendant les mains pour être secourus.
Le vaisseau entier se trouvait à l'intérieur du creux de l'œil perdu d'Altea. C'était un monde antique qui émergeait des profondeurs de la fracture.
Mara commença à sentir des tiraillements dans ses bras et ses jambes. Les chaînes les tiraient millimètre par millimètre toute la nuit.
Ce n'était pas une épreuve, mais une joie.
C’est pourquoi Mara se mit à pleurer, serrant le garçon dans ses bras. Elle avait appris le pouvoir des chaînes, non pas en les resserrant, mais en les desserrant. Son corps se déploya, s’étira, s’étendit, se fragmenta en d’innombrables formes possibles.
Elle était tout son univers, et elle tenait dans le creux d'un os brisé.

*

Il était tard lorsqu'elle revint à la cabane où dormait José. Sa blessure à la jambe était presque guérie, mais il se plaignait sans cesse de douleurs. Elle entra dans l'obscurité et s'allongea sur le lit à côté de lui. Elle effleura des feuilles de dessin posées sur la couverture ; José était nu. Il transpirait, comme chaque nuit, et avait une forte fièvre, mais le matin, la fièvre avait diminué et il avait pu se reposer paisiblement. Gonçalvez avait écarté l'hypothèse d'une infection, et tout le monde savait déjà que le sevrage était à l'origine de ces symptômes. Il s'était habitué à l'opium après les coups que Mara et les autres lui avaient infligés, et maintenant, la douleur à sa jambe le rendait avide de drogue.
Elle s'allongea, sachant qu'elle pourrait dormir. Les feuilles à dessin la gênaient, alors elle les jeta par terre. José dormait, et elle craignait de le réveiller et de provoquer sa colère. Cela ne ferait que le blesser davantage, se dit-elle, de voir détruits ces dessins qu'il avait pris l'habitude de faire au lit. Même lui ignorait d'où lui venait un tel talent. Elle était trop absorbée par ses pensées pour Altea et le garçon, et maintenant que son identité, toujours cachée, souvent niée, s'était révélée au plus profond d'elle-même,

son esprit était accaparé par d'autres conflits, peut-être sur d'autres plans de réalité.
Les oiseaux aux ailes noires, dont il sentait si souvent la présence grandir, invisible, sur son dos.
Il entendit José tousser.
Il repensa aux chauves-souris qui envahissaient parfois le navire, et à la terreur qu'elles inspiraient à cet homme, au point de vouloir se suicider.
Ont-ils vu quelque chose de plus avec ces yeux que tout le monde croyait aveugles ?
L'obscurité est une lumière intérieure, c'est le creux d'un puits aux parois calcaires.
Elle se leva et s'assit sur le bord du lit. Elle alluma une lampe et en baissa la flamme au minimum. Elle ramassa les papiers en essayant de ne pas faire trop de bruit. Puis elle aperçut les dessins que José avait réalisés.
Il y avait de nombreux croquis raturés et d'autres avec des tentatives superposées. Ceux de José étaient grossiers, ses dessins schématiques et enfantins. Elle feuilleta les pages des carnets, car il y en avait beaucoup. Il y en avait deux sur le lit, mais en dessous et sur le bureau, il y en avait cinq autres, et même dans les toilettes, il y en avait un de plus, sale, mais encore plus étrange. Mara observait avec une stupéfaction croissante comment, en quelques jours seulement, José avait acquis une technique supérieure, et ses dessins étaient clairs, sans la moindre hésitation dans leur exécution.
Sur toutes ces feuilles étaient représentées des têtes d'oiseaux et de chauves-souris. Les yeux brillants, semblables à ceux d'une souris, de ces dernières se transformaient en minuscules yeux d'araignée au centre d'un corps d'où jaillissaient de longues pattes fines qui dépassaient de la feuille, ainsi que les ailes des autres. Les dessins se poursuivaient page après page, comme les pièces d'un puzzle. Dans le carnet qu'il trouva près des latrines, il y avait quelque chose de différent : des schémas anatomiques d'os. Des crânes et des os d'ailes. Puis il aperçut un crâne humain, en plein centre, occupant les deux espaces centraux.
Elle était colorée avec une encre légèrement rosée, qui était peut-être censée être d'un rouge profond, mais José n'y était pas parvenu.
Le seul dessin en couleur sur l'os sphénoïde.
Mara le reconnut sans l'avoir jamais vu auparavant.

Et l'os était cassé.
Il leva la tête et observa l'homme qui se tournait et se retournait dans son lit, le dos large et la poitrine hérissée, les jambes fortes et marquées de cicatrices. Il bougea, tourmenté par des cauchemars incessants, des cauchemars dont même les coups n'avaient jamais réussi à le délivrer.
Elle savait désormais que rien ne pouvait les arrêter, car ils provenaient d'une source plus profonde que l'esprit. Ils venaient du passé et renaissaient chaque nuit, c'est pourquoi ils étaient immortels. Pas même avec la mort du corps, car c'étaient des créatures avides d'espace. Partout où un creux pouvait leur offrir refuge, ils s'installaient, terrifiant la chair, obscurcissant le sang, ou brisant les os.
Le matin, elle était encore éveillée et elle vit que Joseph essayait de se lever à la lumière qui entrait par le hublot.
« Bonjour », dit-elle en se penchant en arrière sur sa chaise, les bras croisés.
L'homme la regarda, les yeux embrumés et fatigués.
- Mauvaise nuit, n'est-ce pas ?
« Des mille putes », répondit-il.
-Je t'ai vu fouiller dans les tiroirs.
« Espèce d'enfoiré ! » explosa José. « Donne-moi ce foutu truc ! Je m'y étais habitué à cause de toi, et maintenant j'ai cette putain de douleur que je ne peux plus supporter. »
« Tout ça pour te sauver… » Et à peine eut-il prononcé ces mots qu'il regretta d'avoir entamé ses récriminations habituelles.
- Me sauver de quoi ?
« À partir de ça », dit-elle en lui montrant les dessins.
— Zut ! Je sais d'où ça vient, je comprends juste que je dois le faire sinon ça va me rendre dingue. Une fois terminé, les maux de tête disparaissent.
« Mais chéri… » dit-elle en lui prenant la main pour le calmer. « Peux-tu imaginer d'où lui vient toute cette imagination ? »
« Des cauchemars, Mara. Chaque dessin est un rêve, je te jure. Chaque trait que je trace est comme une incarnation. Mais j'en ai peur… »
— Aux dessins ?
— Non, pas ça, parce que je sais que je les évacue. Mais quand je réalise qu'elles sont comme des ébauches, comme les croquis d'un architecte, d'un ingénieur, je ne sais pas, et que plus tard elles deviendront réalité, comme

lorsqu'elles apparaissent, voltigent autour de moi et m'assaillent du bruit de leurs ailes et de l'odeur de merde.
José était assis sur le lit, serrant ses jambes contre sa poitrine et enfouissant sa tête entre ses genoux.
Comme un fœtus.
Comme le garçon qui n'a toujours pas de nom.
Mara alla lui chercher de l'opium, le prépara et le lui donna à boire.
Vous vous sentez mieux ?
José secoua la tête, mais désigna son bras.
— Cela ne me durera que dix minutes, j'ai besoin de…
-D'accord, Valverde sera là dans un petit moment, je le préviendrai.
On frappa à la porte. Il fut surpris de voir Natacha, qui portait un gros dossier sous le bras.
« Excuse-moi, Mara. Je pensais apporter ceci à Iribarne. J'ai entendu dire qu'il dessine très bien, et… je pense qu'il apprécierait certaines des œuvres de mon fils. C'est vrai que je ne l'ai jamais encouragé ; c'était quelque chose qui l'éloignait de moi. Mais maintenant, ma chère, je comprends. Lui et moi nous sommes réconciliés depuis sa mort. C'est… comment dire… comme si le passé et le futur s'étaient enfin rejoints. »
-Il dort maintenant, mais revenez plus tard…
— L'après-midi, à cinq heures ?
Mara se demanda si elle était déjà venue ici ; c'était précisément à ce moment-là qu'il avait pris son goûter, et que Valverde était venu lui donner ses doses.
— Exactement, Natacha, il semblerait que tu le saches déjà. Mais je ne t'ai jamais vue à ces heures-là.
-Bien sûr que non, on me l'a seulement dit, tu comprendras, Mara, étant une femme si perspicace.
Une demi-heure plus tard, Valverde arriva. José se débattait dans son lit, criant et jetant des objets de la table de chevet. Ils le maîtrisèrent tous deux pendant que Valverde lui faisait une injection dans la veine de son bras droit. Iribarne se calma aussitôt, exprimant sa gratitude d'un regard hébété et d'une caresse sur la cuisse de Valverde.
— Peut-on le sortir de là, Juan ?
Valverde hésita.
-Mon travail consiste à les installer, pas à les retirer, mais je vais essayer.

Le voyage se poursuivit vers le nord. Le fleuve Paraná était un serpent aux mille visages, tantôt étroit comme un canal, tantôt semblable à d'immenses lacs. Ses méandres étaient innombrables et le paysage le long de ses rives oscillait entre jungle et désert. Dunes, arbres feuillus, fleurs de toutes les couleurs et, la nuit venue, les chauves-souris, qui avaient troqué leurs invasions soudaines et massives contre des visites régulières, quoique moins nombreuses. Aucune ne mourait ; elles tournaient simplement en rond la nuit, perchées sur les plats-bords, les mâts, les cadres supérieurs des portes donnant sur le pont. Certaines parvenaient même à s'introduire dans les cabines, mais Mara avait pris la précaution d'installer d'épaisses moustiquaires.

Ils firent escale dans de nombreux ports et, à chaque fois, ils menèrent des transactions supervisées personnellement par Mendoza, sous l'œil vigilant du caporal Domínguez. Maintenant que Gonçalvez ne reviendrait pas, il ne restait plus que l'argent à remettre à Farías, la seule chose qui intéressait réellement le gouverneur. L'observation perspicace de Domínguez révéla peut-être la véritable nature du caporal. Sa soumission apparente, sa gentillesse, sa condescendance avaient disparu après le coup de feu. Mendoza le savait, mais cela lui était désormais indifférent. Il pourrait peut-être récupérer une bonne partie des profits et se débarrasser du caporal. Il était optimiste. La guérison d'Altea et la naissance du garçon étaient les plus belles choses qui lui soient arrivées depuis longtemps. « Si seulement elle pouvait m'aimer à nouveau », se disait-il, « si seulement elle pouvait guérir complètement et redevenir la femme qu'elle avait été. »

Valverde descendait à chaque col et apportait des nouvelles à Mara. Il avait enfin obtenu l'herbe dont elle avait besoin.

« Nous allons guérir Iribarne de cette mauvaise habitude », dit-il.

Un après-midi de juin, à cinq heures, il injecta la préparation dans la veine de José Iribarne juste avant qu'on ne frappe à la porte.

- Qui est-ce?

-Natacha, ma chère.

-Revenez plus tard…

— Mais c'est important, Mara.

Finalement, il ouvrit la porte et la laissa entrer.

« Est-ce que je suis indiscrète ? » demanda-t-elle en voyant Valverde avec une seringue et José déjà agité.
« C’est exact », dit Mara. « Que voulez-vous ? »
Mais elle n’attendit pas de réponse lorsqu’elle vit José saisir un nouveau dossier que Natacha portait sous le bras. Il l’ouvrit et regarda tour à tour Natacha, puis les papiers, et commença à parler vers le côté vide du lit :
— C’est celui que Manuel a préféré, n’est-ce pas ?
Et l'angoisse du doute se mua en sérénité face à une déclaration que lui seul pouvait voir et entendre. La conversation de cet homme se poursuivit pendant plusieurs minutes. Il y avait des réponses sans questions, ou des questions sans réponses, ou peut-être étaient-elles dans le silence. Les oreilles de Mara s'y habituèrent, et il lui sembla entendre une voix ténue et douce, et même apercevoir un garçon maigre et nu dans un lit.
José Iribarne déposa le dossier sur la feuille et leva les mains. Il les tint en l'air comme s'il saisissait quelque chose qui ressemblait à un visage. Il murmura et l'embrassa.
« Mon frère va bien ? » avait-il demandé, et seules les femmes l’avaient entendu.
José sourit béatement, peut-être contaminé par l'influence de cette autre personne qu'il avait vue et à qui il avait parlé.
Natacha pleurait en silence, se frottant les mains jusqu'à ce qu'elles lui fassent mal. Elle parlait sans crainte ni souci du regard des autres.
Ariel est venu nous réconcilier tous.

Ils passèrent tout l'après-midi dans la cabine de José et Mara. Ils burent du maté et mangèrent des beignets que Carmen n'avait pas préparés depuis longtemps. Même le capitaine s'arrêta en allant rendre visite à Altea le soir même. Il discuta avec elle jusqu'à presque minuit, n'attendant d'autre réponse qu'un signe de tête ou une poignée de main. Il l'aida pendant le dîner, changea et lava les couches du petit garçon, et avant de partir, borda Altea et l'embrassa. Il n'y avait aucune rancune, ou bien elle était si ténue qu'on pouvait l'ignorer comme une vieille souche usée sur un chemin familier.
Il resta un quart d'heure, à écouter les anecdotes de Valverde et les remarques ironiques d'Iribarne. Natacha ne lui prêtait aucune attention, mais la haine dans son regard s'était atténuée. Mara… que penser de cette

étrangère dont le regard l'avait paralysé ? Il était impuissant face à elle. Voyant qu'elle allait parler, il prit congé rapidement. Altea l'attendait, le garçon l'attendait, et Max, près du lit, veillait jusqu'à son arrivée.

Ils avaient déjà dîné et Natacha était partie, emportant avec elle ce qu'elle avait. José dormait.
« De combien de doses aura-t-elle besoin ? » demanda Mara.
Valverde s'assit dans un vieux fauteuil, dans un coin de la cabine. Il avait trop bu et il était fatigué.
— Qu'est-ce que j'en sais ? Plusieurs jours. Mais aujourd'hui, je ne sais pas si c'est vraiment ce qui l'a calmé.
— Vous parlez du fantôme de cette folle ?
Cela ne paraissait pas convaincant ; Juan était capable de voir ce qu'elle découvrait en elle-même.
« C'était à cause de la drogue, Juan, et de ces conneries avec les dessins. José ne va pas bien, il est amer, ça se voit. Je ne sais pas, l'histoire de son frère et tout ça. »
Valverde secoua les mains comme s'il ne voulait plus rien entendre.
« Ne me l'explique pas, ne me raconte pas toute l'histoire, je la connais déjà. Tu crois que je ne comprends pas, que j'ignore ce qui se passe dans sa tête et dans son corps ? Les chauves-souris sont là, non ? Elles vivent ici et elles ont des ailes, alors elles peuvent aller où elles veulent. Est-ce qu'Iribarne les a inventées ? Je ne crois pas. Elles étaient là et elles continueront d'être là même après sa mort. Mais ce sont des symboles qui deviennent des mythes, et ce dont je suis convaincu, c'est que les mythes ont un fondement dans la réalité. Comme les sorcières, par exemple. »
Valverde était ivre. Il ôta sa chemise et s'essuya le front. Il se grattait l'entrejambe. Mara le connaissait déjà. Elle s'approcha et l'embrassa. Il était temps d'en savoir plus.
— Juan, connais-tu des familles italiennes dans les environs du Brésil ?
Valverde la regarda ; elle était à califourchon sur lui, les coudes posés sur ses épaules. Mara était une belle femme, et elle en savait long. Il avait déjà été avec elle, mais jamais devant l’homme qui l’accompagnait. Elle aimait ça, le frisson, le risque. Elle était la même Mara qu’avant, avant d’avoir assimilé toute cette philosophie d’un autre monde, tapie dans les limbes de son esprit.

Il la serra dans ses bras et l'embrassa passionnément. Mara se laissa faire et lui demanda, en embrassant son visage et son cou.
-Si vous ne me répondez pas, c'est que vous savez.
— Et pourquoi voulez-vous savoir ?
-Parce que je veux en savoir plus sur moi-même…
— Ou bien est-ce parce que vous voulez le garçon, et que pour cela, vous devez vous débarrasser de la mère ?
Elle continua de l'embrasser sur la poitrine et déboutonna son pantalon. Valverde était un bel homme, et cela ne la dérangeait pas que José se réveille et les voie. Le sexe de José lui manquait. Soudain, elle avait deux hommes, comme au bon vieux temps, et le capitaine, si seulement le remords ou la peur qui le rongeaient n'étaient pas si forts.
« À Aparecida do Taboado, il y a des gens… ils racontent tellement de choses… Je les ai croisés une fois… ils possèdent une grande propriété, très délaissée… mais à l'intérieur, m'ont-ils dit, se trouvent des objets anciens… Allez, Mara, ne t'arrête pas maintenant. » Valverde fixa le lit où Iribarne dormait d'un sommeil paisible, probablement pour la première fois sans cauchemars. « Qu'est-ce que je fais de mal, mon ami ? » pensa-t-il les yeux fermés, en caressant les cheveux de Mara. « Malgré toute cette philosophie, elle reste une putain. Sorcière et putain, mon cher, et elle a toujours été très douée dans ce qu'elle fait, tu dois le savoir. Si elle est aussi bonne sorcière que putain, nous serons soit sauvés, mon ami, soit damnés, selon le bon vouloir de l'incube qui règne sur eux tous. »
Mara le regarda, perdue dans ses pensées. C'étaient eux qu'elle cherchait. Elle avait besoin d'aide contre Altea, car elle était plus forte qu'avant. Non pas son corps, mais le savoir enfoui dans cet os brisé de son crâne. Le vide était essentiel, le néant était tout. Des contradictions qu'elle ne pouvait saisir sans qu'elles ne s'effondrent entre ses mains, ou plutôt, entre ses mains, semblables à des ailes, qui venaient de pousser.
Elle s'abreuvait de l'essence même de Juan Valverde, s'en nourrissant comme elle l'avait fait pour tant d'autres. Elle savait comment détruire un homme, mais elle devait encore apprendre comment détruire une femme.

*

Il aurait pu la tuer comme il l'entendait. Avec un couteau sous sa jupe, un de ces après-midi où il venait veiller sur elle. Ou l'empoisonner en lui apportant à manger. L'étrangler, voyant ses bras faibles. L'étouffer avec un oreiller, dans un silence absolu. Ou tout simplement lui tirer une balle.
Mara n'avait peur de rien de tout cela, et elle aurait pu imaginer bien d'autres façons de faire si elle avait cru que c'était la bonne chose à faire. Mais elle ne l'a pas cru.
Sa mort devait être naturelle, car elle était nécessaire. Et tout ce qui est nécessaire est naturel, car c'est la seule chose vraie.
La vérité est naturelle, et ce qui est naturel est toujours nécessaire.
Il ne faut pas forcer les événements ; ce serait imposer des obstacles et des distractions au cours naturel des choses.
Comme le ciel, par exemple, avec ses courants d'air invisibles qui dirigent pourtant le vol des oiseaux et la chute des feuilles des arbres.
Dans le simple mouvement d'une feuille morte qui se retourne, il y a une vérité indéniable. Et interrompre ce mouvement, c'est interrompre Dieu.
La mort trace son propre sillon.
Cette nuit-là, elle se leva, laissant José ronfler. Un bras pendait hors du lit, l'autre posé sur le carnet de croquis du fils de la folle. Ils avaient fait l'amour une demi-heure plus tôt, et il y avait encore du sperme sur le drap. Mara arracha un drap et l'essuya. Elle jeta le papier froissé par terre. Elle enfila une robe presque neuve, une robe qu'elle n'avait jamais portée car elle la gardait pour une occasion qui n'était jamais venue. Elle regarda ses mains ; elle avait un ongle cassé qui s'accrochait au tissu, mais ce n'était pas important. Elle se regarda dans le miroir faiblement éclairé. Derrière elle, son homme dormait, nu et paisible grâce à l'injection. Elle faisait tout pour lui, car grâce à lui, Mara avait retrouvé ce qui était enfoui au plus profond de son âme, noyé par l'alcool, et ce qui avait failli la faire succomber si José Menéndez Iribarne n'était pas apparu avec l'Indien sur une rive du fleuve Paraná.

Elle devait désormais se reconstruire un monde, avec pour seuls atouts une robe neuve et un ongle cassé. Forte de ces deux atouts féminins, elle espérait convaincre le capitaine Mendoza.
Il ouvrit la porte après deux coups si discrets qu'il ne les avait probablement pas entendus. Mendoza leva la tête et regarda vers la porte, surpris.
-Encore toi…
Mara rit.
-Il l'a fait exprès… Que veut-il ?
Le capitaine trempa sa plume dans l'encrier et s'essuya avec du papier buvard. Maintenant que Márquez n'était plus là pour gérer toute la paperasse, il avait appris à s'en occuper mieux qu'il ne l'aurait cru.
Il était presque minuit. Mara entra et se tint devant le bureau.
« Excusez-moi, Capitaine. Mais je dois vous parler de quelque chose d'important. Altea a fait de grands progrès, mais maintenant que nous n'avons pas de médecin, il serait dommage de freiner son évolution. Elle doit reprendre du muscle, et je crois même qu'elle pourrait recouvrer la vue et la parole. Vous avez vu à quel point elle s'efforce de communiquer. »
Mendoza l'observait depuis son fauteuil, caressant le côté droit de sa moustache. Elle comprit qu'il avait remarqué sa nouvelle robe couleur crème, presque blanche, qui mettait en valeur le teint hâlé de Mara.
-Alors l'idée m'est venue que nous devrions l'emmener au village…
- Quelle ville ?
—Aparecido do Taboado, à quelques kilomètres au nord. Je crois que vous avez des affaires à régler là-bas.
— Et pourquoi ?
« Il y a un scientifique italien qui vit avec sa femme dans une grande maison. On m'a dit qu'il était très brillant, mais il vieillit et est venu en Amérique pour se reposer. Si nous l'emmenons à Altea, je pense que son cas l'intéressera. »
Mendoza prit la pipe dans un tiroir de bureau, remplit le foyer de tabac fort et l'alluma. Il exhala la première bouffée, et la fumée enveloppa le visage de Mara.
— Et dans quel domaine est-il spécialisé ?
— C’est parfait, capitaine, car on m’a dit qu’il était neurochirurgien.

Mendoza se leva, contourna le bureau et se planta devant elle. Il expira alors la fumée presque directement sur son visage. Mara ne bougea pas ; elle aimait l’odeur.
— Et laissez-moi deviner qui vous a parlé de ces gens… Valverde, n’est-ce pas ?
Mara prit l'air de quelqu'un qui allait se défendre, mais elle s'arrêta et fit une grimace comme une enfant réprimandée.
-Mais capitaine…
— Pas question. Je n'ai pas le temps d'emmener Altea et d'attendre on ne sait combien de jours que ce médecin, ou qui que ce soit, fasse quelque chose pour elle. D'ailleurs, je ne fais pas confiance à Valverde.
— Et si je vous disais que c’est Juan qui a préparé les médicaments que le docteur Gonçalvez a administrés à Altea ?
-Je ne le croirais pas…
« Vous vous leurrez, Capitaine. Vous vous accrochez au peu que vous possédez par peur de le perdre. Et vous finissez toujours par perdre ce que vous aimez. Le pire, c'est que vous ne prenez même pas de risques pour le conserver. Vous visez haut, mais vous trébuchez et détruisez tout sur votre passage. Qu'est-ce que ce navire, sinon une grande fable que vous avez inventée pour y vivre ? »
Je m'attendais à ce qu'il soit furieux, mais le capitaine Mendoza n'était plus le même, même s'il n'était plus vraiment un homme. Il y avait une lueur dans ses yeux, qu'il essayait de dissimuler derrière la fumée de sa pipe.
Mara posa une main sur la joue du capitaine, la caressant du pouce et essuyant une larme qui n'avait pas encore coulé. Elle effleura ses lèvres, et soudain il les entrouvrit et plaça son doigt entre elles. Mara sentit sa langue réchauffer le bout de son doigt.
Maintenant, il savait ce qu'il avait toujours su : sa force ne résidait pas dans une seule partie de son corps, mais dans chaque particule de sa chair.
Il s'approcha, et Mara sentit qu'elle ne voulait pas le faire.
Il l'embrassa, même s'il refusait de reconnaître ce qu'il faisait.
Il laissa tomber le tuyau par terre et attrapa Mara par la taille, glissant sa main sous sa jupe.
Mara déboutonna la chemise de Mendoza et embrassa sa poitrine. Il était différent des autres. Son corps était plus fort, ses mains moins hésitantes,

son âme plus fragile, son esprit moins torturé. Plus décidé, et pourtant moins pensif. Mais ils étaient tous pareils lorsqu'ils l'enlaçaient.
Ils voulaient ce qu'elle seule était disposée à leur donner.
Il a livré son corps et obtenu la permission. Cette permission, croyait-il, était en réalité le prix à payer pour expier sa culpabilité, une fois de plus.
Au moment de partir, elle jeta un coup d'œil à Mendoza, qui fumait, assis par terre, le dos appuyé contre un pied de bureau. Il était toujours nu, et Mara admira son corps.
-Elle le verra comme avant, capitaine.
Il n'y avait ni malice ni sarcasme, pas même une pointe d'ironie. Le visage de Mara était un paysage de pure contemplation. Son but était de déconcerter, et elle y parvenait avec une maîtrise qui semblait s'être forgée au fil des siècles.
Il descendit le couloir, songeant au capitaine coincé dans sa salle de jeux, entouré de son bureau et de papiers, faisant semblant de s'occuper d'affaires d'adultes. Puis il s'allongea près d'Iribarne, qui serrait ses dessins contre lui dans son sommeil, tel un garçon extatique après avoir été complimenté toute la journée. Et dans l'obscurité, il se souvint de Valverde, qui, dans sa propre cabine, devait dormir du sommeil du savoir et de la science, dans son laboratoire à peine dangereux, fait de scalpels émoussés et de tubes à essai cassés.

*

Ils descendirent à Altea dans une couchette attachée au bateau par quatre cordes.
Mendoza observait la scène, laissant parfois échapper un juron face à l'insouciance d'un des hommes. Il était nerveux, se souvenant du jour où, avec Altea, ils avaient traversé le pont jusqu'à Lavalle, bras dessus bras dessous.
Mara et José observaient la descente, lente et exaspérante, car ils devaient veiller à ce que la couchette ne bascule pas. Ils se tenaient côte à côte, elle

agrippée à son bras, le soutenant presque, car sa jambe la faisait encore souffrir, même si cela allait beaucoup mieux. Il aperçut un sourire vide sur son visage. Le regard de Mara était fixé sur le village plutôt que sur la femme qu'ils descendaient. Pendant la nuit, ils avaient parlé dans l'obscurité, comme durant les mois passés sur le bateau de pêche. Nus, fixant le plafond obscur, ils parlaient comme s'ils parlaient au vide, persuadés que leurs mots seraient bientôt engloutis par le néant et qu'il ne resterait rien d'autre que l'étrange impression qu'un son avait jadis résonné.

José réfléchit, caressant de la main gauche la croix d'argent qui ornait désormais son cou. Celle que Manuel avait portée si longtemps, et dont le parfum semblait presque imprégner le métal. Mara avait pris soin de la récupérer à Altea et la lui avait donnée ce soir-là. Il n'y avait plus rien à ajouter.

C'est tout.

Une croix suffit à faire poser les dessins à José, à repousser le dossier d'un revers de main et à lui faire refuser sa dose du soir. Il l'avait pénétrée comme un homme qui l'aimait.

C'est tout.

Et largement suffisant.

Valverde les accompagnerait. Il avait la mallette qui avait appartenu à Gonçalvez. Il avait astiqué le cuir craquelé, recousu les petites poches en tissu à l'intérieur et rangé le fouillis d'instruments et de flacons. Il pensa aux mains qui n'étaient plus là, et à celle qu'il avait tenté de retenir contre toute attente près des cascades.

À présent, le fleuve n'était plus qu'une étendue désertique, silencieuse et accidentée. Sur des kilomètres à la ronde, son lit s'était élargi très lentement, les eaux coulaient paresseusement et les moteurs du navire tournaient au ralenti. Les rives, autrefois couvertes de jungle, étaient désormais bordées de palmiers, ponctuées de vastes étendues de sable blanc immaculé. L'hiver approchait, mais la température était exceptionnellement douce. Le soleil, au milieu de la matinée, se trouvait derrière eux. La ville d'Aparecida se situait sur la rive brésilienne, et tous observaient le débarquement qui se déroulait au nord-ouest.

Le long de la frontière, de temps à autre, se dressaient des postes de garde et de petits quais où flottaient les bateaux de gendarmerie. Mendoza crut

les voir l'observer attentivement, mais il s'agissait simplement de curiosité quant à la taille du navire. La rumeur du « Juan Manuel », avec toute sa légende, avait certainement atteint ces contrées. Le caporal Domínguez était tout près de lui, désarmé, car depuis quelque temps, le jeune Ruiz s'était attaché à lui et le suivait partout, comme un chien suit Bernardo. Le regard du caporal était bienveillant, presque toujours, mais il avait l'effet irritant de lui rappeler la raison de sa présence. Il aurait voulu débarquer et entrer dans la ville, suivre ce contingent d'étrangers qui emportaient Altea comme une procession. Tout quitter, tel un moine qui se retire du monde pour accomplir un rite d'expiation et de pardon sans fin ? Peut-être. Il ne souffrirait pas, assurément. Le meilleur dans tout cela, c'était l'abandon. C'était le mot juste. L'immense fatigue de porter la croix du navire sur son dos s'évanouissait, car cette croix était la coquille où il se réfugiait. Était-ce pour cela que sa vie l'avait conduit à devenir capitaine de fleuve, rejetant la longue tradition maritime de sa famille ? Les grands espaces, comme celui-ci sur le large fleuve, le troublaient. Parfois, il aimait errer dans des lieux où régnait la pénombre : son bureau sur le navire, entouré de vieux meubles, la bibliothèque d'Aurora Valverde, la petite ville et les maigres pâturages de Lavalle, cernés d'arbres où il pouvait se cacher. Si, enfant et adolescent, il avait aimé les chevaux du ranch de son parrain Las Heras, c'est parce qu'ils l'incitaient à traverser les champs à toute vitesse, comme en fuite. Le manoir de Santa Fe, avec ses pièces et ses alcôves à l'intérieur d'une grande maison de ranch, ressemblait à ce navire qui le protégeait désormais. Et les femmes, mon Dieu, se dit-il en se frottant le visage d'une main et en gardant l'autre derrière son dos, comme pour se protéger du soleil qui le frappait par derrière et l'aveuglait. Il comprit ce qu'il n'avait pas voulu voir : autant de femmes que de grottes, de refuges et d'obscurité. Des ventres aux parois semblables à des boucliers. Car, au fond, qu'est-ce qu'un cercueil sinon un réservoir et une protection pour un corps qui n'a d'autre défense que sa propre vulnérabilité ?

Une fois à terre, ils chargèrent les affaires sur une charrette louée auprès d'un petit ranch qui comprenait une épicerie et une étable délabrée. La ville d'Aparecida se trouvait à dix kilomètres plus à l'intérieur des terres, leur indiqua le vieux gardien.

« Savez-vous où habite la famille Ansaldi ? » demanda Mara.
« Là où ils n'habitent pas, madame… tout cela leur appartient, depuis la rivière, là-bas, qui sait où… »
Le vieil homme désigna l'horizon du doigt, agitant longuement la main et sifflant.
Valverde paya le loyer, et les hommes qui avaient porté la civière retournèrent au quai pour faire leurs adieux. Ils ne s'attendaient pas à revoir Mme Altea, bien qu'ils se soient inquiétés pour elle et aient pris de ses nouvelles presque chaque jour, malgré l'interdiction de lui rendre visite. Ils avaient fini par compatir à son malheur et à l'étrange aura qui l'entourait. D'ailleurs, ils ne faisaient confiance ni à Mara ni à Valverde.
Ils montèrent tous deux sur le siège du conducteur de la charrette et pansèrent la mule qui la tirait.
La campagne était déserte, sans âme qui vive. C'était un désert d'herbes sèches parsemé de buissons et de quelques palmiers. C'était le début de l'hiver, mais l'humidité était plus présente que le froid. Des nuées de moustiques les assaillaient par petits groupes pendant plus de deux heures.
Il était midi lorsqu'ils aperçurent au loin une maison à deux étages, entourée de palmiers et d'une mer de hautes herbes. Les toits prenaient une teinte de plus en plus rougeâtre à mesure qu'ils s'approchaient, et la façade blanche laissait apparaître ses fenêtres et ses taches de saleté et de moisissure.
Il n'y avait pas de clôture, seulement un portail en pisé délabré, encore haut et fendu en deux, dont l'arche semblait porter une inscription, à en juger par les fragments de lettres tracées avec des briques. Mara ordonna à Valverde de s'arrêter juste en dessous.
« Tu veux te casser la tête ? » demanda-t-il.
- Pouvez-vous lire ce qui est écrit ?
Valverde leva les yeux sans lâcher les rênes. Il fronça les sourcils en regardant le soleil, et après avoir tenté de le déchiffrer, il rit.
- Ce qui se passe?
« Rien, Marita, c'est exactement ce à quoi nous nous attendions. C'est italien, comme le propriétaire, et tiré de Dante. *« Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate. »* Il y a un *« l »* , vous voyez ? Le « o », puis *« esepe* », et enfin *« entreate* », complet. Que pouvais-je dire de plus ? »
« C’est pour nous ou pour elle ? » demanda Mara.

— Pour tous ceux qui entrent, mes chers. Si vous avez peur, il est encore temps de revenir.
— Moi, effrayée, Juan ? Tu ne me connais pas encore ?
C’est pourquoi je dis, ma chère, qu’il n’y a pas d’endroit comme rentrer à la maison…
Mara le regarda tandis qu'ils reprenaient leur marche sur le chemin de terre qui menait à la grande maison. Valverde se comportait étrangement, comme s'il entendait quelque chose au loin et essayait de déchiffrer un son qu'elle ne pouvait pas encore percevoir.
Puis elle entendit les aboiements, qui s'amplifiaient avec le bruissement de l'herbe, mais l'éclat du soleil l'aveuglait et elle ne voyait que des ombres et des éclairs, jusqu'à ce qu'elle porte la main à son front. Elle aperçut alors les petits chiens blancs et trapus qui couraient vers eux. La mule s'arrêta et se mit à braire, effrayée. Valverde serra les rênes, mais elle se débattit et se mit à courir vers la maison. Pour échapper aux chiens, elle ne voyait d'autre solution que de continuer à courir au milieu d'eux, car ils avaient déjà encerclé la charrette et aboyaient furieusement. Ils étaient plus de dix, tous blancs, et Mara remarqua alors qu'ils n'avaient pas d'oreilles et, à la place des yeux, une simple ouverture dans la peau qui ressemblait à une paire de paupières closes.
La mule ne s'arrêta que lorsqu'elle fut presque arrivée au pied du petit escalier menant au porche de la maison. Un vieil homme la tenait par le museau et essayait de la calmer. Une femme, aussi âgée que lui, criait :
« Sortez, les chiens, sortez ! » cria-t-il en les poursuivant, une branche dans chaque main. Les chiens s’enfuirent et se cachèrent sous la charrette et l’échelle. Ils semblaient vouloir se protéger de l’homme, qui riait de la femme et de ses tentatives.
— Allez, ris, espèce de vieux con ! Toi et tes chiens, vous me rendez dingue.
Elle parlait avec plusieurs accents, un mélange de portugais et d'italien, et l'espagnol lui venait naturellement. Elle s'était enveloppée dans un vieux châle épais brodé de motifs indéchiffrables. Elle regardait les visiteurs d'un air grave, mais ne semblait pas surprise.
« À quoi devons-nous notre honneur ? » demanda le vieil homme.
Valverde est sorti et a tendu la main.
— Ai-je l’honneur de saluer Gregorio Ansaldi ?

Les chiens s'étaient tus car ils s'étaient approchés de Valverde et le reniflaient. Il les observa, les laissa tranquilles, et commença à caresser l'un d'eux.
Le vieil homme comprit ; son expression était claire et perspicace. La vieille femme s'approcha de la charrette et dit :
-Signora, veuillez excuser mes emportements.
« Eco, signora », dit l'homme. « Nous sommes deux personnes âgées habituées à la solitude. »
« Nous sommes désolées de vous déranger », dit Mara en descendant les escaliers et en saluant la vieille dame.
-Rien... vous êtes les bienvenus tous les deux, les jeunes des quartiers populaires n'accueillent pas n'importe qui comme ça.
Le couple échangea des regards complices que Mara et Juan crurent comprendre. Ces chiens s'entendaient à merveille avec Valverde, et elle avait tout de suite été séduite par la vieille dame, dès qu'elle avait croisé son regard.
-Comme tu l'as dit, mon pote, c'est Gregorio Ansaldi, voici ma femme, Marietta.
« Comment pouvons-nous vous aider ? » demanda-t-elle en regardant le chariot.
-Notre amie, Altea, a besoin d'aide.
La vieille femme se retourna, les bras croisés, tenant son châle, et s'arrêta devant Altea, qui était assise. Elle portait une robe noire et sa tête était recouverte d'une capuche.
« Emmenez-la à l'intérieur », dit-il.
Valverde et Ansaldi la descendirent dans une pièce au rez-de-chaussée. La pièce principale était meublée avec simplicité : une grande table, des chaises, des étagères avec de la vaisselle et des livres, et une cheminée où brûlait un grand feu. Il y faisait chaud, et les chiens, qui s’apprêtaient à entrer, s’arrêtèrent. Les femmes suivirent les hommes jusqu’à la pièce, où ils déposèrent Altea sur le lit.
« La signora dormira ici, et vous à l'étage, à côté de notre chambre », dit Marietta.
— Mais pensez-vous pouvoir l'aider ?
-Ne fais pas l'idiote, ma chère, c'est pour ça que tu es venue, n'est-ce pas ?

La vieille femme, c'était sans aucun doute elle, celle dont elle se souvenait de son enfance. Le même âge malgré les années, le même ton de voix, même si, cette fois, elle l'avait entendu presque en rêve, car c'est ainsi qu'elle se rappelait son enfance et toute cette journée où sa mère l'avait emmenée à la réunion des femmes. Cette vieille femme était un mélange de temps, à l'image de sa façon de parler. Sur son visage émacié, aux yeux plus verts qu'une feuille de palmier, sur son corps décharné, à la poitrine creuse et au dos voûté, sur ses hanches larges qu'on devinait sous la robe de laine qu'elle avait sans doute tricotée elle-même, toute incongruité était superflue, car toutes les incongruités supposées se fondaient en une seule chose, une vérité qui n'était ni physique ni visible : elle ne pouvait s'entendre que dans le ton intemporel de sa voix et se percevoir dans l'expression de ses mouvements. Elle marchait, certes, mais lorsqu'elle monta les marches de l'entrée, on aurait dit qu'elle n'avait pas d'os. Et tandis qu'elle traversait le hall et attisait le feu, celui-ci semblait ne faire qu'un avec elle, illuminant ses traits et la rajeunissant. C'est à ce moment précis, lorsqu'ils revinrent dans le hall et qu'il la vit remuer les braises avec le fer à repasser, qu'il demanda :

Nous sommes-nous déjà rencontrés ?

La vieille femme se retourna, s'assit sur une chaise qui semblait inconfortable, mais resta droite, les bras croisés, serrant toujours son châle contre elle. La lueur du feu brillait maintenant derrière elle, et son visage demeurait dans l'ombre. Les hommes étaient toujours dans le couloir, en pleine conversation ; ils semblaient avoir beaucoup à se dire, peut-être à propos de chiens, peut-être de science ou de magie, à en juger par les gestes presque acrobatiques d'Ansaldi.

« Idiot ! » s’exclama la vieille femme. « Ils se comportent comme des imbéciles. Je suis Marietta Sottocorno, je ne l’oublierai pas, ma chère. On vous a dit que mon mari pouvait guérir cette dame, mais vous n’êtes pas venue pour cela, ma chère. Nous la verrons ensemble demain. Les hommes ont d’autres sujets de conversation, des intérêts plus terrestres et immédiats. »

Elle se tut, et toutes deux restèrent silencieuses. C'était le milieu de l'après-midi, mais à l'intérieur, l'obscurité était totale, hormis la lueur du feu. Mara se tenait face à Marietta, dont les yeux verts brillaient dans l'obscurité complète. Mara observa les murs, enduits par endroits,

maçonnés et cloutés ailleurs, mais elle ne vit que deux horloges à pendule, toutes deux en état de marche. L'une indiquait trois heures de l'après-midi ; l'autre était dépourvue d'aiguilles. Le tic-tac était distinct et presque obscène, car les deux horloges ne se superposaient pas : l'une suivait l'autre, comme si elle la frappait, lui répondant avec violence, tandis que la première s'échappait, timide et soumise, mais persistante. L'horloge sans aiguilles la poursuivait, se moquant de l'autre, qui continuait d'assurer sa fonction, clouée au mur comme un crucifix.
Soudain, la voix d'Ansaldi surgit, telle celle d'un maître de cérémonie apparaissant au milieu d'une piste de cirque déserte (une salle presque vide), et annonçant, en se frottant les mains de joie :
- Quoi de neuf, chérie ?
-Comme d'habitude, mon amour.
Le vieil homme rit de la remarque sarcastique.
« Bene », dit-il en cherchant la complicité de Valverde. « Viens avec moi, mon ami, nous avons beaucoup à discuter pendant que nous cuisinons. Les dames vont mettre la table, n'est-ce pas ? »
Mara s'empressa de s'exécuter. Elle chercha dans le placard la vaisselle, les serviettes et les verres. Elle alla chercher le pain et le fromage dans la cuisine. Elle dressa la table avec application et soin, sachant que la vieille femme l'observait depuis son coin près du feu. Les assiettes étaient italiennes, la nappe française, les serviettes brodées de noms de femmes, et les verres en cristal dissimulaient leur contenu de loin. Elle dut s'approcher et en soulever un pour goûter le vin qu'Ansaldi avait servi, une fois à table, avec les pâtes dans un grand plat fumant. La sauce exhalait un arôme puissant.
« J’espère que ça vous plaira », dit-elle. « Ce sont des raviolis à la viande fumée, et un filet mignon à mon goût, bien sûr ; Marietta me laisse le soin de décider en cuisine. »
Mara perçut l'arôme du basilic, mais c'était un mélange d'épices si étrange qu'elle ne put le décrire. Elle goûta les pâtes. La viande était tendre, mais avait un goût de moisi, comme du brûlé, peut-être ? Ou peut-être était-ce dû à la qualité de la viande. Elle avait goûté à tout dans la rivière, même aux rats. Mais cette viande était légèrement sucrée. Sans poser sa fourchette, elle jeta un coup d'œil à Juan Valverde, qui souriait à la conversation d'Ansaldi. Soudain, une pensée si naturellement précise lui

vint à l'esprit qu'elle s'accordait parfaitement à cette pièce et à cette table, comme si elle avait été conçue en tenant compte de chaque détail de cette soirée : l'emplacement exact de chaque chose, chaque mouvement des convives, chaque mot et chaque souffle, la chaleur du feu, et surtout, la synchronisation parfaite du tic-tac des horloges.
Au point précis où convergeaient tous ces éléments, la pensée est née avec la plus grande spontanéité.
Et puis Mara surprit la conversation des hommes qui luttaient contre le silence abyssal des femmes.
— Mon cher Valverde, le chien le veut.
Un des chiens était assis près de la chaise, les yeux vitreux, reniflant l'air. Valverde le caressa.
Comme je le disais, mon ami, ils sont le résultat de nombreuses expériences. Cosi tanti hannno fallito…
Un bref silence que personne n'interrompit, seulement l'animal qui gémit.
-C'est délicieux, n'est-ce pas ?
Marietta regarda son mari avec condescendance, comme pour dire : que voulez-vous, les hommes et leur ego…
La conversation se poursuivit, parfois en silence, au rythme irrégulier du tic-tac des deux horloges, qui paraissait fort et strident aux oreilles de Mara, mais que les autres semblaient ne pas entendre. Ils parlèrent aussi des affaires du village, des gens du fleuve. Mara voulait savoir d'où ils venaient et depuis quand ils s'étaient installés là. Aucun des deux ne lui répondit, si ce n'est par des réponses évasives : il y a bien des années. Ils venaient d'Italie, elle de Sicile et lui de Sardaigne. La mer leur manquait, bien sûr, mais ils avaient déjà parcouru le monde, et un instant, Mara crut entrevoir, dans leurs propos vagues, que ce ne serait pas ici qu'ils mourraient. Quel âge avait la vieille femme ? Quel âge avait-il ? Leurs corps étaient ceux de personnes âgées encore autonomes, mais à les écouter, et même leurs voix, on avait l'impression d'être beaucoup plus jeunes, ou peut-être, hors du temps. Quand minuit sonna, elle fut certaine que n'importe quel lieu et n'importe quelle heure leur conviendraient. Ils s'adaptaient au lieu et à ses coutumes comme s'ils n'avaient pas de corps propre, avec des goûts et des besoins spécifiques : ni chaleur ni froid, ni nourriture abondante ni rare, dans une grande ou une petite maison. Le meilleur indicateur de ces caractéristiques, que je ne saurais définir, était

leur voix, directe, pleine de tournures grammaticales, de maladresses et d'un mélange de langues qui ne faisait qu'accentuer l'ubiquité qui les caractérisait, une pluralité qui convergeait dans un discours en apparence trivial et anecdotique, puis s'étendait et se multipliait à nouveau un instant plus tard.
Ils étaient insaisissables, à l'image de leurs regards fuyants et de leurs conversations, tantôt discursives, tantôt intimes, tantôt sentencieuses. Qu'ils soient en colère ou amicaux, ils semblaient ne pas écouter, car ils connaissaient déjà la réponse.
Oui, se dit Mara. Ils savent pourquoi nous sommes venus, et ils connaissent aussi des raisons que nous ignorons.
Ils se couchèrent dans la chambre qui leur avait été attribuée. Mara et Valverde se déshabillèrent et s'allongèrent sur le grand lit, bercés par le chant des grillons qui emplissait la pièce. Ils ne s'endormirent qu'à l'aube. Ils se caressèrent, tentèrent de s'embrasser, mais les grillons étaient comme des gardiens de prison. À chaque instant, un cri d'alarme, une sentence annoncée à chaque tournant.
La fenêtre était ouverte et la lumière de la lune presque pleine filtrait comme un souffle sur le sol, près du lit. Demain serait pleine lune. Valverde s'endormit en pensant aux chiens, dont l'un s'était couché sur le tapis à côté de lui.
Mara rêva qu'elle était Marietta Sottocorno. Elle courait le long de la côte rocheuse sicilienne, fuyant les appels menaçants de sa mère, fuyant les chiens qui la traquaient. Sa robe était déchirée, ses tresses défaites et emmêlées de mauvaises herbes, sales de terre et de sang, car elle avait creusé dans la plaine sicilienne. Ses pieds étaient nus, durs comme la pierre. Ses genoux étaient couverts de cicatrices, durcis jusqu'à la moelle, au point qu'elle ne sentait presque plus rien. Elle courait, trébuchait, se relevait. Des mètres, des kilomètres, jusqu'à ce qu'elle retrouve la grotte où elle se réfugiait toujours, son entrée disparaissant avec la marée. C'est pourquoi elle aimait la nuit, et la lune se reflétant sur l'eau juste au bord de la voûte de la grotte : les reflets de l'eau sur la roche illuminés par la lumière indirecte de la lune.
Le rocher était le fond marin, et les insectes et vermines qui erraient sur la pierre étaient des démons. « Comme ils travaillent ! », disaient-ils, « comme ils sont industrieux ! » Ils bâtissaient des villes sous l'eau, et les

briques étaient longues et crayeuses. Ils travaillaient avec joie, parfois dans la douleur, parfois épuisés, mais ils avançaient comme si tous leurs maux n'étaient que des récompenses, des prix à payer pour leurs efforts. C'est ce qu'ils avaient appris de Dieu : la douleur est une extase qui est à la fois un prix et une récompense. Ils élevaient des villes et des nations au fond de la mer avec cette matière précieuse et inépuisable.
C'étaient des os, grands et petits, durs et fragiles. Ils tombaient de la lune chaque nuit. Et du haut des profondeurs de l'eau, ils contemplaient, témoins malgré eux mais emplis d'extase, la nudité de Dieu, qui se débarrassait de sa peau et de ses os, un à un, sans fin. Un Dieu mourant, qui n'était jamais vraiment mort car il n'était jamais pleinement né.
Car la lune était sa mère suicidaire, qui se donnait la mort chaque mois en entrant et en sortant d'un asile cosmique.
Parce qu'il n'avait pas de père à blâmer pour son échec.

*

Au matin, ils entendirent les cris des ouvriers agricoles dans les champs. Certains fauchaient l'herbe sous la voix furieuse de la vieille femme, d'autres préparaient les mules et les charrettes pour transporter les ballots de foin et les bidons de lait à vendre dans les villages alentour. La voix d'Ansaldi donnait des ordres sans crier, mais on l'entendait distinctement de partout.
Mara et Valverde se levèrent en bâillant. Ils s'habillèrent sous le regard du chien qui aboyait comme pour les inciter à prendre leur petit-déjeuner. Il était déjà tard. L'animal écoutait les aboiements des autres chiens dehors. Il n'avait ni queue pour remuer, ni oreilles, mais son ouïe était très fine ; il n'avait pas d'yeux, mais il courait sans heurter ni rien ni personne. Il levait la tête pour humer l'air, et cela lui suffisait amplement.
On a frappé à la porte.
« Mon ami, dit Ansaldi. Lève-toi, je t'attends sur le terrain… »

-Nous arrivons...
Mara le lui demanda du regard.
-Il va me montrer où il met bas les chiens.
« Tu as vu comme ils sont bizarres ? » dit-elle en se coiffant devant le miroir de l’armoire.
— Ils sont exceptionnels. Je crois qu'ils sont supérieurs à tous les autres.
Ils allèrent prendre le petit-déjeuner dehors, sous les arcades. Marietta les attendait dans un fauteuil à bascule, un maté à la main, souriant à l'ombre. Elle les salua sans les regarder, car elle observait une charrette qui s'éloignait chargée de peaux de mouton.
« Beaucoup de clients », dit Valverde en s'asseyant. Une fillette d'à peine onze ou douze ans servait à table.
La vieille femme hocha la tête et lança deux cris d'avertissement au valet de ferme qui conduisait.
—Couvre-les, bon sang ! Tu ne vois pas qu'il va pleuvoir aujourd'hui ?
Mara leva les yeux vers le ciel dégagé.
« On ne peut pas faire confiance à ces gens-là », dit la vieille femme en posant la calebasse à maté sur la table. La jeune fille prépara une autre calebasse et demanda en anglais ce que les messieurs désiraient pour le petit-déjeuner.
-Je t'ai déjà dit de ne pas parler en gringo.
La jeune fille répéta la question en espagnol, dans un style qui ressemblait un peu à du catalan.
La vieille femme rit.
« Que faire ? Il y a tout ici, et rien n'est bon. Ce sont comme les morceaux d'un monde mort et pourri. Des morceaux arides que mon mari et moi avons ramassés un peu partout. L'un fait une chose, l'autre une autre. »
« Ce sont des engrenages », dit Valverde en mangeant du pain et du fromage.
— C’est exact, vous l’avez très bien dit. Mais elles se cassent et se bloquent.
-Cependant, ce support fonctionne très bien, d'après ce que je peux voir.
Marietta fit un geste de la main, plus ou moins. Parfois, il faut accepter d'autres emplois. Gregorio vend les chiens au Brésil et à d'autres frontières. Les Colombiens paient très bien.
— Et à quoi ça leur sert ?

La vieille femme leva les mains et les frotta l'une contre l'autre.
« Je n'y connais rien. Je laisse les sciences à mon mari. Je m'intéresse à d'autres choses. »
« Pourquoi faire ? » demanda Mara. Elle avait choisi une compagne, et la jeune fille la fixait, hypnotisée.
« J’ai mes clientes, vous pouvez l’imaginer, ma chère. Trois fois par semaine, ces dames, toutes apprêtées, viennent se faire prédire l’avenir. Vous n’imaginez pas à quel point elles sont anxieuses ; elles paient plus cher qu’un chien pour une simple prédiction. »
« Exact ? » demanda Valverde avec ironie. Mais la vieille dame n'apprécia pas.
- Pour qui me prenez-vous, chérie ?
Ansaldi est apparu et a emmené Valverde sur le terrain.

Ils marchèrent jusqu'aux hangars nichés dans un bosquet, à deux kilomètres de la maison. Il s'agissait de trois bâtiments en pisé aux toits de tôle, reliés par des portes intérieures. Ils entrèrent dans celui du milieu, et Ansaldi alluma la lumière électrique. Valverde trouva cette technologie étrange dans un endroit aussi misérable, mais il aperçut ensuite les tables couvertes d'appareils mécaniques, leurs poulies et leurs câbles pendant d'une table à l'autre, touchant parfois le sol, voire les murs. Il y avait des étagères à tiroirs, chacune présentant un échantillon de son contenu près de la poignée : vis, écrous, clous et tout ce qui était nécessaire pour construire et assembler de petits appareils électriques. D'autres étagères contenaient des morceaux de bois et de métal découpés en différentes formes, tailles et épaisseurs. Il y avait des bocaux contenant des fœtus et des morceaux d'anatomie adulte : mains, pieds, têtes, et même des organes génitaux masculins encore en érection.
Valverde s'arrêta devant l'un d'eux. Ansaldi comprit.
-Ceci n'est qu'un exemple de ce que je fais ici.
-Il semble avoir accompli beaucoup de choses.
« Cela dépend de son importance. Si vous vous basez sur cela, » dit-il en désignant le bocal, « c'est important, sans aucun doute, mais il y a d'autres choses… »
- Vous aimez les chiens ?

« C’est vrai, mais j’essaie d’en faire trop, et mes nombreux intérêts dispersés ne me laissent pas le temps de me consacrer pleinement à aucun d’eux. Ce qui me passionne particulièrement, c’est l’électromécanique, et c’est pourquoi je vous ai fait venir, mon ami. J’ai besoin de quelqu’un de passionné par les sciences biologiques, et votre réputation est parvenue jusqu’ici. »
« Et que puis-je faire de ces chiens ? La vérité, c'est qu'ils me fascinent… » dit-elle, puis elle entendit des aboiements venant de sa gauche. Les cages étaient dans la remise d'à côté.
Ils entrèrent et Ansaldi alluma de nouvelles lumières.
-Voici ta réponse, ma chère. Regarde ces animaux.
Valverde aperçut des cages empilées sur plusieurs niveaux le long du hangar. Il devait y en avoir au moins cinquante, et dans chacune se trouvait un chien identique au précédent. Il passa devant les cages, lisant les étiquettes de l'écriture soignée, calligraphiée et désuète qui devait certainement être celle d'Ansaldi, indiquant ce qui devait être la date de naissance des animaux. Les chiens aboyèrent tous ensemble lorsqu'ils entrèrent et que les lumières s'allumèrent. C'était un vacarme si fort qu'ils pouvaient à peine parler au début, mais à mesure que Valverde se déplaçait entre les cages, les chiens se calmèrent peu à peu.
Ansaldi était resté en arrière, à le regarder.
-C'est incroyable, ils ne me traitent même pas aussi bien.
Valverde calcula l'âge des chiens : deux ans, trois mois, cinq ans, quinze ans, vingt-cinq ans… étrange, mais plausible. Il leva les yeux vers les cages, mit ses lunettes et lut : dix ans, quarante ans… quoi ? Il crut s'être trompé. L'un était né en 1861. Un autre en 1847. Valverde se détourna, souriant à la plaisanterie d'Ansaldi, car il n'arrivait pas à croire qu'Ansaldi le prenne pour un imbécile.
Ansaldi le remarqua et lui sourit en retour.
« Ce n'est pas une blague », dit-il, et cette expression sonna si étrangement que le ridicule de l'entendre s'estompa dès qu'il reprit sur son ton à la fois savant et familier.
« Je vous l'ai déjà dit, ce sont des expériences. Qui voudrait qu'un chien vive aussi longtemps ? Seuls les imbéciles – encore un mot qui sonne faux – et les crétins sentimentaux qu'on trouve partout. J'ai entendu dire que vous avez fait des expériences sur des hommes et des femmes ; je sais, par

exemple, pour les corps que vous avez récupérés lors des dernières inondations. Vous les vendez à la science, c'est très louable, mon ami. Mais il y a un dicton par ici qui dit : « Faites-vous une réputation, puis reposez-vous sur vos lauriers. » Je peux vous aider. »
-Je sais, ce n'est un secret pour personne que certaines choses m'inquiètent.
La mort, par exemple. Certains ne la considèrent pas comme aussi terrible que vous.
— C'est le néant, Ansaldi, et je ne le comprends pas.
-Vous souhaitez prolonger votre vie, et ce que vous voyez ici peut vous y aider…
— Mais est-ce que ça m'aide si un chien vit soixante ans ?
Ansaldi le regarda d'un air intelligent.
Juan Valverde observa les chiens qui les écoutaient. Il grimpa jusqu'à la troisième rangée de cages, où se trouvait, du moins, le chien le plus âgé qu'il ait vu jusqu'à présent. Il était en tous points semblable aux autres, sans aucun signe de vieillesse. D'une blancheur extrême, aveugle et aux aguets du moindre mouvement. L'odeur d'excréments était intense et la saleté des cages, répugnante. Valverde glissa néanmoins sa main entre les barreaux ; le chien la renifla un instant, puis la lécha.
D'en bas, Gregorio Ansaldi a applaudi.

*

«Allons voir la malade», suggéra la vieille femme.
Altea était allongée, calée sur deux gros oreillers, recouverte d'un poncho et d'une couverture de laine. Malgré cela, sa mâchoire tremblait de froid. Le foyer était éteint. La vieille femme réprimanda une femme noire qui observait Altea. La femme noire se leva, surprise, et se mit à rajouter du bois et à raviver les braises, mais de temps à autre, elle jetait des regards extatiques vers le lit.

« C’est étrange, mais nous n’avons vu personne d’autre au ranch hier », a déclaré Mara.
Ils viennent des ranchs environnants et travaillent à temps partiel avec nous. Ils sont payés l'après-midi et repartent. Nous n'aimons pas avoir des gens qui ne font pas partie de la famille ici le soir.
Altea avait de longs cheveux gris. Sans bandages, son orbite était désormais un trou noir dans son visage blanc. Les tremblements s'apaisèrent tandis que Marietta lui frottait la poitrine et le dos. Mara se tenait au pied du lit. La vieille femme murmurait des paroles qui ressemblaient à une litanie, mais qui n'étaient en réalité que des mots affectueux adressés à une malade. Ce faisant, elle observait le visage d'Altea, lisant les expressions que ses paroles provoquaient, et Mara crut même la voir souffler sur son visage comme pour écarter ses cheveux. Mara a-t-elle vraiment entendu l'écho de ce souffle dans l'orbite vide, qui ressemblait à une explosion glaciale dans une caverne ?
Marietta sourit. Elle cessa de frotter le corps, qui ne tremblait plus. Elle caressa le visage et le contour de l'orbite vide.
Mara avait peur. Elle ne l'avait pas amenée pour avoir de l'espoir, mais pour être expulsée.
« Qu’en pensez-vous ? » demanda-t-elle avec anxiété.
« Et alors ? » demanda l'autre, sans se retourner.
N'ayant reçu aucune réponse, il a demandé :
—Si elle n'est pas honnête avec moi, ma chère, ne t'attends pas à ce que je le sois avec elle.
-Je ne pense pas qu'il survivra...
- Est-ce une prémonition ou un souhait ?
Mara n'a pas répondu.
« Pour beaucoup d'entre nous, c'est déroutant au premier abord, mais il est clair que, chez toi, ma chère, le désir est à la racine de tous les désirs. C'est à cause du garçon que cette femme vient de mettre au monde, n'est-ce pas ? »
« Pour ce qui me concerne, le garçon peut mourir, mais sans lui, je ne pourrai pas garder le père. »
La vieille femme se leva et se tint près d'eux. Elle désigna ses oreilles d'un geste qui indiquait qu'Altea pouvait les entendre, et surtout, les voir.

« Et tu crois qu’il restera ? Les hommes disent qu’ils ne nous comprennent pas et qu’ils nous sous-estiment. Nous sommes aussi différents d’eux qu’eux à chaque instant, mais nous savons qui nous étions et qui nous serons. Chez eux, l’ambivalence est inextricable ; ils ne se souviennent plus de ce qu’ils étaient et échouent sans cesse face à l’avenir. Leur idéalisme est cruel, et ils ne s’en rendent pas compte car ils ont oublié le mal qu’ils ont fait quelques instants auparavant. Ce sont des garçons capricieux, persuadés de leur propre justice. Oui, cela les rend innocents, mais cela fait aussi d’eux des meurtriers par nature. Ils détruisent tout avec les meilleures intentions du monde. »

- Et nous alors ?

« Nous avons tué délibérément. C'est pourquoi il n'y a ni douleur ni remords. Quand ils s'en souviennent, la culpabilité est d'autant plus grande que leur mobile était naïf. Et elle les poursuit comme une tique. »

Mara s'assit sur une chaise à côté du lit. Marietta fit de même de l'autre côté.

« Est-ce qu'elle est comme nous ? » demanda Mara.

— Oui, mais il l’ignore. Et cet écart, c’est l’artifice mécanique, comme dirait Gregorio, c’est l’instrument.

- Un instrument pour quoi faire ?

La pluie commença à tomber sur le toit. Mara se leva pour regarder par la fenêtre. La campagne était grise et la pluie ondulait comme des rideaux agités par le vent. Quelques hommes coururent se réfugier dans les écuries ou sous le porche.

La pièce était plongée dans l'obscurité, à l'exception du feu de cheminée, qui souffrait des rafales de vent descendant par la cheminée.

Soudain, elle aperçut une faible lueur provenant du lit. Marietta était toujours assise face à Altea. Mara se retourna et remarqua alors la lumière émanant de l'orbite d'Altea. L'ouverture était désormais parfaitement circulaire, peut-être parce que la lumière masquait les contours irréguliers de l'os.

Quelle était son odeur ? se demanda-t-il.

« C’est comme la pleine lune, n’est-ce pas ? » dit la vieille femme. « Regarde bien, ma chère, la lune – contrairement au soleil, si brutal et violent, semblable à un homme enragé – a la vertu de se révéler à l’œil nu, avec toutes ses imperfections. Elle les illumine même, nous permettant

d’en voir les irrégularités. Ou peut-être cette lumière provient-elle de ces imperfections. Les erreurs de la nature sont un zéro après chaque nombre : elles croissent jusqu’à tout englober, et font du néant le but du monde. La vantardise devient orgueil, chose que les hommes ne comprennent que lorsqu’ils détruisent leur ambivalence et ne font plus qu’un avec leur part féminine. Ils la nient car ils la considèrent comme une faiblesse, mais c’est le zéro après le dernier chiffre. »

Mara se redressa dans son lit. Le clair de lune avait pénétré profondément dans le creux de son visage. La surface lunaire, cependant, n'était pas immobile. Des amas de nuages dérivaient comme de lents tourbillons, et de minuscules éclairs, semblables aux étincelles de feux fraîchement allumés, scintillaient. Il faisait froid, et les feux de joie que les habitants de la lune préparaient pour la nuit polaire à venir étaient indispensables.

Le bruit de la pluie tambourinait violemment sur le toit, perturbant la surface de la lune qui, tel un œil jaune, semblait se détacher légèrement du visage d'Altea. Il pleuvait tellement qu'elle tenta de regarder une dernière fois par la fenêtre vers les champs, de peur d'une nouvelle inondation. Mais les champs étaient secs malgré la pluie, et la boue n'était qu'une substance insignifiante que les hommes soulevaient de leurs bottes.

Cependant, la surface de la lune était affectée, en milieu d'après-midi, peu après midi, dans une pièce de la maison principale d'un ranch brésilien, dans une petite ville. Confinée dans une fosse entourée de parois osseuses, elle se désintégrait en fragments à travers des fissures qui se formaient sur toute sa surface. La lune luttait pour croître, pour s'étendre, peut-être.

Mara regarda Marietta, si proche d'elle, et pourtant ses pensées si lointaines, baignées de clair de lune. Les yeux de la vieille femme, verts comme l'eau d'une citerne, reflétaient la lumière qui se muait rapidement en flammes gigantesques d'où jaillissaient des langues de feu.

Il regarda Altea : son visage était entièrement couvert de plaies. Le puits lumineux bougeait, comme si le globe de feu était poussé par le fond. Il se demanda ce qui arriverait si le feu finissait par se propager et embraser la maison sous la pluie de cet après-midi. L’eau ou le feu, qui survivrait ?

Elle entendit le crépitement d'un feu. Elle se souvint de la guerre du Paraguay, des derniers vestiges de ce conflit auquel elle avait assisté si jeune, alors qu'elle venait à peine de poser le pied en Amérique. Main dans la main avec Santiago, elle avait aperçu, depuis un port, peut-être à

Corrientes ou au Paraguay, les cadavres calcinés jonchant le champ de bataille. Ce craquement d'os était plus intense encore que l'odeur, comme si les morts lançaient des obus à shrapnel sur les vivants, témoins impuissants de la scène. Mara avait pleuré à chaudes larmes ; une boule s'était formée dans sa gorge. Santiago l'avait serrée dans ses bras, pressant sa tête contre sa poitrine.
C'était le même bruit.
Il reporta son regard vers la fenêtre et la campagne. Un halo gris s'élevait de la terre, peut-être de la poussière soulevée par l'averse, qui retombait, humide et lourde ; peut-être de la vapeur s'échappant de la différence de température entre l'eau et la terre. Quoi qu'il en soit, ce halo gris ressemblait à la surface d'un fleuve immense. Une mer, sans doute.
Le craquement laissait échapper des éclats et des fragments d'os.
Ils tombèrent à la surface de l'eau.
Il regarda la lune fissurée, tordue comme un vieil homme nu qui agonisait et protestait inutilement avec colère et impuissance.
Et les enfants de la terre – les ouvriers qui allaient d’un bout à l’autre du ranch avec des outils ou en tirant les rênes des mules, les femmes qui portaient des bouilloires et des assiettes, tous courant sous la pluie en riant joyeusement – volaient ce qu’ils trouvaient : les os tombés du ciel.
Et avec tout cela, ils bâtirent leurs maisons, leurs villes. Et ils formèrent des nations qui se firent la guerre avec ce même feu.
Mara pleurait de nouveau, comme tant d'années auparavant. Cette fois, elle n'avait plus la gorge serrée, car elle ne ressentait aucune angoisse, seulement l'étrange impression de ce qui était naturel. Le feu brûle, et il est donc naturel et nécessaire que l'os souffre aussi. Et toute la chair qui l'entoure.
Les instruments s'usent, se cassent, et il faut s'en débarrasser. Certains finissent à la rue, d'autres restent à jamais abandonnés dans un grenier, une pièce qu'on ne revisite jamais.
Le corps d'Altea, désormais plongé dans l'obscurité, le creux de son œil froid et sec comme un désert, gisait sur le lit, jusqu'à ce que, la nuit venue, les hommes viennent le chercher.

Le soir des funérailles, il y avait foule au ranch. Bien que cela n'ait pas plu aux propriétaires, les décès y étaient rares. Et, conformément à l'opinion

que tous les habitants des environs s'étaient forgée ces dernières années – car personne ne se souvenait vraiment de la date d'arrivée de la famille Ansaldi –, ils avaient préparé la maison pour les obsèques.
Quatre femmes d'Aparecida ont préparé le corps. Guérisseuses à la réputation sulfureuse, elles considéraient Marietta Sottocorno comme une ennemie avec laquelle elles devaient néanmoins feindre d'être en bons termes, surtout en une occasion pareille, où elles pouvaient espionner l'intérieur du manoir et peut-être découvrir ce dont on parlait si souvent en ville : des fétiches rapportés d'Afrique par Ansaldi, ou d'étranges pratiques de chiromancie venues de la vieille Europe.
Elles déshabillèrent le corps, le lavèrent et le recouvrirent d'un linceul blanc, car la femme avait accouché peu de temps auparavant et il était de mauvais augure d'enterrer l'enfant en noir. Marietta observait la scène depuis l'embrasure de la porte. Mara, qui regardait, proposa son aide, mais les femmes ne daigna pas répondre à cette étrangère. L'une d'elles, la plus âgée, sans doute la sœur aînée et la tante de la plus jeune, fit un geste de dédain à l'approche de Mara.
"Arriaga !" cria Marietta.
L'autre la regarda, hocha la tête et ne dit rien.
Plus tard, il apprit que les Arraiga étaient un clan entier de femmes où il n'y avait que deux ou trois hommes : le père et un ou deux fils. Les commères du village racontaient que lorsqu'un fils naissait, elles le laissaient mourir dans son berceau. Si le garçon survivait, elles l'écoutaient pleurer pendant des jours, puis plus rien que le silence et le berceau prêt à accueillir la prochaine fille. Toutes se consacraient à la même tâche une fois adultes. Elles étaient les esthètes des morts.
Ils peignirent le corps, coiffèrent les cheveux blancs. Ils l'ornèrent de boucles d'oreilles si petites qu'on ne les remarquait que lorsque la lueur des bougies les faisait scintiller comme des lucioles. Ils l'embaumèrent d'un mélange d'encens où dominait une légère odeur de chanvre. Nul n'aurait pu dire pourquoi un tel parfum avait été choisi, mais tous reconnurent l'effet curieux de ce qu'ils considéraient comme une anomalie coutumière.
À la tombée de la nuit, la pluie avait cessé et le ciel était dégagé. La lune éclairait la maison principale du ranch, mais elle ne semblait pas envier les nombreuses lampes et les feux allumés par les ouvriers agricoles aux alentours. Quatre hommes entrèrent avec le cercueil, y déposèrent le corps

et le transportèrent dans la pièce principale de la maison pour la veillée funèbre.
Tout au long de la nuit, les visiteurs se succédaient. Personne du coin ne l'avait jamais rencontrée, mais presque tous pleuraient en s'approchant du cercueil. Mara et Valverde étaient assis sur des chaises, adossés au mur derrière le cercueil. Les habitants de la maison se tenaient debout pour accueillir les visiteurs. C'étaient tous des gens du coin, avec parmi eux quelques amis proches, la famille Gonçalvez, par exemple, dont l'entreprise avait pris en charge la quasi-totalité des funérailles. Le cercueil et les ouvriers qui l'avaient transporté depuis le village leur appartenaient. Valverde entendit le nom de famille et remarqua la ressemblance frappante avec Estanislao.
Il était trois heures du matin quand tout le monde partit, et tous les quatre restèrent avec deux membres de la famille Arriaga et deux de la famille Gonçalvez. Mara se leva de sa chaise. Ses jambes la faisaient souffrir après être restée assise plusieurs heures. Elle tourna en rond autour du cercueil. La flamme des bougies vacillait à chacun de ses pas. « Trop de silence », se dit-elle, « comme si j'étais devenue sourde. Mes chaussures ne crissent-elles pas sur le parquet ? Et ces hommes costauds des funérailles, ne respirent-ils pas ? Et la voix d'Ansaldi, rauque à force de fumer ? »
Mais le silence était naturel à la mort, et il était aussi nécessaire pour qu'elle soit la première à entendre ce qui allait arriver.
Le battement d'ailes familier des chauves-souris brésiliennes, parfaitement à leur aise sur leur territoire, venait d'on ne sait où, mais s'approchait avec un son que je n'avais jamais entendu auparavant. Il y en avait peut-être beaucoup plus qu'avant.
Le battement d'ailes s'intensifiait, et pourtant personne à l'intérieur ne semblait y prêter attention. Mara les avait craints sur le navire, mais à présent, cette peur s'était muée en angoisse, une angoisse qui commençait à se transformer en désespoir. Il n'y avait nulle part où se cacher. Ils envahiraient la pièce, entreraient dans celle dont toutes les fenêtres étaient ouvertes. Ils éteindraient les bougies dans leur vol, renverseraient les candélabres, déchireraient les rideaux et laisseraient des excréments sur le corps d'Altea.
Puis ils entrèrent par les fenêtres et les portes. Ansaldi et Marietta restèrent immobiles ; ils tournèrent la tête pour observer les chauves-

souris voler autour d’eux sans les toucher. Les femmes Arriaga protestèrent et se couvrirent la tête de leurs grands foulards ; les hommes tressaillirent lorsqu’on les touchait et qu’ils sentaient les pattes des chauves-souris sur leur peau, ou lorsque leurs cris stridents les assourdissaient. Parfois, la famille Gonçálvez riait en les entendant ; d’autres fois, elle paraissait en colère ou terrifiée.
Il existe des langues que seuls les hommes comprennent, Mara le savait bien. Car elle avait vu le désespoir sur le visage de José.
Des chauves-souris volaient rapidement dans la pièce. Elles montaient et descendaient du plafond, certaines se posaient la tête en bas sur les poutres, et d'autres faisaient de même au bord du cercueil. Mara essaya de les chasser, mais elle ne parvint qu'à les faire se poser sur le corps d'Altea. Elles frottèrent leurs ailes contre la dépouille, se rapprochant de sa tête. Leurs mouvements ressemblaient à une procession.
Mara se mit à trembler. Elle était terrifiée, non pas pour Altea, car elle était déjà morte, ni pour elle-même ou les autres, qui y étaient désormais habitués. Elle se couvrit le visage, étouffant le cri qui lui échappait malgré elle. Et elle ne put se retenir lorsque les chauves-souris s'engouffrèrent dans le vide de son œil.
Ils disparaissaient tout simplement à l'intérieur, et il n'y avait d'autre lumière que le clair de lune qui filtrait par les fenêtres.
Le battement d'ailes des appareils encore en vol provoquait des lumières et des ombres vertigineuses qui brouillaient les perceptions : des hommes passaient, des bras s'agitaient, des rideaux se balançaient, et même des objets fixes semblaient bouger sous l'effet des ombres.
Le crâne d'Altea commença à se fissurer à cause de l'entrée des chauves-souris. Ce crâne était une pièce faite d'adobe, de bois et de chaux, des matériaux facilement fissurés.
Elle pensa soudain à José. À son nom, inscrit dans le vol des chauves-souris. Aux coups qu'elle lui avait donnés à la tête. Aux cauchemars qui ne l'avaient jamais vraiment quittée et qu'elle tentait d'apaiser en le caressant, en le berçant au plus profond de ses rêves. Elle l'avait entendu dire que parfois, il avait l'impression que sa tête allait exploser.
Manuel était mort en expiant, avec une longue rancune, la mort d'un garçon, et José allait lui aussi mourir parce qu'Altea allait l'emmener.

Cet ennemi, qu'elle avait cru faible de son vivant, impuissant pendant sa maladie et définitivement vaincu par la suite, était désormais plus fort que Mara car elle avait les chauves-souris de son côté.

*

Le lendemain midi, le cortège funèbre était composé des quatre employés de Gonçalvez, mais l'un d'eux avait été remplacé par Valverde, qui aidait à porter le cercueil. Un prêtre marchait en tête, suivi d'un garçon qui s'efforçait de suivre, mais qui se grattait sans cesse les cheveux et soulevait parfois sa robe pour se gratter une éruption cutanée due aux puces. Derrière le cercueil marchait le couple Ansaldi, bras dessus bras dessous, lui fier et hautain, elle le regard baissé.
Mara marchait quelques pas derrière, perdue dans ses pensées. Elle pensait à José et à sa mort imminente. Les signes qu'elle avait vus la nuit précédente le confirmaient : les chauves-souris, les maux de tête et les cauchemars qui le tourmentaient depuis si longtemps. Quelque chose avait été comploté contre les frères Menéndez Iribarne, une rancune qui était peut-être une punition, ou simplement une vengeance ancestrale qui impliquait, peut-être, non pas les jugements moraux des hommes, mais le sentiment de culpabilité qui leur était inculqué. Tant de fois, il lui avait parlé des traditions de sa famille à Cadix, de leur relation avec l'Église et du dévouement d'un homme de chaque génération. Le mérite et le démérite devenaient ainsi des canons qu'on ne pouvait transgresser sans détruire l'essence même d'une caste. La culture faisait partie intégrante de tout cela, tout comme les traditions et les rituels, et l'argent, au-dessus et en dessous de tout cela. Le pouvoir de l'Église, le maintien et la réputation d'une famille étaient tout ce qu'il fallait préserver sans discussion.
Les hommes s'habituent à tout, l'acceptent et se taisent. Ils tuent les autres ou se font du mal s'ils n'osent pas. Mais surtout, ils conditionnent leur esprit au devoir et à l'obéissance.

Car la culpabilité est trop profondément enracinée, avec des racines immenses puisées dans des arbres millénaires qui ont poussé côte à côte dans une jungle obscure. Des enchevêtrements au-dessus et en dessous du sol. Et dans les replis des branches et des racines, des nids de créatures inconnues se forment sans cesse, leurs formes se précisant au fil du temps. Elles peuvent être noires comme la boue, grises comme la cendre, ou lumineuses comme des lucioles que l'on ne voit que la nuit. Mais toutes ces créatures ont des formes aussi inconnues et aussi variées que l'imagination.
Mara savait tout cela car elle avait entendu José en rêve. L'imagination nourrit les nids de ces vermines : la culpabilité est un cancer qui creuse des cavités et y dépose cellules et germes. La culpabilité est une bête aux mille formes, impossible à attraper et à combattre. Elle se cache, se déguise. Elle parle avec raison et agit avec folie. Parfois, elle prend l'image de Dieu et recrée dans l'esprit et le corps la béatitude des saints. Parfois, elle est un chaos de bêtes qui mordent, piquent et déchirent pour mieux reconstruire ce qu'elles mordront, piqueront et déchireront à nouveau l'instant d'après. Ce qui naît meurt. Ce qui meurt renaît.
« C’est l’enfer », se dit Mara en marchant les bras croisés. Elle réfléchissait à comment empêcher José Iribarne de mourir, car elle voulait le sauver comme il l’avait sauvée. José, avec son ironie et son sarcasme, son impiété et sa perversion mises à nu, ses mensonges et ses secrets. Le plaisir qu’il tirait de sa méchanceté, et la souffrance qui l’élevait au-dessus de tous les autres hommes. Ceux qui se comportent bien, les médiocres, ne seront jamais élevés. Le mal est une couronne sur la tête de nombreux élus, une royauté qui évolue si lentement qu’elle semble immuable aux yeux des convaincus. Mais ceux qui doutent voient l’enfer et le paradis dans chaque cellule humaine : le pont qui les sépare est construit au-dessus d’une rivière asséchée et sans fond.
Mara sait que le néant n'est qu'un mot stupide, aussi contradictoire que seule une logique humaine fragile pourrait en inventer.
Mais elle vit les cercles qui entouraient les têtes de tous ceux qui étaient présents aux funérailles. Des cercles d'une infinité immense, comme la croix dont Natacha lui avait parlé. Entourant le fleuve sans fond : le néant absolu dans lequel tout plonge pour disparaître. Il ne reste même plus un souvenir.

Le néant véritable est aussi inconcevable que le vide absolu. Et c'est là que réside l'imagination humaine, pour échapper au tourbillon du désespoir. Elle crée des formes, des cancers de symbolisme, des monstres d'idées, des abîmes visibles en échange de l'invraisemblance des gouffres sans fond. Les fissures dans les roches sont comme des fractures dans les os. Des interruptions, des abîmes glacés où le froid lacère et crée de nouvelles fissures. Parfois, on les remplit de quelque chose, comme des baumes, mais de la sécheresse qui a fissuré la structure ne peut naître que davantage de sécheresse.
Mara avait lu quelque part, ou quelqu'un le lui avait dit, que la nature ne tolère pas le vide. Mais en observant le cortège qui s'avance lentement devant elle, sur plusieurs kilomètres vers le cimetière du village, sous le ciel d'une clarté improbable d'un midi d'hiver, elle sait que la nature n'a rien à voir avec ce qui se passe.
La culpabilité, voire le remords, est comme un enfant né avec une hache plantée dans la tête. Dieu n'a rien à voir avec la nature, pas plus que le vide entre les pierres ou la fracture d'un os. Ce que la science explique avec la naïveté et la médiocrité de son talent, le néant l'absorbe dans l'absurde. La fracture du néant se moque du cercle qui l'entoure, le chaos tel un dieu qui se crée et se détruit. La répétition intemporelle est désolation.
C’est sans doute ce qui a tué Manuel : le désespoir. Et c’est ce que José s’efforçait obstinément d’éviter par son activité constante, inflexible et sans scrupules. Tel un bouclier, il le dressait contre les chauves-souris. Mais elles viennent du même œil qui les voit.
Mara avait été une femme à la dérive dans un océan d'alcool. L'océan s'était asséché, et seul subsistait le lit tortueux de son âme, aride comme un désert, mais où la chaleur engendrait des visions qui n'étaient pas tout à fait des oasis, mais des mondes parallèles. Elle voyait la vie de chacun comme une multitude de vies, où il était impossible de discerner la véritable, peut-être parce qu'elles l'étaient toutes.
José avait fait cela : il avait asséché la mer qui l'entourait et l'avait laissée dans un désert, et ce désert était un paradis d'ennui, et l'ennui était l'aiguillon qui l'avait poussée à ramper jusqu'au bord d'une faille dont le fond était limité par le ciel.
Il leva les yeux et huma l'odeur du cimetière, situé sur une colline à une centaine de mètres de là. Le chemin de terre commençait à devenir

caillouteux, les hommes du cortège funèbre trébuchaient et le cercueil tanguait parfois.
Quelques chiens les suivirent aussi, venant du ranch, surtout Valverde, avec qui ils partageaient une affinité qui ne cessait d'étonner tout le monde. Les villageois qui les suivaient, en deux files qui se séparaient et se reformaient à chaque virage du chemin à travers les champs, parlaient davantage des animaux et de Valverde que de la femme morte, qu'ils n'avaient jamais rencontrée. Ils l'appelaient « la Norvégienne », à cause de son apparence et des rumeurs qui leur étaient parvenues du sud. La femme miraculeuse qui avait accouché sur son lit de mort, qui avait guéri et pourtant était morte. Quelqu'un d'autre avait-il vu les chauves-souris pénétrer son crâne cette nuit-là ? La vieille Marietta, peut-être, mais elle ne l'avouerait jamais devant les autres. Pourtant, Mara sentait que tous ces gens le savaient. Ce n'est pas pour rien qu'on vit si longtemps avec un couple comme les Ansaldi. La solitude nocturne du ranch, le silence de tous les animaux sauf les chiens, et l'odeur qui emplissait la maison principale et se dissipait le matin à l'arrivée des hommes et des femmes. L'odeur du fumier, du lait bouilli ou caillé, et les rires qui habillaient le silence austère des vêtements de travail ou de loisirs.
Il vit les croix du cimetière se dresser sur la surface incurvée de la colline. C'était la bosse d'un bouffon géant enterré la tête en bas. Il crut même entendre son rire sous terre, en voyant la difficulté qu'avaient les hommes à marcher parmi les pierres qu'il avait peut-être placées là. Alors qu'ils étaient presque arrivés devant la fosse ouverte préparée par les fossoyeurs, après avoir parcouru des mètres et des mètres de tombes aux croix tordues ou renversées, Valverde trébucha.
Mara n'avait pas vu exactement comment c'était arrivé. Elle l'avait vu se frayer un chemin entre les pierres avec plus d'habileté que les autres tout au long du parcours. Mais cette fois, il tomba à terre, les jambes tordues, le bras coincé dans la poignée du cercueil qui lui était tombé sur le dos. Elle le vit essayer de se relever, mais son bras devait être déboîté, et le poids du cercueil l'empêchait de se redresser. Les trois autres hommes l'aidèrent.
Mara n'avait pas vu les chiens apparaître. Elle les avait oubliés, et voilà que soudain, ils étaient nombreux à se frayer un chemin à travers la foule, bousculant et grognant. Le premier se jeta sur un des hommes de Gonçalvez, qui tentait de remettre le bras de Valverde en place. Les

animaux durent croire qu'il l'attaquait, car d'abord l'un d'eux, puis tous ensemble, le mordirent. Des lambeaux de tissu, des taches de sang mêlées à des cheveux, et bientôt son corps était presque nu, il essayait de se protéger le visage et la gorge avec ses bras. Mais les chiens tiraient sur un bras, puis sur l'autre, puis sur ses jambes, qui se convulsaient, tentant de se libérer des crocs. Puis ils se retournèrent contre leur proie, déchirant le reste de son corps et son visage.
Valverde avait crié, mais sa voix n'était pas ferme, elle était empreinte de douleur. Il était certain qu'ils obéiraient, mais sa voix exprimait plus de souffrance que d'ordre. Ansaldi s'approcha en criant, mais ils ne lui prêtèrent aucune attention. Personne n'osait s'approcher, bien sûr ; il y avait beaucoup de chiens, et tandis que certains attaquaient, mordant et déchirant sans relâche la chair de Gonçalvez, les autres formaient un demi-cercle pour protéger Valverde.
Un coup de feu retentit, suivi d'autres ; peut-être qu'un des hommes du village portait toujours un pistolet, même aux enterrements. C'était leur seule option. Cinq chiens périrent, ceux dont les crocs avaient mordu le corps de Gonçalvez. Les autres s'enfuirent lorsque Valverde put se relever et leur donner des ordres, cette fois d'une voix ferme et autoritaire. Il souffrait, son bras était inerte, à nouveau brisé au même endroit.
Ansaldi donna des ordres : tandis que certains poursuivaient l’enterrement, d’autres transportaient le blessé jusqu’à la maison du ranch. Mara était auprès de Valverde, l’aidant à se calmer et à marcher. Il avait peut-être aussi une jambe cassée et souffrait terriblement du dos.
Altea fut enterré. Les frères Gonçálvez accomplirent le rite à contrecœur, puis retournèrent dans la pièce voir l'autre. Mais l'homme avait abondamment saigné tout le long du trajet.
Horacio Gonçálvez agonisa tout l'après-midi. Valverde était assis à son chevet, tentant de le distraire de la douleur que les injections ne parvenaient pas à apaiser. Ils parlèrent de famille. Il avait connu Estanislao, le cousin germain d'Horacio. Il en gardait un bon souvenir, mais il était impossible d'en parler sans raviver de vieilles rancunes. « Qu'est-il devenu ? » demanda-t-il. Valverde ne voulait pas lui dire la vérité. « Je ne l'ai plus revu », répondit-il. L'homme blessé, cependant, n'y prêtait plus attention. Ses blessures le faisaient souffrir à chaque respiration. La moitié de son visage était décharnée, et l'on voyait les os de son nez et de sa

mâchoire. Ses bras et ses jambes ressemblaient à des modèles anatomiques montés pour un cours de médecine : tendons sectionnés, muscles déchirés, os à vif. Son abdomen était sans peau, et l'un des chiens semblait avoir creusé à l'intérieur ; sa poitrine n'était plus qu'une charpente de côtes brisées.

À sa mort, à cinq heures de l'après-midi, les frères organisèrent une veillée funèbre, seuls. Seules les sœurs Arraiga furent autorisées à laver le corps, à suturer certaines plaies, à en recouvrir d'autres d'un linge, puis à l'habiller du costume qu'elles portaient habituellement aux processions funéraires. L'un des frères avait changé ses vêtements et les avait donnés à Horacio afin qu'il soit enterré dans sa propre tenue.

Mara ne parla pas à Valverde de ce qui s'était passé. Après l'avoir à peine soulagé de son angoisse, elle dormit cette nuit-là dans le salon, où se trouvait un grand canapé. Mais elle ne s'allongea même pas. Elle resta assise, perdue dans ses pensées, jusqu'à ce que le sommeil l'emporte.

Un chien se trouvait sous le fauteuil, comme s'il était lui aussi choyé parce qu'il était la compagne de Juan Valverde. Mais que se passerait-il s'ils me voyaient l'attaquer ? Ou simplement le blesser ? J'étais certaine qu'ils changeraient d'avis. La loyauté envers Valverde était la chose la plus étrange qu'elle ait jamais vue chez un animal, de toute sa vie en Espagne ou sur la côte. Même Ansaldi avait été surpris par ce genre de connexion entre les âmes ; c'est ainsi qu'il appelait le phénomène.

Elle ferma les yeux et pensa à José, son fils dans les bras, à la proue d'un navire traversant l'Atlantique. Tout autour, la surface de la mer reflétait la lune, tout autour, le ciel était constellé d'étoiles parmi lesquelles la mer ondulait. Elle pensa à son propre voyage dans la direction opposée, elle, à la poupe, essayant de distinguer ce qui s'éloignait inexorablement. Sa fille Elsa dans les bras de son père. C'était un matin lointain, et le voyage de José commencerait la nuit.

Cette obscurité lumineuse était de bon augure pour eux tous. La dichotomie de l'âme, l'ambivalence du corps. L'esprit du doute était synonyme d'équilibre.

José l'avait aidée à le retrouver. Elle l'aiderait à poursuivre son chemin.

Elle s'endormit, cette fois paisiblement, et à son réveil le lendemain matin, le chien était assis à côté d'elle, la fixant du regard. Mara savait déjà ce qu'elle devait faire. Elle lui donna un coup de pied. Le chien ne se débattit

pas, mais après un gémissement de douleur, il laissa échapper un grognement. Mara sourit intérieurement ; elle ne devait pas laisser un chien aveugle voir son sourire caché. Oui, l'éternelle contradiction, se dit-elle, était la graine dont le monde avait été formé.

Dès lors, il se disputa avec Valverde, et Juan ne comprenait pas son objectif. Il essaya de déchiffrer son expression, mais n'y trouva pas l'obstination de la vieille prostituée qu'il avait connue. Celle qui ouvrait son vagin mais gardait la bouche fermée à chaque mot. Il n'allait pas s'attarder là-dessus ; son bras le faisait souffrir, une douleur aiguë, intermittente au gré des heures et des variations de température du matin au soir. Des chiens lui tenaient toujours compagnie dans la chambre où Mara ne dormait plus. Il avait appris à les reconnaître et avait donné un nom à chacun. Ce n'étaient pas toujours les mêmes ; une sorte de camaraderie semblait régner entre eux, les poussant à veiller sur lui à tour de rôle. Il se réveillait avec l'un d'eux qui lui léchait le bras blessé et mangeait avec eux au lit. Les servantes ne voulaient pas entrer, et c'était à Ansaldi ou Marietta de lui apporter son repas. Lorsque Mara entra, elle remarqua que les chiens tournaient la tête vers elle en grognant d'un air désapprobateur.
« Quel est votre problème avec les chiens ? » demanda Valverde un matin, son plateau de petit-déjeuner sur les genoux.
— Rien, qu'est-ce que ça pourrait être d'autre ? Ils ne t'aiment que toi.
Puis elle se mettait à discuter de tout et de rien, élevant la voix et parvenant parfois à exaspérer la patience de Valverde, déjà mise à rude épreuve par une douleur qui n'avait que trop duré. Lorsqu'il choisissait de se taire, elle reprenait son discours, défiant toute logique. Était-elle devenue folle ? se demanda-t-il. Était-ce le remords de la mort d'Altea ? S'il ne l'avait pas connue si longtemps, il en aurait été convaincu, mais Mara était différente. L'était-elle vraiment ? N'était- elle pas, elle aussi, une femme, même si elle était une sorte de sorcière, dont il ne savait rien de plus que ce qu'elle lui avait elle-même avoué ? Quoi qu'il en soit, il n'insista pas davantage sur les motivations de Mara. Il était désormais fasciné par les chiens et leur comportement, par cet instinct qui ne pouvait provenir que d'une ascendance commune. L'homme primitif et l'animal se protégeaient mutuellement, et l'instinct se muait en sentiment. En mûrissant, elle se cristallise en quelque chose de fragile qui éclate à la

moindre provocation, à la moindre menace, aussi insignifiante soit-elle. Un mot déplacé, un ton méprisant, un geste hésitant de la main.
Dimanche soir, Mara resta au salon à boire le whisky qu'Ansaldi gardait dans un des placards de la salle à manger. Il y avait de tout : vodka, brandy, liqueurs, cognac et vins du monde entier. Elle avait choisi le whisky car cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas bu. Elle savait que cela lui donnerait mal au ventre après une si longue période, mais c'était nécessaire pour cette nuit-là. Elle savait quelle quantité elle pouvait supporter avant de ne plus pouvoir se lever, alors elle but verre après verre, pur, lentement, en regardant les horloges. Comme toujours, l'une fonctionnait et l'autre n'avait pas d'aiguilles, mais toutes deux tic-taquaient régulièrement. Il était une heure du matin ; Valverde devait encore être éveillé, peut-être en train de lire, avec trois ou quatre chiens autour, certains sur le lit, d'autres sur le sol. Elle regarda de nouveau l'horloge sans heure et continua de l'observer longuement, sa durée n'étant perçue que par son propre rythme biologique : le rythme de son cœur qui s'emballait et qui faisait passer les heures comme des minutes, son souffle retenu jusqu'à ce que sa poitrine lui fasse mal. Le whisky faisait son effet.
« Tu m'as manqué », dit-elle à voix haute en regardant le verre qu'elle avait posé sur le dossier du fauteuil. En se levant, le verre tomba par terre. Elle marcha avec un vertige, s'arrêta et prit une grande inspiration. Elle se sentait mieux. Elle alla vers la cheminée, prit la pelle et se dirigea vers la chambre de Valverde.
Il entra sans frapper, la pelle fermement serrée dans une main. Une lampe était posée sur la petite table de chevet. Valverde tenait un livre et portait ses lunettes. La lumière éclairait son flanc gauche, projetant une lueur dorée sur les poils bouclés de sa poitrine. Il ne la voyait pas ; il s’était endormi, le livre ouvert, probablement après avoir pris de la morphine. Un simple cri suffirait à le réveiller, et cela lui suffisait.
Mara traversa le tapis en direction du lit. Un chien, assis sur le matelas près de Valverde, leva la tête. Trois autres se tenaient autour du lit, et peut-être quelques autres encore en dessous. Elle devait franchir cette barrière. Elle voulait qu'ils perçoivent la menace latente, mais elle avait aussi besoin qu'ils hésitent jusqu'au dernier moment.
« Bonsoir », leur dit-il. Sensibles à son ton cordial, ils se levèrent, reculèrent d'un pas, puis se rassirent.

Mara se tint alors près du lit. Elle devait faire vite ; il n'y aurait pas de seconde chance.
Elle abattit le coup sur la tête de Valverde. Elle était faible, car le whisky l'avait affaiblie ; c'est pourquoi elle buvait. L'alcool était parfois un ami qui aidait sans poser de questions.
Un cri retentit, mais le bruit de la pelle qui se levait, son ombre projetée au plafond et le gémissement guttural de Mara suffirent à le couvrir. Les chiens se jetèrent sur elle : les trois qui étaient au sol lui plaquèrent le dos, tandis que deux autres surgissaient de sous le lit. Celui qui était sur le matelas, par-dessus les draps, mordit le visage de Mara et ne la lâcha que plus tard, lorsque la famille Gonçalvez, alarmée par les cris et les aboiements, accourut et l'abattit.
Quand Juan Valverde se réveilla, il avait une grosse bosse sur le front et une poche de glace. Il regarda le lit, encore couvert de sang car on n'avait pas réussi à le changer. Marietta et Gregorio étaient assis là, à le surveiller, et les chiens étaient de nouveau autour, plus vigilants et sur leurs gardes.
« Nous sommes vraiment désolés pour tous ces malheurs, Juan », dit Ansaldi. Mais Valverde ne se souvenait de rien ; il avait pris tellement de morphine que, même maintenant, il était encore fatigué, mais il ne ressentait aucune douleur.
Il les regarda et leur demanda ce qui s'était passé. Elles le lui racontèrent. Juan réfléchit longuement tout l'après-midi. Mara avait été enterrée dans une tombe voisine de celle d'Altea, et les sœurs Arraiga avaient déployé des efforts considérables pour rassembler au moins une partie de ses restes. Elles s'étaient consacrées à elle pendant de longues heures de la nuit. Marietta les avait observées travailler depuis l'embrasure de la porte, mais cette fois, elle ne leur en voulait pas, elle les soutenait. Parfois, elle leur donnait un conseil, et les autres ne s'en plaignaient pas.
« Après tout, c'était une Aranguren », avait dit l'aînée des Arriaga. Entre ses mains, le silence faisait naître des histoires.
« Pourquoi a-t-il fait ça ? » demanda Valverde.
Marietta lui répondit d'un ton las.
« Vous les hommes, avec votre égoïsme ! Des femmes meurent et vous vous demandez pourquoi… » Elle se leva, comme lasse d'entendre ces inepties, mais daigna répondre : « La raison se trouve chez celui qui la pose. » Et

sans plus de condescendance, elle se retourna, s’enveloppa dans son châle habituel et quitta la pièce.

Dix jours à peine s'étaient écoulés que Valverde était déjà levé et au travail dans les chenils. Il y passait de longues heures, arpentant les cages, les escaladant et prenant des notes qu'il comparait et corrigeait ensuite le soir dans sa chambre. Parfois, il rêvait de Mara debout devant lui, la lumière de la lampe éclairant son visage, la pelle levée haut dans ses bras. Il avait beau y penser, il ne parvenait pas à se convaincre que c'était de la folie. Parfois, il pensait au navire, à ceux qui étaient restés. Le nouveau-né entre les mains de deux hommes qui se disputeraient son enfance. Mais elle n'en aimait qu'un, et si elle l'avait un jour battu presque à mort, c'était précisément pour cette raison. L'amour est une chose précieuse, si facilement corrompue par la brutalité. Ce qu'elle ne s'était pas pardonné, elle l'avait réparé.
Oui, maintenant je crois que j'ai compris. José et le garçon ne devraient pas être séparés.
Mais c'était l'histoire des autres.
Le lendemain matin, il s'habilla avec les vêtements que les ouvriers agricoles lui avaient donnés. Les femmes lui préparèrent un copieux petit-déjeuner d'adieu. Et tandis qu'il mangeait frugalement sur la table chargée de mets délicieux, il regarda la charrette se charger des cages des vingt chiens qu'il avait choisis, recouvertes de bâches. Ceux qui étaient en liberté marcheraient aux côtés du jeune mulet.
Allait-il payer pour les chiens qu'il emmenait ?
— Non, mon ami. Elles sont à toi, même si je ne le savais pas avant ton arrivée.
Il lui avait demandé de tuer les autres.
Le vieil homme hésita un instant, puis dit :
« Si vous me voyez hésiter, c'est simplement par sentimentalisme, mais je sais que c'est nécessaire. C'est vous, mon ami, qui vous en occuperez. Comme je m'y attendais, vous avez choisi le meilleur. »
Valverde fit ses adieux à tous et monta dans la charrette. Les chiens blancs précédèrent la mule, déjà habituée à leur présence. Ils formaient l'avant-garde de Juan Valverde de Amusco et de son chargement, d'où s'élevaient

des hurlements plaintifs tandis que des colonnes de fumée s'élevaient des hangars où ils avaient été gardés.
Le chariot s'éloigna lentement vers le nord, à l'intérieur des terres, tentant de pénétrer au cœur du Brésil, sous un ciel couvert qui se mêlait à la fumée grise des chiens morts.

12

Mendoza contemplait la côte, à l'intérieur des terres, là où Altea avait été emmenée plus d'une semaine auparavant. Le caporal Domínguez l'avait suivi du regard pendant les deux premiers jours, puis avait tourné autour de lui dès qu'il le voyait inactif, alternant un bonjour et une remarque insignifiante. Plus tard, un après-midi, il s'était présenté à son bureau et avait demandé quand ils lèveraient l'ancre pour reprendre leurs engagements professionnels. Le capitaine lui avait répondu :
— Pensez-vous que je puisse poursuivre mon voyage avant le retour de Mme Altea ?
Domínguez se contenta de garder le silence. Qui était donc ce caporal, se demandait souvent Mendoza, derrière cette humble soumission qu'il dissimulait ? Il l'avait vu observer l'équipage et le navire comme s'il prenait des notes du regard, écrivant de mémoire dans un vieux carnet caché sous son uniforme. Il l'avait vu lire les livres que Natacha lui apportait, l'avait entendu parler d'histoire et de politique, et, une fois, l'avait même vu se disputer avec Iribarne au sujet de l'Espagne et de ses colonies. C'était la seule fois où il l'avait vu élever la voix et s'emporter. Il avait observé l'expression de satisfaction d'Iribarne, qui se félicitait de l'avoir provoqué, et l'admiration que cela avait inspirée à Natacha. Même le jeune Ruiz était resté assis pendant toute la dispute, écoutant attentivement chaque mot, chaque geste du caporal.
Domínguez sortit un morceau de papier de sa poche et le tendit au capitaine. C'était un télégramme du gouverneur. Il savait déjà que le

caporal était un des hommes de main de Farías, mais il ne s'attendait pas à ce qu'ils communiquent avec autant de discrétion.
« Et pourquoi me montrez-vous ça ? Dites-moi simplement que Farías donne tel ou tel ordre… » L'ironie n'avait jamais fait mouche auprès de Mendoza, mais il poursuivit, car il avait besoin de se défouler. « Vous n'êtes pas de la famille du gouverneur ? Parce que cela me paraît étrange que vous ayez quelqu'un d'aussi… comment dire… d'aussi cultivé, peut-être ? Vous êtes un homme instruit, caporal, et si vous êtes encore à ce grade, ce n'est pas parce qu'on ne voulait pas vous promouvoir, mais parce que vous êtes plus utile ainsi. »
Domínguez le regarda droit dans les yeux tandis que l'ombre voilée du crépuscule se dessinait derrière les meubles et les rideaux. Le visage du caporal était désormais sévère, et il ressemblait à l'un de ces écrivains dont les gravures ornent les ouvrages de philosophie ou d'histoire des XVIIe ou XVIIIe siècles.
« En fait, Capitaine, je suis le protégé du gouverneur. Je suis pratiquement né orphelin à Posadas. Ma mère est décédée de complications post-partum quelques jours après ma naissance, et mon père… qui sait ? On dit qu'il était jésuite, l'un des rares qui restaient dans le coin. Peut-être n'était-il même plus prêtre, car l'ordre avait été interdit dans le monde entier, comme vous le savez. C'était juste un homme. Quant à ma mère… qui sait… Le gouverneur disait qu'elle était à moitié indienne, mais une vieille femme prétend l'avoir connue et m'a dit qu'elle était uruguayenne, d'une famille aisée, je ne sais pas, pendant le siège de Montevideo. Le gouverneur m'a envoyé étudier le droit et la théologie à Córdoba. J'ai passé du temps à Buenos Aires à suivre des cours d'histoire et de littérature avec Gutiérrez. À mon retour à Posadas, le gouverneur m'a pris par les épaules et m'a dit : « Jeune homme, je ne peux pas vous garder à mon service ; vous êtes trop intelligent pour me servir maintenant. » »
Le capitaine Mendoza ne put s'empêcher de sourire.
— Alors pourquoi l'utilise-t-il comme espion ?
Qui sait ! Plus on en sait, plus on doute. Savoir, c'est une chose, apprendre, c'en est une autre. J'ai compris qu'on apprend dans la vie, pas en classe.
« Et êtes-vous prêt à m'arrêter, voire à m'exécuter, comme indiqué ici, si je résiste ? Excusez-moi, caporal, mais je ne vous considère pas comme un

soldat très expérimenté. Et il est étrange que Farías vous ait envoyé avec un ordre aussi péremptoire. »
« Ma mission était de vous maintenir dans la rivière, capitaine. Un coup de feu est un avertissement. J'ai de l'expérience en chasse, capitaine, et j'ai déjà prouvé mon adresse au tir lors de l'incident d'Iribarne. »
« Mais êtes-vous prêts à m'exécuter ? Ce n'est pas ce que vous ont enseigné les Oro et les Funes… »
Dominguez a ri.
« De quoi riez-vous, caporal ? » Mendoza tenta de paraître en colère pour dissimuler son malaise.
-Eh bien, capitaine, on dit depuis un certain temps que Funes était l'un de ceux qui ont trahi Liniers et les autres qui ont été exécutés à Cordoue.
Le caporal prit son arme, qu'il portait en bandoulière, et la présenta au capitaine Mendoza, qui scrutait attentivement chaque geste de cet homme, un mélange de plusieurs personnalités, notamment le prêtre imbu de lui-même et le militaire corrompu. Mais en même temps, il n'était ni l'un ni l'autre. Il avait dit, un instant auparavant, qu'on apprend de la vie, et le caporal, tout en observant, agissait.
Ils se séparèrent cet après-midi-là, presque au crépuscule, dans un adieu silencieux qui valait accord. Le capitaine sur son navire, le navire sur le fleuve, et le fleuve qui continuait, non plus le Paraná, mais le Paranaíba. À l'est se trouvait le confluent avec le Río Grande, mais les affaires qu'il avait conclues se situaient de l'autre côté, à l'ouest, plus reculé, plus propice aux activités de Farías, qui semblaient prendre une ampleur sans cesse croissante. Et il avait fait preuve d'une intelligence supérieure à ce que quiconque avait imaginé en le rencontrant, en envoyant non pas des assassins ou des armées, mais des hommes compétents. Un avocat à l'air moralisateur, un fusil à la main, lui serait sans doute plus utile. Était-il prêt à lui obéir, ou à risquer d'être abattu sans que personne ne s'en aperçoive ni n'exige d'explications sur sa mort ?

Mais avant la visite du caporal, la présence constante d'Iribarne l'irritait. Il arpentait le pont, le petit garçon dans les bras. Il ne lui avait pas encore donné de nom, car il s'attendait à ce que la mère le fasse à son retour. Mais José ne manifestait pas d'impatience envers Altea ; il était plutôt attiré par quelque chose qui semblait venir du nord, où son regard se perdait lorsqu'il

était distrait par le bébé. Même s'il était son neveu, se disait Mendoza, il ne comprenait pas l'anxiété qu'il lisait sur son visage, dans sa gestuelle lorsqu'il tenait l'enfant, ni dans les mouvements de ses mains lorsqu'il le berçait ou lui donnait du lait de chèvre au biberon.
« Il fait un temps magnifique par ici », dit Iribarne un après-midi, assis dans le fauteuil à bascule qui se trouvait dans la cabine d'Altea et qu'il avait sorti pour laisser le bébé profiter de la douce chaleur de la sieste. Natacha et Carmen s'étaient chargées des soins du nouveau-né, mais hormis changer ses couches ou le baigner, Iribarne accaparait presque tout son temps. La nuit, il dormait dans leur cabine, dans un berceau à côté du lit. Carmen tenait à ce que tout le monde sache qu'elle l'avait entendu parler au petit garçon : tantôt des berceuses, tantôt des prières catholiques en latin, tantôt... qui sait ? Tout cela lui paraissait étrange, et elle avait renoncé à intervenir. À peu près à la même époque, elle avait déjà décidé de quitter le navire.
- Capitaine, si vous n'avez plus besoin de moi, je veux partir...
— Et va-t-elle retomber dans ses vieilles habitudes ?
Carmen rit, et la chair qu'elle dissimulait sous sa robe, qui avait tant fait parler auparavant, frémit au rythme de son rire.
« Je suis trop vieille pour ça, et j'en ai déjà entendu des vertes et des pas mûres de votre part ! Enfin, des hommes en général, Capitaine... » Elle détourna le regard, et quelqu'un qui ne la connaissait pas aurait pu apercevoir un rougissement sur ses joues.
« J'ai des cousins ici au Brésil. Il s'agit juste de les retrouver, et en attendant, je me débrouillerai. »
-Tu es libre, Carmen.
Il voulait continuer, et comme il ne le pouvait pas, la femme l'a aidé.
« Pas de tout ça, Capitaine, pas de sentimentalité. J'ai besoin de me sentir utile, sinon j'ai l'impression que ma vie s'achève. Même être une prostituée... vous voyez ce que je veux dire... le sourire d'un homme dans ces moments-là est quelque chose d'inoubliable. Ce que vous nous dites est presque toujours absurde, et ce que vous faites et construisez est admirable, car vous le faites avec des sentiments transformés. Vous êtes les ingénieurs des cieux, et quand vous voyez le résultat final, vous êtes au comble de l'extase. Vous transformez le sentiment en pensée, et cette pensée est alors presque céleste. »

C’est à cela qu’il pensait lorsqu’il rencontra Iribarne un après-midi sur le pont. Ils avaient les yeux rivés sur le nord-est, sur le Paranaiba.
— À votre avis, quand allons-nous reprendre le bon chemin, Capitaine ?
-Je lui ai déjà dit ça quand Altea reviendra.
José était certain de ne pas revenir, et Mara non plus, sans doute. Il devait rentrer en Espagne, et sous ces latitudes, il était plus pratique de naviguer le plus au nord possible, le long de la côte atlantique. Il se leva de son fauteuil à bascule et s'approcha du capitaine, qui contemplait la côte, les bras appuyés sur le bastingage, une botte coincée entre les planches, fumant une pipe qui avait peut-être appartenu à son père ou à l'un des autres célèbres Hurtado de Mendoza.
« Je ne vois pas pourquoi vous vous comportez comme un mari inquiet, Capitaine. Vous avez déjà une femme, et Altea n'est pas votre femme, pas plus que ce garçon. »
Mendoza vida calmement le tuyau en le tapotant contre la rambarde, le remit dans son étui et rangea l'étui dans sa poche.
-Je ne pense pas que ce soit le vôtre non plus.
Iribarne tenait le bébé endormi dans ses deux mains, mais il en retira une pour s'essuyer le front et la frotta contre son pantalon. Il afficha alors un sourire moqueur.
-Ne me forcez pas à parler, capitaine, sinon on en viendra aux mains.
-S'il se cache derrière un bébé, il ne le fera probablement pas…
Iribarne se retourna pour laisser le garçon dans le fauteuil à bascule.
« Maintenant, plus rien ne m'arrête… » À peine eut-il prononcé ces mots que Mendoza lui asséna un coup de poing qui le fit tomber à terre. Il en avait envie depuis longtemps. Des hommes avaient vu la scène, mais ils n'étaient pas intervenus.
Iribarne essuya le sang de sa lèvre et tenta de se lever avec difficulté ; sa jambe le faisait encore souffrir. Une fois debout, il dit en levant les mains :
« Très bien, vous gagnez le combat, mais sachez-le, ce garçon a mon sang qui coule dans ses veines, Capitaine. Ce garçon m'appartient de droit, et sans sa mère… »
Mendoza l'a attrapé par ses vêtements.
— Et vous, que savez-vous ?
— Comme toi, ma chère, si tu avais autant de courage pour te regarder en face que pour me faire face.

Mendoza le laissa partir et vit le caporal qui observait la scène de loin, presque depuis l'autre bout du navire. Le jeune Ruiz était avec lui, ainsi que le chien Max.

Finalement, Domínguez et Iribarne le convainquirent de reprendre le chemin de Paranaíba. En donnant l'ordre, il ne savait pas si c'était sa bouche et sa voix qui prononçaient ces mots, mais quelque chose d'autre qu'il aurait appelé destin s'il n'avait pas été catholique, ou culpabilité s'il avait suivi les croyances de son éducation. Au nord se trouve le commencement, et au commencement, les causes. En cherchant les raisons des choses, nous explorons les profondeurs, mais ce n'est pas le sud que nous atteignons, mais le nord : le creux obscur du crâne, plein de fissures, comme il l'avait vu dans les livres d'anatomie de la bibliothèque d'Aurora Valverde. Elle lui avait parlé de fissures et de canaux où passent les nerfs et les artères, de fractures qui semblaient être là depuis l'aube de l'humanité, comme si le cerveau humain était une mer soumise à d'incessants tourbillons de vent, formant ces plages d'os semblables à des rochers difformes. Et parmi tous ces êtres, l' *os sphénoïdal* est comme un oiseau aux ailes pétrifiées qui n'a trouvé qu'une seule voie pour s'envoler : en créant un espace vide par lequel passe toute la création. Et avec cette fermentation, il s'envole vers les profondeurs où il n'y a plus ni os ni sang, mais le sépulcre de l'oubli.

*

Le fleuve Paranaíba était étroit, et le risque d'échouage était grand. Cependant, après vingt-quatre heures de veille, ils confirmèrent que le chenal était suffisamment profond pour le « Juan Manuel ». Pendant plusieurs nuits, veillant avec ses hommes, s'attendant à tout moment à sentir le frottement d'un rocher, le bruit sourd d'un banc de sable, ou peut-être les débris de troncs et de branches qui s'accumulaient dans toute

rivière à faible courant, il se demanda si son entreprise en valait la peine. Mais ce voyage était-il une obligation imposée par le chantage de Farías, ou n'était-ce pas son objectif depuis l'achat du bateau ? Il savait, depuis Buenos Aires, que l'entreprise ne serait pas facile, qu'il rencontrerait des obstacles à chaque kilomètre, qu'il ne pourrait connaître le véritable état du fleuve avant d'avoir terminé le voyage, qu'il serait confronté à des catastrophes naturelles, qu'il y aurait des contrats commerciaux qu'il ne pourrait honorer. Et le voilà, au Brésil, avec le bateau presque intact. Ce n'était ni l'argent ni la réussite professionnelle qui le motivaient ; ce n'étaient que des prétextes.

Le navire voguait vers le nord sur l'un des plus longs fleuves du monde, une voie navigable semée d'embûches, de méandres et de passages, de climats variés, de côtes, de villes et d'habitants. Mais le capitaine et son navire restaient imperturbables, du moins aux yeux de ceux qui les observaient passer depuis les rives misérables. Un voilier français à l'imposante cheminée à vapeur, une sorte de monstre qui n'appartenait à aucune époque précise, mais à une transition singulière, à l'image de l'automne qu'ils venaient de quitter. Et l'hiver dans lequel ils s'enfonçaient était plus doux encore. Le soleil faisait scintiller le métal des écoutilles et de la cheminée, et les membrures du pont brillaient d'un éclat net et propre. Les hommes avaient enfin compris ce qu'il désirait, et ils désiraient désormais la même chose. Sans femmes, ils étaient maîtres à bord. Le navire leur appartenait entièrement. À l'exception de la femme du capitaine, qui s'était effacée, enfermée dans sa cabine, vouée au culte de son fils défunt ou aux prières adressées aux fantômes qu'elle voyait dans les recoins du navire.

Mendoza étala les cartes sur le bureau devant le timonier. Aníbal Molina avait pris de l'assurance et de l'expérience. Le poste qu'il occupait depuis la mort de Márquez ne lui avait pas posé de problème. Soudain, après avoir d'abord hésité quelques jours, il était devenu agité et attentif au moindre bruit. À présent, ses yeux étaient rivés sur le quart avant, ses oreilles aux aguets pour capter le moindre bruit sous la quille ou la moindre instruction du capitaine, qui, derrière lui, consultait les cartes qu'il commençait à peine à déchiffrer.

C'était la nuit, mais la lune était grande et brillante, éclairant le moindre obstacle sur leur chemin. Son clair de lune perçait les flots avant de

disparaître. C'est cette nuit-là qu'ils entendirent les premiers coups de canon. Tous deux levèrent la tête et regardèrent les gardes, qui pointaient du doigt la côte brésilienne. Des éclairs apparurent quelques secondes avant le début des tirs. L'échange était monotone : on tirait d'un côté, du sud-est, puis on ripostait du nord-ouest après un moment. Ils semblaient être deux ennemis répétant les mêmes gestes, ou deux amis se répondant d'un air absent.
Dominguez est apparu avec le fusil sous le bras.
« Vous en savez quelque chose, caporal ? » demanda Mendoza.
— Ce sont les rebelles, ils ne se sont pas rendus depuis la création de la République.
Le capitaine prit les jumelles et explora la côte.
-On peut apercevoir des soldats à la lumière de la poudre à canon ; ils ressemblent à des républicains.
- Beaucoup?
Mendoza a perçu de l'inquiétude dans la voix du caporal.
-Je ne peux pas le dire d'ici, mais ils se déplacent rapidement vers le sud-est.
Il longea la côte, sentant l'empressement de Domínguez à emprunter les jumelles. Peut-être pourrait-il exploiter cet empressement pour lui soutirer davantage d'informations. Le cap était comme un oignon aux mille couches. Ou comme la boîte de Pandore.
Lorsqu'il posa ses jumelles, Domínguez consultait la carte et pointait du doigt un itinéraire le long du fleuve. Il avait un crayon et traçait un parcours d'à peine cinq kilomètres.
« Y a-t-il une transaction commerciale dont vous n'êtes pas au courant ? » a demandé Mendoza.
« À ces latitudes, Capitaine, vous avez sans doute compris que nous ne pouvons pas aller plus loin. Le fleuve se termine, ou plutôt prend sa source, dans de vastes lagunes qui changent chaque année. Vous ne connaissez pas grand-chose de ces contrées, mais je connais tout cela depuis mon enfance. »
« Et pourquoi m’as-tu forcé à venir jusqu’ici, au risque de rester coincé ? Si c’était pour l’argent, écoute, on va encore croiser des trafiquants d’esclaves de Bom Jesus. » Il pensa à Tomasa, et il aurait mieux valu qu’elle meure avant d’entendre ça.

— Parce que nous n'avons pas besoin d'aller en ville. Nous pouvons rencontrer les passagers sur la côte.
- Des passagers à destination de où ?
« Un bateau avec un passager nous attend à six kilomètres des côtes brésiliennes. C'est une mission diplomatique, capitaine, mais pas officielle. »
« Une autre couche se dévoile », pensa Mendoza. Farías et son frère à Buenos Aires étaient pro-impérialistes, du moins c'est ce que tout le monde disait. Et bien que le gouvernement de Buenos Aires les soutenât sans aucun doute, il ne pouvait l'affirmer officiellement. Les intrigues avec l'Empire, pendant et après la guerre, étaient plus complexes qu'une partie d'échecs, et les Argentins cherchaient toujours à reconquérir leur honneur après avoir perdu leur dignité.
« C'était donc leur mission dès leur arrivée avec nous », a déclaré Mendoza. « Secourir un membre de la famille de Don Pedro, n'est-ce pas ? »
-Ce qu'ils font ne nous intéresse pas ; ce ne sont que des faveurs diplomatiques rendues.
— Mais bon sang, Dominguez ! Parle clairement une fois pour toutes !
La voix du capitaine avait résonné aussi fort que le bruit d'un coup sur la table. Les gardes observaient depuis la proue ; Molina écoutait tout en gardant un œil attentif sur la surface du fleuve.
Ils veulent aider Isabelle, l'aînée, à reconquérir le trône. Ils disent qu'elle n'est pas en sécurité et veulent l'emmener au Portugal. De là, qui sait…
— Et devrions-nous l'emmener à Buenos Aires ?
— C'est exact, capitaine. Mais personne ne doit le savoir, bien sûr.
« Eh bien, je suppose que l'Empire est assez riche pour nous récompenser de cette faveur. Ou bien suis-je toujours condamné à porter le joug et à convertir gratuitement mon vaisseau en carrosse impérial ? »
« Rien n'est gratuit, Capitaine. Les propos du gouverneur restent valables. Vous n'êtes pas obligé de céder ce que vous avez gagné, mais vous devez nous emmener à Buenos Aires. »
Les tirs de canon se poursuivirent toute la nuit. Parfois plus forts et plus fréquents, parfois semblables à des quintes de toux de chiens.
À l'aube, chacun était encore à son poste. Mendoza, les bras croisés, fermait les yeux. Molina, comme enchaîné à la barre, restait sur ses gardes.

Son corps était devenu aussi résistant que le sien. Il avait laissé pousser sa barbe, car cela lui donnait l'air plus capitaine que timonier ; il avait ôté sa chemise, dévoilant ses muscles pectoraux et biceps, car cela lui donnait plus d'assurance. Ses yeux, cependant, étaient fatigués. Les gardes étaient différents maintenant que le jour se levait.
On leur apporta leur déjeuner. Ils rangèrent les cartes, les compas et autres instruments. Ils posèrent les assiettes sur la table et s'assirent sur les bancs. Ils mangèrent en silence jusqu'à l'arrivée d'Iribarne avec Bernardo. Ils avaient essayé d'empêcher le garçon de rester constamment avec eux, mais que pouvait-il faire d'autre ? Il n'y avait pas d'autres enfants, et parfois il se lassait de jouer avec le chien, ou bien Max le quittait pour aller se coucher dans un coin, l'ignorant complètement.
« Ce sont ces putains de Brésiliens qui se battent entre eux ? » demanda José.
Mendoza acquiesça.
— Nous faisons affaire avec les monarchistes, n'est-ce pas ?
Comme ils n'ont pas répondu, il a supposé que c'était vrai.
« Je m'en doutais. Et quel sera notre itinéraire, Capitaine ? Retour à Buenos Aires ? Je débarquerai au prochain port, je vous tiendrai au courant. »
« C’est mieux pour tout le monde, Iribarne », a déclaré Mendoza.
« Et qu'allez-vous faire ? » La question de Domínguez, comme toujours, semblait désinvolte.
« Je ne vois pas en quoi cela vous regarde, mon cher », dit Iribarne en montrant sa jambe. Mais il ne put s'empêcher de se vanter auprès de celui qui lui avait tiré dessus et poursuivit : « J'ai beaucoup de connaissances, des hommes d'affaires de tous les secteurs, vous savez, j'imagine. Peut-être pourrais-je vous soutirer quelques réaux. »
« Avec son beau discours, il pourrait vendre à certains ce qu'il a acheté à d'autres. Nous connaissons tous le monde des affaires, Iribarne, du gouvernement au plus humble ouvrier. »
Mendoza parla sans lâcher sa fourchette, gesticulant pour appuyer ses propos. Puis, regardant Domínguez, il dit :
« Ne vous inquiétez pas, caporal, cet homme est un caméléon. Pour lui, prendre parti, c'est comme se mettre la corde au cou. Mais ce monsieur se

déplace comme un éléphant dans un magasin de porcelaine ; personne ne l'entend ni ne remarque rien. »
« Merci pour le compliment, Capitaine. C'est le plus beau compliment qu'on m'ait fait depuis longtemps. Enfin, ne vous inquiétez pas, Caporal, je ne vais pas ruiner vos projets. J'ai d'autres projets en tête, moins lucratifs, mais plus… comment dire… sentimentaux et durables. Eh bien ! » dit-il en se frottant les mains et en souriant largement. « Je vais dire à Mme Natacha de préparer les affaires du bébé. »
Mendoza regarda Bernardo, mais réalisa aussitôt son erreur et se leva.
— Il ne compte pas prendre le fils d'Altea, n'est-ce pas ?
« Capitaine, je vous le rappelle, j'emmène mon neveu, et je ne vois pas qui sur ce navire ait plus de droits que moi. »
Mendoza comprenait, bien sûr. Ce n'était plus un simple sentiment, mais l'exprimer à voix haute aurait été comme avouer au vent qu'il était un meurtrier, un infidèle, un lâche. Il était tout cela, et pourtant, il restait un homme. Ce qui le tourmentait ne pouvait être dit à voix haute : l'hypocrisie qu'il reprochait à Domínguez et à Iribarne jaillissait du plus profond de son âme.
« Nous enverrons un message à la résidence Ansaldi, nous demanderons à parler à Altea. » Sa voix était calme et posée.
« Vous êtes fou, capitaine. Je comprends, la culpabilité… » dit-il en se frappant la poitrine d'une main. « Si Manuel était encore en vie, il aurait su quel verset vous citer, mais je ne me souviens que de cette phrase : *propter culpam signifie,* trois fois. »
Trois coups de canon retentirent sans interruption. Et l'iniquité qu'ils pressentaient dans ce nombre fut confirmée lorsque de nombreux autres tirs ripostèrent. Ils se tournèrent vers la côte brésilienne, qui, en quelques heures, s'était transformée en un champ de bataille tout près du fleuve.
Là où brillait auparavant le soleil, le ciel était maintenant voilé par des nuages qui n'étaient pas des nuages, mais de la fumée provenant de huttes et de forêts en feu, et surtout des tirs de canon incessants, dont on ne voyait que des étincelles dans l'épaisse fumée qui s'avançait au-dessus du fleuve.
Les archers de garde avaient disparu de leurs postes et s'étaient enfuis pour attendre des ordres.
- Ils nous tirent dessus, capitaine !

Mendoza scruta une dernière fois les environs aux jumelles. Il espérait confirmer les dires de ses hommes. Jusqu'à présent, ils n'avaient subi aucun dégât et l'eau était calme.
« Qu’attendez-vous pour répondre, capitaine ? » demanda Iribarne.
— Vous croyez qu'on va vaincre ces canons avec des fusils et des pistolets ?
— Et à quoi servent ces antiquités en bas ?
« Ils sont démantelés, Iribarne. Crois-tu qu'ils vont nous attaquer, Domínguez ? »
« L'apparence du navire est déroutante, capitaine. C'est un navire français, et il a tout l'air d'un monarchiste. Les républicains semblent gagner du terrain sur la côte. Abaissez le drapeau argentin. »
Oui, il aurait dû le faire dès leur entrée dans la zone frontalière ; Mendoza le savait. Il envoya l’un des hommes, l’un des plus âgés, Antúnez, mais il était trop tard. Antúnez s’effondra sur le pont, presque coupé en deux par les éclats du premier tir précis depuis la côte. Tous les hommes se mirent à couvert, fusils à la main, tirant sans attendre les ordres du capitaine. Ce n’étaient pas des soldats, et beaucoup n’étaient même pas marins. Mendoza et les autres se jetèrent à terre. Ils se regardèrent, désemparés, car ils savaient pertinemment qu’ils ne pouvaient rien faire. Quoi qu’il en soit, il ordonna de préparer les embarcations.
Les hommes avançaient par groupes de trois ou quatre. De son poste, Mendoza vit qu'avant même que les amarres ne soient larguées et les embarcations mises à l'eau, des tirs de canon continus ravageaient tout. Le bombardement était incessant et la fumée ne masquait guère plus que les débris des mâts inutiles. Il entendit un fracas de métal qui s'écrasait, puis des cris. La cheminée s'effondra sur le pont et coula jusqu'au deuxième sous-niveau. La chaudière avait explosé et, à présent, la fumée et le feu s'ajoutaient à la violence des canons.
Mendoza, Domínguez et Molina cherchèrent tour à tour les embarcations de pont encore intactes. Le caporal portait Bernardo dans ses bras.
« Iribarne, va trouver Natacha et le garçon et mets-les dans ce bateau ! On les fera descendre, mais il faut préparer l'autre », dit Mendoza.
José Iribarne courut sous le pont, mais soudain un nouveau coup de canon explosa à côté de lui et ils le virent couler avec tout le plancher.

Natacha se tenait près du berceau. Elle entendait les canons et les explosions. Des éclats d'obus volaient à travers la fenêtre. La coque tenait bon, mais l'eau s'infiltrait par la fenêtre. C'était la première cabine sous le pont, et elle allait bientôt être inondée. Puis ce fut le fracas, comme si le ciel s'effondrait. Le toit se brisa au-dessus d'elle, et une partie de la cheminée s'enfonça dans la cabine. Natacha se jeta à terre et leva les yeux vers l'immense structure de fer derrière elle. Elle vit le berceau, ses pieds brisés et le bois fumant encore. Le garçon, toujours sans nom, était encore vivant et pleurait à chaudes larmes. D'abord, elle essaya de ramper sous la structure de fer pour l'atteindre, mais elle aperçut alors une lumière qui traversait la poussière et la fumée, provenant du meuble où reposaient ses souvenirs. Elle revit l'ombre d'Ariel. Allait-il la sauver, ou allait-il venir le chercher ? Elle espérait que ce soit la seconde option. Soudain, elle comprit que son attachement à la vie n'était rien d'autre que l'inertie du devoir, ou la menace sinistre que tante Clotilde lui avait proférée concernant la damnation du suicide. Elle éprouva un soulagement immense. L'édifice de fer qui s'était effondré comme du ciel symbolisait à merveille tout ce en quoi elle avait toujours cru : Dieu était une construction si parfaite que seul le feu pouvait l'altérer, et encore, de façon infime. Le feu ne serait jamais assez intense pour atteindre le point de fusion qui transformerait les molécules de Dieu en un liquide incandescent, déferlant sur le monde et consumant tout sur son passage.
Elle sentait l'odeur de brûlé. Le feu de la chaudière au fond du navire, le fer chaud au-dessus d'elle.
Il voyait en Ariel l'ange auquel il s'était toujours comparé, un ange incomplet car il lui manquait des ailes, une épée et une main.
Elle resta immobile, attendant la sentence, qu'elle imaginait de mille façons, l'ayant lue dans tant de livres. Elle s'attendait à ce qu'un ange de fer la touche, cet ange si semblable à son père, avec ses cheveux et sa barbe blonds, mais elle était déjà certaine que ce ne serait pas du fer qu'elle sentirait dans sa main, mais de l'or.
Ariel s'approcha du meuble brisé, saisit la main inerte, sèche comme une momie, et la déposa sur son moignon. Alors l'épée apparut dans cette main, mais sans ailes. Et elle vit l'ange qui ne pouvait jamais en être un pleurer. Il pleurait et la regardait. Et l'eau de ses larmes coulait si abondamment qu'il

semblait la voir s'infiltrer à travers les fissures des murs, recouvrir le sol, monter sans cesse.
Natacha ne parvenait pas à se relever sans se cogner le dos contre le fer. Le garçon hurlait toujours. Elle tenta de nouveau de l'atteindre lorsqu'elle vit l'eau commencer à le recouvrir, mais soudain elle pensa que si les larmes d'Ariel avaient créé cette mer, pourquoi l'en empêcher ? Si son fils souffrait même dans la mort, il n'y avait aucune raison pour que le fils d'Altea n'en souffre pas. Ils étaient tous deux des bâtards, ce mot inventé par les hommes pour masquer ce qu'ils refusaient de voir. Et pourtant, il existait des hommes comme Mendoza ou Manuel, qui acceptaient les enfants d'autres hommes. Mais était-ce un mérite, ou simplement une apparence de culpabilité ?
Elle restait immobile. La puissance divine ne l'effrayait pas ; elle avait déjà assez souffert et s'était forgé une âme assez solide pour y résister. Elle savait pourtant qu'il existait une faille, et que dans cet espace reposait l'or d'Ariel, qui n'était peut-être rien de plus que la couleur des épis de blé, si fragile qu'il s'effriterait au moindre coup de vent. Et cette poussière de blé ressemblait à de la poussière d'or. La même poussière qui baignait les Christs indiens qui l'attiraient tant, ces Christs aux membres émaciés, aux corps estropiés et aux visages lépreux.
Le berceau flottait à présent sur l'eau, et Natacha, toujours protégée par l'étroit espace où la structure de fer l'empêchait de se noyer, vit le chien s'en approcher. Max, à moitié nageant, à moitié marchant, toucha le fond. Le matelas était déjà trempé et commençait à couler. Max attrapa les draps avec sa gueule et conduisit le garçon vers la seule vieille porte encore intacte, par laquelle rien n'entrait ni ne sortait, hormis l'eau et le bruit des canons.

Ils virent Max émerger des débris de l'échelle de la trappe. Il traînait un paquet de draps mouillés.
Mendoza attrapa le chien et s'apprêtait à abandonner les haillons lorsqu'il entendit les pleurs. Il vit le garçon hurler, des gémissements rauques, le visage grisâtre, la peau couverte de cendres humides.
- Caporal, emmenez-le à Bernardo et descendez dès que le bateau sera en sécurité !

Elle allait prendre Max dans ses bras. Le chien était immobile. Tant de chiens qu'elle avait accueillis en famille d'accueil avaient eu la même expression. Elle lui caressa légèrement le dos. Elle posa sa main sur son crâne et lui ferma les paupières.
Il vit l'eau monter par l'écoutille et le navire gîter. Les tirs de canon étaient moins fréquents et ne faisaient qu'agiter l'eau du fleuve. Il partirait à la recherche de sa femme, comme cette fois en Pologne où il l'avait sauvée des tirs des Cosaques.

Natacha entendit les éclaboussures et la voix d'Iribarne qui l'appelait. José était à la porte, cherchant le berceau du garçon dans la fumée.
- Natasha !
Il la vit alors presque entièrement immergée, de l'autre côté d'une structure métallique tordue. Il se pencha et tendit les bras pour la saisir. Elle le regardait, mais ne tenta pas de s'échapper.
— Mais qu'est-ce qui te prend, bon sang ?! Tiens-moi bien les mains !
Mais elle l'ignora. Il n'eut d'autre choix que de lui saisir les poignets et de la traîner comme un poids mort. Arrivés près de la porte, il la souleva sur ses genoux et écarta ses cheveux mouillés de son visage.
« Où est le garçon ? » demanda-t-il en regardant autour de lui, mais il ne voyait que de la fumée, du fer et de l'eau. L'odeur de brûlé était intense, mais l'eau refroidissait le fer. Il crut percevoir une odeur de chair brûlée.
« Où est le garçon ?! » demanda-t-il de nouveau, criant cette fois désespérément, serrant le visage de Natacha entre ses mains et le secouant. Les yeux de Natacha conservaient leur intelligence habituelle, mais il y avait de l'indifférence.
José était désormais certain de ses pires craintes. Le garçon qu'il avait créé devait être mort. Pour la première fois, il le voyait si clairement qu'il se demanda ce qui l'avait empêché de le voir si longtemps. Il l'avait créé comme un symbole de Manuel : s'il ne pouvait avoir l'un, il aurait l'autre. Et il devait naître de la femme de son frère. La Sainte Trinité lui apparaissait avec une telle évidence qu'il avait l'impression d'être dans une cathédrale de fer et de bois, l'encens brûlant sans cesse et l'eau bénite débordant. Il se souvenait des crèches vivantes qu'on installait à Cadix chaque Noël. José et Manuel Menéndez Iribarne y participaient, tantôt dans le même rôle, tantôt dans des rôles différents, selon leur enfance. Manuel avait été l'Enfant

Jésus, même si José s'en souvenait à peine. Puis ils avaient été bergers, et adulte, José avait été Joseph, l'époux de Marie, mais il ne s'y sentait pas à l'aise, et l'année suivante, il avait été le Saint-Esprit qui, sous la forme d'une flamme, avait conçu l'enfant. Et Manuel n'avait eu d'autre choix que d'endosser le rôle de Joseph le charpentier.
Iribarne ressentit une vive douleur à la poitrine en se remémorant tout cela. Le visage de Manuel, jeune, vêtu en berger et charpentier, presque imberbe. Il ne le reverrait jamais. Il pensa au garçon, sans doute mort. Un autre, enterré dans un cimetière oublié, sans croix ni autre signe distinctif. Un autre, peut-être, brûlé vif pour expier sa faute.
C'est la faute de Joseph.
Il sentit le battement d'ailes des chauves-souris et, en regardant la fumée blanche qui l'entourait, il vit de longues ombres noires aller et venir. Mais ils ne l'effrayaient plus. La peur et la colère s'étaient mêlées, engendrant de l'amertume.
Il prit Natacha dans ses bras et parcourut les couloirs jusqu'à trouver un escalier solide.

Mendoza ne pouvait pas redescendre par où le chien était remonté, alors il courut vers l'écoutille tribord. Il aperçut les visages de ses hommes, qui l'attendaient dans les canots. Ils l'appelèrent, mais il les ignora. Il descendit l'échelle et, dans l'obscurité, heurta Iribarne ; tous deux tombèrent à terre. Natacha gémit et hurla. Ils lui étaient tombés dessus et elle avait le bras cassé.
« On a bien fait ! » dit Mendoza en immobilisant la jambe de sa femme et en essayant de la calmer. Il réalisa alors que José Iribarne lui avait sauvé la vie. L'autre homme restait étrangement silencieux, le regard vide.
Il souleva Natacha et la porta en haut de l'échelle. Iribarne les suivit lentement. Une fois dans la barque, il lui cria :
— Dépêchez-vous, bon sang, cet endroit pourrait s'effondrer d'une minute à l'autre ! Allez !
Mais José Iribarne boitait, non pas à cause de sa jambe blessée, comme si son esprit, obscurci par des visions et des souvenirs, s'adonnait délibérément à la confusion physique. Un esprit dérangé qui prenait plaisir à rendre fous ceux qui dépendaient de lui : des yeux qui voyaient des chauves-souris partout, surgissant de la fumée qui obscurcissait le ciel, des

poutres brisées, du fer tordu, de l'eau qui montait en vagues à chaque coup de canon. Et le rythme des canons s'accordait à celui du battement d'ailes, régulier, monotone et obsessionnel.
Depuis le bateau, ils le virent lever les bras et se débarrasser de présences invisibles. Natacha leva la tête et dit quelque chose.
« Quoi, mon cher ? » demanda Mendoza, comme auparavant, comme en Europe. Il regarda Iribarne et n'osa pas donner l'ordre de mettre le bateau à l'eau.
« Ne le brusque pas, Máximo. Il fait de son mieux avec ce poids. C'est pour le bien du garçon. »
Mendoza aperçut de nouveau José, qui s'approchait comme un fantôme. Mais avant qu'il puisse crier que le garçon était vivant, un nouveau coup de canon détruisit soudain le pont et la fumée enveloppa Iribarne.
« Allons-y ! » ordonna le capitaine.
Au moment où il allait tomber, Natacha lui attrapa le bras de sa main valide et désigna le pont.
Iribarne était réapparu, figure persistante et obstinée, avec la même obstination que ceux qui ne veulent pas vivre mais ont peur de se suicider. La contradiction des lâches, peut-être, si semblable à la sienne. José avait maintenant un bras levé, la main posée sur sa nuque, et l'autre derrière son dos. Portait-il quelque chose ? Avait-il retrouvé des hommes ?
Il vit alors qu'il avait sur le dos une planche carbonisée qui dégageait encore de la fumée et qui devait le brûler.
« Que c'est beau ! » entendit-il Natacha dire.
Mendoza partit à sa recherche. José le regarda avec l'expression de quelqu'un dont le désespoir s'était mué en un lac mort où flottaient des corps d'hommes et de chiens, et où les mouches pullulaient comme des ouragans. Deux grands lacs s'étaient formés dans ses yeux.
Il le saisit par les épaules, le secouant, essayant de se débarrasser de toute la colère qu'il avait provoquée auparavant, en disant :
- Le garçon est vivant !
José le regarda, et des mouches tourmentèrent l'air, chassées par le vent. Une odeur de décomposition se répandit dans toute la rivière, car les chauves-souris revenaient rapidement pour remplir leur rôle.
Mais José Iribarne embrassa Mendoza ; et il pleura, comme s'il essayait d'assécher l'eau stagnante de ses grands lacs morts.

13

Que lui restait-il ? se demandait Hurtado de Mendoza, assis à l'arrière de la charrette, les jambes ballottant au rythme irrégulier des roues qui ricochaient sur les pavés. Tous – hommes, femmes et enfants – étaient soumis à la maigre force d'un cheval qui, comme tous ceux qu'il avait vus récemment, était exploité jusqu'à l'épuisement. Et s'ils ne l'enterraient pas avec les mêmes vieilles rênes qu'il portait depuis vingt ou vingt-cinq ans, car elles s'étaient incrustées dans sa crinière et sa peau – les arracher avant lui aurait causé une douleur inutile, et après, à quoi bon ? –, ils le laissaient au milieu de la route jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un squelette, comme celui dont lui, Máximo Hurtado de Mendoza, ne pouvait détacher son regard.

Le « Juan Manuel de Rosas » n'était plus qu'une carcasse de bois et de fer émergeant des eaux du fleuve, fumant encore malgré les heures écoulées depuis le début du bombardement. La poupe était encore presque intacte, et il était certain que la proue avait sombré, empêchant le reste de la coque de couler jusqu'à ce que le bois cède sous son propre poids et que les courants, lents, obstinément lents comme un troupeau de vieux éléphants malades, décident d'emporter les débris du navire vers le sud, en direction du fleuve Paraná, qui n'aurait plus aucun souvenir du grand navire qui avait sillonné ses eaux et qui ne reconnaîtrait pas les fragments exsangues qu'il charriait.

Les os sont tous identiques, grands ou petits, ils n'ont pas de nom. Les navires, lorsqu'ils coulent, sont identiques. Ce ne sont que des morceaux de bois, des fragments de fer tordu, des chaudières qui s'enfoncent et rouillent. Et si jamais une lettre de leur nom est prononcée, lorsqu'on

trouve une planche portant cette lettre, ou, avec un peu de chance, une syllabe, personne ne saurait l'identifier.
Qui était-il désormais ? Que lui restait-il à vivre ? Il contempla ses jambes, fatiguées et sillonnées de varices. Ses mains, calleuses et engourdies. Son uniforme était en lambeaux ; il ne portait plus qu'un pantalon de laine, ses bottes habituelles et une chemise sans boutons qu'il tenta de nouer, sans parvenir à dissimuler complètement les poils de sa poitrine. Il toucha sa barbe, sale et emmêlée par l'habitude qu'il avait prise de la nouer lorsqu'il était nerveux, une habitude devenue constante ces derniers temps. Cheveux longs sur les côtés et calvitie naissante sur le dessus de la tête.
Il se retrouva avec une femme qu'il ne désirait pas, mais qu'il revoyait, des années auparavant, aussi vulnérable qu'au temps de la Pologne. Mais cette fois, il n'était pas dupe ; le masque de Natasha était une construction qu'elle-même ne savait comment déjouer.
Les hommes de son équipage avaient été sauvés, presque miraculeusement, grâce à l'incessant bombardement. Il y avait peu de canots de sauvetage, mais suffisamment, car le navire avait coulé lentement, laissant à chacun le temps de faire deux ou trois allers-retours à terre. Puis, une fois le dernier homme sain et sauf sur la côte brésilienne, les canots se sont disloqués.
Des corps jonchaient la plage, victimes de la bataille, et des soldats républicains apparurent pour arrêter les survivants du navire. Domínguez prit la parole au nom de tout l'équipage et des passagers du « Juan Manuel ». Il présenta des papiers qu'il transportait dans des pochettes en cuir récupérées de l'épave – les mêmes pochettes dans lesquelles il avait écrit et pris des notes dans les livres que Natacha lui avait prêtés. N'était-il pas un espion argentin travaillant pour l'Empire ? Mais Mendoza ne fut pas surpris de découvrir une nouvelle facette de la personnalité du caporal. Quoi qu'il en soit, les soldats les laissèrent tranquilles. Ils s'inclinèrent devant Domínguez et le capitaine, présentèrent de faibles excuses à peine compréhensibles dans leur langue, et s'en allèrent.
Il était déjà tard dans la nuit. Ils allumèrent des feux. Natacha tremblait de froid et son bras cassé la faisait terriblement souffrir. Le bébé était recouvert d'une couverture et Iribarne le berçait doucement dans ses bras.
Ils allaient devoir passer la nuit là, dit Domínguez. Le poste frontière le

plus proche se trouvait à Bom Jesus et il faudrait plusieurs heures avant que de la nourriture et un abri ne leur parviennent.
Les feux de joie révélaient les corps des victimes non encore ramassés. Les hommes de Mendoza encerclaient les lieux, et il savait que la moitié d'entre eux avaient fui, disparaissant dans la jungle ou longeant la rivière. Au Brésil, personne ne les chercherait, ni la justice ni les femmes qu'ils avaient laissées derrière eux. Il aurait tellement aimé pouvoir faire de même. Au milieu de la nuit, voyant que presque tout le monde dormait, épuisé, sentant le poids du corps de Natacha sur son épaule, gémissant de douleur même dans son sommeil, il se dit qu'il pourrait se lever furtivement, poser sa tête sur la couverture qui la recouvrait et s'échapper.
Il regarda la rivière, où l'eau continuait de gargouiller autour de la coque inerte du bateau. Comme si un monstre d'eau douce la dévorait. Il repensa aux nombreuses légendes que Natacha l'avait forcé à écouter, car elle adorait parler de ce qui la fascinait, ce savoir qu'elle avait commencé à accumuler dans la bibliothèque de son père, et qu'il écoutait comme une pluie d'hiver : monotone, insistante et toujours menaçante. Sous les eaux, disait-elle, vivent les dieux exilés, et ils bâtissent des cités mortes avec les vestiges du monde. Elle lui avait parlé de Dieu dans un langage si étrange, si squelettique, qu'il s'était souvent demandé, avant que des événements récents ne le confirment, si sa femme n'était pas seulement folle, mais peut-être possédée par une illusion mystique que tante Clotilde avait nourrie. Et elle avait nourri l'esprit et l'âme d'Ariel de tout cela.
Natacha ouvrit les yeux. Elle l'observait tandis qu'il se levait furtivement. « Où vas-tu ? » Il avait cet accent polonais qu'il n'avait pas utilisé depuis longtemps.
Il n'y avait pas de colère, mais de la tristesse dans sa voix.
Les yeux de Natacha, ces yeux polonais si semblables à ceux de Krakovsky. Le vieil homme lui parlait peut-être à travers eux. Il ne pouvait l'abandonner. Sans homme, elle était perdue.
Elle entendit une berceuse qu'Iribarne chantait de sa voix rauque et brisée. Comme cet homme avait changé ! Il n'était ni bon, ni aimable, ni sincère. Il n'était qu'une autre facette de cette symbiose troublée qu'ils formaient tous.
Il contempla la lune, immense, qui illuminait l'épave et baignait le cimetière fluvial d'une faible lumière.

« Où pourrais-je aller ? » répondit-il en passant un bras autour des épaules de Natacha et en la serrant contre lui. Elle ferma les yeux et se laissa aller au geste de son mari.
Il lui parla de la maison à Santa Fe. Ils y retourneraient. La propriété se limitait désormais au ranch, car tout le reste avait été vendu. Elle écoutait les voix créoles avec lesquelles il tentait d'adoucir la dureté des temps à venir, tandis qu'elle répondait par monosyllabes d'une voix polonaise chuchotée. Au loin, elle entendait la berceuse andalouse qu'Iribarne chantait avec un accent espagnol si prononcé qu'on se serait cru sur les rives du Guadalquivir. Et en fond sonore , des chants montaient de l'intérieur, peut-être de la jungle où les Brésiliens, hommes et armes, étaient apparus et avaient disparu. Un chant en portugais où la musique n'était pas un art, mais une sécrétion de la jungle. Il jaillissait des arbres plongés dans l'obscurité, illuminés à leur cime par la lune, tel un manteau vert sombre, et il naissait de la plage de sable blanc comme les ossements des morts récents, qui attendaient.
Que?
L’expiation de leurs âmes, peut-être, dans le chant des hommes de leur pays, ou peut-être dans la berceuse qu’un homme – rongé par la culpabilité, l’âme durcie par le remords et l’insatisfaction – chantait comme un rite de pénitence et une demande de pardon.

*

Bom Jesus était un petit village composé de nombreux ranchs disséminés sur une vaste prairie aride, curieusement entouré d'eau : plusieurs petits lacs et les ruisseaux qui les reliaient. Tous se déversaient dans la rivière Paranaiba, presque immobile, ce cimetière d'où naquirent les larves qui, telles une joie, allaient donner naissance au futur fleuve Paraná, torrentiel.

S'il faisait chaud au bord de la rivière, il faisait encore plus chaud dans le village. La poussière se soulevait pour un rien : les empreintes de sabots du cheval bai tirant la charrette, les roues branlantes, bien sûr, et puis les chiens qui accouraient des ranchs à leur arrivée.
Les femmes et les enfants sortirent en masse, tels des essaims, de ces baraques délabrées, parfois entassées les unes sur les autres. On voyait les enfants descendre les planches de bois, certains glissant comme sur des luges. Les hommes qui travaillaient dans les rues interrompirent leurs tâches ; certains creusaient des canaux d’irrigation, d’autres construisaient des murs.
La charrette s'arrêta et les chiens l'encerclèrent. Ils étaient si nombreux, pour la plupart maigres et galeux, que Natacha craignit d'être mordue. Tremblante, elle s'accrocha au bras de Máximo. Certains s'obstinaient à aboyer à un ou deux mètres à peine. Domínguez tenta de les effrayer en tirant en l'air, mais la plupart continuaient d'aboyer de loin.
Les femmes s'approchèrent, s'essuyant les mains avec des chiffons sales ou tenant leurs enfants dans les bras. Un homme portant une houe sur l'épaule leur demanda qui elles étaient.
Le soldat qui conduisait lui expliqua en portugais. L'homme parla avec les femmes, puis elles partirent, emmenant avec elles les garçons qui voulaient bien obéir. Peu après, une vieille femme grande et corpulente arriva. Hormis sa robe et sa forte poitrine, elle avait la carrure d'un homme robuste, et même les poils de son visage ressemblaient à une barbe.
Le républicain lui parla en portugais. Lui, un peu plus petit qu'elle, s'expliqua comme s'il s'excusait. Elle le regarda en fronçant les sourcils, les mains sur les hanches, puis elle rit. Mais personne ne sut vraiment pourquoi, si ce n'était à cause du malheur des naufragés ou de la stupidité des soldats.
Sans dire un mot, elle leur fit signe de la suivre. Ils la suivirent donc et marchèrent dans la poussière sur plus de deux cents mètres jusqu'à un ranch en adobe au toit de chaume. À l'intérieur, il faisait frais. Il y avait plusieurs lits bas.
« Cet endroit sert de point de ralliement pour tout », dit le soldat. « Tantôt d'hôpital, tantôt de salle de danse. La vieille dame m'a dit qu'ils dormiraient ici jusqu'à leur départ. »
« Qui est-elle ? » demanda Natacha.

-Le chef de la tribu qui a fondé cette ville, mais il ne reste que peu de véritables Indiens, presque tous sont métis ou viennent d'ailleurs.
« Vont-ils nous apporter des provisions ? » demanda Iribarne.
-Je leur ai déjà demandé.
« Et quand pouvons-nous partir ? » Natacha était fatiguée ; sa voix sonnait irritée et exigeante.
Le soldat n'était pas brésilien, peut-être de Misiones, car il avait beaucoup parlé avec Domínguez pendant le trajet jusqu'au village. Il la regarda avec dédain.
« Madame, répondit-il. Nous ne sommes pas vos serviteurs. Demandez à votre capitaine pourquoi il n'avait pas de papiers d'identité. Ils sont entrés en territoire révolutionnaire et en état de guerre. Attaquer d'abord, poser des questions ensuite : telle est la devise. »
Le caporal tenta de le calmer. Ils les entendirent parler à voix basse en portugais. Domínguez tenait l'autre homme par le coude, d'un geste amical et confiant. L'autre homme parla longuement, jusqu'à ce qu'il semble se calmer et quitte le ranch.
« Caporal », dit Mendoza. « Je sais que nous ne pouvons pas réclamer ce qui nous revient de droit, à savoir une compensation, mais qu'aurait-il pu obtenir pour nous ? »
« Capitaine, comprenez bien que nous sommes loin de toute influence du gouvernement de Rio. Ces hommes agiront selon leur conscience. Si ce qui s'est passé venait à se savoir, ils pourraient être traduits en cour martiale. Ce serait un incident diplomatique et probablement une nouvelle guerre avec le Brésil. Personne ne souhaite cela. On m'a dit qu'ils vous emmèneraient où vous voulez, avec des provisions et tout ce dont vous avez besoin. »
Ils se reposèrent et mangèrent le reste de la journée et jusqu'au lendemain après-midi. Plusieurs femmes noires leur apportèrent à manger et à boire, ainsi que de l'eau pour se laver. Une sage-femme arriva et, sans demander la permission, prit le bébé et le mit au sein. Iribarne la laissa faire, assise sur un tronc d'arbre cassé, une cigarette à la main.
— Quel est le nom du garçon ? — demanda-t-elle.
« Maximilien », répondit José.
Le capitaine et Natacha levèrent les yeux en entendant cela.

« Je ne savais pas qu'il avait déjà été baptisé. » Mendoza tenta d'être ironique, mais ça ne fonctionna pas.
« Ce n'est pas grâce à vous, Capitaine. Vous n'êtes pas le centre de l'univers, même si vous le pensez. Je l'ai nommé d'après le chien qui vous a sauvé. Mais l'histoire derrière ce nom est plus ancienne… »
Mendoza se souvenait du jour où Altea avait donné un nom au chien et lui avait raconté la légende de Maximilien et de la reine.
— Est-ce qu'Altea vous a déjà raconté cette histoire ?
- Quelle histoire ?
— Celle qui parle du chien Maximilien qui a tué une reine, ou quelque chose comme ça… Altea a dit que Max lui avait rappelé cette légende.
« Je ne vois pas de quoi vous parlez. J'ai appelé mon fils ainsi par pure sentimentalité, et j'assume pleinement cette faiblesse. Enfin, c'est comme ça que ça m'est venu à l'esprit. Faites-en les associations que vous voulez, Capitaine, si cela vous rassure. »
Le visage d'Iribarne était caché par la fumée de sa pipe, mais Mendoza pouvait voir qu'il observait d'un œil la sage-femme qui nourrissait le garçon, et de l'autre, il le regardait avec sarcasme.
Le lendemain matin, on les informa que la charrette était prête à emmener le capitaine et sa femme à terre. Une barge brésilienne les attendait.
« Bon voyage », leur dit le caporal.
Bernardo était monté sur la charrette, un paquet de ses affaires en bandoulière. Mendoza ne savait pas quoi faire de lui. Ils allaient à Santa Fe, et qui savait dans quel état se trouverait le reste du ranch ? Et il se souvenait de ce que le docteur Ruiz lui avait demandé.
« Caporal… écoutez bien ce que je vais vous demander. Je sais que ce n’est pas votre devoir d’assumer cette responsabilité, mais j’ai besoin que vous protégiez Bernardo, comme Farías l’a fait pour vous. Emmenez-le à Buenos Aires et, si possible, inscrivez-le à l’école, puis en faculté de médecine. Vous en saurez déjà un peu plus sur son passé. Et veillez à ce qu’il honore la mémoire de son père, car peut-être que dans quelques années, la politique se retournera contre quelqu’un d’autre. »
Dominguez ne put rien faire d'autre que de faire baisser le garçon et de lui prendre la main.
« Capitaine, je ferai de mon mieux pour être plus qu'un protecteur, un mentor. Mais je ne vous promets rien en matière politique. »

Ils se serrèrent la main, et le caporal et le garçon s'éloignèrent vers le cheval qu'il avait préparé pour partir faire une course. Il aida le garçon à monter, puis monta lui-même. Bernardo s'accrocha à la ceinture du caporal, et le cheval s'élança lentement, soulevant un nuage de poussière sous ses sabots.
Iribarne courut vers la charrette et dit, haletant :
— Vont-ils partir sans dire au revoir ?
Mendoza avait aidé Natacha à se relever et s'était retourné. Il dit à contrecœur :
« Je ne pensais pas que c'était nécessaire, Iribarne. Je crois qu'il ne devrait rien y avoir de plus entre nous si nous voulons préserver la paix. »
Iribarne rit obséquieusement. Il était visiblement heureux, et la possession de Maximiliano en était la raison. Pourtant, quelque chose semblait assombrir sa joie, mais cela n'était plus le souci de Máximo Hurtado de Mendoza. Désormais, le capitaine ne serait plus qu'un vieil homme qui, peut-être, manœuvrerait une barge pour transporter des marchandises, des Noirs et des prostituées d'une ville à l'autre le long de la côte.
« Ce fut un plaisir de vous rencontrer », dit Iribarne en lui tendant la main, que Mendoza serra sans conviction.
« Ce fut un plaisir, madame », dit-il à Natasha en se penchant pour lui baiser la main. Elle la lui tendit avec grâce, retrouvant la distance qui, elle le savait, les avait toujours séparés. Et elle murmura quelques mots en polonais.
Mendoza ne put s'empêcher de rire, non pas tant à cause de ses paroles que de l'expression d'Iribarne. Il ne l'avait évidemment pas comprise, mais il était clair qu'il avait saisi le sens de ses paroles à son ton et à son expression. Elle ne daigna plus le regarder, mais continua de sourire, incapable de réprimer de faibles rires tandis que la charrette s'éloignait de la route du village où Iribarne restait planté, sa pipe à la main, se demandant ce que cette Polonaise – peut-être folle, certainement étrange – lui avait bien dit, se cachant derrière une langue qu'elle savait qu'il ne comprenait pas.
« Quel culot, cette comtesse ! » s'exclama-t-il.
Mais en reprenant le chemin du ranch, il se dit que c'était entièrement de sa faute s'il ne parlait pas polonais. Son fils saurait tout en grandissant, pensa-t-il, satisfait. Il cesserait alors de s'inquiéter des mensonges et des

caprices des femmes et se consacrerait à enseigner à Maximilian que le monde est comme un pays assiégé.

*

« Le garçon est malade », lui dit la vieille femme à son retour au ranch. Elle savait déjà que quelque chose n'allait pas, c'est pourquoi elle l'avait tenu à l'écart des autres et n'avait rien dit, de peur qu'ils ne le lui enlèvent. Mais elle avait remarqué quelque chose la veille. Le garçon était irrité, se grattait, et sa peau était par endroits rougeâtre, avec des taches rosées. José saisit les bras de la vieille femme. Maximiliano pleurait doucement, et c'est peut-être pour cela que les autres ne l'avaient pas remarqué. Comme si le garçon savait qu'il devait garder le secret pour rester auprès de son père. Cette pensée le rassura ; il était clair que Dieu ou le destin les avait réunis, et que cela empêcherait le mal qui le rongeait de s'aggraver. Il s'arrêta un instant, surpris par ses propres pensées : il parlait comme Manuel le prêtre, ou comme Mara la sorcière. Tous deux avaient été ce qu'ils n'avaient pu être, mais quelque chose transparaissait dans leur façon de penser et de parler. Lui seul, José Menéndez Iribarne, avait toujours été ce qu'il croyait être, au fond de lui, un incrédule qui ne se fiait qu'à ce qu'il voyait : le corps et le désir. Et maintenant, pourtant, des pensées superstitieuses lui traversaient l'esprit, des pensées totalement infondées. « Et alors ? » demanda-t-il à la vieille Agatha, cette femme à l'allure de garçon manqué qui consacrait du temps au garçon pour une raison qui lui échappait. Parmi tant d'autres personnes en ville qui avaient besoin d'elle, elle restait des heures à veiller sur lui. José l'avait laissée faire, car il savait que c'était nécessaire, mais aussi parce que cela détournait l'attention et apaisait les soucis des autres. Mais maintenant qu'ils étaient partis, Maximiliano était à lui seul, et la vieille femme une nuisance nécessaire. Agatha avait des origines incertaines. Elle se vantait d'être la dernière descendante d'une aristocratie indigène, mais son teint était métis, et José

reconnut dans la forme de ses pommettes saillantes une ressemblance avec les hommes d'Aragon. Son accent était déroutant, parfois incompréhensible, et elle marmonnait souvent ou parlait à voix basse. Des prières ? C'est ce qu'il avait d'abord pensé. Des sorts ? On ne pouvait pas l'exclure.
"A mae souffrance muito", dit-elle.
José hocha la tête.
-Il souffrira lui aussi.
« Ne soyez pas si pessimiste, vieille dame. Le garçon est juste malade, n'est-ce pas courant à son âge ? Et avec tout ce qui s'est passé… »
Il l'enveloppa dans la couverture de laine colorée que la vieille femme lui avait apportée, mais Maximiliano transpirait. Il avait de la fièvre, et José savait que son état s'était aggravé par rapport à la veille et qu'il pouvait mourir.
- Y a-t-il un médecin dans le village ?
La vieille femme s'approcha.
« N'y touche plus ! » lui dit-il. Il ne voulait plus suivre la voie que Mara et Valverde lui avaient fait emprunter ces derniers temps. Il ne faisait plus confiance aux chemins obscurs où les sens étaient doubles et où les apparences étaient trompeuses.
Les chauves-souris étaient bel et bien là. Elles étaient toujours là, il les voyait toujours avec leurs ailes noires et entendait leur battement d'ailes, comme un cri de désespoir.
La vieille femme se tenait là, le bras à demi tendu, encore suspendu dans le vide, comme si elle retenait quelque chose d'invisible ou qu'elle prodiguait une bénédiction. Toujours ces deux états indissociables, se dit-elle. L'ambivalence était un fléau.
Elle prit alors la parole d'une voix grave et masculine, et ses traits semblèrent s'assombrir, ses cheveux lui donnant l'apparence d'une esclave noire récemment débarquée d'Afrique.
- Estava nas áquas, nao étruee ?
-Oui, et alors ?
-L'eau souffre. Il est semé.
José n'a pas compris.
L'eau souffre-t-elle, ou souffre-t-elle au sein même de l'eau ? De quoi se souvient-elle ? Et quel rapport avec l'eau si cette ville était plus aride qu'un

désert ? Est-ce là la raison ? Le désert se souvient-il de l'eau du fleuve, si proche et pourtant si lointaine ?
La folie d'une vieille femme qui se croyait supérieure à elle-même, se vantant d'un passé qui n'était rien d'autre que le fruit d'eaux stagnantes et malsaines, comme cette rivière qui prenait sa source là. Et qui était-elle, ou qui était-il, peut-être ? Une symbiose de races et de genres indéterminés. Ou peut-être était-ce précisément pour cela qu'elle constituait ce qu'on appelait autrefois le Tout ?
— Y a-t-il un médecin, vieille sorcière ?
Agatha emplit l'air du ranch d'un souffle chargé d'insultes. Finalement, elle dit :
-Ou français.
Il sortit, laissant ouverte la lanière de cuir accrochée à l'encadrement de la porte. À la lumière, il aperçut Agatha qui passait, vêtue de sa jupe usée jusqu'à la corde, semblable à une membrane, parfois repliée sur elle-même, comme deux ailes prêtes à s'ouvrir à tout instant. Mais rien ne se produisit, ou peut-être ne voulait-il pas voir. Il détourna le regard et le fixa sur le garçon fiévreux.
Il partit à la recherche de celui qu'on appelait le Français. Il interrogea tous ceux qu'il croisa aux alentours du ranch, puis erra dans ce qui ressemblait à des rues de ville, mais qui n'étaient en réalité que des espaces incertains entre les ranchs et les cabanes. Certains ne lui répondirent pas, d'autres ne le connaissaient pas, et ceux qui le connaissaient ignoraient où il habitait. Il tomba sur une sorte d'épicerie, qui n'était rien de plus qu'une pièce avec quatre tables, quelques chaises et un comptoir avec des bouteilles, derrière lequel une femme était appuyée sur ses coudes. Lorsqu'elle le vit entrer avec le garçon dans les bras, elle dit :
-Regardez le chevalier…
José se souvenait que Mara l'avait appelé d'une manière similaire lors de leur première rencontre.
- Se procurer ou français ?
- Est-ce que tous les habitants de cette ville sont des sorcières ?
— Quelque chose comme ça, répondit-il.
— Et vivent-ils dans les airs ?
— Quelque chose comme ça, ou Gonçalvez, on le sait.

La femme, débraillée et les mains sales, lui servit un verre.
« Tu me cherches ? » demanda une voix derrière lui.
C'était un homme blond aux longs cheveux raides, à la barbe naissante, et aux yeux d'un bleu si intense qu'ils contrastaient fortement avec la pénombre du ranch. C'était le Français, bien sûr.
-Oui Monsieur.
L'autre lui serra la main.

-Comment puis-je servir ? Pardon, mais quand je vois quelqu'un de différent de ces Noirs, je me dis que je suis avec quelqu'un de civilisé et que ma tête parle français.
Il aimait ces vantardises, cette dignité qui n'était que pure vanité, mais cela faisait longtemps qu'il n'avait pas rencontré ce genre d'orgueil noble.
-Mon copain est malade, il a de la fièvre.
Le Français regarda le visage du bébé en soulevant légèrement la couverture.
-Sein, pardon, mais tu es trompé. Je suis vétérinaire.
Il se demandait si tout le monde dans cette ville se moquait de lui.
— Je vous offre un verre, Monsieur José. Installez-vous à cette table dans le coin, s'il vous plaît.
-Je n'ai pas de temps à perdre avec un prêtre malhonnête...
Alors qu'il partait, le Français l'a attrapé par le bras.
-Pensez, sein. Je suis le plus unique à un médecin en veinte leguas. Oui, c'est un enfant, ça va mourir.
Le visage de José exprimait le désespoir, et le Français le remarqua. Ils se mirent en route ensemble vers le ranch. Ils marchèrent sous le soleil, qu'ils n'avaient pas vu depuis son arrivée en ville, car les nuages étaient omniprésents, mais sa présence se faisait sentir par la chaleur et les mouches.
Dès leur arrivée, le vétérinaire ferma les fenêtres et alluma un cigare qu'il sortit de la poche de sa veste. Il portait un vieux cardigan si long qu'il ressemblait à un manteau, et un pantalon en jean dont les bas étaient rentrés dans ses bottes hautes. Il alluma le cigare, mais ne le fuma pas ; il le laissa sur la table, et bientôt la fumée fit fuir les mouches.
« C’est dommage de les gaspiller, mais ce qui nous fait plaisir les effraie. C’est pourquoi ils viennent quand nous ne pouvons plus nous défendre. »
Puis il porta le bébé jusqu’au berceau improvisé par la vieille femme. « Je

vois qu’Agatha a encore fouiné dans les parages ; j’espère qu’elle n’a pas réussi à lancer ses sorts. »
-Je ne sais pas ce qu'il a fait parce que je ne sais même pas ce qu'il est…
Le Français a ri.
— Entre nous, Monsieur, la vieille dame était une patronne très séduisante dans sa jeunesse ; elle a eu beaucoup d’enfants et ses petits-enfants vivent dans les environs ; n’importe lequel de ceux que vous avez vus pourrait être l’un d’eux.
-Vous voulez dire que…
— Je l'ai dit. Mais il vient d'une famille de guérisseurs, ou de sorciers, appelez-les comme vous voulez… J'ignore pourquoi, même si on peut l'imaginer. Ces tribus étaient matriarcales, et les hommes étaient élevés par les femmes. Qui sait, on dit que plusieurs de ses frères sont aussi ses enfants, et toutes sortes de combinaisons possibles… Et on dit même…
Le Français déshabilla le garçon et commença à l'examiner. Il sortit un instrument en forme de cône de bois, plaça une extrémité contre la poitrine de Maximiliano et colla son oreille à l'autre extrémité. Au bout d'un moment, il dit :
« Il est agité, bien sûr, c'est la fièvre. Qui sait depuis combien de temps son cœur bat comme ça ? Est-il né par césarienne ? Sa mère était-elle malade ? J'ai entendu dire quelque chose à ce sujet… »
Le garçon a bénéficié d'excellents soins pendant la grossesse ; la mère était dans un état proche du coma. Mais il est né en bonne santé, a déclaré le Dr Gonçalves…
-Je connais déjà ces fossoyeurs, ils possèdent de nombreuses villes au Brésil.
-Non, celui dont je parle était un médecin…
— C’est ce que je veux dire, Monsieur. Et ensuite ?
— Et ensuite ? Nous avons été attaqués, le garçon a failli se noyer…
- Était-ce dans de l'eau contaminée ?
-Je suppose que oui, ceux qui étaient au bord de la rivière, mais nous étions tous là, vous voulez dire ça…?
— C’est exact, les enfants de cet âge n’ont pas de système immunitaire. Leur sang en produit lorsqu’ils sont exposés à une infection, mais tous ne subissent pas ce qu’il a subi.
Que faire… ? Je ne connais pas votre nom…

Le Français tendit de nouveau la main et se présenta.
— Renaud Dergan, vétérinaire aux Écuries Royales de Sa Majesté.
Il vit le mécontentement sur le visage de José.
« Ne vous inquiétez pas, les chevaux et les chiens étaient mieux traités que les habitants, je vous l'assure. Je suis arrivé il y a quelques mois, après la révolution de 1985. Je suis tombé en disgrâce auprès du roi lors de la restauration de la monarchie. Je détestais tant de changements, et voilà que la même chose se reproduit ici… »
Il jeta un coup d'œil autour de lui et alluma une lampe à pétrole. Il la plaça contre la table et sortit une loupe de sa poche. Il examina les yeux du garçon, qui étaient maintenant calmes, presque endormis. Et c'était précisément ce qui l'inquiétait. Il passa d'un œil à l'autre, puis examina de nouveau le gauche.
- Ce qui se passe?
Monsieur José, vous avez une infection d'origine hydrique ; elle a pénétré par les muqueuses de votre bouche et de votre nez. Les lésions cutanées sont localisées, mais elles n'arrangent rien ; au contraire, elles aggravent la situation… et il y a autre chose que je ne comprends pas…
José attendit. Le Français se gratta la barbe blonde avec le manche de sa loupe.
« Je crois que l'infection s'est propagée aux méninges. Voyez-vous, les nouveau-nés ont des membranes immatures, et il existe même des ouvertures qui restent ouvertes pendant plusieurs années. Les méninges, Monsieur… » Il comprit que José ne comprenait pas. « Méningite. »
— Sois clair, Dergan. Tu vas mourir ?
— S’il ne meurt pas, il pourrait devenir invalide, Monsieur José. Ou aveugle, peut-être.
José s'assit.
« Sauvez-le », dit-il. « Je ne permettrai pas que ce garçon devienne moins que ce qu'il mérite. C'est un Menéndez Iribarne… »
« Monsieur, je comprends votre chagrin, mais si vous voulez un sorcier, allez voir Agatha », dit-il en prenant le cigare encore allumé et en le portant à ses lèvres. Il s'approcha de la porte, s'appuya contre le chambranle et regarda dehors en fumant. Soudain, il éclata de rire.
« De quoi riez-vous, docteur ? » – le dernier mot était une insulte.
-On dit qu'Agathe avait des enfants…

-Il me l'a déjà dit.
« Mais quand elle était déjà une femme, vous comprenez ? Elle est tombée enceinte plusieurs fois. Plusieurs sont nés mort-nés, mais quelques-uns sont encore là. Certains en fauteuil roulant, d'autres attachés au lit. Ils sont comme des monstres, je les ai vus, Monsieur. Je ne peux pas être sûre que ce soient ses enfants, bien sûr ; les malformations congénitales sont très fréquentes ici. »
— C’est pour ça qu’ils vous font confiance, docteur, ils sont comme des animaux, n’est-ce pas ?
-Je t'accorde la victoire, monsieur.

*

À partir de ce jour, Renaud resta au ranch. On vint le chercher à plusieurs reprises pour qu'il soigne des animaux, mais comme il refusa, la rumeur de ce qu'il faisait là dut se répandre dans la ville, et on ne revint jamais.
José cuisinait dans le petit four en fonte qu'il avait rapporté de l'épicerie. La femme s'appelait Lucía Santos et l'avait pris en affection dès qu'elle l'avait vu entrer avec un bébé dans les bras. Il était rare de croiser un homme comme lui. Aussi, chaque fois qu'il venait faire des courses, ils restaient bavarder et elle lui offrait à boire. Un soir, ils entrèrent dans la chambre par la porte derrière le comptoir. Il avait cru que c'était la salle de bains, et elle faisait office de salle de bains, car seules quelques planches séparaient le lit des toilettes attenantes. Lorsqu'elle se déshabilla, il réalisa qu'elle était plus âgée qu'il ne l'avait imaginé.
« Quel âge as-tu, Lucia ? » lui demanda-t-il après avoir fait l'amour. Il n'y avait ni draps ni couvertures. Ils étaient tous deux nus sur le vieux matelas.
-Eu acho que você era um cavalheiro.
-Merde, je suis un homme…
Elle est montée sur lui et a dit en souriant :
-Percebi.

Alors elle commença à lui raconter sa vie, comme Mara l'avait fait. Il se résigna à l'écouter car, tout en parlant, elle se frottait contre lui. Elle avait quarante ans et avait eu un enfant à treize ans. Mais Gaspar, comme son père, était un vaurien. C'est ainsi qu'elle le disait. José trouva cela bien doux, compte tenu de ce qu'il apprit plus tard, mais c'était typique d'une femme comme elle. Capable de subvenir à ses besoins sans dépendre d'un homme, mais incapable de vivre sans lui. Elle rendait encore visite à l'homme qui l'avait mise enceinte à treize ans ; de temps à autre, elle allait à la prison où il purgeait une peine de prison à perpétuité.
— Et qui a-t-il tué ?
-Muito...
Quand son fils a grandi, il l'aidait à l'épicerie, mais ce travail ne lui convenait pas. Il rêvait de trouver des femmes riches, alors il est parti à Bahia, à São Paulo, à Rio. Et il a rencontré une femme d'une bonne famille. Il ne lui a jamais rien dit de ce qui lui était arrivé. La femme est morte, peut-être d'une fausse couche, ou peut-être que Gaspar l'a tuée. Toujours est-il que son fils est parti en Argentine. Depuis, elle n'a plus jamais eu de ses nouvelles.
José s'habilla et vit le four dans la pièce, en ruine.
- Puis-je l'emprunter ?
Elle haussa les épaules et lui demanda quand il reviendrait. Il fit de même.
- As-tu aimé la minha buceta ?
Il embrassa son vagin, vieux mais pas usé, et c'est pour ça qu'il l'aimait. Il prit le four et partit. Il avait encore le goût de son propre sperme sur la langue après l'avoir embrassée.

Le soir, il préparait quelque chose pour le Français et lui-même, et il réchauffait le lait qu'ils avaient apporté pour Maximiliano. Ils le lui donnaient à boire à petites cuillères tièdes, exactement dix toutes les quatre heures. C'était le seul remède que le Français lui avait prescrit. Il s'asseyait près du berceau, qui n'était qu'une simple boîte, la tête appuyée sur un bras et le coude sur le bord. Il réfléchissait, et parfois il somnolait. José arpentait la pièce, essayant de calmer ses nerfs en s'occupant de diverses choses : cuisiner, laver les draps et les couvertures du garçon, aller à l'épicerie faire quelques courses, et répondre à ceux qui ne cessaient de poser des questions sur le vétérinaire. La vieille Agatha était

revenue deux ou trois fois. Elle entrait sans frapper et apparaissait près du berceau. Elle échangeait quelques phrases en portugais avec Dergan. Elle feignait l'offense, disait quelque chose de doux, puis s'en allait.
« Qu'a-t-il dit ? » demandait José lorsqu'il ne parvenait pas à maîtriser sa curiosité.
— Des conseils homéopathiques ? Il s'intéresse aux enfants ; on dit que c'est l'une des raisons de sa transformation. Il ne se contentait pas d'avoir des enfants ; il voulait en concevoir.
« Absurde », dit Iribarne. « Que pensez-vous de Maximilien ? »
Plusieurs jours s'étaient écoulés. La fièvre était tombée, mais les jambes et les bras du garçon étaient inertes. Et il était aveugle.
« Je ne pense pas qu'il survivra », répondit Dergan. « Je vous recommande de prier, puisque vous autres Espagnols êtes si pieux. À cause de l'Inquisition et tout ça, je veux dire. »
Elle n'avait pas perçu le sarcasme, seulement les conseils. Elle pensa à Manuel, le fils destiné à la prêtrise. Elle se souvint de la colère de son père et de la déception de sa mère lorsqu'il leur avait annoncé son mariage avec Altea, une étrangère. Pourquoi avait-il fait cela ? se demanda-t-elle lorsque ses parents leur écrivirent pour leur faire part de la décision de leur frère. De quoi fuyait-il ? Car il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier cette décision. Si pour n'importe qui d'autre, entrer dans les ordres revenait à fuir le monde, pour la famille Menéndez Iribarne, destinée à l'Église, c'était tout le contraire : accepter la réalité. Manuel, cependant, s'était réfugié dans le mariage. Il aimait Altea autant qu'il le croyait. La vérité de ce sentiment résidait dans le raisonnement qu'il employait pour l'expliquer. La passion de Manuel était le Christ. Natacha l'avait laissé entendre lors de leur conversation alors qu'ils s'occupaient d'Altea. José savait que Manuel le vénérait comme un homme et comme un dieu. Il était son frère aîné, comme José. Il était son protecteur, comme José. Il était celui qui ne demandait rien en retour, seulement ce qu'il voulait lui donner, comme José ? Manuel sentait qu'il devait tout donner en retour : la responsabilité qu'il avait assumée l'exigeait.
Le devoir était devenu désir.
Cette nuit-là, tandis que Dergan dormait sur le matelas de fortune qu'ils avaient installé, José s'agenouilla près du berceau. Il posa ses mains, doigts

entrelacés, sur le drap. Il sentit l'humidité de l'urine du garçon, du lait qui avait coulé du coin de ses lèvres.
Il priait, mais il ne s'adressait pas au Christ, il s'adressait à Manuel. Son frère l'abandonnait obstinément : d'abord son mariage, puis sa fuite en Amérique, puis sa mort, et maintenant cette seconde mort. Ce que Dieu avait créé devait mourir, car Son immortalité surpassait toutes Ses créations : cela était même arrivé à Son propre Fils. Mais ce que l'homme avait créé était immortel, car il ne verrait jamais, ou ne devrait jamais voir, la mort de ses créatures. Pour le père, les enfants sont immortels. Et Maximiliano était ainsi : sa création. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Les rôles s'échangeaient comme au théâtre, afin que les acteurs ne se lassent jamais de leurs personnages.
La croix.
Elle toucha la croix qu'elle portait sur la poitrine. Elle l'enleva et la posa sur Maximiliano. Elle était trop grande pour lui, à tel point qu'elle lui couvrait tout le torse jusqu'au ventre.
Telle était sa prière.
Une croix volée.

Agatha revint aux aurores. Elle portait une boîte en bois. À l'intérieur, elle entendit un cliquetis de verre lorsqu'elle la posa sur la table. Elle secoua le Français, recroquevillé sur le matelas de paille. Dergan ouvrit les yeux, se leva, alla uriner, revint et se lava le visage. Il vit la boîte qu'elle lui montrait, hocha la tête, prit sa main et la baisa comme au bon vieux temps à la cour.
José observait la scène depuis la chaise près du berceau. Il avait mal au dos, mais il jetait des coups d'œil autour de lui, feignant la somnolence les paupières mi-closes. Il vit la vieille femme faire une révérence et faillit se trahir en ne pouvant retenir un sourire. Elle paraissait si ridicule, dans ses vêtements de courtisane, à faire la révérence ainsi. Tous deux étaient des vestiges d'un empire, des rejetons, des monstres de dynasties disparues. Pourtant, la naïveté grotesque avec laquelle ils jouaient cette pantomime n'était qu'une façade, car derrière elle se cachait une signification symbolique profonde, et cette signification était sérieuse, voire vraie.
Dergan ouvrit la boîte et en sortit les flacons, les disposant sur la table. C'était une véritable pharmacopée, que la vieille femme expliqua à voix

basse au Français. Il soulevait un flacon et examinait la couleur et la densité de son contenu. Elle s'approchait, et ils regardaient ensemble, à contre-jour. Elle était aussi grande que lui, mais ses mouvements féminins contrastaient avec son visage poilu. Après un long moment, il choisit trois flacons, prenant son temps pour choisir le troisième. Ils en discutèrent brièvement, à voix basse, jetant de temps à autre un coup d'œil à José. Ils parlaient portugais ; Iribarne avait plus de mal à comprendre cette langue que le français. Cependant, la mascarade de l'hôpital rendait tout clair. Puis elle partit, redevenue droite et sans s'incliner. Elle n'était plus la dame de la cour passionnée d'études chimiques qu'elle devait dissimuler aux yeux prudes d'une société fermée, mais la sorcière d'un village indigène du Brésil, un désert cerné par la jungle. À son départ, on entendit les cris des garçons qui l'entouraient.

L'aube était déjà levée. Le Français fit chauffer de l'eau sur le feu et attendit accroupi, les yeux rivés sur les fioles qu'il tenait à la main.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Iribarne, le surprenant, depuis le coin où il urinait. Puis il s'approcha, boutonna son pantalon, et s'étira en bâillant longuement. Il posa les mains sur ses hanches et essaya de s'étirer.

« Je vais vous donner quelque chose pour ça », dit le Français. Il lui apporta une poudre qu'il dissout dans le café qu'il venait de préparer.

« Que sont ces bocaux ? » demanda-t-il à nouveau.

— De quoi combattre l’infection. Comment le garçon a-t-il passé la nuit dernière ?

— Il dormait, et il était si immobile que parfois je pensais qu'il était mort.

Ils s'approchèrent du berceau. Dergan l'examina et prit sa température. Son visage était grave.

-C'est pire, n'est-ce pas ?

-Oui. Je vais préparer le médicament.

Il lui fallut deux heures pour préparer les doses exactes à partir des flacons. Il utilisa un compte-gouttes pour mesurer, mais dut à plusieurs reprises le jeter et recommencer. José l'observait faire, tout en couvrant Maximiliano de linges pour faire baisser sa fièvre, mais celui-ci ne réagit que lorsqu'il sentit le froid, puis se rendormit. Il ne pleura pas, il bougea à peine. Lorsqu'il ouvrit les yeux, ils étaient gris comme deux fenêtres ouvertes sur un ciel d'hiver.

Après midi, le Français s'approcha avec une seringue sans aiguille et plaça l'extrémité entre les lèvres du garçon. Il injecta lentement la préparation. Celle-ci coulait presque toujours du coin de ses lèvres, mais il parvenait tout de même à en avaler un peu.
« Qu'est-ce qu'il vous a donné ? » Soudain, il réalisa que sa question laissait transparaître une pointe de méfiance. Il saisit le Français par les vêtements et dit :
— Que faites-vous, vous et la vieille dame en robe ?
Dergan ne put s'empêcher de rire, et son souffle inonda le visage de José.
- De quoi riez-vous ?
— De ta part, mon ami, et de l'ignorance derrière laquelle tu t'obstines à te cacher.
José lâcha prise et alla examiner la boîte. Les trois bocaux étaient vides sur la table. Il ouvrit la boîte et vit le reste, mais ce qu'il n'avait pas remarqué auparavant, c'est que l'intérieur était tapissé de cuir, ou était-ce de peau ? Et que certains bocaux ne contenaient pas de liquide, mais des morceaux ou des éclats d'os, et d'autres de petits corpuscules qui lui firent penser à des embryons.
Il se tourna vers Dergan, qui se tenait derrière lui, les mains posées sur les épaules de José. Il appréciait cette intimité, car soudain, ils partageaient tous deux quelque chose qui n'avait pas besoin d'être dit : la cabane froide dans le désert verdoyant, le garçon dont ils prenaient soin, l'odeur des médicaments et la femme qui allait et venait, avec sa symbiose des sexes échangés.
José Iribarne l'avait compris. Il n'y a peut-être pas de dieux, du moins pas tels qu'on les lui avait enseignés, à lui et à Manuel. C'étaient les voies de l'Église, civilisées et bien-pensantes, qui ne représentaient rien de plus que des formes et des convenances. Sous l'église gisent les cimetières, et c'est dans leur contenu que se déploie l'alchimie de la vie et de la mort. Fœtus, morceaux d'enfants morts, d'enfants à naître, d'avortements, de ceux sacrifiés dans le fleuve, d'amputations sacrificielles, de restes de feux de joie, de muscles coupés, d'utérus excisés, de caillots de sang, de morceaux d'intestins, d'os brisés, de crânes fendus, et la masse de fer du cerveau, avec son contenu de temps et d'espace infinis, transformée en une masse homogène, malléable et soumise à la force des doigts de l'homme-femme-homme qui se transformait à volonté : comme un Dieu né de la

terre, engendré par l'eau et la sève, le squelette formé d'éclats d'os anciens, collés un à un avec de la salive et fixés par du lierre qui se transformait lentement en téguments : peau, ongles, cheveux. L'homme-femme-homme de chair, la femme-homme-femme de végétal. Une symbiose bâtie grâce à l'alchimie et aux instruments chirurgicaux. Que lui montrait le Français à présent ?
Dergan sortit de la boîte une courte tige en métal argenté, à peine plus épaisse qu'une aiguille.
« Est-ce l'un de leurs instruments de mort ? » demanda José.
Dergan sourit ; le sarcasme d'Iribarne ne le dérangeait plus. Il l'appréciait pour cela, et pour tout le temps qu'ils avaient passé ensemble : ces quelques nuits à veiller près du berceau. Et pour la tâche qu'ils s'étaient assignée. Il ne parlait plus français, hormis son accent, et ne semblait faire aucun effort pour parler espagnol. Les apparences se dégradaient, honteuses de leur insuffisance. Il passa un bras autour des épaules de José et le conduisit au berceau.
« Regarde », dit-elle en s'accroupissant près de Maximiliano et en lui ouvrant les paupières. « Il est aveugle. »
— Comme sa mère. Gonçalvez a dit que, malgré tout, elle pouvait voir. Ces fossoyeurs connaissent la vie parce qu'ils connaissent la mort. Il existe de nombreuses formes de cécité, tout comme il existe de nombreuses formes de mort. Certaines sont guérissables.
— Et vous, qu'en pensez-vous ?
— On attendra ce soir. Si sa fièvre ne baisse pas, j'opérerai.

Durant l'après-midi, ils restèrent assis de part et d'autre du berceau, tantôt les bras croisés, tantôt les coudes sur les genoux et la tête appuyée dans les mains, tantôt une jambe croisée sur l'autre. Ils s'échangeaient toujours des regards de temps à autre. Les pensées claires et lumineuses du Français se lisaient dans les yeux verts de Dergan. Les pensées complexes et tragiques de l'Espagnol affleuraient et disparaissaient aussitôt, suivant des chemins tortueux.
Quand l’un sortait se promener sous le soleil, entouré de nuages, entouré du reflet nacré de chaque jour dans cette ville de Bom Jesus, l’autre restait à l’intérieur, arpentant les murs, retournant sur ses pensées, comme s’il explorait la face interne d’un crâne, la cartographie de l’espèce : les sillons

des veines fluviales, les vallées de sang, les montagnes de tissus morts, les plaines de la dépression, les jungles denses de l’inexploré : le caché dans les vasières et les marécages : la région d’où l’on ne revient que sous forme d’hallucinations fantastiques : l’inconscient comme une architecture baroque faite d’os enfouis dans le sable.
La nuit tomba et les trouva ensemble, silencieux. L'un stérilisait la tige métallique dans l'eau bouillante. L'autre lavait le corps nu de Maximiliano à l'eau chaude et au savon.
Les mains du Français, gantées de fines étoffes, préparaient le matériel chirurgical. Les mains d'Iribarne caressèrent la peau du garçon tandis qu'il l'enveloppait de linges propres après lui avoir coupé les cheveux fins, laissant son crâne blanc et chauve. José sourit au garçon en lui parlant d'une voix inintelligible. Il comprit qu'il parlait en latin : les bénédictions qu'ils récitaient chaque jour et chaque soir dans leur maison de Cadix. Les rites de torture étaient les mêmes que ceux de la bénédiction.
Dehors, il faisait nuit, et le murmure de nombreuses voix s'élevait en un seul chœur harmonieux d'angoisses, comme une litanie. La hutte était éclairée par les douze lampes qu'Agathe avait apportées cet après-midi-là, les allumant et les disposant autour de la table où Maximilien avait été placé.
Iribarne ignorait exactement ce que le Français allait faire. Il le lui avait pourtant expliqué méticuleusement durant l'après-midi, dessinant des schémas anatomiques avec une précision qui démentait son statut de simple vétérinaire de province.
« Les os des nouveau-nés sont mous », lui avait-il dit. Son visage s'illuminait comme celui d'un professeur de la Sorbonne donnant un cours de philosophie, mais il était bien plus que cela, car il expliquait l'état de la chair. « Surtout celui du crâne. Comme les os se développent très rapidement, les sutures qui les unissent sont ouvertes et glissent presque comme les continents sur la lave du monde. »
La voix du Français l'envoûtait comme un grand cru savouré lentement toute la nuit. Derrière cette voix, l'anatomie n'était pas qu'une simple feuille de papier et un crayon, mais un voyage à travers les couloirs d'hôpitaux et de morgues, tantôt éclairés d'une lumière crue, tantôt plongés dans une pénombre diffuse, emplis des vapeurs froides des médicaments et du formol, résonnant d'échos tantôt des rires des

infirmières et des cris des médecins, tantôt des gémissements des malades. Et puis il y avait les bruits des couloirs : le grincement des brancards, les objets qui tombent, les talons qui trébuchent, les moteurs qui démarrent et s'arrêtent sans rythme, et dans le silence du milieu de la nuit, le sifflement des tubes à oxygène qui s'échappaient, s'enfuyant dès qu'ils le pouvaient pour empêcher les hommes de respirer, comme si c'était une mauvaise habitude que l'humanité devait bannir à jamais de son corps.
— Il y a deux ouvertures, ma chérie. Elles s'appellent des fontanelles, une antérieure et une postérieure. Nous entrerons par l'une d'elles.
Bien qu'il fût le seul à parler, dans ce cours improvisé, il s'adressait à un public bien plus large que son unique auditrice, confinée dans l'espace qui leur était réservé. José supposait qu'Ágata se trouvait derrière la porte, écoutant attentivement, et derrière elle, toute une ville admirant son éloquence.
Maximiliano ne bougeait plus. Il ressemblait à un cadavre, si ce n'est la teinte rosée de sa peau et la sueur abondante qui l'épuisait.
« Que dois-je faire ? » demanda José. Ses mains poilues tremblaient légèrement.
— Donnez-moi l’instrument que je demande, essuyez de temps en temps la transpiration de mon visage et tenez le garçon immobile, au cas où il bougerait.
— Ça va faire mal, Lee ?
« Il n'est pas dans le coma, bien sûr que non. De toute façon, il pourrait seulement être gêné par l'incision dans sa peau, mais une fois que ce sera à l'intérieur de son crâne, il ne sentira plus rien. »
Dergan se lava soigneusement les mains pendant dix minutes et demanda au garçon d'en faire autant. Dix minutes s'écoulèrent dans un silence pesant, les regards fuyants. Puis ils enfilèrent des gants, et Dergan prit un scalpel. Il incisa légèrement la peau du crâne au-dessus du front, à la jonction des os frontal et pariétal. Le sang jaillit, et il l'essuya. Il remit le scalpel dans son étui et prit la tige métallique, munie d'une extrémité arrondie et d'une extrémité pointue. Il inséra lentement l'extrémité pointue dans l'incision, observant le visage du garçon.
José observait, se tenant de l'autre côté pour le retenir s'il bougeait, mais c'était comme tenir une poupée de chiffon entre ses mains.

Renaud Dergan poursuivit son travail méticuleux, progressant si lentement en profondeur qu'on aurait dit qu'il avançait d'un millième de millimètre à la fois. Une goutte de sueur perla sur le visage du garçon, et Dergan lança un regard noir à José. Iribarne essuya le front du Français. Il ne se permettrait plus d'être insouciant ni d'interrompre la concentration de cet homme qui explorait le cerveau d'un nouveau-né. Quel avenir était-il en train de détruire ? Quelles morts était-il en train d'empêcher ? Quels talents était-il en train de perdre ? Devrait-il porter un invalide jusqu'à la fin de ses jours ? Aveugle, sourd et muet, complètement immobilisé ? Un cadavre vivant, une croix sur le dos ?

Et soudain, il pensa à Manuel, à la croix de son âme absente dans l'église de Cadix. Il porterait la croix de son frère sur ses épaules, même si le battement d'ailes de chauves-souris invisibles l'assourdissait et lui faisait perdre le chemin. Il savait que le chemin du Calvaire était toujours le même, et que les stations du Chemin de Croix avaient toujours la même longueur. Le problème, c'était le temps, si exquisément variable qu'il pouvait rendre fou.

Voilà ce qui se passait à présent. Dehors, la nuit était emplie des murmures d'enfants qui ressemblaient tantôt au chant des grillons, tantôt au hululement des hiboux, tantôt au coassement des crapauds. À l'intérieur, la lumière des douze lampes, entourée d'innombrables papillons de nuit, projetait d'immenses ombres sur les murs. Et ces ombres passaient sur la table où était assis Maximiliano. Comme le battement d'ailes d'une chauve-souris.

Le Français prit la parole. Il dit quelque chose dans sa langue, une insulte peut-être. Mais la joie se lisait sur son visage.

Un liquide clair commença à suinter de l'incision, ruisselant et dégoulinant sur la table. Il devint ensuite rose puis rouge.

Dergan déplaça légèrement le stylet vers la gauche. On lui avait indiqué qu'il devait atteindre la voûte orbitaire, où il pensait que l'infection s'était accumulée.

Les minutes passèrent, ou peut-être les secondes ; il avait perdu toute notion du temps. Le stylet était enfoncé à plus de la moitié, et soudain Maximiliano ouvrit les yeux. Ils étaient encore aveugles, son regard vague, mais un instant, il crut qu’ils le fixaient. Il était tellement absorbé par cette étrange expression qu’il remarqua trop tard que du pus suintait de la plaie.

Il avait une légère odeur sucrée, et Dergan laissa le liquide s’écouler jusqu’à ce qu’il disparaisse.
Le liquide coulait le long de son crâne, derrière ses oreilles, jusqu'à sa nuque. José voulut l'essuyer, mais Dergan refusa. Il cherchait à dissimuler le tremblement de ses mains. Il avait tué et déchiré des corps et des âmes, mais le corps de Maximiliano était différent de tout ce qu'il avait connu. Ce n'était pas un ange, bien sûr, ni un jeune animal. C'était un simple objet, insaisissable pour ses doigts. Il avait tenté de le comprendre par le toucher, faute de pouvoir le percer du regard, mais en vain. Même ses pleurs n'y parvenaient pas, et l'odeur des sécrétions du garçon n'était qu'un signe d'animalité. Une seule fois, lorsqu'il porta ses lèvres au front de Maximiliano pour en tâter la fièvre, sa langue effleura la peau du garçon, et il crut apercevoir quelque chose qu'il commencerait plus tard à comprendre, et qu'il ne comprendrait peut-être pleinement que bien des années plus tard, comme on contemple une ville entièrement bâtie : les fondations et les sommets d'édifices aussi beaux que des tours d'acier et de verre. Mais malgré tous ses efforts, il ne parvenait à rien distinguer à travers les vitres miroitantes.
Le liquide cessa de couler. Le Français nettoya et boucha le trou. Il banda la tête de Maximilien et dit :
-J'ai fini.
Le garçon avait refermé les yeux, mais son œil gauche était légèrement mi-clos.
Dergan retira ses gants et se lava les mains. Il avait l'air inquiet.
- Ce qui se passe?
-Comme je m'y attendais, le sphénoïde a offert une résistance.
-Je ne comprends pas…
-Parfois, pour guérir un os, il faut le casser.

Les jours suivants, Maximiliano se réveillait et se déplaçait dans un état d'agitation variable. Il pleurait pendant des heures et était pris de convulsions, mais selon Dergan, il s'agissait simplement d'une surstimulation normale du système nerveux. Trois fois par jour, Dergan l'examinait et évaluait ses réflexes. Parfois, le garçon restait immobile toute une journée, et Dergan vérifiait le réflexe de son œil gauche. Il se

grattait la tête, comme si quelque chose manquait à son puzzle anatomique.
« La vision est excellente. Regarde, mon cher, comme elle suit la direction du faisceau lumineux. » À l'aide de sa lanterne portative, elle se déplaçait de gauche à droite, et les yeux de Maximilien la suivaient fidèlement.
- Alors, qu'est-ce qui vous inquiète ?
« Il devrait présenter des séquelles, des signes de sa maladie. Je ne dis pas qu'il devrait être handicapé, mais ces changements prolongés et variés de son système nerveux ne coïncident pas avec une absence totale de symptômes. Tout indique qu'il va bien, mais son organisme oscille d'un état à l'autre sans raison apparente. Comme si son corps ne se contentait d'aucun état, ni du calme ni de l'excitation. Il ne trouve pas son équilibre. Et tout cela, il me semble… » Le Français se gratta vigoureusement la barbe, cherchant des réponses. « …est lié au système vestibulaire gauche. L'infection s'est peut-être étendue à l'os pariétal, et j'ai été soulagé de pouvoir drainer la région supra-orbitaire. »
Il fit du bruit près de chaque oreille de Maximiliano, en couvrant l'autre tour à tour. Tous deux avaient les bonnes réponses.
-Il n'y a aucun signe de surdité.
Il le prit dans ses bras et le garda assis dans le berceau. Maximiliano regarda de tous côtés, tournant la tête, et esquissa même un sourire. Mais s'il le lâchait ne serait-ce qu'un peu, il basculerait sur la gauche.

Cet état a duré deux semaines complètes. Les crises d'agitation survenaient toutes les huit à dix heures, puis il dormait le reste du temps. Par la suite, les intervalles se sont raccourcis et les crises sont devenues plus fréquentes ; cependant, les accès d'agitation étaient moins intenses et son sommeil moins profond. Il était très maigre et, comme il mangeait et buvait très peu, et qu'on ne parvenait pas à lui faire avaler, on craignait qu'il ne meure de malnutrition. Il n'avait pas de fièvre et tous ses sens étaient pleinement fonctionnels.
Un jour, près d'un mois plus tard, Maximiliano était assis dans son berceau, tenu par José. Dergan lui fit signe de le poser. Le garçon resta assis, mais leva un bras et pointa du doigt un endroit indistinct dans la cabane. Ils regardèrent tous deux, mais ne virent rien. Maximiliano criait alors de

colère et de peur, en montrant le mur du doigt. Mais le mur était caché par le toit et l'ombre de la porte.
Intrigué, José alla voir, muni d'une lampe. Il aperçut alors la croix d'Altea accrochée au mur. De là où ils étaient, aucun des deux ne pouvait la distinguer. Dergan examina de nouveau les yeux du garçon. Il les testa en plaçant divers objets à proximité et au loin, mais Maximiliano ne réagissait qu'à la croix.
Le lendemain, le Français en parla à la vieille Agatha. Elle posa une main sur le visage du garçon et ferma les yeux.
-Eu vejo o que ele ve.
-Què s que c'est?
-Tous.
Elle le prit alors dans ses bras et se mit à le bercer. Elle pleurait et le serrait contre son cou.
Fin juillet, Maximiliano avait grandi et ses troubles du sommeil s'étaient normalisés. Il dormait beaucoup, mais ses journées étaient paisibles et il ne pleurait que lorsqu'il avait faim. On a examiné ses yeux, mais ils n'ont révélé aucune réaction normale. Cependant, lorsqu'il fixait droit devant lui, c'était comme s'il cherchait quelque chose de perdu. Il tournait la tête de gauche à droite. Au début, cela semblait le perturber et il s'endormait agité, mais ensuite, il semblait l'oublier.
Après l'avoir examiné pendant une journée, le Français a déclaré :
-Il y a une tache sur la rétine de l'œil gauche.
« Et alors ? » demanda Iribarne, qui revenait tout juste d'avoir parlé avec l'un des hommes de l'épicerie. Il cherchait quelqu'un pour l'emmener à Rio, et il l'avait trouvé.
— C’est le signe de certaines séquelles d’infections ou de fractures. Des cicatrices internes, vous comprenez ?
— Vous ne voyez donc plus ce que vous voyiez avant ?
-Voyez ce que nous voyons tous, mon chéri.

*

Un jour d'hiver, durant la première semaine d'août, il pleuvait et la terre n'était plus qu'un bourbier où les charrettes s'enfonçaient, où de vieux chiens s'embourbaient et mouraient sous les pierres lancées par les garçons, et même la faux de la mort semblait se dessiner comme un arc-en-ciel noir dans le ciel.

José Menéndez Iribarne choisit ce jour-là pour partir. Il avait prévu un long voyage, sans être certain de pouvoir le mener à bien, mais il tenterait le coup, surmontant tous les obstacles. D'abord, l'épicier le conduirait en charrette jusqu'à la ville la plus proche où il trouverait une gare. Après avoir quitté cette dernière gare, il voyagerait en bateau le long des rivières navigables, puis de nouveau en train et en charrette. Là où le train ne lui permettrait pas de voyager, il achèterait un cheval et parcourrait tout le trajet jusqu'à Rio de Janeiro à cheval.

Ce jour-là, très tôt, il fit une valise légère et installa Maximiliano dans un porte-bébé avec un sac à dos que Lucía lui avait donné. Elle avait porté son fils Gaspar de cette façon et le possédait encore. José l'avait réparé et renforcé. Maximiliano demeurait calme, le regard tourné vers le ciel couvert.

« Mauvaise journée pour voyager, mon chéri », dit Lucia, venue lui dire au revoir.

Le Français l’observait depuis l’embrasure de la porte du ranch, les mains dans les poches et sa pipe aux lèvres.

« Ne t'inquiète pas », dit-il en l'embrassant. Il la regarda s'éloigner, les bras enlacés autour d'un châle de laine humide.

Le Français s'approcha.

- Pourquoi ne pas attendre des jours meilleurs ?

Parce que l'hiver est plus rude en Espagne qu'ici, et j'espère arriver avant qu'il ne commence. De plus, je n'ai rien à faire dans le coin. J'en ai assez de l'Amérique depuis longtemps. L'Espagne me manque, et je ne veux pas que mon fils grandisse là-bas.

Ils s'étreignirent, et le Français lui donna deux baisers, comme à son habitude, un sur chaque joue.

« Je pars en voyage, ma chérie. Ton mauvais caractère va me manquer. » Il lui donna une tape sur les fesses tandis que José se retournait.

— Adieu, charlatan et chasseur de bêtes. Que les chiens te mordent et que tu meures de la rage.
Le rire du Français ne cessa que lorsqu'il vit la charrette s'éloigner et disparaître sous la bruine et le brouillard.
José se retourna plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il perde de vue le ranch et les gens à la porte, le Français, et un peu plus loin, la vieille Agatha, entourée de tant de garçons qu'à mesure qu'il s'éloignait, ils semblaient proliférer comme un grand lac de têtes noires nées de la boue.
Le voyage était trop long.
Dans tout le Minas Gerais, il rencontra le nom de famille Gonçalvez dans presque chaque ville, et tous en parlaient. Grâce au nom Estanislao, on lui offrit l'hospitalité alors qu'on l'aurait autrement refusé, ou on lui prêta de l'argent auprès des rares banques pour qu'il puisse poursuivre son voyage. Plusieurs tronçons de la voie ferrée étaient en mauvais état, et la locomotive s'arrêtait toutes les quinze minutes. Le trajet, qui aurait dû durer cinq heures, s'étira en une journée entière. Il fallut ensuite changer de train pour traverser plusieurs rivières. Il croisa de nombreux mineurs qui partaient travailler avant l'aube et rentraient juste après la tombée de la nuit. Ces hommes silencieux l'accompagnaient tandis qu'il voyageait avec son sac à dos et le garçon. Ils le regardaient avec curiosité, car il était rare de voir un homme de la stature d'Iribarne porter un nouveau-né, seul et sans épouse. Avec eux se trouvaient leurs enfants, la peau noircie et les jambes arquées. Ils écoutaient la conversation de leurs parents et jetaient de temps à autre un coup d'œil au bébé.
Plus de vingt jours plus tard, ils arrivèrent à Rio de Janeiro. Ils y entrèrent à dos d'une mule qui leur avait été vendue cent lieues auparavant et qui agonisait de vieillesse. Il aperçut la végétation bordant la baie et les énormes rochers qui formaient le Brésil, avec ses deux imposantes bosses sur le dos. Mais la baie donnait sur l'océan.
Il traversa les rues jusqu'au port, car il avait détaché la mule pour qu'on la trouve morte. Il marchait avec une valise dans une main et l'autre posée sur le dos de Maximiliano.
De nombreux bateaux étaient ancrés, d'autres prenaient la mer pour la pêche de nuit, et d'autres encore revenaient et jetaient leurs filets à l'eau. Mais il ne vit aucun navire.

Il s'enquit devant les fenêtres d'un des hauts bâtiments de style impérial du port, dont les plafonds étaient ornés de cupidons et de cariatides soutenant les colonnes. Il s'approcha d'une fenêtre à grilles de style colonial, où un vieil homme comptait des billets à un bureau. L'homme leva les yeux une fois à son approche, puis continua de compter, humidifiant parfois son doigt avec sa langue pour faciliter le comptage.
-Excusez-moi, je voulais savoir quand le prochain bateau part pour Cadix.
Le vieil homme répondit sans le regarder.
« L'un d'eux a appareillé hier… » Il interrompit ce qu'il faisait, prit un énorme et lourd registre de bord sur l'étagère derrière le bureau et consulta page après page pendant un moment.
Le suivant arrive d'Espagne dans une quinzaine de jours et appareille une semaine plus tard pour le voyage de retour.
- Quel port ?
« Vous vous moquez de moi ? Vous ne m'avez pas parlé de Cadix ? Je les vois aller et venir depuis trente ans… ils ont un caractère bien trempé », dit-elle à voix basse en rangeant le livre.
-Excusez-moi, c'est juste que ça fait tellement longtemps que je suis partie, et j'ai vécu tellement de choses…
-Je ne suis pas là pour vous consoler, monsieur, allez pleurer à l'église et ne me faites pas perdre mon temps.
Il reprit son comptage : doigt, langue, papier, dans cet ordre et sans hésitation.
José resta là, figé. Il avait l'air d'un campagnard perdu au cœur de la grande ville. Mais il allait bientôt retourner en Espagne et redevenir celui qu'il était autrefois.
Excusez-moi encore, je ne veux pas vous déranger, mais je voudrais réserver un billet pour ce bateau…
Le vieil homme posa la pile de tickets, souffla d'agacement et se mit à écrire dans un livre ouvert à sa droite.
-Nom
-José Menéndez Iribarne.
-De la part de toute la famille…
-Juste mon neveu et moi. Il a trois mois, il s'appelle Maximiliano Menéndez Iribarne.

Il lui tendit les billets, dont les caractères étaient gros et lisibles. Il lui annonça le prix. José paya.
-Les bagages doivent être apportés six heures à l'avance…
-Je n'ai rien d'autre qu'une valise…
« Ce qu'il possède ne m'intéresse pas, je ne lui ai pas posé la question… L'enfant ne doit pas quitter la cabine, ce sont les règles… »
« Très bien », dit José. L'attitude du vieil homme lui rappelait quelqu'un, sans qu'il puisse se souvenir de qui. Était-ce lui-même, peut-être, devenu vieux ? Le jeune homme robuste avait succombé à une faiblesse de caractère qui le tourmentait, mais le vieil homme lui offrait l'espoir de retrouver bientôt la sécurité que lui procurait sa ruse.
Il rangea les billets et, en se retournant, il oublia de demander le nom du navire. Il craignait de s'attirer à nouveau les foudres du vieil homme, mais lorsqu'il revint à la fenêtre, il vit qu'il l'attendait avec un air moqueur.
-Je suis désolé de vous déranger à nouveau, mais j'ai oublié de vous demander le nom du navire.
— Tu ne sais pas lire ? C'est écrit sur les billets.
José s'excusa de sa maladresse, s'éloigna de la fenêtre et heurta une femme qui le fusilla du regard. Il s'excusa de nouveau et décida de s'asseoir pour se calmer. Qu'est-ce qui lui prenait ? Il avait l'air d'un novice idiot, comme s'il voyageait pour la première fois. Lui, qui avait été capitaine de navires marchands, qui avait pratiquement sillonné le monde et vendu des armes partout.
On disait que c'était la faute de l'Amérique : le climat insupportable de la côte, l'environnement malsain du fleuve, les inondations et les moustiques, les coups qu'il avait reçus des femmes et le coup de feu tiré par un policier minable.
Il leva les yeux vers le ciel nocturne qui s'assombrissait. Il pleuvait doucement à nouveau, mais la douceur de cette pluie se mua en une averse incessante et âpre. Il sortit les billets pour lire le nom du navire. D'abord, il n'en crut pas ses yeux.

« José Manuel De Goyena, samedi 11 septembre, 9 heures. »

Elle se mit à rire, déplaçant Maximiliano et le tirant de la rêverie dans laquelle il était tombé, blotti contre sa poitrine.
« Nous revenons, dit-elle au garçon. Nous retournons en Espagne. Tu verras la vie que nous aurons, mon chéri. Nous voyagerons même sur notre

bateau, mon chéri, ou plutôt comme s'il était à nous, puisqu'il porte nos noms. Maman ne t'a jamais dit que Goyena était une parente ? C'est ce qu'elle disait, le pauvre, quand Papa n'était pas là pour la gronder. »
Elle avait repris confiance en elle. Elle se leva, prit sa valise et se mit en quête d'un hôtel. Elle marcha plusieurs rues avant d'en trouver un qui lui convenait. Il se trouvait à deux pas du promontoire rocheux qu'ils appelaient le Pain de Sucre.
-Une chambre…
Le concierge, soigné et sérieux, regarda ses vêtements sales et sa barbe non rasée.
— Ce garçon est-il à vous ?
José sentit son arrogance renaître.
« Bien sûr ! Savez-vous à qui je parle ? Au capitaine de la marine espagnole, José Menéndez Iribarne. » Et il présenta les papiers qui étaient restés si longtemps dans un pli de sa valise, aussi longtemps qu'il était arrivé en Amérique.
On lui attribua une chambre offrant une vue splendide sur la baie. Le matin, il ouvrit la fenêtre et laissa entrer la lumière du premier jour clair depuis longtemps, inondant de lumière le paysage marin et vallonné de la péninsule. Il s'étira avec vigueur et énergie. Il habilla Maximiliano, qui avait dormi à ses côtés, et ils descendirent prendre le petit-déjeuner.
Il donnait des ordres d'un air arrogant, car lui aussi avait recouvré la raison. Il mangeait et buvait à satiété, tendait sa bouteille à Maximiliano, conscient du regard curieux que lui portaient les femmes aux autres tables, et sentait son orgueil grandir. Les hommes s'échangeaient des sourires dédaigneux, mais les femmes ne cessaient de le dévisager.
Il se leva alors, installa le garçon dans son harnais et commença à descendre la rue en direction de la colline. Il demanda s'il pouvait monter et on lui dit qu'on l'emmènerait. Il paya, monta dans la charrette tirée par deux hommes noirs et contempla le monde qui s'étendait autour de lui à mesure qu'il grimpait.
Au sommet, il s'arrêta pour contempler le paysage. D'un côté, la terre et la jungle, et au loin, le fleuve et toute l'Amérique d'antan. De l'autre, la mer, immense et infinie, et il crut même apercevoir les côtes espagnoles. Il rit de lui-même et vit que Maximilien, lui aussi, regardait la mer et riait.

Il portait la croix dans sa poche, le seul symbole qu'il emporterait de cette terre qui l'avait tant trahi et qui lui avait pris ce qu'il avait de plus précieux. L'Espagne les attendait, prête à les accueillir dans une étreinte aussi forte que la mort.

Belén de Escobar
Octobre 2020 - Juin 2024

INDICE

Première partie :
Les frères qui se disputent s'aiment souvent. 4
Deuxième:
LE VOYAGE À TRAVERS LE PAYS DES CHIENS 59
Troisième:

FEMMES QUI DÉCIDENT DES PEINES 146
Quart:
LES DIFFÉRENTES MORTS DU FLEUVE PARANÁ 233
Cinquième partie :
QUE VOYENT LES CHAUVES-SOURIS ? 334